

**L'IMAGE DE LA HONGRIE DANS LES RÉCITS DE VOYAGE
ET DANS LA PRESSE EN FRANCE, 1837-1847**

PhD-értekezés

Készítette: dr. Szász Géza

Témavezetők: dr. habil. Penke Olga egyetemi docens

Prof. Jacques-Guy Petit (Université d'Angers)



Szeged

2002

B3837

**L'IMAGE DE LA HONGRIE DANS LES RECITS DE VOYAGE ET
DANS LA PRESSE EN FRANCE, 1837-1847**

THESE DE DOCTORAT

Spécialité : Histoire

ECOLE DOCTORALE D'ANGERS

Présentée et soutenue publiquement

le : 19 décembre 2002

à : Szeged (Hongrie)

par : M. Géza SZÁSZ

Devant le jury ci-dessous :

M. József PÁL (président du jury), professeur, Université de Szeged

M. Francis DEMIER (rapporteur), professeur, Université de Paris X

M. László J. NAGY (rapporteur), professeur, Université de Szeged

Mme Ilona KOVÁCS (examineur), maître de conférences, Université de Szeged

M. Imre VÖRÖS (examineur), professeur, Université de Budapest

Directeur de thèse : M. Jacques-Guy PETIT (Université d'Angers)

Mme Olga PENKE (Université de Szeged)

**Nom et coordonnées du Laboratoire : Histoire des régulations et des politiques sociales
(HIRES) UPRES EA 1710, 2, rue A. Fleming, 49066 Angers**

ED 363

Remerciements

Le présent ouvrage est le résultat de plusieurs années de recherches menées en France et en Hongrie. Nous avons effectué principalement nos recherches aux Archives Départementales de Maine-et-Loire, au Centre d'Archives Diplomatiques de Nantes, à la Bibliothèque de l'Institut Hongrois de Paris, à la Bibliothèque Universitaire de Szeged, à la Bibliothèque de l'Institut Français de Budapest et à la Médiathèque de la Ville d'Angers (Bibliothèque Municipale Toussaint). Les riches collections de cette dernière institution nous ont été d'une aide précieuse notamment lors de l'étude des collections de voyage et de la presse du XIX^e siècle.

Nous tenons ici à remercier tous ceux qui, d'une manière ou d'une autre, ont contribué à la réalisation de nos travaux, et surtout les Professeurs Olga Penke et Jacques-Guy Petit, ainsi que Sándor Csernus et Lajos Kövér.

Madame Olga Penke, directeur du Département de Français de l'Université de Szeged, a créé et dirige aussi le programme doctoral de littérature française de cette institution. Elle était un des co-directeurs de notre thèse. Grâce à elle, nous avons pu participer à des séminaires de recherche sur la littérature française des XVIII^e et XIX^e siècles, les genres autobiographiques et la philosophie des Lumières. Ces séminaires, aussi bien que les conseils d'Olga Penke ont beaucoup aidé notre travail, notamment les parties consacrées à la théorie de la littérature des voyages.

Le Professeur Jacques-Guy Petit est le fondateur et le directeur du laboratoire de recherches *Histoire des régulations et des politiques sociales* (HIRES UPRES EA 1710) de l'Université d'Angers. Outre son travail de co-directeur de thèse, il a toujours su nous orienter dans nos recherches, surtout en ce qui concerne l'étude de la presse et de la société française sous la Monarchie de Juillet. Il a aidé notre intégration dans son équipe de recherches aussi bien que dans la société française.

Sándor Csernus, maître de conférences au Département d'Histoire de l'Université de Szeged et directeur de l'Institut Hongrois de Paris depuis 1999, nous a apporté un précieux soutien par ses connaissances et les résultats de ses recherches dans le domaine de l'histoire de la Hongrie et des relations franco-hongroises (la représentation de la

Hongrie en France). Il a aussi contribué à surmonter les difficultés techniques posées par la co-tutelle et la publication des résultats de nos recherches.

Lajos Kövér, titulaire d'un poste de maître-assistant au Département d'Histoire de l'Université de Szeged, spécialiste d'histoire de la France au XVIII^e et au XIX^e siècles, a pu nous orienter au début de nos recherches. Il a notamment attiré notre attention sur le caractère inexploité des sources. Depuis plusieurs années, ses conseils amicaux se sont toujours révélés indispensables pour notre travail.

Je tiens à exprimer ici ma gratitude à mes collègues enseignants au Département de Français de l'Université de Szeged, de leur patience attestée pendant mes absences. Le travail dévoué de M. László Sujtó, professeur d'histoire de la civilisation française, ne pourra jamais être oublié.

Les cours de Madame Ilona Kovács, qu'elle donnait dans le cadre de la formation doctorale de Szeged ont élargi nos connaissances dans le domaine de la critique littéraire.

La Maison des Sciences Humaines de l'Université d'Angers, dirigée d'abord par M. Jacques-Guy Petit et plus tard par le Professeur Gérard Jacquin, nous a assuré, par son parc informatique et l'aide du personnel, des conditions idéales pour la réalisation des recherches. Nous garderons toujours en mémoire l'aide fournie par Mme Claude Monteil.

L'Association des Doctorants en Histoire de l'Université d'Angers, présidée par Geoffrey Ratouis nous a rendu possible la communication de nos résultats à ses journées d'études ainsi que leur publication.

Nos recherches et notre thèse ont pu être réalisées grâce à une bourse de co-tutelle de thèse accordée en 1999 par le Service Culturel de l'Ambassade de France en Hongrie. Une bourse de mobilité de co-tutelle nous a également été attribuée en 2000 par le Ministère de la Recherche de la République Française.

Table des matières

Remerciements	2
Table des matières	3
Introduction	8
Première partie. Les transformations du récit de voyage au XVIII^e et au XIX^e siècle	16
Les méthodes de voyager et les discours du voyageur au XVIII^e siècle	17
Introduction : Les tentatives des XVI ^e et XVII ^e siècles.....	17
La conception de voyage du XVIII ^e siècle.....	18
La méthode et le discours philosophiques.....	20
La méthode et le discours naturalistes.....	22
La méthode et le discours statistiques.....	26
La méthode et le discours anthropologiques.....	29
Conclusion.....	32
La spécialisation du public des récits de voyages à la fin du XVIII^e et au début du XIX^e siècle	34
Introduction.....	34
Volney : la leçon d'histoire donnée par les <i>Voyages</i>	35
Talleyrand : l'homme politique doit lire des récits de voyages !.....	36
Marcel de Serres : le voyage au service de l'Administration.....	37
Conclusion.....	41
L'évolution du voyage et de son récit jusqu'au milieu du XIX^e siècle	43
Introduction.....	43
Le récit de voyage jusqu'au début du XVIII ^e siècle.....	43
Le récit de voyage au XVIII ^e siècle.....	44
Le Grand Tour.....	45
Les voyages français.....	47
Les voyages dans la première moitié du XIX ^e siècle.....	51
Les itinéraires.....	53
Deuxième partie. La Hongrie dans les récits de voyage publiés en France	55
Le début des voyages des Français en Hongrie	56
Introduction.....	56

Du Moyen Age à la fin du XVIII ^e siècle.....	56
Le début du XIX ^e siècle.....	61
La Monarchie de Juillet (1830-1848).....	66
Les récits des voyages en Hongrie publiés entre 1837 et 1847.....	67
Conclusion.....	73
Les auteurs des récits majeurs.....	74
Introduction.....	74
Le duc de Raguse et son voyage.....	75
Le comte Anatole de Demidoff ou le dandy voyageur.....	80
La Tour de l'Europe Centrale d'Edouard Thouvenel.....	83
Le dernier <i>Voyage</i> avant 1848 : Xavier Marmier.....	85
Conclusion.....	87
La représentation de la Hongrie dans les récits majeurs.....	89
Introduction.....	89
Le pays.....	89
Les itinéraires.....	90
Les moyens de transport.....	95
Le paysage.....	98
Conclusion.....	108
L'émergence d'un paysage en thème : la ville.....	110
Introduction.....	110
Les villes hongroises.....	111
Conclusion.....	129
La société hongroise et les Hongrois.....	130
Introduction.....	130
La Hongrie et ses habitants.....	130
La noblesse.....	133
Les privilèges.....	137
Le clergé et les Eglises.....	143
La bourgeoisie.....	144
Les paysans.....	146
Les groupes ethniques.....	150
Les Juifs.....	151
Hongroises et Hongrois.....	152

Les origines des maux de la société hongroise.....	154
Les tentatives de modernisation hongroises.....	156
L'avenir de la Hongrie : recettes et conseils.....	158
Conclusion.....	162
Les rencontres.....	164
Introduction.....	164
Les rencontres avec les Hongrois.....	164
Conclusion.....	167
Les grands hommes.....	168
Introduction.....	168
Hongrois illustres et grands Hongrois.....	169
Conclusion.....	173
Les sources et l'écriture des récits.....	175
Les sources.....	175
Les récits intercalés.....	177
Les sujets communs des récits de voyage.....	179
La représentation de l'histoire de la Hongrie.....	183
L'évolution des thématiques.....	189
Conclusion.....	191
Troisième partie. La contribution des collections des voyages.....	194
Introduction.....	195
Les collections des voyages.....	196
Conclusion.....	202
Quatrième partie. L'image de la Hongrie dans la presse en France, 1837-1847.....	203
Introduction.....	204
La presse française sous la Monarchie de Juillet.....	205
Les revues.....	209
La Revue de Paris et la Hongrie.....	212
Introduction.....	212
Les « articles hongrois » de la <i>Revue de Paris</i>	213
Conclusion.....	216
La Revue des Deux Mondes et la Hongrie.....	217
Introduction.....	217
Cyprien Robert et la Hongrie.....	220

Hyppolite Desprez et la Hongrie.....	228
Conclusion.....	238
Le <i>Magasin pittoresque</i> et la Hongrie.....	240
Introduction.....	240
Les « articles hongrois » du <i>Magasin pittoresque</i>	242
Conclusion.....	245
La presse politique et la Hongrie.....	246
L'évolution générale de la grande presse sous la Monarchie de Juillet.....	246
Le <i>Journal des Débats</i> et la Hongrie.....	251
Introduction.....	251
Les « articles hongrois » du <i>Journal des Débats</i>	254
Conclusion.....	291
La Hongrie dans la presse départementale.....	294
Introduction.....	294
Le <i>Précurseur de l'Ouest</i>	295
Le <i>Précurseur de l'Ouest</i> et la Hongrie.....	297
Conclusion.....	308
Cinquième partie. Conclusion générale.....	310
Sources et bibliographie.....	320
Magyar nyelvű összefoglalás.....	337

Introduction

L'objectif de notre thèse consiste à présenter et à analyser l'image de la Hongrie et de la société hongroise de l'ère des réformes, et plus précisément entre 1837 et 1847, à partir des sources narratives d'expression française auxquelles le grand public de l'époque pouvait avoir accès. Nous tâcherons à analyser les modalités dont on voyait la société hongroise, les causes de cette vision et l'image transmise au public, en plaçant notamment nos sources dans le contexte de leur évolution et tenant compte des « réalités » du pays « vu » et du pays dont était issu l'auteur du document.

L'analyse de l'image de la Hongrie en France nécessitait, au départ, le recensement de quatre types de sources :

1° Les récits des voyages en Hongrie, sources narratives par excellence, de caractère littéraire, mais sans véritable définition ou critères poétiques.

2° Les textes, extraits et résumés des récits de voyages publiés dans les collections de voyage.

3° Les récits, articles, résumés de voyages publiés dans les revues françaises sous la Monarchie de Juillet. Nous avons choisi, pour leur représentativité deux « grandes revues », la *Revue des Deux Mondes* et la *Revue de Paris*. Afin de présenter une image peut-être encore plus diversifiée, nous avons ajouté à ces deux titres un périodique censé dispenser de connaissances utiles sur le monde pour un public plus large, le *Magasin pittoresque*.

4° Les articles parus dans la presse politique (par exemple le *Journal des Débats* pour la presse nationale ou le *Précurseur de l'Ouest* pour la presse locale), portant sur la Hongrie.

Finalement, et ceci pour appuyer notre investigation portant sur la lecture et la notoriété des récits de voyage et des autres sources dans la période étudiée, nous avons ajouté un cinquième groupe ; celui des inventaires après décès dressés par les notaires angevins. Ces dossiers se trouvent dans la sous-série 5 E des Archives Départementales de Maine-et-Loire. Il s'agissait dans ce cas de sources manuscrites.

La méthode suivie au cours du dépouillement des sources narratives a pu être la suivante :

Il fallait dans un premier temps dresser la liste des récits de voyages en Hongrie, parus en France pendant la première moitié du dix-neuvième siècle. Après consultation des textes, et vu leur nombre et leur diversité, nous nous sommes rendu compte que la période de la Monarchie de Juillet et surtout la dernière décennie avant les révolutions de 1848 était particulièrement riche en récits de voyages faits en Hongrie. Parallèlement, une accélération peut être aussi constatée en ce qui concerne la publication des récits de voyage : le décalage entre la date du voyage et celle de la publication du récit se réduit. Ceci rendait le récit de voyage une source d'informations d'actualité. Pour ces raisons, nous avons choisi la période entre 1837 et 1847 comme offrant des récits de voyage émanant d'auteurs de statuts sociaux différents, mais appartenant en quelque sorte à l'élite. Des événements contemporains à nos auteurs nous ont aussi poussés vers ce choix. En 1837, lorsque le premier récit de voyage relatant vraiment de la Hongrie de l'ère des réformes (période correspondant aux débuts de la modernisation politique, sociale et économique), écrit par le maréchal Marmont, a été publié à Paris, une nouvelle période de l'histoire politique de la Hongrie a commencé¹. Cette année, la première diète hongroise dite « des réformes » étant déjà close², le gouvernement autrichien a pris des mesures répressives contre ses protagonistes, en les arrêtant³. Cette terreur antiparlementaire a mis sur un autre plan les relations entre le gouvernement de Vienne et la noblesse hongroise. Ce phénomène était censé augmenter la curiosité du public français envers la Hongrie. L'autre date extrême, 1847, s'imposait aussi comme la « dernière année de la paix », avant les troubles révolutionnaires de 1848 qui ont créé dans les deux pays un contexte tout à fait nouveau. Quant à nos recherches, on pouvait désormais se lancer dans l'analyse des sources qui comprenaient quatre « récits majeurs »⁴ et plusieurs « textes mineurs » ou extraits, publiés parfois dans les revues.

L'examen et la comparaison des récits de voyage nous ont amenés à poser des questions concernant l'évolution du genre du récit de voyage, la place des récits de voyage dans la civilisation française de la première moitié du XIX^e siècle (surtout de ceux

¹ *Voyage du maréchal duc de Raguse en Hongrie, en Transylvanie, dans la Russie méridionale, en Crimée, et sur les bords de la mer d'Azoff, à Constantinople, dans quelques parties de l'Asie-Mineure, en Syrie, en Palestine et en Egypte*, 4 vols., Paris, 1837.

² Cf. KECSKEMETI; Károly, *La Hongrie et le réformisme libéral (1790-1848)*, Rome, 1989.

³ Les procès politiques les plus importants et les plus retentissants étaient ceux des « Jeunes de la Diète », de Miklós Wesselényi et de Lajos Kossuth.

⁴ MARMONT ; DEMIDOFF, A. de, *Voyage dans la Russie méridionale et la Crimée par la Hongrie, la Valachie et la Moldavie exécuté en 1837*, Paris, 1840 ; THOUVENEL, E., *La Hongrie et la Valachie. Souvenirs de voyage et notices historiques*, Paris, 1840 ; MARMIER, *Du Rhin au Nil*, 2 vol., Paris, 1846.

relatant un voyage en Hongrie). On voulait aussi recenser les sujets caractéristiques de tel ou tel récit de voyage, ainsi que les sujets communs. Un autre objectif consistait à connaître et faire connaître les auteurs qui écrivaient de la Hongrie. Pourquoi sont-ils venus en Hongrie, et à quel propos ont-ils écrit de la Hongrie ? Quel public était ou pouvait être visé par les récits de voyage ? De quelle manière ont-ils écrit leurs récits ? On a essayé de reconstituer leurs points de vue, les sources ou informations utilisées. Une des questions centrales concernait la définition de la manière dont ils voyaient et interprétaient le pays et la société. Comment ont-ils représenté les paysages hongrois, les groupes socioculturels ou ethniques et leurs conflits ? Quels traits spécifiques de la Hongrie ont-ils arrêtés ? Quelle était la thématique que les récits ont observée lors de la description de la Hongrie ?

La démarche était un peu différente dans le cas de la presse. Nous avons voulu étudier les sujets présents dans les récits de voyage dans des textes appartenant à d'autres groupes aussi. Et cela pour voir comment se brise le « miroir français » de la Hongrie construit déjà en quelque manière par les récits de voyage. On a pu ainsi examiner une image peut-être plus marquée par une idéologie donnée, mais moins liée à la conception d'une seule personne (l'auteur du récit de voyage). Cela s'avérait particulièrement intéressant lorsqu'on rencontrait des textes dont les auteurs (ou rédacteurs) n'avaient pas voyagé en Hongrie.

La méthode suivie lors de l'étude de la presse était très simple. On recensait les textes faisant mention explicitement de la Hongrie, en précisant notamment que l'événement ou le phénomène dont ils parlaient avait bien eu lieu en Hongrie ou avec la participation de Hongrois.

Quant au choix des titres, nous sommes partis du constat que les récits de voyage sur la Hongrie, d'un tirage relativement faible, s'adressaient principalement à une élite cultivée qui pouvait se permettre le loisir et les frais de la lecture d'un tel livre. En poursuivant la réflexion, nous nous sommes amenés naturellement à l'étude des grandes revues et du *Journal des Débats*, tout en tenant compte de la diversité de la presse politique française sous la Monarchie de Juillet. Il ne pouvait s'agir bien sûr que de sondages ; nous nous sommes alors référés aux années des diètes hongroises (1839-1840 ; 1843-1844 ; 1847-1848), susceptibles, elles aussi, de générer un intérêt particulier en France. (Exception faite des sources où l'on analysait tous les textes parlant de la Hongrie

entre 1837 et 1847.) Le nombre des textes ainsi obtenus, qu'on considère (en utilisant une expression forgée par nous-même) comme semi-narratifs⁵ et qui sont d'une valeur et d'une longueur inégales, pourra avoisiner les deux cents, offrant donc assez de matière pour notre grille d'analyse.

Par l'étude des sources mentionnées, notre thèse vise à reconstruire l'image de la Hongrie telle que les récits de voyage et les articles parus dans la presse ont dû la suggérer et à démontrer les différences entre la vision donnée par un genre littéraire, avec ses moyens littéraires et celle, nécessairement superficielle, repérable dans les divers organes de la presse, politique ou non.

Pour une meilleure compréhension des données des sources, nous aurons recours, lorsque nous le jugeons nécessaire, au rappel du contexte historique de la Monarchie de Juillet en France et de l'ère des réformes en Hongrie.

Nous sommes évidemment conscients qu'il est impossible de démontrer l'image complète de la Hongrie de l'ère des réformes en France : ils nous manqueront les textes historiques et géographiques, presque tous les textes antérieurs à la période étudiée ou ceux écrits en une langue autre que le français mais éventuellement lus en France. Or, les connaissances possédées par une population donnée (au sens sociologique du terme) à une époque donnée relèvent non seulement des publications contemporaines, mais aussi des acquis précédents (tels ceux assurés par des livres publiés antérieurement), des traditions, des croyances ou d'autres facteurs. Ainsi notre texte ne pourra être qu'une humble contribution à l'étude de l'image de la Hongrie en France.

Pour mener à bien notre travail, nous avons consulté, outre les sources mentionnées, entièrement de langue française, des bibliographies françaises de l'histoire de la Hongrie et des relations franco-hongroises, des études sur le genre du récit de voyage, sur les relations franco-hongroises, sur la presse périodique française, sur les relations internationales en général, sur la France sous la Restauration et la Monarchie de Juillet, sur la Hongrie de l'ère des réformes, écrites en français ou en hongrois.

L'image de la Hongrie et de la société hongroise à l'étranger était pendant un certain temps au cœur de l'intérêt de quelques intellectuels hongrois, notamment pendant la première moitié du XX^e siècle. Nous pensons ici avant tout au débat entre intellectuels hongrois en 1943-1944 qui a pris corps notamment (mais pas exclusivement) dans les

⁵ On s'occupera d'une manière plus détaillée de la définition des textes « semi-narratifs » dans notre introduction

écrits de József Balogh, Gyula Illyés et Dezső Keresztury, publiés dans la revue *Magyar Csillag*. D'après le constat fait par chacun des trois auteurs, l'analyse de l'image de la Hongrie et des Hongrois se faisait encore attendre ; elle serait cependant indispensable afin de mieux élaborer une nouvelle propagande nationale. Une réflexion a été entreprise sur les raisons de l'image négative suggérée surtout par les sources françaises du XIX^e siècle. Les trois auteurs ont plusieurs fois fait référence à l'étude de Sándor Eckhardt, *A magyarság külföldi arcképe* (L'image des Hongrois à l'étranger)⁶. En 1946, István Sötér essayé de créer une synthèse de l'histoire des relations franco-hongroises de l'An Mil à la fin de la Deuxième Guerre mondiale dans son livre intitulé *Magyar-francia kapcsolatok* (Relations franco-hongroises). Ce livre, considéré pendant longtemps comme référence absolue, néglige pourtant l'étude des sources et ne fait mention des récits de voyages et des voyageurs qu'accidentellement⁷.

Entre les deux guerres, quelques études isolées (comme celles de Dezső Sárváry, Géza Birkás ou János Hankiss) s'occupaient en effet des voyageurs français en Hongrie et de leurs récits ; mais elles se bornaient surtout à en publier en hongrois les passages jugés les plus intéressants et énumérer les lieux que les auteurs avaient vus⁸.

Illyés et ses compagnons d'armes ont prévu, entre autres, l'analyse de la vision que la France et les Français pouvaient ou devaient avoir de notre pays. Pourtant, à part quelques tentatives bibliographiques, telle celle d'Ignace Kont⁹, volontairement limitées,

à l'étude des articles publiés dans la presse politique.

⁶ Les six textes ont été réédités en 1985, dans la série *Gondolkodó Magyarok*, chez Magvető. Voir BALOGH, József – ILLYES, Gyula – KERESZTURY, Dezső, *Hírünk a világban*, Budapest, 1985. ECKHARDT, Sándor, *A magyarság külföldi arcképe* (L'image des Hongrois à l'étranger), Budapest, 1939. Voir encore KERESZTURY, D., « Magyarország a német közvéleményben » (La Hongrie et l'opinion publique allemande), *Magyar Szemle*, 1932/XVI, pp. 18-29 ; id., « Kelet és Nyugat között. A magyar lét kettős szemlélete » (Entre Orient et Occident : la double vision de l'existence magyare), *Magyar Szemle*, 1934/XXI, pp. 142-154 (sur la conception d'identité hongroise). Sur les motivations et les vues d'Illyés, voir la thèse d'Olga Penke. PENKE, Olga, *Illyés Gyula és a francia irodalom* (Gyula Illyés et la littérature française), Szeged, 1978 ; KÖPECZI, Béla, « Illyés és Franciaország » (Illyés et la France), *Kortárs*, 1983/7, pp. 1004-1010. Ce dernier article contient une réflexion sur les causes de la mauvaise réputation des Hongrois en France aux alentours de 1848.

⁷ SOTER, István, *Magyar-francia kapcsolatok* (Relations franco-hongroises), Budapest, 1946.

⁸ Cf. par ex. SARVARY, D. *Francia útleírások Budáról és Pestről, 1838-1884*, (Récits et descriptions de voyages à Buda et à Pest en langue française, 1838-1884), Budapest, 1940. Cette étude publie les remarques sur Budapest de THOUVENEL, de W. Rey, de L. Gabryel, d'A. G., de V. Tissot et d'Ambroise Tardieu ; HANKISS, János, « Franciák Magyarországon, magyarok Párizsban » (Des Français à Budapest, des Hongrois à Paris), *Budapesti Szemle*, 1932/658, pp. 296-331.

⁹ Cf. KONT, Ignace, *Bibliographie française de la Hongrie (1521-1910), avec inventaire sommaire des documents manuscrits*, Paris, 1913. Pour notre période, voir en général pp. 53-68 et surtout pp. 62-67. Voir aussi LEVAL, André, *Supplément à la Bibliographie française de la Hongrie d'I. Kont*, Budapest, 1914. Les efforts visant la création d'une bibliographie complète de la Hongrie en langue française ont heureusement abouti en 2002, avec la publication de l'ouvrage monumental d'Erzsébet Hanus et Henri Toulouze. HANUS, E., - TOULOUZE, H. *Bibliographie de la Hongrie en langue française*, Budapest-Paris-Szeged, 2002.

peu d'ouvrages ont été consacrés à l'étude des sources et notamment à celles non relevant du domaine de la fiction ou n'étant l'œuvre de romanciers ou de poètes reconnus en tant que tels¹⁰. Peu après la Deuxième Guerre mondiale, Géza Birkás publiait un livre qui passait en revue les récits de voyage français en Hongrie (dès débuts au XIX^e siècle), sans s'attarder à l'analyse de l'image que les différents auteurs donnaient du pays¹¹. Malgré cela, le livre de Birkás restait une référence jusqu'à nos jours, puisque le sujet même de analyse de l'image du pays dans un type de source de langue française semblait longtemps oublié (exception faite d'un livre d'Endre Kovács, portant sur une période et des sources foncièrement différentes et arbitrairement choisies)¹²; et ceci pendant presque un demi-siècle. C'était Lajos Kövér qui a repris l'initiative dans un article publié en 1993 en rappelant l'importance des récits de voyage dans la connaissance de l'histoire de la Hongrie¹³. Béla Köpeczi consacrait également quelques pages à ce sujet en 1995¹⁴. Ces deux derniers auteurs attiraient déjà l'attention des chercheurs à la contribution des sources narratives de langue française à l'étude d'une période cruciale de l'histoire de la Hongrie, l'ère des réformes (années 1820-1848)¹⁵.

¹⁰ Cf. à ce propos les traductions parues dans BAJOMI LAZAR, Endre (dir.), *Francia tükör. Válogatás a 19. század magyar vonatkozású francia irodalmából* (Miroir français : choix de littérature française du XIX^e siècle en rapport avec la Hongrie), Budapest, 1987, aussi que l'introduction très instructive d'E. Bajomi Lázár; *ibid.*, pp. 5-28. Le même auteur a publié, sous forme de livre, ses études sur les relations franco-hongroises aux XIX^e-XX^e siècles. Voir id., *Arpadine. Kalandozások a magyar-francia kapcsolatok múltjában* (Arpadine : promenades dans l'histoire des relations franco-hongroises), Budapest, 1980.

¹¹ BIRKÁS, Géza, *Francia utazók Magyarországon* (Voyageurs français en Hongrie), Szeged, 1948.

¹² L'analyse de l'opinion publique française faite par Endre Kovács s'appuie entièrement sur la presse républicaine de gauche de 1848-1849 ; les autres organes ne sont cités qu'en tant que contre-exemples. Cf. KOVÁCS, E., *Szabadságharcunk és a francia közvélemény* (Notre guerre d'indépendance et l'opinion publique française), Budapest, 1976.

¹³ KOVÉR, L., « La Hongrie de l'ère des réformes (1825-1848) dans les relations de voyage françaises contemporaines », *Études sur la région méditerranéenne V*, Szeged, 1992, pp. 157-164. L'étude de quelques traits des voyages du maréchal Marmont et d'E. Thouvenel.

¹⁴ KÖPECZI, Béla, « Les voyageurs français en Hongrie à l'ère des Réformes » in: ROHR, Jean – VIGH, Arpad (dir.), *L'image de la Hongrie en France 2: Guides et récits de voyage*, Paris, 1996, pp. 27-36. Un mémoire de maîtrise a été soutenu (en hongrois) en 1997 à l'Université de Szeged. PRIBELSZKI, Annamária, *Francia feljegyzések és útleírások a reformkori Magyarországról* (Notes et relations de voyage françaises de la Hongrie de l'ère des réformes), Szeged, 1997. Ce mémoire se limitait à présenter brièvement l'histoire des voyages en Hongrie d'après l'ouvrage majeur de G. BIRKÁS. Il a cependant eu le mérite de publier en annexe la traduction des extraits de quelques récits.

¹⁵ Sur la signification de cette expression et les événements historiques, voir avant tout l'ouvrage majeur de KECSKEMETI et les intelligentes synthèses d'István Barta (BARTA. I., « Réformes et Révolution », in : PAMLENYI, Ervin (dir.), *Histoire de la Hongrie des origines à nos jours*, Roanne-Budapest, 1974, pp. 235-312) ; MOLNAR, Miklós, *Histoire de la Hongrie*, 1996, pp. 217-247 ; BERENGER, Jean, *L'Autriche-Hongrie 1815-1918*, Paris, 1994, pp. 8-42.

Côté français, les recherches effectuées dans ce domaine ne dépassaient guère la rapide présentation des textes et de leurs auteurs¹⁶.

Notre thèse viserait justement à combler cette lacune par l'analyse *comparée* des visions et des images qu'on pouvait observer dans les récits de voyage et les articles publiés par la presse. Nous aimerions ainsi compléter l'histoire des relations franco-hongroises et de l'ère des réformes d'un chapitre qui manquait jusqu'à présent et qui contribuera peut-être à nuancer encore la représentation que nous avons de la période en question.

Notre premier groupe de sources étant les récits de voyages, nous avons consacré les premiers chapitres de notre thèse à leur présentation. Pour une meilleure compréhension de la manière dont ils décrivaient la Hongrie, nous allons d'abord présenter les tentatives de créer une méthode de la description d'un pays étranger. L'examen des transformations du public des récits de voyage servira le même but. Afin de mieux placer les récits de voyages en Hongrie dans l'histoire du genre, nous allons rapidement passer en revue l'évolution des récits de voyage jusqu'au milieu du XIX^e siècle.

L'étude des récits relatifs à la Hongrie commencera par une présentation générale des ouvrages publiés du XVIII^e et de la première moitié du XIX^e siècle. On procédera après à l'étude des « récits majeurs » en retraçant d'abord la vie et les activités des auteurs. Les chapitres suivants seront consacrés à l'analyse thématique de l'image de la Hongrie dans ces récits de voyage (pays, société, hommes) et aux caractéristiques de l'écriture des récits.

La dernière grande unité de notre thèse s'occupera de l'analyse de l'image véhiculée par la presse. On va d'abord présenter les articles hongrois des revues, puis ceux de la presse politique nationale et départementale, en s'appuyant sur des textes parus dans le *Journal des Débats* et le *Précurseur de l'Ouest*. Afin de mieux placer les articles dans

¹⁶ Une première tentative de synthèse (rapide) en français a été entreprise par Henri Tronchon. Voir TRONCHON, Henri, « Les débuts de la littérature hongroise en France », *Revue des Etudes Hongroises et Finno-Ougriennes*, 1925/3-4, p. 165-221. Nous signalons que depuis la deuxième moitié des années 1990, les travaux de Catherine Horel ont largement contribué à l'étude de l'image de la Hongrie en France et des récits de voyages exécutés en Hongrie. Voir par exemple HOREL, Catherine., « De l'exotisme à la modernité : un siècle de voyage français en Hongrie (1818-1910) », in : *Mille ans de contacts. Relations franco-hongroises de l'an mil à nos jours. Textes réunis par Marie Payet et Ferenc Tóth*, Szombathely, 2001, pp. 97-117 ; id., *Histoire de Budapest*, Paris, 1999. Le même auteur a déjà soumis au Centre Hungarologique Internationale de Budapest un livre traitant l'histoire des voyages français en Hongrie pendant le XIX^e siècle. Au sujet des voyages en Hongrie,

le contexte de la Monarchie de Juillet, on esquissera l'évolution générale de la presse française à cette époque ainsi que le portrait de chaque genre journalistique et des titres mêmes¹⁷.

voir encore MULLER, Henri-Léon, « La Hongrie dans les récits de voyage et d'aventure en langue française, esquisse d'une anthologie commentée (1646-1846) » in: ROHR – VIGH, pp. 15-25.

¹⁷ Nous avons déjà publié quelques résultats de l'analyse des textes du *Précurseur de l'Ouest*. Voir SZASZ, Géza, « La presse départementale sous la Monarchie de Juillet comme source de l'étude d'un pays étranger : le *Précurseur de l'Ouest* et la Hongrie », *Histoire politique, sociale et culturelle, en Anjou et dans l'Ouest*, ouvrage collectif, Angers, 2001, pp. 25-31. Cette étude est plus spécialement consacrée à la présentation de la presse comme source et de notre méthode de recherche.

Première partie

**Les transformations du récit de voyage au XVIII^e et au XIX^e
siècles**

Les méthodes de voyager et les discours du voyageur au XVIII^e siècle

Introduction : Les tentatives des XVI^e et XVII^e siècles

Avec la multiplication des itinéraires et des récits¹⁸, le voyage et sa rédaction appelaient très tôt en aide la réflexion théorique. Le récit se proposait être ordonné dès le début par le rythme du voyage, et des tentatives de systématisation « philosophiques » peuvent être mentionnées dès le XVI^e siècle. Il en était par exemple le récit que donnait Jean de Léry de son voyage au Brésil, décrivant non seulement les événements du voyage, mais aussi le pays qu'il a vu, avec sa flore, sa faune, ses habitudes et coutumes¹⁹.

Les velléités de donner un cadre uniforme aux informations concernant les conditions pratiques du voyage et l'état du pays parcouru, généralement dispersées, ont apparu d'abord en Angleterre. C'est dans ce pays qu'ont été publiés, dès le début du XVII^e siècle, les premières collections de voyage, réunissant les différents textes et donnant par cela la possibilité de comparer et matière à l'élaboration d'une méthode d'observation systématique. Par la suite, le Royal Society d'Angleterre a publié en 1665-1667, sous le titre de « *Philosophical Transactions* », pas moins de douze programmes de recherches pour voyageurs²⁰. Cette action traduisait déjà nettement la volonté de donner un « but » au voyage.

Le même type d'effort apparaissait en France aussi. Baudelot de Dairval, dans un ouvrage publié en 1688 définissait de la manière suivante les principes du « voyage utile » : « *Quand on passe en quelque endroit, il faut en examiner d'abord la situation, pour en connoître la nature comme il faut, et pour faire des reflexions plus justes sur les meurs des habitans.* »²¹ Selon cette argumentation, le voyageur doit faire plus que de décrire : il doit passer en effet à l'analyse « systématique » de l'état du pays qu'il traverse, et cela pour pouvoir formuler un jugement raisonnable de ses habitants, donc des hommes. On est

¹⁸ Pour l'histoire et les caractéristiques du récit de voyage, voir surtout BOURGUET, Marie-Noëlle, « Voyages et voyageurs » in : DELON, Michel (dir.), *Dictionnaire européen des Lumières*, Paris, 1997, pp. 1092-1095 ; RONDAUT, Jean, « Récit de voyage » in : *Dictionnaire des genres et notions littéraires*, Paris, 1997, pp. 587-598.

¹⁹ Cf. LERY, Jean de, *Histoire d'un voyage faict en la terre du Bresil* (1578), Paris, 1994.

²⁰ Voir à ce propos LECLERC, Gérard, *L'observation de l'homme. Une histoire des enquêtes sociales*, Paris, 1979, pp. 40-45.

aussi renvoyé à la lecture des textes antérieurs (souvent de valeur d'autorité) : « Rien ne contribue tant à faire des découvertes curieuses que la lecture des meilleurs relations du lieu où l'on passe. »²² Notons que d'après Jean-Claude Margolin, la manière dont Baudelot de Dairval concevait le voyage peut être appliquée, malgré son apparition assez tardive, aux découvertes des XVI^e-XVII^e siècles aussi qu'à bien d'autres voyages de la Renaissance.²³

Il paraît pourtant que le XVII^e siècle ne disposait pas encore, du moins en France, des outils intellectuels (philosophiques et scientifiques) pour régler le cours du voyage et, surtout, sa rédaction et son interprétation. Il faut ainsi attendre, malgré les tentatives mentionnées ci-dessus, le XVIII^e siècle ou, plus précisément, la deuxième moitié du siècle pour qu'on puisse constater la création des méthodes de voyager d'une certaine envergure qui paraissent respectées par de plus en plus d'auteurs de *Voyages* et qui vont contribuer d'ailleurs à la naissance de nouveaux types de discours, préparant ainsi plusieurs disciplines scientifiques modernes.

La conception de voyage du XVIII^e siècle

Le XVIII^e siècle était, comme nous l'avons nous-même déjà mentionné, un premier âge d'or des *Voyages* : plus de 3540 titres racontant le voyage ont paru en un siècle en Europe occidentale (surtout en France et en Angleterre), les auteurs rédigeaient leurs relations avec une extrême diligence et des questions de méthode ont aussi été examinées à la lumière de la pensée philosophique. En même temps s'épanouissait le *Grand Tour*, initié par les aristocrates britanniques, et repris plus tard par ceux du continent, qui, étant donné le caractère presque uniforme de l'itinéraire, pouvait d'une part donner matière aux comparaisons et d'autre part, le pays étant toujours le même, inciter à voir plus et surtout plus profond²⁴.

Parmi les outils écrits dont disposaient les voyageurs, les « arts de voyager » aussi vieux que le voyage même, rédigés à l'origine pour guider le voyageur (le plus souvent aristocrate) en lui fournissant des instructions et des informations pratiques (concernant

²¹ Cité par MARGOLIN, Jean-Claude, « Voyager à la Renaissance » in : MARGOLIN, Jean-Claude – CEARD, Jean, *Voyager à la Renaissance*, Paris, 1987, p. 9.

²² Cité par MARGOLIN, p. 10.

²³ *Ibid.*

²⁴ Au sujet du Grand Tour, voir *infra*.

l'itinéraire à emprunter, les curiosités à voir ou même les prix des chambres des auberges) tendent de plus en plus à régler la conduite du voyageur et à établir la routine du voyage. Ils constituent par cela une étape importante dans le développement et la systématisation du voyage ; mais ils restent toujours plus proches des guides touristiques de nos jours que des méthodes de voyager.²⁵ On doit donc chercher ailleurs les nouveaux instruments pour systématiser le *Voyage*. Mais de quel voyage s'agit-il et comment le considère-t-on ? Le chevalier de Jaucourt²⁶, auteur de l'article « Voyage (Education) » de *l'Encyclopédie*, parle déjà ainsi :

« Les voyages étendent l'esprit, l'élevent, l'enrichissent de connoissances, et le guérissent des préjugés nationaux. C'est un genre d'étude auquel on ne supplée point par les livres, et par le rapport d'autrui ; il faut soi-même juger des hommes, des lieux, des objets.

Ainsi le principal but qu'on doit se proposer dans ses voyages, est sans contredit d'examiner les mœurs, les coutumes, le génie des autres nations, leur goût dominant, leurs arts, leurs sciences, leurs manufactures et leur commerce.

Ces sortes d'observations faites avec intelligence et exactement recueillies de pere en fils, fournissent les plus grandes lumieres sur le fort et le faible des peuples, les changemens en bien ou en mal qui sont arrivés dans le même pays au bout d'une génération, par le commerce, par les lois, par la guerre, par la paix, par les richesses, par la pauvreté, ou par de nouveaux gouverneurs. »²⁷

Cette citation nous révèle deux faits. Le siècle philosophique reconnaît d'une part le rôle éducatif des voyages (et des récits qui en résultent). Mais ce rôle serait aussi celui d'une mission : la destruction des « *préjugés nationaux* » rendrait possible une meilleure compréhension des autres. On y voit aussi la volonté de mettre au centre l'observation et la description de la vie sociale des « *autres nations* », donc des groupes humains disposant d'une conscience d'unité et d'une volonté de vivre en commun. Par cela, le *Voyage* (c'est-à-dire le récit de voyage) doit aussi devenir, d'une réserve de notes dispersées, la description organisée d'espaces et de sociétés (et, plus, tard, d'espaces sociaux) différents,

²⁵ Voir encore BOURGUET 1997.

²⁶ Louis, chevalier de Jaucourt, érudit français (1704-1779) a été, avant de devenir un des collaborateurs de DIDEROT pour l'Encyclopédie, auteur d'une *Histoire de la vie et des œuvres de Leibniz* (1734).

²⁷ *Encyclopédie ou Dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers*, t. 17, Neuchâtel, 1765 (reprint : New York, Pergamon Press, 1969), p. 477.

étrangers à l'espace et à la société d'origine du voyageur-auteur-narrateur.²⁸ Le voyage de type nouveau peut viser deux objectifs à côté du traditionnel enseignement-divertissement : soit il offre un tableau presque statistique (surtout dans le cas des pays ou des régions européens) soit il aide le lecteur savant à retracer les étapes de l'histoire universelle de l'homme (en étudiant des pays « reculés » ou les traditions paysannes considérées comme « *les vestiges de l'enfance de l'humanité* »). Mais pour une description organisée, on a besoin de principes, de systèmes élaborés d'après lesquels le voyageur peut entreprendre ses actes d'observations et de description-rédaction. C'est ce besoin nouveau et général qui sera à l'origine des systèmes d'observation et de nouveaux types de discours dont l'élaboration est l'œuvre d'un genre nouveau, si l'on peut dire, caractéristique de la deuxième moitié et, surtout, des dernières décennies du XVIII^e siècle qu'on pourrait appeler les *méthodes de voyager* et dont le livre de Baudelot de Dairval peut être considéré comme un représentant précoce.

La méthode et le discours philosophiques

La première, la plus connue et, peut-être, la plus importante de ces méthodes est celle élaborée par Diderot et esquissée dans son *Voyage en Hollande*. Ce texte, rédigé en plusieurs étapes et en plusieurs versions après un voyage de l'auteur en Russie au cours duquel il devait traverser la Hollande, offre, dès son *Préliminaire* une méthode pour bien observer en voyage. L'arythmie du livre est frappante : son plan ne suit aucun parcours géographique, ni d'ordre chronologique. Les étapes (villes, haltes, auberges) qui devraient, normalement, se succéder au cours du voyage, manquent ; on minimise donc l'aspect dynamique du voyage et les chapitres consacrés généralement aux « choses vues » sont remplacés par d'autres qui parlent de politique et de religion. Le voyageur de type nouveau doit, en suivant les conseils de l'auteur, non plus tout voir, mais poser plutôt des questions aux habitants du pays, en fonction de leurs spécialités, prendre des notes de leurs réponses et formuler enfin un jugement (impartial, au cas idéal).²⁹ Ce *Voyage* (qui ne

²⁸ Voir encore BOURGUET, Marie-Noëlle, *Déchiffrer la France. La statistique départementale à l'époque napoléonienne*. Paris, 1989, pp. 35-36.

²⁹ « Gardez-vous de juger trop vite, et songez que partout il y a des frondeurs qui déprécient, et des enthousiastes qui surfont. / L'esprit d'observation est rare. Quand on l'a reçu de la nature, il est encore facile de se tromper par précipitation. Le sang-froid et l'impartialité sont presque aussi nécessaires au voyageur qu'à l'historien. [...] Vous abrégerez votre séjour et vous vous épargnerez bien des erreurs, si vous consultez l'homme instruit et expérimenté du pays sur la chose que vous désirez savoir. L'entretien avec des hommes choisis dans

l'est pas vraiment), introduit le discours social et politique dans le récit de voyage, « *genre littéraire et éducatif* »³⁰ jusqu'alors, de manière à en devenir un des textes fondateurs et reconnaît « officiellement » la valeur documentaire du récit de voyage de type nouveau (qui devient ainsi source historique).

Outre le résumé d'une « méthode », le *Préliminaire du Voyage en Hollande* est aussi une réflexion sur les connaissances nécessaires pour un voyageur et sur le voyage utile. Celui-ci se constitue de deux étapes essentielles : d'abord un voyage dans le pays d'origine, ensuite le(s) voyage(s) à l'étranger. Le voyage « à domicile » doit préparer l'autre, en offrant des références pour les comparaisons :

« *Que l'histoire de son pays lui soit familière. Les hommes qu'il questionnera sur leur contrée l'interrogeront sur la sienne, et il serait honteux qu'il ne pût leur répondre. Il est presque aussi ridicule d'aller étudier une nation étrangère sans connaître la sienne, que d'ignorer sa langue, et d'en apprendre une autre. Pour un Français par exemple, tout voyage doit être précédé du voyage de la France.* »³¹

On peut observer dans tout récit de voyage une allée et venue continue entre les registres descriptif et narratif. Cependant, dans la partie consacrée à l'application de sa méthode, Diderot les dépasse et formule des jugements sur certains traits caractéristiques ou sur les institutions du pays visité. En parlant de l'hérédité de la fonction du *stathouder* (chef de l'exécutif), il remarque :

les diverses conditions vous instruira plus en deux matinées que vous ne recueillerez de dix ans d'observations et de séjour. / Le médecin vous dira de l'air, de la terre, de l'eau, des productions du sol, des métaux, des minéraux, des plantes, de la vie domestique, des mœurs, des aliments, des caractères, des tempéraments, des passions, des vices, des maladies ce que l'homme d'État ignore. / L'homme d'État vous donnera sur le gouvernement des lumières que vous cherchiez inutilement dans le médecin. [...] L'homme de lettres connaîtra mieux que le commerçant l'état des sciences et les progrès de l'esprit humain dans son pays. [...] Et surtout méfiez-vous de votre imagination et de votre mémoire. L'imagination dénature, soit qu'elle embellisse, soit qu'elle enlaidisse. La mémoire ingrate ne retient rien, la mémoire infidèle mutile tout. On oublie ce qu'on n'a point écrit, et l'on court inutilement après ce que l'on écrivit avec négligence. » DIDEROT, Denis, *Voyage en Hollande*, Paris, 1982, pp. 24-27. Voir encore RONDAUT, et WOLFZETTEL, Friedrich, *Le discours du voyageur. Le récit de voyage en France, du Moyen Age au XVIII^e siècle*. Paris, 1996, pp. 266-276. Selon Daniel MORNET et René POMEAU, la tentative de Diderot a été motivée par sa conviction qu'il « n'y a pas de politique de spéculation, ou plutôt que la spéculation ne réussit qu'en se subordonnant à des expériences longues et méthodiques. » Diderot aurait agi de la même manière avant de proposer des réformes à Catherine II. Voir MORNET, D. – POMEAU, R., « Les lettres de 1750 à 1789 » in : BÉDIER, Joseph – HAZARD, Paul – MARTINO, Pierre (dir.), *Littérature française*, t. 2, Paris, 1949, p. 94-95. Pour l'analyse du *Voyage en Hollande*, voir aussi KOVACS, Eszter, « Diderot : Voyage en Hollande », *Acta Romanica, Tomus XX. Etudes doctorales IV*, Szeged, 2000, pp. 47-56.

³⁰ BOURGUET 1989, p. 35.

³¹ DIDEROT p. 23.

« Cette institution est aussi ridicule dans une démocratie qu'elle le serait dans une monarchie. La succession au trône est la plus forte satire des monarchies et le plus grand éloge des Etats démocratiques. »³²

Le *Voyage en Hollande* de Diderot se prête volontiers à plusieurs types de lectures. On peut même le lire comme une tentative de statistique descriptive, à laquelle l'auteur ajoutait quelques anecdotes. Telle la visite dans une synagogue à Amsterdam, où – phénomène rarissime dans ce livre – le voyageur accomplit un acte (la visite) et en parle à la première personne du singulier³³.

La partie qu'on pourrait le plus apparenter à un récit de voyage « traditionnel », est justement la fin du *Voyage*, où l'on peut être témoin de la réapparition du registre narratif, mais surtout sous forme de discours rapportés. On continue cependant à ignorer les conditions du voyage³⁴.

Malgré son caractère novateur, le livre de Diderot ne fournit, selon nous, que des renseignements partiels sur le « voyage éclairé ». Nous envisageons donc de démontrer et illustrer les transformations du récit de voyage et la naissance de nouveaux types de discours (donc de méthodes) par d'autres textes, qui fournissent des preuves incontestables de l'impact de la nouvelle pensée dans les différents domaines de la science et qui jouaient d'ailleurs un rôle important dans l'élaboration de ces nouveaux types de discours. Jusqu'à présent, on étudiait ces textes surtout séparément, et on ne démontrait pas leur contribution à l'évolution du système discursif du récit de voyage. Pour cette raison, mais aussi pour inventorier les règles possibles que pouvaient suivre les voyageurs en Hongrie, nous allons procéder à l'analyse de trois textes méthodologiques.

La méthode et le discours naturalistes

Le premier texte que nous tentons d'étudier est l'œuvre d'un géologue suisse d'expression française, Horace Bénédic de Saussure (1740-1799), fils du célèbre agronome Nicolas de Saussure et arrière grand-père du linguiste Ferdinand de Saussure.

³² *Ibid.*, p. 56.

³³ *Ibid.*, p. 118.

³⁴ Cf. *ibid.*, pp. 131-150 (*Voyage dans quelques villes de la Hollande*) et 151-167 (*Retour en France. Pays-Bas autrichiens*). Il est instructif de reprendre la courte description de la fin du retour à Paris (p.167) : « Passons vite à Roye et à Senlis, puisqu'il nous reste assez de jour pour arriver à Paris. / Mais voilà, je crois, ma femme et ma fille qui viennent au-devant de moi. Ah ! qu'il est doux, mes amis, de se trouver entre les bras de ceux qui vous sont chers près en avoir été séparé si longtemps ! »

Ce savant faisait des voyages d'études dans presque tous les pays d'Europe occidentale et méridionale et, en parcourant notamment les montagnes, a recueilli d'importantes observations qu'il publiait finalement dans les quatre volumes de son chef-d'œuvre, les *Voyages dans les Alpes* (publiés entre 1779 et 1796). Un *Discours préliminaire* placé, en guise d'introduction, à la tête du premier volume (1779) contient effectivement une nouvelle méthode d'approcher la terre et de la décrire, imprégnée de la pensée philosophique du siècle des Lumières et présente déjà un nouveau type de discours, le discours géographique ou « naturaliste » qui doit beaucoup au langage philosophique tout en l'appliquant sur une science naturelle.³⁵

Saussure commence par mentionner les erreurs des géologues-naturalistes précédents (ce trait, présent déjà chez Diderot,³⁶ aura tendance à se généraliser dans les discours de la fin du XVIII^e siècle) dont les plus graves étaient d'une part, chez les philosophes anciens, la volonté de deviner la nature au lieu de l'étudier et d'autre part, chez les naturalistes modernes, celle de se limiter à « *recueillir des curiosités* », ressemblant ainsi à « *un antiquaire qui gratterait la terre à Rome, au milieu du Panthéon ou du Colisée, pour y chercher des fragments de verre coloré, sans jeter les yeux sur l'architecture de ces superbes édifices* ». ³⁷

Sur les pages suivantes nous pouvons lire les méditations d'un esprit éclairé d'envergure sur les « *révolutions* » (c'est-à-dire l'évolution morphologique) de notre globe et les enseignements qu'on peut en tirer. Il nous démontre en effet, sur l'exemple de l'Etna, que l'observation des montagnes ou des volcans apporte non seulement des résultats géologiques mais amène aussi l'homme à considérer la précarité et la vanité des créations et des prétentions humaines :

« *C'est ainsi que la vue de ces grands objets engage le philosophe à méditer sur les révolutions passées et à venir de notre globe. Mais si au milieu de ces méditations, l'idée des petits êtres qui rampent à la surface de ce globe, vient s'offrir à son esprit ; s'il compare leur durée aux grandes époques de la nature, combien ne s'étonnera-t-il pas, qu'occupant si peu de place et dans l'espace et dans le temps, ils aient pu croire qu'ils*

³⁵ Nous utiliserons une édition récente du *Discours préliminaire* : SAUSSURE, Horace Bénédicte de, *Voyages dans les Alpes. Discours préliminaire*. Genève, Minizoé, 1998. D'après le témoignage du même discours, l'auteur a prévu la publication de ses *Voyages* en trois volumes, dont le deuxième devrait paraître 18 mois ou deux ans après le premier, tandis que le troisième dans trois-quatre ans. SAUSSURE, pp. 33-40.

³⁶ Cf. DIDEROT, pp. 23-26.

³⁷ SAUSSURE, pp. 21 et 22-23.

*étaient l'unique but de la création de tout l'univers : et lorsque du sommet de l'Etna, il voit sous ses pieds deux royaumes qui nourrissaient autrefois des millions de guerriers, combien l'ambition ne lui paraît pas puérile. »*³⁸

Les promenades dans les Alpes sont encore plus instructives pour le géologue et l'aident à dévoiler le mystère de l'origine des montagnes. En tout cas, les hautes montagnes, où sont présentes toutes les forces de la nature, doivent être objets d'admiration et d'étude pour le géologue et pour le physicien. La nature ne doit pas cependant constituer le seul objet d'étude ; il s'y ajoute l'analyse du comportement des hommes (« *le moral* »), évidemment influencé par l'entourage physique :

*« Le moral dans les Alpes, n'est pas moins intéressant que le physique. Car, quoique l'homme soit au fond partout le même, partout le jouet des mêmes passions, produites par les mêmes besoins ; cependant, si l'on peut espérer de trouver quelque part en Europe, des hommes assez civilisés pour n'être pas féroces, et assez naturels pour n'être pas corrompus, c'est dans les Alpes qu'il faut les chercher ; dans ces hautes vallées où il n'y a ni seigneurs, ni riches, ni un abord fréquent d'étrangers. Ceux qui n'ont vu le paysan que dans les environs des villes, n'ont aucune idée de l'Homme de la Nature. Là, connaissant des maîtres, obligé à des respects avilissants, écrasé par le faste, corrompu et méprisé, même par des hommes avilis par la servitude, il devient aussi abject que ceux qui le corrompent. Mais ceux des Alpes, ne voyant que leurs égaux, oublient qu'il existe des hommes plus puissants ; leur âme s'ennoblit et s'élève ; les services qu'ils rendent, l'hospitalité qu'ils exercent, n'ont rien de servile ni de mercenaire ; on voit briller en eux des étincelles de cette noble fierté, compagne et gardienne de toutes les vertus. »*³⁹

Nous sommes par cela amenés à considérer que le discours géographique ou naturaliste ne pouvait pas rester intact de l'influence du discours philosophique ou politique et social : il assimile ses grandes idées sur la nature et le bonheur terrestre tout en rapprochant l'homme des Alpes de l'homme de la nature qu'on pourrait aussi appeler le bon sauvage.

Toute méthode doit comporter les principes ou les conseils dont devraient se servir tous ceux qui veulent suivre l'exemple du système et du discours offerts par la méthode même. L'intelligence et la clarté de l'esprit de Saussure se révèle par le fait que les

³⁸ SAUSSURE, pp. 26-27.

³⁹ SAUSSURE, pp. 29-30.

principes énoncés dans son *Discours préliminaire* ne sont pas de simples objections formulées dans un cabinet, mais proviennent de sa propre expérience :

« J'ai fait tous ces voyages, le marteau de mineur à la main, sans aucun autre but que celui d'étudier l'histoire naturelle, gravissant sur toutes les sommités accessibles qui me promettaient quelque observation intéressante, et emportant toujours des échantillons des mines et des montagnes, de celles surtout qui m'avaient présenté quelque fait important pour la Théorie [de la Terre], afin de les revoir et de les étudier à loisir. Je me suis même imposé la loi sévère de prendre toujours sur les lieux, les notes de mes observations, et de mettre ces notes au net dans les vingt-quatre heures, autant qu cela était possible.

Une précaution que j'ai employée et qui, à ce que je crois, m'a été d'une grande utilité, c'est de préparer à l'avance pour chaque voyage, un agenda systématique et détaillé des recherches auxquelles ce voyage était destiné. Comme le géologue observe et étudie, pour l'ordinaire en voyageant, la moindre distraction lui dérobe, et peut-être pour toujours, un objet intéressant. Même sans distraction, les objets de son étude sont si variés et si nombreux, qu'il est facile d'en omettre quelqu'un ; souvent une observation qui paraît importante s'empare de toute l'attention, et fait oublier les autres ; d'autres fois le mauvais temps décourage, la fatigue ôte la présence d'esprit, et les négligences qui sont les effets de toutes ces causes, laissent après elles des regrets très vifs, et forcent même souvent à retourner en arrière : au lieu que si l'on jette de temps en temps un coup d'œil sur un agenda, on retrace à son esprit toutes les recherches dont il doit s'occuper. Mon agenda, borné d'abord, s'est étendu et perfectionné dans la proportion des idées que j'ai acquises. »⁴⁰

Le bon naturaliste doit donc voyager en sa personne, prendre des notes sur les lieux qu'il visite, afin de minimiser la possibilité d'une erreur, et doit surtout, pour systématiser ses recherches (commencées, dans le cas de Saussure, dans le cadre d'une enquête qui visait à construire une théorie de la Terre), établir d'avance un agenda qu'il peut toujours élargir. Ainsi, chez Saussure, les « choses vues » doivent entrer dans un système. Cette volonté de noter et de systématiser apparente le discours de Saussure à celui de Diderot, ce dernier conseillant, dans un autre domaine, une enquête systématique des faits politiques et sociaux.

⁴⁰ SAUSSURE, pp. 31-32.

La méthode et le discours statistiques

Le deuxième texte dont nous nous proposons la présentation est de Volney.⁴¹ Les *Questions de statistique à l'usage des voyageurs* écrites, selon la préface de l'édition de 1821, sur ordre du ministre des Relations extérieures, ont été publiées pour la première fois en 1795 (an III selon le calendrier révolutionnaire) par l'Imprimerie de la République et devaient fournir un outil « *aux agents [représentants de la France] dans les pays étrangers* ». ⁴² A ce moment, il n'y a plus de doute par rapport à la méthode à choisir : le voyageur (qui appartient d'ailleurs à « *une classe essentiellement questionneuse* »⁴³) doit poser des questions aux hommes les plus expérimentés ; des questionnaires ont aussi été constitués afin d'aider ce travail. C'est d'ailleurs à partir d'un livre-questionnaire, celui du comte Léopold Berschtold, « *l'un des philanthropes les plus recommandables de l'Allemagne* », ⁴⁴ jugé trop long et compliqué que Volney doit rédiger ses questions-instructions. En analysant les questions et le contexte politique, on s'aperçoit de deux phénomènes nouveaux : d'une part voyager et rédiger un récit devient une obligation pour les représentants diplomatiques et commerciaux de la France à l'étranger qui disposent, aux dires du texte, d'assez de loisir pour le faire (et qui doivent aussi fournir les informations nécessaires et jusque-là manquantes sur les pays où ils résident), d'autre part, à en juger d'après les questions, le public (c'est-à-dire le gouvernement) ne veut pas se laisser guider au hasard des réponses données aux questions inventées par les voyageurs, mais fixe (ou plutôt impose) un programme uniforme à la description du pays étudié. Cela marque dans un certain sens l'aboutissement de l'initiative de Diderot mais aussi la transformation du discours politique et social des philosophes en discours statistique, cher

⁴¹ Constantin François de Chassebœuf, comte deVOLNEY (1757-1820) faisait, après des études de droit et de médecine, des voyages (notamment au Proche-Orient) dont il a publié le récit. Angevin, représentant du Tiers-État en 1789, emprisonné sous la Terreur, il entre, sous le Directoire, au Comité de l'instruction publique et déploie des activités de moraliste et de sociologue (dans le groupe des Idéologues). SurVOLNEY, voir encore GAULMIER, Jean, *L'IdéologueVOLNEY (1757-1820). Contribution à l'histoire de l'Orientalisme en France*, Paris-Genève, 1951 (reprint : 1980).

⁴²VOLNEY, Constantin-François, *Œuvres*, t. 1, Paris, 1989, p. 664. Texte de la préface de l'édition de 1821 : pp. 663-667 ; les questions : pp. 669-679. Nous avons trouvé l'exposé des mêmes principes, cette fois sous forme de texte rédigé dansVOLNEY, « Leçons d'histoire prononcées à l'Ecole Normale, augmentées d'une leçon inédite » (publié dans le même volume), pp. 584-588. En parlant de la *méthode historique analytique ou philosophique* (on établit d'abord les faits de l'existence physique d'un peuple pour en déduire son histoire), l'auteur insiste sur le point que cette méthode ait due être mise au point à l'occasion de son voyage en Syrie, donc presque une décennie plus tôt. Voir à ce propos notamment pp. 585. Pour lui, cette méthode (et surtout la description dont elle serait à l'origine) constitue « en quelque sorte l'histoire bibliographique d'un peuple ». Voir *ibid.*, pp. 584-585.

⁴³VOLNEY, *Questions de statistique*, p. 663.

aux Idéologues et aux gouvernements du Directoire (1795-1799) et du Consulat (1799-1804). (Notons que, motivés par une véritable « fièvre exploratrice » et par le souci de mieux connaître le pays qu'ils contrôlaient, ces gouvernements ont aussi entrepris la description statistique des départements français.⁴⁵)

En quoi consiste en effet la méthode proposée par Volney ? Il énumère 135 questions divisées en deux sections (« *État politique du pays* » et « *État politique* ») et regroupées dans des chapitres appelés cette fois « *articles* » (« *Situation géographique* », « *Climat, c'est-à-dire état du ciel* », « *État du sol* », « *Produits naturels* » pour la première section ; « *Population* », « *Agriculture* », « *Industrie* », « *Commerce* », « *Gouvernement et Administration* » pour la deuxième).⁴⁶ Sans prétendre à réciter toutes les questions, nous tenons à en mentionner certaines qui illustrent à merveille combien les différents types de discours (philosophique, politique et social, naturaliste) sont au point de se fondre en un seul, le discours statistique. Ainsi la liste commence par des questions relatives à la situation géographique du pays (« *1. Quelle est la latitude du pays ? 2. Quelle est sa longitude ? 3. Quelles sont ses limites de toutes parts ? 4. Combien de lieues carrées contient sa surface ?* »⁴⁷), continue par celles concernant la température (dans les différents mois ou dans les différentes parties de la même journée), les vents régnants, l'humidité du pays, bref, le climat et par d'autres recherchant les spécificités géologiques (montagnes, plaines, etc.) et les produits naturels (par exemple les métaux, les végétaux ou les animaux).⁴⁸ Dans la première section prévaut donc le discours naturaliste. Rappelons encore les phrases de la première page du texte de la description de la Hollande faite par Diderot dans son *Voyage* :

« *Les Provinces-Unies⁴⁹ et les pays de leur domination sont situés entre le 24^e et le 29^e degré de longitude, et le 51^e et 54^e degré de latitude septentrionale. Ces pays sont contigus les uns aux autres ; on leur donne 48 lieues de longueur sur environ 40 de*

⁴⁴ *Ibid.*

⁴⁵ Voir à ce sujet BOURGUET 1989 et le texte du *Circulaire du ministre de l'Intérieur aux préfets des départements* du 19 germinal an IX, relatif à la méthode conseillée pour dresser les tableaux statistiques des départements, publié en *Annexe* par BOURGUET 1989, pp. 413-449.

⁴⁶ Cf. VOLNEY, *Questions de statistique*, pp. 669-679.

⁴⁷ *Ibid.*, pp. 669.

⁴⁸ *Ibid.*, pp. 669-671.

⁴⁹ Appellation officielle des Pays-Bas actuels de 1579 (Union d'Utrecht) à 1795 (occupation française). Les Provinces-Unies composaient une république fédérale rassemblant les régions de la partie septentrionale des anciens Pays-Bas espagnols (Hollande, Zélande, Utrecht, Gueldre, frise, puis Overijsel et Groningue).

largeur, sol étroit et ingrat sur lequel les habitants sont fixés par une longue habitude de la mer.

En arrivant en Hollande, on voit à l'approche des côtes des pointes de clochers, des cimes d'arbres, et l'on croirait, à quelque petite distance que l'on en soit, que ces objets sortent d'une terre inondée.

L'air y est humide et malsain. Les hivers y durent plus qu'ici, mais le froid en est supportable. Les printemps n'y sont que des fins d'hiver, les vents du nord y soufflent un peu avant l'équinoxe de cette saison et continuent d'y souffler un peu au-delà du solstice d'été. »⁵⁰

La deuxième section de l'œuvre de Volney contient les questions auxquelles les réponses peuvent nous faire connaître les habitants du pays étudié, leurs habitudes, leurs activités économiques (agriculture, industrie, commerce) et le régime politique qui les encadre (administration, finances, lois et juridiction, éducation, associations). Les chiffres sont révélateurs : à côté de l'agriculture (questions de 56 à 92), c'est le domaine du « *Gouvernement et Administration* » que visent le plus de questions (de 110 à 135), tandis que toute la première section (situation géographique, climat, sol, produits naturels) se contente de 44 questions.⁵¹ La dominance de l'agriculture nous paraît naturelle, étant donné le contexte économique de l'époque et les traditions françaises (comme l'école des physiocrates du XVIII^e siècle).

Mais quels sont les problèmes ou caractéristiques auxquels le voyageur doit, selon Volney, s'intéresser ? Tout constitue en effet un objet d'étude ; ainsi, dans l'article « *Population* », nous trouvons, à côté des questions plus « démographiques » (nombre, densité et répartition de la population), bien d'autres qui tendent déjà vers une description sociologique ou de psychologie sociale. (« 48. *De quelle boisson usent-ils ; s'enivrent-ils ? [...] 51. Quelles sont leurs qualités morales les plus frappantes ; sont-ils vifs ou lents, spirituels ou obtus ; silencieux ou parleurs ?* »⁵².)

Nous trouvons donc au centre de l'intérêt l'homme en tant qu'être (« animal ») social ; ce phénomène peut s'expliquer d'une part par l'héritage du discours politique et social des Lumières, d'autre part par l'appartenance de Volney au courant des Idéologues dont le projet collectif visait à élaborer une science de l'homme pour... transformer la

⁵⁰ DIDEROT, p. 27.

⁵¹ Cf. VOLNEY, *Questions de statistique*, pp. 669-679.

⁵² *Ibid.*, p. 673.

société ! En d'autres termes : la mise en pratique des principes élaborés au cours du siècle des Lumières nécessite l'étude de l'homme en tant qu'être social pour qu'on puisse adapter les changements (surtout politiques) à ses réalités et à ses besoins. Et même si le projet échoue sur l'opposition et sur l'hostilité croissante de Napoléon I^{er}, le Directoire et, surtout, le Consulat de Bonaparte ont été témoins de la naissance des Sciences de l'Homme et de l'élaboration de leurs programmes et méthodes.⁵³ Si l'on considère ces traits, on sera amené à constater que, outre la création des méthodes, le *Voyage* subit une transformation majeure : le recueil de curiosités qu'était le récit de voyage change de substance et devient un des instruments (ou une des sources) de l'étude des peuples et civilisations étrangers et contribue à la formation de la sociologie et de la statistique⁵⁴.

La méthode et le discours anthropologiques

L'évolution du sens du voyage s'affirme dans le dernier texte méthodologique que nous tendons à étudier, les *Considérations sur les diverses méthodes à suivre dans l'observation des peuples sauvages* du baron Joseph Marie de Gérando, ami de Mme de Staël⁵⁵ et membre de la Société des Observateurs de l'Homme, principal atelier anthropologique des Idéologues, publiées en l'an VIII (1800).⁵⁶

Rédigées à l'origine pour servir de méthode « aux savants » de l'expédition Baudin, commencée en 1800 et dirigée vers l'Australie et aux îles environnantes et pour le «

⁵³ Sur les Idéologues voir par exemple DELON, Michel – MAUZI, ROBERT – MENANT, Sylvain, *Histoire de la littérature française : De l'Encyclopédie aux Méditations*, Paris, 1998, pp. 149-153 ; DIDIER, Béatrice, *La littérature française sous le Consulat et l'Empire*, Paris, 1992, pp. 15-23 et 51-56 ; BEDIER-HAZARD-MARTINO, pp. 175-177 ; BOWMAN, Paul, « Les Idéologues » in : Denis Hollier (dir.), *De la littérature française*, Paris, 1993, pp. 566-569.

⁵⁴ Sur les sources de la statistique, les influences allemande (statistique descriptive) et anglaise (arithmétique politique), voir l'intelligente synthèse de HORVATH, Róbert A., *Le Développement de l'Ecole de Statistique Descriptive Allemande : une synthèse de l'histoire scientifique en statistique (Acta Universitatis Szegediensis de Attila József Nominatae. Acta Juridica et Politica, Tomus XXVIII, fasciculus. 7)*, Szeged, 1981, surtout pp. 5-30, 32-40 et 48-49.

⁵⁵ BOWMAN, p. 567.

⁵⁶ La seule édition moderne des *Considérations* a été publiée par Jean Copans et Jean Janin. Voir COPANS, Jean - JANIN, Jean, *Aux origines de l'anthropologie française. Les Mémoires de la Société des Observateurs de l'homme en l'an VIII*, Paris, Sycomore, s. d. (dans la suite : *Mémoires*), pp. 127-169. Le certificat par lequel on ordonne la publication des *Considérations* date du 28 fructidor an VIII (14 septembre 1800). L'imprimé original porte le titre *Extrait des procès-verbaux des séances de Société des Observateurs de l'Homme*. cf. *Mémoires*, p. 169. Sur la vie, les idées et l'œuvre de J.-M. de Gérando (1772-1842) voir BOWMAN, pp. 567-568 et *Mémoires*, pp. 24-67 et 169. Sur la Société des Observateurs de l'Homme, voir la *Présentation* faite par J. Copans et J. Janin, *Mémoires*, pp. 23-67. Voir aussi DUCHET, Michèle, *Le partage des savoirs : discours historique, discours ethnologique*, Paris, 1985, pp. 192-218.

citoyen Levaillant » préparant un voyage en Afrique,⁵⁷ les *Considérations* de de Gérando visent explicitement les peuples hors d'Europe (« *sauvages* »)⁵⁸ et offrent par cela la méthode du voyage ethnographique.

Après avoir brièvement énuméré les fautes des voyageurs précédents (dues notamment aux rapports incomplets, à la courte durée du séjour, au « *manque de tables régulières auxquelles ils rapportassent leurs remarques* », ⁵⁹ à l'étude exclusive des faits extérieurs, au caractère réduit de l'échantillon étudié, à des observations faites en mauvais ordre ou sans ordre, à des analogies tirées de la civilisation européenne⁶⁰ et, surtout, à des problèmes d'ordre linguistique, tel l'absence d'une langue de communication ou la négligence, de la part des voyageurs, des spécificités des idiomes locaux⁶¹), de Gérando passe aux observations à prévoir pour connaître l'état de l'homme des premières époques de son histoire.⁶² L'objectif principal est donc le même que celui de tous les voyages philosophiques orientées vers des régions « reculées » : retracer les étapes de l'histoire universelle de l'homme.

Les instructions très détaillées de de Gérando sont aussi divisées en deux grandes sections (« *1. Signes des sauvages* » ; « *2. Etat des sauvages et d'abord de l'individu* »).⁶³ La première est entièrement consacrée à des questions linguistiques et désigne pour le voyageur-explorateur l'objectif principal de « *recueillir avec soin tous les moyens qui peuvent servir à pénétrer dans la pensée des peuples.* »⁶⁴ Donc, pour comprendre le peuple, il faut apprendre sa langue. Pour faciliter l'apprentissage, de Gérando propose une méthode selon laquelle le voyageur devrait commencer par le langage de gestes (il

⁵⁷ Cf. *Mémoires*, p. 29 et 128.

⁵⁸ « *Ces Considérations sont adressées au capitaine Baudin, correspondant de la Société [des Observateurs de l'Homme], prêt à partir pour son expédition de découvertes, et aux divers observateurs qui l'accompagnent ; elles sont adressées aussi au citoyen Levaillant, qui va tenter un troisième voyage dans l'intérieur de l'Afrique. Comme il est possible que les uns et les autres aient occasion de rencontrer des peuples qui appartiennent à des degrés très différents de civilisation ou de barbarie, on a cru qu'il fallait prévoir toutes les hypothèses, et généraliser tellement ces Considérations, qu'elles pussent s'appliquer à toutes les nations qui diffèrent, par leurs formes morales et politiques, des nations de l'Europe. L'on s'est surtout attaché à présenter un cadre complet qui pût réunir tous les points de vue sous lesquels ces nations peuvent être envisagés par le philosophe. On n'a pas pensé qu'il fallût supprimer certaines questions simples et faciles à prévoir, mais qui étaient nécessaires à l'intégrité de l'ensemble.* » *Mémoires*, p. 128.

⁵⁹ *Mémoires*, p. 134.

⁶⁰ « ... ils font raisonner le sauvage à notre manière ». *Mémoires*, p. 135

⁶¹ *Mémoires*, pp. 135-137.

⁶² Voir encore *Mémoires*, pp. 131-133.

⁶³ *Mémoires*, pp. 137-169.

⁶⁴ *Mémoires*, pp. 138.

recommande la méthode de Sicard⁶⁵) et continuer par le langage articulé pour aboutir à l'étude des idées abstraites ou réfléchies.⁶⁶ Après l'étude de la « *nomenclature des termes élémentaires* », le voyageur doit analyser le discours utilisé par le peuple rencontré et « *résoudre* » dix questions linguistiques, relatives, entre autres, à la grammaire, à la syntaxe, à la rhétorique... Pour éviter les erreurs commises précédemment, le voyageur doit prendre des « *précautions* », telle la multiplication des interrogations dans des circonstances différentes ou la division des mots en syllabes pour examiner les changements des sens. Le reste des instructions de la première section (« *Peinture et écriture* » ; « *Emblèmes, allégories et signaux* ») peut aussi être considéré comme lié à des problèmes de l'expression de la pensée.⁶⁷

La deuxième section s'occupe des conditions physiques et sociales de l'existence des peuples sauvages. Le voyageur doit d'abord étudier les conditions physiques (climat, nourriture, constitution physique des individus appartenant au peuple sauvage, maladies...⁶⁸) et passer après à l'examen de « *l'individu comme être moral et intellectuel* » (sensations, concepts, opinions, jugements, religion...)⁶⁹ et, surtout, du « *sauvage dans la société* » (la famille, hommes et femmes, « *les lois de la pudeur* », amour et mariage, le divorce, la polygamie, l'éducation morale des enfants, les rapports politiques, civils et économiques, commerce, les « *arts d'amusement* », population, amour de la patrie et affections sociales, cérémonies religieuses).⁷⁰ Les questions de statistique se complètent ici d'autres appartenant au domaine de la sociologie ou de la psychologie sociale, deux nouvelles « sciences de l'Homme ». Le dernier chapitre des « *observations à faire* » vise « *le dernier objet de la curiosité des voyageurs et le plus difficile sans doute à obtenir* » – la « *tradition* », c'est-à-dire l'histoire (origine, migrations, invasions) du peuple étudié. L'auteur des *Considérations* s'empresse d'avertir le voyageur du danger de ne pouvoir obtenir dans ce domaine que « *des récits bien vagues* ». ⁷¹

Pour conclure ses conseils, Joseph-Marie de Gérando demande aux voyageurs de ramener en France des enfants et des adolescents des deux sexes de sauvages ou une

⁶⁵ Roch Ambroise Cucurron, dit Sicard (1742-1822) a inventé un langage de gestes pour communiquer avec les sourds-muets.

⁶⁶ *Mémoires*, pp. 138-142.

⁶⁷ Cf. *Mémoires*, pp. 142-145.

⁶⁸ *Mémoires*, pp. 145-148.

⁶⁹ *Mémoires*, pp. 149-155.

⁷⁰ *Mémoires*, pp. 155-165.

⁷¹ *Mémoires*, p. 166.

famille entière. Cela aiderait les sauvages à mieux conserver leurs habitudes primitives ; et offrirait une bonne « population » aux observateurs. (« *Nous posséderions en petit l'image de cette société, à laquelle ils avaient été enlevés.* »⁷²) Le voyageur-ethnographe doit donc procéder de la même manière que les naturalistes qui ramènent à leur pays d'origine des échantillons de plantes et d'animaux exotiques, soit pour élargir les connaissances biologiques, soit pour enrichir des collections de curiosités.

La nouveauté de la méthode de de Gérando réside avant tout dans le fait qu'il met au centre la connaissance de la langue du peuple étudié (conseillée déjà par Diderot⁷³) et qu'il prescrit l'étude du peuple en soi-même et pour soi-même, évitant ainsi les préjugés et les erreurs résultant des comparaisons hâtives. En conseillant un séjour aussi long que possible au sein de la population étudiée, il inaugure une sorte de pré-sociologie participative⁷⁴. L'accent qu'il met sur l'étude de l'individu en tant qu'être physique et intellectuel fait de ses *Considérations* un texte fondateur aussi, fondateur de l'anthropologie culturelle. Même s'il constitue une exception par le fait qu'il sert expressément l'étude des peuples extra-européens ce texte peut être considéré comme l'aboutissement des méthodes de voyager du XVIII^e siècle ; et non seulement parce qu'il en est le dernier, mais surtout parce qu'en assumant les différents types de discours élaborés au cours du siècle des Lumières et dont nous avons mentionné des exemples (discours philosophique, social et politique, naturaliste et statistique), il multiplie les approches possibles et fait ainsi du voyage, outre le parcours d'une certaine distance (ou d'une aire géographique bien déterminée) non un moyen de « recueillir des curiosités », mais l'étude complexe d'une civilisation.

Conclusion

Le dix-huitième siècle élaborait donc les méthodes de voyager et de nouveaux types de discours ; et même si certains sont rejetés ou officiellement « ignorés » (telle la méthode de de Gérando, « oubliée », tout comme l'activité entière de la Société des Observateurs de l'Homme, jusqu'à la Troisième République), leur influence se fait sentir

⁷² *Mémoires*, p. 166.

⁷³ « *Que la langue du pays ne lui [= au voyageur] soit pas tout à fait inconnue ; s'il ne la parle pas, du moins qu'il l'entende.* » DIDEROT, p. 23.

⁷⁴ Voir à ce sujet par ex. POIRIER, Manuel, *Histoire de l'ethnologie*, Paris, 1969, pp. 21-23 (« *participant observer* »).

dès leur siècle (et surtout au cours du XVIII^e siècle – souvent par le simple fait qu'on essayait de s'y opposer) dans de nombreux récits de voyage et d'ouvrages de statistique, appelés aussi *Voyages*⁷⁵.

⁷⁵ On doit tout de même noter les activités de la Société ethnologique, créée à Paris en 1839, aussi que le questionnaire ethnographique du naturaliste français William Edwards, *Instructions générales aux Voyageurs*. Voir par ex. POIRIER, p. 30.

La spécialisation du public des récits de voyages à la fin du XVIII^e et au début du XIX^e siècle

Introduction

La profusion des titres et les tentatives d'établir une méthode de voyager et d'écrire le voyage montrent que le voyage se trouvait vraiment au cœur de l'intérêt général dès le XVIII^e siècle. Selon Marie-Noëlle Bourguet, l'attente du public se faisait également attester par la diligence que mettaient les voyageurs à rédiger et à publier leur relation. Elle mentionne à ce propos le cas de Bougainville, dont le *Voyage autour du monde* paraissait dès 1771, donc à peine trois ans après son retour.⁷⁶

On attendait donc les relations de voyage et on les lisait certainement. Mais est-ce que cet intérêt de plus en plus attentif que le public de l'époque portait pour les *Voyages*, était seulement motivé par l'« appétit de connaître » et de découvrir ? Le récit de voyage avait-il un autre but que de faire voyager son lecteur dans des pays et régions lointains ?

Vers la fin du XVIII^e siècle, on pouvait être témoin de l'évolution rapide du récit de voyage en tant que genre littéraire. D'abord *Paul et Virginie* de Bernardin de Saint-Pierre et surtout le *Voyage en Amérique* de Chateaubriand ont « émancipé » le récit de voyage, et en ont fait un « outil à faire rêver ». Par cela, le récit de voyage pouvait ouvrir dans la direction d'un public moins philosophique.

Tous les récits de voyage et tous les lecteurs n'ont pas suivi cette voie. Certains exemples nous poussent à affirmer que les *Voyages* ont été lus non seulement pour se divertir ou s'enrichir en connaissances, mais que leur lecture servait, et de plus en plus, des volontés et des objectifs politiques.

Cette idée (d'ailleurs présente dans la littérature spécialisée) peut être illustrée par trois exemples. Le premier et le second datent de la fin du XVIII^e siècle et le troisième du début du XIX^e ; ils paraissent encore subir l'influence de la vogue et des méthodes des voyages de la période des Lumières et présentent néanmoins certaines différences qui peuvent être interprétés comme les signes d'une transformation du contexte politique et scientifique de la rédaction des récits de voyage.

⁷⁶ BOURGUET 1997, p. 1095.

Volney : la leçon d'histoire donnée par les *Voyages*

Les *Leçons d'histoire* du secrétaire du Comité d'instruction publique sous le Directoire, mentionnées déjà dans un chapitre précédent, contiennent non seulement l'esquisse d'une méthode de voyager inspirée par le voyage de l'auteur en Syrie⁷⁷, mais aussi une réflexion sur l'utilité des voyages. En parlant des témoignages de l'histoire, l'Idéologue classe les voyages parmi ceux de « *l'historien acteur et auteur* », tout en soulignant le constat selon lequel le récit d'un voyage a, en principe, un grand degré d'authenticité, mais ne peut pas être exempt des intérêts de l'auteur-voyageur-historien⁷⁸. Il se manifeste donc de nouveau la valeur du voyage en tant que *preuve*⁷⁹, et notamment comme preuve de l'in vraisemblance des traditions⁸⁰. Dans l'*Avertissement* publié en préliminaire des *Leçons*, le voyage se présente comme un moyen servant à détruire les préjugés :

*« Pour moi, que la comparaison des préjugés et des habitudes d'hommes et de peuples divers a convaincu et presque dépouillé de ceux de mon éducation et de ma propre nation, qui voyageant d'un pays à l'autre, ai suivi les nuances et les altérations de rumeurs et de faits que je vis naître ; qui, par exemple, ai trouvé accréditées aux Etats-Unis des notions très-fausSES d'événements de la révolution française dont je fus témoin, de même que j'ai reconnu l'erreur de celles que nous avons en France sur beaucoup de détails de la révolution américaine, déjà dissimulés par l'égoïsme national ou l'esprit de parti. »*⁸¹

L'historien doit donc lire des *Voyages* pour se procurer des sources authentiques sur les peuples étrangers ; et ceci pour en donner une image claire et sans préjugés que pourraient même utiliser les hommes politiques :

« D'un tel tableau de faits bien positifs et bien constatés, résulteraient d'abord toutes es données nécessaires à bien connaître la constitution morale et politique d'une nation. Et alors ce jeu d'action et de réaction de toutes ses parties les unes sur les autres,

⁷⁷ Cf. *supra* et VOLNEY, *Leçons d'histoire*, pp. 584-585.

⁷⁸ Cf. VOLNEY, p. 524.

⁷⁹ Voir *supra*.

⁸⁰ VOLNEY, p. 528.

⁸¹ *Ibid.*, p. 506.

*deviendrait le sujet non équivoque des réflexions et des combinaisons les plus utiles à la théorie de l'art profond de gouverner, et de faire des lois. »*⁸²

Le récit de voyage s'inscrirait donc au rang des moyens d'information à la disposition d'un gouvernement, surtout en matière de politique extérieure.

Talleyrand : l'homme politique doit lire des récits de voyages !

Après l'initiative théorique de Volney, l'*Essai sur les avantages à retirer de colonies nouvelles dans les circonstances présentes* que « le citoyen Talleyrand » a lu à la séance publique de l'Institut⁸³ le 15 messidor an 5 (le 3 juillet 1797), donc seulement quelques jours avant sa nomination au ministère des Relations extérieures⁸⁴, marque avec plus de précision les objectifs politiques des récits de voyage. L'ancien évêque d'Autun et futur ministre des Relations extérieures trace en effet dans son *Essai* la voie à suivre lors des colonisations françaises dans l'avenir. Le texte a été publié dès cette année à Paris⁸⁵.

Après avoir médité sur les nécessités d'une colonisation⁸⁶ et sur les anciens mouvements colonisateurs, des Phéniciens de l'Antiquité aux Anglais du XVIII^e siècle, l'auteur présente les avatars de la colonisation française et conclut qu'il faudrait désormais mieux fonder cette politique et éviter de s'introduire sur des territoires inconnus et inaptes pour la subsistance des Européens.⁸⁷ Mais comment peut-on savoir d'un territoire qu'il soit favorable à l'établissement durable des Français ? Dans son argumentation, Talleyrand renvoie son auditoire – et ses lecteurs – à considérer ce qu'écrivaient les voyageurs. La lecture de leurs œuvres peut donner réponse à la question :

« C'est d'ailleurs aux hommes qui ont le plus et le mieux voyagé, à ceux qui ont porté dans leurs recherches cet amour éclairé et infatigable de leur pays ; c'est à notre Bougainville, qui a eu la gloire de découvrir ce qu'il a été encore glorieux pour les plus illustres navigateurs de l'Angleterre de parcourir après lui ; c'est à Fleurieu, qui a si

⁸² *Ibid.*, p. 588.

⁸³ Il s'agit encore de l'*Institut national des sciences et arts*, fondé le 25 octobre 1795, dont Talleyrand était membre. Il sera nommé, à partir de 1806, *Institut de France*.

⁸⁴ Talleyrand a été nommé ministre des Relations extérieures le 16 juillet 1797 et a conservé son portefeuille sans interruption jusqu'en 1807, année où commençaient les divergences entre lui et Napoléon I^{er} sur les questions de politique extérieure.

⁸⁵ TALLEYRAND-PERIGORD, Charles-Maurice de, « Essai sur les avantages à retirer de colonies nouvelles dans les circonstances présentes » in : *Mémoires de morale et de politique*, Paris, Baudouin, 1797, pp. 288-301.

⁸⁶ Selon Talleyrand, la Révolution a rendu une grande foule d'hommes désespérés ou déçus qui pourraient former la masse des nouveaux colons ; et on pourrait ainsi mettre fin aux troubles intérieurs... Voir Talleyrand, p. 294.

*parfaitement observé tout ce qu'il a vu, et si bien éclairé du jour d'une savante critique les observations des autres ; c'est à de tels hommes à dire au gouvernement, lorsqu'ils seront interrogés par lui, quels sont les lieux où une terre neuve, un climat facilement salubre, un sol fécond et des rapports marqués par la nature, appellent notre industrie et nous promettent de riches avantages pour le jour du moins où nous saurons n'y porter que des lumières et du travail. »*⁸⁸

Ainsi, d'après cet exposé, le voyageur et son *Voyage*, interrogés, pourront orienter la politique du gouvernement, du moins dans certains domaines, tel la colonisation. (Nous devons répéter que, moins de quinze jours après la lecture publique de l'*Essai*, Talleyrand faisait partie du gouvernement du Directoire.)

Selon nous, Talleyrand offre ici un usage éminemment politique des relations de voyage (leur lecture peut aider les hommes politiques dans les décisions en matière de politique extérieure) et rend par conséquent évident l'utilité des Voyages aux yeux d'une partie du public (ceux que nous pouvons appeler « hommes politiques »). Dans les années qui suivent, la politique européenne de Napoléon I^{er} a eu beau reléguer au second plan l'idée coloniale (en 1803, il a même vendu la Louisiane aux États-Unis pour financer ses campagnes d'Europe), l'expansion reprise dès 1830⁸⁹ et, plus tard, à partir de 1881⁹⁰, paraît observer les principes formulés par l'*Essai* de Talleyrand.

Marcel de Serres : le voyage au service de l'Administration

Le troisième texte date, comme nous l'avons mentionné plus haut, du début du XIX^e siècle. Il s'agit de l'œuvre de Pierre-Marcel-Toussaint de Serres, *Voyage en Autriche ou essai statistique et géographique sur cet empire*, publiée en 1814 chez l'éditeur parisien Arthus Bertrand, mais dont les « observations [ont été] recueillies dans la campagne d'Autriche » de 1809 jusqu'à la fin de 1810.⁹¹ Ce livre en quatre volumes s'inscrit

⁸⁷ *Ibid.*, pp. 295-299.

⁸⁸ *Ibid.*, p. 300. Pierre Claret, comte de Fleurieu (1738-1810), marin et homme politique français (sous le Directoire !) a établi le plan des opérations navales pour la guerre d'indépendance des États-Unis, puis les instructions pour le voyage de la Pérouse. Il a notamment publié la *Découverte des Français dans le sud-est de la Nouvelle-Guinée*.

⁸⁹ Cette année commençait l'occupation de l'Algérie (jusqu'alors officiellement sous domination ottomane) encore par les troupes de Charles X.

⁹⁰ Occupation du Congo, de la Tunisie, de la Côte-d'Ivoire, du Dahomey, de Madagascar et de l'Indochine.

⁹¹ SERRES, Marcel de, *Voyage en Autriche ou essai statistique et géographique sur cet empire*, 4 vols, Paris, Arthus Bertrand, 1814 (dans la suite : SERRES), t. 1, p. VII-LXVIII. Pierre-Marcel-Toussaint de SERRES

clairement dans le mouvement motivé par la « vogue exploratrice » des gouvernements du Directoire et du Consulat, reprise, reprise dans un certain sens par l'Empire (élargissement des études sur les pays européens occupés)⁹². L'auteur avoue dès la *Préface* que son but était de « *donner des renseignements statistiques aux administrateurs français d'Autriche* ». ⁹³ (Une partie de l'Autriche – notamment la côte adriatique – devait passer en effet, en vertu de la Paix de Schönbrunn négociée par le jeune Metternich, sous administration française.⁹⁴) Pour accomplir sa mission, il s'installe à Vienne, capitale de l'Autriche (et n'en bouge pas vraiment) et saisit toutes les occasions pour s'enrichir en connaissances : il « *consulte ceux qui étudièrent déjà le pays* », reçoit et rédige des notes, rencontre savants, érudits et hommes politiques.⁹⁵ Comme il exprime sa « reconnaissance aux membres du gouvernement de l'Autriche », et avoue d'avoir « reçu les renseignements les plus essentiels des provinces occupées par l'armée française », nous sommes portés à croire qu'il pouvait utiliser à son profit la contribution effective des hommes les plus hautement placés. Il emprunte certains passages à des voyageurs précédents et, contrairement à d'autres rédacteurs de *Voyages*, il reconnaît cet acte qui sert sans doute un objectif, la multiplication des références.

(1782-1862) a poursuivi, après des études de droit et de sciences naturelles une double carrière de magistrat et de naturaliste. Il était chargé par Napoléon I^{er} de l'organisation judiciaire et administrative des provinces illyriennes et dalmatiques réunies à l'Empire en 1809 (paix de Schönbrunn). De retour en France en 1814, il devient d'abord conseiller à la cour d'appel de Montpellier et, plus tard, professeur de géologie et d'histoire naturelle générale à la faculté des sciences de la même ville. Sans avoir été un véritable créateur, il dominait la vie scientifique du Midi des années 1820 jusqu'à sa mort. Son *Voyage en Autriche* est, avec un *Essai sur les arts et les manufactures en Autriche* (3 vols, Paris, 1814-1815) sa seule œuvre ne relevant pas du domaine de la géologie et de la paléontologie. On lui doit, entre autres, une *Cosmogonie de Moïse comparée aux faits géologiques* (écrite en 1838) qui a vécu plusieurs éditions et dans laquelle il faisait des efforts pour harmoniser les enseignements de Moïse aux découvertes géologiques récentes. Avec une liste de publications contenant plus de quarante titres, il était l'un des savants les plus féconds de la première moitié du XIX^e siècle en France.

⁹² L'importance et le caractère explorateur du livre de Marcel de SERRES se font confirmer plus tard, dans l'introduction d'Albert MONTEMONT aux voyages du XIX^e siècle en Europe : « *Parmi les voyageurs qui ont exploré diverses contrées de l'Europe, au commencement du XIX^e siècle, on peut citer [...] M. Marcel de SERRES, qui en 1809 et 1810, accomplit son voyage dans l'empire d'Autriche. [...] Nous nous occuperons [...] de préférence, avec M. Marcel [sic], de l'Autriche, pays sur lequel notre collection n'a jusqu'ici offert que quelques traits épars et fugitifs* ». MONTEMONT, A., *Bibliothèque universelle des voyages effectués par mer ou par terre dans les diverses parties du monde, depuis les premières découvertes jusqu'à nos jours*, 46 vols., Paris, 1833-1836, t. 46, pp. 216-217.

⁹³ SERRES, t. 1, pp. I-VI.

⁹⁴ La paix de Schönbrunn mettait fin à la guerre opposant l'Autriche à la France, déclarée le 9 avril 1809. La victoire remportée à Wagram les 5-6 juillet 1809 permettait à la France (cette fois alliée de la Russie) de dicter les conditions de la paix et d'obtenir des concessions territoriales de la part de l'Autriche. (La côte adriatique, désormais appelée *Illyrie française*, passait sous administration française directe et la Russie a également reçu un territoire à l'Est.) Le texte de la paix a été publié en français et en hongrois à Pest, en 1809. Réédition hongroise : SZASZ, Erzsébet, *A schönbrunni béke* (La paix de Schönbrunn), Szeged, 1992.

⁹⁵ Il remercie par ex. MM. De Liechstern pour la statistique de l'Autriche. Otto pour la révision du texte écrit sur l'histoire de l'empire, Gebhard pour la Styrie, Triesnecker pour l'astronomie et la température. SERRES, t. 1, pp. II-V.

Le résultat de ce travail est une description à tendance exhaustive de l'Empire d'Autriche. L'auteur y réunit toutes les données nécessaires pour le « futur administrateur » qui devrait gouverner un pays ou des régions dont la connaissance préalable (et, par conséquent, le gouvernement adapté aux conditions et aux mœurs) est, grâce à ce livre, désormais possible. Il y est étudié tout ce que les circonstances ont rendu possible au « voyageur » : la composition géologique du sol, les mesures de longueur, la religion, les mœurs des différents peuples composant l'Empire d'Autriche... et même la position géographique des villes hongroises (latitude et longitude).⁹⁶

Ces traits nous portent à affirmer une transformation : le texte de Marcel de Serres n'est pas destiné, du moins dans un premier temps, au « grand public » ; il paraît de plus commandé par l'administration même. (Rappelons qu'il voulait d'abord « *donner des renseignements statistiques aux administrateurs d'Autriche* ».) La classe politique devient donc, de public-lecteur, public-client qui commande le *Voyage* pour satisfaire ses besoins spécifiques.

La structure du livre reflète également les goûts – et les attentes – de l'administration. Il débute par des « *Considérations générales sur l'étendue, l'aspect physique, les productions naturelles et la population* » de l'empire d'Autriche⁹⁷, continue par des « *Considérations générales sur le gouvernement, l'industrie et le commerce* »⁹⁸. La dernière partie se constitue de la « *Statistique particulière des diverses provinces de l'Autriche* »⁹⁹ et, en présentant une province, il traite dans les différents chapitres de « *l'étendue territoriale et de la population* », de « *l'aspect du pays* », « *des productions minérales* », « *du gouvernement et de l'industrie* » et, finalement, « *des divisions territoriales* » (les comitats dans le cas de la Hongrie et de la Transylvanie)¹⁰⁰.

Du point de vue de la méthode, l'œuvre de Marcel de Serres nous rappelle une double influence. Celle, indirecte, de la méthode proposée par Diderot dans le *Préliminaire du Voyage en Hollande* (le voyageur doit poser des questions aux habitants

⁹⁶ Sur le « *Royaume de Hongrie* », voir SERRES, t. 3, pp. 240-264.

⁹⁷ SERRES, op.cit., t. 1, pp. 1-171.

⁹⁸ *Ibid.*, pp. 172-522.

⁹⁹ SERRES, tomes 2, 3 et 4. (« *Archiduché d'Autriche* », t. 2, pp.1-286 ; « *Autriche intérieure et Duché de Styrie* », t. 2, pp. 287-385 ; « *Duché de Carinthie* », t. 2, pp.386-427 ; « *Silésie autrichienne* », t. 2, pp. 428-467 ; « *Marggraviat de Moravie* », t. 2, pp.468-532 ; « *Royaume de Bohême* », t. 3, pp. 1-131 ; « *Royaume de Galicie* », t. 3, pp. 132-214 ; « *Bukowine* », t. 3, pp. 215-239 ; « *Royaume de Hongrie* », t. 3, pp. 240-464 ; « *Royaume d'Esclavonie* », t. 4, pp. 1-36 ; « *Royaume de Croatie* », t. 4, pp. 37-63 ; « *Principauté de Transylvanie* », t. 4, pp. 64-163 ; « *Frontières militaires* », t. 4, pp.164-378.)

¹⁰⁰ Sur les comitats hongrois, voir SERRES, t. 3, pp. 409-464 ; transylvains : *ibid.*, t. 4, pp. 151-163.

du pays, connaisseurs de tel ou tel domaine de la vie ou des activités) et ainsi de la pensée philosophique, et surtout celle, cette fois directe, de Volney et de ses *Questions de statistique*, donc des Idéologues. Les conseils de Volney ne sont-ils pas donnés aux voyageurs qui doivent parcourir un pays étranger et en fournir des renseignements à l'Administration ? Et l'ouvrage de Volney n'était-il pas écrit lui-même sur ordre de l'Administration (représentée cette fois par le ministre des Relations extérieures) qui voulait systématiser les informations et les descriptions ?

L'influence des *Questions de statistique* (et l'estime de Marcel de Serres envers celles-ci) devient encore plus évidente – et plus frappante aussi – si l'on tient compte de la composition, de la structure et du contenu réel de l'œuvre de Marcel de Serres. Les titres des chapitres et des sections de la « *Première Partie* », consacrée à des « *Observations générales sur la force politique, l'étendue et la population de l'empire d'Autriche* », semblent comporter chacun une des questions énumérées par Volney.¹⁰¹ La « *statistique particulière des diverses provinces de l'Autriche* » suit le même plan.¹⁰²

Dans son livre, Marcel de Serres étudie et affiche donc tout ce que les circonstances lui rendaient possible : la composition géologique du sol, les mesures de longueur, la religion... ou la position géographique des villes hongroises (latitude et longitude). Son objectif est sans doute d'offrir une image complète de l'Autriche et des pays qui composent cet empire.

L'influence des méthodes de voyager se fait sentir jusqu'au style dont le caractère plutôt sec, héritier et assimilateur des différents types de discours élaborés au 18^e siècle, préfigure déjà l'essai scientifique et technique moderne. Cela peut encore marquer une transformation majeure dans l'histoire des *Voyages* ; le voyageur ne manifeste d'intérêt au

¹⁰¹ « *Étendue de l'empire d'Autriche, depuis l'époque de sa formation jusqu'à nos jours. Comparaison de son étendue actuelle avec sa population. Des habitans de l'Autriche et des races principales qu'on y observe. De l'aspect physique. Inégalités du sol. Influence de ces inégalités sur le climat et les habitans. Du gouvernement et des institutions politiques. Constitutions de l'état. Lois fondamentales de l'Empire. De la forme du gouvernement. De la prestation d'hommage. Du couronnement. De la majorité et de la tutelle du souverain. Du pouvoir de l'empereur. Des droits de l'empereur. Des états de la diète. Des états du royaume de Hongrie et de Transylvanie. De l'ensemble du gouvernement de l'Autriche. Etat militaire. Lois judiciaires. Code civil. Code criminel. Etat des finances en Autriche. Contributions directes et indirectes. Manière de les établir. Religion des Habitans de l'Autriche. Sectes diverses. Instruction publique. Etablissemens où elle est répandue. Etat des manufactures et du commerce en Autriche. Industrie manufacturière. Toiles de lin et de coton. Draps. Soies. Cuivres. Instrumens en fer. Verres et ciseaux. Porcelaine. Relations commerciales. Exportations. Importations. Routes. Canaux. Mesures. Monnoies. Mesures de longueur. Mesures de solidité. Mesures de capacité. Poids. Monnoies. Des productions naturelles. Productions minérales. Mines métallurgiques. Productions végétales. Progrès de la culture du sol. Productions animales. Education des bestiaux.* » SERRES, t. 1, pp. 1-522 et 523-525.

¹⁰² cf. SERRES, tomes 2 et 3.

pays étudié que pour satisfaire une commande, passée cette fois par un public de type nouveau, mais dont les exigences reflètent aussi les objectifs des méthodes de voyager du 18^e siècle : l'administration.

L'idée selon laquelle il destinait d'abord son œuvre à l'administration impériale peut être appuyé par l'intérêt que porte l'auteur aux frontières militaires dans le domaine desquelles il paraît particulièrement bien renseigné¹⁰³. (Selon le système des frontières militaires, système de défense hérité des siècles de guerres turques, dans les régions méridionales de la Hongrie, de la Transylvanie, de la Croatie et de la Slavonie, la population de certains districts assumait des devoirs de protection des frontières de l'empire contre les Turcs.)

Conclusion

Ces trois exemples (dont le premier et le troisième proviennent d'auteurs et le deuxième d'un « simple » lecteur de *Voyages*) sont liés par un caractère commun ; c'est la présence de la politique et l'apparition de la lecture intéressée, dépassant les limites de la curiosité d'un public traditionnel cherchant avant tout de nouvelles connaissances sur le monde ou un moyen d'échapper au quotidien. Il y a cependant des différences remarquables entre les orientations des textes. Volney se contente d'offrir un moyen de connaissance des pays étrangers et d'éclaircir leur image (condition nécessaire à l'établissement des relations équilibrées) ; chez Talleyrand, Bougainville est un homme qui « a voyagé » et dont le livre « sera interrogé par le gouvernement », si ce dernier le veut et quand il veut. Dans ces deux cas, le *Voyage* ne devient donc utile qu'*a posteriori*. A leur opposé, l'œuvre de Marcel de Serres a dû être déjà directement commandée par le pouvoir politique. Ainsi, l'homme politique-lecteur puisant dans les *Voyages* existants pour s'impressionner et pour appuyer ses idées ou volontés se transforme en public client-qui-passe-la-commande afin de mieux s'informer de la tâche (administrative) qui l'attend. Cette transformation, qui constitue à nos yeux une des étapes décisives de l'histoire des *Voyages* de la fin du XVIII^e et au début du XIX^e siècles, n'aurait pas été possible sans la conception et la mise en pratique des méthodes du « voyage philosophique et politique » cher au siècle des Lumières, sans le développement de la science de la statistique, ni sans

¹⁰³ Voir *ibid.*, t. 4, pp. 164-378.

la « vogue exploratrice » de la fin du XVIII^e siècle envahissant jusqu'aux gouvernements.

L'évolution du voyage et de son récit jusqu'au milieu du XIX^e siècle

Introduction

Les questions traitées dans les deux chapitres précédentes permettent déjà de conclure que la période de 1837-1847, que nous voudrions étudier plus précisément dans notre thèse, se situait dans l'âge d'or des récits de voyage. Le récit de voyage venait de devenir un genre littéraire majeur, disposant des méthodes. Son public est devenu plus grand, plus diversifié et plus spécialisé aussi.

Le fait pourtant que nous ayons pu réunir des textes de valeur sur la Hongrie d'un assez grand nombre pendant un si courte période résulte d'autres facteurs aussi que l'évolution de la théorie ou du public lecteur. Le facteur peut-être le plus important est inhérent à l'évolution du voyage même, ses modes, ses orientations et ses participants. Alors, afin de mieux placer les voyages en Hongrie dans leur contexte littéraire et historique, nous avons trouvé utile de passer rapidement en revue les principaux changements subis par le voyage et son récit, surtout à l'époque qui précédait plus directement celle que nous étudions.

On tentera donc de démontrer dans ce qui suit, l'évolution générale des voyages et des récits de voyage du début de l'époque moderne jusqu'au milieu du XIX^e siècle. On met l'accent sur l'influence anglaise (présente surtout dans la mode du Grand Tour et des collections de voyages) et les transformations des voyages français au XVIII^e et au XIX^e siècles, notamment du point de vue des itinéraires.

Le récit de voyage jusqu'au début du XVIII^e siècle

Les récits de voyages existaient dès l'Antiquité (et le voyage depuis l'origine de l'homme) ; ils subsistaient au Moyen Age sous forme de récits de pèlerinage (où la description de la pérégrination l'emportait pourtant à l'observation des mœurs)¹⁰⁴. Dès la fin du XV^e siècle, des récits de découvertes basés essentiellement sur les journaux de bord

¹⁰⁴ Voir à ce sujet RODDIER, Henri, « De quelques voyageurs observateurs des mœurs. Naissance d'une forme et d'une mode littéraires » in : *Connaissance de l'étranger. Mélanges offerts à la mémoire de Jean-Marie Carré*, Paris, 1964, pp. 441.

des vaisseaux ont été publiés afin de prouver par ceci l'exécution du voyage et l'exploration. Cependant le nombre des voyageurs aussi que leur appartenance sociale a été très limité : c'étaient majoritairement des soldats-navigateurs et des missionnaires (catholiques et protestants¹⁰⁵) pour les voyages d'outre-mer et des diplomates et des marchands en Europe. Le rôle de ces derniers augmente à partir de la Renaissance et sera déterminant dans la conception, la réalisation et la relation des voyages¹⁰⁶.

Au XVII^e siècle, où le récit de voyage commençait à devenir un des genres les plus lus¹⁰⁷, on pouvait observer un souci croissant des mœurs étrangères. Il devait résulter d'une part du nombre élevé de conflits à l'intérieur de l'Europe et entre peuples européens et ceux des autres continents, et d'autre part de la nouvelle pensée philosophique mettant de plus en plus en valeur la société aux dépens du souverain¹⁰⁸. C'est apparemment au XVII^e siècle que le voyage devient quelque chose « à la mode » et que s'élargit sa base sociale. Ces changements annoncent déjà sa transformation et son triomphe au XVIII^e siècle.

Le récit de voyage au XVIII^e siècle

L'an 1701 ne signifiait pas de rupture dans l'histoire des voyages et des récits de voyage. Les changements ont déjà commencé à s'opérer dès la deuxième moitié du XVII^e siècle, en Angleterre. Ce pays devait être à l'origine du voyage moderne et de sa relation aussi. Les découvertes géographiques, sa position insulaire, son évolution politique et commerciale, ses conquêtes extérieures ont constitué autant de facteurs qui devaient pousser ses classes favorisées et intéressées à se mettre à voyager partout dans le monde et en Europe, et aussi à lire des récits. La première collection de voyage, celui de Hakluyt voit également le jour en Angleterre, dès le début du XVII^e siècle ; ceci constitue à nos yeux une preuve incontestable non seulement de la popularité des voyages mais aussi de

¹⁰⁵ Cf. le récit de Jean de Léry, cordonnier et pasteur protestant envoyé en mission d'évangélisation à Rio de Janeiro.

¹⁰⁶ Pour le rôle des marchands (ou plutôt des agents commerciaux) dans l'histoire du voyage au XVI^e siècle, voir surtout JEANNIN, Pierre, « Guides de voyage et manuels pour marchands » in : Jean-Claude MARGOLIN – Jean CEARD, *Voyager à la Renaissance*, Paris, 1987, p. 159-162. Sur les voyages diplomatiques, voir encore RODDIER, pp. 440-441. Au sujet du voyage jusqu'à la Renaissance voir *ibid.*, pp. 441-443.

¹⁰⁷ Voir ATKINSON, Geoffrey, *Les Relations de voyages du XVII^e siècle et l'évolution des idées. Contribution à l'étude de la formation de l'esprit du XVIII^e siècle*, New York, 1971, p. 5.

la nécessité d'avoir une vision globale de ceux qui ont déjà été effectués. Ces collections peuvent satisfaire une curiosité certes existante, mais surtout d'aider la préparation des futures expéditions lointaines. Elles offrent en même temps la possibilité de créer des méthodes d'observation homogènes.

Le Grand Tour

Un deuxième changement s'opère aussi à la fin du XVII^e siècle. Une nouvelle habitude naît en Angleterre et conquiert en peu de temps (tout comme la vogue des collections de voyage) la partie occidentale du continent. Il s'agit du Grand Tour, dont la mode se maintiendra au moins jusqu'au milieu du XIX^e siècle. Le Grand Tour, institué pour les « jeunes gens de bonne famille », a pour objectif de compléter l'éducation par un voyage sur le continent. Les *Remarks* d'Addison, publiés en 1705, mais fruits évidemment d'une expérience antérieure, sont en généralement reconnus par les chercheurs comme sa leçon inaugurale. Le Grand Tour, d'une durée moyenne de vingt à trente mois, se composait à l'origine de trois étapes : une descente vers l'Italie à travers la France, la visite de l'Italie (« une plongée dans le soleil méditerranéen », même en Corse pour certains) et le retour par la Suisse, le Tyrol, le sud-ouest de l'Allemagne et les Pays-Bas¹⁰⁹.

Pourquoi une entreprise pareille était-elle nécessaire ? D'après Sándor Gyömrei, le Grand Tour était imposé aux jeunes anglais pour deux raisons principales. D'une part pour qu'ils puissent compléter les lacunes et corriger les erreurs des livres d'après leur propre expérience ; et d'autre part pour connaître les hommes et les régimes tyranniques d'Europe afin de mieux apprécier le système politique britannique¹¹⁰.

L'exemple anglais a été bientôt suivi par des aristocrates allemands, français, tchèques, polonais ou hongrois ; dans leur cas, l'itinéraire était un peu différent et comprenait d'autres pays aussi (mais également l'Angleterre), en fonction de leur point de départ¹¹¹. L'Italie restait cependant la destination privilégiée, et en France, il est devenu

¹⁰⁸ Pour le point de départ de cette réflexion, voir ATKINSON, p. 14. Cet auteur insiste en même temps à ne pas commettre l'erreur d'établir, dès cette époque, une connexion entre récit de voyage et philosophie. Voir *ibid.*, p. 14 et suivants.

¹⁰⁹ *Ibid.*, p. 13.

¹¹⁰ GYÖMREI, Sándor, *Az utazási kedv története*, Budapest, s. d. [1934], pp. 76-82.

¹¹¹ Voir CALUDON, François, *Le Voyage romantique*, Paris, 1986, p. 10. ; voir aussi BIRKAS, op.cit., p. 73.

presque obligatoire, pour quiconque voulait se destiner à une carrière artistique, de visiter l'Italie¹¹². La vulgarisation des connaissances est devenue en peu de temps une nécessité, et des collections de voyages ont été créées à cet effet. Celle de l'abbé Prévost (à l'origine la traduction d'un ouvrage anglais) était longtemps considérée comme une référence absolue¹¹³.

Le Grand Tour a sensiblement modifié la conception du voyage, en l'orientant d'une part vers le continent européen et en suscitant d'autre part, par le fréquent passage d'un public pourvu de moyens financiers, le développement de certains parcours et relais, mais aussi l'apparition des « itinéraires » contenant parcours à choisir, adresses utiles et liste des choses à voir, donc des ancêtres des guides modernes. Le grand classique de ce genre était sans doute l'œuvre de Thomas Nugent, *The Grand Tour* (1743), plusieurs fois réédité¹¹⁴.

Le Grand Tour était, tout comme les voyages en général, malheureusement sujet aux changements du contexte international. Ainsi son évolution fut bloquée par la Guerre de Sept Ans (1756-1763), mais reprit dès le lendemain du conflit. Après 1763, aux dires de Viviers, une nouvelle génération de jeunes aristocrates et de bourgeois enrichis traverse la Manche dans l'esprit du slogan « *Go South, young man !* ». Le voyage sert désormais l'éducation intellectuelle, diplomatique et – nouveauté – sentimentale aussi. Quant à son itinéraire, seules la France et l'Italie devront être obligatoirement traversées ; les autres pays seront désormais facultatifs. L'objectif principal sera en quelque sorte de mettre les stéréotypes à l'épreuve de l'expérience. La vogue des départs vers le sud était en grande partie due au *Voyage sentimental* de Sterne aussi, dont le succès et l'influence étaient énormes en Europe (jusqu'à la Hongrie)¹¹⁵.

Dans le dernier tiers du siècle, les voyages d'Arthur Young¹¹⁶, même si limités à la France, montrent encore de nombreux traits communs avec un début de Grand Tour, et le « tour européen de prisons » de John Howard en est une version un peu modifiée¹¹⁷.

¹¹² Cf. DELON - MAUZI – MENANT, p. 65.

¹¹³ Voir à ce sujet *infra*.

¹¹⁴ Voir CLAUDON, p. 10.

¹¹⁵ Cf. VIVIER, Jean, *Le récit de voyage en Angleterre*, Toulouse, 1999, pp. 40-41.

¹¹⁶ Voir YOUNG, Arthur, *Voyages en France dans les années 1787, 1788 et 1789*, Paris, 1988.

¹¹⁷ John Howard a effectué sept périples continentaux entre 1773 et 1790. Il a publié ses expériences dans HOWARD, John, *L'état des prisons, des hôpitaux et des maisons de force en Europe au XVIII^e siècle* (publié en français en 1788 et en 1791), dont la traduction nouvelle (à partir des textes des éditions anglaises de 1777 et de 1784) et l'édition critique en français ont été données par Christian Carlier et Jacques-Guy Petit à Paris, en 1994. Le chapitre 4 (*Description des prisons de l'étranger*) recense l'état des prisons des pays européens visités. Les

Ainsi devint le voyage une obligation (peut-être joyeuse, sinon fructueuse) pour l'élite intellectuelle européenne qui parcourait désormais les routes du continent munie de lettres de recommandation et envoyant des notes et des missives à ses correspondants. (Ces textes devaient servir plus tard de base aux récits.) Le voyageur de cette époque était avant tout un « honnête homme », curieux de tout, mais muni aussi de préjugés. La philosophie voulait alors l'encadrer dans l'esprit de l'*Encyclopédie* ; cela menait à la naissance des premières méthodes de voyager, telle le *Voyage en Hollande* de Diderot.¹¹⁸

Nous devons enfin insister sur deux points : voyage initiatique, le Grand Tour (malgré la parenté visible de cette expression avec le mot *touriste*) n'était pas encore un voyage entièrement de plaisir ; son objectif étant surtout d'éduquer et non pas de divertir. On était donc dans un certain sens « voyageurs par nécessité ». D'autre part, le voyageur qui faisait le Grand Tour était toujours un aristocrate ou du moins un « étranger de qualité »¹¹⁹. Le voyage était ainsi très loin de devenir une occupation pour des masses. En même temps, on est obligé de distinguer le Grand Tour aristocratique des voyages professionnels, liés surtout à une activité commerciale.

Les voyages français

Le goût de voyager s'étendait donc d'Angleterre en Europe, et plus particulièrement à la France au XVIII^e siècle (l'anglomanie y avait sans doute son rôle) ; de manière que cette période peut être même considérée ici comme « le siècle des voyageurs »¹²⁰. Néanmoins, d'autres facteurs se sont joints en France à l'influence anglaise, notamment dans la deuxième moitié du siècle. D'une part, à partir de la Guerre de Sept Ans, une nouvelle pensée coloniale est née à l'initiative du duc de Choiseul ; la prise en compte de l'importance de la colonisation en tant que phénomène politique et

pays en question sont : la France, la Suisse, l'Allemagne, l'Italie, le Danemark, la Suède, la Russie, la Pologne, la Silésie, la Hollande, les Flandres, le Portugal et l'Espagne. Comme on peut le constater, la Hongrie ne faisait pas partie des tours de Howard. Voir pp. 113-255. Tous les pays n'ont pas été visités à la fois. Cf. par ex. la carte représentant l'itinéraire du troisième périple continental, avril 1778-janvier 1779, p. 59. Sur la vie et les motivations de Howard, voir l'introduction écrite par Jacques-Guy Petit, pp. 9-66. D'après celle-ci, le temps des rois hanovriens était celui où l'engouement des Anglais pour le voyage, perceptible dès la fin du XVI^e siècle, s'est transformé en une véritable « rage du voyage ». Voir p. 24. Sur Howard, voir encore Jacques-Guy Petit, « Obscurité des Lumières : Les prisons d'Europe d'après John Howard, autour de 1780 », *Criminologie*, 1995, pp. 5-22.

¹¹⁸ Voir aussi DELON – MAUZI - MENANT, pp. 65-67.

¹¹⁹ Cf. GYÖMREI, p. 11.

¹²⁰ DELON – MAUZI - MENANT, p. 72.

économique a largement transformé la réflexion et l'attitude à l'égard des autres continents. D'autre part, l'homme des Lumières était de plus en plus conscient du rapport entre différence historique et différence géographique ; cela suggérait que des peuples vivant sur d'autres continents devaient connaître une évolution et d'états différents, et que leur étude pourrait aider à comprendre l'histoire universelle de l'homme. En troisième lieu, les débuts d'un goût pour l'exotisme sont perceptibles¹²¹, notamment à la Cour.

Tout le monde semblait épris du voyage : philosophes, grands et petits aristocrates et notables aussi. Pourquoi voyageait-on, si ce n'était pas pour le plaisir ? Apparemment, ce n'était pas pour le plaisir, du moins avant la fin du siècle. Le voyage devait toujours avoir un objectif fixe : apprentissage ou initiation, nécessité (par exemple pour les marchands), ou espoir d'un gain. L'exemple le plus parfait de cette motivation est offert par les voyages de très long cours, les tours du monde ou *circumnavigations*, qui étaient lancés dans un climat de concurrence colonisatrice franco-anglaise. A l'image de celui de Bougainville, leurs récits n'arrivent pas (ou ne veulent pas) à cacher l'objectif réel : découvrir et reconnaître de nouvelles terres, si possible l'Australie, susceptibles de devenir de nouvelles colonies¹²². On doit noter en même temps que la plupart des voyages vers les autres continents ont été exécutés au service du gouvernement (ou du roi) et ont été financés par celui-ci¹²³. Ce trait devait largement nuire à l'initiative privée.

De nouveaux changements se faisaient pourtant sentir dans les dernières décennies du XVIII^e siècle. Avec le néo-classicisme, le goût naissant pour les vestiges d'un passé lointain favorisait une nouvelle vision de l'Italie¹²⁴ (et de la Grèce). La conscience des progrès humains et le mythe du bon sauvage poussaient des voyageurs à des tentatives lointaines, afin d'y retrouver les traces de l'histoire originelle de l'homme. Les retrouvailles entre l'homme et la nature (mais aussi le développement des sciences naturelles) commençaient à susciter des velléités de départ dans des régions désertiques ou

¹²¹ *Ibid.*

¹²² Officiellement, Bougainville est parti avec le naturaliste Philibert Commerson pour une expédition scientifique autour du monde en 1766, dont il était de retour en 1769. Cf. BOUGAINVILLE, Louis-Antoine de, *Voyage de la frégate La Boudeuse et de la flûte L'Etoile autour du monde*, Paris, 1771 (1992). Pour le contexte, voir MEDAM, Alain, *L'esprit au long cours : pour une sociologie du voyage*, Paris, 1982, pp. 128-130.

¹²³ Voir par ex. ADANSON, Michel, *Voyage au Sénégal. Présenté et annoté par Denis Reynaud et Jean Schmidt*, Saint-Etienne, 1996. Il s'agit d'un voyage effectué en 1748-1753.

¹²⁴ Selon Enrico IACHELLO, faire revivre le passé dans la contemplation des monuments (de Sicile, par exemple) correspondait aux objectifs de l'esthétique de l'époque. Cf. IACHELLO, E., « La représentation des villes siciliennes dans les récits des voyageurs français, XVIII^e-XIX^e siècles », *Revue d'Histoire Moderne et Contemporaine*, 1993/4, p. 560.

« sans civilisation », afin d'échapper aux nuisances de la vie citadine¹²⁵, mais aussi pour y relever l'état de la flore et de la faune¹²⁶. En même temps, avec la guerre d'Indépendance américaine, la partie septentrionale du Nouveau Monde suscite aussi l'intérêt, surtout comme le pays d'une liberté souvent idéalisée¹²⁷.

La période révolutionnaire était particulièrement fructueuse pour l'histoire des voyages et des récits de voyage. D'une part, les troubles et les conflits intérieurs ont mis sur les routes de l'Europe et des mers des milliers d'émigrés dont plusieurs ont écrit des récits de voyage de grande valeur littéraire ou historique. Si le *Voyage en Amérique* de Chateaubriand en est le plus connu pour ses qualités littéraires, nous citerons ici le *Voyage de Salaberry en Europe Centrale et Orientale* qui contient une relation remarquable sur la Hongrie de la fin du XVIII^e siècle, qu'il a réellement traversée¹²⁸. D'autre part, les nouveaux gouvernants voulant mieux connaître le pays qu'ils administraient, une véritable « fièvre exploratrice » (certes présente déjà dans les dernières années de l'Ancien Régime) s'emparait des hommes politiques dès le Directoire et aboutissait à la grosse enquête statistique lancée par Chaptal sous le Consulat¹²⁹. Cette tâche nécessitait de la part des préfets de nombreux déplacements dans les départements. Les guerres et conquêtes de l'Empire ont un peu modifié les orientations : l'objectif était désormais apparemment la reconnaissance des pays de l'Europe¹³⁰.

La « fièvre exploratrice » s'exprimait aussi dans la loi du 3 brumaire an IV (25 octobre 1795), organisant l'Institut de France. En vertu de cette loi, tous les ans plusieurs membres de cette suprême congrégation savante devaient voyager « *soit ensemble, soit séparément, pour faire des recherches sur diverses branches des connaissances* [autres

¹²⁵ C'est ce facteur même qui pousse les Occidentaux à commencer à admirer les montagnes (pendant longtemps rejetées), avant tout les Alpes (de Suisse) et, dans une moindre mesure, les Pyrénées. Voir à ce sujet WALTER, François, « Perception des paysages, action sur l'espace : la Suisse au XVIII^e siècle », *Annales* 39 (1984), pp. 10-12. Voir encore LACOSTE-VEYSSERRE, Claudine, *Les Alpes romantiques. Le thème des Alpes dans la littérature française de 1800 à 1850*, 2 vol., Genève, 1981 ; LASSERRE, Anne, « L'histoire pyrénéenne et les voyageurs » in : *Béarn et Gascogne, de la réalité historique à la fiction romanesque. 3^e Colloque de littérature régionale tenu à Pau, les 27-28 Mai 1983*, Pau, 1985, pp. 145-153 ; id., « Les voyageurs-écrivains et l'évolution du sentiment de la montagne », in : *La Montagne et l'homme. Aspects littéraires – aspects pyrénéens. Actes du 4^e Colloque de littérature régionale, Pau, 29 et 30 novembre 1985*, Bordeaux, 1986, pp. 79-84 ; BEZIAU, Roger, « Chateaubriand, les montagnes et les Pyrénées » in : *La Montagne et l'homme*, pp. 49-62 ; CHADEFAUD, Michel, « Récits, guides de voyage et distinction spatiale pyrénéenne » in : *La Montagne et l'homme*, pp. 127-136. Pour les rapports entre la pensée de Rousseau et les voyages, voir par ex. WALTER, Voir aussi DUCHET.

¹²⁶ La plus importante de ce dernier type d'expédition était sans doute celle d'Alexandre de Humboldt (Amérique, 1799-1804).

¹²⁷ Voir à ce sujet DELON – MAUZI - MENANT, pp. 71-72.

¹²⁸ Le voyage de Salaberry sera présenté d'une manière plus détaillée dans le chapitre consacré aux récits des voyages faits en Hongrie au XVIII^e siècle.

¹²⁹ Voir BOURGUET 1989.

que l'agriculture] ». D'après l'*Introduction* du livre dans lequel le docteur Villermé a publié les résultats de son enquête sociale en 1840, celle-ci a encore été effectuée en vertu de ladite loi¹³¹.

Nous mentionnons ici en dernier lieu la *Description de l'Égypte*, œuvre monumentale de toute une légion de savants qui recueillaient des observations de toute nature pendant la campagne d'Égypte du général Bonaparte (1798-1799).

La contribution de la période napoléonienne à l'histoire et à la promotion des voyages n'a pas toujours été perçue de cet œil. Dans un texte publié dans le *Magasin pittoresque* en 1846, et intitulé « *Sur la multiplication des voyages* », Elie de Beaumont parle de cette époque d'un ton à la fois bonapartiste et pacifiste, si caractéristique de la Monarchie de Juillet :

« L'Empereur, en obligeant les principaux souverains de l'Europe à s'unir pour lui résister et à fondre leurs armées en une seule ; en donnant lui-même pour auxiliaires et pour camarades à nos soldats ceux d'une foule de princes, jadis rivaux ou même ennemis les uns des autres ou de la France ; en promenant d'un bout de l'Europe à l'autre ces réunions hétérogènes, a produit de force entre les nations ce qu'il est quelquefois difficile de réaliser entre les individus : il leur a fait faire connaissance, et c'est là peut-être la partie la plus durable de la mission qu'il a accomplie dans le monde.

*La facilité avec laquelle on voyage aujourd'hui est la suite de ces grands événements. Aux effets qu'ils ont produits, se joint la commodité tous les jours plus grande des moyens de transport ; et parmi les perfectionnements dont l'influence se fait le plus sentir, se trouve l'application des machines au transport des voyageurs. Les nations, après avoir été mélangées violemment, se confondent pacifiquement ; l'œuvre commencée par la poudre est continuée par la vapeur. »*¹³²

¹³⁰ Cf. à ce sujet SERRES.

¹³¹ Cf. VILLERME, *Tableau de l'état physique et moral des ouvriers employés dans les manufactures de coton, de laine et de soie. Ouvrage entrepris par ordre et sous les auspices de l'Académie des sciences morales et politiques*, t. 1, Paris, 1840, p. V. Le Dr Villermé partait en voyage avec Benoiston de Châteauneuf pour rendre compte de l'état de la classe ouvrière en France.

¹³² *Magasin pittoresque*, janvier 1846, p. 15.

Les voyages dans la première moitié du XIX^e siècle

Le dernier grand souffle pour les voyages vient du romantisme. En sus des facteurs déjà mentionnés, celui-ci découvre (à l'image de Mme de Staël) les littératures étrangères et présente en général un intérêt particulier pour les pays étrangers et lointains, refuges en cas de tentative d'évasion (de la société). Chateaubriand redécouvre le parcours idéal pour l'époque en faisant passer ses lecteurs par Rome, Athènes et Jérusalem, satisfaisant à la fois le goût pour le passé et les aspirations chrétiennes¹³³. L'intérêt pour l'Orient et surtout pour le Proche-Orient reprend¹³⁴ ; outre le retentissement de la campagne d'Égypte, résultant la multiplication des descriptions d'Égypte, il profite du nouveau contexte international. La lutte entre Grecs et Turcs pour l'indépendance, sujet passionnant toute l'Europe aux années 1820, les inquiétudes autour de la protection des lieux saints et, globalement, toute la « Question d'Orient » (le sort de l'empire ottoman), à la une des journaux au moins jusqu'aux années 1850, contribuent puissamment à ce que l'Europe prenne conscience de l'importance de cette région du monde. Il serait cependant injuste d'attribuer le rôle majeur aux seuls facteurs politiques ou historiques. Le charme d'un Orient séduisant et, par conséquent, féminin (mais du même coup faible, délicat et mineur) devait enchanter le « mâle Occident ». Cette thèse est particulièrement favorisée par la littérature anglo-saxonne¹³⁵. Il y avait aussi des écrivains à la recherche d'inspiration ou de renseignements pour un roman historique¹³⁶. On dirait volontiers que l'Orient sert de point de repère pour l'Occident ; il est son antithèse, un miroir dont les reflets contrastés montrent encore mieux son degré d'avancement historique. Le voyage en Orient remplace aussi peu à peu le Grand Tour européen au rang de voyage initiatique¹³⁷.

Pour atteindre l'Orient, deux grands itinéraires se proposaient : d'une part la voie maritime, supposant un début de Grand Tour en Europe Occidentale, une descente de

¹³³ Cf. BUTOR, Michel, « Le voyage et l'écriture », *Romantisme*, 1972/4, p. 12 ; COUPRIE, Alain, *Voyage et exotisme*, Paris, 1986, pp. 7-8 ; JULLIEN, Dominique, *Récits du Nouveau Monde. Les voyageurs français en Amérique de Chateaubriand à nos jours*, Paris, 1992, pp. 8.

¹³⁴ Sur les motifs traditionnels du voyage en Orient, voir par ex. ROSSI, Paul Louis, *L'Ouest surnaturel. Les écrivains du bout des terres vers les îles*, Paris, 1993, pp. 10 ; pour la différence entre les significations du mot « Orient » pour Anglais et Français, voir SAÏD, Edward, *L'Orientalisme. L'Orient créé par l'Occident*, Paris, 1980, pp. 196.

¹³⁵ Voir à ce propos SAÏD.

¹³⁶ COUPRIE, pp. 27-42.

¹³⁷ Cf. à ce propos DEMIER, Francis, *La France du XIX^e siècle, 1814-1914*, Paris, 2000, pp. 145.

Paris jusqu'à un port italien pour y prendre la mer, et d'autre part la route terrestre, pratiquée dès l'An Mil, amenant le voyageur à traverser la Hongrie et les Balkans, avant d'arriver à Constantinople.

L'Orient n'est pas pourtant la seule destination romantique : l'Europe occupe aussi une place importante pour les voyageurs. A côté du traditionnel itinéraire italien, l'Angleterre est de plus en plus visité pour son théâtre, son économie, ses institutions politiques, mais aussi pour le climat « ossianique ». Le sud de l'Allemagne est traversée par une « route romantique » allant de Würzburg jusqu'à Vienne et les villes d'eaux ; on y va pour admirer les merveilles de la nature (comme la vallée du Rhin), les monuments d'architecture ou les coutumes locales¹³⁸.

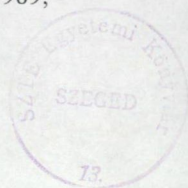
Des changements s'opéreront encore dans les habitudes de voyager aux années 1830-1840, donc à l'époque de la Monarchie de Juillet. Après la révolution de juillet 1830, de nouveaux exilés sillonnent les routes de l'Europe : membres de la famille des Bourbons, anciens légitimistes, ou personnages compromis sous la Restauration, à l'image du maréchal Marmont, en exil volontaire dès le lendemain des événements, mais qui publie ses œuvres à Paris. En ces temps-là, d'importantes améliorations sont apportées au réseau routier (plus particulièrement en France) et le chemin de fer ou le bateau à vapeur commencent à raccourcir les distances sur le continent (mais aussi entre l'Europe et l'Amérique)¹³⁹. En raison de la diminution des distances, le voyage devient moins éprouvant. D'ici résultent deux phénomènes : d'une part, une foule de plus en plus nombreuse de voyageurs part vers les anciennes et nouvelles destinations ; d'autre part il apparaît le type du voyageur qui voyage pour le plaisir, sans objectif soi-disant : le touriste.

Ce dernier terme a déjà alimenté maintes réflexions et discussions. La majorité des chercheurs pensent que l'invention du mot et du mode de voyager « à la touriste » appartient à Stendhal ; tandis que Tzvetan Todorov mentionne Chateaubriand comme véritable inventeur du tourisme¹⁴⁰. Sans vouloir prendre position dans un débat qui ne rentre pas entièrement dans notre sujet, nous nous permettons de signaler que nous ne connaissons les voyages qu'à travers leurs récits ; et comme le texte du récit est toujours

¹³⁸ CLAUDON, pp. 21-25 et 27-37.

¹³⁹ Voir à ce sujet par ex. REBOUL-SCHERRER, Fabienne, *L'art de vivre au temps de George Sand*, Paris, 1998, pp. 197-203.

¹⁴⁰ Cf. TODOROV, Tzvetan, *Nous et les autres. La réflexion française sur la diversité humaine*, Paris, 1989, p. 337. Voir aussi le classement intéressant des voyages « touristiques » donnée par DEMIER, p. 145.



rédigé après le voyage (le décalage peut varier de quelques heures à plusieurs années), il serait erroné de juger du plaisir ressenti d'après le seul récit que l'auteur pouvait manipuler à son gré.

En tout cas, la première moitié du XIX^e siècle peut être considérée comme une période de grâce pour les voyageurs et les voyages. Les routes plus sûres, les parcours moins fatigants ont permis à partir à un nombre considérable de personnes ; mais dans certaines régions les distances ont été encore assez considérables pour que le voyage ne devienne chose banale¹⁴¹. Ainsi les récits pouvaient garder leur intérêt pour ceux qui voulaient s'échapper au quotidien ou élargir leurs connaissances en lisant des récits au lieu de partir. (La Hongrie a pu d'ailleurs profiter de cette situation, son réseau ferroviaire restant de très faible étendue jusqu'aux années 1850-1860.)

Les itinéraires

Pour conclure, on pourra dire que le voyage est devenu un phénomène de mode à partir de la fin du XVII^e siècle (ou un peu plus tôt), qui avait aussi ses modes, ses goûts et ses préférences qui s'exprimaient dans le choix des itinéraires (rapporté par le nombre des récits). Ainsi peut-on parler, avec Jean Rondaut, de mode turque à la fin du XVII^e siècle (mais l'attrait de l'empire ottoman se maintiendra plus tard aussi)¹⁴², de mode chinoise au début du XVIII^e, de mode américaine à partir des années 1750 et de mode orientale au XIX^e siècle¹⁴³. En même temps que les itinéraires retrouvaient la Méditerranée, les circumnavigations ont commencé à perdre leur intérêt. Nous compléterions ce tableau par la mode du Grand Tour européen qui était tout de même la référence en matière de voyage de la fin du XVII^e au milieu du XIX^e siècle, certes, avec beaucoup de changements, mais

¹⁴¹ Selon LECLERC, pp. 45-46, la baisse du rôle de la distance physique rend la distance culturelle l'élément essentiel.

¹⁴² Nous devons remarquer que la Turquie était moins refoulante pour les Français que pour bien d'autres nations européennes : dès le XVI^e siècle, le roi François I^{er} avait conclu une alliance avec le sultan, et les relations avec l'empire ottoman restaient au cœur des intérêts français. L'attrait de l'empire ottoman se maintint plus tard aussi, comme en témoignent plusieurs œuvres littéraires du XVIII^e siècle, d'inspiration orientale, comme le roman de l'abbé Prévost, *Histoire d'une Grecque moderne*. Sur les relations diplomatiques entre la France et Constantinople au XVIII^e siècle, voir par ex. TOTH, Ferenc, *Ascension sociale et identité nationale. Intégration de l'immigration hongroise dans la société française au cours du XVIII^e siècle (1692-1815)*, Budapest, 2000, pp. 75-78 (à propos de la guerre russo-turque de 1768-1770). Le même ouvrage souligne la participation des agents français d'origine hongroise (tel le baron François de Tott) dans les intrigues diplomatiques et la modernisation de l'armée turque. Voir *ibid.*, p.77.

¹⁴³ RONDAUT, Jean, « Quelques variables du récit de voyage », *La Nouvelle Revue Française*, n°377 (1^{er} juin 1984), p. 58.

avec un résultat majeur aussi : la prise de conscience de la possibilité d'un parcours à l'intérieur du continent¹⁴⁴. Et, dès la fin du XVIII^e siècle, la soif des Français de connaître leur pays entraîne des voyages à l'intérieur du pays. Outre la réinvention du voyage en Orient, le XIX^e siècle mettra en vogue deux nouveaux types de voyage, certes préexistants, mais dont la popularité commence à cette époque : le chemin des eaux et le chemin des montagnes, avec la mise en valeur des Alpes et, dans une moindre mesure, des Pyrénées.

¹⁴⁴ Dans son étude sur les départs des Parisiens vers l'étranger, Paul Gerbod, qui analysait les autorisations de départ (passeports) émises par la préfecture de police, remarque d'une part une croissance spectaculaire des départs (leur nombre a effectivement doublé entre 1826 et 1836, de 6600 à 12000) et d'autre part le pourcentage très élevé de pays européens en tant que destinations. La majorité des voyageurs (85 %) partaient pour un pays européen (notamment la Suisse, l'Italie, la Belgique, la Hollande, le Royaume-Uni et les Etats allemands), 10 % en Amérique. L'Afrique, le Moyen-Orient et l'Extrême-Orient (les colonies et l'Algérie non comprises) ne représentaient ensemble que 0,5 % (!) des départs. De fortes inégalités existaient parmi les destinations européennes aussi. Le champion était le Royaume-Uni avec plus de 20 % des départs, tandis que l'Europe du Nord ou les Balkans n'intéressait que 10 à 15 personnes par an chacun. Parmi les motivations, les « voyages d'agrément et d'études » deviennent de plus en plus nombreux et atteignent un tiers des départs dans la deuxième moitié des années 1840. Cf. GERBOD, Paul, « Parisiens et Parisiennes hors de France au milieu du XIX^e siècle (1846-1860) », *Revue Historique* 604 (octobre-décembre 1997), pp. 287-295.

Deuxième partie

La Hongrie dans les récits de voyage publiés en France

Le début des voyages des Français en Hongrie

Introduction

Dans les chapitres précédents, nous avons examiné l'évolution générale des voyages, les changements de mode, de discours, de public et d'itinéraires. Nous avons fait mention, justement à propos des changements d'itinéraires, que les XVIII^e-XIX^e siècles ont aussi signifié un retour de l'Europe parmi les buts de voyage. Au XIX^e siècle, cette modification s'est encore accentuée ; certains facteurs (surtout politiques) ont abouti même à la multiplication des voyages dans la partie orientale du continent. Or, la Hongrie se trouvait, en raison de sa situation géographique, parmi les pays en principe « favorisés » par les changements.

Dans la suite, nous allons esquisser en quelques lignes la contribution de la Hongrie aux voyages français du XVIII^e siècle et, plus tard, de la première moitié du XIX^e siècle. Notre but consiste à démontrer quelle place la Hongrie occupait parmi les destinations françaises, quels types de voyageurs sont venus, comment ils ont publié leurs impressions sur la Hongrie. Cela nous permettra de placer les voyages analysés d'une manière plus détaillée dans le contexte d'une évolution plus générale.

La présentation de l'ensemble de cette histoire des voyages n'a pas encore fait l'objet de publications scientifiques ; les études publiées jusqu'à présent s'occupaient soit des textes et voyageurs arbitrairement choisis, soit d'un simple inventaire bibliographique. On doit cependant faire mention encore une fois des travaux d'Ignace Kont, de Géza Birkás, de Lajos Kövér et de Béla Köpeczi.

Du Moyen Age à la fin du XVIII^e siècle

D'après les recherches effectuées par István Szamota, Ignác Kont, Géza Birkás et Sándor Csernus, la Hongrie faisait partie à partir du Moyen Age des itinéraires importants pour les voyageurs allant d'Occident en Orient, notamment pour les pèlerins et les croisés

partant pour la Terre Sainte¹⁴⁵. Son appartenance à l'Europe catholique (tandis que les pays limitrophes professaient en général le rite grec) a pu aussi conforter le sentiment selon lequel elle était la « porte de l'Orient ». Avec le déclin des croisades, un des grands idéaux du Moyen Âge, et le renforcement du danger turc à partir du début du XVI^e siècle, puis par l'occupation du pays et l'annexion de ses parties centrales à l'Empire Ottoman, l'insécurité s'installait pour deux siècles. En même temps, le déplacement des routes commerciales de la Méditerranée dans la zone atlantique (qui s'amorçait d'ailleurs dès le XIV^e siècle) favorisait d'autres itinéraires de voyages et de découvertes. Ainsi le nombre des voyages a dû aussi décroître.

Malgré le retour de la paix aux années 1710, la Hongrie n'a pas pu s'inscrire parmi les buts des voyages et demeurait à la marge du Grand Tour aussi¹⁴⁶. Le seul cas où la Hongrie faisait partie, de manière prouvée, d'une sorte de « Grand Tour », est celui de Montesquieu. Le philosophe français, avant d'entreprendre la rédaction de l'*Esprit des Lois*, fit un tour d'Europe des cours princières afin de se munir de matières pour son travail. En mai-juin 1728, il passait par Vienne et fit une brève excursion dans le nord-ouest de la Hongrie, à Presbourg et dans les villes minières¹⁴⁷. Située entre trois grandes

¹⁴⁵ Cf. BIRKAS, pp. 3-4 ; KONT, I., *Etude sur l'influence de la littérature française en Hongrie (1772-1896)*, Paris, 1902 (surtout pp. 12-20) ; SZAMOTA, István, *Régi utazók Magyarországon és a Balkán-félszigeten* (Voyageurs anciens en Hongrie et dans les Balkans), Budapest, 1891, pp. 13-31 ; CSERNUS, Sándor, « Voyages, récits de voyages et la Hongrie dans la littérature historique française des 14^e et 15^e siècles », in : TVERDOTA, Gy. (dir.), *Ecrire le voyage*, Paris, 1994, pp. 125-143 ; id., « La Hongrie, les Français et les premières croisades » in : CSERNUS, S. –Korompay, K. (dir.), *Les Hongrois et l'Europe : conquête et intégration*, Paris-Szeged, 1999, pp. 411-426.

¹⁴⁶ Après plusieurs siècles de guerres presque continues (contre les Turcs et les Habsbourg), le calme était de retour en Hongrie à partir de 1711, signature de la paix de Szatmár entre le gouvernement autrichien et les « mécontents » hongrois. A ce sujet (et sur les relations franco-hongroises à la fin du XVII^e et au début du XVIII^e siècles), voir par ex. TOTH, pp. 17-38 ; en hongrois : EMBER, Győző – HECKENAST, Gusztav (dir.), *Magyarország története tíz kötetben* (Histoire de la Hongrie en dix volumes), t. 4/1, Budapest, 1989, pp. 81-349 (pour la période 1686-1711), 351-803 (1711-1765), t. 4/2, pp. 829-1205 (1765-1790). Sur le sentiment de la « Hongrie oubliée », résultant notamment de la conception selon laquelle l'Europe se serait intéressée à la Hongrie aux XVI^e-XVII^e siècles avant de la laisser à son sort au XVIII^e, voir BIRKAS, pp. 72-78. La même conception se retrouve, quoique un peu plus nuancée, dans le récent ouvrage d'E. HANUS et H. TOULOUZE, p.13. Liste des écrits français sur la Hongrie au XVII^e siècle : *ibid.*, pp. 41-58 (12 textes pour le XVII^e siècle dans le cas desquels il pourrait être question de la probabilité d'un voyage en Hongrie) ; XVIII^e siècle : *ibid.*, pp. 59-76. Sur l'image de la Hongrie en France au XVIII^e siècle (vertus militaires, origine asiatique, problèmes religieux, etc.) à partir des sources n'appartenant pas à la littérature des voyages (par ex. encyclopédies), voir BARDOS, Joseph, « La Hongrie du XVIII^e siècle vue de France », *Nouvelle Revue de Hongrie*, 1938/3, pp. 241-250 ; et du même auteur, *La Hongrie dans les Encyclopédies françaises (XVII^e et XVIII^e siècles)*, Szeged, 1939 (*Etudes françaises*, t. 20).

¹⁴⁷ Voir RACZ, Lajos, « Montesquieu Magyarországon » (Montesquieu en Hongrie), *Akadémiai Értesítő*, 1914, pp. 168-177. Cette publication contient une étude sur le voyage de Montesquieu (pp. 168-170) et la traduction hongroise des textes qu'il écrivit par suite à son passage en Hongrie : quelques réflexions sur la reconquête de la Hongrie par Eugène de Savoie (pp. 171-172), la *Description des deux Fontaines de Hongrie qui convertissent le fer en cuivre* (« Annak a két magyarországi forrásnak a leírása, amely a vasat rézzé változtatja », pp. 172-174) et le *Mémoire sur la Machine de Koenigsberg en Hongrie* (« Emlékirat az újbányai gépről », pp. 175-177). Le

puissances, l'Empire des Habsbourg, la Russie et l'Empire Ottoman, privée de sa souveraineté politique, la Hongrie ne présentait pas de véritables attraits, l'importance de Vienne et de Constantinople (dès le XVI^e siècle) ou de Saint-Pétersbourg (à partir du XVIII^e) effaçait son renom¹⁴⁸. Le voyageur typique pendant cette période était donc, à l'image du marquis de l'Hospital, celui qui traversait la Hongrie en se rendant dans une de ces grandes Cours¹⁴⁹.

Ce type de voyage se maintenait pendant longtemps. Ainsi, le comte de Salaberry, quoique représentant d'un nouveau groupe de voyageurs (les émigrés-exilés) traverse encore l'ouest et les régions centrales de la Hongrie au début des années 1790 en route vers Constantinople¹⁵⁰.

Un peu plus tard, la Hongrie commençait à devenir destination définitive des voyages ; mais uniquement dans certains cas spéciaux. C'était celui des prisonniers de guerre français d'après 1792, qui ont été transportés (ou même déportés) dans les forteresses de l'arrière pays de l'Autriche, c'est-à-dire en Hongrie, loin du théâtre des

séjour de Montesquieu en Hongrie est aussi résumé par BIRKAS, pp. 75-77. Sur les sources de Montesquieu, voir encore HANUS – TOULOUZE, p. 13 ; sur les traces de ses « expériences hongroises », voir *ibid.*, p. 62.

¹⁴⁸ La ville de Saint-Pétersbourg fut fondée en 1703 par Pierre le Grand, et devint la capitale de l'Empire Russe en 1715.

¹⁴⁹ Le marquis de l'Hospital, ambassadeur du Roi nommé à Saint-Pétersbourg, a passé en 1754 par les parties occidentales et septentrionales de la Hongrie (la Haute- et la Basse-Hongrie de l'époque) pour se rendre à sa mission. Le texte du récit de son voyage, écrit par son secrétaire, restait longtemps en manuscrit, avant d'être partiellement publié par Károly KECSKEMETI en 1963. Pour ce récit et pour les autres manuscrits du XVIII^e siècle, voir KECSKEMETI, K. (éd.), *Sources françaises relatives à l'histoire de la Hongrie 2. Notes et rapports français sur la Hongrie au XVIII^e siècle*, Bruxelles, 1963.

¹⁵⁰ Le voyage a été fait en 1790-1791. Voir SALABERRY, comte de, *Voyage à Constantinople, en Italie et aux Iles de l'Archipel par l'Allemagne et la Hongrie*, Paris, An VII [1799], pp. 62-94. Charles-Marie d'Irumberry (ou d'Yrumberry), comte de Salaberry (1766-1847) descendit d'une ancienne famille de nobles, originaire de Navarre. (Son père est mort en 1794 sur l'échafaud.) Il choisit en 1790 l'émigration, et alla jusqu'en Turquie, avant de regagner la France pour rejoindre l'armée de Condé. Après le 18 brumaire, il se retira dans son domaine à Fossé, resta sous surveillance pendant les années de l'Empire. A la Restauration, il fut élu à la Chambre des Députés (1815-1830), et se plaça parmi les royalistes intransigeants. Sur ses opinions et prises de position politiques, voir par exemple l'article de Benjamin Constant dans le *Mercure de France*, n°du 11 janvier 1817 ou *Le Constitutionnel*, 3 juillet 1821, p. 3. Après 1830, il se retira définitivement de la vie politique. Son *Voyage* a été publié sous forme de soixante lettres, dont plusieurs s'occupent de la Hongrie. Il y remarque la monotonie du paysage et l'état arriéré de l'agriculture. (Il traversait en effet les régions occupées par les Turcs jusqu'à la fin du XVII^e siècle, où la reprise économique et le repeuplement se faisaient longtemps attendre.) Une lettre entière est consacrée à la forme du gouvernement hongrois, et l'auteur essaie même d'évaluer la politique de l'empereur Joseph II (1780-1790). Quant à son passage en Hongrie, il séjourna d'abord brièvement à Presbourg en novembre 1790 et y assista au couronnement de l'empereur-roi Léopold II (15 novembre 1790) ; son départ définitif de Vienne vers l'est eut lieu le 31 décembre 1790. Voir aussi BIRKAS, pp. 101-102 ; ECKHARDT, Alexandre, « Les Français en Hongrie pendant la Révolution », *Revue des Etudes Hongroises et Finno-Ougriennes*, III/3-4 (1925), pp. 240-242 ; HUMBERT, Jean, « La Hongrie du XVIII^e siècle vue par des voyageurs », *Nouvelle Revue de Hongrie*, 1938/3, pp. 234-240. Pour les conditions matérielles du voyage (chemins, étapes, postes, moyens de transport) et la question de la sécurité en Hongrie au XVIII^e siècle, voir ANTALFFY, Gyula, *A honi utazás históriája* (Histoire du voyage en Hongrie), Budapest, 1943, pp. 122-164.

opérations¹⁵¹. Pourtant, ils n'avaient point choisi la Hongrie comme but du voyage : ils étaient effectivement cloués dans les prisons-forteresses du sud du pays. Evidemment, chez eux l'image du pays « visité » a été surtout influencée par les souffrances physiques (blessures, maladies, épidémies, violence des gardiens) et morales (mal du pays, enfermement, manque de contacts, sentiment d'inutilité). Leurs récits s'inscrivent dans la série des journaux de route de soldats proliférant au début du XIX^e siècle, et contribuant à l'évolution de la littérature des voyages¹⁵².

En est exemple le récit du futur général Dellard qui, capturé en 1793, n'a pu retourner en France qu'en 1795. Pour parvenir au lieu de sa captivité (en Croatie)¹⁵³, il a dû descendre en bateau le Danube et traverser par conséquent la majeure partie de la Hongrie. Mais il était tellement préoccupé du souvenir de ses souffrances qu'on n'apprend rien de ce récit sur la Hongrie. Il est plus disert sur le trajet de retour par terre (fin été-début automne 1795)¹⁵⁴.

D'après les recherches de Károly Kecskeméti et de Lajos Kövér, on peut affirmer que la production de textes français sur la Hongrie pendant le XVIII^e siècle est particulièrement mal connue ; nombre d'ouvrages restèrent en manuscrit jusqu'à nos jours¹⁵⁵.

¹⁵¹ La contribution des prisonniers de guerre à la propagande révolutionnaire a été remarquée pour la première fois par ECKHARDT, pp. 238-240.

¹⁵² Voir *supra*.

¹⁵³ Occupé par les troupes du roi de Hongrie Coloman en 1102, le Royaume de Croatie, fondé au X^e siècle, fut « associé » à la Hongrie jusqu'en 1918. (Ses représentants siégeaient à la Diète de Hongrie et, plus tard, à l'Assemblée nationale hongroise.)

¹⁵⁴ Enchanté de la beauté de Pest-Buda (les deux villes ne feront une qu'en 1848-1849 et à partir de 1873), il se laisse même emporter par l'enthousiasme, mais saisit aussi le contraste entre le « magnifique tableau » offert par les deux villes, et le reste du pays qu'il qualifie de « laid ». Ici, même les terres les plus fertiles seraient laissées incultes et les villages misérables peuplés par des gens fainéants, nés à la servitude, mais fiers et bons soldats. Il souligne que le développement de l'enseignement resterait aussi sans conséquence dans ce pays. Révolutionnaire nourri des idées des Lumières, il accuse le gouvernement autrichien de laisser volontairement la Hongrie dans cet état arriéré. Et il n'oublie pas de remarquer que malgré tous les charmes du pays, il ne pouvait penser qu'à regagner la France. Sur les camps d'internement, les conditions matérielles des prisonniers et l'histoire de la captivité, voir le récent synthèse de LENKEFI, Ferenc, *Kakas a kasban : francia hadifoglyok Magyarországon az első koalíciós háború idején, 1793-1797* (Du coq dans le panier : les prisonniers de guerre français en Hongrie pendant les guerres de la Première coalition, 1793-1797), Budapest, Petit Real, 2000. Le capitaine Dellard figure sur la liste des officiers captifs, comme soldat du 23^e bataillon de volontaires interné à Kiscell. Cf. LENKEFI, p. 255. Sur l'opinion des prisonniers de guerre français sur la Hongrie de l'époque et le vécu de la captivité, voir l'étude de KOVER, Lajos, « Le témoignage des prisonniers de guerre français sur leur vie quotidienne en Hongrie (1793-1794) », *Acta Universitatis Szegediensis de Attila József Nominatae. Acta Historica (Studia Historiae Universalis Recentis et Recentissimi Aevi)*, Tomus LXXXIX, Szeged, 1989, pp. 7-18. L'auteur s'y appuie sur les journaux ou autres écrits des prisonniers de guerre, restés en manuscrit.

¹⁵⁵ C'est d'ailleurs le cas pour le récit du voyage du marquis de l'Hospital aussi : seule la partie concernant la Hongrie a été rendue publique.

Ainsi la liste des récits de voyages en Hongrie (ou qui peuvent être apparentés à un voyage fait au XVIII^e¹⁵⁶) publiés en français au cours du XVIII^e siècle est assez restreinte¹⁵⁷. Outre le texte de Salaberry, édité à l'extrême fin du siècle, on y trouve les œuvres de Motraye¹⁵⁸, de Marsigli¹⁵⁹, de lady Montagu¹⁶⁰, de Born¹⁶¹, d'un auteur anonyme de 1784¹⁶², et de Townson¹⁶³.

L'image devient encore plus triste si l'on examine de près les conditions de la publication des différents ouvrages. Ceux de lady Montagu, de Born et de Townson sont des traductions¹⁶⁴ ; les livres de Motraye, de Marsigli (qui n'est autre qu'un recueil de cartes), de lady Montagu, et de l'auteur anonyme ont été publiés à l'étranger (mais en français)¹⁶⁵. Ceci, même en tenant compte des réalités éditoriales du XVIII^e siècle et de la

¹⁵⁶ Nous avons dû exclure pour cette raison l'ouvrage de SANSON, *Le Royaume de Hongrie et les estats qui en ont été sujets et font présentement la partie septentrionale de la Turquie en Europe. Tiré des mémoires les plus nouveaux, par le Sr. Sanson...*, Paris, H. Jouillet, 1717. (La bibliographie d'E. HANUS et de H. TOULOUZE ne connaît pas cet écrit.)

¹⁵⁷ Le texte de l'abbé de Feller, quoique contenant le récit d'un voyage en Hongrie en 1765, n'a été publié qu'en 1822. Voir François-Xavier FELLER, *Itinéraire ou voyages de Mr. L'abbé de Feller en diverses parties de l'Europe, en Hongrie, en Transylvanie, en Esclavonie, etc.*, Paris, 2 vol., 1822 ; BIRKAS, p. 216 ; PRIBELSZKI, p. 127, note 20. Sur les détails du voyage de Feller en Hongrie, voir BIRKAS, pp. 83-90 ; id., « Egy belga jezsuita Magyarországon a XVIII. században » (Un jésuite belge en Hongrie au XVIII^e siècle), *Katholikus Szemle*, 37 (1923)/VIII, pp. 461-468. Voir également PENKE, Olga, « La réception polémique des Pensées philosophiques au XVIII^e siècle en Hongrie » in : Anne-Marie Chouillet (dir.), *Les Ennemis de Diderot*, Paris, 1993, pp. 132-133. Le même phénomène se reproduit, mais avec un décalage encore plus grand dans le cas du récit de Zorn de Bulach, *L'Ambassade du prince Louis de Rohan à la Cour de Vienne, 1771-1774. Notes écrites par un gentilhomme, officier supérieur, attaché au Prince Louis de Rohan, ambassadeur du roi et publiées par son arrière petit fils*, Strasbourg, 1901. Cf. HANUS – TOULOUZE, p. 70. Sur le voyage du baron Zorn de Bulach, effectué en 1772, voir BIRKAS, *Francia utazók*, pp. 78-81 ; id., « Egy elzászi nemes dunántúli utazása a 18. század második felében » (Le voyage d'un noble alsacien dans la Transdanubie dans la deuxième moitié du XVIII^e siècle), *Győri Szemle*, III (1932)/7-9, pp. 147-159. Notre but étant l'examen de l'image transmise sur un pays pour le public contemporain du voyage, les textes de ce type se trouvent hors la portée de notre grille d'analyse.

¹⁵⁸ MOTRAYE, A. de, *Voyages en Europe, Asie et Afrique*, La Haye, 2 vol., 1727. Voir aussi HANUS-TOULOUZE, p.62.

¹⁵⁹ MARSIGLI, comte de, *La Hongrie et le Danube. En XXXI cartes très fidèlement gravées d'après les dessins originaux et les plans levés sur les lieux par l'auteur même*, La Haye, 1741. Voir aussi HANUS – TOULOUZE, p. 64.

¹⁶⁰ MONTAGU, Marie Wortley, *Lettres écrites pendant ses voyages en Europe, Asie et Afrique*, Amsterdam, 1763. Voir aussi HANUS – TOULOUZE, p. 67. Il existe d'autres traductions ou éditions des *Lettres* (1791, 1805). Cf. HANUS – TOULOUZE, p. 75.

¹⁶¹ BORN, Ignace de, *Voyage minéralogique fait en Hongrie et en Transylvanie*, Paris, 1780. Cf. HANUS – TOULOUZE, p. 72.

¹⁶² Anonyme, *Excursion à Eszterház en Hongrie, en mai 1784*, Vienne, s.d. [1784]. Cf. HANUS-TOULOUZE, p. 72.

¹⁶³ TOWNSON, D. ROBERT, *Voyages en Hongrie. Précédés d'une description de la ville de Vienne et des jardins impériaux de Schoenbrunn*, 3 vol., Paris, an VII [1799] ; HANUS – TOULOUZE, pp. 76. Pour plus de détails sur Townson et son voyage, voir HUMBERT, pp. 234-240.

¹⁶⁴ Les récits de lady Montagu et de Townson ont été traduits de l'anglais ; celui de Born de l'allemand. Cf. HANUS – TOULOUZE, pp. 62, 72, 75 et 76.

¹⁶⁵ Cf. *ibid.*, pp. 62, 64, 67, 72. Le récit de lady Montagu (ou Montaguë) sera plus tard publié à Paris aussi. Cf. HANUS – TOULOUZE, p. 75.

« République des Lettres » des Lumières, en dit long de l'intérêt des Français envers les voyages en Hongrie et surtout en ce qui concerne leur lecture.

Le résultat : pour l'ensemble des récits de voyages publiés sur la Hongrie en français ou en France au cours du XVIII^e siècle, seul le texte de Salaberry peut être attribué à la littérature des voyages française ! C'était la seule œuvre répondant aux critères que nous avons définis pour un récit authentique servant de source à l'image d'un pays contemporain : elle relatait d'un voyage effectué par un Français, et a été publiée en France, en français, le laps de temps n'étant pas trop long entre le voyage et la publication pour qu'on puisse en tirer des conclusions valables¹⁶⁶.

Le début du XIX^e siècle

Les périodes révolutionnaire et napoléonienne signifiaient, pour des raisons diverses (idée de la fraternité des peuples¹⁶⁷, efforts statistiques des Idéologues, conquêtes militaires) une ouverture vers l'étranger. Cela aurait dû normalement entraîner la multiplication des ouvrages sur les pays européens ; ainsi, entre autres, sur la Hongrie. Selon Ignace Kont, les deux éditions des *Voyages en Hongrie* de Townson, qui n'étaient séparées que de peu d'années (1799 et 1803), aussi que la publication de la première étude française sur la langue et littérature hongroises dans le *Mercure étranger* (1813-1814) servaient à maintenir le souvenir des relations franco-hongroises et d'une Hongrie indépendante¹⁶⁸.

On est cependant obligé de contester ces vues. S'il est vrai que Napoléon devait sans doute disposer d'une juste appréciation de la situation de la Hongrie, l'écrasante majorité des relations sur la Hongrie, produites par des espions de fait, restaient

¹⁶⁶ Géza BIRKAS fait encore mention pour le XVIII^e siècle des voyages en Hongrie de Flachet (1740), de La Porte (1765) et de Le Roy de Lozembrune (1778), aussi que du guide de Dutens. Voir pp. 74-75, 77-81 et 215. Cf. aussi FLACHAT, *Observations sur le commerce et sur les arts*, 2 vol., Lyon, 1766 ; Le Roy de Lozembrune, *Matinées de Lausnitz*, Vienne, 1778. Sur le rôle de Le Roy de Lozembrune en tant que propagateur des Lumières en Hongrie, voir A. ECKHARDT, pp. 232-234. On doit cependant mentionner les œuvres connues de Le Roy de Lozembrune ont paru hors la France. Parmi les guides (ou itinéraires) BIRKAS mentionne aussi un *Itinéraire géographique de tous les Etats de la maison d'Autriche*, Vienne, 1789, qui ne figure pourtant pas dans la bibliographie d'E. HANUS et H. TOULOUZE. Cf. BIRKAS, pp. 215.

¹⁶⁷ Cf. par ex. le décret du 15 décembre 1792 de la Convention nationale, proclamant « la Liberté et la Souveraineté de tous les peuples chez lesquels elle [= la France] a porté et portera les armes ». Pour le texte de ce décret, voir GODECHOT, Jacques, *La pensée révolutionnaire de 1780 à 1799*, Paris, A. Colin, 1964, pp. 161-164.

¹⁶⁸ KONT, p. V.

manuscrites¹⁶⁹. Leur contenu ne fut donc connu par le public ; et les articles en question du *Mercure étranger* parurent pendant les derniers mois de l'Empire¹⁷⁰.

Apparemment, toute l'Europe Centrale était inconnue pour les Français au début du XIX^e siècle, hommes d'Etat et administrateurs compris¹⁷¹. La preuve en est fournie par le *Voyage en Autriche* de Marcel de Serres, dont nous avons déjà parlé, et qui est né à la demande expresse de l'Administration, désireuse de connaître les provinces de l'Empire d'Autriche. Le titre de l'ouvrage pourrait nous tromper : il ne s'agit point d'un voyage au sens de « déplacement », mais d'une description statistique qui permet au lecteur d'avoir une image complète de ces contrées étrangères. En ce sens, l'œuvre de Marcel de Serres peut être considérée comme la mise en application de la méthode statistique, définie plus d'une décennie plus tôt par Volney. Pourtant, ce n'est pas à ce titre qu'on évoque ici cet ouvrage, mais parce qu'il contredit (avec autorité) les idées formulées par Kont et par d'autres auteurs, convaincus de la sympathie des Français envers les Hongrois, peuple opprimé, mais jadis si grand. Si le souvenir très lointain d'un passé national est présent chez Marcel de Serres quand il retrace l'histoire du Royaume de Hongrie, il ne laisse aucun doute pour le présent : le pays des Hongrois fainéants et demi-sauvages n'existe qu'en tant que province d'Autriche¹⁷². (Il est vrai, cette vision a pu être influencée aussi par les circonstances de la publication et de l'alimentation en informations du livre : envisagé dès 1809, il a été enfin édité en 1814, donc après la première Restauration ; aucun Hongrois ne se trouve parmi les interlocuteurs de Marcel de Serres à Vienne.)

Ceci dit, le livre de Marcel de Serres restera une référence (pas toujours avouée) pour longtemps et pour beaucoup d'auteurs. Ainsi commence le véritable XIX^e siècle du point de vue de l'image de la Hongrie en France.

On voit cependant après la fin des guerres napoléoniennes une certaine intensification des voyages en Hongrie (ou plutôt par la Hongrie), et, en même temps, une

¹⁶⁹ Cf. HANUS – TOULOUZE, p. 14. Pour les textes, voir surtout KECSKEMETI, K. (éd.), *Sources relatives à l'histoire de la Hongrie 1. Témoignages français sur la Hongrie à l'époque de Napoléon, 1802-1809*, Bruxelles, 1960.

¹⁷⁰ Sur cette publication, voir l'étude d'Erzsébet Hanus. HANUS, E. « Le premier article en français sur la littérature hongroise : le *Mercure Etranger* en 1813 », *Cahiers d'Etudes Hongroises* 5 (1993), pp. 111-120. Sur les relations et l'image dans le sens inverse (donc celles que les Hongrois pouvaient avoir de Napoléon et de la France), voir GESMEY, Borbála, *Les débuts des études françaises en Hongrie (1789-1830). Essai de bibliographie*, Szeged, 1938 (*Etudes françaises*, t. 18), pp. 17-26.

¹⁷¹ Ignace Kont a trouvé de cette période une description de la Hongrie : Malte-Brun, « Description physique de la Hongrie y compris la Transylvanie », *Annales des voyages*, t. VII (1809), pp. 332-355. Voir aussi KONT, p. 55.

¹⁷² Curieusement, cette thèse est même confirmée par KONT, p. 56.

diversification dans les destinations ou motivations¹⁷³. Ce double phénomène est accompagné d'un troisième : la multiplication du nombre des récits de voyages (originels ou traduits d'une langue étrangère) publiés en France.

La série s'ouvre par un voyage scientifique, signe justement de la diversification. Le géologue François-Sulpice Beudant arrive en mai 1818 en Hongrie, et y passe cinq-six mois aux frais du roi Louis XVIII afin de découvrir et décrire les richesses minérales de la Hongrie. Il publie quatre plus tard les résultats de son voyage dans un livre composé de quatre volumes (le roi finance la publication du récit aussi)¹⁷⁴. Il est vrai, les mines de Hongrie étaient célèbres depuis le Moyen Age, et la formation des ingénieurs des mines a aussi eu une bonne réputation en France¹⁷⁵ ; cependant, une autre motivation a aussi poussé l'auteur vers la Hongrie. C'est son analogie avec des pays lointains où la France ne s'est pas encore installée ou qui sont trop loin pour les expéditions scientifiques¹⁷⁶. C'est, pour nous, le signe d'un intérêt de type nouveau, dont la Hongrie pourrait profiter. Un pays sauvage et intact au cœur de l'Europe ?

Le *Voyage* de Beudant marque cependant le début d'une nouvelle ère par d'autres traits aussi. Il est effectivement le premier des voyageurs réellement venus en Hongrie qui avoue d'avoir consulté des ouvrages sur le pays avant son départ et même après son retour. (On se rappelle, c'est une des étapes nécessaires de la rédaction du récit de voyage

¹⁷³ La recherche distingue quatre types de voyageurs : les savants naturalistes (par ex. BEUDANT), les émigrés politiques (par ex. les anciens royalistes intransigeants à partir de 1830), des orientalistes (parfois de loisir), comme Stanislas Bellanger et les « simples voyageurs ». On serait tenté de contester l'existence de cette dernière catégorie. Voir aussi PRIBELSZKI, p. 10-12.

¹⁷⁴ BEUDANT, François-Sulpice, *Voyage minéralogique et géologique en Hongrie pendant l'année 1818*, 4 vol., Paris, 1822. (Le tome 4 est un *Atlas*.) Cf. KONT, p. 57 ; TRONCHON, pp. 184-185 et BIRKAS, p. 216. Pour plus de détails, voir *ibid.*, pp. 91-94 ; Muller, pp. 22-23 ; HOREL, pp. 97 et 107. Un exemplaire du *Voyage* de Beudant se trouve à la bibliothèque de l'Institut Hongrois de Paris.

¹⁷⁵ Voir à ce sujet par ex. l'allusion à l'École des Mines de Schemnitz (découverte par Lajos Kövér) dans le rapport de Fourcroy. *Le Moniteur*, 9 vendémiaire an III, p. 38.

¹⁷⁶ Voir à ce sujet la dédicace au roi :

« Sire, / La protection spéciale que V. M. accorde aux sciences m'a fourni l'occasion de me livrer exclusivement à une des parties les moins avancées de l'Histoire naturelle, dans le riche établissement qu'elle a fondé pour en hâter les progrès. / La munificence de V. M. m'a procuré les moyens de visiter la Hongrie, ce royaume jusqu'à présent si peu connu, et cependant si digne de l'être, tant par la nature de ses richesses générales que par son analogie avec plusieurs contrées du nouveau continent. / V. M. m'a encore accordé une nouvelle faveur en m'aidant à publier les résultats de mon voyage avec tous les développements nécessaires. / Si mon ouvrage a quelque utilité, elle sera donc, Sire, le fruit de votre bienveillance ; et c'est à ce titre que j'ose vous supplier d'agréer l'hommage de mes travaux, quelque éloignés qu'ils soient, sans doute, de remplir dignement les intentions éclairées de V. M. pour l'avancement des connaissances humaines. / Je suis avec un profond respect, etc. » BEUDANT, t. I, pp. I-II.

aussi.) C'est d'ailleurs sous l'impression de son voyage qu'il s'est résout d'ajouter un aperçu historique à son récit¹⁷⁷.

En automne 1822 parut également en français, dans la collection des voyages éditée par Jacques-Thomas Verneur, la première partie de la traduction du récit de l'abbé Dom Sestini, publié originellement en italien, à Florence, en 1815¹⁷⁸. (La deuxième partie sera publiée au début de l'année 1823.) Bien qu'il s'agit d'un récit déjà ancien et écrit par un étranger, sa publication a pu contribuer d'une certaine façon à la « promotion de la Hongrie ». L'abbé Sestini faisait partie d'ailleurs des voyageurs qui faisaient le trajet entre Constantinople et l'Occident et traversaient pour cette raison la Hongrie. Ce voyage confirme le statut de la Hongrie en tant que « porte de l'Orient ». D'un autre point de vue, le récit de l'ecclésiastique italien inaugure deux nouveautés. D'une part il donne un récit « à l'envers », donc il raconte son voyage depuis Constantinople (vers l'ouest), et d'autre part, en quittant l'Autriche, il se redirige (sans explication ni descriptions)... vers Constantinople !¹⁷⁹

En 1823 est publié aussi le troisième et dernier volume d'un ouvrage déjà commencé en 1821. Il s'agit du *Précis historique de la guerre entre la France et l'Autriche* du comte Alexandre de Laborde, témoin de la plupart des événements de la campagne de 1809¹⁸⁰. La raison pour laquelle nous énumérons ce livre après ceux rendus publics en 1822, est que seul le tome III contient des informations relatives à la Hongrie :

¹⁷⁷ Cf. *ibid.*, pp. III-IV. Pour l'*Introduction* (aperçu historique, géographique et démographique), voir pp. 1-118. Pour la méthode suivie pendant le voyage et l'itinéraire, voir pp. 119-128.

¹⁷⁸ SESTINI, Abbé Dom., « Viaggio curioso, scientifico, antiquario per la Valachia, Transilvania e Ungheria sino a Vienna etc. - Voyage dans la Valachie, la Transylvanie et la Hongrie, etc. », in : VERNEUR, Jacques-Thomas (éd.), *Journal des voyages, découvertes et navigations modernes, ou Archives géographiques du XIX^e siècle, contenant l'analyse des voyages nouveaux les plus remarquables imprimés en Europe... publié par MM. Verneur et Friéville*, t. 16. (octobre-décembre 1822), pp. 101-117 (Transylvanie), t. 17 (janvier-mars 1822), pp. 342-356 (Transylvanie et Hongrie) et surtout pp. 344-352 (Hongrie) et 354-356 (« Notice sur le fameux vin de Tokai »). Le *Journal des voyages* a été publié de 1819 à 1824, en vingt-quatre tomes ; à partir du tome 5 (janvier-mars 1820), Verneur continua seul l'édition. Une deuxième édition a permis de continuer la publication jusqu'au tome 44 (octobre-décembre 1829). Cf. encore *BN Cat. Impr.*, t. 206 [1969], p. 853.

¹⁷⁹ Voir SESTINI, pp. 344-352. « Je ne pus passer à Presbourg qui est situé dans un pays riant et fertile, et le 16 juillet j'arrivai à Vienne où je me proposai de séjourner au moins un mois, pour retourner ensuite à Constantinople. » *Ibid.*, p. 352. On peut supposer que l'abbé Sestini, numismate italien (1750-1832) est venu en Hongrie entre 1778 et la fin du XVIII^e siècle, quand il était précepteur des enfants du comte Ludolfi, ambassadeur de Naples à Constantinople. Il est d'ailleurs revenu en Hongrie encore une fois, lorsque le comte Viczay l'a appelé en 1814 à Hédervár (ouest de la Hongrie), pour mettre en ordre sa collection de médailles. On peut cependant exclure que le récit ne soit pas celui de ce dernier voyage – il est venu en 1814 de Florence, et repartait pour Munich. Cf. *Larousse du XIX^e*, t. 14, p. 633.

¹⁸⁰ Marcel de Serres l'a même remercié de l'aide qu'il lui avait fournie pour l'écriture du *Voyage en Autriche*. Cf. SERRES, p. 1.

la description de la bataille de Raab (Győr), entre l'armée française et les « insurgés » hongrois (1809)¹⁸¹.

L'année 1824 est marquée pour nous par la publication d'un récit de voyage important. Le comte Auguste de Lagarde (1780-1834) allait en 1811 de Moscou à Vienne et traversait (après l'Europe du Sud-est) la Hongrie aussi. Son livre portant le titre *Voyage de Moscou à Vienne...* consacre quelque quatre-vingt pages à la Hongrie¹⁸². Notons qu'il s'agit dans ce cas aussi d'un voyage ayant eu lieu pendant la période napoléonienne, mais dont la publication se fit attendre pendant plus d'une décennie. Alors le texte du comte de Lagarde, aussi que celui de Laborde, n'apparaît plus pour nous comme un véritable récit de voyage : étant donné l'important décalage entre la réalisation du voyage et la publication de son récit, ce dernier devient plutôt une sorte de « *mémoire servant à l'histoire...* » des pays concernés (traversés). On pense revoir ici le même phénomène que dans le cas des récits du XVIII^e siècle, à l'image de celui du secrétaire du marquis de l'Hospital.

En 1826, les *Nouvelles annales des voyages* publient le seul texte qu'on pourrait apparenter à la littérature des voyages en Hongrie. Il s'agit d'une description romanesque du « château de Cseithe » d'après un récit voyage écrit par un aristocrate hongrois¹⁸³.

La même collection fait paraître, en 1827, « *d'après un ouvrage anglais* », une brève relation sur la diète de Hongrie (de 1825-1827)¹⁸⁴. Evidemment, l'appartenance de ce texte à la littérature des voyages peut-être mise en question. Nous l'avons inséré dans notre liste, parce que la description de la diète hongroise était aussi un sujet de prédilection des auteurs ayant réellement voyagé en Hongrie.

¹⁸¹ LABORDE, Alexandre de, *Précis historique de la guerre entre la France et l'Autriche en 1809*, 3 vol., Paris, 1821-1823. Bataille de Raab : t. III (« *Voyage pittoresque en Autriche* »), p. 236-251. (Les deux premiers tomes ont paru en 1821.)

¹⁸² LAGARDE, comte de, *Voyage de Moscou à Vienne, par Kiow, Odessa, Constantinople, Bukarest et Hermanstadt ; ou lettres adressées à Jules Griffith, par le comte de Lagarde, membre des académies de Varsovie, Cracovie, etc.*, Paris, Treuttel et Würtz, 1824, pp. 363-440. Notons que son récit de voyage suit aussi un itinéraire « à l'envers ». Pour plus de détails, voir BIRKAS, pp. 102-103 et 216. Le *Journal des Voyages* de Verneur publie un résumé du *Voyage* de Lagarde, dans lequel aucun mot n'est dit de la Hongrie. Cf. VERNEUR, op.cit., t. 26 (avril-juin 1825), pp. 92-106.

¹⁸³ « Le château de Cseithe en Hongrie. Le puits des amants (d'après le *Voyage pittoresque sur la rivière de Waag par le baron Mednyánszky*) », *Nouvelles annales des voyages*, t. XXXI, pp. 246-248. Cf. KONT, p. 58.

¹⁸⁴ « La Diète de Hongrie », *Nouvelles annales des voyages*, t. 33, pp. 123-127. Cf. KONT, p. 59. La *diète* (lat. *diaeta*) : Etats généraux de Hongrie, convoqués par le roi (jusqu'en 1848 et au début des années 1860).

La Monarchie de Juillet (1830-1848)

Après ces publications, un long silence se fait observer au sujet de la Hongrie dans la littérature des voyages française. Il n'est rompu qu'en 1833 (donc après six ans) par deux articles de Boué dans une revue spécialisée. Malheureusement, l'auteur n'y relate point de ses voyages en Hongrie : le premier est un aperçu géographique¹⁸⁵, tandis que le deuxième est la publication du journal d'un autre voyageur¹⁸⁶. De plus, le dernier texte ne concerne pas la Hongrie telle qu'elle serait notre sujet.

Un nouveau silence (cette fois de trois ans) s'ensuit ; mais l'année 1836 offre aux lecteurs la traduction de deux récits anglais. Désormais rares seront les années où aucun texte lié de près ou de loin à la littérature des voyages ne sera publié sur la Hongrie.

En 1836 voit donc jour, dans le même tome d'une collection des voyages la traduction du *Voyage de Constantinople* de Walsh et le *Voyage sur le Danube* de Quin. Dans le cas du premier (qui est aussi un voyage « à l'envers »), le décalage est encore important entre le voyage et sa publication : le révérend Walsh a effectué son voyage en 1821-1825¹⁸⁷. Plus de dix ans s'étaient donc passés depuis le trajet. Le *Voyage* de Quin répond à tous les critères établis à l'encontre d'un récit du voyage destiné à informer le public des réalités d'un pays : l'Anglais a fait son parcours « normal » (de l'ouest vers le sud-est) en 1834, et son récit était à la portée des lecteurs français deux ans plus tard¹⁸⁸. Ce trait préfigure aussi la décennie à venir. (L'importance du récit de Quin est également démontrée par le fait qu'il a été publié, encore en 1836, sous forme d'un livre aussi¹⁸⁹.)

¹⁸⁵ BOUE, « Coup d'œil d'ensemble sur les Carpathes, le Marmaros, la Transylvanie et certaines parties de la Hongrie », *Mémoires Soc. Géol. de France*, t. I, pp. 215-235. Cf. KONT, p. 60.

¹⁸⁶ BOUE, « Journal d'un voyage géologique fait à travers toute la chaîne des Carpathes, en Bukowine, en Transylvanie et dans le Marmaros par feu Lill de Lilienbach. Observations mises en ordre par... », *Mémoires Soc. Géol. de France*, t. I, pp. 237-316. Cf. KONT, p. 60.

¹⁸⁷ WALSH, « Voyage de Constantinople en Angleterre (1821-1825) » in : A. MONTEMONT (éd.), *Bibliothèque universelle des voyages effectués par mer ou par terre dans les diverses parties du monde, depuis les premières découvertes jusqu'à nos jours*, 46 vol., Paris, Armand-Aubrée, 1833-1836, t. 44 (1836), pp. 1-132 (Hongrie : pp. 119-131).

¹⁸⁸ QUIN, « Voyage sur le Danube (1834) », in : MONTEMONT, pp. 133-198 (Hongrie : pp. 133-161).

¹⁸⁹ QUIN, Michel J., *Voyage sur le Danube de Pesth à Roustcouk par navire à vapeur, et notices de la Hongrie. Trad. de l'anglais par Eyriès*, 2 vol., Paris, 1836 (Hongrie : t. I, pp. 1-176) ; TRONCHON, pp. 190-191.

Les récits des voyages en Hongrie publiés entre 1837 et 1847

En 1837 commence la décennie des grands voyageurs et des récits de voyage importants. Un rythme soutenu, résultat de plusieurs facteurs, peut être enregistré jusqu'à la veille des révolutions de 1848. Des personnages importants, ou bien connus par l'ensemble du public français viennent en Europe centrale ; les parties de leurs récits concernant la Hongrie sont non seulement de plus en plus longues, mais aussi plus compactes et plus complexes. C'est le moment où, en partant de Paris, on trace un itinéraire à travers l'Europe centrale. Ainsi la ville de Paris devient ce lieu doublement (ou même triplement) important des récits de voyage : point de départ, point final du retour (mais pas encore pour tout le monde) et lieu de la rédaction-publication du texte. On constate aussi un phénomène nouveau : la relation scientifique disparaît entièrement des récits de voyages en Hongrie.

Quels facteurs contribuent principalement au rythme soutenu des voyages et de la publication des récits de voyage ? Il serait flattant d'attribuer exclusivement ce phénomène à un intérêt naissant (ou grandissant) pour la Hongrie et à une sympathie ressentie par les Français envers les Hongrois, anciens défenseurs de la chrétienté contre les barbares¹⁹⁰. Ce trait entrant sans doute en jeu chez certains, d'autres raisons s'avèrent plus puissantes.

Certes, on peut être témoin en France d'un intérêt de plus en plus remarquable à l'égard de l'Europe centrale. La recherche et les sources à notre disposition ont aussi prouvé l'existence de ce phénomène. Pourtant, ce nouvel intérêt n'était pas essentiellement dirigé envers la Hongrie : la tragédie de la Pologne et les mouvements slaves naissants (dont la propagande a été renforcée par des émigrations habitant Paris) étaient à son cœur, et la Hongrie n'entraît souvent en jeu qu'en tant que puissance opprimante par la magyarisation forcée.

¹⁹⁰ Pour qui veut voir la manière dont cette conception de « sauveurs » était enracinée dans la conscience hongroise, nous proposons par ex. GYORY, Jean, « Le rempart de la chrétienté. Etude sur la mission de la Hongrie », *Nouvelle Revue de Hongrie*, 1934/10, pp. 468-474 ; TERBE, Louis, « Le rôle historique de la Hongrie dans la défense de l'Occident », *Nouvelle Revue de Hongrie*, 1938/6, pp. 536-544. Dans un livre qu'il avait publié antérieurement, J. Györy donnait des cadres chronologiques plus précis à la conception du « rempart de la chrétienté », en la ramenant à la littérature française des XV^e-XVI^e siècles (notamment les poètes du Midi). Cf. GYORY, J., *A kereszténység védőbástyája. Magyarország képe a XVI. századi francia irodalomban* (Le rempart de la chrétienté. L'image de la Hongrie dans la littérature française du XVI^e siècle), Budapest, 1933. Voir par ex. p. 5 : « Contrairement aux autres nations, les Hongrois ne se créèrent pas le titre exprimant leur sainte vocation, mais le recevaient de l'Occident. »

Il y a aussi des facteurs qu'on appellerait volontiers « techniques », mais qui sont, comme par accident, « historiques ». La révolution de juillet 1830 et le nouveau régime poussaient, comme nous l'avons remarqué, beaucoup d'anciens partisans de la monarchie restaurée (mais aussi des simples collaborateurs des Bourbons) à quitter la France et partir pour d'autres pays européens. Dans ce contexte, l'Autriche de Metternich, une des bastions les plus solides de l'Europe de la Sainte Alliance, s'offrait comme refuge idéal. Et l'Autriche était, par le jeu de l'histoire, la puissance dont le territoire couvrait toute l'Europe centrale, de la Pologne jusqu'à la Serbie et les principautés roumaines. Donc, une « foule » de personnes sans occupation sillonnait les routes de l'Europe. Plus d'une disposaient d'une grande culture et, expérimentées souvent dans des hautes fonctions politiques, avaient aussi le regard critique. Leur loisir était aussi suffisant pour mettre sur papier les choses vues et les jugements qu'elles en formulaient. Les premières années de l'exil ayant été nécessairement passées en voyageant, en recueillant les informations ou en écrivant justement, la deuxième moitié des années 1830 devait être la période de la publication.

L'année 1837 voit ainsi la publication de deux récits, issus chacun du cabinet de personnages occupant peu de temps auparavant des postes très importants.

Charles Lemerrier de Longpré, baron d'Haussez (1778-1854), ancien ministre de la Marine (il équipa notamment la flotte partie pour la prise d'Alger), représentait le type parfait de l'ancien haut fonctionnaire désormais obligé à parcourir les pays d'Europe. Les deux volumes des *Alpes et Danube* sont le fruit de ses voyages au cours desquels il est apparemment venu en Hongrie dans la deuxième moitié des années 1830. Dans ce cas, la Hongrie fait partie d'un « mini Grand Tour » d'Europe centrale¹⁹¹.

Le deuxième récit, ou au moins son auteur, dépasse encore peut-être le premier quant à sa renommée. Le maréchal Marmont, duc de Raguse, ancien général de Napoléon et commandant militaire de Paris au moment des Trois Glorieuses¹⁹², rend public le résultat de plusieurs années de voyages (dont deux visites en Hongrie) dans son *Voyage*¹⁹³.

¹⁹¹ HAUSSEZ, Charles Lemerrier de Longpré, baron d', *Alpes et Danube, ou Voyage en Suisse, Styrie, Hongrie et Transylvanie, par le baron d'Haussez, pour faire suite au « Voyage d'un exilé »*, 2 vol., Paris, A. Dupont, 1837 (Hongrie : t. II, pp. 1-39, 182-315, 332-362). Cf. KONT, p. 62. Pour plus de détails sur le voyage du baron d'Haussez, voir BIRKAS, pp. 104-106 et 216 ; KÖPECZI, *Voyageurs...*, pp. 28-29 ; TRONCHON, pp. 187-189. L'ouvrage de d'Haussez a été édité en 1837 à Bruxelles aussi. Voir PRIBELSZKI, p. 10 et 129.

¹⁹² Sur son rôle dans la Révolution de Juillet, voir par ex. *Les Mémoires du général d'Andigné*, t. II (1800-1857), Paris, 1901 (reprint : Mayenne, 1990), p. 313 sqq.

¹⁹³ Voir *supra*. Sur la réception du livre, voir *infra*.

En 1838, une lettre de Boué sur les catastrophes naturelles de Hongrie est publiée dans une revue spécialisée¹⁹⁴. Malgré le public-cible particulier et très limité, nous y voyons déjà un trait caractéristique des nouvelles de la presse pendant les années 1830-1840 : la description des catastrophes naturelles (tremblements de terre, inondations, incendies, colonnes de feu, ouragans) et de leurs conséquences est devenue un sujet de prédilection en France. Et c'est aussi en 1838 que le comte Anatoli de Démidoff (ou Démidov), cet aristocrate d'origine russe, commence à publier les récits de son voyage¹⁹⁵.

L'année 1839 préfigure la publication d'un des récits de voyages les plus importants sur la Hongrie. Le jeune Edouard de Thouvenel commence à faire paraître, dans de différentes revues (s'adressant cette fois à un public plus large), certaines parties de son livre¹⁹⁶. Et, en 1840, c'est la publication de l'ouvrage même¹⁹⁷. Encore en 1840, la *Revue de Paris* publie un article sur l'Allemagne, où, en parlant des Etats d'Autriche, l'auteur mentionne la Hongrie à plusieurs reprises¹⁹⁸.

Les lecteurs français ne restent guère en 1841 sans information sur les Hongrois et la Hongrie, provenant des lieux pratiquant la littérature des voyages. Certes, elles sont cette fois d'origine anglaise, et n'arrivent au public français que par l'intermédiaire d'un article de la *Revue britannique*. Le texte parle de la Hongrie et des Hongrois d'après les écrits de John Paget, qui venait de publier son livre à Londres¹⁹⁹.

¹⁹⁴ BOUE, « Lettre sur le tremblement de terre de l'Europe orientale et l'inondation en Hongrie », *Bull. Soc. Géol. de France*, 1838, p. 252. Sur l'inondation de Pest et sa perception par les contemporains hongrois (tel un des protagonistes du sauvetage, le baron de Wesselényi), voir encore l'étude publiée à l'occasion de son centenaire par KELENY, Othon B. « La grande inondation de Pest vue par les contemporains », *Nouvelle Revue de Hongrie*, 1938/4, pp. 356-362.

¹⁹⁵ Pour la première édition, voir *infra*. Le récit de ce voyage a été publiée dans de diverses éditions. Cf. DEMIDOFF, Anatole de, *Voyage dans la Russie méridionale et la Crimée par la Hongrie, la Valachie et la Moldavie exécuté par...* Edition illustrée de soixante-quatre dessins de Raffet. Dédié à S. M. Nicolas I^{er}, Empereur de toutes les Russies, Paris, E. Bourdin, 1840, 621 p. (Hongrie : pp. 41-90) ; id., *Voyage dans la Russie méridionale et la Crimée par la Hongrie, la Valachie et la Moldavie, exécuté en 1837 sous la direction de...*, 4 vol. et un album [de dessins], Paris, 1840-1842 (Hongrie : t. I, pp. 44-112 ; t. II, pp. 262-279). Un exemplaire de l'édition en un seul volume se trouve à la bibliothèque de l'Université Catholique de l'Ouest, à Angers. Nos références se rapporteront à cette édition.

¹⁹⁶ Cf. THOUVENEL, E. de, « La Hongrie », *Revue des Deux Mondes*, 1839/17 (15 mars 1839), pp. 769-801 (suite : « La Valachie », *Revue des Deux Mondes*, 1839/18, pp. 533-586) ; id., « La Bohême et la Hongrie en 1837 », *Revue britannique*, mai 1839 (la Hongrie : pp. 128-140). Cf. aussi KONT, p. 63.

¹⁹⁷ THOUVENEL, Edouard de, *La Hongrie et la Valachie. Souvenirs de voyages et notices historiques. Ouvrage accompagné d'une carte détaillée du bassin du Danube*, Paris, A. Bertrand, 1840, 381 p. (Hongrie : pp. 1-155).

¹⁹⁸ O., « L'Allemagne du Nord et du Midi. La société allemande », *Revue de Paris*, 1840, t. 24, pp. 5-14 (la Hongrie : pp. 6-7).

¹⁹⁹ PREVOST, J.-J., « La Hongrie et les Hongrois », *Revue britannique*, août 1841, pp. 217-269. Cf. KONT, p. 64. Cf. aussi PAGET, John, *Hungary and Transilvania*, London, 1839.

En 1842, Philippe Le Bas fait paraître un cahier de 78 pages sur la Hongrie²⁰⁰, et le publiciste Stanislas Bellanger publie aussi un récit de son voyage de Hongrie (1836) dans ses *Trois ans de promenades en Europe et en Asie*²⁰¹.

« L'élan hongrois » s'interrompt un peu en 1843, pour repartir en 1844, justement par la publication du *Hongrois* de Bellanger, qui pourrait être aussi le résumé de ses expériences acquises pendant ses voyages en Hongrie. Ce récit fantaisiste qu'Ignace Kont qualifiait de « *sympathique pour les Hongrois* », ne dépasse pas pourtant le domaine des stéréotypes. D'après le récit de Bellanger même, le journaliste n'aurait fait rien d'autre que d'interpréter les paroles d'un officier hongrois dont il fit connaissance en Hongrie²⁰².

L'année 1844 est marquée aussi par le début de toute une série de publications d'un grand ami de la Hongrie. Marié à une Hongroise, la comtesse Emma de Teleki, Auguste de Gérando (1819-1849), neveu de l'Idéologue Joseph-Marie de Gérando et disciple de Michelet, a plusieurs fois voyagé dans le pays et, s'il n'en a jamais publié un texte appartenant véritablement à la littérature des voyages, il a pu acquérir une expérience sur le terrain même. Son premier écrit est de caractère linguistique. Il y prend position contre la thèse finno-ougrienne dans le débat sur l'origine de la langue hongroise et du peuple hongrois²⁰³.

De Gérando continue à publier en 1845 ; il se fait remarquer par une étude très proche de la littérature des voyages²⁰⁴. Et en même temps commencent dans la *Revue des Deux Mondes* les publications du grand slavophile Cyprien Robert, qui a, lui aussi, voyagé en Europe Centrale²⁰⁵.

²⁰⁰ LE BAS, Philippe, *Hongrie*, Paris, 1842. (Dans : *L'Univers. Histoire et description de tous les peuples. Etats de la confédération germanique.*)

²⁰¹ BELLANGER, Stanislas, *Trois ans de promenades en Europe et en Asie*, Paris, A. Bertrand, 2 tomes en 1 vol., 1842. Sur Bellanger, voir PRIBELSZKI, pp. 11 ; BIRKAS, pp. 143 sqq. ; BAJOMI LAZAR, *Franczia tükör*, pp. 593-595 ; HANKISS, pp. 296-331 (sur Bellanger et son voyage : pp. 298-316). HANKISS, p. 298, considère l'œuvre de Bellanger comme faisant époque.

²⁰² BELLANGER, S., « Le Hongrois », in : DESNOYERS, L. (dir.), *Les Etrangers à Paris*, Paris, 1844, pp. 83-98. L'étude de Hankiss contient aussi la traduction hongroise du texte. Voir Hankiss, pp. 317-329 (« A magyar »). Le même texte a été repris par BAJOMI LAZAR, pp. 36-56.

²⁰³ GERANDO, A. de, *Essai historique sur l'origine des Hongrois*, Paris, 1844, 163 p. Cf. KONT, op cit., p. 65. Sur la vie, les activités et les œuvres d'A. de Gérando, voir la monographie posthume (un peu partielle) de Péter Rubin. RUBIN, Péter, *Franczia barátunk, Auguste de Gérando* (Notre ami français, Auguste de Gérando), Budapest, 1982. (Le texte du livre a été écrit en 1978.) Sur le mariage d'Emma Teleki et d'Auguste de Gérando, leur vie en Hongrie et en France aussi que leurs activités respectives, voir encore BAJOMI LAZAR, E., *Arpadine*, pp. 96-149.

²⁰⁴ GERANDO, A. de, « Les steppes de la Hongrie », *Revue nouvelle*, t. 1., pp. 197-224. Cf. KONT, p. 66.

²⁰⁵ ROBERT, Cyprien, « Le Monde Gréco-Slave. Le système constitutionnel et le régime despotique dans l'Europe orientale », *Revue des Deux Mondes*, 1845/9, p. 409-450 (Hongrie : pp. 411, 413-414, 429-434) ; id., « Le Monde Gréco-Slave. Les diètes de 1844 dans l'Europe orientale. Situation des partis, tendances nouvelles,

En 1846, Locmaria, qui voyageait en Europe centrale avec le comte de Chambord, publia à Paris un récit de voyage d'un type assez particulier. Sous le titre de *Souvenirs des voyages de M. le duc de Bordeaux*, il fit paraître le récit des voyages auxquels il participait lui-même. Ce manque de fierté n'est guère compréhensible sans connaître le contexte de l'époque : il se voyait obligé de souligner que les voyages ont été effectués par le prétendant Bourbon au trône, afin d'attirer encore plus la sympathie des légitimistes. Pendant ces voyages, ils ont notamment parcouru l'est et le nord de la Hongrie actuelle²⁰⁶.

Au cours de la même année a vu le jour à Paris le dernier grand récit de voyage en Hongrie d'avant les révolutions de 1848. Il s'agit de livre du bibliothécaire Xavier Marmier (1809-1892), intitulé *Du Rhin au Nil*, dont une partie importante est aussi consacrée à la Hongrie. En avril, le journal *Le Correspondant* publie déjà un article tiré de ce livre, et plus tard, c'est la publication des deux petits volumes²⁰⁷.

Encore en 1846, Cyprien Robert (qui avait voyagé en Europe centrale) publiait dans la *Revue des Deux Mondes* la dernière partie de sa série d'articles slavophiles d'avant 1848. Dans celui-ci, il s'occupait surtout des problèmes internes du mouvement panslaviste ; mais il mentionnait aussi la Hongrie à plusieurs reprises, surtout à propos de la question linguistique²⁰⁸.

L'année 1847 a surtout été marquée par les articles d'un autre publiciste-voyageur, qui publiait également dans la *Revue des Deux Mondes*. Il s'agit des trois articles de Félix-Hyppolite Desprez, nourris de ses impressions personnelles et des informations recueillies pendant son voyage récent en Europe centrale. Outre ses rares souvenirs de voyage, il y parle surtout des mouvements nationaux et de ses craintes concernant la survie de l'empire autrichien et de l'Etat hongrois par rapport à la force immense des masses slaves²⁰⁹.

réformes politiques en Hongrie, en Illyrie, en Grèce, en Bohême et en Pologne », *Revue des Deux Mondes*, 1845/11, pp. 647-681 (« La Diète hongroise », pp. 648-658 ; encore sur la Hongrie : pp. 658-660).

²⁰⁶ LOCMARIA, *Souvenirs des voyages de M. le duc de Bordeaux*, Paris, 2 vol., 1846. Sur le voyage de Locmaria, voir BIRKAS, pp. 107-110.

²⁰⁷ Cf. MARMIER, X., « Souvenirs de voyage. (Gran, ville de Pannonie, le prince primat, le clergé hongrois) », *Le Correspondant*, 10 avril 1846 ; id., *Du Rhin au Nil. Tyrol, Hongrie, provinces danubiennes, Syrie, Palestine, Egypte. Souvenirs de voyages par...*, 2 vol., Paris, Arthus Bertrand, s.d. [1846] (Hongrie : t. I, pp. 99-217). Voir aussi KONT, p. 67.

²⁰⁸ ROBERT, « Les deux panslavismes. Situation des peuples slaves vis-à-vis de la Russie », *Revue des Deux Mondes*, 1846/16, pp. 452-483.

²⁰⁹ DESPREZ, H., « Souvenirs de l'Europe orientale. La grande Illyrie et le mouvement illyrien », *Revue des Deux Mondes*, 1847/17, pp. 1007-1029 (il mentionne à plusieurs reprises la répression magyare et la question linguistique) ; id., « La Hongrie et le mouvement magyare », *Revue des Deux Mondes*, 1847/20, pp. 1068-1089 ; id., « Les paysans de l'Autriche », *Revue des Deux Mondes*, 1847/20, pp. 332-349 (à propos de plusieurs

Ainsi finit la décennie précédant les événements révolutionnaires de 1848. Nous avons cependant jugé utile de mentionner quelques ouvrages, qui, bien que parus déjà au cours de cette année si mouvementée, présentent encore des liens étroits avec ceux publiés quelques mois auparavant ; soit pour la personnalité de leur auteur, soit à cause de leur genèse. On doit ainsi évoquer le grand livre d'Auguste de Gérando sur l'histoire de la Hongrie²¹⁰. Nous avons déjà parlé de l'auteur et de l'intérêt tout particulier qui le liait à la Hongrie.

Pour cette année, nous avons encore l'intention de signaler deux articles de la *Revue des Deux Mondes*. Le premier a encore été écrit par Desprez, et marque la fin de la série de ses articles est-européens. Dans ce texte, consacré essentiellement à l'histoire des Roumains et des principautés du Danube (la Valachie et la Moldavie), il évoque aussi plusieurs fois la Hongrie et les Hongrois²¹¹. Le deuxième est l'œuvre d'un véritable et fin connaisseur de terrain, le baron Emile de Langsdorff que ses missions diplomatiques plus ou moins secrètes avaient déjà appelé en Hongrie et qui s'est mis aussi personnellement en contact avec les représentants de la noblesse hongroise²¹². Ce texte, début d'une longue série, écrit donc par quelqu'un qui « a voyagé », traite des perspectives de la Hongrie dans le nouveau contexte, à propos du changement de palatin²¹³. Il nous présente aussi un intérêt particulier : c'est le premier texte, parmi ceux publiés dans la *Revue des Deux Mondes*, qui mentionne d'une manière claire et évidente les événements politiques contemporains de Hongrie²¹⁴.

ouvrages publiés en Autriche-Hongrie ou en Valachie, par exemple le livre de Fényes). Pour le deuxième article, cf. aussi KONT, p. 67.

²¹⁰ Cf. GERANDO, A. de, *De l'Esprit public en Hongrie depuis la révolution française*, Paris, 1848. Selon Ignace Kont ce livre était « important pour l'histoire parlementaire de la Hongrie de 1790 à 1847 ». Cf. KONT, p. V et 68.

²¹¹ DESPREZ, H., « La Moldo-Valachie et le mouvement roumain », *Revue des Deux Mondes*, 1848/21, pp. 105-133.

²¹² Sur les activités diplomatiques d'E. de Langsdorff (1804-1867) en Hongrie, voir par ex. la *Correspondance politique* de l'Ambassade de France à Vienne, années de 1837 à 1840. (En 1841 il a été nommé ministre plénipotentiaire au Brésil.) Une lettre de 1837 de l'ambassadeur Sainte-Aulaire (beau-père de Langsdorff) nous fait apprendre qu'il a envoyé Langsdorff en Hongrie pour « se renseigner ». Centre d'Archives Diplomatiques de Nantes (CADN), *Vienne. Correspondance politique. Lettre N°27* (21 juin 1837). Voir aussi *Larousse du XIX^e*, t. 10, p. 156.

²¹³ Le *palatin* (lat. *palatinus, comes palatii*) était, depuis le XI^e siècle, le chef de l'administration intérieure de la Cour du roi de Hongrie, et, à partir du XII^e siècle, le chef des administrations civiles et militaires de l'ensemble du pays. Devenu, dès la fin du Moyen Age, le représentant des intérêts de la noblesse, le palatin vit son pouvoir décliner sous les Habsbourg (de nombreuses et longues vacances). A partir de 1790, un archiduc membre de la dynastie remplissait cette fonction hongroise. Cf. l'article « nádor, nádorispán » in : BAN, Péter, *Magyar történelmi fogalomtár* (Lexique historique de la Hongrie), Budapest, 1989, t. II, pp. 47-48.

²¹⁴ LANGSDORFF, E. de, « La Hongrie en 1848 I. L'ancien palatin archiduc Joseph. Le nouveau palatin archiduc Etienne », *Revue des Deux Mondes*, 1848/22 (1^{er} juin 1848), pp. 657-673. (Cf. p. 657 : « La Hongrie est

Conclusion

Cette rapide énumération a été censée de démontrer que la Hongrie, même si elle n'avait pas été un itinéraire « classique » (cf. les modes de voyager du XVIII^e siècle), ni un but de prédilection, a su se maintenir à un certain degré de connaissance déjà par des ouvrages appartenant étroitement à la littérature des voyages (comme les « grands récits ») ou étant à ses marges. Ce dernier type est par exemple représenté par les articles et les études des personnes ayant voyagé, dont les textes puisent à l'expérience acquise pendant les voyages. Dans ce cas, la « preuve du voyage » n'est pas un récit traditionnel ; elle en présente cependant certains traits caractéristiques.

au moment de se séparer de l'Autriche ; elle a établi une administration indépendante, un ministère responsable, dans lequel figure même un ministre des affaires étrangères ».) Pour la série d'articles, cf. KONT, p. 68.

Les auteurs des récits majeurs

Introduction

Sur la liste présentée dans le chapitre précédent nous avons pu choisir, pour leur représentativité, quatre textes importants, qu'on appellera par la suite les « récits majeurs » : les œuvres de Marmont, duc de Raguse, de Thouvenel, de Démidoff et de Marmier. Ce choix peut paraître arbitraire ; pourtant, le caractère complexe (de la personnalité des voyageurs, des itinéraires et de l'écriture) de ces récits nous a poussé de prendre cette décision et d'analyser par la suite ces textes de plusieurs points de vue. En effet, chacun des quatre représente un type de voyageur, un type de voyage et un type de récit. Quant à ce dernier trait, une caractéristique commune se révèle dès le début de la lecture des récits : une place importante est accordée à la Hongrie et lors du voyage et dans le récit. Les récits de Marmont et de Thouvenel commencent en fait par leur arrivée en Hongrie ; Démidoff et ses collaborateurs choisissent délibérément la traversée de la Hongrie pour aller en Europe de l'Est, et, chez Marmier, la Hongrie est le premier pays « inconnu », « à explorer ». Leurs voyages couvrent de toute façon la majeure partie de la Monarchie de Juillet en France et de l'ère des réformes en Hongrie. Jusqu'à présent, comme on l'a déjà mentionné, la recherche hongroise ne s'était pas occupée de ces voyageurs et de leurs récits de manière complexe.

Trois de nos quatre auteurs (Marmont, Thouvenel et Démidoff) étaient membres, dans une époque ou dans une autre, de la haute société parisienne. Leur nom était donc connu pour plus d'un lecteur ; leurs « aventures figuraient souvent dans les chroniques des journaux. La vie active et le destin personnel du maréchal Marmont, duc de Raguse résument en elles-mêmes toute l'histoire de la France au début du XIX^e siècle, de Napoléon I^{er} à Louis-Philippe I^{er}, en passant par les deux Restaurations – et surtout, les accidents de cette histoire de France. Démidoff représente un type à part : l'aristocrate étranger établi en France, menant une « vie de dandy »²¹⁵. Thouvenel, de bonne famille, représente l'avenir ; le futur diplomate et homme politique fait son « voyage initiatique » en Europe centrale. Marmier ferait l'exception de ce point de vue. Cependant,

²¹⁵ Cf. PREVOST, John C., *Le dandysme en France (1817-1839)*, Genève-Paris, 1957 (reprint: 1982).

l'importance de ce germaniste orientaliste ne peut pas être égalée : d'après les chercheurs, il était le dernier à avoir parcouru de manière prouvée la Hongrie et à avoir publié son récit avant la révolution de mars 1848.

Dans ce qui suit, nous allons présenter d'abord les quatre récits majeurs en retraçant d'abord la vie et les activités de leurs auteurs, les circonstances des voyages, la rédaction et les modalités de la publication des récits et aussi leur réception. Il viendra après une analyse thématique des récits. Comme les auteurs représentent quatre types de voyageurs (et leur textes quatre types de récits de voyage), nous avons jugé important du point de vue des comparaisons et des analogies, mais aussi pour une meilleure compréhension des textes et des visions, d'attirer un peu l'attention sur leurs vies et motifs.

Le duc de Raguse et son voyage²¹⁶

Parmi nos auteurs, il paraît le plus connu et le plus intéressant aussi pour les contemporains. Auguste-Frédéric-Louis Viesse de Marmont est né à Châtillon-sur-Seine en 1774 dans une famille de noblesse de province. Destiné à la magistrature, il a choisi l'armée et devint lieutenant d'artillerie. Il fit connaissance avec Napoléon Bonaparte à l'école militaire de Dijon. Il se distingua au siège de Toulon (décembre 1793), fit les campagnes d'Italie et d'Égypte, et prit une part active au coup-d'Etat du 18 brumaire. Il fut par la suite promu général. On lui doit des inventions et des ouvrages théoriques aussi en matière d'art militaire. Premier inspecteur de l'armée dès 1802, on lui confiait le commandement du futur débarquement en Angleterre. En 1806, commandant de l'armée de Dalmatie, il a aussi été nommé gouverneur général des provinces illyriennes. Il a été fait en 1807 *duc de Raguse* et, après la bataille de Wagram (5-6 juillet 1809), maréchal. De retour en Dalmatie, il y exerça ses fonctions jusqu'en 1811, quand il fut rappelé pour combattre Wellington au Portugal et en subir une défaite. Participant aux batailles de Leipzig (1813) et de Paris (1814), son rôle ambigu autour de l'abdication entraînait une

²¹⁶ Sur le voyage du maréchal Marmont dans la recherche hongroise, voir KÖPECZI, *Voyageurs*, p. 29-31 ; Tóth, Ferenc, « Le duc de Raguse à Szombathely » in : id., *Le département de Vas et la France dans l'histoire, Szombathely*, 2000, pp. 67-73 (en hongrois : pp. 125-131) ; BIRKAS, pp. 111-117. Voir également TRONCHON, pp. 189-190.

accusation de « trahison »²¹⁷. Rallié à Louis XVIII²¹⁸ et fidèle à Charles X (il ira avec lui à Cherbourg en 1830)²¹⁹, il resta, sans jouer un rôle vraiment important sous la Restauration²²⁰, membre de l'élite, et fut élu en 1816 à l'Académie des sciences. Pendant les Trois Glorieuses (27-29 juillet 1830), il fut chargé du commandement militaire de Paris, ce qui augmenta encore son impopularité²²¹. Après les événements révolutionnaires de juillet 1830, il a choisi l'exil volontaire (en Autriche) et fait des voyages dont le récit a été publié. Il est mort à Venise, en 1852²²².

La vie mouvementée et l'abondante production littéraire du duc de Raguse attiraient l'attention des contemporains et de la postérité aussi²²³. Cet intérêt descendait, sous la Monarchie de Juillet, jusqu'au niveau de la presse départementale. Donc, beaucoup de Français ont pu suivre le duc de Raguse pendant ses pérégrinations. Nous avons trouvé ainsi plusieurs textes dans le *Journal de Maine-et-Loire*²²⁴. Aux années

²¹⁷ Chargé de la défense de la ville, il entreprit des pourparlers de paix. Voir à ce sujet TOTH, *Le duc de Raguse à Szombathely*, p. 127.

²¹⁸ Sur le comportement du duc de Raguse au début de la Restauration, nous avons trouvé un texte très intéressant que le libéral Benjamin Constant publiait à l'origine dans le *Journal des Arts* du 15 septembre 1815 au sujet des assemblées électorales et les discours de leurs présidents : « *Aucune de ces taches légères, et qu'on nous pardonnera d'avoir relevées, ne se rencontre dans le discours du duc de Raguse, président du collège électoral de la Côte-d'Or. Il est partout noble, simple, calme, plein de fidélité pour le Roi, plein d'un attachement raisonné pour la liberté. "Les lumières du roi, dit-il, ont assez fait connaître que la France ne saurait être heureuse sans une liberté sage, et il met sa gloire à la fonder. Lui seul peut satisfaire ce vœu constamment exprimé, ce vœu qu'il partage, parce qu'il sait bien que ce noble sentiment élève l'âme, et que la force des souverains est dans l'opinion de leurs peuples... avec la modération seule se trouve la raison, la force et la vertu." Tel est le langage qu'il faut adresser à une nation éclairée, dont les malheurs doivent se réparer par la prudence...* » Le maréchal Marmont se serait donc prononcé en libéral français ! (Le discours du duc de Raguse a été publié dans le *Moniteur* du 30 août 1815. Voir aussi CONSANT, B., *Recueil d'articles. Le Mercure, La Minerve et La Renommée*, Genève, 1972, t. I, p. 229.)

²¹⁹ Cette fidélité aux Bourbons n'empêchait pas B. Constant de suspecter en 1818 des sympathies bonapartistes chez Marmont : « *M. le duc de Raguse est-il un chef ou un instrument des bonapartistes...* ». *La Minerve française*, 13 mars 1818. Voir aussi HARPAZ, Ephraïm, *L'école libérale sous la Restauration. Le « Mercure » et la « Minerve » 1817-1820*, Genève, 1968, p. 353.

²²⁰ Ministre d'Etat en 1817, il échoua en 1819 dans la lutte pour l'ambassade de Constantinople. Voir HARPAZ, p. 126, note 115, pp. 129 et 174.

²²¹ On peut trouver à ce sujet une note intéressante, datée d'août 1830, dans le *Journal* de Victor Hugo : « *Napoléon l'avait bien dit : Marmont est perdu. Marmont a une balafre à l'honneur.* » HUGO, V., *Journal 1830-1848*, Paris, 1954, p. 11. Sur le rôle du maréchal Marmont pendant les Trois Glorieuses, d'après ses mémoires et les témoignages de contemporains, voir BERTIER DE SAUVIGNY, Guillaume, *La Révolution de 1830 en France*, Paris, 1970, pp. 71-149.

²²² Sur la vie du maréchal Marmont, voir également TOTH, *Le duc de Raguse à Szombathely*, pp. 125-127 ; BIRKAS, 111 ; KÖPECZI, *Voyageurs*, 129.

²²³ Pour un aperçu des œuvres de Marmont et de celles écrites sur lui, voir TOTH, *Le duc de Raguse à Szombathely*, p. 125, note 3 et p. 126, notes 2, 3 et 4. Même le comte István Széchenyi polémiquait avec lui. Cf. *ibid.*, p. 129, note 14.

²²⁴ Il informe en août 1834 les lecteurs du département d'une rencontre entre le duc de Raguse et le sultan, où le vieux soldat français a été reçu avec les honneurs : « *Le 27 juillet, le maréchal français Marmont a eu une audience du sultan, qui l'a reçu avec distinction, et lui a remis une tabatière ornée de diamans. Le maréchal, à son arrivée ici, s'étant placé sous la protection de S. M. l'empereur d'Autriche, a paru à l'audience, accompagné par le premier secrétaire internonce, M. Adelbourg, qui a reçu également une tabatière ornée de diamans. Le maréchal a visité tous les grands de l'empire, et a surtout été comblée d'attention par le séraskier,*

1840, le *Précurseur de l'Ouest*, organe progressiste récemment fondé, tient aussi les lecteurs angevins au courant de la vie du maréchal Marmont²²⁵. La publication de son voyage donnait aussi, comme on va le voir, occasion à des critiques et des réflexions.

Le maréchal Marmont quitta donc la France en 1830 et n'y revenait que par l'intermédiaire de ses œuvres. Parmi celles-ci, à côté de ses abondants *Mémoires* posthumes²²⁶, le *Voyage* tient la place d'honneur. L'auteur, en exil volontaire, revoit en quelque sorte les lieux de son ancienne gloire : champs de bataille, pays conquis (ou gouvernés)... Les régions qu'il visite ne sont donc point inconnues pour lui. Tout serait ainsi donné pour un voyage mélancolique : l'exil, c'est-à-dire la rupture avec le point de départ, le souvenir d'un passé plus glorieux... et la période aussi, puisque les années 1830 sont celles de la victoire du romantisme, du moins en France. Il nous livre ses motifs dans l'*Introduction*, tout en faisant une légère allusion à juillet 1830, sans nommer plus précisément l'événement ni le nouveau régime :

*« Depuis quatre ans une secousse politique m'avait jeté brusquement hors de la patrie. Sans avoir rompu les liens qui m'attachent à elle, j'étais devenu étranger à son sort. Une douce hospitalité m'avait été accordée à Vienne, et ma vie s'écoulait paisible et uniforme, quand un souvenir de mes travaux passés et le sentiment des forces qui me restent m'ont fait concevoir le désir de donner un nouvel intérêt à mon existence... »*²²⁷

Il a d'autres motifs aussi, qu'on pourrait appeler « secondaires ». Il ne veut pas se fier aux récits précédents, pleins d'erreurs ; et veut tout voir de ses propres yeux. Fidèle à une tradition naturaliste, il voudrait aussi faire des observations :

« On juge si mal de loin, les récits dénaturent si fort les faits, que celui qui veut connaître la vérité doit aller la chercher lui-même, et l'étudier sur place, en se dépouillant autant que possible de toutes les préoccupations et de tous les préjugés qui peuvent altérer son jugement. J'ai été trop souvent témoin des erreurs des autres, pour ne

Chorseven-Pacha et la capitain-pacha, qui lui a montré lui-même dans leurs détails l'arsenal et la flotte. Le maréchal compte se rendre dans quelques jours à Broussa, pour continuer ensuite son voyage par Smyrne et la Syrie en Egypte. » Journal de Maine-et-Loire, 30 août 1834, p. 3. Le même organe de presse (unique à cette époque dans le département) publie un autre article sur l'arrivée du maréchal à Alexandrie, dans son numéro du 15 décembre 1834.

²²⁵ Voir *Précurseur de l'Ouest*, 6 juillet 1842, p. 3 (« Le duc de Raguse, dont on n'avait pas entendu parler depuis longtemps, est en ce moment à Livourne. ») ; id., 16 février 1843, p. 3. (« Une lettre de Venise porte que M. le maréchal Marmont, duc de Raguse, qui habite cette dernière ville, est dangereusement malade des suites d'une apoplexie. »)

²²⁶ *Mémoires du maréchal Marmont duc de Raguse de 1792 à 1841 imprimés sur le manuscrit original de l'auteur*, 8 vol., Paris, 1857. Sur les circonstances de la publication et la réception, voir TOTH, *Le duc de Raguse à Szombathely*, p. 126, note 2.

pas me défier de celles que je pourrais commettre : c'est donc dans un esprit de réserve que j'ai observé, et que j'ai recueilli les renseignements que je vais publier.

J'ai pensé aussi que l'intérêt de mon voyage pourrait être augmenté par des observations qui serviraient à résoudre quelques questions de physique. »²²⁸

Dans le cas de la Hongrie, le maréchal a encore deux motifs particuliers. Il veut surtout voir un pays à l'avenir prometteur et aux immenses richesses naturelles. Pour cette raison, il choisit même le « chemin de Hongrie » pour aller de Vienne à Odessa²²⁹. Il aussi l'intention, en bon vieux soldat, de visiter les haras célèbres de la Hongrie²³⁰. Ce dernier trait aura une influence primordiale sur l'itinéraire à choisir.

Le maréchal Marmont n'est pas parti seul pour son voyage : il s'est fait accompagner d'un médecin autrichien et d'un peintre, chacun ayant une fonction, scientifique ou artistique, pendant le trajet²³¹.

Ce grand connaisseur de l'Europe qu'était le maréchal Marmont (il a effectivement parcouru le continent pendant les guerres révolutionnaires et napoléoniennes), a entrepris son premier voyage de Hongrie en 1831 (donc peu après les événements qui l'ont poussé à quitter son pays), mais s'est vu obligé de s'arrêter à Buda et fuir l'épidémie de choléra, déjà présente dans les zones orientales. Il est revenu encore en 1834, pour traverser les parties occidentales et centrales du royaume.

Il venait d'un pays qui avait des constitutions écrites depuis plusieurs décennies, où plusieurs opinions avaient pu co-exister même pendant les années les plus sombres de la Restauration, qui s'avancit, quoique prudemment, sur la voie de l'industrialisation, et dont la souveraineté n'a été mise en question qu'accidentellement. Et il arrivait dans un autre, à la souveraineté limitée, où la *Constitution* signifiait un ensemble confus de lois anciennes et où la question de la modernisation commençait à opposer certains réformateurs à des conservateurs et surtout à la Cour de Vienne. Son premier voyage coïncide à la propagation du choléra, aux révoltes dues à celle-ci et à la suspension de la

²²⁷ MARMONT, *Voyage*, pp. 1-2.

²²⁸ *Ibid.*, p. 2.

²²⁹ « Pour me rendre à Odessa, j'avais à choisir entre la Gallicie ou la Hongrie et la Transylvanie ; mais ces derniers pays m'offraient un intérêt bien plus puissant, car ils sont pleins d'avenir, ils renferment les éléments d'immenses richesses et sont destinés à devenir la base principale de la maison d'Autriche... » *Ibid.*, p. 4.

²³⁰ « [J'avais] l'intention de voir les principaux haras de la Hongrie, et de connaître le système suivi en Autriche pour la reproduction des chevaux et l'amélioration des races... » *Ibid.*, p. 8.

²³¹ « J'ai pris pour compagnon le docteur Seng, médecin distingué de Vienne, qui devait m'aider dans les observations. Enfin, M. le comte de Brazza, peintre-amateur d'un grand talent, qui voulait bien dessiner les lieux les plus intéressants et les plus remarquables de mon voyage, s'est réuni à moi. » *Ibid.*, p. 3.

diète. Le deuxième a lieu justement en plein milieu de la première diète dite « des réformes ».

La rédaction du récit du maréchal Marmont se faisait avec une célérité remarquable. En route encore en 1834, il composait son texte dès cette année, si l'on croit ses propres mots dans l'*Introduction*²³². D'autres allusions dans le texte laissaient penser au lecteur contemporain que la rédaction avait lieu en 1835-1836²³³. Curieusement, il a réuni d'une certaine manière les récits de ses voyages de Hongrie en un seul texte. Les expériences relatées proviennent des deux voyages, mais, à un point de l'itinéraire, il intercale le récit de son premier voyage (1831) dans l'autre (1834).

La publication s'est faite aussi assez rapidement, surtout compte tenu de l'isolement physique de l'auteur du marché du livre français et du caractère volumineux de l'ouvrage²³⁴. C'est sans doute l'ancien prestige du maréchal qui explique le fait que son œuvre était publiée chez un des éditeurs prestigieux de Paris, Ladvocat, libraire officiel du duc d'Orléans.

Nous avons déjà vu que le public français avait pu suivre le voyage du maréchal Marmont grâce aux nouvelles publiées dans les journaux. La réception du récit s'est aussi faite avec une grande publicité. Ce phénomène était aussi sans doute dû au fait que le maréchal était généralement connu, et sa vie considérée comme l'exemple à éviter. Ainsi le critique de la *Revue des Deux Mondes* saisit l'occasion d'un résumé du *Voyage* du duc de Raguse pour méditer d'abord sur l'étrange destinée de Marmont. (Le résumé du *Voyage* commence par la sortie de Vienne du duc de Raguse²³⁵.)

D'ailleurs, le *Journal des Débats* publiait dès le 17 avril 1837 des extraits (abondamment commentés) de l'ouvrage sous le titre « *Mémoires du duc de Raguse* »²³⁶. En août et en décembre, Saint-Marc Girardin donnait dans le même journal une série de

²³² Voir *supra*.

²³³ Ainsi, en parlant du couronnement (à Presbourg) de l'empereur-roi Ferdinand, il l'appelle « *empereur actuel* ». Or, jusqu'en 1835, le titre impérial était détenu par François I^{er} (1806-1835), père de Ferdinand. Cf. MARMONT, p. 52.

²³⁴ Les quatre volumes ont paru en deux étapes : les deux premiers pendant le premier semestre de 1837 et les deux autres au mois de juin de la même année. Cf. l'avertissement de l'éditeur sur la page de couverture du tome premier.

²³⁵ LERMINIER, « Voyage du duc de Raguse », *Revue des Deux Mondes*, 1837/11, p. 729-761. Le passé du maréchal : *ibid.*, pp. 729-731. L'auteur de la critique qualifie le récit du maréchal d'esquisse « *d'une véritable Odyssée* », et souligne le sens pratique et la clarté des notes aussi que l'absence de toute prétention littéraire chez le duc de Raguse. Se référant au bonapartisme bon marché de l'époque de la Monarchie de Juillet, il croit y découvrir les traces de « *la grande école de l'empereur* ». *Ibid.*, p. 731. Pour le résumé de la partie hongroise du voyage, voir *ibid.*, pp. 732-734.

²³⁶ *Journal des Débats*, 17 avril 1837, pp. 3-4.

trois longs articles critiques sur le *Voyage* du maréchal Marmont, où il reprenait, entre autres, les souvenirs de son propre voyage en Hongrie, et incitait le public à s'intéresser à l'Europe orientale²³⁷. L'intérêt au *Voyage* du duc de Raguse perdurait encore l'année suivante, puisque la *Revue de Paris* publiait en 1838 un article où il en est question (à côté des œuvres d'autres voyageurs, le prince Puckler-Muskau et Victor Cousin)²³⁸. Malgré cet intérêt, on n'a pas de trace d'une éventuelle réédition au cours des décennies suivantes²³⁹.

L'œuvre du maréchal Marmont rencontra un écho tout à fait particulier en Hongrie. Le journal *Hírnök* utilisait largement ses propos pour combattre les vues du comte Széchenyi (surtout au sujet des courses de chevaux) et publiait même, dès 1837, la traduction hongroise de quelques passages²⁴⁰. Le comte Széchenyi, « attaqué » par le maréchal, faisait aussi souvent référence à l'ouvrage de « Raguse » dans son livre pour la défense des courses, paru en 1838 (*Néhány szó a lóverseny körül*)²⁴¹.

Le comte Anatole de Démidoff, ou le dandy voyageur²⁴²

Le deuxième voyageur, Anatole Nikolaevich Démidov, n'était pas moins connu à l'époque, et sa vie avait aussi tout un aspect aventurier.

Il est né à Moscou, en 1813, dans une famille de la haute aristocratie russe, d'une richesse fabuleuse²⁴³. Ses ancêtres ont déjà soutenu au XVIII^e siècle les arts et les œuvres de bienfaisance. Son père et son frère ont activement participé aux campagnes de 1812 et 1814. Le jeune comte a continué, dans un premier temps, la tradition familiale : pendant la première épidémie de choléra, il a fondé un hôpital à Saint-Pétersbourg et soignait personnellement des malades. Quittant la Russie pour l'Europe occidentale, il a tout de même financé une expédition en Russie méridionale en 1837, auquel il participa

²³⁷ *Journal des Débats*, 2 août 1837 ; 8 août 1837 ; 18 décembre 1837.

²³⁸ « Voyages. Le duc de Raguse, le prince Puckler-Muskau, M. V. Cousin », *Revue de Paris*, 1838/54, pp. 52-69.

²³⁹ Cf. LORENZ, Otto, *Catalogue général de la librairie française pendant 25 ans (1840-1865)*, Paris, Champion, s.d., 4 vol., t. 3, p. 389.

²⁴⁰ Cf. *Hírnök*, 1837/9.

²⁴¹ SZECHENYI, István, *Néhány szó a lóverseny körül* (Quelques mots sur les courses des chevaux), Pest, 1838 (surtout pp. 3-16, 51-54, 56-62, 65-69, 80-83, 87, 97, 115-120, 137, 158-162, 234-235). D'après le témoignage de son journal, Széchenyi était déjà en train d'écrire cet ouvrage dès juillet 1837. Cf. SZECHENYI, I., *Napló* (Journal), Budapest, 1978, p. 842. Le 5 mars 1838, il préparait déjà la version allemande du livre sur les courses qu'il appelait déjà « *MARMONTiade* ». Cf. *ibid.*, p. 878. Il a rencontré d'ailleurs MARMONT à Vienne à plusieurs reprises ; mais, apparemment, ils n'étaient pas dans les meilleurs termes. *Ibid.*, pp. 908 et 1024.

²⁴² Sur le voyage de DEMIDOFF, voir par ex. TRONCHON, pp. 191-192.

personnellement pendant un certain temps. C'est à cette occasion qu'il traversa la Hongrie avec ses compagnons. De retour en Occident, il épousa en novembre 1840 à Florence la princesse Mathilde, fille de Jérôme de Bonaparte ; leur union mouvementée durait jusqu'en 1845²⁴⁴. Le comte est devenu en 1845 membre de la légation russe à Florence, puis à Rome (jusqu'aux événements de 1848-1849). Son appui au grand-duc de Toscane contre la république de 1849 lui a valu le titre du prince de San Donato. Mécène et collectionneur d'œuvres d'art, il a laissé, après sa mort survenu à Paris, en 1870, une riche et précieuse collection de tableaux, vendue plus tard aux enchères.²⁴⁵

Le voyage de Démidoff était destiné, d'après ses propres mots, à explorer « *la partie la plus jeune et la moins connue* » de l'empire russe (les régions conquises pendant les guerres russo-turques de 1768-1774 et de 1787-1792, sous le règne de Catherine II). Pour cette raison, il s'est entouré d'une équipe de savants²⁴⁶. Il voyagea avec ses compagnons jusqu'à Odessa d'où il rentra par la Bukowine, la Galicie et Vienne. Ses compagnons, fuyant la peste, prirent la mer et rentrèrent par Constantinople, Malte et Marseille. Leur absence de France dura six mois²⁴⁷.

C'était un des voyages les plus suivis par la presse française. Non seulement Démidoff adressait des lettres au *Journal des Débats* où il publiait des détails de son expédition²⁴⁸, mais des nouvelles tirées dans des organes de presse étrangers ont aussi permis au public contemporain de se renseigner de l'itinéraire et des aventures d'un des personnages les plus connus des chroniques parisiennes. On pouvait ainsi apprendre qu'il avait bien passé par « *Jassy* » (aujourd'hui Iași, en Roumanie) en août 1837 et continué

²⁴³ L'ancêtre de la famille, distingué sous Pierre le Grand, a reçu un vaste territoire en Sibérie et y découvrit une riche mine de fer.

²⁴⁴ Encore V. Hugo fait une remarque à ce propos dans la conclusion de son *Journal*, à la fin de l'année 1846 : « *Cette année, la princesse Mathilde de Demidoff a écrit à l'empereur de Russie en lui envoyant des cheveux blonds sous enveloppe : « Sire, voici la dernière poignée de cheveux que mon mari m'a arrachée* ». V. HUGO, p. 201.

²⁴⁵ D'après LORENZ, t. 2, p. 72, le comte DEMIDOFF était né en 1810 à Florence et fut élu, au cours de sa vie, membre de l'Académie impériale des sciences de Saint-Petersbourg et de l'Institut de France. Il n'aurait d'autre ouvrage que son *Voyage*, dont la version de quatre volumes a été publiée de 1839 à 1849 chez Bourdin à Paris, pour la somme astronomique de six cents francs. Une réédition revue et augmentée par l'auteur de la version en un seul volume a été publiée en 1854, chez le même éditeur. En 1855, sous l'effet de la conjoncture politique, on en a tiré à part *La Crimée*, pour 3 francs.

²⁴⁶ Voir la *Dédicace* au tsar Nicolas I^{er}. DÉMIDOFF, pp. I-VIII.

²⁴⁷ Cf. DÉMIDOFF, pp. 611-621.

²⁴⁸ Voir *Journal des Débats*, 6 septembre 1837 et 8 octobre 1837.

son voyage vers l'est²⁴⁹. Une autre nouvelle nous informe déjà, après la mi-octobre, de son retour²⁵⁰.

Son voyage est particulier au sens où le point de départ ne correspondait guère à son pays d'origine. En principe, le but (le point final) du voyage était ce pays, la Russie ; mais il n'y restait pas et retournait en Occident. De plus, aristocrate russe, il s'entourait de scientifiques français. Le voyage est ainsi doublement (ou même triplement) « dépaycé » : déplacement du point de départ et du point final, rupture de la règle de l'itinéraire unique.

Démidoff et ses compagnons n'ont traversé la Hongrie que pendant le voyage aller, et cela au lendemain de la clôture de la diète de 1832-1836. Les procès des libéraux hongrois arrêtés après la diète étaient déjà en cours, et relatés par la presse française²⁵¹. Cependant, le récit n'en dit même pas un mot.

La publication du récit de voyage se fit en plusieurs étapes et ne passait guère inaperçue. Quelques mois après la fin de l'expédition, un premier récit, abrégé et de faible tirage a été édité en 1838 sous le titre d'*Esquisse d'un voyage dans la Russie méridionale et la Crimée*²⁵². Le public paraissant intéressé, Démidoff s'appropriait à offrir une version plus détaillée. Le *Journal des Débats* rappelait aussi l'attention du public au Voyage de Démidoff dans son numéro du 25 décembre 1839. Le « grand récit » suivait en 1840, et un autre, encore plus volumineux, en 1840-1842²⁵³. La célérité de la publication et la diversité des éditions montrent clairement l'intérêt porté par le public à ce Voyage.

La postérité du voyage et du récit cachait encore des surprises. Dans la deuxième moitié du XIX^e siècle, on a publié le récit d'un des participants les plus éminents de l'expédition. Le peintre Denis-Auguste Raffet (1804-1860), illustrateur des premières éditions, a laissé des notes de ce voyage, qui furent publiées par son fils en 1878²⁵⁴. A la

²⁴⁹ *Journal des Débats*, 30 août 1837, p. 1. Sur la présence du comte DEMIDOFF dans la presse roumaine de l'époque, voir BRADY, Gilles, « De Paris à Odessa à travers les pays roumains. Un journal de voyage inédit de 1837 » in : *Voyager au XIX^e et XX^e siècles. Actes du colloque organisé par l'Equipe d'Accueil Etudes Romanes (1-3 décembre 1994)*, ouvrage collectif, Aix-en-Provence, 1998, p. 324.

²⁵⁰ En recopiant un article de la *Gazette universelle d'Augsbourg*, le *Journal des Débats* du 20 octobre 1837 donne la nouvelle suivante : « On écrit de Vienne, le 9 octobre : " M. Demidoff est arrivé ici de la Bessarabie, où il a laissé les savans de sa suite, actuellement occupés à rechercher des mines de charbon de terre. M. Demidoff se dispose à continuer sous peu son voyage vers l'Italie." » Sur les aventures de Demidoff, voir encore : *Journal des Débats*, 29 octobre 1837, p. 2.

²⁵¹ Voir par exemple *Journal des Débats*, 14 mars, 22 mai, 11 juin, 24 juillet, 5 août, 23 août, 25 août, 23 décembre 1837.

²⁵² Voir à ce sujet BRADY, p. 321.

²⁵³ Voir *supra*.

²⁵⁴ RAFFET, A., *Notes et croquis de Raffet, mis en ordre et publiés par Auguste Raffet, de la Bibliothèque Nationale, avec deux-cent cinquante dessins inédits, gravés en relief, par Armand-Durand*. Paris, Armand-Durand-Goupil & Cie, 1878. Voir aussi BRADY, p. 337.

fin du XX^e siècle, Gilles Brady découvrait encore un manuscrit qui contenait aussi un témoignage sur l'expédition, écrit par... une femme²⁵⁵ ! Par cela, le voyage de Démidoff est de loin le plus suivi, le plus décrit et le plus diversifié (surtout du point de vue éditorial) parmi tous ceux faits en Hongrie.

Le Tour de l'Europe Centrale d'Edouard de Thouvenel²⁵⁶

Le troisième voyageur de notre série était encore très jeune quand il venait en Hongrie, mais aurait des grandes responsabilités à assumer dans l'avenir. De ce point de vue, il est un peu « l'inverse » du maréchal Marmont, tout en restant son « égal » quant à l'importance de leurs récits.

Edouard-Antoine de Thouvenel est né à Verdun, en 1818. Son père, Louis de Thouvenel était un ancien officier de Napoléon I^{er}, tombé dans la disgrâce à la Restauration. Il n'a pu retrouver le service et les honneurs qu'en 1830, après la Révolution de Juillet. (La fortune de la famille montait et chutait donc au XIX^e siècle à l'opposé de celle du maréchal Marmont.) Le jeune Edouard de Thouvenel fit d'abord des études de droit, et voyagea après « en Orient » (dont en Hongrie et en Valachie) et entra en 1840 au service diplomatique en tant qu'employé du Ministère des Affaires Extérieures. Son ascension était assez rapide : en 1844, il devint attaché d'ambassade à Bruxelles, en 1845 secrétaire de légation à Athènes, où il assura en 1848, par intérim, le travail du chargé d'affaires aussi. Louis Cavaignac (chef de l'exécutif en France dans la deuxième moitié de l'année 1848) l'y nomma chargé d'affaires en titre et ministre plénipotentiaire. Il fut nommé ministre plénipotentiaire à Munich, en Bavière en novembre 1850. Adeptes fidèles de Louis-Napoléon Bonaparte (ce que la fortune de sa famille explique bien), il travailla à partir du 14 février 1852 comme directeur des affaires politiques au Ministère des Affaires Extérieures et resta un confident de l'empereur Napoléon III aussi. L'activité et la capacité

²⁵⁵ Le titre du manuscrit : *Journal d'un voyage commencé le 14 juin 1837*. L'auteure a été identifiée par G. Brady à Fanny de La Rochefoucauld, comtesse de Montault (1807-1848), fille de François de La Rochefoucauld et de Marie de Tott (!). Elle était mariée dès février 1828 au comte Armand Alexis de Montault. D'après son journal de voyage, elle aurait été très liée au comte Demidoff, qu'elle quittait pourtant à Odessa, le 16 septembre 1837, pour retourner en France. Voir BRADY, pp. 322-328. Notons que le *Voyage* de Demidoff ne fait pas mention de femmes parmi les membres de l'expédition. Une épisode, racontant l'aventure heureuse d'une « jeune Parisienne » à Pétervárad (*Peterwardein* dans le récit), pourrait pourtant confirmer la présence de la dame en question. Cf. DEMIDOFF, p. 87.

²⁵⁶ Sur le voyage de THOUVENEL dans la recherche hongroise, voir KÖPECZI, *Voyageurs*, pp. 31-32 ; BIRKAS, pp. 122-125. Voir également TRONCHON, pp. 192.

qu'il montrait dans le règlement de la question de l'Orient²⁵⁷, lui ont valu en 1855 le poste d'ambassadeur à Constantinople. Sénateur dès mai 1856, il devint le 4 janvier 1860 ministre des Affaires extérieures, et garda ce poste jusqu'au 12 octobre 1862. Sous son ministère ont eu lieu l'annexion à la France de Nice et du comté de Savoie, l'expédition de Syrie et des traités commerciaux avec l'Angleterre, la Russie et la Belgique²⁵⁸. En 1862, il devint président de la commission chargée d'aplanir les différends entre la compagnie de Suez et le vice-roi d'Égypte, Sa'ïd Pacha²⁵⁹. Démissionnaire du ministère, il devint vice-président du Sénat. Outre son œuvre appartenant à la littérature des voyages, on lui doit plusieurs mémorandums remarquables et des ouvrages historiques, politiques ou administratifs²⁶⁰. Il est mort à Paris, en 1866.

Le voyage de Thouvenel était, à plusieurs titres, le contre-pied total de celui du maréchal Marmont. Tout d'abord, il est venu en Europe centrale (ou « en Orient ») très jeune (il arrive en Hongrie en mai 1838²⁶¹), au tout début de sa carrière, et aurait, dans l'avenir, de très grandes responsabilités. Son voyage s'inscrit parfaitement dans le cadre du voyage initiatique ou voyage d'études. De plus, sa carrière diplomatique le liera essentiellement à cette partie du monde. On peut donc supposer de sa part un intérêt précoce pour ces régions et une volonté de découvrir, de reconnaître.

La France que quittait Thouvenel, était celle où la Monarchie de Juillet et le libéralisme étaient déjà solidement implantés et la liberté de l'opinion a pu subsister, malgré les lois restrictives de septembre 1835. La Hongrie était, à son arrivée, peu après la grande inondation de Pest et en plein procès politiques visant l'anéantissement de l'opposition libérale et nationale ; mais aussi entre deux diètes de réformes (celles de 1832-1836 et de 1839-1840).

²⁵⁷ Notons qu'il était pour l'union des principautés danubiennes (la Valachie et la Moldavie). Cf. *Larousse du XIX^e siècle*, t. 15, p. 163.

²⁵⁸ Le traité de commerce avec la Belgique était accompagné d'une convention littéraire pour le respect des droits d'auteur et aussi pour empêcher la contrefaçon des livres français en Belgique, un des entraves du développement du marché du livre en France. Cf. *Larousse du XIX^e siècle*, loc. cit.

²⁵⁹ Muhammad Sa'ïd Pacha, fils de Muhammad-Ali, vice-roi d'Égypte de 1854 à 1863, il reprit la politique modernisatrice de son père.

²⁶⁰ A propos de la vie et des activités de THOUVENEL, voir encore Sárváry, p. 4 ; *Cat. BN Auteurs*, t. 188, p. 603-604 ; KÖPECZI, *Voyageurs*, pp. 31-32 ; BIRKAS, p. 122 ; E. BAJOMI LAZAR, *Francia tükör*, pp. 592-593.

²⁶¹ D'après I. Sötér, il serait venu en Hongrie en 1839 ; aucun éclaircissement n'est donné par l'auteur sur ce sujet. Cf. SOTER, p. 143.

La rédaction du récit devait se faire, chez lui aussi, assez rapidement, puisque, peu après son retour, des chapitres entières en étaient publiés dans la presse²⁶². Selon certains auteurs, il ne s'agissait pas vraiment d'un récit de voyage, et les informations données par Thouvenel dans son livre se basaient plus sur ses lectures que sur ses impressions personnelles²⁶³. Vu l'instabilité du genre du récit de voyage et le fait qu'une de ses « règles » était justement l'utilisation des lectures et des récits antérieurs à la rédaction, nous pensons qu'on ne peut pas exclure catégoriquement le texte de Thouvenel du groupe de « véritables récits de voyage ». D'une part, il est déjà douteux que ce groupe n'ait jamais existé. D'autre part, comme le sens du récit de voyage s'élargissait encore au XIX^e siècle, on pourra dire, que le livre de Thouvenel était un récit de voyage de type nouveau, servant de manuel pour la compréhension des problèmes de l'Europe centrale. Thouvenel a aussi eu apparemment l'intention d'éviter tout malentendu, puisqu'il a ajouté un faux-titre explicatif (« *Souvenirs de voyage et notices historiques* »).

Comme nous l'avons mentionné, Thouvenel a fait paraître pendant l'année 1839 certaines parties de son livre, dans de différentes revues²⁶⁴. L'ouvrage même fut finalement publié en 1840. La parution de *La Hongrie et la Valachie* a été saluée par le *Journal des Débats* en juin 1840 dans un article long de vingt-cinq lignes. Ce texte est en fait celui d'une annonce élogieuse, même s'il avait été inséré parmi les « faits divers » (entre une nouvelle relatant la nomination d'un certain Boïldieu au poste d'inspecteur des douanes et une autre rappelant une inscription pour les incendiés de Treissereux)²⁶⁵.

Quant à sa réception en Hongrie, le texte de Thouvenel a eu aussi droit à la critique du comte Széchenyi, qui le qualifia d'être « *plein de bêtises* »²⁶⁶.

Le dernier Voyage avant 1848 : Xavier Marmier²⁶⁷

Le dernier véritable récit de voyage de Hongrie publié avant 1848 a pour auteur un personnage sans haute fonction politique ou fortune exceptionnelle, mais qui était encore

²⁶² Voir *supra*.

²⁶³ C'est notamment l'opinion de Géza BIRKAS et d'Annamária PRIBELSZKI. Voir BIRKAS, p. 122 ; PRIBELSZKI, p. 11.

²⁶⁴ Voir *supra*.

²⁶⁵ *Journal des Débats*, 18 juin 1840, p. 3.

²⁶⁶ Széchenyi juge d'après l'article paru sur la Hongrie dans la *Revue des Deux Mondes* du 15 mars 1839 (1839/6), qu'il reçoit des mains du comte György Károlyi le 13 avril 1839 ! Cf. SZÉCHENYI, p. 882.

²⁶⁷ Sur le voyage de MARMIER dans la recherche hongroise, voir KÖPECZI, *Voyageurs*, pp. 34-35 ; BIRKAS, pp. 125-126 ; SOTER, p. 144. Voir également TRONCHON, pp. 200-203.

plus grand voyageur que les précédents et avait sans doute bien plus de relations littéraires. Xavier Marmier est né en 1808. Bibliothécaire de Sainte-Geneviève, il collaborait à la *Revue germanique* à partir de 1830 (apogée de l'influence de Mme de Staël sur l'esprit romantique), et entreprit des voyages en Allemagne afin d'apprendre la langue. Il fit ainsi un premier voyage dès 1830 à Leipzig, à Weimar et en Souabe. Son deuxième voyage allemand a eu lieu en 1833-1834 ; au cours de celui-ci, il est allé à Augsbourg, à Munich, à Vienne, à Prague et à Leipzig. Devenu rédacteur de la *Nouvelle revue germanique*, et collaborateur à la *Revue des Deux Mondes*, il continua à voyager et allait aussi en Islande, en Scandinavie, en Finlande, en Russie, en Syrie, en Amérique du Nord et en Amérique du Sud. Il a publié des livres à la suite de chacun de ses voyages²⁶⁸. C'est au cours de l'un, dirigé, cette fois, vers l'Orient qu'il traversait la Hongrie fin été – début automne 1845²⁶⁹ ; donc à la fin de l'ère des réformes, lorsque le mouvement libéral semblait déjà s'essouffler. Il venait d'une France où le « ministère Guizot » gérait depuis de longues années l'immobilisme du régime de Juillet, entre libéralisme économique et conservatisme social.

Le voyage de Marmier rentre dans la vogue de l'époque : il est aussi à la recherche du « rêve oriental ». Parlant d'un grand voyageur et connaisseur des littératures étrangères, on ne doit cependant pas exclure la présence d'un intérêt réel, d'un désir de changer et de connaître le plus de pays étrangers²⁷⁰. C'est dans ce voyage qu'on pourrait relever le plus de traits caractéristiques du « voyage touristique » : Marmier n'est ni émigré, ni exilé (il n'y a pas donc de contrainte de voyager) ; il n'est guère jeune (le voyage d'initiation doit donc être exclu) et n'a pas de charge diplomatique.

Minutieusement construit, le récit de ce voyage, dont certaines parties étaient prêts déjà en avril 1846²⁷¹, a été terminé le 20 septembre de la même année, dans le château de Graveron²⁷². Il parut dès cette année sous forme de livre, en deux petits volumes, au prix de sept francs ; on n'a pas de trace de rééditions éventuelles²⁷³. C'est l'œuvre d'un érudit, et présente, pour cette raison, un trait caractéristique au moins aussi unique que la

²⁶⁸ Voir MONCHOUX, André, « Un romantique français ami de l'Allemagne : Xavier MARMIER » in : *Connaissance de l'étranger. Mélanges offerts à la mémoire de Jean Marie Carré*, ouvrage collectif, Paris, 1964, pp. 85-87.

²⁶⁹ Le comte István Széchenyi l'a rencontré à Pest, le 5 septembre 1845. Cf. SZÉCHENYI, *Napló*, p. 1075.

²⁷⁰ MARMIER avoue dans la *Préface* l'existence d'une intention pareille. Cf. MARMIER, pp. I-III.

²⁷¹ Cf. le texte publié dans *Le Correspondant* du 10 avril 1846.

²⁷² Voir MARMIER, p. VI.

²⁷³ Cf. LORENZ, t. 3, p. 388.

« diversité démidovienne » : une *Bibliographie* (avec des divisions selon les pays) complète l'ouvrage, et signale clairement les textes utilisés à son écriture. Parmi ceux-ci figurent des publications en anglais et en allemand aussi, et surtout des récits de voyages²⁷⁴.

Conclusion

Les quatre voyageurs présentés, bien qu'ils aient été d'origines différentes, appartenaient tous de quelque manière à l'élite. Cependant les circonstances de leurs voyages, la genèse et la publication de leurs récits étaient différentes.

Le maréchal Marmont représente l'exilé connu, ayant rompu les liens politiques avec son pays. Son voyage était en principe une expédition scientifique. Ce trait ne suffit cependant pas pour faire oublier la mélancolie du voyageur revisitant les lieux de sa gloire d'antan.

Le comte Démidoff, aristocrate d'origine russe, paraît aussi être parti pour des buts scientifiques et politiques, l'exploration de la Russie méridionale. Son récit le plus populaire de tous ceux que nous analysons. Ce voyageur représente le type du dandy qui voyage pour passer le temps et dépenser de l'argent. Il est déjà assez proche du touriste ; mais l'objectif primitif du voyage n'était pas encore le plaisir seul.

Le voyage d'Edouard Thouvenel représente le voyage d'études ou d'initiation. Le futur diplomate et homme politique a peut-être pu parfaire ses connaissances sur l'Europe centrale et orientale.

Le quatrième voyage, celui de Xavier Marmier, relève aussi en quelque sens du tourisme. Cependant l'auteur paraît un fin connaisseur des réalités centre-européennes, et son récit savamment construit mêle les traits d'un journal de voyage à ceux d'un manuel d'histoire.

Les quatre voyages ont deux caractères communs. Tous étaient d'une part dirigés vers l'est et la Hongrie n'en était qu'un fragment d'espace. De plus, ils ont tous délibérément choisi le chemin de la Hongrie vers l'Orient.

Trois des quatre voyageurs (et leurs récits) ont été sans doute connus par les Hongrois dès les années 1830-1840 : le maréchal Marmont, Edouard Thouvenel et Xavier

²⁷⁴ Voir MARMIER, pp. VIII-X.

Marmier. Certaines parties du récit du maréchal Marmont ont même été publiées dans la presse hongroise contemporaine.

Le comte Démidoff constitue un cas à part de ces points de vue. Moins connu du public et des chercheurs hongrois, son récit était le seul à avoir été édité à plusieurs reprises. Cette popularité lui assurait sans doute une certaine influence auprès du public français contemporain. Cela impliquait alors que l'image que son récit véhiculait de la Hongrie pouvait se répandre plus largement que celle des autres. Ce phénomène nous a poussés d'insérer son texte parmi les récits analysés.

La représentation de la Hongrie dans les récits majeurs

Introduction

La présentation rapide des vies et des activités des différents auteurs aussi que du contexte de leurs voyages et de la publication des récits, nous a servi à reconstituer certains facteurs qui pouvaient influencer leurs visions et la place du récit même parmi les autres.

Ces facteurs peuvent être aussi saisis dans une analyse thématique ordonnée selon les grands traits généraux de tous les récits de voyages réels. On va ainsi examiner la représentation chez les différents auteurs de l'espace parcouru (itinéraires, paysages). Le paysage hongrois était très rarement perçu en soi-même – l'étude des références pourra aussi démontrer combien les voyageurs étaient encore liés à des exemples nationaux (du pays d'origine) afin de faire comprendre l'inconnu. Un sous-chapitre sera consacré aux moyens de transport que nous avons considérés comme facteurs primordiaux de la vision d'un pays. La lecture des récits de voyage nous a convaincus de l'importance du paysage urbain qui semblait émerger d'un paysage en thème – un chapitre entier s'occupera de cette problématique et de la représentation des villes hongroises entre 1837 et 1847.

Le paysage serait pourtant vide sans les hommes y vivant en société. Nos auteurs rendent compte tous des réalités de la société hongroise contemporaine ; ou de ce qu'ils considéraient comme telle. Pour cette raison, la troisième grande partie de l'analyse thématique sera consacrée à l'image de la société hongroise dans les récits étudiés.

Nous voudrions souligner encore une fois que les chercheurs qui s'occupaient jusqu'à présent des récits de voyage en Hongrie, se limitaient toujours à une étude séparée de certains auteurs ou à la présentation de leur itinéraire. C'était une des raisons qui nous poussaient à l'analyse thématique, propice aux analogies et comparaisons.

Le pays

Chaque voyage est une traversée – la traversée d'un espace donné. Le récit de voyage doit alors refléter cette traversée qui se divise en deux : l'aller et le retour. Cette

traversée, ou l'espace parcouru pendant la traversée, donne l'espace total du voyage. L'espace total peut être, de sa part, divisé en de multiples espaces fragmentaires (sous-espaces), en suivant le rythme du voyage même ou d'autres critères choisis (étapes, haltes, villes, régions, pays). Dans le cas de notre analyse, les quatre récits décrivent en effet des voyages traversant plusieurs pays (voire des continents comme chez Marmont ou Marmier), dont la Hongrie constitue un des fragments de l'espace total. Cependant, ce pays donnant le cadre géographique de l'analyse, il sera considéré désormais comme l'espace du voyage et on ne s'occupera de l'ensemble des parcours (ou des autres pays) qu'au cas où nous le verrons inévitable. Ainsi, les mouvements décrits et examinés seront ceux que les voyageurs effectuaient à l'intérieur de la Hongrie.

La Hongrie des années 1830 et 1840 était bien différente de celle d'aujourd'hui, mais aussi de celle qu'on appelle volontiers le « royaume de Saint Etienne » et même de celle d'après 1867. L'ancien royaume, reconquis aux Turcs à la fin du XVII^e siècle et réuni à l'Empire des Habsbourg a été divisé en plusieurs unités administratives. La Transylvanie, la Croatie-Slavonie ou les frontières militaires du sud (le nord de la Serbie et le nord-ouest de la Roumanie actuelles) ont été administrées directement de Vienne et constituaient par cela des « pays à part »²⁷⁵. Cela pourrait prêter à confusion. Nous allons plutôt considérer la Hongrie à l'intérieur des limites que les voyageurs lui donnaient. Ceci nous rendra possible de pouvoir vraiment saisir leur Hongrie.

Les itinéraires

La première question est celle de l'itinéraire ou, plutôt, des itinéraires des voyageurs. L'itinéraire influençait la vision, la rapidité de la traversée et du regard, déterminait les paysages qu'on pouvait voir et les rencontres éventuelles. (On doit noter à propos de ce dernier facteur que c'étaient souvent les rencontres prévues qui déterminaient l'itinéraire, comme dans le cas du Grand Tour.)

Pour ceux qui voulaient traverser la Hongrie en allant vers l'Orient (et tous nos voyageurs appartenaient à ce groupe), un itinéraire fluvial et plusieurs itinéraires terrestres se proposaient dans la première moitié du XIX^e siècle.

²⁷⁵ Voir à ce sujet par ex. Bérenger, ; KECSKEMETI, ; EMBER – HECKENAST, t. 4/1, pp. 351-390.

L'itinéraire fluvial était évidemment le Danube où des bateaux à vapeur circulaient dès le début des années 1830. Les travaux de régulation du cours du fleuve, entrepris à l'initiative du comte István Széchenyi ont abouti à la transformation de la Porte de fer en passage navigable, ce qui rendait possible une liaison directe entre Vienne et la mer Noire. Le privilège du service de bateaux à vapeur a d'abord été cédé par l'empereur François I^{er} au Britannique Andrews qui le cédait de sa part en 1834 à une Compagnie de Navigation à Vapeur. A la fin des années 1830, sept bateaux à vapeur se croisaient déjà sur le Danube entre Vienne et Galac²⁷⁶. La mise en place d'un service régulier de bateaux à vapeur a considérablement modifié la durée du trajet sur le Danube et par cela la perception de l'espace aussi. La distance entre le Bas-Danube et Vienne, qui avait été autrefois de trois mois (en amont) s'est réduite à huit jours, celle d'entre Pest et Vienne, de quatre ou cinq semaines à deux-trois jours²⁷⁷. En allant de l'ouest vers le sud-est, on pouvait désormais compter, si on suivait la ligne Vienne-Presbourg-Pest-Mohács-Pétervárad, à une traversée de trois jours maximum. Les deux routes terrestres ont aussi suivi, approximativement et du moins sur le territoire de la Hongrie, la ligne du Danube des deux côtés²⁷⁸.

Le maréchal Marmont, comme on le sait déjà, a fait deux voyages en Hongrie, et empruntait au cours des deux un itinéraire terrestre. Mais pas le même : en 1831 (voyage A), il allait de Vienne à Pest-Buda par Oedenbourg²⁷⁹, Rasbourg, Apaty, Steinamager, Keszthely, le sud du Balaton, Sio-Fok, Lengyeltoti et Stuhlweissenbourg (il fait aussi mention des localités de Forchenstein et de Güns). A Buda, son avancée a dû s'arrêter à cause du choléra. Par la suite, son voyage a pris le sens du retour par Gran, Schemnitz, Neusohl, Chremnitz et Presbourg. Etant donné que ces dernières villes se situaient au nord-ouest de la Hongrie de l'époque, et que pendant son aller le maréchal passait par le

²⁷⁶ Pour le rôle du Danube dans l'histoire des voyages, voir par ex. MIHUT, Silvia - GOÏA, Vistian, « Un voyageur français sur le Danube : Saint-Marc Girardin », *Le voyage sur le fleuve*, ouvrage collectif, Grenoble, 1986, pp. 21-22. Au sujet de la création du service de navigation à vapeur sur le Danube, voir KOVER, L., « La Hongrie de l'ère des réformes (1825-1848) dans les relations de voyage françaises contemporaines », *Etudes sur la région méditerranéenne V*, Szeged, 1993, p. 162. Sur l'œuvre d'I. SZÉCHENYI, voir par ex. BARTA. Parmi les voyageurs, Thouvenel va jusqu'à publier un tableau du service des bateaux à vapeur de Linz à Galac : THOUVENEL, pp. 34-35.

²⁷⁷ VÖRÖS, Károly (dir), *Magyarország története tíz kötetben* (Histoire de la Hongrie en dix volumes), t. 5/1 (1790-1848), Budapest, 1980, p. 242.

²⁷⁸ Midhat Šamić mentionne qu'au tournant du XVIII^e et du XIX^e siècles (donc dans une période légèrement précédant la nôtre), deux routes terrestres assuraient la liaison Vienne – Salonique par les Balkans. De Vienne à Pest-Buda, il n'y avait qu'un seul itinéraire. D'ici, deux routes descendaient vers le sud. La première partit de Pest et passait par Orsova, Vidin et Niš. La deuxième allait de Buda à Brod, Sarajevo et Skopje. Cette deuxième était encore favorisée au début du XIX^e siècle. Le rôle des routes terrestres a dû augmenter en cas de troubles en Serbie ou des guerres russo-turques rendant le Danube peu sûr. Cf. SAMIC, M., *Les voyageurs français en Bosnie. A la fin du XVIII^e siècle et au début du XIX^e et le pays tel qu'ils l'ont vu*, Paris, 1960, p. 223.

centre de la Transdanubie, ce voyage prend l'aspect d'un « Tour de Hongrie de l'ouest »²⁸⁰. Toute la moitié orientale du pays manque alors de la description.

Le deuxième voyage, fait en avril 1834 (voyage B), partait aussi de Vienne. De la frontière hongroise, le maréchal Marmont se dirigeait nettement vers l'est, dans la direction de Pest-Buda. Il passait ainsi par Raab, Babolna, Comorn²⁸¹. Son séjour à Pest lui permet d'évoquer son voyage précédent ; ainsi le récit de celui-ci y sera curieusement inséré. Ce récit intercalé met une deuxième fois le voyage en mouvement alors qu'on devrait rester statique pour décrire les villes jumelles²⁸² ! Le retour à la relation du second voyage ne sert de nouveau qu'à relancer le mouvement. Le maréchal quitte Pest vers le sud et traverse Soroksar, Ocsa, Orkény, Kecskemét, Csongrad, Szentes, Deré Kegyhaza, Mezohegyes, Arad, Temeswar et Loughos, pour arriver à Karansebes sur le territoire des frontières militaires. D'ici, il remonte la rivière Temes jusqu'à ses sources. En passant par Terregova, Orsova (Neu-Orsova), il touche la frontière sud à Méhadia²⁸³.

On voit chez Démidoff et ses compagnons aussi une diversité d'itinéraires. L'origine de cette diversité remonte à une décision prise à Vienne. L'enjeu de celle-ci est déjà double. Démidoff et les savants de sa compagnie ont d'abord à choisir entre deux itinéraires majeures pour atteindre la Russie méridionale : soit par terre, en passant par la Pologne, voyage long, périlleux et fatiguant, soit par le Danube, en descendant en bateau jusqu'à la mer Noire. Le fleuve l'emporte enfin à la terre ferme :

« En arrivant à Vienne, je n'avais encore pris aucune détermination sur la route que mes voyageurs et moi nous devions suivre. Il s'agissait désormais de traverser des pays peu fréquentés d'ordinaire, et dans lesquels nos observations devaient acquérir l'intérêt piquant de la nouveauté. J'avais, pour atteindre Odessa, à choisir entre deux routes : la navigation du Danube, de Vienne jusqu'à Galatz, et la mer Noire ; et la voie de terre qui remonte vers le nord, et arrive en Russie par Lemberg et Brody ou Tchernowitz. Après avoir recueilli à Vienne quelques avis prudents, je me déterminai pour le premier de ces deux partis. Des renseignements dignes de foi me faisaient redouter les obstacles qui nous attendaient à la frontière de l'Empire. En effet, il arrive souvent lorsque les pluies ont eu quelque continuité dans la Russie méridionale, que les chemins deviennent

²⁷⁹ Pour la version actuelle des noms des villes voir *infra*, le chapitre consacré au thème de la ville.

²⁸⁰ Pour l'itinéraire de ce voyage, voir MARMONT, pp. 29-53.

²⁸¹ Pour l'itinéraire de la première partie du second voyage, voir MARMONT, p. 5-29.

²⁸² Pour le récit intercalé du premier voyage, voir MARMONT, pp. 29-53.

²⁸³ Pour l'itinéraire de la deuxième partie du second voyage, voir MARMONT, pp. 53-121.

presque impraticables ; tout sentier disparaît, et les steppes ne forment plus qu'une vaste plaine de boue dans laquelle toute trace est effacée : malheur alors à la voiture européenne qui voudrait se hasarder dans cet abîme, quand à peine les légers télègues du pays y surnagent ! Mais, d'autre part, l'effectif de notre caravane ne s'élevait pas à moins de dix-sept personnes ; c'était donc, pour le moins, cinq voitures, y compris le fourgon renfermant le matériel de l'expédition. Un pareil train ne demandait pas moins que l'emploi de trente à quarante chevaux. Il était presque impossible qu'un tel service, par de pareils chemins, pût marcher pendant quelques jours de suite avec la régularité désirable : à ces causes, le bateau à vapeur, qui descend de Vienne à Galatz, devait obtenir toutes nos préférences, et à l'unanimité, il fut décidé que nous descendrions le Danube. »²⁸⁴

Les raisons du choix sont d'une part personnelles, puisque les membres de l'expédition veulent voyager tranquillement et faire leurs observations ensemble. On y voit d'autre part un intérêt plus « politique » aussi : le Danube, « réinventé », pourrait devenir un des axes principaux du commerce européen ; il vaut donc la peine de le visiter. L'itinéraire devient ainsi, de cadre, un des objets du voyage :

« Nous trouvions à cette voie plus facile de grands avantages. D'abord nous échappions aux ennuis d'une séparation inévitable ; et ensuite, ce genre de transport, qui se prête merveilleusement à toutes sortes de lectures et de travaux, nous permettait de nous livrer en commun aux observations que présenterait le voyage. Ajoutez que cette route du Danube, nouvellement conquise par la vapeur, ne devait pas être sans intérêt pour nous. Le Danube est, pour ainsi dire, d'invention toute moderne : il a gagné sa place, honneur bien mérité, parmi les fleuves voyageurs et commerçants de l'Europe ; il n'y a pas déjà si longtemps qu'il est devenu l'objet tout particulier de l'attention des publicistes. »²⁸⁵

La Hongrie ne s'inscrit donc parmi les pays (espaces) à traverser que par le choix effectué à Vienne, dû avant tout aux valeurs du Danube. La description de la Hongrie faite

²⁸⁴ DÉMIDOFF, pp. 41-42.

²⁸⁵ DÉMIDOFF, pp. 42-43. Notons que « l'invention du Danube » (et sa révélation pour l'Europe Occidentale) fut l'œuvre des voyageurs anglais voyageant en Allemagne ou en Turquie à l'exemple de Walsh ou de Quin. Voir à ce sujet TRONCHON, p. 181, qui se réfère surtout à FEST, Sándor, *Angolok Magyarországon a Reformkorszakban 1825-1848* (Les Anglais en Hongrie pendant l'ère des Réformes, 1825-1848), Budapest, 1920.

par Démidoff est ainsi le produit des hasards du voyage ! (Notons que l'expédition n'avait pas d'itinéraire précis arrêté d'avance.)

Deuxièmement, la manière d'atteindre Pest-Buda met aussi le groupe devant un choix. Finalement, le comte se décide à continuer son voyage par terre, alors que ses compagnons prennent le Danube²⁸⁶.

Démidoff (itinéraire A) va d'abord à Presbourg et signale déjà Pest-Buda comme étape suivante. Ses compagnons (itinéraire B) entrent sur territoire hongrois à Theben, et passent après par Presbourg, Kezis, Komorn, Hohenmarch et Gran, avant de revoir leur « chef » à Pest²⁸⁷. Le récit de cette première descente du Danube apparaît aussi dans le texte en tant que récit intercalé : le comte l'insère après la relation de son arrivée à Pest²⁸⁸. Ils unissent ici les deux itinéraires et voyagent ensemble vers le sud, par Adoni, Tolna, Mohacs et Peterwardein. Ils atteignent les limites sud de la Hongrie à Semlin²⁸⁹.

Chez Thouvenel, l'itinéraire reconstruit suit aussi la ligne du Danube. En venant de Vienne, il passait, d'après son récit, par Presbourg, Comorn, Gran, Visegrad, Pest-Buda, Mohacs et Semlin (et encore Mehadia)²⁹⁰.

Xavier Marmier, qui vient le dernier parmi nos quatre voyageurs, suit, lui aussi, l'itinéraire classique de Vienne vers l'Orient. Il prend le Danube, et passe par (ou devant) Presbourg, Gran, Pest-Buda, Kalotscha, Tolna, Baja, Mohacz, Vukovar, Illok, Peterwaradin (et Neusatz), pour quitter la Hongrie à Semlin²⁹¹.

Le récit et l'itinéraire suggéré ne sont pas toujours en accord. Ainsi on passe à Nagymaros et arrive à Pest avant la description de Gran et de sa cathédrale²⁹². Le parcours est aussi rompu à Pest (après Gran !) - du moins dans le récit, puisque c'est ici que Marmier parle des sujets politiques ou historiques²⁹³. Il saisit cette occasion aussi pour décrire son passage (ou séjour) à la campagne, sans doute aux environs de la grande ville²⁹⁴.

²⁸⁶ DEMIDOFF, p. 44.

²⁸⁷ Pour l'itinéraire A, voir DEMIDOFF, pp. 44-50.

²⁸⁸ Pour l'itinéraire B (récit intercalé), voir DEMIDOFF, pp. 50-78.

²⁸⁹ DEMIDOFF, pp. 78-90.

²⁹⁰ Pour l'itinéraire de Thouvenel, voir BIRKAS, pp. 122-125. KÖPECZI, *Voyageurs français*, pp. 31-32 et 34-35.

²⁹¹ Cf. MARMIER, pp. 99-217.

²⁹² Cf. MARMIER, pp. 110 et 111-124.

²⁹³ *Ibid.*, pp. 125-148, 149-186.

²⁹⁴ *Ibid.*, pp. 187-199.

Les moyens de transport

Autant que l'itinéraire, le moyen de transport choisi influence aussi la vision du pays et les rencontres. En louant une voiture, on voyage confortablement, mais sans contact direct avec les gens du pays. En chaise de poste ou dans une voiture publique, on est obligé d'être enfermée avec d'autres, mais que de possibilités pour obtenir des renseignements ou faire des connaissances. En est exemple, un peu après notre période, le voyage d'Hyppolite Durand au début des années 1860 qui se fait même un ami pendant le voyage²⁹⁵. En choisissant la voie fluviale, le voyage en bateau donnait aussi occasion à des rencontres et aidait à éviter les épreuves du voyage terrestre.

La vitesse du moyen de transport choisi peut avoir impact sur la rapidité de la vue. A ce point, la Hongrie n'avait pas encore beaucoup à se plaindre. Le réseau ferroviaire n'existant d'aucune manière en Hongrie avant la fin des années 1840, le seul moyen de transport « moderne » était pour nos voyageurs le bateau à vapeur, dont la vitesse, si elle mettait fin à un long parcours aux arrêts multiples, n'empêchait pas encore une perception profonde du paysage. Le voyage Vienne-Pest a duré à peu près deux jours (ou plutôt un jour et demi). Parallèlement, les moyens de transport terrestres ont aussi commencé à évoluer dès le XVIII^e siècle par la création des routes des postes et la participation des habitants au transport des voyageurs et des marchandises²⁹⁶.

Ainsi le maréchal Marmont, qui prend en avril 1834 la « poste des paysans », prononce un discours élogieux à ce sujet, y voyant une possibilité de développement capitaliste :

« [...] la conduite des voyageurs par exception donne aux propriétaires des bénéfiques nets, qu'ils touchent en argent comptant. Cet appât a dû leur faire concevoir l'idée d'établir des lignes de communication, de choisir des correspondants sur la route de Pesth à Vienne, et d'offrir ainsi au voyageur un moyen de transport prompt et économique. Cette industrie résultant de la nature des choses, plusieurs s'y sont livrés à la fois, et la concurrence a fait baisser les prix, qui sont descendus à la moitié de ceux de la poste royale, en même temps que la rapidité de la marche était doublée. Un voyageur n'a que l'embaras du choix : à chaque distance marquée pour le changement des

²⁹⁵ DURAND, H., *Le Danube allemand et l'Allemagne du Sud. Voyage dans la Forêt-Noire, la Bavière, l'Autriche, la Bohême, la Hongrie, l'Istrie, la Vénétie et le Tyrol*, Tours, Mame, 1863, pp. 404-406.

²⁹⁶ Pour l'histoire des transports en Hongrie au XVIII^e et au XIX^e siècles, voir ANTALFFY, pp. 122-265.

chevaux, les conducteurs viennent lui offrir leurs services, et il y a émulation entre eux pour relayer promptement, comme pour courir avec rapidité ; de manière qu'aujourd'hui le voyage entre Vienne et Pesth se fait avec une promptitude extrême, et au moindre prix possible. C'est après l'Angleterre, et sur le continent, le seul établissement de ce genre qui existe aujourd'hui. Il est singulier que ce soit la Hongrie qui donne cet exemple à la France, à l'Allemagne et à l'Italie. »²⁹⁷

Le maréchal avait déjà choisi le voyage par terre en 1831 aussi. En 1834, en quittant Pest vers la Grande Plaine, il n'a même pas le choix : ici, il ne peut pas être question de transport par bateau.

Seul le comte Démidoff se hasarda un peu plus tard à prendre un moyen de transport non fluvial. En se séparant de ses compagnons à Vienne, il « *prit tout prosaïquement la poste* »²⁹⁸. Mais, contrairement à Marmont, il ne la trouve pas aussi bonne que sa réputation, et va jusqu'à s'opposer à « *l'illustre personnage* » :

« Le service de poste, en concurrence publique, établi en Hongrie, ne nous a pas paru justifier tout-à-fait les grands éloges que lui donne, dans une publication récente, un illustre personnage français. L'exploitation des relais, laissée à l'industrie particulière, comme cela se pratique en Angleterre, est évidemment une chose avantageuse à ceux qui l'exercent, puisqu'elle constitue en leur faveur un gain éventuel qui vient augmenter le revenu que les chevaux employés à l'agriculture rendent déjà à leur maître. Mais, si ce système profite aux propriétaires des chevaux, il est moins profitable aux voyageurs, obligés d'attendre plus d'une fois que le cheval revienne de la charrue, et que le laboureur soit changé en postillon. Un remède très-simple, c'est de prendre les relais du gouvernement, qui n'a pas de chevaux à deux fins. »²⁹⁹

Ce moyen de transport a pourtant permis au comte de faire le trajet Vienne-Presbourg-Buda en moins de deux jours. Parti de Vienne le 3 juillet 1837, il arrivait à Buda le 4, dans l'après-midi³⁰⁰. Du coup, il ne pouvait passer à Presbourg (arrêt obligatoire pour tous nos voyageurs), qu'un « *séjour très abrégé* »³⁰¹. Ses compagnons ont

²⁹⁷ MARMONT, pp. 6-7.

²⁹⁸ DÉMIDOFF, p. 44.

²⁹⁹ *Ibid.*, p. 46. Il est à noter que l'utilisation de la « poste des paysans » présentait surtout des avantages économiques. Voir à ce sujet ANTALFFY, pp. 165-184.

³⁰⁰ DEMIDOFF, p. 48.

³⁰¹ *Ibid.*, p. 46.

parcouru la même distance en trois jours. Mais ils ne prenaient pas un bateau à vapeur, seulement une barque pour dériver jusqu'à Presbourg :

*« Cette sorte de barque mérite qu'on la dépeigne en quelques mots, parce qu'elle est le type à peu près invariable de toutes celles qu'on rencontre sur le Danube, depuis Vienne jusqu'aux parages voisins de son embouchure. Ces embarcations sont, en général, d'une grande dimension, grossièrement construites, et portant sur presque toute leur longueur une grande cabane haute de sept à huit pieds, recouverte d'un toit en pente qui la fait ressembler à une maison. Là est placé le magasin dans lequel est contenu tout le chargement ; et même les passagers, pour peu qu'ils soient insensibles aux émanations mélangées des marchandises, peuvent y trouver un abri. L'avant et l'arrière du bateau se ressemblent par leur forme relevée ; et le gouvernail, attaché à la poupe au moyen de simples cordes d'écorce, est mis en mouvement par un ou plusieurs hommes, qui manient la barre du haut d'une plate-forme disposée sur le toit pour cet usage. Ces espèces de châteaux flottants, bâtis en bois blanc, descendent en grand nombre le cours du Danube ; mais lorsqu'il s'agit de leur faire remonter le fleuve, on n'y parvient qu'avec un travail infini et à l'aide de moyens plus pittoresques qu'ingénieux. »*³⁰²

On ne doit donc s'étonner que le trajet jusqu'à Presbourg a duré toute une journée. Sa description se poursuit aussi pendant dix pages dans le récit.³⁰³ Après une nuit passée à Presbourg, ils louaient un nouveau bateau, sans vapeur celui-ci aussi, pour descendre à Pest : *« il s'agissait cette fois d'un petit bateau à fond plat, précisément assez grand pour contenir nos personnes et nos bagages »*³⁰⁴.

C'est à partir de Pest que, les deux itinéraires réunis, l'équipe a continué sa route enfin au bord d'un bateau à vapeur, le *François I^{er}*. Ceci n'accélérait pas particulièrement le voyage, puisque le *François I^{er}* s'arrêtait *« à chaque village de quelque importance »*³⁰⁵, et ne poussa plus loin que Mohács le jour de son départ de Pest³⁰⁶.

Cette vitesse a largement laissé le temps à contempler le paysage et les hommes, comme on verra plus tard. Le changement ne devait pas être notable dans le cas des

³⁰² *Ibid.*, pp. 50-51.

³⁰³ *Ibid.*, pp. 50-51. Le 14 mai 1837, le comte Sándor a fait la distance Presbourg-Vienne (en voiture tirée par deux chevaux) en 2 heures 41 minutes. Cf. SZÉCHENYI, *Néhány szó*, p. 232 et le « Jegyzés » (Errata) fait pour le même ouvrage.

³⁰⁴ DÉMIDOFF, p. 67.

³⁰⁵ *Ibid.*, p. 80.

³⁰⁶ *Ibid.*, p. 82.

voyages de Thouvenel et de Marmier non plus, même s'ils étaient entièrement effectués en bateau à vapeur³⁰⁷.

Le paysage

Le troisième facteur de l'espace physique du voyage, le paysage, ne fait pas traditionnellement partie intégrante des récits de voyage. Ce manque peut s'expliquer par les caractères particuliers de la perception ou de la vision de l'espace au XVIII^e siècle et au début du XIX^e.

Si on rappelle les méthodes de voyager du XVIII^e siècle, la description du trajet n'y est pas trop exigé ; elle peut être même négligée (comme elle l'était d'ailleurs depuis l'Antiquité). Un exemple parfait en est offert par le *Voyage en Hollande* de Diderot, où « l'entourage physique » du parcours ne mérite que quelques mots. Cependant, une raison explique ce phénomène. Chez Diderot (et chez Volney aussi) un espace et un trajet nouveaux acquièrent de l'importance au détriment du paysage. Il s'agit du voyage social qui oblige le voyageur de délaisser l'horizontal au profit du vertical ; et ceci pour donner une présentation aussi complète que possible de la *société*, assimilée au *pays*. Et si Horace-Bénédict de Saussure décrit dans son ouvrage les Alpes vues pendant ses ascensions, c'est parce que cette description peut servir de point de départ aux réflexions sur l'histoire de la terre et de l'homme. Un autre trait se fait aussi remarquer depuis longtemps : dans les récits, les péripéties du voyage (donc *le vécu*) l'emportent largement à la description de l'entourage (*le vu*)³⁰⁸. Jean de Léry conçoit aussi son récit de cette manière ; et il n'est pas le seul. Par conséquent, le récit de voyage, aussi fade qu'il soit (comme les multiples récits des Grands Tours), est centré sur la personnalité de l'auteur et s'approche du domaine des *écritures du moi*. (On doit cependant noter que l'incommodité évidente de tous les moyens de transport ainsi que les dangers menaçants pendant le voyage ont largement favorisé ce type d'écriture.)

Selon Imre Gyömrei, le manque de paysages se fait observer dans l'histoire de la peinture aussi. Et les premières perceptions du paysage servent plutôt des buts d'interprétation, comme le « paysage héroïque » des peintres hollandais du XVII^e

³⁰⁷ Cf. THOUVENEL, ; MARMIER.

³⁰⁸ GYÖMREI, pp. 96-98.

siècle³⁰⁹. La nature désordonnée reste encore longtemps un sujet repoussant ; sa mise en valeur doit attendre la deuxième moitié du XVIII^e siècle. Mais cette mise en valeur est tout à fait relative : la nature (sauvage) n'est appréciée qu'en tant que contrepoint de la civilisation urbaine « pourrie ». La définition du paysage est ainsi négative ; il n'est pas apprécié en soi-même, mais uniquement comme refuge devant des dangers (moraux)³¹⁰. Le triomphe lent des beautés de la nature sera enfin l'œuvre de la première moitié du XIX^e siècle, où les auteurs romantiques anglais et français (Byron, Chateaubriand, Lamartine) arrivent à les dépouiller de toute connotation sociale³¹¹.

Le paysage n'était donc pas rentré depuis longtemps dans le récit de voyage quand nos auteurs ont traversé la Hongrie. Il est alors intéressant à plus d'un titre d'examiner l'apparition ou la présence de cette « jeune » caractéristique.

La première question concerne ici la chose qu'on voit en tant que paysage. L'utilisation du pluriel (*paysages*) serait plus juste, puisque les récits étudiés du XIX^e siècle nous offrent au moins trois types de paysages : le paysage urbain (A), le paysage rural ou campagne (B), opposé au précédent, et le paysage désertique (C), qui, non habité, s'oppose de sa part aux deux autres paysages, « humanisés ». Les trois peuvent s'incliner vers le pittoresque, mais pas toujours.

Tous les pays du continent européen offrent des paysages urbains et ruraux ; en raison de son passé mouvementé, la Hongrie ne manque guère de paysage désertique, surtout en ce qui concerne les parties centrales (anciennement occupées et ravagées par les Turcs).

Le récit du maréchal Marmont contient les trois types de paysage évoqués. En examinant de manière séparée ses deux voyages, on découvre les paysages suivants :

Voyage de 1831 : Oedenbourg, comme ville hongroise typique (A) ; la vallée de Güns (B) ; Steinamager (A) ; la région de Keszthely et le Balaton (B) ; le sud du Balaton (B) ; la route de Stuhlweissenbourg à Buda (B) ; les montagnes entre Gran et Schemnitz (B) ; le pays de Chremnitz (C) ; le pays entre Chremnitz et Presbourg (B) ; Presbourg (A)³¹².

³⁰⁹ *Ibid.*, pp. 26-27.

³¹⁰ *Ibid.*, pp. 13-40.

³¹¹ Voir à sujet *ibid.*, pp. 42-64. La rapide lecture du *Manfred* de Byron, du *Lac* de Lamartine ou des romans « d'inspiration américaine » de Chateaubriand peut rapidement confirmer cette hypothèse.

³¹² MARMONT, pp. 29-30 (Eedenbourg), 33 (vallée de Güns), 34 (Steinamager), 35 (Keszthely et le Balaton), 37-39 (sud du Balaton), 39-40 (route de Buda), 45-46 (montagnes entre Gran et Schemnitz), 51 (pays de Chremnitz et route de Chremnitz à Presbourg), 51-52 (Presbourg).

Voyage de 1834 : le pays entre Comorn et Bude (B) ; Bude et Pesth (A) ; le Poustá (C) ; la Theiss (C) ; rive gauche de la Theiss (B) ; le pays entre Arad et Temesvar (B) ; le pays de Karansebès et le Temes (B) ; le Danube et la Porte de fer (C)³¹³.

Le nombre des descriptions de paysages est aussi très élevé dans le *Voyage* de l'expédition Démidoff. Mais ceci résulte du caractère divisé de l'itinéraire (et du récit) entre Vienne et Pesth. Le comte n'y contribuait, de sa part, que de deux éléments, les présentations très sommaires de Presbourg (A) et de Pest-Buda (A). Deux villes donc seulement³¹⁴. Ses compagnons sont beaucoup plus loquaces. Ils décrivent le Danube entre Vienne et Presbourg (B) ; Presbourg (A) ; le Danube entre Presbourg et Kézis (C) ; la vallée du Gran (B) ; la ville d'Esztergom (A) ; le « coude du Danube » (B)³¹⁵. Comme les itinéraires ont été réunis à Pest-Buda, le comte Démidoff reprend le fil du récit. Les paysages mentionnés après le départ de Pest seraient le Danube au sud de Pesth (C-B) ; la ville de Mohacs (A) ; le Danube au sud de Mohacs (B) ; Karlowitz et la Theiss (C) ; Semlin (A)³¹⁶.

Chez Thouvenel, comme l'itinéraire suit la même ligne (le Danube), on trouve plusieurs analogies avec les paysages décrits par Démidoff et ses compagnons. Il commence aussi par le trajet entre Vienne et Presbourg (B) et s'attarde un peu dans cette dernière ville (A). Il navigue ensuite devant l'île de Schutt qu'il trouve moins désertique que ses prédécesseurs (B-C). La ville de Comorn n'est pas décrite, malgré l'arrêt qui devait y avoir lieu. Par contre, la région viticole de Neszmély (entre Comorn et Gran) vaut deux phrases descriptives (B). La deuxième ville hongroise décrite par Thouvenel est Gran (A). Malgré son aspect pittoresque, le coude du Danube (le pays de Visegrad, entre Gran et Pest) s'approche du désertique (C), en raison de l'absence de mention d'habitations humaines³¹⁷. Beaucoup d'espace est consacré à la description de Pest-Buda, la véritable capitale du pays (A)³¹⁸. On trouve dans le récit de Thouvenel la représentation d'un paysage spécifique, qui ne rentre dans aucune des catégories susmentionnées.

³¹³ *Ibid.*, pp. 20 (entre Comorn et Bude), 20-22 (Bude et Pesth), 55-60 et 62 (la Poustá), 64-65 (la Theiss), 65 (rive gauche de la Theiss), 74-75 (entre Arad et Temeswar), 110 (le pays de Karansebès et le Temes), 113-114 (Danube et Porte de fer).

³¹⁴ DEMIDOFF, pp. 47-48 et 48-49.

³¹⁵ *Ibid.*, pp. 52-61 (entre Vienne et Presbourg), 61-67 (Presbourg), 68-70 (le Danube entre Presbourg et Kézis), 74-75 (la vallée du Gran et la ville), 75-77 (coude du Danube, entre Esztergom et Pesth).

³¹⁶ *Ibid.*, pp. 79-82 (entre Pesth et Mohacs), 82-86 (Mohacs), 86-89 (au sud de Mohacs), 89 (Karlowitz et la Theiss), 89-90 (Semlin).

³¹⁷ THOUVENEL, pp. 5-15.

³¹⁸ THOUVENEL, p. 17 et suiv.

L'auteur décrit en effet l'aspect, l'histoire et les mérites du Danube – la description du paysage fluvial, entre rural et désertique (voir Démidoff), se transforme en une étude sur le fleuve³¹⁹. Le fleuve-instrument l'emporte alors au fleuve-paysage. Ces pages transforment Thouvenel en un adepte tardif du discours philosophique du XVIII^e siècle.

Quant à Marmier, il décrit d'abord Presbourg (A)³²⁰, pour continuer par les villes d'en face³²¹. La vallée de « *la Waage* » lui présente d'abord l'aspect d'un paysage « *riant et animé* » (B)³²², mais préfigure les « *plaines silencieuses et tristes... jusqu'aux pieds des Carpathes* » et les terres incultes (C). On voyage ici « *tout un jour sans apercevoir un village, une métairie* » ou même un arbre³²³ ! Ce n'est qu'au sud de Maros (Nagymaros) que le paysage peut revêtir un aspect civilisé avec l'aperçu de Pest (A)³²⁴. Heureusement, un saut de la narration équilibre un peu le récit en ramenant le lecteur à Gran (A)³²⁵. Après cela, l'intégralité du chapitre VIII est consacrée à la description de « *Pesth et Bude* » (A)³²⁶. Une excursion dans « *un village hongrois* » (B) est censée constituer la plus complète description de paysage rural du voyage de Marmier en Hongrie³²⁷. De Pest à la frontière hongroise, suit d'abord la mélancolie des « *rives plates* » du Danube (C)³²⁸, la ville de Mohacz (A)³²⁹, le passage devant Vukovar et Illok et les frontières militaires (B), pour arriver à Peterwaradin et Neusatz (A)³³⁰. Le récit de Marmier inaugure un nouveau type de paysage, dont celui de Démidoff se fait en quelque sorte le précurseur et qu'on serait tenté de qualifier de « vertical ». Il s'agit de la description de la société qui voyage sur le même bateau que notre auteur³³¹. Ce paysage, immobile parce qu'enfermé dans les limites assez étroites du bateau (véritable « *tour de Babel* »)³³², et mobile parce que flottant sur le fleuve, n'est ni urbain, ni rural, ni même désertique. Sa description rappelle de nouveau un retour au XVIII^e siècle et à l'écriture du *vécu*. On remarque aussi que le

³¹⁹ *Ibid.*, pp. 30-38.

³²⁰ MARMIER, p. 99 et suiv.

³²¹ *Ibid.*, p. 109.

³²² *Ibid.*

³²³ *Ibid.*

³²⁴ *Ibid.*, p. 110.

³²⁵ *Ibid.*, p. 111 et suiv.

³²⁶ *Ibid.*, pp. 125-148.

³²⁷ *Ibid.*, p. 187 et suiv.

³²⁸ *Ibid.*, p. 200 et suiv. Notons que les rares mentions faites des villes de Kalotscha, Tolna et de Baja ne s'assemblent pas en une description de paysage urbain.

³²⁹ *Ibid.*, p. 206 passim.

³³⁰ *Ibid.*, p. 206 (Vukovar, Illok et les frontières militaires), 207-210 (Peterwaradin et Neusatz).

³³¹ *Ibid.*, pp. 211-212.

³³² *Ibid.*, p. 211.

moyen de transport, le bateau à vapeur, déjà assez commun aux années 1840, délaisse son caractère d'instrument et devient objet du voyage.

Le Danube de Thouvenel et le bateau de Marmier mis de côté, un calcul statistique des quarante-huit descriptions relevées donne une parfaite égalité entre descriptions de paysages urbains et ruraux (19-19), avec une forte présence de paysages désertiques (9). Un paysage désertique apparaît encore avec l'évocation de quelques lieux de passage non décrits, mais rapprochant cette description au paysage rural. Le nombre assez élevé de paysages désertiques s'explique d'une part par l'histoire de la Hongrie (on traverse des territoires autrefois ravagés par l'envahisseur turc) et par le moyen de transport choisi. Une lente descente en bateau sur le Danube renforce sans doute le sentiment de désert que l'on ressent déjà à cause de la rareté des lieux habités situés vraiment au bord du fleuve longtemps irrégulier.

Le taux très élevé des paysages urbains pourrait étonner dans un pays à forte dominante rurale.³³³ Il ne s'agit pourtant pas d'une « erreur » des voyageurs. D'une part, ils venaient d'un pays en nette expansion urbaine ; d'autre part (et ceci est surtout valable pour ceux qui voyageaient en bateau à vapeur) les haltes ou étapes se faisaient dans les villes, ces dernières disposant des établissements d'accueil nécessaires. Et, décrivant ce qu'ils voyaient, ils étaient obligés de parler des villes. (Voilà encore une conséquence du choix de l'itinéraire.) Si l'on poursuit le fil de cette logique, on devrait plutôt être étonné devant la quantité des paysages ruraux. En examinant de près les descriptions données par les différents auteurs, on conclut que le seul maréchal Marmont en a produit plus de la moitié (dix), avec ses deux voyages effectués dans la première moitié des années 1830. (C'est d'ailleurs chez lui qu'on observe le plus fort taux de paysages désertiques aussi.) A partir de 1837, le nombre de paysages ruraux chute donc considérablement parmi les descriptions.

Les paysages de Hongrie ne sont pas toujours contemplés en eux-mêmes ; souvent, ils évoquent d'autres paysages déjà vus auxquels parfois des souvenirs plus ou moins douloureux (voyage antérieur, pays natal quitté) sont également associés. Le paysage apparaît donc comme instrument de comparaisons et d'analogies.

Ainsi pour le maréchal Marmont, la ville de Güns, dans la « *délicieuse vallée* » de la rivière du même nom, « *ressemble plutôt à une ville allemande qu'à une ville*

hongroise »³³⁴. Une autre ville, Steinamager, dans la proximité précédente, est « *la patrie de saint Martin, évêque de Tours* »³³⁵. Cela peut rappeler le pays natal à l'exilé.

L'exemple le plus frappant apparaît lors de la description du pays entre Gran et Schemnitz, en Haute-Hongrie. La beauté du paysage devait être très touchante ; ce qui explique l'évocation de la Suisse, destination par excellence du voyage romantique :

*« De Gran, en remontant la rivière de ce nom, on se rapproche des montagnes, qui forment les contreforts des Karpathes. Au moment où l'on quitte ces plaines riches mais uniformes, on éprouve une sensation délicieuse. Des eaux vives sortent de chaque mamelon, des arbres séculaires décorent toutes les pentes, et l'on se croit transporté dans les cantons les plus beaux et les plus imposants de la Suisse. »*³³⁶

En 1834, le maréchal alla de Comorn à Buda par terre. La région qu'il traversait est décrite comme opposée aux « réalités hongroises », et la référence germanique y reçoit aussi une connotation positive :

*« Le pays qu'on traverse pour se rendre à Bude ne donnerait qu'une idée imparfaite de la Hongrie au voyageur, qui n'irait pas plus loin. Il est bien cultivé et varié. Il rappelle l'Allemagne, quoiqu'il ne présente pas l'image du bien-être : on se ressent puissamment le voisinage de Vienne. Aussi les propriétés qui sont entre la Leytha et Bude ont-elles en général une valeur plus grande, toutes choses égales, que celles qui sont au-delà du Danube. »*³³⁷

Buda est en soi-même « *pleine de souvenirs* », et rappelle au voyageur le Moyen Age³³⁸. Cela lui évite au moins de rappeler les souvenirs de sa vie personnelle.

La traversée de la très désertique Grande Plaine, et notamment la population immense des rares villages qui s'y trouvent lui rappelle la France, comme exemple opposé, donc objet de comparaison : « *Dans cette partie de la Hongrie, nouvelle pour moi, je remarquai le singulier contraste de plaines désertes, et de villages rares, mais immenses, et dont la population dépasse celle de toutes les villes de France du troisième*

³³³ D'après les statistiques, au début du XIX^e siècle moins de 25 % des Hongrois habitaient en ville. Voir *Mo. Tört.* 5/1, p. 434. Voir aussi *infra*, dans le chapitre traitant la ville comme thème dans les récits de voyage.

³³⁴ MARMONT, p. 33. En 1713, pour compléter la population de la ville décimée par un siècle et demi de guerres et d'épidémies, on y installa des Allemands. Au sujet de l'installation des Allemands en Hongrie au XVIII^e siècle, voir *Mo. Tört.* 4/1, pp. 49-56.

³³⁵ MARMONT, p. 34.

³³⁶ *Ibid.*, p. 45. Sur le rôle de la Suisse dans les voyages et récits de voyage romantiques, voir WALTER,

³³⁷ MARMONT, p. 20.

³³⁸ *Ibid.*

ordre... »³³⁹ Mais la France n'est pas seule à ce propos : le maréchal évoque l'analogie espagnole aussi :

*« En Espagne et en Hongrie les mêmes causes ont produit les mêmes effets. Les longues guerres, dont la Péninsule a été le théâtre, ont contraint ses habitants à s'agglomérer dans des villes, par groupes de cinq à six mille âmes, et à ne point se disséminer dans des villages ouverts, des hameaux, ou des métairies ; et comme rien ne change jamais en Espagne, les choses y sont restées dans le même état, quoique depuis longtemps elles eussent dû être modifiées. Les Hongrois qui ont eu raison de se réunir ainsi autrefois, vivant aujourd'hui sous l'égide d'un gouvernement protecteur, devront renoncer à une coutume sans objet et répartir leur population d'après les principes suivis dans tous les pays civilisés. »*³⁴⁰

La région qui se trouve à l'est de la Tisza et au sud du Körös (l'actuel comitat Csongrád), subit même la comparaison avec le delta du Nil : *« C'est sur la rive gauche de la Theiss surtout, que l'on trouve une prodigieuse fertilité ; le Delta du Nil ne présente pas à la vue une plus belle apparence. »*³⁴¹

Pour mieux décrire la rivière Maros, le maréchal recourt de nouveau à une analogie française : *« ... sa force [à Arad] peut être comparée à celle de la Marne auprès de Paris »*³⁴². Et la région ? *« On croit voir une belle province d'Allemagne, et il en est ainsi jusqu'à Temésvar. »*³⁴³ On reprend donc la méthode de l'explorateur, en essayant de décrire l'inconnu par le connu. Et s'il était vrai que le Banat (la région de Temesvar) se trouvait sur le continent européen, et n'était donc pas à explorer, le maréchal devait tenir compte des connaissances probables de son public.

En quittant la Hongrie par la frontière sud, Marmont expliquait encore la grandeur du Danube à l'aide d'une analogie allemande : *« [A peu de distance d'Orsova] le fleuve est d'une grande majesté, la masse des eaux qu'il roule n'est comparable à rien de ce que l'on voit dans le reste de l'Europe. Contenu entre des montagnes qui bordent les deux rives et coulant à plein bord, sa largeur est le double de celle du Rhin devant Mayence. »*³⁴⁴

³³⁹ *Ibid.*, pp. 55-56.

³⁴⁰ *Ibid.*, pp. 58-59

³⁴¹ *Ibid.*, p. 66.

³⁴² *Ibid.*, p. 74.

³⁴³ *Ibid.*, p. 75.

³⁴⁴ *Ibid.*, p. 113.

Les successeurs du maréchal semblent être moins liés aux souvenirs du passé ; et leurs discours sont aussi moins sujets à la nécessité d'analogies dans les explications.

La vie de Démidoff est, sans doute, moins liée au passé que celle du maréchal Marmont. Les descriptions de son *Voyage* sont aussi plus indépendantes. Il faut naviguer avec les compagnons du comte aux environs de l'île de Schutt (entre Presbourg et Raab) pour que la première allusion soit faite à une contrée lointaine. Le « *cri si aigre de la mauve* », qu'ils entendaient ici, a transporté nos savants, « *en pensée* », aux bords de l'océan³⁴⁵. On trouve des analogies plus concrètes aussi. Les rares habitants de ces lieux présentaient, quant à eux, l'aspect de la « *race bas-bretonne* »³⁴⁶. Une autre analogie française revient quand il faut parler du salaire des orpailleurs travaillant dans la région : « *Notre patron de barque nous a assuré que ces hommes, qui travaillent tout le jour, exposés à l'inclémence de l'air, ont peine à gagner par chaque journée la valeur de quinze sous de France.* »³⁴⁷

La comparaison avec l'industriel Occident revient dans une allusion de Démidoff aussi. Allant de Pest vers le sud en bateau à vapeur, l'aspect des villages ne luttant point contre les inondations, lui rappelle, par opposition, les pays occidentaux : « *Depuis que nous avons passé le Rhin, nous nous sommes demandé plus d'une fois comment donc tant de gens peuvent se trouver inoccupés dans tous les villages...* »³⁴⁸

L'évocation d'analogies ou de comparaisons étrangères est rare chez Thouvenel aussi. Cependant, Presbourg lui rappelle plutôt l'aspect d'une « ville autrichienne » (sans explication pour le lecteur)³⁴⁹. Le rappel de références non hongroises peut se faire aussi de manière indirecte. Ainsi, à la présentation de Pest-Buda, le débat autour du financement de la construction d'un pont en pierre, basé sur le droit de péage général, lui fait dire que ce moyen paraîtrait en France (« *chez nous* ») simple³⁵⁰. Encore dans cette ville, les arts et spectacles subissent une influence française que le voyageur notifie avec satisfaction :

« *Le grand théâtre, soutenu par un portique d'un style simple et sévère, passerait en tout pays pour un bel édifice, mais sa distribution intérieure laisse un peu à désirer. Il*

³⁴⁵ DÉMIDOFF, p. 68.

³⁴⁶ *Ibid.*, p. 69.

³⁴⁷ *Ibid.*, p. 70.

³⁴⁸ *Ibid.*, pp. 80-81.

³⁴⁹ THOUVENEL, p. 7.

³⁵⁰ *Ibid.*, p. 18.

*est spécialement réservé aux artistes allemands. Un second théâtre a été ouvert depuis trois ans dans le but d'encourager la littérature nationale. L'esprit français règne ordinairement sur les deux scènes ; j'ai vu représenter, sur la première, le Postillon de Longjumeau, et, sur la seconde, Christine de M. A. Dumas, traduite en vers hongrois. »*³⁵¹

L'évocation de la France se fait une fois dans le récit de Thouvenel, également à propos de la description de Pest-Buda, avec une nuance de désapprobation. En parlant des collections du Musée National, il semble acquis à une sorte de sympathie envers le sentiment national hongrois naissant. Il suggère donc que la France renonce à un objet historique hongrois en faveur de la Hongrie : « *Notre musée d'artillerie possède le bouclier de Mathias Corvin ; ce trophée, d'un mince intérêt pour nous, ne serait-il pas bien mieux placé à Pesth entre l'armure d'Etienne Bathory et le bâton de maréchal de Nicolas Palfy ? »*³⁵²

La France est encore une fois évoquée à propos de ce curieux paysage urbain que Pest et Buda constituaient. Notre voyageur commence à parler de la navigation sur le Danube qui pourrait être un facteur du développement de Pest. Dans la critique qu'il adresse à ses prédécesseurs, il leur rappelle (non sans une certaine condescendance envers l'Europe Centrale) que, dans le domaine de la navigation à vapeur, la France devait être à un point plus avancée : « *[La navigation sur le Danube] a été traitée trop sévèrement par des voyageurs étonnés de ne pas rencontrer sur les bateaux de Semlin et de Giurgevo le confortable que l'on est en droit d'exiger sur ceux qui font le trajet de Paris au Havre. »*³⁵³

Xavier Marmier se voyait obligé de donner des comparaisons européennes lorsqu'il insérait un chapitre traitant de la vie politique en Hongrie³⁵⁴. Cependant, le paysage politique ne doit pas être étudié dans ce chapitre. Par contre, dans le récit de son excursion à la campagne (dans un village hongrois), donc une description de paysage rural, il arrive à une conclusion selon laquelle les paysans hongrois seraient moins civilisés que leurs homologues lapons³⁵⁵ ! Un peu plus loin, le paysage du champ de bataille de Mohács le fait rêver et lui rappelle les événements historiques dont ce terrain

³⁵¹ *Ibid.* p. 29.

³⁵² *Ibid.*, pp. 29-30. Le Musée National a été fondé par le comte Ferenc (François) Széchenyi (le père d'István Széchenyi) à la fin du XVIII^e siècle.

³⁵³ THOUVENEL, p. 30.

³⁵⁴ Voir MARMIER, pp. 158-159.

³⁵⁵ *Ibid.*, p. 197.

avait été le témoin³⁵⁶. C'est alors l'évocation du temps passé et pas celle d'un pays étranger, objet de comparaisons ou d'analogies.

Les descriptions des paysages hongrois, que ceux-ci soient urbains, ruraux ou désertiques, ont aussi leurs spécificités. On serait tenté de dire : à chaque type de paysage, un type d'écriture. Des différences peuvent être saisies au niveau de l'espace consacré à tel ou tel paysage, l'étendue des descriptions, les objets constituant le paysage et, surtout, le vocabulaire utilisé (substantifs et adjectifs valorisants ou dévalorisants) pour décrire le paysage. Les rapports entre ces caractéristiques peuvent nous renseigner non seulement sur le *vu*, mais aussi sur les objectifs et les velléités du voyageur.

Le récit des voyages en Hongrie du maréchal Marmont montre dès le premier abord une dominante rurale (dix paysages sur dix-huit), avec une égalité entre paysages urbains et désertiques (quatre chacun). L'explication de ce phénomène est très simple : il était le seul à avoir deux fois voyagé en Hongrie, le seul à avoir traversé la Transdanubie et la Grande Plaine aussi et le seul à avoir toujours voyagé par terre. De plus, il s'intéressait (comme il l'avouait dès les premières pages de son texte) à l'élevage des chevaux en haras, pratiqué surtout en milieu rural³⁵⁷.

La distinction entre les trois types de paysages apparaît chez lui dès le choix des sujets évoqués à propos de l'un d'entre eux. C'est toujours dans les descriptions de paysages urbains qu'il parle de société, d'histoire ou de politique (ou s'aventure dans des réflexions de philosophie politique). La description du paysage rural est dans tous les cas en relation avec une des branches de l'agriculture. Le paysage désertique se distingue des deux précédents avant tout par son caractère de territoire inhabité. (On note ici que pour nos voyageurs le désert n'est pas l'endroit où il n'y a rien, mais celui où on ne trouve pas d'hommes ou les traces d'une activité humaine.)

Conformément à cette distinction, le paysage urbain est décrit avec l'utilisation d'un vocabulaire social, politique et historique. Les rares mentions de l'architecture se font aussi en ville. La description du paysage rural emprunte les substantifs au domaine de la nature (en désordre ou en ordre) : terres, forêts, arbres, cours d'eau, jardins... C'est à ce propos qu'on rencontre des adjectifs très valorisants, comme *riche, vif, délicieux...*³⁵⁸ Le

³⁵⁶ MARMIER, p. 206

³⁵⁷ Voir MARMONT, , p. 8.

³⁵⁸ Cf. *ibid.*, p. 45.

paysage désertique se caractérise par des adjectifs de connotation négative, qui suggèrent un aspect mélancolique : *triste, nu, dépouillé...*³⁵⁹

Demidoff et ses compagnons, dans le récit desquels la descente du Danube en bateau domine, décrivent plus de paysages urbains (six sur treize) que ruraux (quatre). Le désert y figure tout de même (deux C et un B-C). Nous avons déjà expliqué les raisons de ce phénomène³⁶⁰. La ville y offre aussi occasion de parler histoire et politique ; cependant la description de la campagne (paysage rural) n'est plus tellement liée à l'agriculture, mais plutôt aux types d'habitations (village, hameau...)³⁶¹.

Le taux des paysages ruraux ou désertiques est aussi très réduit chez Thouvenel ; et la ville se fait décrire de la même manière que chez ses prédécesseurs.

Le récit de Marmier donne déjà une nette dominance des descriptions de paysages urbains (six sur treize, à côté de trois ruraux et deux désertiques)³⁶². La ville fournit les mêmes sujets (histoire, politique, société) que dans les autres récits, mais cela peut arriver dans le cas d'un paysage rural aussi. Il s'agit de sa visite dans un « village hongrois », lui servant d'occasion à s'occuper (et il est le seul à le faire !) de la société rurale³⁶³. Les autres descriptions « respectent » la « règle » déjà définie dans le cas du récit de Marmont. Le paysage rural (vu de loin) est caractérisé par des adjectifs positifs : *riant, animé...*³⁶⁴. Une analogie pareille peut être observée dans le cas des paysages désertiques aussi. L'auteur les décrit comme « *silencieux* », « *tristes* », « *incultes* »³⁶⁵. (Il est à noter que le pays entre Pest et Mohács est décrit comme désertique par Démidoff et Marmier aussi³⁶⁶.)

Conclusion

L'apparition de l'itinéraire et son importance peut varier d'un récit à l'autre. Ainsi chez Thouvenel, on apprend à peine qu'il traversait le pays en suivant la ligne du Danube, de Vienne à Semlin par Pest. Dans un récit « classique » (et ceux de Marmont, de Démidoff ou de Marmier s'inscrivent dans ce groupe), la description ou la narration du

³⁵⁹ Cf. *ibid.*, p. 51.

³⁶⁰ Voir *supra*.

³⁶¹ Cf. Par exemple la description du paysage entre Vienne et Presbourg, par les compagnons du comte. DÉMIDOFF, pp. 52-61.

³⁶² Cf. MARMIER, 99-217.

³⁶³ *Ibid.*, pp. 187-199.

³⁶⁴ Cf. *ibid.*, p. 109.

³⁶⁵ *Ibid.*

³⁶⁶ Voir DÉMIDOFF, pp. 79-80 ; MARMIER, pp. 200-206.

voyage se scande soit par les haltes faites soit par les événements arrivés pendant l'itinéraire.

Parmi nos quatre voyageurs, le maréchal Marmont et Démidoff (en partie) empruntaient un moyen de transport terrestre pour effectuer leur voyage en Hongrie. Les compagnons de Démidoff et Thouvenel semblent ne parler que de bateaux. Quant à Marmier, son moyen de transport principal était le bateau ; mais cela ne l'empêchait pas de faire des excursions en « terre ferme ».

La représentation du paysage, « nouveau venu » dans les récits de voyage s'ordonne en fonction de trois types de paysages, le paysage urbain, le paysage rural et le paysage désertique. Bien que tous les types soient présents dans chaque récit, les proportions peuvent varier en fonction surtout de l'itinéraire choisi. Le taux très élevé de paysages urbains dans un pays rural comme la Hongrie est le résultat de la « vue sélective » des voyageurs venus tous d'un pays en plus forte expansion urbaine que la Hongrie.

Le recours aux références et analogies nationales ou aux souvenirs personnels devient de plus en plus rare à mesure qu'on avance dans le temps : beaucoup chez le maréchal Marmont, leur nombre devient négligeable chez Xavier Marmier.

L'examen des récits de voyage a aussi révélé que la représentation de chaque type de paysage a ses spécificités au niveau du vocabulaire et des sujets évoqués.

L'émergence d'un paysage en thème : la ville

Introduction

La ville jouait un rôle privilégié dans le voyage moderne et son écriture aussi. Le récit de voyage avait besoin d'un rythme qui assurerait au lecteur un moyen de suivre l'itinéraire du voyageur et de participer à son aventure³⁶⁷. Ce rythme pouvait être dicté au XIX^e siècle par deux facteurs, le moyen de transport (terrestre ou fluvial) et la succession des haltes. Ainsi un facteur pratique du voyage pouvait être mis à profit dans les récits. Or, comme on l'a d'ailleurs déjà remarqué, il se trouve que les haltes mentionnées dans les récits de voyages en Hongrie sont le plus souvent les villes. Les descriptions les plus détaillées s'occupent des villes et de leurs habitants tandis que la campagne qu'on traverse entre deux villes n'est digne, comme on le verra, que de jugements sommaires. Les villes peuvent être liées à n'importe quel propos : vie politique et économique, mœurs, habitudes et même le passé d'un pays sont évoqués à l'occasion de la visite des villes. Si l'on considère l'histoire des voyages, du récit de voyage et des méthodes de voyager au XVIII^e siècle, on se rend compte que ce phénomène est le résultat de processus divers agissant à peu près en même temps.

On a déjà remarqué qu'avant la mode du Grand Tour (et même un peu durant cette période), l'intérêt des voyageurs n'alla pas vraiment en direction de la perception et de la représentation des paysages (urbains, ruraux ou désertiques). La place primordiale était alléguée aux conditions matérielles (« physiques ») du voyage. Ainsi acquièrent une grande importance les auberges, lieux de repos ou d'incommodités³⁶⁸. Le changement s'opérant au cours du XVIII^e siècle a cependant commencé à briser cette image. La campagne (donc le paysage rural) demeurant au niveau de descriptions sommaires, la ville commençait à « décoller » et à dépasser dans les récits la phase où elle ne serait qu'une agglomération de bâtiments et d'hommes³⁶⁹. On consacre de plus en plus d'espace à la

³⁶⁷ Voir J. RONDAUT, pp. 587-598.

³⁶⁸ Cf. VIVIES, pp. 156 (à propos des voyageurs anglais sur le continent au XVIII^e siècle). A ce point de vue, les récits des trois voyages en France d'Arthur Young (dernières décennies du XVIII^e siècle) sont aussi très instructifs.

³⁶⁹ Cf. IACHELLO, p. 557. Dans son étude consacrée aux voyageurs français en Suisse à l'époque romantique, F. Walter dit que la ville devenait la norme dans les récits de voyage dès les XVI^e-XVII^e siècles. Cf. WALTER, p. 12.

description des activités (surtout religieuses ou mondaines) pratiquées en milieu urbain ; celle-ci devient même un moyen de caractérisation des villes³⁷⁰. Cette dévalorisation du monde rural et la mise en valeur du paysage urbain se font accompagner chez les voyageurs d'une perception de plus en plus claire de la hiérarchie entre villes, bourgs et villages.

Au XIX^e siècle (et surtout avec le romantisme), la ville devient une composante essentielle de la conscience écrite. Un peut voir un dégoût profond pour la petite ville de province, « eau stagnante », que tout le monde veut quitter. La grande ville, offrant de nouveaux horizons, devient en même temps le véritable lieu de l'épanouissement des destinées humaines. Le goût romantique met aussi en valeur la ville par l'estime proférée envers les monuments (« les ruines »)³⁷¹.

Selon Enrico Iachello, qui a étudié la place des villes de Sicile dans les récits de voyage, l'image de la ville avait commencé à se politiser vers le milieu du XIX^e siècle. L'explication serait que les voyageurs se hasardaient de plus en plus dans les rues hors le centre-ville et pouvaient ainsi relater d'une société urbaine plus complexe, moins homogène, dépassant celle des administrations et des arts et spectacles.

Les villes hongroises

A l'époque de nos voyageurs, la ville était donc déjà le symbole et le lieu privilégié d'un nouveau goût et d'une civilisation en Europe. Cependant les villes hongroises étaient loin, même à cette période de modernisation politique, économique et sociale qu'étaient les années 1830-1840, de caractériser un pays et une civilisation essentiellement ruraux. Déjà la définition de la « ville hongroise » se révélerait à cette époque effectivement impossible, puisque, d'après l'opinion des chercheurs hongrois brillamment synthétisée par Miklós Molnár, une grande diversité peut être constatée en ce qui concerne le statut politique et juridique des différentes villes. C'est le résultat d'un développement très spécifique (centres administratifs et diocésains, chefs-lieux de comitats³⁷², villes

³⁷⁰ IACHELLO, pp. 569-571.

³⁷¹ Voir à ce sujet CLAUDON, pp. 43 et 53-56.

³⁷² Les *comitats* (lat. *comitatus*), fondés à l'origine par des rois de Hongrie, aux XI^e-XIII^e siècles, sont progressivement devenus des organes de représentation et d'administration nobiliaires (jusqu'en 1848). Il leur appartenait la création de décrets (en assemblée générale) concernant leur territoire, leur exécution (aussi que des décrets royaux ou des lois votées par la Diète) et l'exercice du pouvoir judiciaire. Tous les nobles vivant sur le territoire du comitat (ou y possédant des terres), étaient, indépendamment de leur fortune, « membres du

minières³⁷³, villes et bourgs commerciaux, bourgades paysannes). Les statistiques démographiques peuvent aussi être trompeuses : le nombre d'habitants ne renseigne pas sur le niveau du développement urbain. Les privilèges royaux (qui ne tiennent pas compte des traits modernes) déforment aussi la réalité. Déjà sur les 60 villes royales, toutes n'étaient pas forcément développées. Parmi les 57 localités « développées » du pays, on comptait 22 villes franches royales³⁷⁴, 6 villes épiscopales et 29 *oppida*³⁷⁵. Seul les villes de Pest et de Buda ont réussi à dépasser (les deux ensemble !) le nombre de cent mille habitants à la veille de la révolution de 1848.³⁷⁶ Rien à voir donc avec les villes occidentales gonflées, centres effervescentes de la révolution industrielle et du capitalisme (mais aussi de la lutte sociale, de la criminalité et des épidémies)³⁷⁷. Vu ces difficultés de définition, on considérera dans ce qui suit comme villes les localités auxquelles les voyageurs donnent cette appellation, indépendamment de la place qu'elles auraient occupée dans une soi-disant « hiérarchie urbaine » hongroise.

L'itinéraire et le moyen de transport choisi imposent, comme on l'a vu, un certain nombre de lieux de passage. Ceux qui, partant de Vienne, empruntèrent la voie du Danube pour aller vers l'Orient ont dû nécessairement passer par les villes hongroises de Presbourg et de Pest-Buda³⁷⁸. (Les dernières, qui forment depuis 1873 avec *Óbuda* le noyau de la commune de Budapest, étaient encore pendant les années 1830-1840 des

comitat ». Les représentants des comitats, obligés à suivre les « instructions » de leurs circonscriptions, ont fourni le gros de l'effectif de la Chambre basse de la Diète hongroise (Etats généraux). Comptant parmi leurs privilèges l'inviolabilité du territoire et l'indépendance de l'administration (impôts compris), les comitats sont devenus, dès les années 1780-1790, des bastions de l'opposition au gouvernement de Vienne. Voir à ce sujet l'article « Nemesi vármegye » (Comitat nobiliaire), in: BAN, t. 2, pp. 53-54.

³⁷³ Les villes minières, situés près des mines jouissaient en Hongrie dès le Moyen Age du privilège d'extraire les métaux à leur bénéfice, en ne payant au roi ou au seigneur sur le territoire de qui elles se sont établies qu'un droit d'extraction (un dixième de la masse extraite dans le cas de l'or, et un huitième dans le cas des mines d'argent). Toutes les villes minières royales se trouvaient dans le pourtour montagneux, situé à l'extérieur de la Hongrie actuelle. Les villes minières se trouvant sur le territoire d'un seigneur privé, avaient le statut des *oppida*. Voir l'article « Bányavárosok » (Villes minières), in: BAN, t. 1, p. 42.

³⁷⁴ Les villes franches royales ont été extraites par le roi dès le XII^e-XIV^e siècle à la juridiction du comitat nobiliaire sur le territoire duquel elles se trouvaient, et pouvaient envoyer leurs représentants à la Diète, où elles restaient toujours minoritaires. (A partir de la fin du XVIII^e siècle, les 32 villes franches royales représentées à la Diète y ont disposé d'une seule voix ensemble !) Cf. BAN, t. 2, pp. 159-160.

³⁷⁵ Les *oppida* étaient en Hongrie avant 1848 des villes à dominante agricole relevant d'une juridiction seigneuriale. Un puissant mouvement de rachat des droits seigneuriaux a débuté aux années 1820. Il est noter que le nom ne désignait pas le type d'agglomération mais son statut juridique. Cf. l'article « Mezőváros » (Oppidum), in: BAN, pp. 37-38.

³⁷⁶ Cf. MOLNAR, pp. 239-240.

³⁷⁷ Voir à ce sujet LECLERC, pp. 246-249. Pour le développement des villes en France pendant la première moitié du XIX^e siècle, voir par ex. BARJOT, Dominique – CHALINE, Jean-Pierre, « Démographie et société » in : BARJOT, Dominique – CHALINE, Jean-Pierre – ENCREVE, André, *La France au XIX^e siècle*, Paris, 1995, pp. 57-59 et BOURILLON, Florence, *Les villes en France au XIX^e siècle*. Paris-Gap, 1992, pp. 11-98.

localités autonomes³⁷⁹.) Des haltes facultatives ont pu être effectuées à Komárom (*Komorn* en allemand) ou à Esztergom (*Gran*). Au sud de Pest, la ville de Mohács était un lieu de repos pour le navire et ses passagers. Les arrêts et les horaires de départ et d'arrivée ont été imposés par la navigation à vapeur pour l'ensemble du parcours dans le cas de Thouvenel et de Marmier. Dans le cas de l'expédition de Démidov, les compagnons du comte louaient des bateaux sans vapeur entre Vienne et Pest ; tandis que de Pest ils naviguaient vers le sud à bord du *François I^{er}*. Le comte lui-même alla, comme on le rappelle, de Vienne à Pest par terre.

On se rappelle qu'un parcours semblable était effectué par le maréchal Marmont en 1834 ; mais il le continua vers l'est encore par terre ; et, trois ans plus tôt, il traversait la Transdanubie et la partie occidentale de la Haute-Hongrie aussi par terre.

La première ville hongroise que le maréchal vit lors de son premier voyage en 1831, était *Ædenbourg* (Sopron), chef-lieu du comitat du même nom. A la rédaction de son récit, il la considérait comme un exemple de la ville hongroise typique :

*« Ce chef-lieu de comitat ressemble à la plupart des villes de ce rang en Hongrie : de grands espaces, couverts de maisons éloignées et très-basses, des rues extrêmement larges, des places immenses, voilà l'aspect que présentent à la vue des réunions d'habitations de cinq à six, ou sept mille âmes. »*³⁸⁰

La ville d'Ædenbourg apparaît donc chez le maréchal comme objet d'une description à vocation générale. Cette description l'amène jusqu'à essayer d'arrêter quelques traits généraux concernant l'aspect et les réalités sociales des villes hongroises (entre autres, l'existence d'un grand nombre de nobles pauvres, contraints souvent à un travail manuel) :

« Le fond de la population est composé des bourgeois, sorte de population mixte, qui possèdent des terres de seconde main, c'est-à-dire, de la commune, qui elle-même est considérée comme un gentilhomme et possède les droits de seigneur.

Dans la population des villes, il y a aussi un assez grand nombre de gentilshommes prolétaires, ou qui ne possèdent que quelques champs, qu'ils cultivent de leurs mains et qui les font vivre. Ces réunions d'habitations donnent l'idée d'une ville en construction, et

³⁷⁸ Dans les récits de voyage, le nom de Pest (rive gauche) peut revêtir la forme de *Pesth*, tandis que Buda est souvent mentionné sous son nom allemand *Ofen* ou « francisé » : *Bude*.

³⁷⁹ Pour l'histoire des villes de Pest et Buda au XIX^e siècle, voir surtout l'incontournable synthèse de HOREL, Catherine, *Histoire de Budapest*, Paris, 1999.

³⁸⁰ MARMONT, p. 29.

le sont en effet. Car quoique plusieurs d'elles portent des noms anciens, elles ont été détruites dans les guerres avec les Turcs, qui les ont possédés temporairement. Ce n'est que depuis l'affranchissement du pays que ces villes sont sorties de leurs cendres.»³⁸¹

De cette ville, le maréchal continua sa route par l'ouest de la Hongrie, en direction du lac Balaton. Les villes qu'il traversait étaient au nombre de deux. La première, *Güns* (Kőszeg), lui semblait une ville allemande, à peine digne d'être mentionné. La deuxième était déjà plus intéressante. Il s'agit de Szombathely (« *Steinamager* »), siège épiscopal connu en Europe, d'un aspect sobre et d'un passé riche en souvenirs : « *C'est une ville chef-lieu de comitat, qui, du temps des Romains, portait le nom de Sabaria. On y découvre chaque jour des antiquités. Un belle cathédrale d'un goût simple, d'une dimension convenable et d'une belle architecture, y a été bâtie il y a peu d'années. Cette ville est la patrie de saint Martin, évêque de Tours.* »³⁸²

Passant par le château de Keszthely et le bord méridional du Balaton, notre voyageur arriva à *Stuhlweisenbourg* (Székesfehérvár) qu'il trouva en effet sans charme et sans importance. Pour lui, c'était avant tout une ville « anciennement importante » :

« Stuhlweisenbourg est une des villes les plus anciennes de la Hongrie : c'est le lieu où saint Étienne, chef de la dynastie des Arpads, plaça le premier la couronne royale sur sa tête. Stuhlweisenbourg n'a aucun monument qui constate ni son âge, ni sa gloire. Les guerres contre les barbares [les Turcs] ont tout détruit : c'est une ville d'hier, qui n'offre que des espérances et ne présente aux yeux aucun souvenir. »³⁸³

Le seul élément que le maréchal retenait de sa visite à Pest-Buda en 1831, était une course des chevaux (invention du comte Széchenyi « importée » d'Angleterre et considérée comme un moyen de la promotion de l'élevage des chevaux en Hongrie) qu'il jugea sans fondement, sans raison d'être et sans utilité en Hongrie. On ne reçoit aucune notion de l'aspect géographique, monumental ou sociale des villes jumelles³⁸⁴.

³⁸¹ MARMONT, pp. 29-30. *Affranchissement du pays* : allusion à la libération de la Hongrie sous le joug ottoman à la fin du XVII^e siècle (1683-1699). Les mouvements des « mécontents » à la fin du XVII^e siècle, et surtout la guerre d'indépendance de Rákóczi (1703-1711) ont encore ralenti la reprise. Sur la libération de la Hongrie, voir R. VARKONYI, Ágnes, *Magyarország visszafoglalása 1683-1699* (La Libération de la Hongrie, 1683-1699), Budapest, 1987 ; id. (dir), *Magyarország története tíz kötetben* (Histoire de la Hongrie en dix volumes), t. 3/2 (1526-1686), Budapest, 1987, pp. 1616-1636 et t. 4/1, pp. 87-89. Pour les mouvements d'indépendance, voir *Mo. Tört.*, t. 4/1, pp. 157-294.

³⁸² *Ibid.* p. 34. Voir aussi TOTH, *Le duc de Raguse à Szombathely*, pp. 125-131.

³⁸³ MARMONT, p. 39.

³⁸⁴ *Ibid.* pp. 40-42.

Reparti de Pest-Buda pour Vienne, le maréchal devait passer par Gran, Neusohl, Schemnitz et Presbourg.

Gran, siège de l'archevêque primat de Hongrie, se fait remarquer pour lui par la construction (encore inachevée) de la nouvelle basilique, qu'il jugea d'ailleurs inutile (il méditera même un peu sur l'intérêt de l'édifice) :

*« Gran, siège de l'archevêque primat de Hongrie, est aujourd'hui l'objet d'une curiosité particulière, à cause de l'église qu'on y construit [...] Son architecture est susceptible d'une critique fondée, et la première critique à lui adresser, c'est que ses dimensions colossales ne sont pas en harmonie avec les moyens d'exécution, et que si jamais elle était achevée, la population tout entière de Gran serait insuffisante pour la remplir convenablement dans les solennités. C'est donc une conception malheureuse et mal exécutée. »*³⁸⁵

Sa route conduit le maréchal aux villes minières (argent, or et cuivre); la description des mines et des moyens d'exploitation y écrase celle des villes. De Schemnitz, on n'apprendra que sa fonction et son emplacement géographique approximatif :

*« On arrive à Schemnitz, chef-lieu d'un comitat et du pays des mines, où l'administration de cette portion des revenus publics est établie [...] La ville de Schemnitz, située sur le penchant d'une montagne élevée, est placée au-dessus même du trésor que renferme le sol sur lequel elle est bâtie. »*³⁸⁶

Chremnitz mérite encore moins de description et n'arrive pas à émerger de son entourage géographique : *« Je vis Chremnitz qui renferme les mines d'or... Le pays qui environne cette ville est triste, nu et dépouillé. Chremnitz possède un hôtel de monnaies bien chétif et peu digne d'appartenir à u souverain puissant. »*³⁸⁷

Sur le chemin de retour, Presbourg était la dernière ville. A propos de cette localité, qui *« n'a rien de remarquable »*, on met l'accent sur son rôle politique et sur la proximité de Vienne :

« Presbourg est la première ville de Hongrie, sur la frontière d'Autriche. Son importance résulte de ce que sa proximité de Vienne l'a fait choisir pour le lieu du couronnement des rois de Hongrie, et pour la résidence habituelle de la diète. Cette ville

³⁸⁵ *Ibid.* pp. 43-44.

³⁸⁶ *Ibid.* p. 46.

³⁸⁷ *Ibid.*, pp. 50-51.

n'a rien de remarquable ; quoique assez belle, elle participe du caractère de toutes les villes de ce pays ; rien n'y est complet, et, au premier coup d'œil, son état d'imperfection révèle tout ce qui lui manque. Un grand château couronne la montagne et domine la ville ; il a été, autrefois, le lieu de résidence des rois : Joseph II consacra ce vaste bâtiment à un séminaire ; puis l'empereur François l'employa au logement des troupes, mais, peu après, il fut brûlé, et depuis il n'a pas été rétabli. »³⁸⁸

La visite à Presbourg sert aussi de prétexte au maréchal pour relater le couronnement de l'empereur-roi Ferdinand V (1830-1848)³⁸⁹.

Au printemps de 1834, notre voyageur se dirigea de Vienne à Pest-Buda. Sa première étape était Raab (Győr), lieu d'une victoire napoléonienne sur les troupes austro-hongroises (1809). Se passant de la description de la ville, il ne s'intéressait qu'au champ de bataille. La première ville hongroise passe donc entièrement inaperçue dans le récit³⁹⁰. *Comorn* (Komárom) est le premier centre urbain qui mérite quelques phrases. Ce n'est pas par hasard : Komárom est connu partout de sa forteresse, construction préoccupant l'attention du duc de Raguse aussi. Pourtant, il n'oublie pas la ville ; ceci s'explique par ce que la ville était comme une continuation de la forteresse :

« La ville qui contient une population de quatorze mille âmes, est en dehors de la forteresse, en avant, entre les deux rivières [le Waag et le Danube] ; on doit la couvrir par cinq grosses redoutes revêtues, munies chacune de leurs moyens complets de défense et pouvant résister isolément. Ces redoutes doivent être liées par un retranchement en terre, couvert par un fossé plein d'eau, et cet ouvrage est commencé. En résultat la place de Comorn est très forte... »³⁹¹

La visite de Pest-Buda s'imposa au maréchal, et il saisit à merveille l'opposition des deux villes, chacune occupant une des rives du Danube. (L'antagonisme de Pest et de Buda s'exprimera également au début de la révolution de mars 1848³⁹²). Buda était la ville du pouvoir (et résidence du palatin, une sorte de vice-roi de Hongrie, fonction remplie depuis longtemps par les membres de la dynastie des Habsbourg) et du conservatisme ; Pest se faisait remarquer par son dynamisme. La perception de cette contradiction pousse

³⁸⁸ *Ibid.*, pp. 51-52.

³⁸⁹ *Ibid.*, pp. 52-53.

³⁹⁰ Sur le passage à Raab, voir *ibid.*, pp. 7-8.

³⁹¹ *Ibid.*, pp. 16-17.

³⁹² Le 15 mars 1848, la révolution a éclaté à Pest et s'emparait progressivement des autres « quartiers ». cf. SPIRA, Gy., « La révolution bourgeoise », in: HANAK, P. (dir.), *Mille ans d'histoire de la Hongrie*, Budapest, 1986, p. 110.

le maréchal à une sorte de réflexion politique au cours de laquelle il reconnaît le caractère féodal du système hongrois et, s'appuyant sur l'expérience occidentale, il va jusqu'à donner une leçon de libéralisme :

« La vue de Bude présente un coup d'œil imposant. Ville ancienne et capitale de la Hongrie, ville pleine de souvenirs, elle impose au voyageur et rappelle le moyen âge. Placée dans un lieu élevé et entouré de murs, elle était autrefois une forteresse.... Bude est la ville des autorités, la ville du gouvernement ; elle est aussi belle que sa situation le comporte et de beaux palais la décorent. C'est dans cette ville que le palatin fait sa résidence ; c'est là que les tribunaux supérieurs rendent la justice ; c'est la ville royale. De l'autre côté du fleuve est la ville de Pest. C'est la ville de l'opposition, la ville des novateurs, la ville du commerce et de l'industrie. Elle prend un développement rapide ; sa population augmente à coup d'œil, de beaux quartiers s'élèvent, et cependant un obstacle invincible s'est opposé ; à ce qu'aucune ville hongroise ne puisse devenir une grande place commerciale, tant que les lois civiles qui régissent le pays ne seront pas modifiées. Il n'y a pas de commerce étendu et avantageux sans crédit ; et il n'y a pas de crédit là où la propriété est incertaine et où un débiteur ne peut être contraint à payer ses dettes. Tel est le cas pour la Hongrie : le créancier n'a de garantie que dans la moralité du débiteur, et comment apprécier cette valeur quand il est question d'effets de commerce couverts des signatures de gens pour la plupart souvent inconnus ? »³⁹³

Cette réflexion continue encore pendant plusieurs pages. Le maréchal est tellement préoccupé par la question du développement de Pest que, plus tard, il y revient en rappelant son voyage précédent :

« J'avais déjà parcouru cette partie de la Hongrie, il y a trois ans. J'ai été frappé de la prospérité croissante de Pesth, malgré la grande gêne qu'elle éprouve dans son commerce Ses négociants étant sans crédit, doivent faire toutes leurs transactions au comptant, et lorsque la nature des affaires exige du papier, il faut qu'ils en fassent chercher à Vienne et qu'ils envoient de l'or dans cette ville, pour s'en procurer. On conçoit les embarras et les frais qui en résultent. Mais la ville de Pesth est si bien placée au milieu d'un pays immense et fertile, ses affaires sont si naturelles qu'elles prospèrent malgré ces obstacles. Que sera-ce, quand l'amélioration de la culture, qui partout se fait sentir, aura ajouté aux produits ; quand les dessèchements des marais de la Theiss auront

³⁹³ MARMONT pp. 21-22.

*rendu à l'agriculture les terres les plus fertiles ; quand un canal, ouvert entre cette rivière et le Danube à Pesth, aura établi un moyen de transport facile, économique et prompt pour les denrées ? Ces projets sont dans toutes les têtes : pour qu'ils soient mis à exécution, il suffit que les lois civiles soient réformées ; alors tout ira de soi-même. »*³⁹⁴

Les villes auraient ainsi reflété les contradictions et les entraves d'un pays essentiellement rural³⁹⁵, et auraient servi de prétexte à un discours politique ! Il faut cependant noter que l'opinion du maréchal Marmont était très proche de celle de la noblesse libérale de Hongrie.

L'importance des villes accroît encore lorsqu'on se décide à les quitter. Le 26 avril 1834, le duc de Raguse s'éloigne de Pest en 1834 et s'apprête à traverser la Grande Plaine, le paysage désertique par excellence. On retrouve alors un jugement sommaire : *« Elles [les plaines hongroises] sont sans habitants et sans culture, les chemins sont tracés au hasard et selon la caprice des voyageurs. C'est le pays vraiment barbare. [...] Dans cette partie de la Hongrie, nouvelle pour moi, je remarquai le singulier contraste de plaines désertes, et de villages rares, mais immenses, et dont la population dépasse celle de toutes les villes de France du troisième ordre. »*³⁹⁶

On remarque tout de suite une spécificité hongroise : d'après les récits de voyage, il n'y a pas de transition entre grande ville et campagne déserte. Dans ce contexte la ville rejoint encore mieux son aspect civilisateur ; et l'absence de toute civilisation se fait remarquer par l'absence des villes. En même temps, l'auteur laisse à penser que ces villages gonflés fonctionnent comme autant d'entraves au développement urbain, économique et social.

Pour toute la Grande Plaine, seule Kecskemet est mentionnée par le maréchal Marmont comme ville ; et seule sa fonction agricole est mise en valeur :

« Je couchai à Kecskemet, ville agricole de trente-huit mille âmes. [...] Mon arrivée y était annoncée et je fus reçu par les magistrats avec honneur et distinction. [...] L'hospitalité que l'on me donnait était une hospitalité municipale ; aussi fut-ce à l'hôtel-de-ville que l'on fit mon logement [...] En approchant de Kecskemet on trouve une agriculture assez perfectionnée, des terres d'une qualité supérieure, des jardins, des

³⁹⁴ *Ibid.*, pp. 27-28.

³⁹⁵ A ce sujet voir encore RENOUVIN, Pierre, *Histoire des relations internationales. Tome cinquième : le XIX^e siècle I. De 1815 à 1871 : L'Europe des nationalités et l'éveil de nouveaux mondes*, Paris, 1954, pp. 138-139.

³⁹⁶ MARMONT pp. 55-56.

*vignes et des arbres fruitiers. La bonté et grosseur des pommes de Kecskemet font la réputation de cette ville. »*³⁹⁷

Prendre le service de poste entre Vienne et Pest signifiait pour le comte Démidoff de n'avoir à visiter que deux villes de Hongrie, à savoir *Presbourg* et *Ofen* (Buda)³⁹⁸.

Quant à Presbourg (où il ne passe qu'un « *séjour très abrégé* »), le comte disserte tout d'abord sur sa fonction politique. Visitant les bâtiments abritant la Diète, il s'étonne des contrastes qui existent entre le caractère modeste des constructions et le faste de la noblesse hongroise. Il trouve cependant que le gouvernement autrichien avait retenu la Diète à Presbourg pour qu'il ait plus d'impact sur elle, du fait de la proximité géographique de Vienne. Presbourg serait ainsi incapable de noyauter la résistance aux tentatives impériales et devenir le symbole de l'indépendance de la Hongrie³⁹⁹.

Et comment voit-il la ville physique ? Il trouve l'aspect de Presbourg plutôt agréable, sans y consacrer trop de mots. Le côté politique aurait ainsi prévalu sur les réalités urbaines.

*« Presbourg est une ville qui doit laisser son souvenir. Située agréablement sur la rive gauche du Danube, elle a pour pendant, sur le rivage opposé, de belles masses de verdure ombrageant des promenades très-fréquentées, et qui méritent qu'on traverse le fleuve pour les mieux voir. La ville elle-même est commandée par un château... Presbourg possède aussi quelques monuments remarquables, et tous les établissements publics que comporte une ville royale longtemps florissante. »*⁴⁰⁰

Le lendemain, notre comte arrivait déjà à Buda, dont l'image est inséparable de celle de Pest. Buda est ce que Presbourg ne pourra pas être, le symbole de la Hongrie historique, de la grandeur d'antan. A ce propos, Demidov se charge aussi de présenter brièvement les heurs et les malheurs que Buda avait dû vivre :

« Le 4 juillet, dans l'après-midi, nous arrivions à Ofen, ou plutôt à Bude, la ville hongroise par excellence, qui, du haut de son rocher, voit s'échelonner ses quatre grands faubourgs qui descendent jusqu'au Danube... Bude annonce assez, par son aspect imposant, qu'elle est le représentant de cette Hongrie historique qui fut si longtemps heureuse, forte et indépendante. Sous les Romains, elle se nommait Sicambria, et la tradition veut que son nom actuel lui ait été imposé en mémoire d'un frère d'Attila, nommé

³⁹⁷ *Ibid.*, pp. 61-63.

³⁹⁸ *Ibid.*, pp. 46-50.

³⁹⁹ *Ibid.*, pp. 46-47.

Buda. Quoi qu'il en soit, Bude est restée debout pour raconter toute cette vaillante histoire de la Hongrie, qui commence à la conquête d'Arpad, voit s'élever au onzième siècle la dynastie d'Étienne, se continue sous les vingt-trois rois de sa race et sous les souverains de la branche d'Anjou, jusqu'à Wladislas II, qui rassembla les lois en code, et finit à Louis II, dont la mort, arrivée à Mohacs, en 1526, entraîna la chute de l'antique monarchie hongroise.

Bude, ainsi arrachée à ses princes légitimes, et soumise pendant plus d'un siècle et demi au pouvoir des Turcs, a gardé malgré elle les traces de cette domination violente ; témoin ses bains, qui sont des bains orientaux ; ses clochers en métal, qui sont presque des minarets. Mais une fois que ces vainqueurs farouches eurent été expulsés au-delà de leurs conquêtes, et malgré le mélange du culte grec, toutes les illustrations de la religion, de la royauté et de la nationalité hongroises, se sont réunies pour effacer l'injure faite à ces murailles sacrées. Bude conserve dans son trésor la couronne de saint Étienne, son globe impérial et son sceptre. Elle est le siège et la résidence du palatin du royaume et des hauts dignitaires ecclésiastiques ; et depuis que la Hongrie, longtemps partagée, a reconnu les droits héréditaires de la maison d'Autriche, Bude a repris son titre bien mérité de reine et de capitale. »⁴⁰¹

Face à Buda, Pest déploie ses activités modernes et présente les traits d'une ville dynamique : « ...de l'autre côté du fleuve, sur la rive gauche, Pesth étale toute sa grandeur et tout son luxe de ville nouvelle et déjà enrichie »⁴⁰². Malgré cette opposition, le destin commun des deux villes ne pouvait pas échapper au comte. On pourrait même dire qu'il prévoyait l'avenir, donc l'union des deux villes :

« Il est peu de situations plus remarquables que celles de ces deux villes, Bude et Pesth, séparées par un fleuve aussi large que le Danube, mais qui ne font en réalité qu'une seule et même cité. Pesth compte soixante mille habitants ; elle est toute remplie de bruit et de mouvement ; c'est la ville active, remuante, laborieuse : elle produit plus qu'elle ne consomme. Ses belles rues, ses larges quais, sont disposés pour un commerce qui s'étend chaque jour, et bordés d'édifices de bon goût. »⁴⁰³

Les compagnons de Démidoff, qui ont suivi, comme on l'a dit, un itinéraire différent entre Vienne et Pest, ont aussi passé par Presbourg. Le groupe des savants y

⁴⁰⁰ *Ibid.*, pp. 47-48.

⁴⁰¹ *Ibid.*, pp. 48-49.

⁴⁰² *Ibid.*, p. 48.

séjournait un peu plus longtemps que le chef de l'expédition. Ils visitèrent en effet la citadelle en ruines depuis 1809 et en donnaient une description assez détaillée tout en la trouvant d'un aspect triste. Ils y consacrent trois pages : il est vrai, elles contiennent également le rapport d'une rencontre avec un lieutenant hongrois, « *prisonnier des ruines* »⁴⁰⁴. Presbourg leur paraît d'ailleurs une ville sans importance ; ils y remarquaient pourtant l'existence de troupes de l'armée, d'un théâtre et d'un « *cirque* »⁴⁰⁵. On apprend donc peu de Presbourg, sinon que c'est un lieu de rencontres personnelles avec les Hongrois. Les scientifiques ne manqueront pas pourtant de mentionner, au moment de leur départ, le rôle éminemment politique de Presbourg : c'est le lieu du sacre royal⁴⁰⁶.

On consacre un peu d'espace à Komorn aussi, chef-lieu d'un comitat et forteresse renommée. Ce dernier aspect saute évidemment aux yeux de nos voyageurs qui retiennent cette fonction militaire tout en remarquant la beauté et l'aisance de la ville. Komárom serait ainsi un exemple d'urbanisme en Hongrie ? Les Français avouent de ne pas avoir pu trancher dans cette question – et pour une raison très simple :

« Komorn nous arrêta un moment vers le soir. Cette ville, dont le nom hongrois est Komaron, chef-lieu du comitat de ce nom, est assise au confluent de la Donau-Waag et de la Neutra avec le Danube. Des fortifications d'un grand développement et d'une construction moderne défendent la ville et les passages ; tout indique que cette position doit être d'une grande importance stratégique, et que la citadelle de Komorn mérite la grande réputation que lui ont faite les hommes de guerre.

*Une halte d'un quart d'heure ne nous a permis de visiter qu'une église assez belle, dédiée à saint André, et qui est l'une des cinq églises que Komorn a vouées au culte catholique. Trois temples sont ouverts aux autres croyances pratiquées dans cette ville, qui ne compte pas moins de douze mille habitants. Les quais spacieux et les maisons de bonne apparence que nous avons remarqués, annoncent qu'en cet endroit l'aisance est devenue une des conditions de la vie. Mais, cependant, la nuit tombait et le ciel annonçait un prochain orage : nous n'avons donc pu juger ni de l'aspect ni du mouvement de la population. »*⁴⁰⁷

⁴⁰³ *Ibid.*, p. 49. Sur l'opposition Pest-Buda, voir encore pp. 78-79.

⁴⁰⁴ *Ibid.* pp. 61-64 et plus spécialement pp. 63-64.

⁴⁰⁵ *Ibid.*, pp. 65-66.

⁴⁰⁶ *Ibid.*, p. 67.

⁴⁰⁷ *Ibid.*, pp. 72-73.

La ville d'Esztergom s'imposa comme l'arrêt prochain. L'équipe y met pied sur terre, et ne tarde pas à remarquer le caractère fondamentalement religieux de la ville. Esztergom était (et est encore) le siège du plus haut dignitaire de l'Eglise catholique de Hongrie (le primat), et ce fait laissait son empreinte sur la ville. Tous les monuments dont on trouve la description dans ce récit, appartenaient à l'Eglise ; une place importante est donnée à la nouvelle basilique, édifice préoccupant l'imaginaire et le raisonnement des contemporains pendant des décennies :

« Gran, l'Esztergom des Hongrois... est située sur la rive droite du Danube, dans un vallon très-agréable. Chef-lieu de palatinat, et longtemps résidence des rois de Hongrie, Gran fut plus d'une fois la proie des Turcs, ennemis acharnés de ces belles contrées ; mais elle demeura toujours chère aux hautes puissances ecclésiastiques, qui, chassées par l'invasion, ramenaient dans ses murs, après chaque orage, les pompes et la grandeur d'un archiépiscopat qui date du onzième siècle et du martyr de saint Étienne.

Sur la montagne qui domine la ville, et sur le terrain de son ancienne citadelle, un religieux primat, le prince Alexandre de Rudnay, a érigé les somptueux édifices dont sa piété a doté l'antique chef-lieu du diocèse. Un palais pour l'archevêque, un autre palais pour le chapitre, et un vaste séminaire, tels sont les monuments qui dominent le vallon ; mais ce qui couronne dignement cette sainte colline si longtemps musulmane, c'est une gigantesque et magnifique église, dont la construction n'est malheureusement point achevée. Cette vaste basilique, bâtie sur le plan d'une croix grecque, est construite en massifs de brique, mais elle est revêtue de plaques de granit et de porphyre d'une rare beauté. Défendue en ce moment par un toit provisoire, l'église métropolitaine est destinée à se couvrir d'un dôme qui terminera dignement le monument le plus grandiose qu'on puisse voir dans ces contrées. Cependant, telle qu'elle est, inachevée, cette malheureuse église est déjà traitée comme on ne traite que trop souvent nos vieux monuments gothiques. L'ignoble badigeon, cet abominable déguisement qui rendrait laides les plus nobles pierres, recouvre déjà ces murailles naissantes ; la sculpture a disparu sous cette malheureuse couleur blanchâtre, qui n'a pas même respecté le palais impérial de Vienne. »⁴⁰⁸

Tout comme Presbourg ou Komárom, Esztergom conserve aussi un seul aspect : le premier était politique, le deuxième militaire et celui-ci religieux.

⁴⁰⁸ *Ibid.*, pp. 75-76. Voir également les récits du maréchal MARMONT et de MARMIER.

Quant à Pest, les compagnons de Démidov en ont la même impression que leur chef : c'est une ville dynamique comparable à celles du monde occidental, une « *grande et opulente capitale* »⁴⁰⁹.

Après le départ de Pest (sur le bateau à vapeur *François I^{er}*), on est témoin du même phénomène que chez le duc de Raguse : la civilisation semble disparaître et on navigue dans le désert :

*« Au bout d'une heure, l'une et l'autre ville avaient disparu, et le Danube n'avait plus pour rivage que ses éternelles et pâles prairies. Le fleuve était sorti de son lit et s'était répandu au loin, inondant les villages et les métairies, dont les misérables habitants sont autant de sauvages amphibies. Des troupeaux de bœufs blancs et parfois des buffles, de longues files de cormorans effarouchés par le bruit du navire, tel était le seul spectacle qui pût nous distraire dans cette traversée. »*⁴¹⁰

Traversant les territoires centraux de la Hongrie, le navire des voyageurs s'arrêta à deux villes, Tolna et Mohács. La première n'avait rien d'une ville hongroise : ravagée lors des guerres turques, elle était en fait peuplée de colons allemands, et les activités de ses habitants étaient uniquement agricoles :

*« A Tolna, nous débarquons quelques voyageurs. Tolna est peuplée d'Allemands ; ravagée de fond en comble, à l'époque de la retraite des Turcs, cette petite ville a su s'élever sur ses ruines une bourgade où des colons sont venus implanter leur patiente agriculture. L'exploitation de la vigne et du tabac, circonscrite dans un rayon peu étendu, fait vivre cette colonie. »*⁴¹¹

Mohács paraît assez vif, mais aussi étonnant : c'est une ville où les femmes travaillent au lieu des hommes⁴¹² ! Les propos écrits sur Mohács relatent plutôt du passé : on commémore la défaite des Hongrois face aux Turcs en 1526 et la victoire du prince Eugène de Savoie (1687). La ville moderne offrait cependant un aspect désolant (ce qui explique la préférence historique) : « *Nous trouvâmes les rues spacieuses et régulières, mais toutes remplies d'un fumier humide et infect, sur lequel de mauvaises maisons étaient bâties ; les édifices publics étaient généralement en harmonie avec tout le reste de la ville... Mohacs compte quatre mille habitants, dont on ne serait guère porté à envier le sort si l'on jugeait du pays par son déplorable aspect au moment de notre passage. Par*

⁴⁰⁹ *Ibid.*, p. 77.

⁴¹⁰ *Ibid.*, pp. 79-80.

⁴¹¹ *Ibid.*, pp. 81-82.

une singularité assez piquante, le seul monument d'art que nous ayons pu remarquer est la statue de saint Népomucène, patron de Mohacs, dont l'intercession est toute-puissante contre les inondations. Jamais le bienheureux protecteur de la ville n'eut une meilleure occasion d'exercer son pouvoir que cette année, où les eaux insolentes du Danube débordèrent jusqu'au pied de son image. Du reste, le saint est au milieu de la ville, non loin du marché, et son piédestal badigeonné est flanqué de canons capturés sur les Turcs ou retirés du fond du fleuve.⁴¹³ »

Par le fait que l'évêque de Pécs dispose d'une résidence d'été à Mohács, on peut faire mention du chef-lieu du diocèse. Il est vrai, on n'évoque pas le mot ville pour désigner Pécs, mais son statut diocésain devait lui conférer cet état dans la conscience collective de l'époque :

« Cette ville, deux fois célèbre dans l'histoire de la Hongrie, est un des apanages du puissant évêque de Fünf-Kirchen⁴¹⁴. Située à quelque distance vers l'ouest, cette jolie résidence, que les Hongrois nomment Peks, s'enorgueillit de sa vénérable cathédrale, la première qui s'éleva sur le sol de la Hongrie chrétienne et sur les fondements d'une citadelle romaine. Le prélat de ce diocèse dispose, dit-on, d'une immense fortune. »⁴¹⁵

L'adieu à Mohács se fait d'ailleurs dans des circonstances tristes, voire dégoûtantes. Une véritable « pluie de grenouilles » tombe sur la ville et l'éloigne de la civilisation urbaine :

« La nuit nous força à faire retraite vers le François I^{er} et, avec la nuit, Mohacs se remplissait d'un nombre prodigieux de ces hôtes dégoûtants que le Danube a abandonnés dans les rues humides, et qui, sautant et coassant de toutes parts, poursuivent jusque dans leurs maisons les passants attardés. »⁴¹⁶

Le jeune Thouvenel (il avait 20 ans en 1838) descendait aussi le Danube en bateau à vapeur entre Vienne et la frontière sud.

Il décrit dans son récit Presbourg, sans s'y attarder ; une seule remarque laisse entendre qu'il ait réellement visité la ville. Elle lui rappelle d'ailleurs (comme on l'a vu) plus l'Autriche que la Hongrie. Les peu de mots perdus pour la description de la ville

⁴¹² *Ibid.*, p. 83

⁴¹³ *Ibid.*, p 84-86.

⁴¹⁴ *Fünfkirchen* (allemand : cinq églises) : nom allemand de Pécs, traduction littérale de l'appellation latine médiévale (*Civitas quinque ecclesiae*).

⁴¹⁵ *Ibid.*, p. 85.

⁴¹⁶ *Ibid.*, pp. 85-86.

bâtie ne constituent en effet qu'un prologue à la présentation des mœurs et coutumes (pittoresques) de la diète hongroise⁴¹⁷.

On passe après rapidement devant Komárom (qui mérite tout de même le nom « ville » de la part de Thouvenel), remarquée dans ce récit aussi en raison de sa forteresse. Esztergom est encore une fois la ville ecclésiastique la plus importante du pays ; sa description est aussi dominée par la basilique en construction⁴¹⁸.

Apparemment, Thouvenel n'a effectué de halte remarquable en Hongrie qu'à Pest. C'est du moins l'impression que donne son récit où un chapitre entier est consacré à l'actuelle capitale de la Hongrie, alors que les autres villes hongroises passent effectivement inaperçues. Nourri certainement de ses lectures antérieures, Thouvenel saisit aussi l'opposition des villes-jumelles : « *Bude et Pesth sont rivales : la première peut se glorifier de son passé, un brillant avenir semble réservé à la seconde* »⁴¹⁹.

La description de ces villes sert également de prétexte à évoquer les plus gros problèmes de la modernisation en Hongrie. La question de la construction d'un pont fixe entre Buda et Pest entraîne la problématique des privilèges nobiliaires (notamment l'exemption au droit de péage que le nouveau pont abolirait) ; le casino, le théâtre et « *l'Institut national hongrois* » rappellent tous l'éveil du nationalisme patriotique en Hongrie et les tentatives de modifier la mode de vie des nobles⁴²⁰.

On trouve tout de même, à côté des notices historiques, la description des localités occupant les deux rives du Danube. L'image peinte par Thouvenel rejoint celles esquissées au XVIII^e siècle ou chez les autres voyageurs de la première moitié du XIX^e :

« *Bude se compose de trois parties distinctes. Le quartier adossé contre le Bloksberg, montagne qui joue un grand rôle dans les traditions merveilleuses du pays, est une véritable ville du moyen âge. Les rues de ce quartier sont étroites, sales et à peine pavées ; les maisons basses, toutes à pignons sur le devant et la plupart construites et couvertes en bois. De nombreuses flaques d'eau jaunâtre, des immondices et des amas de fumier où des troupeaux de porcs trouvent leur nourriture, obstruent la voie publique et infectent l'air. Rien n'est plus pittoresque, cependant, que l'effet de ce cloaque vu de la rive gauche du fleuve [Pest].* »⁴²¹

⁴¹⁷ THOUVENEL, , pp. 5-9.

⁴¹⁸ *Ibid.*, pp. 13-15.

⁴¹⁹ THOUVENEL p. 17.

⁴²⁰ *Ibid.*, pp. 17-46.

⁴²¹ *Ibid.*, p. 20.

Les villes de Pest et de Buda peuvent revêtir dans le récit de Thouvenel d'aspect divers. Il saisit par exemple une spécificité des lieux, les eaux thermales et les bains construits au-dessus des sources. Il regarde un peu étonné les habitudes des baigneurs :

« Une abondante source d'eau sulfureuse sort du Schlossberg et alimente l'établissement thermal de Kaiserbad. Les Romains et les Turcs n'avaient point négligé cette richesse naturelle. Une belle piscine, si solidement construite qu'on n'a pas encore eu besoin de la réparer, est un reste des travaux de ces derniers conquérants. C'est dans ce seul bassin qu'hommes et femmes du peuple viennent se baigner aux mêmes heures, sans se soucier beaucoup des lois de la décence. Comme en sortant d'une pareille étuve les malades ont besoin de repos et qu'un lit serait pour eux un véritable luxe, ils se couchent sur les bords même de la piscine sans prendre la peine de se couvrir d'un vêtement. La fontaine, placée au milieu d'une jolie cour, dont les arcades, les galeries et les balcons sont de style oriental, est sans cesse entourée d'une foule de buveurs de toutes les classes. »⁴²²

Thouvenel figure parmi les rares voyageurs qui se rendent compte de l'existence d'une ville au nord de Buda ; c'est « *Alt-Bude* » (Óbuda), héritier lointain de l'antique *Aquincum*, un des centres de la Pannonie romaine⁴²³.

Des trois villes, c'est Pest qui plaît le plus au jeune Français, et elle constitue pour lui un exemple de modernité : « *Pesth, par la beauté de son quai, qui rappelle un peu celui de Bordeaux, par la largeur de ses rues percées à angles droits, le nombre de ses places et ses brillants magasins, semble être à cent lieues de Bude*⁴²⁴ ». Il n'oublie pas pourtant de remarquer que Pest a beau être le noyau de la modernisation hongroise, il faudra encore attendre un certain temps pour qu'elle puisse figurer au rang des grands centres européens :

*« Pesth, malgré son importance actuelle, est une de ces villes qu'il faut juger plutôt encore par ce qu'elle sera que par ce qu'elle est... Du jour où les travaux [de construction de canaux entre le Danube et la Tisza] seront achevés, du jour surtout où la législation commerciale sera refondue ou plutôt créée, Pesth deviendra l'un des plus importants marchés de l'Europe*⁴²⁵ ».

⁴²² *Ibid.*, pp. 22-23.

⁴²³ *Ibid.*, pp. 23-24.

⁴²⁴ *Ibid.*, p. 24.

⁴²⁵ *Ibid.*, pp. 30 et 38.

En résumé, Thouvenel voit déjà des facteurs inhérents à Pest et à l'époque (surtout la navigation à vapeur) qui pourraient aider le développement de la ville, malgré le contexte législatif et politique qu'il qualifie de « *chaos difficile à débrouiller* »⁴²⁶.

Sept ans après Thouvenel, Xavier Marmier fait effectivement le même parcours en Hongrie. Et souvent il semble reprendre les propos de son prédécesseur. Il commence sa description de Presbourg (à laquelle, contrairement à Thouvenel, il consacre un chapitre entier) par un rappel historique (des Romains à Napoléon), il écrit aussi des mêmes sujets (diète, couronnement) et remarque que la physionomie de la ville n'est pas celle d'une vraie ville hongroise. Il est le seul à s'occuper systématiquement des monuments, ainsi le seul aussi à remarquer la cathédrale de Presbourg (qu'il ne trouve pas remarquable...). Un court rappel du règne de Joseph II ne peut manquer non plus.

Parmi les villes entre Presbourg et Pest-Buda, Raab, Komorn et Gran sont mentionnées ; Gran, « *une des villes les plus notables de la contrée* », mérite même un chapitre à part (dédié à Montalembert). Le côté ecclésiastique y domine : dès sa sortie du bateau, Marmier rencontre un prêtre et visite la cathédrale. Après le rappel obligé de l'histoire de la ville et ses splendeurs d'antan, notre voyageur remarque même que Gran aurait l'aspect d'un village sans les travaux de construction de la cathédrale. Cette remarque souligne encore plus le caractère ecclésiastique de la ville, si bien mis en valeur déjà par les voyageurs précédents⁴²⁷.

Le couple Pest-Buda, auquel un chapitre long de vingt-quatre pages est même consacré⁴²⁸, saisit Marmier aussi par ses contradictions ; mais il est le seul à remarquer le contraste géographique entre une Buda construite sur des collines et Pest, derrière laquelle se dessine une plaine immense. Buda, où il passe, de son aveu, beaucoup de temps, se fait surtout remarquer par le château du palatin et la vieille cité. C'est cependant une ville rustique où on trouve une bourgade de marchands et d'artisans et une ville de soldats avec la chancellerie. L'histoire de l'occupation turque et de la libération introduit un discours sur les bains, à la fin duquel l'auteur parle avec indignation (et presque avec les mêmes mots que Thouvenel) des habitudes de bains libertines du peuple.

⁴²⁶ *Ibid.*, p. 46.

⁴²⁷ MARMIER, pp. 111-116.

⁴²⁸ *Ibid.*, pp. 125-148.

Cependant Buda, malgré le fait que le palatin y ait tenu résidence, paraissait au voyageur moins importante que Pest ; elle en était la « *sœur aînée, grave, austère, méthodique* »⁴²⁹.

Pest, « *la jeune capitale des Magyars* », devait être l'opposition la plus totale à Buda. Fièbre, historiquement importante, elle se met en valeur surtout par ses activités actuelles, l'industrie et le commerce. Marmier est venu à Pest-Buda à une époque où les travaux de construction du nouveau pont ont déjà été bien avancés. Ce spectacle lui fournissait l'occasion d'exprimer ses regrets sur l'inégalité des conditions fiscales (n'oublions pas que Széchenyi lui rendait visite lors de passage à Pest). Arrivé à Pest à un jour de foire, il décrit le pittoresque de cet événement⁴³⁰. Il conclut que Pest est la ville des contrastes, où l'on voit l'un à côté de l'autre la pauvreté du paysan et l'éclat du noble ou du bourgeois. Il se hasarde même de tracer des parallèles avec Pétersbourg et Moscou. Curieusement, la description de l'aspect monumental de la ville de Pest suit après l'essai sur sa diversité linguistique et ethnique et sur son histoire⁴³¹.

La perception de l'essor commercial et démographique de Pest aussi que de l'évolution de son urbanisme poussent Marmier aussi à prononcer un discours optimiste sur l'avenir de la ville : « *dans quelques années Pesth sera... l'un des points de commerce les plus considérables de l'Europe* »⁴³². Cet avenir heureux ne pourrait être compromis que par le retard des études et la pauvreté de l'université. Notre voyageur note cependant que le goût pour la lecture a résulté en Hongrie l'essor des librairies, et mentionne le Musée national, les théâtres allemand et hongrois et le casino. Remarquons que la question de la presse est évoquée aussi à propos de Pest. Le caractère moderne de cette culture et industrie présentait sans doute des analogies avec la modernité de Pest. Le chapitre consacré à Pest-Buda se termine par un éloge de Széchenyi⁴³³.

Quant à son voyage de Pest jusqu'à la frontière, Marmier fait encore mention de six localités qu'on pourrait considérer comme urbaines. Dans le cas de Tolna, Kalocsa et Baja, il est très peu loquace. Il dit à peine que la première était repeuplée de colons allemands après la défaite des Turcs, la deuxième le siège du « *second prélat du royaume* » (l'archevêque de Kalocsa) et la troisième une place importante de « *commerce*

⁴²⁹ *Ibid.*, p. 127.

⁴³⁰ *Ibid.*, pp. 127-133.

⁴³¹ *Ibid.*, pp. 133-138.

⁴³² *Ibid.*, p. 140.

⁴³³ *Ibid.*, pp. 141-148.

de grains, de laine et de bestiaux »⁴³⁴. Mohács mérite déjà le nom de « ville » ; mais l'auteur ne parle à son propos que d'histoire, l'aspect physique de la ville aussi que ses habitants demeurent inconnus⁴³⁵. Plus tard, Vukovár est déjà caractérisée comme une « jolie ville ». Pétervárad et Újvidék donnent occasion (après une rapide description de la forteresse et de la ville d'en face) à la présentation des frontières militaires. De son propre aveu, Marmier s'appuie ici sur l'ouvrage du maréchal Marmont⁴³⁶.

Conclusion

A aucun de nos voyageurs n'échappe l'importance des villes de Pest et de Buda, ni leur opposition (géographique et symbolique). Quant aux autres villes hongroises, elles paraissent d'un aspect plutôt fade – c'est surtout la diversité qui manque. Nos voyageurs voient en plus les impasses de l'histoire hongroise et comme les villes marquent leurs récits et résument les événements, elles servent aussi de prétexte à la méditation sur les problèmes du pays. Cependant, tous ces éléments convergent vers un point : pendant les années 1830, les villes hongroises incarnent en effet les contrastes d'un pays engagé sur la voie de la modernisation et en lutte avec les legs du passé. Elles y sont fréquemment opposées à la campagne⁴³⁷ et considérées comme les symboles d'une civilisation et, surtout, comme des lieux de rencontres avec les indigènes.

⁴³⁴ *Ibid.*, p. 204.

⁴³⁵ *Ibid.*, pp. 204-205.

⁴³⁶ *Ibid.*, p. 206 (Vukovár et Pétervárad) ; pp. 206-207 (Újvidék-Neusatz) ; pp. 207-212 (frontières militaires). Référence à MARMONT : p. 211.

⁴³⁷ Voir à ce sujet LECLERC, p. 53.

La société hongroise et les Hongrois

Introduction

A côté du paysage naturel ou construit, les voyageurs ont une perception spéciale et spécifique de ceux aussi qui le remplissent de contenu : la société, les différents groupes et les individus. Cette perception et son écriture, complétées de celles de l'entourage géographique constituent l'image d'un pays transmise par un récit de voyage (ou par un ensemble de récits).

En tenant compte des « règles générales » du voyage et de l'écriture de son récit, cette image se nourrissait au XIX^e siècle principalement de trois types de sources. C'étaient les lectures avant ou après le voyage, les idées acquises en fonction des discussions avec les membres de la société en question ou avec des personnes censées de la connaître en général et l'observation sur place, « sur le terrain ». Etant donné la brièveté du temps passé en Hongrie (quelques jours dans le cas de tous les voyageurs) et le fait que chacun d'entre eux ignorait le hongrois, le troisième type de source devait être le moins important dans les ouvrages que nous analysons. (Ce serait en fait la réanimation de la pré-sociologie participative visionnée en 1799 par Joseph-Marie de Gérando.) Cependant tous les auteurs se voyaient obligés de présenter, d'une manière ou d'une autre, la société hongroise, puisqu'il s'agissait d'un pays encore très peu connu en France.

Tout cela pose évidemment le problème de l'alimentation du récit en information, dont on a parlé à propos du statut du récit de voyage.

La Hongrie et ses habitants

Les traces de la propagande autrichienne, si peu favorable à la Hongrie et aux Hongrois, résultant parfois des jugements vraiment sommaires, déjà présentes du temps des voyages de Townson ou Marcel de Serres (donc au tournant des XVIII^e-XIX^e siècles)⁴³⁸, peuvent être repérées dans les textes. Un bon exemple en est fourni par le

⁴³⁸ Townson relate dans son récit les tentatives de la „bonne société” viennoise, qui essayait de le dissuader de continuer son voyage par la Hongrie, pays entièrement sauvage où il risquerait même sa vie. La traversée de la Hongrie a agréablement déçu le voyageur anglais. Voir TRONCHON. Marcel de Serres, qui s'installait à Vienne

maréchal Marmont auquel « *une douce hospitalité avait été accordée à Vienne* »⁴³⁹, et qui y résidait pendant plusieurs années. Cependant l'image dépasse déjà celle des « sauvages », d'emploi courant au début du siècle. Une perception intéressante ressort des textes lorsqu'on essaie de comparer la Hongrie au « reste de l'Europe ». Ainsi le maréchal Marmont exprime plutôt une sorte d'opposition entre l'Occident et la Hongrie en disant que cette dernière est un « *pays reculé... où les mœurs et les habitudes sont si peu en harmonie avec celles du reste de l'Europe* », mais aussi que les Hongrois constituent « *un peuple actif* »⁴⁴⁰. C'est déjà une image très atténuée par rapport à celle suggérée par Marcel de Serres (et reprise encore parfois au XIX^e siècle)⁴⁴¹.

Démidoff s'étonne de l'oisiveté rencontrée pendant le trajet de Pest à Mohács (quand les gens passaient leur temps à regarder le bateau passer). Mais, d'après lui, ce ne serait pas un phénomène caractéristique de la Hongrie exclusivement :

*« Depuis que nous avons passé le Rhin, nous nous sommes demandé plus d'une fois comment donc tant de gens peuvent se trouver inoccupés dans tous les villages, au moment même où la récolte semblerait exiger le concours de tous les habitants des campagnes. Quelle cause peut donc laisser tout ce loisir à des peuples si misérables ? Le pays que nous parcourons semble cependant fait tout exprès pour le labeur de l'homme, car l'inondation qui ravage chaque année les campagnes est un ennemi qu'il faudrait combattre pour le vaincre. Mais non ! le paysan hongrois cherche, pour y planter sa case, quelque lieu élevé, et une fois à l'abri, il abandonne son champ à l'invasion annuelle du fleuve. »*⁴⁴²

en 1809-1810 afin de rédiger une description statistique de l'empire d'Autriche, se fiait à ses interlocuteurs allemands. La conséquence était une image, selon laquelle le Hongrois, mauvais sauvage ridicule, serait „génétiquement” inférieur à tous les autres habitants de l'empire. L'influence germanique se fait surtout sentir notamment lorsque Marcel de Serres entreprend à caractériser les différents peuples habitant la Hongrie. Pour lui, « *les Hongrois sont en général incultes et peu enclins à faire du commerce* ». De plus, ils sont, de par leur nature fiers et orgueilleux, se considèrent comme un peuple à part, aiment la guerre, sont en général grands et vifs, aux yeux, aux cheveux et aux sourcils noirs, et portent de longues moustaches afin de cacher leurs lèvres lorsque ceux-ci tremblent de peur (et pour prêter une expression sauvage à leur visage). Le Hongrois du peuple vit jour et nuit en plein air, sur un sol humide. Les nobles jouissent du confort que leur assure la fortune, portent toujours l'épée même au cas où ils sont pauvres jusqu'à être obligés de labourer la terre. Ce sont encore les nobles qui portent des bottes et un pantalon – ou même plusieurs, pour se montrer plus gros ! Les Hongrois sont illettrés et superstitieux, par conséquent de mauvais agriculteurs et artisans et préfèrent la vie nomade. Par contre, les Allemands – et même les Slaves – « *sont bons travailleurs, connaissent l'art du commerce et présentent en tout un aspect beaucoup plus civilisé* ». SERRES, t. I, pp. 78 et 127-128.

⁴³⁹ MARMONT, p. 1.

⁴⁴⁰ MARMONT, pp. 5 et 6.

⁴⁴¹ Voir *infra*.

⁴⁴² DEMIDOFF, pp. 80-81.

Le comte trouve cependant une explication dans l'histoire malheureuse du pays et dans la générosité de la nature :

« C'est qu'aussi ce peuple a bien longtemps souffert ; et en fait d'invasions, il en a vu de plus cruelles que celles du Danube ! De là vient sans doute qu'il s'est fait indifférent à tous ces fléaux. C'est partout la même inertie, la même insouciance, le même mépris pour cette forte et féconde nature qui a tout prodigué à l'homme de ces contrées, tout, excepté l'énergie et l'amour du travail, ces deux puissants mobiles à l'aide desquels l'industrie humaine ose empiéter même sur l'Océan, et dire à la tempête, comme le grain de sable dans l'Écriture : « Tu n'iras pas plus loin ! »⁴⁴³

Dans son récit publié la même année, mais contenant des informations plus récentes, Thouvenel nuance encore plus l'image en s'adressant aux Occidentaux avec un brin d'ironie. En parlant de l'importance des travaux visant la facilitation de la navigation sur le Danube, il demande l'aide des Français, dans leur propre intérêt, et leur rappelle leur « complexe de supériorité » injuste. Ses mots sont plus révélateurs que cent études sur la perception de l'Europe centrale en France :

« L'Europe entière est intéressée aux grands travaux qui ont pour but d'aplanir les difficultés qui entravent la navigation du Danube... Hommes civilisés de l'Occident, nous devons répondre à l'appel de ceux que nous avons trop l'habitude de traiter en sauvages. »⁴⁴⁴

Dans l'œuvre, on voit aussi l'effet de la propagande autrichienne, mais tournée cette fois à l'envers. Dans un passage consacré, il est vrai, à la Serbie, mais encore sous le titre Hongrie, il s'oppose ouvertement aux vues des Autrichiens : *« "Il me semble, me disait, à Vienne, un homme d'esprit et de sens, il semble qu'il y ait au-delà de l'Autriche quelque grande muraille de Chine, qui empêche d'entendre, de voir et de savoir." C'est contre cette indifférence que je viens essayer de lutter. »⁴⁴⁵*

Il existe des préjugés positifs aussi. Dans les préfaces de leurs œuvres, la plupart des voyageurs mentionnent que leur intérêt tournait vers la Hongrie puisque cette dernière était censée de se préparer un grand et bel avenir⁴⁴⁶. Et encore chez le maréchal Marmont l'état arriéré peut apporter des résultats avantageux pour le voyageur, transformant ainsi un mythe négatif en positif. L'hospitalité hongroise, remarqué d'ailleurs par les voyageurs

⁴⁴³ *Ibid.*, p. 81.

⁴⁴⁴ THOUVENEL, p. 37.

⁴⁴⁵ *Ibid.*, p. 112.

du XVIII^e siècle, serait le fruit de l'isolement des individus du manque d'institutions hôtelières dans le pays :

« ...ce premier voyage m'avait mis à même juger de l'hospitalité hongroise ; renommée à si juste titre. Nulle part au monde on ne l'exerce d'une manière plus générale et avec plus de râce. Au coucher du soleil, un voyageur s'arrête devant un château ou devant une maison plus belles que les autres ; il frappe à la porte, demande à être reçu pour la nuit et il est le bien-venu : à peine s'informe-t-on de son nom. Ces mœurs universelles sont, il est vrai, en rapport avec les besoins de tout le monde ; car comme il n'y pas d'auberges dans le pays, celui qui veut voyager et être reçu chez les autres, doit exercer à son tour l'hospitalité envers ceux qui la lui demandent : la société ne vit que d'échanges et de services réciproques. C'est au reste, sans vouloir abaisser le prix de cette vertu, que j'en indique la source dans la nature des choses. De plus il y a dans la pratique de l'hospitalité un attrait pour l'homme confiné dans son château, loin du mouvement des affaires et des nouvelles. Un étranger apporte un moment de distraction à la monotonie de la vie et prépare de l'aliment à la conversation de la famille pendant le mois qui suivra son passage. Enfin, dans un pays aussi fertile, où les denrées sont abondantes et ordinairement de très-peu de valeur, les frais de l'hospitalité sont imperceptibles et c'est à bon marché que l'on obtient la satisfaction d'avoir été utile, et le droit de recevoir soi-même dans l'occasion un accueil semblable à celui que l'on a fait. »⁴⁴⁷

La noblesse

Nul ne pouvait passer sans mot dire à côté du phénomène qui « sautait aux yeux » de tous les contemporains. Il s'agit de l'omniprésence et de la toute-puissance de la noblesse hongroise, une des plus nombreuses de l'Europe de tous les temps. Omniprésence veut dire ici que des nobles se trouvaient (dans un taux différent, il est vrai) dans toutes les régions, dans tous les petits coins du pays aussi qu'à toutes les grades de l'échelle des fortunes. Les statistiques de la fin du XVIII^e et du début du XIX^e siècles nous révèlent des chiffres frappants. Pour l'ensemble du pays, la noblesse représentait un taux

⁴⁴⁶ Voir par ex. MARMONT, p. 4 ; MARMIER, p. III.

⁴⁴⁷ MARMONT, pp. 53-55. Sur ce sujet (avec d'autres témoignages), voir encore ANTALFFY, pp. 228-240.

de 4% de la population totale⁴⁴⁸. Si dans les comitats occidentaux les nobles restaient relativement peu nombreux (malgré l'existence de quelques enclaves nobiliaires), à la rive gauche de la Tisza (donc dans la véritable Hongrie de l'Est), l'aristocratie représentait des effectifs plus que considérables avec un taux de 8,6 % de la population totale. Les comitats de l'extrême est, servant de base à tous les mouvements nobiliaires et de mécontents depuis le XVII^e siècle, tenaient le record. Les nobles constituaient par exemple plus de 13 % de la population du comitat de Szabolcs, plus de 14 % de celle de Szatmár, plus de 15 % de Borsod et 16,6 % de Máramaros !

Déjà du fait de cette importance numérique, tous les nobles ne pouvaient pas avoir une fortune suffisante pour vivre « dignement » ; beaucoup d'entre eux ont été même obligés de labourer leur parcelle ! (Notamment dans les « villages nobiliaires »⁴⁴⁹.)

Le maréchal Marmont a déjà aperçu l'existence des inégalités à l'intérieur de la noblesse, notamment la couche des « nobles prolétaires ». Ce seraient ceux qui n'avaient que leur nom et leurs privilèges. Il en parle plusieurs fois. Cette couche est d'abord présentée comme un obstacle aux changements nécessaires en Hongrie : « ...un embarras social très-grand résulte d'une multitude de gentilshommes, qui ne possèdent rien ou presque rien, et pour lesquels les privilèges sont tout. C'est la seule chose qui les distingue des paysans. »⁴⁵⁰

Il les présente à propos de la ville d'Edenbourg, et explique même la cause de leur pauvreté :

« Dans la population des villes, il y a aussi un assez grand nombre de gentilshommes prolétaires, ou qui ne possèdent que quelques champs, qu'ils cultivent de leurs mains et qui les font vivre. »⁴⁵¹

⁴⁴⁸ Mo. Tört. 5/1, p. 436. Pour illustrer l'importance de la noblesse hongroise en Europe centrale nous nous référons à un exemple cité par William McCagg, dans son livre écrit sur le rôle des Juifs en Autriche, qui se basait sur la statistique de Siegfried Becher (*Statistische Übersicht der Bevölkerung der österreichischen Monarchie nach des Ergebnissen der Jahre 1834 bis 1840*, Stuttgart, 1841). Selon ses données, le rapport entre nobles et roturiers était en Bohême (donc dans une autre province de l'Empire d'Autriche) 1 à 832, tandis qu'en Hongrie 1 à 20. Il appelle donc à juste titre la Hongrie « paradis de la noblesse terrienne ». Cf. MCCAGG, W. O. Jr., *Les Juifs des Habsbourg 1670-1918*, Paris, 1996, p. 131. (Notons tout de même, que la noblesse tchèque a été pratiquement éliminée lors de la Guerre de Trente Ans (1618-1638), alors que la défense de la Hongrie autrichienne contre les Turcs exigeait par exemple l'insertion des masses dans la noblesse pour avoir des soldats. Ceci augmentait évidemment l'effectif des couches inférieures de l'aristocratie, déjà important dès le Moyen Age.

⁴⁴⁹ Les villages nobiliaires étaient les localités agricoles où la noblesse constituait le gros de la population. Dans certains, on comptait jusqu'à 2-300 familles nobles ! Cf. Mo. Tört., 5/1, pp. 436-437.

⁴⁵⁰ MARMONT, p. 26.

⁴⁵¹ MARMONT, p. 30.

A l'autre extrême de l'échelle des fortunes nobiliaires se trouvait la couche des *magnats*, les plus grands seigneurs du pays. Un s'en est encore distingué et gérait ses terres en souverain. C'était le prince Paul Esterhazy (1786-1866), connu dans les cours royales et dont la fabuleuse richesse et les prérogatives ont fait rêvé plus d'un en Europe⁴⁵². Son existence et ses droits ont fait penser le voyageur (plus de 40 ans après la Révolution de 1789 et bien après la chute de la Restauration) au Moyen Age, assimilé peut-être à l'Ancien Régime.

« Près d'Édenbourg est le fort de Forchtenstein [Fraknó], qui appartient au prince Esterhazy. Il est situé sur une hauteur, et renferme une artillerie considérable, des armes portatives pour armer trois à quatre mille hommes, et un trésor composé de bijoux précieux d'une immense richesse... »

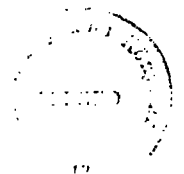
Cette existence du prince Esterhazy est peut-être la seule en Europe qui rappelle celle des grands vassaux du moyen âge. Des terres immenses et une fortune qui, bien administrée, égalerait celle d'un souverain ; des forteresses en propriété, des troupes entretenues qui lui appartiennent, le droit consacré par l'usage de garder son souverain toutes les fois qu'il vient sur ses terres, le privilège d'entrer dans les faubourgs de la capitale avec un détachement de ses soldats et son drapeau déployé, tout cela n'existe plus que là. Un prince Esterhazy, dans un pays constitué comme la Hongrie, a des éléments de grandeur qui pourraient lui donner la plus grande existence sociale, que la vie hors du trône comporte ; il pourrait être le bras droit de son souverain et le bienfaiteur de son pays. »⁴⁵³

Ces derniers mots nous révèlent que le maréchal Marmont ne devait pas avoir une opinion très favorable des activités du prince Esterhazy ; mais il n'en dit pas plus dans son récit. Et, malgré une description très détaillée (mais ne répétant que les *topoi* de la légende du château, tel l'arbre généalogique ramenant l'origine de la famille jusqu'à Adam), il nous paraît que le maréchal ne s'arrêta pas dans le château de Forchtenstein et, surtout, n'y rencontra pas le prince Esterhazy⁴⁵⁴. Ce rapport sur Forchtenstein et les « folies » de la famille se révèle un passage encore obligé à cette époque.

⁴⁵² Voir à ce sujet par ex. l'article de Saint-Marc Girardin dans le *Journal des Débats* du 8 août 1837, pp. 3-4. le prince Paul Esterhazy remplissait dès le début du XIX^e siècles des missions diplomatiques. Il fut secrétaire de légation à Londres et à Paris, et ambassadeur en Saxe puis à Londres jusqu'à sa démission en 1842. Il fut le ministre des affaires étrangères dans le premier gouvernement hongrois (avril 1848). Il se retira de ses fonctions au début de la guerre d'indépendance hongroise (septembre 1848).

⁴⁵³ MARMONT, pp. 30-32.

⁴⁵⁴ Voir encore à ce sujet la version donnée par BIRKAS, p. 111.



Evidemment, entre les deux extrêmes, la noblesse se divisa en des groupes de seigneurs plus ou moins grands. En visitant à Apaty (Kőszegapáti) un « assez grand » seigneur, le comte Paul Széchenyi, le maréchal se hasarde même de caractériser les préoccupations de cette classe, placée par lui en une étroite relation avec le *gentry* anglais, tournée vers les activités économiques : « [Le comte] *s'occupe, comme tous les seigneurs hongrois, d'établissements ruraux et d'agriculture ; il fait des élèves en chevaux, et obtient des produits remarquablement beaux : il a adopté l'emploi des étalons anglais, et en obtient les résultats qu'il espérait.* »⁴⁵⁵ N'oublions pas tout de même que nous avons affaire à un Széchenyi !

La traversée de la Grande Plaine en 1834, et surtout un arrêt à Derekegyház (comitat de Csongrád), ont fourni au maréchal de rencontrer à la fois plusieurs nobles, de la véritable noblesse provinciale. La description de ce groupe, relevant de nouveau plutôt du pittoresque, transpose tout de même l'image des gens fiers de leur importance politique et de cette sorte de « république nobiliaire » qui les unit même aux magnats :

*« Je dînai avec tous les gentilshommes du voisinage qui s'y étaient rassemblés, et, le verre à la main, parlaient politique. Ce spectacle était curieux pour moi ; quoique je ne pusse pas comprendre leurs discours, je pouvais, par la vivacité de leurs paroles, juger de l'intérêt extrême avec lequel ils traitaient les questions qui étaient agitées. Les discussions avaient le caractère qui leur est propre dans ce pays. C'était à table, et en buvant beaucoup, que chacun, se livrait à son éloquence. De nombreuses santés finirent par donner un air de cordialité aux débats qui avaient précédé. On voyait les manières communes des gentilshommes relevées par le sentiment de leur indépendance et par les égards du chef qui ménageait leur amour-propre et cherchait à capter leur bienveillance. Cette sorte de familiarité rappelait les usages de la Pologne, il y a cinquante ans : alors les grands seigneurs disposaient d'un peuple de gentilshommes qui se plaçaient au nombre de leurs serviteurs, mais à la condition d'être admis à leur table et traités comme des compagnons, sur le pied d'une espèce d'égalité. Il est incontestable que les repas jouent un fort grand rôle dans les affaires politiques de la Hongrie et dans les moyens de gouvernement. »*⁴⁵⁶

⁴⁵⁵ MARMONT, pp. 33-34.

⁴⁵⁶ *Ibid.*, pp. 66-67. Le « chef » : le comte Lajos (Louis) Károlyi, grand propriétaire terrien et chef de l'administration du comitat Csongrád dans les années 1830.

Cette noblesse provinciale (appelée aussi *noblesse des comitats*) apparaît dans le récit de Thouvenel aussi. Dans le chapitre III de son livre, consacré à la « *législation sociale et politique de la Hongrie* » (fonctionnement des institutions et de la société), il rend compte de l'existence d'une couche de la noblesse n'ayant que ses titres et la fierté « naturelle » que ceux-ci lui confèrent : « *Tous les nobles, quelle que soit leur fortune, quel que soit leur état, et beaucoup n'ont plus d'autre bien que leur nom, se réunissent, tous les trois ans, dans une assemblée dite restauration, pour choisir le vicomte et les autres magistrats [du comitat].* »⁴⁵⁷

Les privilèges

On voit donc bien les différences entre les membres de la noblesse. Cependant, leur comportement dans la société se définit (et surtout chez les éléments qui n'ont aucune importance économique) par un rattachement aveugle aux privilèges anciens, marques uniques de leur supériorité sociale. Les voyageurs perçoivent ce phénomène aussi et le relatent dans leurs récits. Comme le plus important sujet des débats en Hongrie pendant les années 1830 (et notamment à la diète de 1832-1836) était le projet du comte István Széchenyi de construire un pont fixe sur le Danube entre Pest et Buda, les archaïsmes nobiliaires sont évoqués dans tous les récits à l'occasion de la présentation des travaux d'infrastructure. (Remarquons que tous les voyageurs ont passé par Pest-Buda ; il s'agit donc d'une chose « expérimentée ».) L'idée de la construction d'un pont fixe avec le concours des capitaux privés posait une question brûlante, celle du péage à payer. Les nobles hongrois avaient été exempts de tout péage et impôt par leur statut même. L'instauration d'un péage égal pour tous sonnait pour beaucoup comme le début de la fin des temps, le premier trou dans le solide édifice de la « constitution hongroise » (nobiliaire). Tous les voyageurs relatent de ce phénomène et prononcent leur jugement.

Le maréchal Marmont se plaît alors d'apparaître en vieux docteur des thèses libérales, et juge sévèrement de la noblesse hongroise qui est d'ailleurs décrite comme un ensemble compact et homogène dans cette question. Venu en Hongrie encore avant la résolution de la diète, il parle à propos de l'amélioration du réseau routier en général :

⁴⁵⁷ THOUVENEL, p. 52.

« ...il faut... qu'un péage assure le remboursement des frais ; mais celui qui a demandé des routes, qui les désire avec le plus d'ardeur ne veut pas du péage, parce qu'un gentilhomme hongrois ne peut et ne doit être assujéti à aucun impôt. On ne comprend pas encore en Hongrie que le seul privilège raisonnable est de ne payer que lorsqu'on a consenti, et qu'il faut savoir payer pour s'enrichir et augmenter sa fortune et ses jouissances. En général l'idée d'une contribution révolte la fierté hongroise, et tant que les préjugés, qui tiennent à l'ignorance et à l'absence des plus simples notions du bon sens, ne seront pas déracinés, le pays restera stationnaire et privé des immenses améliorations dont il est susceptible. »⁴⁵⁸

Le comte Démidoff insère la présentation de ce problème dans la description de la « traditionnelle » opposition Pest-Buda, dont on a déjà parlé dans le chapitre précédent. S'il ne formule pas de critique directe, il signale tout de même la voie que la Hongrie s'apprête déjà à emprunter :

« Ce vieux pont ne suffit déjà plus à la circulation; des deux parts on en convient ; mais Bude s'oppose à une nouvelle construction. Voici pourquoi : c'est que sur le pont ancien, le péage est payé par le peuple, et qu'en vertu de ses privilèges, la noblesse en est exemptée. Sur un pont nouveau, au contraire, chacun sent que le privilège viendrait expirer devant la taxe, qui ne reconnaît plus ni nobles ni vilains, car les tendances de la diète, en matière de revenu public, inclinent aujourd'hui dans un sens marqué de communauté. Bude résiste donc, et reculera quelque temps encore devant ce naufrage de ses antiques immunités. »⁴⁵⁹

Thouvenel insère, lui aussi, ses idées sur la question du péage dans un discours sur une opposition entre... noblesse libérale et noblesse conservatrice. Avec une sorte de « dédain démocratique », il présente le débat à la diète de 1832-1836 à ce sujet. On perçoit dans cette description une simplification de l'opposition des libéraux et des conservateurs à l'antagonisme entre les deux *tables* (chambres) de la diète. Le voyageur comprend cependant les raisons de l'opposition d'une partie de la noblesse à l'idée du péage et relate aussi du « sabotage » de son paiement par la noblesse :

« ... Széchényi [sic] proposa... de soumettre les nobles comme les paysans à un droit de péage pour subvenir aux frais de construction. Ce moyen, qui, chez nous, paraîtrait si simple, devait heurter vivement les idées de l'aristocratie hongroise ; c'était

⁴⁵⁸ MARMONT, p. 23-24.

pour la première fois porter atteinte à un de ses privilèges, qui consiste à ne point payer d'impôts. Elle comprit parfaitement qu'il s'agissait assez peu du pont de Pesth, et que l'audacieuse proposition de M. de Széchenyi était grosse d'une révolution. Elle voulut résister. La seconde table, c'est-à-dire la chambre élective, fidèle au principe populaire de sa puissance, adopta le projet du comte avec joie. La cour de Vienne, intéressée à détruire les restes d'indépendance et de fierté seigneuriales, qui subsistent encore chez la noblesse hongroise, eut l'adresse de faire aussi triompher le projet à la première table. Il peut paraître étrange que l'alliance du parti libéral avec M. de Metternich ait remporté cette victoire de la raison sur l'entêtement, du droit sur l'abus. A cette nouvelle, le judex curiae, chef suprême de la justice, versa des larmes et s'écria : « Que lui [Metternich], du moins, ne passerait jamais sur ce pont fatal, dont l'érection devait signaler la ruine de la noblesse. »

Quatre ans se sont écoulés depuis la clôture de la diète... le péage qui existe sur le pont de bateaux n'est encore acquitté que par les pauvres et les paysans. Tout homme bien vêtu est présumé noble. »⁴⁶⁰

On peut aussi saisir les nobles dans l'expression de leur état. Le relation des scènes de couronnement et des usages ainsi que des sessions de la diète y liés ont fourni l'occasion aux auteurs des récits de voyages de présenter le luxe et la pompe vains de la noblesse hongroise, fière de son paraître.

Comme le couronnement et la diète avaient lieu à Presbourg, la description des manières de l'aristocratie est souvent insérée dans la partie relatant du passage du voyageur dans cette ville. L'évocation de ces événements peut se faire à plusieurs propos, et sa longueur varie aussi d'un récit à l'autre. A ce propos, de fréquentes allusions sont faites au caractère oriental, féodal et médiéval, donnant ainsi à la Hongrie et aux Hongrois un aspect « barbarisant ».

Ces traits apparaissent clairement dans la relation du couronnement de Ferdinand V (1830-1848) par le maréchal Marmont⁴⁶¹ :

⁴⁵⁹ DEMIDOFF, p. 79.

⁴⁶⁰ THOUVENEL, p. 17-19.

⁴⁶¹ Il s'agit de l'empereur d'Autriche Ferdinand I^{er} (1835-1848). Né en 1793, fils aîné de l'empereur d'Autriche François I^{er} (mort en 1835), mais faible d'esprit, son avènement au trône de son père fut préparé du vivant de ce dernier. C'est dans cette logique qu'il a été couronné roi de Hongrie en 1830. Empereur d'Autriche (1830), roi de Bohême (1836), roi de Lombardie-Vénétie (1838), il était forcé en décembre 1848 d'abdiquer en faveur de la famille de son frère, François-Charles. Alors le fils de celui-ci, François-Joseph (1848-1916) héritait de tous ses titres, mais ne serait couronné roi de Hongrie qu'en 1867. Ferdinand menait après son abdication une vie retirée à Prague où il est mort en 1875. Nous signalons que le père de Ferdinand était roi de Hongrie sous le nom de

« L'empereur actuel Ferdinand fut, en 1830, couronné à Presbourg comme roi de Hongrie. Cette magnifique cérémonie, unique aujourd'hui en Europe, rappelle les mœurs du moyen âge, et a conservé son caractère primitif. Tout se passe à cheval et en plein air. Les évêques mêmes, revêtus de leurs ornements sacerdotaux, mitre en tête et la crosse à la main, marchent à leur rang, montés sur des chevaux magnifiquement harnachés et tenus par des palefreniers richement vêtus.

On voit que c'est la pompe d'un peuple nomade, l'acte politique et religieux d'un peuple dont la vie se composait de travaux guerriers, et dont la destinée était de conquérir le pays qu'il avait devant lui. Tout y a un caractère légal et religieux. Le roi jure devant la nation, c'est-à-dire devant la noblesse et devant le clergé, seules classes dans qui résident les droits politiques... Le clergé consacre le roi, l'oingt et le couronne... Cette cérémonie, qui est pleine de nationalité, de pompe à la fois féodale et religieuse, et de grandeur royale, comme elle était comprise dans les anciens temps, offre, à ce que l'on assure, le plus beau spectacle dont les yeux puissent être frappés. »⁴⁶²

Le récit de Démidoff, moins soucieux d'organiser la description du pays et de la société, en fait mention tout rapidement. Le comte décrit la pompe de la noblesse dans un contexte spécial ; en démontrant la contradiction entre une conception sobre de sa mission et son appareil. L'exemple des salles de la diète agit ici par opposition et laisse percer les vues d'un grand aristocrate :

« A voir cette maison modeste, ces salles sans aucun style, sans aucun caractère que celui de la plus vulgaire bourgeoisie, où, pour tout ornement, vous trouvez de grands bancs en bois, tout couverts de taches d'encre faites d'hier, vous vous croyez dans une vaste classe de quelque collègue. L'on serait tenté de juger, à ce peu de façons, qu'il existe un contraste choquant entre l'apparence misérable de cette chambre politique, et cette pompe de costumes, de sabres, d'éperons et de prérogatives dont s'entoure la noblesse ; on pourrait craindre que cette simplicité exagérée ne fût un signe d'indifférence ou de mépris pour le sanctuaire des lois ; mais il faut dire aussi que sous cette simplicité quelque peu brutale, se montre, parmi ces législateurs si mal logés, un profond sentiment

François II (1792-1835). Le maréchal MARMONT, comme on le verra dans le texte (« Cette cérémonie... offre, à ce que l'on assure, le plus beau spectacle... »), n'a pas assisté à l'événement.

⁴⁶² MARMONT, pp. 52-53.

*des fonctions qui leur sont confiées : le respect pour la loi, qui remplit cette enceinte, en a bientôt couvert toute la nudité. »*⁴⁶³

La représentation du luxe nobiliaire hongrois se trouve dans le récit de Thouvenel aussi, dans la présentation de la vie à Presbourg. En parlant des participants de la diète, l'auteur est comme frappé par l'attitude ostentatoire des nobles hongrois. Comme en 1838, année du voyage de Thouvenel, il n'y avait pas de diète à Presbourg, sa description reflète la vie entre 1832 et 1836 :

*« Quoique peuplée par trente-cinq mille habitants, Presbourg ne semble animée que pendant la durée du parlement. Tous les grands propriétaires sont alors en présence ; vrais seigneurs féodaux, ils ne marchent qu'avec une suite nombreuse, et une rivalité de luxe et de parures ne tarde pas à éclater entre les magnats, et même entre les servants d'armes. Les membres de la diète adoptent le costume national, dont l'élégant uniforme des hussards n'est qu'une pâle copie. Les fêtes se renouvellent sans cesse ; mais, comme on le verra, elles ne servent que d'intermèdes à de sérieux travaux. »*⁴⁶⁴

Dans le récit de Xavier Marmier, les représentations classiques des nobles (à la diète, au couronnement, au casino) se complètent d'une expérience vécue. Comme ce voyageur passait un certain temps dans un village hongrois, il y a vu de près la cohabitation du seigneur et des paysans. L'exemple qu'il cite démontre en effet le processus d'appauvrissement des nobles hongrois. Le seigneur du village a hérité une grande somme de son père, mais au lieu de la conserver par une bonne gestion, il a tout dépensé et devenait client des usuriers juifs. D'après l'opinion du voyageur, c'était un phénomène caractéristique de la noblesse hongroise : *« l'existence de ce seigneur est un triste exemple du désordre qui n'éclate que trop souvent dans la fortune des nobles hongrois »*⁴⁶⁵.

La noblesse paraissait non seulement omniprésente, mais aussi toute-puissante dans ce pays féodal qu'était le Hongrie d'avant 1848. Toute-puissante, puisque, comme le maréchal Marmont l'a déjà remarqué en parlant du couronnement de Ferdinand V, c'est dans la classe de la noblesse (et dans celle du clergé) que résidaient les droits politiques. Identifiée à la « nation » hongroise, c'est devant elle que le roi jurait de respecter la « constitution » ; ses représentants ont donné la majorité des effectifs des diètes et

⁴⁶³ DÉMIDOFF, p. 47.

⁴⁶⁴ THOUVENEL, p. 10.

⁴⁶⁵ MARMIER, p. 190. La description de la ruine du seigneur et de ses conséquences : pp. 190-196.

décidaient du sort des projets et propositions de loi. (La trentaine des villes royales avaient une seule voix ensemble lors des votes; les *oppida* n'avaient aucune représentation politique.) Même si certaines fonctions ont été ouvertes à des roturiers aussi, la noblesse détenait, en vertu de la « constitution », tous les postes clé et toutes les charges intermédiaires ou supérieures. Ceci valait et pour l'Etat et pour les comitats jusqu'à la révolution de mars 1848. Le noble apparaît en effet comme le seul type de Hongrois à qui une certaine indépendance était autorisée.

Cette toute-puissance sera à la base des représentations générales que les voyageurs font des nobles. Vus sous cet angle, ils apparaissent comme un ensemble plus homogène ; leur situation privilégiée les unit. Cette situation ne les protège pas cependant au cas où la tyrannie légale leur en veut, ou s'ils voulaient dépasser les limites réelles ou abstraites imposées par l'intégration de la Hongrie dans l'Empire d'Autriche :

« Le noble parvient aux premiers emplois ; il ne peut être arrêté pour dettes, il chasse dans ses domaines, il est le père de ses tenanciers ou leur tyran, si bon lui semble ; mais, s'il a quelque chose à démêler avec la justice criminelle, avec les gens du roi, il est saisi de force et jeté dans les cachots infects d'une prison souterraine. La peine de mort, même dans les cas les plus graves, lui est ordinairement épargnée ; mais alors on peut le voir, les boulets aux pieds et les fers aux mains, se promener tristement dans la cour du comitat de Pesth. Il est des droits, enfin, dont la jouissance, inconnue au temps d'André II, est refusée aux nobles bourgeois hongrois par la police de M. de Metternich. [Le noble] à la diète, à la congrégation, peut tenir les discours les plus violents, déclarer la patrie en danger, regretter l'époque de l'indépendance et en prévoir le retour ; mais il lui est défendu de faire imprimer une ligne sans la permission du censeur impérial ; bien plus, il a besoin de la même autorisation pour lire un ouvrage étranger. Qu'il parcoure la Hongrie, les larges chapeaux des paysans tomberont devant lui, les hussards du comtat (sic !) lui rendront les honneurs ; mais, s'il désire voir Paris ou Londres, il lui faut longtemps solliciter son passe-port à Vienne. »⁴⁶⁶

La relation du noble hongrois et du pouvoir gouvernemental est donc assez conflictuelle ; surtout si l'on pense aux libertés civiles, comme celles de l'expression ou de la circulation. Ce passage du récit de Thouvenel reflète les débats suscités par les grands procès politiques de la deuxième moitié des années 1830, les premiers à avoir eu

⁴⁶⁶ THOUVENEL, pp. 57-58.

un écho dans la presse française⁴⁶⁷. On y trouve aussi une allusion pas trop cachée à la confiscation de la presse lithographique de Lajos Kossuth, désireux d'informer l'opinion publique des débats de la diète de 1832-1836. (Thouvenel reviendra encore à ce sujet.)

Le clergé et les Eglises

L'autre classe privilégiée, le clergé, mérite moins de mots de la part de nos voyageurs, apparemment peu intéressés par les questions de religion. A côté de la rapide mention faite par le duc de Raguse à propos du couronnement (selon lequel le clergé serait, à côté de la noblesse, la seule classe politique ayant des droits politiques), Thouvenel pense encore aux ecclésiastiques. Le portrait des Eglises de Hongrie renforce le caractère médiéval du pays. Elles auraient encore une double vocation religieuse et militaire. La dominance de l'Eglise catholique est évidente ; on est cependant étonné que Thouvenel ne mentionne à son côté que « *l'église grecque* », et ignore ainsi l'existence des protestants :

*« L'église forme un corps tout aussi compacte, tout aussi puissant que la noblesse, et composé de soixante et dix mille membres. L'évêque primat de Gran est le chef du clergé catholique ; ses propriétés et ses revenus immenses l'obligent, en cas de guerre nationale, à fournir deux mille hommes d'armes, et, d'après la coutume du moyen âge, que les mœurs modernes ont sans doute abrogée, il devrait lui-même les commander. Tous les bénéficiers, laïques ou clercs, sont soumis à un impôt de ce genre. Deux archevêques, ceux de Kolossa et d'Erlau, dix-huit évêques diocésains et seize titulaires, cent quarante-sept couvents d'hommes et trois mille curés marchent sous la bannière du primat. L'église grecque est desservie par dix mille prêtres ou caloyers. Le haut clergé hongrois, il faut l'espérer, saura comprendre sa mission. »*⁴⁶⁸

L'absence des communautés protestantes, dans un récit aussi bien organisé que celui de Thouvenel, est sans doute dû à un manque d'informations, et n'est pas l'œuvre

⁴⁶⁷ Nous pensons aux procès des jeunes de la diète, de Wesselényi et de Kossuth. Ces deux derniers ont encore été en cours lorsque Thouvenel est venu en Hongrie en 1838. Pour leur écho en France, voir par ex. le *Journal des Débats*, année 1837 (voir *infra*).

⁴⁶⁸ THOUVENEL, pp. 59-60. *Kolossa* (en hongrois *Kalocsa*), petite ville sur la rive gauche du Danube, à 120 kilomètres au sud de Pest, sur le territoire du comitat Pest. Son archevêque était, après celui d'Esztergom (all. *Gran*) le deuxième dignitaire catholique du pays depuis le XI^e siècle. En vacance du trône du primat (ou si celui-ci était opposé à la personne du souverain), il assumait aussi la charge du sacre royal. *Erlau* (hongr. *Eger*), ville chef-lieu du comitat Heves, à 150 km à l'est de Pest, important centre ecclésiastique et d'enseignement (académie royale) après la reconquête de la Hongrie aux Turcs. *Caloyer* : moine grec, de l'ordre de Saint-Basile.

d'une volonté de désinformation. L'Eglise grecque, présente en Hongrie dès l'évangélisation du pays, était surtout populaire parmi les sujets roumains et slaves du Sud de l'empire d'Autriche.

La bourgeoisie

En descendant l'échelle du prestige social, on trouverait la bourgeoisie comme groupe composé d'habitants de villes, ayant des activités industrielles ou commerciales. Curieusement, la mention de cette classe fait défaut dans les récits du maréchal Marmont et de Démidoff, et si le maréchal consacre par exemple quelque place aux habitants des villes, c'est pour parler de nobles (comme à Sopron) ou de cultivateurs (dans les agglomérations de la Grande Plaine). Une remarque du comte Anatole de Démidoff laisse penser qu'il ne s'intéressait point à cette couche sociale, qu'il regardait d'ailleurs avec dédain⁴⁶⁹. Quant au maréchal Marmont, s'intéressant surtout aux haras, aux plantations et aux fortifications, il passait la plupart de son temps hors les villes ; de plus, les bourgeois ne faisaient partie des milieux qu'il fréquentait.

Thouvenel trouve que la bourgeoisie hongroise était trop faible par rapport aux pays occidentaux où elle est devenue le principal facteur de modernité. L'explication de ce phénomène serait simple : les guerres ont empêché tout développement industriel ou commercial. L'auteur regrette cependant la faiblesse hongroise dans ce domaine, et surtout l'absence des valeurs bourgeoises. D'après lui, les positions de la vie commerciale et de la banque en Hongrie ont été envahies par les Juifs « avides et rampants » :

« Et la bourgeoisie, cet élément si fort des sociétés modernes, cette classe victorieuse en France, cet appui de l'ordre, quelle place tient-elle en Hongrie ? Une place bien petite, et cela se conçoit. En Angleterre, en France et dans une partie de l'Allemagne, un grand développement industriel a mis les richesses en circulation ; la balance est devenue, comme l'épée, le symbole d'une aristocratie véritable. En Hongrie, jusqu'aux dernières années, les commerce, effrayé par la guerre, a été languissant. Les Juifs, qui... ont toujours souffert pour l'amour du lucre, qui partout et dans tous les temps se retrouvent avec le même caractère avide et rampant, et qui, sans sourciller, courent au martyre là où il y a de l'or à gagner, les Juifs seuls ont osé se livrer à des spéculations

⁴⁶⁹ Voir la description des salles de la diète, DEMIDOFF, p. 47 ;

*commerciales... La phase nouvelle que la nation hongroise va parcourir augmentera la force de la bourgeoisie... »*⁴⁷⁰

L'image de la bourgeoisie comme appui de l'ordre en France nous laisse entendre un engagement de l'auteur auprès du régime de la Monarchie de Juillet. Son « antisémitisme économique modéré », préfigure un phénomène centre-européen (du XX^e siècle surtout), la promotion des « bourgeoisies nationales », plus « honnêtes », au détriment des Juifs qui ne veulent que « saigner à blanc » les clients nationaux.

L'absence d'une classe moyenne (qu'on pourrait assimiler à la bourgeoisie) désole d'ailleurs Thouvenel, puisque plus tard, en réfléchissant sur l'avenir de la Hongrie il y revient. Son ton est à la fois pessimiste et inquiet. Ce manque empêcherait même le développement du patriotisme hongrois et l'obtention d'une indépendance réelle vis-à-vis de l'Autriche. Le peuple ne pourrait pas être employé à ce but, opprimé comme il est. Il paraît que cette réflexion est basée d'une part sur le souvenir de la Grande Peur de 1789, présent dans la conscience collective et sur la peur, plus tangible, que ressentait la bourgeoisie de Juillet à la vue des premiers grands conflits sociaux :

*« L'absence de la classe moyenne laisse un vide que rien ne peut combler. A qui l'aristocratie fera-t-elle partager ses sentiments de patriotisme ? Sera-ce à ce troupeau d'esclaves qu'elle a si longtemps exploité ?... Mais, pour des esclaves, la liberté n'est-elle pas le droit de tuer les maîtres, ou, tout au moins, celui de les opprimer à leur tour ? Les réformateurs ne doivent donc point compter sur la masse de la nation ; l'appeler à l'œuvre, ce serait se rendre coupable d'une faute immense, ce serait ouvrir une carrière sanglante et faire rétrograder la Hongrie pour des siècles. »*⁴⁷¹

Phénomène curieux, cette opinion est presque identique à celle formulée par le comte István Széchenyi dans le débat qui l'opposait à Lajos Kossuth au sujet de la voie politique à choisir par la Hongrie. Et si à d'autres lieux Thouvenel avoue de citer les pensées du comte, ce n'est pas le cas cette fois-ci.

⁴⁷⁰ THOUVENEL, pp. 60-62.

⁴⁷¹ THOUVENEL, pp. 74-75. Sur cette conception presque moderne de la « classe moyenne » sous la Monarchie de Juillet, voir par ex. DEMIER, p. 192.

Les paysans

En descendant encore plus bas l'échelle sociale, on trouve la classe des paysans, ou « cultivateurs », composant les 90 % de la population de la Hongrie. La description de cette classe peut s'exécuter de deux manières ; soit en interaction avec la noblesse (donc en antagonisme), soit en elle-même. Les récits offrent des exemples aux deux.

C'est aussi une classe dont la description dévie le plus vers le pittoresque. Comme les voyageurs ne les voyaient pas de près, leur mode de vie aurait pu sembler homogène. Les récits oscillent ainsi entre les deux extrêmes, le barbare et l'agriculteur idéalisé. Déjà le maréchal Marmont croit comprendre cette vie de paysans, en décrivant les habitudes des cultivateurs de la Grande Plaine :

« Au printemps chacun sort de son quartier d'hiver, et va camper sur les terres qu'il doit labourer. Pendant toute la semaine il reste à ses travaux, et la ville entière ne renferme plus que les femmes, les enfants en bas-âge et quelques domestiques. Le samedi soir, le chef de chaque famille retourne à sa maison en laissant au champ tout son équipage de travail ; mais le lundi au matin, il revient continuer son exploitation. Une fois les travaux de la campagne terminés, tout rentre dans la ville. Déjà des campements passagers ont été convertis en baraquement que l'on embellit de plantations, et les baraques deviendront bientôt des maisons. Alors la population y restera, le pays se couvrira de fermes et de hameaux, et la Hongrie vivra comme on vit dans le reste de l'Europe. Les villes, en perdant une grande partie de leur population, changeront de physionomie : elles ne seront plus habitées que par des gens étrangers à la culture et vivant de leurs rentes ou du commerce, ainsi que cela est dans les autres pays. »⁴⁷²

Outre la description un peu trop généralisante d'un mode de vie, cette citation réunit les principaux traits caractéristiques du récit du maréchal Marmont. Une obsession pour la ville tout d'abord ; pour une ville qui doit être dépourvue de toute activité agricole. Une autre obsession : la nécessité de participer au mouvement d'incitation au rattrapage de l'Europe par la Hongrie.

Il est aussi nécessaire de souligner que le maréchal Marmont a traversé en trois jours tout au plus le centre-ouest de la Grande Plaine. La présentation de la mode de vie des cultivateurs sur toute une année est donc due soit à une lecture (peu probable), soit au

⁴⁷² MARMONT, pp. 59-60.

récit raconté par un bourgeois ou un noble hongrois, puisqu'une communication avec les paysans hongrois devait s'avérer impossible. Phénomène curieux encore : outre les haras d'Etat, le maréchal ne fait aucune mention de l'élevage pratiqué sur la Grande Plaine, ni des branches ou des produits de l'agriculture. De plus, la description physique du paysan hongrois manque aussi du récit. On n'apprend rien de l'articulation intérieure de la paysannerie non plus. On serait déjà tenté de dire que le maréchal n'ait vu aucun paysan ; mais aucune description « anthropologique » d'un noble ne figure dans le récit du voyage en Hongrie du maréchal, tandis qu'il ait rencontré plusieurs nobles par exemple. Selon nous, si le maréchal n'avait consacré que peu d'espace à la paysannerie hongroise, c'est que, appartenant depuis toujours à l'élite, cela ne l'intéressait pas. Il savait peut-être d'avance qu'il n'aurait pas besoin de ce type de contacts. Le résultat était une surreprésentation nette de la classe au pouvoir, mais numériquement assez inférieure, la noblesse, tandis que la majorité ne méritait que quelques phrases.

La tendance à généraliser est présente chez Thouvenel aussi, quand il décrit les paysans hongrois rencontrés à Pest. Cette description, quoique plus « anthropocentrique » que celle donnée par le maréchal Marmont, relève entièrement du pittoresque et appuie le stéréotype du « sauvage hongrois » et de la Hongrie restée à l'état de barbarie :

« Ils ont conservé le costume national, je n'ose pas dire dans sa pureté, l'expression serait risible, mais dans toute sa barbarie et toute sa saleté primitives. A les voir couchés sur la paille, au milieu de leurs petits chevaux, et de leurs légères charrettes, on peut se croire tombé dans une horde de sauvages. Dix siècles ont passé sur ce peuple sans effacer son caractère. Le Magyar d'aujourd'hui est le digne fils du barbare d'autrefois ; comme son père, il a une physionomie dure, mais pleine d'expression ; il unit la force nerveuse à une grande insensibilité physique ; comme son père, il porte une chevelure longue et huileuse, et n'a pour costume qu'une veste de cuir enduite de graisse (ce qui, pour lui, remplace souvent la chemise), de larges pantalons et une peau de mouton presque séculaire. La présence de cette race à part, au milieu d'une ville civilisée, ce souvenir du IV^e siècle encore vivant au XIX^e, forment un spectacle auquel les yeux et l'esprit s'habituent difficilement. »⁴⁷³

Nous avons déjà mentionné que les récits du comte Démidoff donnent une description moins organisée de la société hongroise que ceux du maréchal Marmont ou de

⁴⁷³ THOUVENEL, pp. 38-39.

Thouvenel. Les textes des membres de l'expédition représentent cependant à merveille la description pittoresque. Hors le circuit traditionnel des rencontres avec l'élite aristocratique, ils sont les seuls à descendre dans des endroits populaires et à y regarder autour d'eux. Les récits qu'ils en font échappent aux abstractions – ils montrent des gens à un moment donné, dans un lieu donné. On n'arriverait pas à distinguer véritablement les représentants des différentes classes sociales, s'il n'y avait pas la remarque faite d'emblée qu'il s'agissait des rencontres avec le peuple.

A part les oisifs au sud de Pest, on peut repérer trois textes de ce type : le public d'une taverne à Dévény (Theben), les habitants d'un faubourg à Presbourg et les hôtes d'une auberge à Keszi (Kézis).

Dans le premier cas, la description d'anthropologie physique prévaut ; puis vient la prise de contact, ou, plutôt, les tentatives de prises de contact, échouées en raison d'une ignorance réelle ou feinte des Hongrois :

« Il y avait dans cette rustique taverne des scènes pleines de physionomie et de caractère. L'accoutrement large et grossier des paysans hongrois, leurs vastes chapeaux de feutre, leurs grands cheveux pendants, autour d'un mâle et brun visage, nous frappaient pour la première fois ; et c'était là une belle étude de dessin et de couleur. Nous avions le plus grand désir d'interroger ces graves et athlétiques habitants... mais quel moyen de converser avec des gens qui, sous prétexte qu'ils sont à cinq cents toises de la frontière d'Autriche, ne comprenaient plus un mot de tout l'allemand que nous mettions en commun pour les interroger ? Nous devons dire cependant que nous fûmes écoutés avec un calme complaisant, et sans cet impatient sourire dont les Allemands les plus flegmatiques ne manquent pas d'accueillir les efforts déchirants d'un Français qui tente de se faire comprendre. Une première expérience sur la langue latine, si longtemps vulgaire en Hongrie, n'obtint pas plus de succès... »⁴⁷⁴

Le deuxième texte fait allusion à des habitants bizarres d'un faubourg de Presbourg, sur la route menant de la ville au château, peu aptes à créer une ambiance confidentielle. On n'en apprend en fait que ces gens étaient suspects et que cette atmosphère de suspicion empêchait une observation profonde de la part de nos voyageurs d'ailleurs curieux de tout. Il s'agissait en fait d'un quartier pauvre, peuplé de marginaux (peut-être des prostituées) :

⁴⁷⁴ DÉMIDOFF, pp. 59-60.

« [Un guide] nous fit monter à la citadelle par une rue tortueuse, dont la population entière, groupée de porte en porte, saluait notre passage par des prévenances trop décidées pour que nous pussions nous arrêter nulle part, et considérer à loisir la variété de costume et de physionomie que présentent, au premier abord, les habitants de cet étrange faubourg. »⁴⁷⁵

L'auberge de Keszi présente, déjà par sa fonction de lieu d'accueil, une occasion propice de voir de près des « gens du pays ». Cependant, la description qu'on en donne, a de la peine à rentrer dans la catégorie des observations scientifiques ; les voyageurs semblaient mettre sur papier leurs impressions :

« La salle de cette hôtellerie était déjà occupée par quelques groupes de convives appartenant presque tous à la classe des paysans, d'une si belle tournure et d'une si rude physionomie dans ce pays. La coutume qu'ils ont de se raser les tempes jusqu'à une certaine hauteur, donne à leur tête un air étrange et passablement égaré. Leurs cheveux, très-courts sur la partie antérieure de la tête, conservent toute leur longueur par-derrière et viennent flotter sur leurs épaules. Un habillement de toile grossière, serré autour des reins par une très-large ceinture de cuir piqué, aussi dur que du bois ; des bottes énormes en cuir écru, le vaste chapeau national placé d'un air déterminé, une démarche et des gestes saccadés : tels sont les traits principaux de la physionomie du peuple de ce pays. »⁴⁷⁶

Faute de contact avec le peuple, les descriptions devaient rester toujours superficielles. Aucun des premiers voyageurs n'a pu converser avec les simples paysans et ne les a vu travailler. Ceci vaut généralement pour tous les métiers, sauf les orpailleurs du Danube que les compagnons de Démidoff ont contemplé de leur bateau. Même si contact n'y avait pas lieu, l'exercice du métier se fait repérer :

« ...dispersés sur les îles ou sur les grèves isolées, ces pauvres gens recueillent, en lavant incessamment les sables du Danube, les parcelles d'or que le fleuve a charriées. Sur un plan incliné revêtu d'un feutre ou d'un drap grossier, on fait couler constamment de l'eau qui a passé à travers un amas de sable et de gravier amoncelé sur une claie, à la partie supérieure de la machine ; les paillettes microscopiques de ce précieux métal restent ainsi arrêtées dans le tissu. Nous avons été voir de près les bonnes gens qui, sans autre abri que leur vaste coiffure, s'adonnent à cet interminable travail ; aucun de ces

⁴⁷⁵ Ibid., p. 61.

*orpailleurs n'a pu nous dire une seule parole ni entendre une seule de nos questions relatives à leur monotone industrie. »*⁴⁷⁷

Xavier Marmier représente, à ce sujet aussi, un cas un peu à part. Voyant de près les paysans lors de son séjour dans un village (où il a dû assister à un spectacle de punition corporelle aussi) il décrit en connaisseur leurs habitations, et même le travail qu'ils font⁴⁷⁸.

Les groupes ethniques

La vision verticale de la société hongroise peut être complétée chez nos voyageurs par une autre, qu'on pourrait appeler horizontale. Il s'agit de la perception des différences ne rentrant pas dans l'image traditionnelle de la société d'ordres ; différences entre les groupes ethniques, religieux, sexuels même.

Curieusement, le caractère multiethnique de la Hongrie ne reçoit de preuves dans les récits que passagèrement. On a l'impression que le pays leur donnait l'image d'être habité par des Hongrois, d'une manière homogène. Le maréchal Marmont ne fait mention de l'existence d'autres groupes ethniques que peu avant de quitter le territoire hongrois, dans le Banat. Il y rencontre des Allemands, installés au XVIII^e siècle, en vertu de la politique de repeuplement des gouvernements autrichiens. Cependant, la différence se fait remarquer selon lui dès l'aspect du pays :

*« Là, plus d'immenses villages, mais des villages d'une population ordinaire ; des fermes, des hameaux, des plantations multipliées, donnent au pays le caractère de la civilisation. On croit voir une belle province d'Allemagne, et il en est ainsi jusqu'à Temésvar. C'est que la population qui l'habite est composée de colonies allemandes, qui y ont porté avec elles leurs mœurs, leurs usages, leurs habitudes et leur industrie. Leur établissement ne remonte pas au-delà de soixante années. »*⁴⁷⁹

L'échelle des valeurs entre groupes ethniques serait créée, et les Allemands placés à un degré de civilisation plus élevée que les Hongrois ?

En continuant sa route vers la ligne du Danube, à travers le territoire des frontières militaires (peuplé de Roumains et de Serbes), le maréchal rencontre des représentants d'une ethnie particulière, qui lavent le sable du lit de la rivière Temes en y cherchant de

⁴⁷⁶ *Ibid.*, pp. 70-71.

⁴⁷⁷ *Ibid.*, pp. 69-70.

⁴⁷⁸ Voir MARMIER, pp 187-198.

l'or. Il saisit l'occasion de parler et de méditer de ce peuple, qu'il nomme « *Zingares* ». Ces « *Zingares* » étaient effectivement les Tziganes que le maréchal pouvait rencontrer sur les routes pendant ses voyages et en Illyrie quand il y avait rempli la fonction de gouverneur.

La vie des Tziganes passionnait les voyageurs depuis un certain temps. La mention d'un grand nombre de Tziganes en Hongrie figurait déjà dans d'autres ouvrages de langue française aussi. Marcel de Serres leur consacrait un sous-chapitre dans sa description statistique⁴⁸⁰.

La description donnée par le maréchal Marmont parle de tout ce qui concerne la mode de vie, les mœurs et l'histoire des Tziganes. Mais il reste aussi fidèle à son habitude, et ne dit rien de leur aspect physique, sinon qu'ils ont « *des traits semblables, un teint pareil* »⁴⁸¹.

Les Juifs

A côté des exemples cités du maréchal Marmont, un groupe ethno-religieux est encore mentionné dans les récits : les Juifs. Leur situation intermédiaire entre importance économique et dédain social se fit percevoir par des voyageurs venus d'un pays où l'émancipation des Juifs était réalisée depuis longtemps. Il n'en était pas ainsi dans l'Etat hongrois, construit sur des bases médiévales.

Cela ne veut pas dire que les voyageurs auraient fait des remontrances aux Hongrois en raison de ce retard. Les propos étaient justement contraires dans certains cas. Il est vrai, les compagnons de Démidoff, en voyant quelques Juifs sur leur bateau, les qualifient d'« *industrieux* »⁴⁸². Cependant le modérément antisémite Thouvenel les présente déjà comme les instruments de la ruine et des souffrances des paysans, avant de conclure froidement que tout cela n'ait abouti qu'à un demi-succès :

« Les nobles les estiment peu, et cependant, pour éviter les embarras des recouvrements partiels, ils leur ont longtemps concédé, à deniers comptants, le droit de percevoir les revenus de leurs immenses propriétés. Munis de l'ordre du seigneur, les banquiers israélites s'abattaient sur le village qui leur avait été livré, et, soutenus par

⁴⁷⁹ MARMONT, pp. 75-76. Sur le repeuplement et le caractère multiethnique, voir *Mo. Tört.* 4/1, pp. 49-72.

⁴⁸⁰ SERRES, t. 1, pp. 82-83.

⁴⁸¹ MARMONT, p. 110. La partie consacrée aux Tziganes : pp. 110-112.

*l'insolence de quelques heiduques grassement rétribués par eux, ils le mettaient littéralement au pillage. Les meubles des paysans étaient vendus, leurs moutons rasés, leurs petites épargnes découvertes et promptement épuisées... Quoi qu'il en soit, la richesse a été le prix des efforts des Juifs ; mais ils ne jouissent encore que des droits civils des non-nobles. »*⁴⁸³

La source (tendancieuse) de cette information devait appartenir à la noblesse hongroise : elle essaie de neutraliser son rôle économique (elle « se donne le beau rôle ») et désigne les Juifs comme responsables de l'exploitation des paysans.

Marmier poussera cette tendance jusqu'à parler de l'holocauste de la noblesse hongroise par les Juifs ! L'origine de cette vengeance serait justement la place défavorisée des Juifs à l'intérieur de la société hongroise. Le bibliothécaire voyageur évoque le problème en présentant le destin du noble ruiné :

*« [Endetté,] il s'adressa aux juifs, banquiers habituels de l'aristocratie hongroise, et les juifs ne plaisantent pas avec le gentilhomme qui, après les avoir traités du haut de sa grandeur héréditaire, se voit un jour forcé de leur tendre la main. Ils le prennent comme une victime, l'égorcellent [sic] à petits coups, et s'il ne leur échappe à temps, l'épuisent de telle sorte qu'il ne se relève plus. A voir l'empressement avec lequel ils saisissent l'occasion de ruiner un noble hongrois, l'adresse qu'ils emploient pour l'enlacer de plus en plus dans leurs filets, le secours qu'ils se prêtent mutuellement pour mener à bien une telle entreprise, on dirait qu'ils ne sont pas soutenus seulement et animés par l'appât du gain, mais qu'ils font, du fier Magyar qui tombe entre leurs mains, une sorte d'holocauste expiatoire pour toutes les avanies que leur race supporte encore en Hongrie. »*⁴⁸⁴

Hongroises et Hongrois

Le caractère exclusivement masculin des récits de voyage en Hongrie pourrait étonner. Tous les auteurs de récits imprimés étaient du sexe fort, et leurs textes rapportaient aussi l'image d'une société masculine. Toutes les rencontres, entrevues ou discussions ont eu lieu entre hommes ; on n'aurait par conséquent grande notion des

⁴⁸² Cf. DÉMIDOFF, p. 51.

⁴⁸³ THOUVENEL, p. 61. *Heiduque* (hongr. *hajdú*), soldat employé par un seigneur ou par le comitat, pour des raisons de sécurité ou pour seconder l'administration.

Hongroises, encore moins des relations des deux sexes. Les quatre auteurs font très rarement mention de femmes, et ceci seulement dans des cas isolés. Est-ce que les femmes hongroises étaient tellement effacées dans la société hongroise ou bien l'œil des voyageurs était-il tellement sélectif, voire misogyne ?

La première partie de notre question toucherait la place de la femme dans la société. Or, les Hongroises ne devaient pas être absentes des routes, villes et bateaux et composaient au moins la moitié des effectifs de toutes les classes sociales. Cependant, les voyageurs ne fréquentaient que des endroits « masculins » (haras, tavernes, casinos, moyens de transport en commun) où une femme n'allait pas, et si elle y allait, elle ne devait pas être seule, une protection lui devait être assurée par un homme.⁴⁸⁵ Le statut de la femme comme socialement mineure ne devait pas surprendre les voyageurs venus du pays du *Code de Napoléon*. Nous pensons cependant que la misogynie peut être exclue des motifs de l'absence des femmes dans les récits. Elles étaient plutôt considérées comme « membres accessoires » de la société.

La femme hongroise est d'ailleurs totalement absente dans le récit du maréchal Marmont ; il fait semblant comme s'il n'en avait rencontré aucune.

Démidoff est plus disert sur ce sujet. S'il ne parle pas de rencontres avec les Hongroises, il les aperçoit au moins. Ainsi, quand ils descendent le Danube de Pest à Mohács, et le bateau est contemplé par les habitants des villages, il mentionne qu'à côté des hommes, des femmes s'avancent aussi dans l'eau pour voir passer le navire de près⁴⁸⁶. Cela n'apprendrait encore rien des relations entre les deux sexes, ni de place des Hongroises dans la société, sinon une égalité devant la curiosité.

Le passage du bateau à vapeur à Mohács nous offre la preuve la plus intéressante de l'attention d'un voyageur envers les relations entre les sexes. Le comte voit avec frayeur et stupéfaction que dans cette ville les femmes travaillent au lieu des hommes !

« ... en arrivant à Mohacs au moment où le jour finissait, nous fûmes entourés par une foule bruyante qui encombrait la rive, changée en véritable borbier. A peine la planche de communication était-elle assurée, qu'une quantité de femmes, vieilles et jeunes, misérables et demi-nues, encombraient le pont du François I^{er}. C'est aux femmes

⁴⁸⁴ MARMIER, p. 191.

⁴⁸⁵ Il est instructif à ce propos le récit des compagnons de DEMIDOFF qui relate de « trois musiciennes allemandes » voyageant seules. Leur métier pourrait seule expliquer ce procédé « indécent ». Voir DEMIDOFF, p. 72.

⁴⁸⁶ DÉMIDOFF, , p. 80.

que sont dévolues, à Mohacs, les fonctions viriles de portefaix ; le chargement de charbon nécessaire pour la seconde journée fut bientôt voituré à bord par cent brouettes, qu'elles menaient avec la plus bruyante activité. Ces malheureuses, dans leur costume très-sommaire et par trop écourté, ne laissaient pas que d'offrir un caractère original dans leur tournure singulièrement décidée. Les hommes, qui restaient spectateurs tranquilles de la rude corvée réservée aux femmes, portent le même ajustement large et aisé, et le même chapeau dont nous avons déjà parlé. »

La femme hongroise se trouve donc au centre dès qu'on sort des normes, et la situation tourne à l'envers. L'étonnement du voyageur est souligné par l'allusion non dissimulée à ce que les femmes exercent clairement un métier d'hommes (« *les fonctions viriles de portefaix* »). Cependant, sauf le court commentaire sur le comportement des hommes contemplant le travail des femmes, le comte Démidoff ne s'occupe plus du phénomène⁴⁸⁷.

La relation entre hommes et femmes est encore éclairée par les mots indignés de Thouvenel lorsqu'il parle des habitudes des baigneurs à Pest-Buda. D'après son récit, Hongrois et Hongroises ne se soucieraient pas trop de l'étiquette imposant la séparation des deux sexes dans des bains publics – il n'oublie pas cependant de mentionner qu'il s'agit des classes inférieures de la société :

*« C'est dans ce seul bassin qu'hommes et femmes du peuple viennent se baigner aux mêmes heures, sans se soucier beaucoup des lois de la décence. »*⁴⁸⁸

Les relations homme-femme refont donc surface dans un cas anormal pour le voyageur occidental.

Les origines des maux de la société hongroise

D'après l'image transmise par les récits, tous les voyageurs étaient persuadés que la Hongrie était plus arriérée que leur pays d'origine et qu'elle était malade dans son corps social et politique. Tous voyaient et désignaient des maux qui seraient à l'origine des problèmes, remarquaient les tentatives de « guérison » (modernisation) et donnaient des conseils à suivre dans l'espoir d'un avenir plus heureux.

⁴⁸⁷ DÉMIDOFF, p. 83.

⁴⁸⁸ THOUVENEL, p. 22.

Les maux résidaient surtout dans le caractère fondamentalement féodal de la société hongroise, dont les antagonismes ont été rapidement perçus par chacun. Pour le duc de Raguse, la société hongroise n'a pas encore réussi à sortir du Moyen Age et une sorte de chaos administratif règne dans le pays. Les principes de la société seraient le fief et son caractère inaliénable qui empêchent le développement du crédit. Le manque du crédit freine les investissements, tandis que l'inaliénabilité des terres nobles entrave le commerce des terres. Les mots du maréchal Marmont reflètent les idées écrites par le comte István Széchenyi dans son ouvrage intitulé *Hitel (Le Crédit)* :

« Pour se former quelques idées claires sur la Hongrie, il faut d'abord bien comprendre la base de sa constitution et les principes sur lesquels la propriété y est établie. Tout porte encore ici le cachet du moyen âge... L'administration, qui n'est autre chose que l'ordre et l'emploi utile des revenus de l'état, dans l'intérêt de la société, reste tout entière à créer ; la propriété est uniquement basée sur la loi des fiefs. Cette loi régit le pays dans ses conséquences extrêmes : tout vient de l'état, tout retourne à l'état après l'extinction de la famille et des descendants de celui qui a reçu l'investiture. On peut dire que le droit de retrait est sans limite ; il est au moins tellement étendu, que personne ne peut acheter une terre avec la certitude de conserver ce qu'il a acquis. D'un autre côté, celui qui, par succession ou par investiture, est devenu propriétaire, ne pouvant être dépossédé par ses créanciers, personne ne veut lui prêter, s'il a besoin d'argent... »⁴⁸⁹

Le comte de Démidoff, allant en 1837 de Vienne à Buda, s'étonne d'abord de la mauvaise qualité des routes hongroises. Il trouve bientôt l'explication du retard hongrois dans ce domaine aussi. Ce serait la conception nobiliaire, qui empêche que tous les habitants du pays portent les charges du développement et l'entretien des voies de communication :

« De Vienne à la frontière de Hongrie, la distance est courte ; mais cependant quelle différence entre ces beaux chemins de l'Autriche et les chemins délabrés de la Hongrie ! Sans trop chercher la cause de cette différence, il n'est pas difficile de découvrir qu'elle est profondément inhérente à la nature particulière de l'ancien gouvernement de la Hongrie, et que le remède à appliquer au mal ne saurait être employé qu'avec ménagement dans un pays où, en vertu des lois fondamentales, la noblesse est exempte de toute espèce de taxes. Or, la noblesse en Hongrie, c'est tout le vieux sang

*hongrois, tout ce qui possède ; il ne faut pas s'étonner si tous les travaux d'intérêt général, tombant exclusivement à la charge des classes pauvres, sont mal exécutés et plus mal entretenus. »*⁴⁹⁰

Tous les auteurs ne séparent pas leur critique sociale de la description de la société d'ordres dans son fonctionnement. Edouard Thouvenel décrit les différentes classes de la société hongroise. Sa critique du régime existant se lit dans la partie où il examine les relations entre nobles et paysans. A côté de son constat de la faiblesse des classes moyennes, c'est ici qu'il exprime principalement sa vision sur la société de la Hongrie. L'image qu'il donne est en fait celle d'une société définie et désordonnée en même temps par le système de vasselage et la toute-puissance des seigneurs :

*« Chaque comté est morcelé en un certain nombre de fiefs capricieusement régis par de petits despotes. Les paysans n'ont pas le droit de propriété, mais ils ont le fait depuis 1834. La plupart cependant cultivent des terres qui leur sont concédées par le seigneur à charge de cinquante-deux jours de corvée par an et du paiement de la dîme. Ils sont jugés en premier ressort par leur magnat... Ce pays entre dans une période où la féodalité, encore nécessaire dans ce qu'elle a de protecteur, est devenue, dans ce qu'elle a d'arbitraire, aussi nuisible aux véritables intérêts des seigneurs qu'à ceux des simples vassaux. »*⁴⁹¹

Marmier suit effectivement la même ligne ; la description des privilèges nobiliaires et bourgeois et des obligations des paysans termine par une phrase pleine d'emphase, suggérant les profondes inégalités :

*« Que de réformes à faire dans ce beau royaume de Hongrie ! que d'abus à déraciner, tout le monde le sent ; beaucoup s'en émeuvent ; le mal est connu, c'est un grand point. »*⁴⁹²

Les tentatives de modernisation hongroises

Une unité de vue caractérise donc tous les récits de voyage en Hongrie en matière de critique sociale. Un autre consensus se fait aussi observer dans les textes ; celui de la

⁴⁸⁹ MARMONT, pp. 24-25. L'oeuvre de SZECHENYI est parue en hongrois en 1830 ; elle a été publiée en allemand aussi. Le maréchal a pu avoir accès à cette version.

⁴⁹⁰ DEMIDOFF, p. 44.

⁴⁹¹ THOUVENEL, pp. 54-56.

⁴⁹² MARMIER, p. 178. Pour la présentation de la société hongroise, voir *ibid*, pp. 167-178.

nécessité de changement. Il est complété par le constat (favorable à la Hongrie) selon lequel l'élite hongroise ait déjà pris connaissance de cette nécessité et entrepris un mouvement de modernisation.

Tout le monde ne voit évidemment pas les événements du même oeil. Le maréchal Marmont regarde encore les tentatives des aristocrates hongrois avec méfiance. D'après ce qu'il écrit, ils ne seraient pas encore assez mûrs (« éclairés ») pour savoir comment diriger le mouvement de réformes ; et ce dernier serait dû encore plus à une vogue qu'à une délibération fondée :

*« Une autre nature de difficulté, pour l'amélioration de l'ordre social, résulte encore de l'aberration des jeunes magnats, qui veulent prendre rang parmi les libéraux de l'Europe, sans savoir à quel titre et comment. »*⁴⁹³

D'après l'opinion du comte Démidoff, les initiatives ont été prises par les membres de la haute aristocratie, et notamment par le comte Széchenyi. Les efforts des diètes hongroises sont également mentionnés. Ce dernier trait augmente encore de valeur lorsqu'on considère que Démidoff est venu en Hongrie seulement quelques mois après la clôture de celle de 1832-1836. Quelques allusions du texte paru en 1840 suggèrent pourtant qu'il avait des nouvelles de la diète de 1839-1840 aussi :

« Dans ces derniers temps, il est vrai, plusieurs grands propriétaires, laissant de côté tout intérêt mesquin, ont pensé à venir au secours du bien-être général. A la tête de ces nobles esprits, intelligences esclaves du devoir, se distingue un homme dont l'influence généreuse sera grande dans ce pays, qui ne demande qu'à marcher au progrès ; nous avons nommé le comte Étienne Széchenyi. De son côté, la diète, cette assemblée de gentilshommes qui représente un peuple de gentilshommes, n'est pas la dernière à obéir à une impulsion nationale déjà sensible. Déjà même quelques résolutions, nouvellement promulguées, laissent entrevoir une louable propension à suivre ce mouvement d'améliorations matérielles, qui est aujourd'hui le besoin le plus senti de la société européenne. Surtout il faut reconnaître que les tentatives faites jusqu'à ce jour par la sagesse de la diète de Presbourg sont nettes et précises, dégagées de théories abstraites, et marchent uniquement au but de la prospérité du pays, qui sera une ère nouvelle et bienfaisante pour la Hongrie. Voilà donc cette assemblée qui, on ne saurait en douter, a compris sa haute mission, engagée par la puissance même du progrès

⁴⁹³ MARMONT, p. 26.

*à réformer peu à peu des lois imprévoyantes, qui seraient un obstacle invincible à toute amélioration ultérieure dans un pays qui demande enfin sa part de bien-être, à savoir : des routes praticables, des canaux, des ponts, et des chemins de fer. »*⁴⁹⁴

Thouvenel conçoit aussi son opinion en ce sens quoi qu'il avoue d'ignorer les décisions de la diète de 1839-1840⁴⁹⁵. Selon lui, même si l'élite hongroise avait compris la nécessité des réformes, le processus devrait encore rencontrer beaucoup d'obstacles. Le pessimisme qui le caractérisera à la description des « classes moyennes », se préfigure donc déjà : *« Tous les esprits élevés, tous les hommes qui jettent sur l'avenir un coup d'œil impartial, comprennent la nécessité d'une réforme ; mais ce travail, toujours dangereux, se complique ici d'une difficulté particulière. »*⁴⁹⁶

L'avenir de la Hongrie : recettes et conseils

La reconnaissance de l'existence d'un mouvement de modernisation n'empêche aucun des voyageurs de donner des conseils concernant la voie à emprunter pour moderniser la société hongroise. Chacun consent à ce que cela doive se passer par l'affranchissement des paysans, la répartition égale des charges publiques et une profonde réforme administrative. On devrait aussi mettre un terme à la toute-puissance du fief, entravant le développement de type capitaliste.

Les paroles du maréchal Marmont sont révélatrices en ce sens. Le programme de modernisation devient sous la plume du vieux soldat celui de l'« européenisation » de la Hongrie aussi :

« Cependant le jour où une masse d'opinion prononcée consacrerait la nécessité d'établir la propriété sur de nouvelles bases et de l'affranchir des conditions qui la rendent toujours incertaine ; le jour où on sera convaincu qu'il est indispensable d'établir des contributions, qui seront votées et appliquées à l'amélioration du pays ; d'abandonner aux paysans la libre propriété des terres qu'ils cultivent, sans porter atteinte aux revenus des seigneurs, et de réformer la loi civile, afin qu'elle mette le débiteur, en Hongrie, dans la condition de ceux de tout le reste de l'Europe ; ce jour-là, la

⁴⁹⁴ DÉMIDOFF, pp. 44-46.

⁴⁹⁵ THOUVENEL, p. 98.

⁴⁹⁶ THOUVENEL, p. 72. En note de bas de page, il cite l'opinion de Sylvestre de Sacy, qui, dès 1778, formulait l'idée selon laquelle tout développement en Hongrie devrait passer par l'affranchissement par la noblesse de ses « esclaves ».

*Hongrie sortira de la pauvreté et de la barbarie, et fera des pas rapides vers la richesse et la civilisation. »*⁴⁹⁷

Selon Démidoff, l'égalité devant l'impôt devrait être la première mesure à réaliser. On pourrait ainsi ouvrir la voie à l'exécution des projets ambitieux de la modernisation de l'infrastructure. Cette opinion se comprend facilement lorsqu'on considère que le comte parle de ce sujet à propos de l'état lamentable des routes de Hongrie, entretenues par la corvée et l'impôt des paysans :

*« La première condition de cette amélioration progressive, dans laquelle nous voyons entrer la Hongrie avec une sage et persévérante lenteur, amènera probablement avant peu une répartition plus équitable de l'impôt. Alors, et par une convention loyale, chaque habitant de ce noble sol, renonçant à des privilèges onéreux à tous, acceptera sa part dans les charges communes. »*⁴⁹⁸

Edouard Thouvenel s'occupait des questions sociales et politiques dans des chapitres entiers. Son *Coup d'œil sur la législation politique et sociale de la Hongrie* (chapitre III) contient, comme on l'a déjà mentionné, les résultats d'une revue de l'histoire de la Hongrie et ceux d'une « observation sociale »⁴⁹⁹. Dans le chapitre suivant, en présentant les travaux de la diète de 1832-1836, il va jusqu'à détailler les différents projets visant la réduction des privilèges. Son opinion sur les réformes et ses conseils pour l'avenir se trouvent dans les passages qui suivent le récit des concessions faites par les nobles en faveur de la paysannerie (suppression de certaines redevances, droit d'appel devant la justice non seigneuriale, fixation des corvées, etc.). Il y reste fidèle à son pessimisme relativisant (on dirait même moralisant) :

*« Toutes ces concessions sont importantes : sans nul doute elles améliorent la condition du paysan, mais elles ne l'élèvent pas beaucoup au-dessus de celle du serf ; elles posent des limites au pouvoir seigneurial, mais il est difficile de les regarder rigoureusement comme de nouveaux droits acquis aux subordonnés. Leurs prescriptions sont à peu près résumées dans cette phrase triviale : Ne pressurez pas l'homme au-delà de ce qu'il peut donner. »*⁵⁰⁰

⁴⁹⁷ MARMONT, pp. 26-27.

⁴⁹⁸ DÉMIDOFF, pp. 46-47. La proposition du comte gagne encore en valeur si l'on sache que le récit de l'expédition de DÉMIDOFF consacrait le moins de place aux questions sociales et politiques.

⁴⁹⁹ Voir THOUVENEL, pp. 47-69.

⁵⁰⁰ *Ibid.*, pp. 90-91.

La véritable leçon se fait encore attendre ; elle suivra dans le prochain paragraphe. Elle se fera, d'une manière inattendue, mais pas étonnante dans cette série d'interventions modernistes, par une référence à la Révolution française. L'auteur citera notamment (comme exemple positif), la vente des biens nationaux. Les vues de Thouvenel ne peuvent donc pas sortir du rayon de son pays d'origine. Son argumentation est poussée, à un moment donnée, jusqu'aux idées du socialisme utopique – il s'oppose à l'exploitation pure et simple de l'homme. En même temps, le texte contient comme une raison d'être de la Monarchie de Juillet - l'ordre serait fondé sur la propriété :

« Le seul moyen d'attacher les masses à l'ordre établi, c'est de les faire entrer dans la société à un autre titre que celui de machines à exploiter. La vente des biens nationaux, chez nous, à part ce qu'il y a eu d'illégal et d'abusif dans son exécution, a détruit le monopole de la propriété foncière. Elle a divisé le sol entre cinq millions de propriétaires, qui grands ou petits, ont un égal intérêt au maintien de ce qui existe. »⁵⁰¹

Il se dessine cependant la perspective d'une révolte paysanne (révolte des « masses opprimées ») au cas où « l'état d'abaissement » perdurerait. Si l'on évitera, c'est grâce à la vigilance du gouvernement autrichien qui saura protéger les paysans hongrois même contre leurs propres seigneurs. L'opinion de Thouvenel s'approche donc des vieux impératifs de la monarchie autrichienne : il faut diviser pour régner. En même temps, fidèle à la réflexion bourgeoise de la Monarchie de Juillet, il trahit sa crainte des mouvements sociaux :

« Dans le régime féodal [...] le paysan cultive sans beaucoup de zèle les terres seigneuriales [...] Il se borne [...] à demander [au sol] des récoltes dont l'abondance le mette en état de payer les dîmes et de fournir à sa misérable existence [...] La révolte, avec toutes ses fureurs, est la conséquence d'un tel état d'abaissement ; elle arrive quand la misère pousse le serf à bout... La Hongrie ne sera pas soumise à cette horrible épreuve ; elle ne proclamera pas sa liberté sur des décombres. Le gouvernement autrichien, s'il est quelquefois d'une prudence pusillanime, a l'instinct de sa

⁵⁰¹ *Ibid.*, p. 91. Sur la question de la propriété et les propriétaires en France sous la Monarchie de Juillet, voir ANTONETTI, Guy, *Histoire contemporaine politique et sociale*, Paris, 1993, pp. 247-250 ; Barjot-Chaline-Encrevé, pp. 74-78 ; CHARLE, Christophe, *Histoire sociale de la France au XIX^e siècle*, Paris, 1991, p. 42. Sur la propriété paysanne et son morcellement en France sous la Monarchie de Juillet (et ses conséquences), voir DEMIER, p. 175. Sur les tentatives (partiellement réussies) de la Monarchie de Juillet de convertir l'attachement à la propriété en attachement au régime par la voie de la Garde nationale, voir TULARD, Jean, *Les révolutions de 1789 à 1851*, Paris, 1985, p. 404 ; FRECHET, Hélène – PICY, Pascal, *Lexique de l'histoire politique de la France de 1789 à 1914*, Paris, 1998, p. 123.

conservation. Les princes qui sont à sa tête, et l'empereur régnant surtout, ont gardé, sur un plus grand théâtre, la bonté qui caractérisait les ducs de Lorraine ; ils éprouvent, il n'en faut pas douter, le désir d'adoucir l'état des dernières classes de leurs sujets. »⁵⁰²

Xavier Marmier, qui avait pu, comme nous l'avons déjà dit, examiner de près les inégalités de la société hongroise était d'accord avec les autres auteurs en ce qui concernait la nécessité des réformes. La solution pourrait venir, selon lui de deux initiatives. D'une part, le gouvernement de Vienne devrait comprendre que la fidélité des Hongrois lui serait promise pour toujours en cas d'une déconstruction prudente des privilèges (et donc de la société féodale) :

« Que de réformes à faire dans ce beau royaume de Hongrie ! que d'abus à déraciner, tout le monde le sent ; beaucoup s'en émeuvent ; le mal est connu, c'est un grand point. D'où viendra le remède ? Là est le problème. Si le gouvernement autrichien le voulait, quelle magnifique tâche il aurait à remplir ! On ne lui demanderait point de renverser tout d'un coup cet échafaudage confus de privilèges aristocratiques d'immunités municipales et de servage cruel... [S'il] voulait seulement accepter l'esprit de libéralisme et de nationalité qui, dans les dernières années, s'est si hautement manifesté en Hongrie, si, au lieu de s'y livrer avec un abandon qu'on ne peut encore attendre de ses diplomatiques habitudes, il voulait seulement l'appuyer en ce qu'il a de bon et de salutaire, le calmer dans son effervescence, et le diriger dans ses écarts, on ne lui en demanderait pas plus, et il pourrait, en adoptant cette ligne de conduite, accomplir peu à peu de grandes choses et mériter à jamais la reconnaissance de la noble nation soumise à son pouvoir. »⁵⁰³

Le cabinet de Vienne n'adoptant pas la ligne des réformes, la tâche attendait la noblesse hongroise. Elle devrait abolir ses privilèges pour assurer le bien-être du pays – et elle ne l'avait pas encore fait. Pourtant, sa participation aux charges serait une des clés de l'avenir du pays et de la classe nobiliaire aussi :

« Il est à regretter que cette noblesse n'ait pas commencé ses plans de réforme par réformer ce qu'il y a de plus abusif dans la possession de ses privilèges, par abdiquer

⁵⁰² THOUVENEL, pp. 92-93. « La bonté qui caractérisait les ducs de Lorraine » est une allusion à François I^{er}, duc dépossédé de Lorraine, empereur germanique (1745-1765), mari de Marie-Thérèse, reine de Hongrie (1740-1780), à l'origine de la maison Habsbourg-Lorraine, au pouvoir en Autriche-Hongrie jusqu'en 1918. Les gouvernements de sa femme et son fils Joseph II (1780-1790) ont notamment introduit des mesures visant à améliorer et à contractualiser le statut des paysans. Voir à ce propos notamment l'*Urbarium* de Marie-Thérèse (1767).

⁵⁰³ MARMIER, pp. 178-179.

formellement un de ses droits héréditaires, le droit de ne pas payer d'impôt, par demander à supporter sa part des charges publiques, afin d'alléger le lourd fardeau qui pèse sur le paysan. Une telle preuve d'abnégation personnelle et de désintéressement, en la rattachant plus étroitement au peuple, lui eût donné une position plus nette et plus logique aux yeux de la cour. »⁵⁰⁴

Conclusion

Dans les récits, la société hongroise ou les couches qui la composent peuvent apparaître sous divers aspects et à tout propos, séparément ou ensemble, en harmonie ou (ce qui est beaucoup plus fréquent) en antagonisme. Une perception intéressante se fait observer lorsqu'on essaie de comparer la société hongroise à celles d'Occident ; comparaison transformée souvent en opposition.

A côté de ce trait, relevant parfois plus du pittoresque que du social, des descriptions, voire des analyses plus détaillées ou plus pointues peuvent aussi être perçues dans les récits. On a vu qu'à la présentation des villes il y a des lieux à citer obligatoirement ; certains sujets sociaux ou politiques semblent également indispensables pour tous les auteurs.

Dans une première vision, verticale, de la société hongroise, on voit donc, de haut en bas, une société tripartite, fondée sur des inégalités très profondes ; et ces inégalités se font sentir jusqu'aux rapports des espaces consacrés par tel ou tel texte aux différentes classes sociales. L'omniprésence des nobles (et la perception de leurs divisions intérieures) contraste avec le caractère relativement effacé de la bourgeoisie et de la paysannerie. Cette image un peu unilatérale est équilibrée d'une certaine manière par les descriptions pittoresques données par les compagnons de Démidoff.

Mais les paysans n'ont pas toujours été vus par les voyageurs. Même pour les voyages en France, leur présence date dans les récits de la toute fin de l'Ancien Régime⁵⁰⁵.

Les quatre voyages ont un trait caractéristique quant à la représentation des membres des différentes couches sociales. Quand il s'agit de la description de l'extérieur

⁵⁰⁴ *Ibid.*, p. 183.

⁵⁰⁵ André Burguière, « La centralisation monarchique et la naissance des sciences sociales. Voyageurs et statisticiens à la recherche de la France à la fin du 18^e siècle », *Annales* 55 (2000), p. 202.

des gens, on ne voit que de paysans ; il n'y pas de description physique (« pittoresque ») de nobles ou de bourgeois.

Les rencontres

Introduction

Lorsqu'un voyageur traverse un pays, il ne peut pas éviter les rencontres personnelles, aussi brèves qu'elles soient, avec les habitants. Il est encore mieux s'il cherche lui-même les occasions, afin de se créer une image du pays et des indigènes aussi authentique que possible. Ainsi, les rencontres personnelles peuvent devenir, à côté des ouvrages lus et les récits ou histoires entendus du pays un des éléments constitutifs d'une image dessinée par une relation de voyage. Elles aident aussi, en général, à réduire (ou détruire) les préjugés conçus sur le pays et les hommes. Du point de vue de la relation voyageur-voyage, la mention des rencontres a aussi un but concret : celles-ci sont les preuves les plus tangibles de ce que le voyage ait réellement eu lieu. Elles sont également destinées, comme on l'a dit, à authentifier les informations contenues dans le récit. Dans ce contexte, il est aussi intéressant de voir quel type de renseignements les voyageurs peuvent recueillir à l'occasion des rencontres.

Les rencontres avec les Hongrois

D'après les témoignages des récits de voyage en Hongrie, les rencontres entre voyageurs français et habitants du pays se produisaient fréquemment. On peut y distinguer trois types. Dans le cas des rencontres appartenant au premier, et surtout en raison des problèmes de connaissance de langue, elles n'aboutissaient pas à une communication réelle et le narrateur se limitait à les décrire (souvent en utilisant des phrases introduites par l'expression « *j'ai vu* »). Au cas, où on réussit à communiquer, c'était souvent par interposition ; c'est-à-dire un de membres du groupe rencontré se proposait comme présentateur ou interprète. Ce type de rencontre peut être observé dans le récit des compagnons de Démidoff, lors de leur passage à Dévény et à Keszi.

Dans la taverne de Dévény, comme on l'a vu, les voyageurs désireux de poser des questions aux paysans hongrois, échouent – justement parce que ceux-ci n'entendent ni l'allemand, ni le latin. Alors l'hôte et un Juif, passager du bateau comme les érudits

français, se chargent de leur répondre ; mais ils sont en dehors du groupe originellement visé⁵⁰⁶.

Une scène pareille se passait un peu plus tard à l'auberge de Keszi. Les paysans hongrois sont vus, mais pas même accostés ; c'est finalement un jeune ecclésiastique avec qui ils arrivent à discuter⁵⁰⁷. Dans les deux cas, la langue parlée par les deux parties était un latin mêlé de barbarismes.

Dans le deuxième type, la rencontre s'accompagnait d'une véritable communication. Il s'y agissait surtout des cas où le voyageur devait rencontrer un personnage illustre (un érudit ou un homme d'Etat en général) auprès duquel il a été recommandé soit par des lettres soit par sa propre renommée. De plus, la connaissance d'une langue commune a été prévue et assurée. Mais, selon nous, il s'agissait alors plutôt des entrevues préparées et pas vraiment de rencontres. Le voyageur recevait souvent à ses questions formulées depuis longtemps des réponses préméditées. Le hasard était donc *a priori* exclu. Ce type de rencontre a été d'ailleurs abondamment pratiqué par les participants des Grands Tours au XVIII^e siècle. Les rencontres du maréchal Marmont semblent appartenir à ce groupe. Le vieux soldat était le plus sélectif dans les choix de rencontres. Il n'a en effet visité que d'hommes illustres ou nobles. En 1831, les comtes Nicolas Zichy, Paul Széchenyi, (Georges) Festetich, le baron Fechtig, l'archiduc palatin⁵⁰⁸, Révay (directeur des mines de Schemnitz) ; en 1834, le lieutenant-général Bakonyi, commandant de la forteresse de Comorn, les magistrats de Kecskemét, le comte Louis Károlyi et les gentilshommes du comitat Csongrád et les officiers ayant servi sous ses ordres aux frontières militaires. On peut encore y ajouter les multiples rencontres possibles à Buda en 1831, à l'occasion de la course des chevaux. Apparemment, le maréchal n'est inconnu pour personne. Pour certains, comme le commandant de Comorn, il est même une ancienne connaissance⁵⁰⁹. Il se vante d'ailleurs de la fréquence des rencontres, remède à son exil. Son entrée à Kecskemét fournit une preuve de ce que son voyage ait été minutieusement préparé, laissant le moins de place au hasard : « *Je couchai*

⁵⁰⁶ Cf. DÉMIDOFF, pp. 60-61.

⁵⁰⁷ *Ibid.*, pp. 70-71.

⁵⁰⁸ Une allusion faite à l'occasion du voyage de 1834 nous renseigne sur cette rencontre. Voir MARMONT, p. 28.

⁵⁰⁹ L'officier austro-hongrois lui avait rendu visite à Châtillon en 1815 ! Cf. MARMONT, p. 19.

à Kecskemet... Mon arrivée y était annoncée et je fus reçu par les magistrats avec honneur et distinction. »⁵¹⁰

Quelle pouvait être la langue de communication entre le maréchal et ses hôtes ? Du fait de ses multiples séjours sur le territoire autrichien, il devait connaître l'allemand. Cependant une autre langue s'offrait aussi. On apprend d'une remarque d'un autre voyageur, venu, il est vrai, dix ans plus tard (Xavier Marmier), que le français était couramment utilisé dans les milieux distingués de la Hongrie : « ...le français est comme à Stockholm et à Pétersbourg la langue des salons... »⁵¹¹.

Le troisième type de rencontres était celui des rencontres fortuites avec communication, lorsque l'individu ou le groupe fortuitement rencontré au hasard se mettait à parler au voyageurs. Ce cas était très rare. Les meilleurs exemples sont fournis de nouveau par les compagnons de Démidoff qui discutent d'une part avec le capitaine du bateau de Vienne à Presbourg et d'autre part avec un soldat prisonnier de la citadelle de Presbourg. Dans les deux cas, la connaissance d'une langue commune (l'allemand dans le premier cas et le français dans le deuxième) ne fait pas défaut. Cependant, leurs récits ne contiennent pas d'informations sur la société – ils nous relatent des curiosités ou de destins personnels.

L'exception est représentée dans ce domaine par Xavier Marmier. Lors de son bref séjour en Hongrie, il réussit à rencontrer hommes simples et illustres aussi. Le premier est un prêtre de Gran, le bibliothécaire de l'archevêque, auquel il adressa la parole à tout hasard après son arrivée dans la ville. Cette rencontre entraîna une autre, fort heureusement pour notre voyageur : une audience chez l'archevêque-primat. Les autres rencontres mentionnées par Marmier résultent de son itinéraire et du moyen de transport choisi. Passant quelque temps dans un village hongrois, il devait y voir des paysans, le seigneur, la fille du seigneur et son fiscal. Un peu plus tard, au bord du bateau allant de Pest à Semlin, « véritable tour de Babel », il a fait connaissance avec les passagers, notamment un marchand de sangsues. Chacune des rencontres effectuées par Marmier apportait directement des données au récit. Le prêtre Lipovniczky lui fit visiter la nouvelle cathédrale de Gran, les mots de l'archevêque lui firent savoir que les débats sur le catholicisme français étaient suivis de près en Hongrie. Les rencontres villageoises lui firent connaître tout un univers difficilement pénétrable : la campagne hongroise, encore

⁵¹⁰ MARMONT, p. 61.

dominée par les derniers vestiges de la féodalité. Le marchand de sangsues lui donnait finalement des renseignements sur les sangsues, leur commerce et l'action lente de la justice hongroise⁵¹².

A part ces trois types de rencontres classées, il existe un quatrième aussi ; les rencontres manquées, c'est à dire celles auxquelles le voyageur se préparait mais dont la réalisation ne réussit pas. Nous en connaissons deux : en 1834, le maréchal Marmont ne peut pas rendre visite à l'archiduc palatin, absent. Cela n'empêche pas pourtant de présenter le personnage⁵¹³. L'autre cas est celui de Thouvenel, qui ne réussit pas à voir le comte István Széchenyi, malade au moment de son passage à Pest. Les paroles du comte sont néanmoins souvent rapportées dans le récit⁵¹⁴.

Il y a des cas aussi où le voyageur en fait une ; et des plus importantes. Ainsi fit Xavier Marmier qui, malgré des allusions à la personne même, ne signalait pas qu'il eût rencontré le comte István Széchenyi. Heureusement, le *Journal* du comte relate de leur entrevue du 5 septembre 1845. Ceci nous rapproche aussi de la date du passage de Marmier à Pest-Buda⁵¹⁵.

Conclusion

Les rencontres remplissent un rôle très important dans les récits de voyages en Hongrie. Non seulement elles donnent un rythme au récit et authentifient les informations, mais en peuvent être aussi une des sources. Les rencontres de Hongrie peuvent être de plusieurs types ; elles varient surtout en fonction de la connaissance de langue. Cependant, la communication avec le « Hongrois moyen » reste pratiquement impossible. L'itinéraire et le moyen de transport choisis influencent sérieusement les possibilités de rencontre. Cependant le caractère fortuit des rencontres évolue du milieu des années 1830 au milieu des années 1840. Le maréchal Marmont, illustre voyageur, effectuait des rencontres prévues, et dans un seul milieu social, tandis que Xavier Marmier était déjà capable d'aborder n'importe qui. Ce phénomène est dû d'une part à la connaissance des langues et d'autre part au statut social du voyageur.

⁵¹¹ MARMIER, p. 136.

⁵¹² Voir MARMIER, pp. 111-118, 193-199, 211-215.

⁵¹³ MARMONT, pp. 28-29.

⁵¹⁴ THOUVENEL, p. 103. Pour les citations de Széchenyi, voir THOUVENEL, passim.

⁵¹⁵ Voir SZECHENYI, *Napló*, p. 1075. Voir aussi MARMIER, p. 148.

Les grands hommes

Introduction

Comment définir la notion du « grand homme » ? Sur le plan théorique, les ouvrages historiques et philosophiques du XVIII^e siècle ont déjà tranché dans cette question. Les grands hommes seraient tous ceux qui, par leur génie, ont contribué à l'évolution de la civilisation humaine⁵¹⁶. En maintenant cette formule, on peut dire que les grands hommes dans les récits de voyage en Hongrie sont ceux que les voyageurs considèrent comme contribuant au développement de la Hongrie. Par conséquent, grands hommes et problèmes de la modernisation du pays seront étroitement liés les uns aux autres. Comme tous les voyageurs voient et font voir les problèmes de la Hongrie, notamment la féodalité, et semblent adeptes de la modernisation du pays, les noms des Hongrois se distinguant dans ce domaine sont toujours accompagnés d'adjectifs ou d'expressions positifs, voire admiratifs.

On doit remarquer en ouvrant une petite parenthèse qu'on devra distinguer le grand homme de l'homme illustre. L'homme illustre est celui qui occupe, par sa condition sociale, une place plus élevée que la moyenne. En utilisant une analogie de l'histoire de la Monarchie de Juillet, on pourrait dire que ce sont des « notables ». Qui dit notable en Hongrie dans la première moitié du XIX^e siècle, dit aussi noble – on a déjà vu que la noblesse était la seule classe de la société hongroise disposant des droits politiques.

On peut être évidemment grand homme et homme illustre à la fois ; et dans certains cas, les limites entre grand homme et homme illustre sont floues. Cependant, de ces deux catégories, la deuxième est la plus générale.

La mise en relief des grands hommes peut varier en fonction de deux facteurs : les rencontres et l'importance attribuée par l'auteur du récit du voyage au sujet de la modernisation. Leur évocation peut aussi se faire lorsque le voyageur traite de l'histoire du pays. Ainsi rappelle-t-on par exemple l'empereur Joseph II ou le prince Metternich.

⁵¹⁶ Voir à ce propos PENKE, Olga, *Filozofikus világtörténetek és történetfilozófiák* (Histoires philosophiques et philosophies de l'histoire), Budapest, 2000, p. 114-117.

Hongrois illustres et grands Hongrois

Le maréchal Marmont, qui rencontrait d'ailleurs toute une foule d'hommes illustres, est cependant avare des mentions de grands hommes au sens que nous utilisons ce terme. Les remarques relatives à la nécessité des réformes en Hongrie ne manquent pourtant pas de son texte ; il cite même les idées du comte Széchenyi sur l'absence des crédits, sans en nommer la source⁵¹⁷. La divergence d'idées entre Marmont et Széchenyi dans la question des courses des chevaux peut expliquer ce silence.

Les deux personnages représentés par le maréchal comme des grands hommes ont un trait commun : les deux étaient empereurs Habsbourg. Joseph II était généralement considéré par la postérité comme un modernisateur de tout l'Empire, la figure de proue du « despotisme éclairé » en Europe centrale. Le maréchal Marmont loue en Joseph II surtout l'homme d'Etat visionnaire, créateur d'ordre, qui pouvait même éviter le pire :

*« Homme d'un esprit supérieur, doué d'une volonté forte, livré aux soins du gouvernement sans distraction, ses actes politiques et civils ont été et seront long-temps l'objet de la discussion ; mais en les critiquant dans la forme, en blâmant les moyens employés, en plaignant ceux qui ont vécu de son temps, on ne peut nier la profondeur de ses vues et le but louable qu'il se proposait. Ce but a été atteint, car Joseph II a tué dans son germe et détruit dans son principe les révolutions dont l'Autriche était menacée, comme toute l'Europe, en opérant d'avance, quoique d'une manière violente, des changements que la raison demandait, et en faisant disparaître les richesses qui pouvaient séduire les novateurs. »*⁵¹⁸

Néanmoins, le maréchal ne considère pas Joseph II comme un souverain exemplaire dans tous les domaines. L'éloge introduit en fait le récit de l'aventure malheureuse de Joseph II contre les Turcs le 20 septembre 1788 et la critique des facultés militaires et de l'amour-propre de l'empereur⁵¹⁹.

⁵¹⁷ Cf. par ex. MARMONT, p. 22. Sur le conflit MARMONT-SZECHENYI, voir *supra*.

⁵¹⁸ MARMONT, pp. 104-105.

⁵¹⁹ MARMONT, pp. 104-109. A Karánsebes, l'armée impériale mobilisée contre les Turcs ayant envahi le Banat, prend les cris « *Halte !* » des sentinelles pour le cri de guerre « *Allah !* » des Turcs. Croyant l'ennemi tout près, les soldats autrichiens s'enfuient sous l'effet d'une peur panique. Après la fuite, Joseph II rentra, déjà malade, à Vienne. Il mourra des suites de sa maladie le 20 février 1790. (Au cours de l'année 1789, l'année impériale remportera plusieurs victoires sur les Turcs et occupera même Belgrade.)

L'autre « grand Habsbourg » était un contemporain, dont le maréchal était un des proches : l'empereur François (1792-1835)⁵²⁰. Le vieux monarque, sous le règne de qui « l'absolutisme de cabinet » s'exerça à merveille, apparaît devant le lecteur comme un promoteur de la navigation à vapeur sur le Danube et des travaux du règlement du cours du fleuve (notamment aux cataractes de la Porte de fer).

On voit donc que le maréchal Marmont néglige Széchenyi à un sujet aussi important que la navigation sur le Danube et bénéficie l'empereur, qui y apparaît sous l'aspect du « père de ses peuples ». Outre son hostilité à Széchenyi, le respect dû à la dynastie régnante (qui lui avait offert « *une douce hospitalité* ») pouvait aussi influencer ce choix. En fin de compte, la maison d'Autriche pouvait revêtir un caractère modernisateur :

*« Les travaux du Danube étaient l'objet d'une sollicitude particulière de l'empereur François ; il m'en parla au moment de mon départ. Il voyait dans leur exécution de grandes conséquences commerciales : effectivement, ce sera une source de richesse et de prospérité pour la Hongrie. »*⁵²¹

Le voyageur suivant, le comte Démidoff, reconnaît déjà ouvertement les mérites de Széchenyi sur le plan de la modernisation. Il mentionne le nom du comte hongrois en commentant les tentatives visant à réformer le vieux système hongrois, fondé sur les privilèges des nobles :

*« Dans ces derniers temps, il est vrai, plusieurs grands propriétaires, laissant de côté tout intérêt mesquin, ont pensé à venir au secours du bien-être général. A la tête de ces nobles esprits, intelligences esclaves du devoir, se distingue un homme dont l'influence généreuse sera grande dans ce pays, qui ne demande qu'à marcher au progrès ; nous avons nommé le comte Étienne Széchényi. »*⁵²²

A côté de Széchenyi, seul le prince-primat d'Esztergom, l'archevêque Alexandre de Rudnay est mentionné dans ce récit (par les compagnons de Démidoff), en tant que constructeur de la nouvelle cathédrale de la ville (donc créateur de quelque chose de

⁵²⁰ Il s'agit de François II, empereur germanique (1792-1806) et roi de Hongrie (1792-1835), obligé, en 1806 d'abdiquer à son titre germanique. Il est ainsi devenu François I^{er}, empereur héréditaire d'Autriche (il portait ce titre à partir de 1804). Son titre hongrois ne changeait pas.

⁵²¹ MARMONT, p. 115.

⁵²² DEMIDOFF, pp. 44-45.

nouveau). (L'évocation du fameux brigand Schubry ne confère pas à ce dernier le statut de grand homme.⁵²³)

Les *Souvenirs de voyage et notices historiques* sur la Hongrie et la Valachie de Thouvenel restent fidèles à leur nom. Outre les impressions du voyage, les scènes historiques et politiques y foisonnent aussi. Cela donne occasion à l'évocation de plusieurs personnages historiques ou politiques. A côté de ceux de plusieurs rois de Hongrie (par exemple Charles Robert, Mathias Corvin, Salomon, Ladislas I^{er}, Louis II), on y trouve le nom des empereurs Léopold I^{er}, Joseph II ou Léopold II, Félician Zach et sa fille, mais aussi Metternich, les Széchenyi et Kossuth. Cependant, l'évocation des personnages non contemporains au récit est tout à fait épisodique et liée le plus souvent à des anecdotes. La remarque faite sur Joseph II est par exemple relative au transfert de la couronne royale à Vienne ; Léopold II est mentionné justement comme celui qui la « rapatrierait »⁵²⁴. Le comte Ferenc Széchenyi (1754-1820) est le seul à être mentionné comme un promoteur du progrès national parmi les personnes déjà décédées à l'époque du voyage⁵²⁵. (Il a fondé le Musée national.)

La présence de l'archevêque Rudnay semble obligatoire, à cause de la cathédrale d'Esztergom. Cependant, sa contribution au progrès reste douteuse, puisque Thouvenel met déjà en question la raison de la construction⁵²⁶. Metternich est obligé d'apparaître comme un ami du progrès, lorsqu'il rejoint le projet du comte István Széchenyi sur le paiement d'un péage par les nobles sur le pont de Pest-Buda⁵²⁷.

Le grand homme par excellence parmi les contemporains hongrois pour Thouvenel est sans doute le comte Etienne Széchenyi. Non seulement il est évoqué à plusieurs reprises dans le récit, mais l'auteur cite de lui de longs textes ou discours (prononcés par

⁵²³ Pour A. de Rudnay, voir *ibid.*, p 75 ; pour Schubry, p. 80.

⁵²⁴ Sur Charles Robert d'Anjou, roi de Hongrie (1307-1342) voir THOUVENEL, pp. 12-14. Sur Mathias Corvin (1458-1490) voir *ibid.*, p. 9. Sur Salomon, roi de Hongrie (1063-1074) et Ladislas I^{er}, roi de Hongrie (1077-1095), voir *ibid.*, p. 11. Sur Louis II, roi de Hongrie (1512-1526), mort après la bataille de Mohács, voir *ibid.*, pp. 105-107. Sur Léopold I^{er}, empereur germanique et roi de Hongrie (1658-1705), voir *ibid.*, p. 3. Sur Joseph II, empereur germanique (1780-1790), voir *ibid.*, p. 21. Sur Léopold II, empereur germanique et roi de Hongrie (1790-1792), voir *ibid.*, pp. 21-22. Sur Félician et Clara Zach, voir *ibid.*, pp. 13-14. F. Zach a tenté un attentat contre la famille royale le 17 avril 1330. Sur ce sujet, voir par ex. ALMÁSI, Tibor, « Záh Felicián itéletlevele » (La lettre de jugement de Z. F.), *Aetas*, 2000/1-2, pp. 191-197. Le résumé des faits donné par THOUVENEL reflète celui de la *Chronique illustrée*. Voir *Képes Krónika* (Chronique illustrée), Budapest, 1986, pp. 256-259. Pour Metternich, Széchenyi et Kossuth, voir *infra*.

⁵²⁵ THOUVENEL, p. 29.

⁵²⁶ « Mgr. le prince Rudnay a posé en 1821 la première pierre d'une cathédrale qui reste inachevée, faute d'argent. Le temps n'est plus où des peuples entiers, inspirés par une foi naïve et guidés par des architectes inconnus, faisaient sortir de terre ces temples dont la magnifique hardiesse étonnera bien des siècles encore. » THOUVENEL, p. 10.

exemple à la diète). Les thèmes à propos desquels on évoque le nom du comte sont aussi très variés et concernent en fait l'ensemble de ses activités : traversée du détroit de la Porte de fer, navigation à vapeur sur le Danube, culture du mûrier, réflexion sur les réformes à faire (dans *Le Crédit*), rachat des corvées et des dîmes par une banque nationale, diète de 1832-1836, promotion de la langue hongroise. Apparemment, les expressions comme « *libéral ardent* » sont considérées par l'auteur comme positives. Malgré l'évocation de ses demi-succès ou échecs, le comte Széchenyi apparaît incontestablement comme un personnage positif⁵²⁸. A côté de lui, deux nobles sont encore mentionnés. Le comte Joseph Dessewffy (1771-1843), chef du « parti conservateur » à la diète hongroise est plutôt cité pour montrer quelle opposition se trouve en face du « *parti libéral* » ou « *philosophique* » dirigé par Széchenyi⁵²⁹. Le deuxième personnage est une véritable découverte de la part de Thouvenel. Il s'agit de Louis Kossuth (1802-1894), en prison à l'époque du passage de Thouvenel en Hongrie et de la parution de son récit. Le nom de Kossuth est évoqué à propos de son « invention » : la presse manuscrite. D'après Thouvenel, la presse hongroise imprimée souffrait du joug de la censure ; ce qui empêchait même la diète d'informer le public de ses débats. L'équipe de Kossuth, composée de « jeunes gens des écoles », sténographiait les discussions dont le texte était plus tard résumé, copié à la main et envoyé par la poste. Les *Information diétales* de Kossuth ont rompu d'une part la censure et contribuaient d'autre part à la création d'une sorte d'opinion publique en Hongrie. Kossuth est ainsi devenu le promoteur du progrès en Hongrie. On se demande cependant pourquoi son arrestation et son procès, d'ailleurs largement commentés par la presse française en 1837, donc peu avant le départ du voyageur, n'ont pas été mentionnés par Thouvenel⁵³⁰.

L'apparition et la place des grands hommes suit un schéma différent dans l'oeuvre de Xavier Marmier. Il est vrai, le prince primat d'Esztergom ne peut guère y manquer, et Etienne Széchenyi reste le seul contemporain mentionné pour ce qu'il a fait dans l'intérêt du pays, les personnages historiques, c'est à dire les rois de Hongrie (de Saint Etienne à Léopold II) et les chefs militaires (Charles de Lorraine, Eugène de Savoie) ne sont plus des figurants d'anecdotes, comme chez Thouvenel. Chacun est évoqué à cause du rôle

⁵²⁷ Cf. *ibid.*, p. 18.

⁵²⁸ Voir *ibid.*, pp. 32-34, 36, 43, 77-82, 84-88, 90, 98.

⁵²⁹ Sur les opinions de Dessewffy, voir *ibid.*, pp. 82-84. THOUVENEL cite en effet le pamphlet écrit par J. Dessewffy contre *Le Crédit*.

⁵³⁰ Cf. THOUVENEL, pp. 100-101.

qu'il jouait dans la formation du destin de la Hongrie, notamment l'agrandissement du territoire⁵³¹.

Le comte Etienne Széchenyi apparaît sous une lumière particulièrement favorable. Marmier parle de lui à trois occurrences ; à propos de la fondation de l'académie, du casino, la navigation à vapeur sur le Danube, la construction du pont à Pest-Buda, *Le Crédit*. On doit noter le foisonnement d'expressions et d'adjectifs admiratifs lorsque le voyageur parle du comte ; et on voit aussi que le mot « libéral » peut revêtir le même sens positif chez Marmier que chez Thouvenel. En résumé, la Hongrie (et, dans une moindre mesure, l'Autriche) doit tout au comte Széchenyi. Marmier sort de sa réserve et prononce un véritable éloge de Széchenyi :

*« Les sentiments généreux, les grandes idées patriotiques sont héréditaires dans cette famille. C'est ce même comte Sczecheny [sic] qui a si libéralement contribué à la formation de l'académie hongroise ; c'est lui qui a fait décider la construction du nouveau pont de Bude. C'est lui enfin, qui, le premier, osa descendre sur un yacht les cataractes du Danube pour prouver à ses compatriotes la possibilité de les franchir avec un bateau à vapeur ; c'est à lui que l'Autriche est redevable du nouvel élan imprimé par là à son commerce, Pesth de sa prospérité actuelle, la Hongrie entière de tout ce qui a jamais été fait de plus sage et de plus intelligent pour accroître son bien-être matériel et constituer ou affermir sa nationalité. »*⁵³²

Conclusion

Les récits de voyage mentionnent en général beaucoup de personnages historiques ou contemporains qui étaient tous des hommes illustres. Cependant, la qualité du grand homme semble strictement liée à la participation dans la modernisation du pays arriéré qu'était la Hongrie. Ainsi la place accordée aux grands hommes est surtout en fonction de l'importance d'une revue de l'histoire de la Hongrie et de l'analyse des tentatives de

⁵³¹ Cf. MARMIER, pp. 101 et 174 (Marie-Thérèse), 103 (Saint Etienne, Joseph II), 121 (Joseph II et Léopold II), 123 (Paul Tomori, archevêque d'Esztergom, mort dans la bataille de Mohács, en août 1526), 128 (Charles ROBERT d'Anjou), 136 (Béla IV et Louis I^{er}), 137 et 175 (Léopold I^{er}), 138 (l'impératrice Louise), 141 (le comte Téléki, donateur de l'Académie), 145 (François Széchenyi, fondateur du Musée national), 155 et 168 (Arpad, chef de la fédération des tribus, fondateur de la dynastie royale), 156 (Saint Ladislas, Coloman, Béla III, Emeric, André II, Béla IV, Béla I^{er}), 171 (Charles Robert d'Anjou, Louis I^{er}, Sigismond), 174-175 (Joseph II), 205 (Louis II et Zapolya, roi élu de Hongrie, 1526-1540), 206 (Charles de Lorraine et Eugène de Savoie).

⁵³² MARMIER, p. 148. Sur le comte Széchenyi, voir encore *ibid.*, pp. 141 et 184.

modernisation. Au fil des temps, une évolution nette peut être observée dans ce domaine aussi. Parmi les deux auteurs rapportant le plus de personnages hongrois, Thouvenel (en 1840) utilise encore un contexte anecdotique, tandis que Marmier (en 1846) met l'accent sur la contribution au destin du pays. « Le plus grand homme » est sans doute le comte Etienne Széchenyi, qui est nommé dans trois récits sur quatre et dont les activités sont rapportées dans chacun. A côté de lui, le personnage conflictuel de Joseph II apparaît encore le plus, sans que son rôle dans la modernisation soit clairement précisé. En examinant les passages rapportant de Széchenyi, on a pu voir que les auteurs ont fait appel à des outils linguistiques aussi. Le grand homme et ses activités sont caractérisés par des adjectifs ou expressions positives, emphatiques ; le mot « libéral » est utilisé exclusivement dans un sens valorisant.

Les sources et l'écriture des récits

Les sources

Comme nous l'avons mentionné, les choses vues pendant le voyage, les impressions ou les histoires racontées par les personnes rencontrées ne constituent qu'une partie des informations contenues dans le récit. Cette partie est souvent minoritaire et facilement identifiable – elle est surtout relative au paysage traversée et aux personnes rencontrées. Au niveau des informations générales sur le pays (notamment en ce qui concerne l'histoire et les données statistiques), une place importante doit être attribuée aux lectures antérieures ou postérieures au voyage.

A ce point, deux attitudes peuvent être observées chez les voyageurs. Certains rapportent des thèses d'autres auteurs sans préciser la source, tandis qu'une partie fait des allusions ou références plus ou moins concrètes.

Ainsi, le maréchal Marmont ne mentionne jamais si une information était donnée par une source quelconque. Cependant, les passages consacrés à des questions historiques ont dû être alimentés soit par des livres soit par des informateurs autrichiens. Cela se reflète par exemple dans sa remarque selon laquelle Vienne était, au lieu de la Hongrie, le boulevard de la chrétienté dans la lutte contre les Turcs⁵³³. (Comme l'a remarqué à juste titre Gyula Illyés, chacun des peuples d'Europe centrale revendiquait ce titre pour lui-même⁵³⁴. Si la source avait été hongroise, la Hongrie aurait dû figurer dans ce rôle.) Les luttes des Hongrois pour l'indépendance aux XVII^e et XVIII^e siècles sont aussi tues, et l'intégration de la Hongrie dans l'Empire autrichien n'est même pas mentionnée. Quant aux informations contemporaines, elles paraissent venir des personnes d'état noble rencontrées lors de son voyage. Les seules exceptions semblent ses visites effectuées dans les haras de Bábolna et de Mezőhegyes. Ici, tous les renseignements, qu'ils soient historiques ou d'actualité, ont été recueillis sur place⁵³⁵.

L'exemple le plus parfait de l'allusion à un récit antérieur se trouve dans le texte du comte Anatole Démidoff. Il critique l'opinion du maréchal Marmont sur la poste des

⁵³³ MARMONT, p. 21.

⁵³⁴ Cf. ILLES, *Helyünk a világbán*.

⁵³⁵ Voir MARMONT, p. 11-15 (Bábolna) et 67-73 (Mezőhegyes).

paysans de Hongrie, sans nommer l'auteur, ni l'œuvre. Le lecteur ne peut pourtant pas se tromper : « *l'illustre personnage français* » ne peut être autre que le duc de Raguse dont le récit est paru juste avant le départ de l'expédition⁵³⁶. Le récit de Démidoff est d'ailleurs très déséquilibré au niveau des références. En présentant la ville de Mohács, il parle de Pécs aussi (qu'il n'a pas visitée) – et, au lieu de préciser une source, il se contente d'un « dit-on », authentifiant ainsi ses informations comme reçues sur place. (Il est vrai, cette expression se rapporte à la fortune de l'évêque de Pécs.⁵³⁷)

A partir de Thouvenel, les récits changent ; les références sont plus explicitées, notamment lorsqu'il s'agit des paroles de quelqu'un. Ainsi, dans les chapitres consacrés à l'étude des questions historiques, politiques et sociales, les discours de Széchenyi et de Dessewffy sont soigneusement cités. De plus, si le titre des ouvrages n'était pas toujours précisé (notamment dans le cas de Dessewffy), on pouvait toujours savoir qui parlait. Cette méthode a largement contribué à rendre évidente la distinction faite par le texte entre conservateurs et libéraux-progressistes⁵³⁸. Quant aux événements de l'histoire de la Hongrie (traités souvent sous forme anecdotique), seul l'ouvrage de Sylvestre de Sacy (*Histoire de la Hongrie*, Paris, 1778) est mentionné⁵³⁹. Ce livre pouvait être à la base des passages s'occupant de la période antérieure aux années 1770, mais tout ce qui est postérieur ?

Quant aux références livresques, le récit de Marmier paraît le plus savamment construit. Bon bibliothécaire, il ajoute à son œuvre une bibliographie dans laquelle les textes sont groupés selon les pays. Ainsi, la Hongrie a aussi son chapitre bibliographique, avec des ouvrages d'auteurs hongrois, germaniques, anglais et français en trois langues : français, anglais et allemands. Il y figure, à côté des travaux statistiques de Schwartner et de Fényes, et des ouvrages littéraires (par exemple des recueils de poèmes) plusieurs récits de voyages ; entre autres, ceux du maréchal Marmont et de Thouvenel⁵⁴⁰.

Outre cette première orientation bibliographique, Marmier marque dans le texte aussi lorsqu'il cite quelqu'un ou rapporte des informations d'après un autre auteur. Cela crée parfois des coupures (césures) assez nettes dans le texte. Un tel phénomène se fait

⁵³⁶ Cf. *supra* et DEMIDOFF, p. 46 ; MARMONT, pp. 5-6.

⁵³⁷ DEMIDOFF, p. 85.

⁵³⁸ THOUVENEL, pp. 77-87.

⁵³⁹ *Ibid.*, p. 72.

⁵⁴⁰ MARMIER, pp. VIII-X. Il est intéressant de voir que parmi les récits de voyage écrits par des auteurs étrangers (non français), les livres de Quin, Bright et Paget sont encore en anglais, tandis que le texte de Townson a été lue par Marmier dans sa version française.

aussi apercevoir lorsque Marmier passe de la description des « choses vues » à une description statistique. Ainsi, après la présentation des curiosités de Pest-Buda, on trouve tout un chapitre consacré à la politique et l'administration hongroises :

« De ces beaux quartiers de Pesth que l'on aime à parcourir, de ces capricieuses promenades le long des quais du Danube, ou sur les vertes collines de Bude, il faut que je rentre dans les domaines de la statistique. Je voudrais essayer de donner un aperçu de l'état matériel de la Hongrie, de sa constitution politique, et de sa hiérarchie sociale. Plusieurs fois, cette question a été traitée assez explicitement, mais dans divers écrits dont il est bon, peut-être, de présenter au moins un résumé. »

Et on trouve, en note de bas de page, pas moins de dix titres et auteurs⁵⁴¹. Ce procédé d'écriture est plus que la constitution d'un système honnête de références – il sert aussi à séparer le vu, le lu et l'entendu.

Une autre question se pose également à l'étude des sources : en quelle mesure nos quatre voyageurs se lisaient-ils ? Le maréchal Marmont ne pouvait lire évidemment aucun des auteurs postérieurs avant la publication de son propre livre. Démidoff fait une allusion assez claire à ce qu'il ait lu le récit du maréchal Marmont.

Thouvenel pose plus de difficulté à ce sujet. Faute de références claires, seule une analyse micro-philologique (comparaison des sujets traités et du mode d'écriture) pourrait révéler les traces éventuelles de la lecture des deux récits précédents.

Marmier paraît (et est en effet) le plus clair et le plus clairvoyant des quatre voyageurs dans le domaine des lectures aussi. Les textes du maréchal Marmont et de Thouvenel sont marqués même dans la *Bibliographie*, et des références y sont faites dans le texte aussi. Cependant, le livre de Démidoff, assez populaire, y manque.

Les récits intercalés

L'analyse des sources a déjà démontré une constitution tripartite du réseau d'alimentation en informations du récit. Parmi les sources figurait déjà un groupe, celui des histoires racontées ou renseignements donnés par des personnes rencontrées. Son analyse nous conduit à une autre problématique, celle de l'écriture du récit.

⁵⁴¹ Voir MARMIER, pp. 148-149.

L'insertion des « choses entendues » lors d'une rencontre dans le texte du récit de voyage pouvait se faire de deux manières ; soit par dissimulation (donc en les appropriant), soit en les paraphrasant (« on dit que », « il a dit que »), soit sous forme de monologues ou dialogues intercalés (récits intercalés).

Le récit intercalé était d'utilisation courante non seulement dans les récits des voyages réels, mais aussi dans le fictif et dans les romans picaresques aussi. La vogue de ce dernier genre littéraire était d'ailleurs contemporaine à la genèse du récit de voyage moderne ; on peut donc supposer avec raison (comme l'a fait déjà Jean Viviès en analysant des récits de voyages anglais du XVIII^e siècle) que d'importantes interférences existaient entre les deux⁵⁴².

Dans le cas des récits intercalés, le narrateur donne la parole à une personne rencontrée au cours du voyage ; celle-ci peut lui raconter son histoire (plus picaresque) ou donner des informations sur un pays, individus (groupes) ou choses (par exemple monuments). Dans ce cas, le voyageur-narrateur se transforme en public, mais en public intermédiaire.

Une structure de récits intercalés assez particulier se fait observer dans le récit de voyage de Démidoff. Au premier niveau se trouve le récit du comte même, qui profite des retrouvailles avec ses compagnons pour insérer leur récit (niveau deux) dans le sien. Donc, un récit de voyage dans un autre. De plus, les compagnons de Démidoff insèrent les récits racontés par ceux qu'ils rencontrent. En visitant les ruines de la citadelle de Presbourg, ils rencontrent un soldat hongrois :

« ...nous fûmes accostés par un petit homme d'un âge mûr, et d'un costume moitié bourgeois, moitié soldat, qui, en nous saluant dans notre langue, nous dit, sans autre préambule, et d'un air singulièrement brusque et boudeur : "Vous contemplez cette vaste perspective, messieurs les Français ; elle est bien belle, n'est-il pas vrai ? mais, en revanche, ce palais est une bicoque honteuse qu'on laisse debout, je ne sais pourquoi. Vous y remarquez les traces d'un incendie que vous croiriez récent, et qui, pourtant, date de 1809, il y a vingt-huit ans ; tout est resté comme le lendemain de l'événement ; les gens d'ici sont peu curieux d'édifices, comme vous voyez. Et savez-vous pourquoi ce château a brûlé ? c'est tout simplement pour faire une balance de compte. A cette époque de guerre, on avait mis en ce lieu un immense dépôt d'équipements militaires : les chiffres du garde-

⁵⁴² Voir à ce sujet VIVIES.

magasin étant fort embrouillés, le château flamba une belle nuit ; car le feu purifie tout, règle aussi tous les comptes. — Monsieur, reprit l'un de nous, vous paraissez juger sévèrement des hommes d'une autre époque, qui, selon les apparences, sont vos contemporains, et vraisemblablement aussi vos compatriotes. — Vous avez raison, dit-il, je suis Hongrois, et déjà vieux; tel que vous me voyez, j'ai servi Napoléon : c'est vous dire assez que mes idées ne s'accordent pas toujours avec celles de mes compatriotes. — Et ces idées, vos compatriotes n'ont peut-être pas le bon esprit de les goûter entièrement ? — Vous l'avez deviné : aussi sommes-nous souvent en querelles ; nous disputons, et, comme on ne me comprend pas, j'en supporte la perte. Je ne suis qu'un simple lieutenant, messieurs ; et, malgré ma tête grise, j'ai le cœur trop jeune encore pour mon temps et mon pays. Il y a un mois, pour une légère faute contre la discipline, on m'a infligé les arrêts dans ces ruines ; voilà ce qui me procure l'avantage de vous rencontrer ici ce soir. — Au moins, lieutenant, avez-vous pour vous consoler une admirable promenade et des points de vue ravissants ! — Ma promenade, nous dit-il, se borne à cette esplanade ; quant à la perspective, j'y suis moins sensible, je l'avoue, qu'à l'injustice dont on me poursuit." Nous étions alors aux limites de l'esplanade. "Vous êtes, nous dit-il, sur le seuil de ma prison, et je dois m'arrêter là : Bonne chance, messieurs, dans votre long voyage." Et nous voyant redescendre : "Vous pensez bien, cria-t-il, que ce ne sont pas ces vieux murs renversés qui m'empêcheraient de sortir d'ici, si je le voulais; mais j'ai donné ma parole, un soldat doit la tenir." »⁵⁴³

Les propos du lieutenant disent plus que son histoire personnelle ; il parle aussi du monument auprès duquel se trouvaient les voyageurs. C'est un des points où le récit de voyage offre plus que le picaresque – non seulement le personnage raconte son histoire, mais aussi il donne des renseignements sur la curiosité contemplée.

Les sujets communs des récits de voyage

Outre le voyage même (et l'âme du voyageur, le cas échéant), tous les récits de voyage s'occupent d'un certain nombre de sujets, plus ou moins particuliers au pays. Ces sujets peuvent être, en général, de deux types : ceux qu'on pourrait lier plus étroitement au déroulement « physique » du voyage (monuments ou paysages vus, description de

⁵⁴³ DEMIDOFF, pp. 62-64.

personnes rencontrées), et ceux sur lesquels on « médite » plutôt (par exemple la société ou l'histoire). La frontière entre les deux est souvent floue, voire perméable. Ainsi la description des villes de Buda et de Pest pousse presque toujours nos voyageurs à faire des réflexions d'une part sur le passé mouvementé et l'administration du pays (Buda) et d'autre part son avenir et sa société (Pest).

Cet exemple montre encore avec plus d'autorité que certains sujets paraissaient comme indispensables dans chaque récit de voyage. Ce trait offrait au lecteur la facilité d'avoir des vues différentes sur tel ou tel phénomène de la Hongrie, et aidait par cela le développement du sens critique. L'image du pays pouvait se trouver par cela diversifiée, et sortir des clichés. Ou même y rester clouée encore plus, par les jugements répétitifs des voyageurs.

Dans les chapitres consacrés à la présentation de l'image des paysages, villes et la société hongroises, on a déjà précisé trois grands groupes de sujets communs. La présence d'un assez grand nombre de sujets communs reflète d'abord des itinéraires semblables, voire analogues (le duc de Raguse est le seul à parler des localités de la Grande Plaine ; il était aussi le seul à les avoir traversées). Outre l'itinéraire, la lecture des récits de voyages précédents pouvait aussi influencer le choix des sujets – on les imitait ou on s'y opposait dans ses choix. Ainsi Marmier se dit déjà avoir été obligé de s'occuper de la description statistique (géographique et sociale) de la Hongrie. Pourtant, Marcel de Serres l'avait déjà fait au début du XIX^e siècle, et Thouvenel consacrait aussi beaucoup de pages à la présentation de l'administration et l'esprit public de la Hongrie. Au milieu des années 1840, on pouvait tout de même juger nécessaire d'actualiser et d'organiser les informations.

Si on passe en revue les sujets traités dans les récits de voyage⁵⁴⁴, et on essaie d'en tirer ceux dont tout le monde s'occupait (à part les villes, les questions sociales et les paysages), on aboutit à un résultat fort intéressant. À part les villes de Presbourg et de Pest ou la toute-puissance de la noblesse (qu'on est obligé de laisser hors compte), il reste effectivement cinq sujets figurant dans chacun des récits. Ce sont la cathédrale d'Esztergom, le couronnement des rois, les bains, les impôts et l'histoire de la Hongrie.

⁵⁴⁴ Le nombre assez élevé des sujets traités est déjà un premier trait caractéristique des récits de voyage en Hongrie. À l'exception des récits Demidoff, dans lesquels on a pu distinguer une quarantaine de sujets différents, les textes de Marmont (pour les deux voyages ensemble), de Thouvenel et de Marmier en dépassent soixante.

Les péripéties de la construction de la cathédrale d'Esztergom et ses vastes proportions ont dû impressionner tous les voyageurs. A part cela, sa présence dans le récit traduit aussi un réel intérêt de la part du public occidental. (Le récit de voyage parle, comme on l'a déjà dit, de ce dont le public veut entendre parler.) Si elle apparaît dans tous les récits à propos de la ville d'Esztergom, l'importance de la place que les récits lui consacraient et le ton qu'ils employaient varient d'un auteur à l'autre.

Le maréchal Marmont en parle longuement, et d'un ton assez critique, comme on l'a vu dans le chapitre consacré aux villes. Cependant, avant de passer à la critique, il présente au lecteur l'initiative et l'état d'avancement de la construction. Les compagnons du comte Démidoff, ayant « *mis pied à terre* » à Esztergom (ils voyagent en bateau plat), jettent aussi quelques coups d'œil sur la basilique. D'un ton neutre, ils précisent le nom du constructeur (le primat Alexandre de Rudnay) et remarquent la beauté des matériaux de construction. Après avoir présenté en grandes lignes l'édifice même, ils déplorent son caractère inachevé⁵⁴⁵. Thouvenel revient au scepticisme et critique fortement l'initiative de Rudnay⁵⁴⁶.

Xavier Marmier apportera du changement dans la vision de la cathédrale. Apparemment croyant et proche des milieux du catholicisme libéral (il a dédié le chapitre d'Esztergom à Montalembert⁵⁴⁷), il prononce un discours tout à fait élogieux de la cathédrale. Il est vrai, son voyage suit de sept ans celui de Thouvenel ; pendant ce temps, les travaux ont beaucoup avancé. Il est le premier à désirer expressément de visiter l'édifice (son vœu pourra exaucer). Il y a pourtant un point où il reste fidèle à l'opinion des autres : les proportions de l'église. Le mot qu'il trouve pour caractériser l'édifice, est celui de la *grandeur* ; d'autres termes, comme *gigantesque*, *large*, *colossal*, *immense*, *majestueux*, solennel sont aussi utilisés pour décrire ce qu'il voit⁵⁴⁸.

Le deuxième sujet commun à tous les récits, le couronnement des rois de Hongrie est toujours évoqué dans un contexte actualisé qui tend cependant à souligner le caractère moyenâgeux de la société hongroise. L'actualisation se fait par ce qu'on ne parle que de

⁵⁴⁵ Cf. DÉMIDOFF, pp. 75-76.

⁵⁴⁶ Cf. THOUVENEL, pp. 10-11.

⁵⁴⁷ Charles Forbes, comte de Montalembert (1810-1870), publiciste et homme politique français. Il était lié au début des années 1830 à Lacordaire et Lamennais, chefs de file du courant catholique libéral, et collabora même à leur journal *L'Avenir*. Il se sépara de Lamennais sous l'effet de la bulle papale *Mirari Vos* (1832). Membre de la Chambre des pairs sous la Monarchie de Juillet, il sera même député de droite à partir de 1848 (jusqu'en 1870). Il fut, entre autres, auteur d'une *Histoire de sainte Elisabeth [de Hongrie]* (1836).

⁵⁴⁸ Cf. MARMIER, pp. 111-115.

couronnement d'empereurs-rois, donc les périodes antérieures de la monarchie hongroise sont oubliées alors. La présentation des apparences, décors et gestes extérieurs serait censée de prêter un caractère médiéval, sinon barbare à la fête du sacre royal. (Cette tendance est d'ailleurs la plus perceptible chez le maréchal Marmont).

La place consacrée au couronnement peut ici aussi varier en fonction des auteurs. Cependant, l'emplacement de son récit dans le texte est plus stable. Trois auteurs sur quatre, le maréchal Marmont, le compagnon de Démidoff et Marmier en parlent à propos de Presbourg, ville du sacre depuis la fin du Moyen Age ; seul Thouvenel l'insère dans le chapitre consacré à Pest-Buda. L'explication est simple : Thouvenel présente le château du palatin (de Buda) où on garde la couronne royale depuis son retour en 1790 – et il continue par la description d'un couronnement⁵⁴⁹. Cela rentre parfaitement dans l'ordre des choses, si l'on tient compte de son goût pour l'anecdotique, perceptible dans l'ensemble du récit.

Il est à noter que deux des quatre récits relatent, en principe, de couronnements concrets et pas de la cérémonie en général. Cependant, la description du particulier passe vite au général ; l'emploi du temps présent souligne cet effet chez le maréchal Marmont et Thouvenel aussi. Le maréchal Marmont décrit le couronnement de l'empereur-roi Ferdinand V (1830) et critique fortement à propos le caractère féodal de la société hongroise⁵⁵⁰. Thouvenel rapporte du sacre de Léopold II (1790-1792), et le décrit par opposition à l'attitude de Joseph II⁵⁵¹. Marmier essaie de donner du couronnement une version aussi complète que possible, et s'appuie sur un ouvrage allemand⁵⁵². Les compagnons de Démidoff sont moins loquaces à ce sujet ; en quittant Presbourg, ils se limitent à remarquer la colline où se déroule une des étapes essentielles du sacre :

*« Nous abandonnâmes la rive de Presbourg, au pied d'une sorte de tribune garnie de balustrades, qu'on nomme Kænigsberg. C'est au sommet de cette éminence que chaque roi de Hongrie, à son avènement, vient, armé de toutes pièces et à cheval, brandir vers les quatre points cardinaux l'épée de saint Étienne. »*⁵⁵³

⁵⁴⁹ La couronne royale a été transportée à Vienne par Joseph II qui ne se faisait même pas couronner roi de Hongrie, afin de ne pas avoir les mains liées par le serment de sacre.

⁵⁵⁰ Cf. MARMONT, pp. 52-53.

⁵⁵¹ Cf. THOUVENEL, p. 22.

⁵⁵² Cf. MARMIER, pp. 103-106.

⁵⁵³ DÉMIDOFF, p. 67.

La règle de « trois contre un » se fait observer lors de l'étude du troisième grand sujet commun. Démidoff, Thouvenel et Marmier parlent tous de la culture balnéaire hongroise à propos des thermes de Pest-Buda⁵⁵⁴. Thouvenel et Marmier remarquent presque avec les mêmes mots la présence à Kaiserbad (un des thermes de Buda) des « gens du peuple » appartenant aux deux sexes et très légèrement vêtus. Contrairement à ses successeurs, le récit du maréchal Marmont ne fait même pas mention des thermes de Pest-Buda ; mais, avant de quitter le territoire de la Hongrie, il présente longuement les bains de Méhadia (où il a dû prendre les eaux)⁵⁵⁵.

La question des impôts en Hongrie comptait, d'après le témoignage des récits, parmi les plus aigues pour tous les voyageurs. Du maréchal Marmont à Marmier chacun avait ses mots à dire sur le système d'imposition hongrois. Tout le monde était frappée de la répartition inégale de l'impôt (les nobles en étaient exempts) et espérait une meilleure situation, c'est-à-dire une répartition plus équitable. Il existe cependant un certain nombre de traits communs et de différences entre les récits. Certes, tout le monde évoque cette question en fonction d'une expérience vécue : les péages à payer. Les voyageurs utilisaient les chemins de la Hongrie, virent leur état, et demandaient plus. Mais le prétexte le plus fréquent était le pont entre Pest et Buda : alors que l'ancien pont de bateaux était gratuit pour les nobles⁵⁵⁶, la construction du pont fixe préfigurait la fin de ce privilège. Thouvenel était le seul à remarquer plus spécialement l'injustice régnante en matière d'impôt foncier : la noblesse l'ayant voté, ne devait point l'acquitter. Cette inégalité devant le fisc apparaît dans tous les récits comme une des raisons de l'état arriéré de la Hongrie. Alors, les conseils donnés en vue d'améliorer la situation sont tous imbus de l'espoir d'une répartition équitable des contributions⁵⁵⁷.

La représentation de l'histoire de la Hongrie

Parmi les sujets communs, l'histoire de la Hongrie (ou plutôt sa présence et sa représentation) occupe une place importante. En Hongrie, les différences frappantes d'avec les sociétés occidentales ont souvent poussé les voyageurs à recourir à des

⁵⁵⁴ Cf. DÉMIDOFF, pp. 48-49 ; THOUVENEL, pp. 22-23 ; MARMIER, pp. 126-127.

⁵⁵⁵ MARMONT, pp. 119-122.

⁵⁵⁶ Voir à ce sujet l'anecdote de MARMIER, pp. 128-129.

⁵⁵⁷ MARMONT, pp. 23-24 ; DÉMIDOFF, pp. 44-46 ; THOUVENEL, pp. 17-19 (péage) et 53-54 (impôt foncier) ; MARMIER, pp. 128-129.

références ou explications historiques. L'évocation d'un passé de nature différente de celle de la France par exemple (invasion des Mongols, batailles avec les Turcs) pouvait renforcer le caractère exotique du pays et alimenter l'intérêt pour le récit. En même temps, des raisons étrangères à la Hongrie (ou à la société hongroise) pouvaient influencer la présence d'un aspect historisant dans le récit. Parmi ces raisons on doit mentionner l'engouement de la période romantique pour l'histoire (c'est d'ailleurs l'époque d'une « vogue de l'histoire » avec Jules Michelet, Edgar Quinet, Adophe Thiers ou Augustin Thierry). En remontant un peu plus loin, on constate que déjà les méthodes de voyager du XVIII^e siècle avaient conseillé aux voyageurs l'étude de l'histoire du pays visité⁵⁵⁸.

Dans les récits étudiés, les références historiques peuvent changer de longueur et d'aspect d'un récit à l'autre. A l'exception d'une relation assez détaillée de la campagne de Joseph II contre les Turcs (1788), le maréchal Marmont se contente d'allusions ou de références courtes, et ne les place pas dans un système de correspondances. Une certaine régularité peut y être tout de même observée. Tout d'abord une vision peu diversifiée de l'histoire du pays : sur six références, deux sont relatives aux guerres napoléoniennes (donc à un passé relativement récent), trois à l'occupation turque, et une à l'Antiquité. Les références « napoléoniennes » sont événementielles (campagne de 1809) ; leur présence est presque évidente dans le texte d'un auteur qui avait lui-même activement participé aux guerres du début du XIX^e siècle. Les références « turques » restent sur le plan des généralités et servent surtout à expliquer des phénomènes sociaux du pays. Par ce dernier geste, le maréchal rejoint ceux qui expliquaient le retard de la Hongrie exclusivement par l'occupation turque de cent cinquante ans. Cela pouvait servir un autre but aussi chez le maréchal Marmont : le rôle de « bouc émissaire » des Turques pour toutes les difficultés a pu placer l'Autriche, « pays adoptif » du maréchal, sous une lumière positive⁵⁵⁹. La seule référence antique est relative à la ville de Szombathely (Steinamager), dont on apprend qu'elle avait existé à l'époque romaine et qu'on y découvrait des « antiquités »⁵⁶⁰.

Le « rôle explicatif » de l'histoire revient dans le récit du comte Démidoff aussi. En voyant l'oisiveté et l'indifférence des paysans hongrois au sud de Pest, il évoque les souffrances vécues par ce peuple dans le passé⁵⁶¹.

⁵⁵⁸ Voir *supra*.

⁵⁵⁹ Voir MARMONT, pp. 7-8 et 31 (campagne de 1809) ; pp. 21, 57 et 81 (Turcs).

⁵⁶⁰ MARMONT, p. 34.

⁵⁶¹ DEMIDOFF, p. 81.

A côté de ce discours permissif, une rapide revue des dynasties et rois régnants en Hongrie au Moyen Age se trouve insérée dans la présentation de Buda. L'évocation de rares noms, d'Attila à Louis II ne donne pas beaucoup de repères au lecteur. Pourtant, le comte Démidoff semble voir clair dans l'histoire de la Hongrie. Il rend par exemple évident l'importance de la conquête du Bassin des Carpathes (fin IX^e siècle) et s'oppose par cela à la théorie hunnique (selon laquelle les Hongrois et les Huns seraient le même peuple). L'existence d'une Hongrie jadis indépendante est aussi relatée – sa fin serait l'occupation turque. La représentation des souffrances de l'occupation turque sert de prologue à celle des bienfaits de la réunion de la Hongrie à l'Autriche :

« Bude annonce assez, par son aspect imposant, qu'elle est le représentant de cette Hongrie historique qui fut si longtemps heureuse, forte et indépendante. Sous les Romains, elle se nommait Sicambria, et la tradition veut que son nom actuel lui ait été imposé en mémoire d'un frère d'Attila, nommé Buda. Quoi qu'il en soit, Bude est restée debout pour raconter toute cette vaillante histoire de la Hongrie, qui commence à la conquête d'Arpad, voit s'élever au onzième siècle la dynastie d'Étienne, se continue sous les vingt-trois rois de sa race et sous les souverains de la branche d'Anjou, jusqu'à Wladislas II, qui rassembla les lois en code, et finit à Louis II, dont la mort, arrivée à Mohacs, en 1526, entraîna la chute de l'antique monarchie hongroise.

Bude, ainsi arrachée à ses princes légitimes, et soumise pendant plus d'un siècle et demi au pouvoir des Turcs, a gardé malgré elle les traces de cette domination violente... depuis que la Hongrie, longtemps partagée, a reconnu les droits héréditaires de la maison d'Autriche, Bude a repris son titre bien mérité de reine et de capitale. »⁵⁶²

La représentation des relations auto-hongroises mérite encore un peu d'attention. D'après le texte de Démidoff, elles seraient fructueuses pour la Hongrie ; tout aspect conflictuel est donc totalement absent.

La référence napoléonienne (donc la campagne de 1809) est présente dans le récit de Démidoff, à propos des ruines du château de Dévény (Theben) et de la citadelle de Presbourg⁵⁶³.

Le retour de la référence turque se fait à propos de l'arrêt à Mohács. On mentionne les deux batailles de Mohács (1526 et 1687), en signalant que la défaite subie en 1526 par les Hongrois préluait à l'occupation turque. L'importance de cette bataille est soulignée

⁵⁶² DEMIDOFF, pp. 48-49.

par Démidoff. Il en parle deux fois dans son texte ; et les deux fois, il souligne son caractère de catastrophe nationale, comme s'il voulait rejoindre le rang des Hongrois persuadés de ce qu'on « eût perdu le chemin quelque part »⁵⁶⁴.

On a déjà remarqué à propos du récit de Thouvenel que sa conception de l'histoire était « anecdotique » ; c'est-à-dire en évoquant les événements ou les personnages historiques, il soulignait plus le pittoresque ou le « sensationnel » que le sérieux ou le profond. Ce trait rend son interprétation de l'histoire de la Hongrie superficielle. Les anecdotes historiques sont présentes dès le début du texte, avant même l'entrée en Hongrie⁵⁶⁵. La situation n'évolue guère au fil du récit. On a beau apprendre par exemple que Komárom, célèbre de sa forteresse, a été fondée par le « grand Mathias Corvin », et les remparts étaient renversés par un tremblement de terre en 1783, sa participation à l'histoire du pays n'est guère évoquée⁵⁶⁶.

Les deux meilleurs exemples de cette conception anecdotique sont justement deux anecdotes auxquelles l'auteur consacre un espace assez grand : l'infortune de Clara Zach (dont la légende serait connue par tous les Hongrois) et le destin du roi Louis II⁵⁶⁷. Le prologue de la première contient même une interprétation bien curieuse du règne de Charles Robert d'Anjou, que aurait été un monarque corrompu et corrompant toute la Hongrie. Il est vrai, Thouvenel prétexte une légende populaire ; mais à part cela, on n'apprend rien de l'histoire de la Hongrie indépendante⁵⁶⁸. Un peu plus loin, le texte semble établir un lien direct entre le transfert de la couronne à Vienne par Joseph II et l'insuccès des réformes voulues par cet empereur. Le récit s'ouvre ici aussi à une légende hongroise, celle-ci rappelant la *Bulle d'Or* du roi André II (1222)⁵⁶⁹.

Les Huns ne peuvent pas manquer de ce récit non plus ; mais on les évoque en passant, à propos de la ville d'Óbuda (*Alt-Bude*), sans préciser l'époque ni les noms des chefs : « *C'est là que les Huns firent une halte au milieu de leurs brutales conquêtes, et que leur roi posa son trône de fer.* »⁵⁷⁰

⁵⁶³ DEMIDOFF, pp. 60 (Dévény) et 62-63 (Presbourg).

⁵⁶⁴ DEMIDOFF, pp. 84-85.

⁵⁶⁵ THOUVENEL, pp. 2-3 (guerres turques et anecdote de la rencontre Léopold I^{er} – Sobieski).

⁵⁶⁶ THOUVENEL, p. 9.

⁵⁶⁷ *Ibid.*, pp. 12-14 (Clara Zach) et 104-107 (Louis II). Cette dernière épisode est depuis le XVI^e siècle un des éléments les plus présents dans les ouvrages historiques français s'occupant de la Hongrie aussi.

⁵⁶⁸ Cf. *ibid.*, pp. 12-14.

⁵⁶⁹ *Ibid.*, pp. 21-22.

⁵⁷⁰ *Ibid.*, pp. 23-24.

La première référence turque se fait longuement attendre dans ce récit ; elle n'apparaît qu'au début du troisième chapitre, consacré à l'étude de la vie politique et sociale de la Hongrie. Selon le texte, les guerres continues contre les Turcs ont rendu l'esprit des Hongrois « *remuant et belliqueux* ». Etrange ressemblance avec les propos de Marcel de Serres... Comme on le voit, la référence turque sert de nouveau à expliquer (et adoucir) la présence d'un trait négatif⁵⁷¹.

La suite est pourtant plus curieuse ; le récit de Thouvenel fait la première véritable allusion à ce que depuis la réunion de la Hongrie à l'Autriche, les choses ne soient pas toujours très bien allées entre les deux pays. Il est aussi intéressant la manière dont le texte essaie de relater de ces rapports conflictuels, sans préciser la nature (politique ou militaire) des conflits. Les pays sont un peu anthropomorphisés, on agit en termes d'honnêteté et de relations entre hommes :

*« Tant que l'union de la Hongrie et de l'Autriche ne fut qu'une alliance contre l'ennemi commun, elle resta sincère de part et d'autre. Mais, le danger une fois dissipé, bien des germes de division se sont développés entre deux pays dont l'un est jaloux de ses privilèges, de son indépendance, de sa constitution enfin, et dont l'autre est soumis au régime absolu. »*⁵⁷²

Nous avons déjà dit que le récit de Marmier paraît le plus clair et le plus organisé parmi ceux qui constituent notre corpus.

Le premier domaine abordé est celui de l'histoire religieuse. Saint Etienne (997-1000-1038) est évoqué comme fondateur des évêchés du pays et apparemment, autorités religieuses et laïques ont toujours été d'accord. La seule exception est constituée évidemment par le règne de Joseph II⁵⁷³. La bataille de Mohács entre dans ce sujet par un caractère spécifique de l'Eglise de Hongrie médiévale. Au Moyen Age, les prélats hongrois participèrent à la défense du pays, et le commandant suprême de l'armée était souvent un ecclésiastique :

« Autrefois ces prélats étaient tenus, comme les nobles, d'armer, en cas de guerre, un certain nombre d'hommes et de les conduire sur le champ de bataille. Dans la déplorable journée de Mohács (1526), qui ouvrit aux Turcs le chemin de la Hongrie, l'archevêque de Kaloutscha, Paul Tomari, s'élança lui-même contre les musulmans à la

⁵⁷¹ *Ibid.*, pp. 47-48.

⁵⁷² *Ibid.*, p. 48.

⁵⁷³ MARMIER, pp. 119-121

*tête des troupes hongroises, et mourut les armes à la main avec six autres prélats du royaume. »*⁵⁷⁴

On voit ici de nouveau la référence turque, entre événementiel et explicatif (la défaite ouvrit la voie de la ruine), et aussi la vision de la bataille de Mohács comme *catastrophe nationale*. Quelques pages plus tard, on trouve la première référence turque clairement événementielle : la reprise de Buda par les Alliés. Et si explication y a, c'est pour apprendre au lecteur que la culture balnéaire ait été implantée à Buda par les Turcs⁵⁷⁵.

Chez Thouvenel, on a déjà vu une interprétation de l'avènement de Charles (Robert) d'Anjou. Il aurait été une créature du pape Boniface VIII. La version de Marmier est foncièrement différente, et souligne plutôt l'importance numérique et la puissance de la noblesse hongroise : « ...là [à Pest] est le cœur de la contrée, la plaine de Rakos, ancien champ de mai des Magyars, où Charles d'Anjou fut élu roi de Hongrie par quatre-vingt mille gentilshommes. »⁵⁷⁶

Un peu plus loin, la référence historique servirait encore à expliquer les souffrances du passé – mais la ville de Pest s'y prête mal, puisqu'elle se développe bruyamment. Dans ce cas, l'évocation de l'histoire appuie le contre-exemple et rend sceptique : les malheurs du passé n'expliqueraient rien. Pest a été plusieurs fois détruite ; ceci n'a pas empêché sa reconstruction, ni son développement capitaliste pendant la première moitié du XIX^e siècle⁵⁷⁷.

Le récit de Marmier innove encore à un point : il présente l'histoire du peuple hongrois et de la Hongrie jusqu'à la fin du XIII^e siècle. En se risquant de parler des théories sur l'origine du peuple hongrois, il évoque le souvenir d'un voyage précédent. Quand il était en Suède, on lui suggérait l'idée d'une parenté entre Hongrois et Finlandais. Il ne prend pourtant pas position dans le débat, et cite l'opinion d'Auguste de Gérando⁵⁷⁸.

⁵⁷⁴ *Ibid.*, p. 123.

⁵⁷⁵ *Ibid.*, p. 126.

⁵⁷⁶ *Ibid.*, p. 128. *Champ de mai* : dès le VIII^e siècle, avec l'expansion de l'utilisation des chevaux à des fins militaires, la traditionnelle *champ de mars* (revue annuelle des hommes-soldats libres) des Francs se plaçait progressivement au mois de mai. La principale raison en était que les chevaux soient nourris d'abord de l'herbe du printemps. Ceci a évidemment raccourci la durée des campagnes, de mai à octobre. (Au lieu de mars-novembre.) Les propos de Marmier constituent une allusion aux origines guerrières de la monarchie hongroise et au comportement politique de la noblesse hongroise.

⁵⁷⁷ *Ibid.*, pp. 136-137.

⁵⁷⁸ *Ibid.*, pp. 152-157.

L'histoire urbaine est de retour à l'étude de « *l'état politique de la Hongrie* ». Et avec elle, l'histoire des rois. Si les descendants d'Arpad ne savaient pas encore comment aider les villes, Charles d'Anjou favorisait celles-ci. C'est d'ailleurs ce même roi qui aurait « *apporté en Hongrie des notions de police et de finances* ». Les derniers siècles du Moyen Age sont représentés comme un véritable « âge d'or » pour les villes⁵⁷⁹.

A côté des villes, les campagnes et le servage ont aussi leur histoire dans le récit de Marmier. Il y concentre sur les efforts des despotes éclairés (Marie-Thérèse, Joseph II) et des diètes de réforme. Si les différentes mesures avaient beaucoup amélioré la condition des paysans, la Hongrie restait un pays où on n'a pas encore réussi à abolir le servage (malgré le décret de Joseph II). Les activités de Léopold II sont tout de même représentées comme l'achèvement de l'affranchissement des paysans⁵⁸⁰.

Etant donné l'itinéraire de Marmier, un événement de l'histoire de la Hongrie devait encore revenir à l'avant de la scène : la bataille de Mohács. Rien à voir avec l'anecdote ; le triste bilan de la bataille est évoqué à côté du destin malheureux de Louis II et d'une critique de l'attitude de Jean Szapolyai. La deuxième bataille y trouve aussi la place qu'elle mérite (comme revanche de la première)⁵⁸¹. En parlant de la première bataille, le caractère de catastrophe nationale est une fois de plus mis en relief :

« *Nulle bataille n'a eu, dans les temps modernes, des suites pareilles à celle de Mohacz. De ce jour-là date l'entrée des Turcs en Hongrie, leurs ravages dans le pays et cette domination que, pendant un siècle et demi, rien ne put ébranler.* »⁵⁸²

L'évolution des thématiques

A côté des constantes qu'on vient d'évoquer, il y a des sujets qui figurent dans deux ou trois récits – leur présence peut nous renseigner sur l'évolution des récits de voyage et des exigences du public.

Si l'on examine les choix de sujets de Démidoff, de Thouvenel et de Marmier, une rupture assez nette avec la thématique du maréchal peut être observée. On ne parle plus de mines, ni de haras. De nouveaux sujets apparaissent : la personnalité et les idées du comte Etienne Széchenyi, la construction d'un pont fixe entre Pest et Buda, la diète hongroise, la

⁵⁷⁹ *Ibid.*, p. 171.

⁵⁸⁰ *Ibid.*, pp. 174-175.

⁵⁸¹ *Ibid.*, pp. 205-206.

mélancolie du voyage sur le Danube au sud de Pest et les batailles de Mohács. Cela peut être expliqué par des raisons inhérentes ou extérieures au voyage même. Quant aux diètes de Hongrie, la presse française a commencé à y consacrer de plus en plus d'espace à la fin des années 1830, et elles sont devenues des événements connus. Széchenyi était, à cette époque, le personnage central du mouvement libéral en Hongrie, et ses idées se trouvaient les plus proches de celles des élites bourgeoises et aristocratiques de la France.

La construction d'un pont fixe ne pouvait pas encore être présente dans le récit du maréchal Marmont, puisque (même si l'idée était « dans l'air » depuis longtemps) la décision prise en cette matière était postérieure à son voyage. De plus, le promoteur de la construction était le même Etienne Széchenyi, dont il ne daignait même pas mentionner le nom. (Notons que le maréchal ne mentionnait non plus l'existence d'un pont de bateaux entre les deux villes.) Les successeurs du maréchal dans le domaine du récit de voyage en Hongrie consacrent tous un peu d'espace au « *vieux pont de bateaux* » et à la construction de ce qui sera le Pont des Chaînes. Quant à l'ancien pont, chacun le considère comme un vestige du passé, symbole de l'état arriéré de la Hongrie. Le récit de Thouvenel use aussi d'un ton critique en parlant du pont fixe – ce n'est pas le principe qu'il critique, mais la lenteur que les Hongrois mettent à l'exécution du projet. Notons encore que la question du pont est toujours assortie d'un autre sujet, le péage à payer⁵⁸³.

La présence du trajet au sud de Pest sur le Danube et son ambiance triste opposée à la vie agitée de Pest relève du moyen de transport choisi : contrairement au duc de Raguse, ses successeurs ont traversée la Hongrie en utilisant (au moins en partie) les bateaux à vapeur du Danube. Une pareille explication éclaircit l'apparition des batailles de Mohács aussi : c'était l'arrêt le plus important depuis Pest, et la première journée de navigation finissait ici. (Démidoff nous en informe abondamment.) Pourtant, l'évocation des batailles montre aussi une certaine culture historique des élites occidentales des années 1830-1840. On doit remarquer que la forteresse de Pétervárad impressionnait également les trois voyageurs.

Le plus de ressemblances dans le choix des sujets peuvent être enregistrées pendant l'analyse des récits de Thouvenel et de Marmier. (On doit noter que Marmier, de son propre aveu, s'appuyait en grande partie sur le texte de Thouvenel.) Outre ceux qu'on

⁵⁸² *Ibid.*, p. 205.

vient d'évoquer, les deux parlent du musée national, du casino, des théâtres de Pest, de la presse, de l'inondation, de « l'esprit public », du pouvoir royal, des questions de religion, de l'administration et des Juifs. Le musée national, le casino et les théâtres étaient des « inventions » relativement récentes, autant de marques d'une « civilisation » de la Hongrie. Les tentatives de modernisation ont posé avec vigueur la question des relations entre l'empereur-roi et la nation et entre l'Eglise catholique et les autres confessions. Les diètes de l'ère des réformes se sont beaucoup occupées de ces sujets aussi que de l'émancipation des Juifs. La présence de ce groupe ethno-religieux dans les récits s'explique aussi par l'état arriéré du pays : faute de système moderne de crédit, les Juifs étaient les « banquiers » des seigneurs hongrois endettés, informateurs probables des voyageurs. La question de la liberté de la presse (liée à celle de la publicité des débats de la Diète) était aussi de celles qui préoccupaient les chambres de la diète et dont on pouvait lire dans la presse française.

La présence de l'inondation du Danube de mars 1838 en tant que sujet dans les deux récits s'explique par des raisons d'ordre de chronologie et d'architecture monumentale. D'une part ces deux auteurs sont venus à Pest-Bude ultérieurement à ce triste événement ; Thouvenel de quelques mois de près (en mai 1838), tandis que Marmier sept ans et demi plus tard. D'après leurs mots, la crue a détruit la ville de Pest, et celle qu'on reconstruisait plus tard, était déjà, par son aspect, une autre ville.

Conclusion

L'identification des sources des informations contenues dans les récits met le lecteur et le chercheur devant un obstacle presque insurmontable. Le récit de voyage n'ayant pas de règles, les auteurs jouissaient d'une liberté presque totale sur le plan de la constitution du texte et des références. On peut cependant distinguer trois types de sources dans tous les textes : les personnes rencontrées (racontant des histoires), les impressions mêmes du voyageur et les lectures antérieures ou postérieures au voyage. C'est le troisième groupe qui pose le plus de difficultés chez le maréchal Marmont, puisque celui-ci ne faisait jamais mention d'ouvrages lus. Le comte Démidoff ne fait allusion à un

⁵⁸³ DÉMIDOFF, p. 79 ; THOUVENEL, pp. 17-19 ; MARMIER, pp. 128-131. Le Pont des Chaînes (en hongrois *Lánchíd*), premier pont fixe de la Hongrie (construit par l'ingénieur Adam Clark) sera fini en 1848 et inauguré en novembre 1849.

ouvrage écrit sur la Hongrie qu'une seule fois ; mais celui-ci est justement le récit du maréchal. Thouvenel distingue déjà mieux ses sources que ses prédécesseurs, mais ne précise pas encore de titres ou d'auteurs. Xavier Marmier ajoute à son livre une bibliographie des ouvrages lus, et y fait toujours référence. Son texte s'approche déjà des critères de la dissertation scientifique et le lecteur peut facilement séparer le vu du su.

Quant aux interférences entre les quatre récits, on sait que Démidoff a lu le texte du maréchal Marmont, et Marmier ceux de Marmont et de Thouvenel.

Pour illustrer la place du récit intercalé, élément fréquent dans les genres liés au picaresque, nous avons cité un exemple, l'histoire du « prisonnier » de la citadelle de Presbourg. Les traits caractéristiques de ce récit intercalé correspondent aux règles générales. Un personnage rencontré raconte l'histoire de ses malheurs, et celle-ci domine le dialogue entrepris à l'occasion de la rencontre.

Deux types de sujets peuvent être distingués dans les récits de voyage : les descriptions physiques ou les « sujets à méditer ». La présence des sujets communs dans les différents récits de voyage parlant du même pays peut faciliter les analogies et les comparaisons pour le lecteur.

Après l'analyse de trois grands groupes de sujets (les paysages, les villes et la société), cinq sujets peuvent encore être examinés dans tous les récits de voyages étudiés.

La nouvelle cathédrale d'Esztergom rencontre plutôt des critiques, à l'exception du récit de Marmier, qui en parle d'un ton enthousiaste. L'évocation du couronnement sert presque toujours à souligner le caractère moyenâgeux de la société hongroise. Les bains constituent aussi un sujet privilégié, fortement lié à l'occupation turque de la Hongrie. Cependant, alors que Démidoff, Thouvenel et Marmier en parlent à propos de Pest-Buda, le maréchal Marmont se limite à présenter les bains de Méhadia, dans le sud. Tous les auteurs ont été choqués par la répartition inégale des impôts.

La représentation de l'histoire est aussi un élément important des récits de voyage sous la Monarchie de Juillet. Déjà les méthodes de voyager du XVIII^e siècle ont conseillé l'étude de l'histoire du pays visité. L'évocation de l'histoire d'un pays pouvait souligner son caractère exotique ou expliquer l'état arriéré de la société, de la politique et de l'économie. Une conception anecdotique de l'histoire de la Hongrie se fait remarquer dans le récit d'Edouard Thouvenel. Xavier Marmier était le seul à s'occuper d'une histoire particulière, l'histoire religieuse. Parmi les événements de l'histoire de la Hongrie, la

bataille de Mohács de 1526 est commentée par les récits de Démidoff, de Thouvenel et de Marmier aussi.

La thématique des récits de voyages en Hongrie évolue entre 1837 et 1846. Les mines et les haras si abondamment décrits par le maréchal Marmont cèdent progressivement leur place à la représentation des villes, des problèmes sociaux, des tentatives de réformes ou de l'émancipation des Juifs.

Troisième partie

La contribution des collections de voyage à l'image de la Hongrie

Introduction

Parallèlement à la « vogue » du récit de voyage et à la spécialisation de son public, on peut constater l'élargissement spectaculaire du *public lecteur*. Dès les dernières décennies du XVIII^e siècle, le *public littéraire*, jusque-là constitué des classes cultivées de l'élite s'élargit à la petite bourgeoisie, en la formant à une culture plus élevée⁵⁸⁴. L'alphabétisation progressive des masses populaires, puissamment soutenue par une nouvelle législation sur l'Instruction publique, aboutit à l'aptitude du peuple à la lecture⁵⁸⁵. Ces changements, aussi bien qu'un besoin accru de connaissances positives sur le monde et d'un goût pour l'exotisme, auraient dû entraîner non seulement le développement de la diffusion de l'imprimé (notamment par colportage), mais aussi une véritable explosion de son marché. Cependant, toutes les études relatives à l'histoire de l'édition pendant la période de la Restauration et de la Monarchie de Juillet (1814-1848) concordent sur un point : malgré l'appétit de lecture évident du public, les tirages des livres restèrent faibles (avec une moyenne de 600 à 1000 exemplaires lors de la première édition) et les entreprises d'édition n'étaient que très peu rentables⁵⁸⁶. Tous les chercheurs s'accordent sur la cause principale de ce phénomène : la cherté du livre⁵⁸⁷. L'achat de livres entiers s'étant avéré impossible, cet « appétit » devait se satisfaire par l'intermédiaire de structures de diffusion bon marché et adaptables à la pénurie de « matières premières » (des livres comme de l'argent).

⁵⁸⁴ Voir à ce sujet HABERMAS, Jürgen, *L'espace public*, Paris, 1978, p. 173. Les expressions en italiques sont également empruntées à cet auteur.

⁵⁸⁵ Sur l'alphabétisation des masses populaires et la généralisation de la scolarisation, voir GOHIER, Claudie, *La lecture publique à Angers au XIX^e siècle*, mémoire D.E.A., Angers, 1993, pp. 71-72 ; FURET, François - SACHS, Wladimir, « La croissance de l'alphabétisation en France. XVIII^e-XIX^e siècle », *Annales* 29 (1974), p. 726. ; FUERT, François – OZOUF, Jacques (dir.), *Lire et écrire : l'alphabétisation des Français de Calvin à Jules Ferry*, 2 vol., Paris, 1977 (très riche en données statistiques). Sur la lecture, voir ORECCHIONI, Pierre, « Presse, livre et littérature au XIX^e siècle », *Le livre et la presse, Revue française d'histoire du livre*, t. IV (1974), n°7, pp. 34-37. Sur la lecture populaire, voir AGULHON, Maurice, « Le problème de la culture populaire en France autour de 1848 », *Romantisme* 9 (1975), pp. 54-59 ; CRUBELLIER, Maurice, *Histoire culturelle de la France. XIX^e-XX^e siècle*, Paris, 1974, pp. 72-73 ; RICHTER, Noë, *La lecture et ses institutions. Tome I : La lecture populaire 1700-1918*, Le Mans, 1987, pp. 137-150 et 173-177.

⁵⁸⁶ Pour le résumé des difficultés de l'édition pendant les années 1820-1830, voir par exemple ORECCHIONI, *op.cit.*, pp. 38-40 ; OLIVERO, Isabelle, *L'invention de la collection. De la diffusion de la littérature et des savoirs à la formation du citoyen au XIX^e siècle*, Paris, 1999, pp. 65-67.

⁵⁸⁷ Un livre de deux volumes aurait coûté à la fin des années 1820 l'équivalent de 40-45 kilos de pain. Voir ORECCHIONI p. 38 ; PICHOS, Claude, « Pour une sociologie des faits littéraires : Les cabinets de lecture à Paris durant la première moitié du XIX^e siècle », *Annales* 14 (1959), p. 527.

Les bibliothèques publiques ne pouvaient pas encore jouer leur rôle dans cette période⁵⁸⁸. On inventa donc d'autres moyens d'accès aux ouvrages imprimés (entre autres, les récits de voyage). C'est ainsi que les cabinets de lecture, qui existaient depuis le XVIII^e siècle, connurent leur âge d'or sous la Restauration et la Monarchie de Juillet. Ces institutions furent particulièrement répandues à Paris⁵⁸⁹. (En 1829, on en comptait 29 et, en 1845, 198 dans les différents quartiers de la capitale⁵⁹⁰.) Elles proposaient, sur place ou à domicile, des journaux, des livres et des revues, en contrepartie d'une somme (« abonnement ») relativement modique⁵⁹¹.

On pouvait trouver des cabinets de lecture en province aussi. D'après le témoignage de la sous-série 83 T des Archives Départementales de Maine-et-Loire⁵⁹², dans une période précédant de peu celle que nous nous sommes proposé d'examiner, l'existence de cinq cabinets de lecture peut être prouvée en janvier 1811 dans le département : quatre à Angers et un à Saumur. Chacun de ces cabinets donnait à lire un nombre important de récits de voyages⁵⁹³.

Les collections des voyages

Sur les rangs des cabinets de lecture figuraient aussi les différentes collections, livrées (selon une « invention » éditoriale du XVIII^e siècle) sous forme de cahiers composés de 8 à 9 feuillets, qui rendaient ainsi faciles l'acquisition et le prêt à domicile. A vrai dire, les collections imprimées ne représentaient pas une nouveauté : elles existaient déjà depuis le XV^e siècle, mais leur publication devint un « phénomène culturel européen » à partir des années 1820-1830, alors que la crise de la librairie (due justement

⁵⁸⁸ Sur les causes de leur « absence », voir par ex. RICHTER, *op.cit.*, pp. 169-179.

⁵⁸⁹ Cf. PICHOS, p. 522.

⁵⁹⁰ *Ibid.*, p. 526.

⁵⁹¹ Pour la définition et les caractéristiques générales des cabinets de lecture (surtout parisiens) voir par ex. PARENT, Françoise, « Les cabinets de lecture dans Paris : pratiques culturelles et espace social sous la Restauration », *Annales* 34 (1979), pp. 1016-1021 ; et son ouvrage fondamental : PARENT-LARDEUR, Françoise, *Lire à Paris au temps de Balzac. Les cabinets de lecture à Paris, 1815-1830*, Paris, 1981. Voir aussi GOHIER, *op.cit.*, p. 79 ; PICHOS, *op.cit.*, pp. 522-526.

⁵⁹² Archives Départementales de Maine-et-Loire (ADML) sous-série 83 T 2 : 1811. *Catalogue d'ouvrages en lecture chez les libraires d'Angers, Baugé, Saumur. Listes d'ouvrages saisis. Correspondance. Le Catalogue contient des inventaires faits en janvier 1811.*

⁵⁹³ Cf. ADML 83 T 2 : « Catalogue de livres en lecture chez Lenoir Aupois, libraire [Angers], rue de la loi » (25 *Voyages*) ; « Catalogue des livres que le Sieur Bain, relieur [Angers], donne à lire » (7 *Voyages*) ; « Catalogue des livres en lecture qui se trouvent chez Bonnet-Meslet, relieur et loueur de livres, place Neuve, N°21 [...] à Angers, 1811 » (32 *Voyages*) ; « Catalogue des livres composant le Cabinet de lecture de Veuve Voisin

aux raisons susmentionnées) obligeait les éditeurs à faire imprimer les séries de livres en plusieurs volumes. Résultats d'une compilation spécifique, les collections vendues par souscription ou par abonnement⁵⁹⁴, devaient s'avérer une forme éditoriale particulièrement convenable à la diffusion des récits de voyage. On observe par exemple une véritable prolifération de *choix* ou *collections de voyage* dès les années 1820, et leur vogue perdue jusqu'aux années 1850. (Cette date devant correspondre en grandes lignes aux débuts de la diffusion des livres en grande quantité et à bon prix.)

Malgré l'importance qu'elles jouaient dans la diffusion des récits de voyage (et des connaissances), les collections de voyage n'ont pas fait, jusqu'à présent, l'objet d'études sérieuses et approfondies. Nous essaierons donc de faire par la suite une synthèse rapide de leurs traits caractéristiques et de leurs thèmes, pour terminer par la présentation (à l'aide d'exemples concrets) de la manière dont elles interprétaient leurs sujets, dont la Hongrie⁵⁹⁵.

Comme les récits des voyages furent en France dès le milieu du XVIII^e siècle un des genres les plus lus et considérés en même temps comme une source de connaissances sur le monde contemporain et sur l'histoire de l'homme, le besoin de réunir les plus importants récits en une seule bibliothèque s'est aussi manifesté assez tôt. *L'Histoire générale des Voyages ou nouvelle collection de toutes les relations de voyages par terre et par mer qui ont été publiées jusqu'à présent dans les différentes langues de toutes les nations connues* en 20 volumes, dont la publication fut entreprise par l'abbé Prévost en 1746⁵⁹⁶, et dont le dernier volume parut en 1789, était considérée, malgré l'adjectif « nouvelle » comme l'archétype de toutes les collections du XIX^e siècle, et constituait une sorte de référence (parfois négative) pour tous les éditeurs⁵⁹⁷. (Elle fut d'ailleurs suivie de *l'Abrégé de l'Histoire générale des Voyages* de La Harpe, publié en 1780, en 32 volumes !)

d'Angers » (30 *Voyages*) ; « Catalogue ou Note des livres composant le cabinet de lecture de Jacques Serret de Saumur » (10 *Voyages*).

⁵⁹⁴ OLIVERO, pp. 65-67.

⁵⁹⁵ Pour l'histoire des collections de voyages, voir par ex. BITTERLI, Urs, „*Vadak*” és „*civilizáltak*”. *Az európai-tengerentúli érintkezés szellem és kultúrtörténete*, Budapest, 1982 (traduction d'un ouvrage allemand paru en 1976), pp. 35-36, 308-332 ; LECLERC, pp. 47-48.

⁵⁹⁶ Les collaborateurs (et continuateurs) de l'abbé Prévost étaient Leyre, Querlon et Surgy.

⁵⁹⁷ Le quotidien *Le Constitutionnel* du 22 septembre 1822, p. 4, l'a qualifiée pourtant de « la traduction d'une médiocre compilation anglaise », dans une notice bibliographique (annonce publicitaire) du *Choix des Voyages dans les quatre parties du monde, ou Précis des voyages les plus intéressans par terre et par mer, entrepris depuis l'année 1806 jusqu'à ce jour par J. Mac-Carthy, traducteur du dernier Voyage en Chine, du Voyage à Tripoli, etc.* (Paris, 1822).

A en croire aux différentes notices bibliographiques publiées dans la presse de l'époque, les éditeurs voulaient présenter les derniers voyages, à l'aide d'un appareil critique, en en écartant « *ce faux merveilleux que réclame le roman historique, ces détails personnels propres seulement aux correspondances familières, et ces observations longuement scientifiques, excellentes à consigner dans des Mémoires offerts à l'Institut* ». Leur objectif était de les mettre « *entre les mains de la jeunesse française... [pour qu'elle puisse] apprendre à aimer d'une ardeur égale la science, la morale et la liberté* »⁵⁹⁸.

Une collection de voyages devenait en cela plus qu'un simple recueil de textes : au nom de la vérité et de la raison, l'éditeur critiquait (ou feignait de critiquer) et « nettoyait » les récits pour en faire une « bonne lecture ».

Les collections offraient souvent plus que des récits de voyages. Conformément aux exigences d'un public avide de connaître le monde, on fit paraître, outre les extraits de *Voyages*, des notices sur un sujet précis (tel le « *fameux vin de Tokaï* »), des « *mélanges de géographie* », des statistiques diverses (allant des chiffres de la pauvreté à Londres jusqu'aux effectifs de la marine française) et de « curieuses » histoires, des récits d'incendies ou de naufrages, destinés à émouvoir le lecteur. On doit cependant noter qu'à une époque où prendre la mer présentait encore beaucoup de risques, et où on ne parvenait pas encore à maîtriser les moyens de lutte contre le feu, ces sujets figuraient parmi les préoccupations d'un très grand nombre de lecteurs⁵⁹⁹.

Outre les recueils hérités du XVIII^e siècle, un grand nombre de publications servaient des fins de vulgarisation des connaissances. Certaines d'entre elles sont présentes même dans les catalogues des bibliothèques de province, et ont été favorablement accueillies par la presse, ce qui prouve pour nous leur importance. On y trouve avant tout la *Bibliothèque universelle des voyages* publiée par Albert Montémont (46 volumes), sa « continuation » (par le même éditeur), sous le titre de *Voyages nouveaux par mer et par terre* (5 volumes), l'*Histoire générale des voyages* de C. A. Walckenaer, le *Journal des voyages* de Verneur (44 volumes), le *Choix de voyages* de MacCarthy (10 volumes), Le *Voyageur moderne* d'Elisabeth le Bon (6 volumes) et le *Recueil de voyages et de mémoires* publié par la Société de Géographie (6 volumes)⁶⁰⁰.

⁵⁹⁸ Cf. à ce propos *Le Constitutionnel*, *loc.cit.*

⁵⁹⁹ Au sujet de l'incendie, voir par ex. FARCY, J.-C., « Incendies et incendiaires en Eure-et-Loir au XIX^e siècle », *Revue d'histoire du XIX^e siècle*, n°12 (1996), p. 17-29.

⁶⁰⁰ MONTEMONT, A., *Bibliothèque universelle des voyages effectués par mer ou par terre dans les diverses parties du monde, depuis les premières découvertes jusqu'à nous jours*, 46 vols., Paris, chez Armand-Aubrée,

La *Bibliothèque universelle des voyages* de Montémont mérite une attention particulière, et cela pour plusieurs raisons. On peut y noter clairement la volonté d'organiser les voyages en un système, afin de prouver qu'ils constituent effectivement l'école de l'homme, un moyen d'élargir ses horizons et de s'affranchir de ses préjugés. C'est dans ce sens que l'auteur présente sa méthode dans l'avant-propos. Il brosse d'abord un « *rapide coup d'œil historique sur les voyages qui ont eu lieu depuis les temps les plus reculés jusqu'à la découverte du nouvel hémisphère* » (des Phéniciens jusqu'à la reprise de l'expansion extérieure au XV^e siècle) afin d'établir un lien entre les voyages anciens et modernes⁶⁰¹. Son œuvre est en fait divisée en deux grandes parties, la première relatant les grands voyages « *autour du monde* » (à commencer par Diaz) et la seconde, « *les relations particulières à chacune des grandes divisions [continents] du globe* »⁶⁰². Il agence les textes dans un ordre chronologique, « *pour mieux apprécier le progrès* »⁶⁰³.

L'éditeur affirme avoir eu comme sources les « *relations originales* », ou, faute de mieux, les « *grandes collections* » ou compilations françaises ou étrangères (comme celles de l'abbé Prévost et de La Harpe), en évitant les « *éléments superflus* » (par exemple les « *détails nautiques* » dans les voyages de découverte), en se concentrant sur la description du pays, des mœurs, usages, productions et gouvernements⁶⁰⁴.

La composition de la collection nous en dit long sur l'intérêt porté par les lecteurs aux différents continents ; sur les quarante-six volumes de la *Bibliothèque*, seuls les trois derniers (parus en 1836) décrivent des voyages en Europe. Parmi ceux-ci, la Hongrie y figure à deux reprises, par le *Voyage de Constantinople en Angleterre* du révérend Walsh (1821-1825)⁶⁰⁵ et le *Voyage sur le Danube* (1834) d'un autre Anglais, Michel Quin⁶⁰⁶. On doit également mentionner le résumé de la description statistique de l'Autriche de Marcel

1833-1836 ; id., *Voyages nouveaux par mer et par terre effectués ou publiés de 1837 à 1847 dans les diverses parties du monde*, 5 vols, Paris, A. René, 1847 ; VERNEUR, *Journal des voyages*, 44 vols., Paris, 1821-1829 ; MAC-CARTHY, J., *Choix de voyages dans les quatre parties du monde, ou Précis des voyages les plus intéressants par terre et par mer, entrepris depuis l'année 1806 jusqu'à ce jour*, 10 vols., Paris, Locard et Davi, 1821 ; LE BON, E., *Voyageur moderne, ou Extrait des voyages les plus récents dans les quatre parties du monde publiés en plusieurs langues jusqu'en 1821*, 6 vols., Paris, A. Eymay, Bruxelles, Demat, 1821-1822 ; Société de Géographie (éd.), *Recueil de voyages et de mémoires*, 6 vols., Paris, A. Bertrand, 1830-1840. Cf. le *Catalogue des imprimés de la Bibliothèque municipale d'Angers*, Paris, 1871-1875 ; *Catalogue méthodique de la Bibliothèque Publique de Nantes*, Nantes, 1867.

⁶⁰¹ MONTEMONT, *Bibliothèque universelle des voyages*, t. I, pp. 1-12.

⁶⁰² MONTEMONT, *op.cit.*, p. 12.

⁶⁰³ *Ibid.*

⁶⁰⁴ *Ibid.*

⁶⁰⁵ MONTEMONT, *op.cit.*, t. XLIV, pp. 1-132 (la Hongrie : pp. 119-1319).

⁶⁰⁶ *Ibid.*, pp. 133-353 (la Hongrie : pp. 133-161).

de Serres, dans le tome quarante-six⁶⁰⁷. (Les trois volumes contiennent dans leur ensemble trente-cinq *Voyages européens*, du XVI^e au XIX^e siècle.)

Phénomène curieux, le voyage de Quin est rapporté dans le tome cinq de la continuation de la *Bibliothèque* de Montémont, sous le prétexte qu'il ne figurait pas dans la collection précédente ! Il est vrai que, cette fois, il ne publie plus le texte intégral⁶⁰⁸. Un deuxième voyage de Hongrie trouve aussi place dans le même volume : le *Voyage dans la Russie méridionale et la Crimée, par la Hongrie, la Valachie et la Moldavie* (exécuté en 1837, publié en 1840 et en 1842) du comte Anatole Demidoff⁶⁰⁹. Il s'agit également d'un résumé du voyage. Largement utilisée depuis longtemps pour des raisons matérielles et techniques (notamment le manque de place) mais aussi pour pouvoir mieux respecter la conception de l'éditeur, cette pratique trouve une nouvelle raison d'être due à l'évolution de la législation de l'édition. Les textes ayant été publiés peu de temps auparavant, la version intégrale n'aurait pu être reproduite que moyennant les droits d'auteur⁶¹⁰.

Le « *mot d'avant-propos* » de cette édition nous fournit d'ailleurs de précieux renseignements sur l'importance du récit de voyage pendant les années 1830-1840, et sur les raisons de la publication des collections de voyages.

D'après Montémont, le voyage est la « *philosophie qui marche* », et son récit joindrait l'attrait du roman aux enseignements de l'histoire, tout en reposant l'esprit et en élargissant l'horizon de l'homme. C'est par le voyage que l'homme apprendrait à reconnaître, à comparer et à juger, et deviendrait enfin meilleur. Du voyage résulterait ainsi « *un plus grand capital social* »⁶¹¹. Le but d'un tel recueil serait de faire parvenir au « *grand public* » et aux « *hommes spéciaux* » (les spécialistes) les récits les plus intéressants publiés en France et à l'étranger⁶¹². Du coup, la collection de voyages deviendrait elle aussi un instrument de connaissance (et de conquête) du monde, par la compréhension des différentes civilisations.

⁶⁰⁷ MONTEMONT, *op.cit.*, t. XLVI, pp. 217-240.

⁶⁰⁸ Cf. MONTEMONT, *Voyages nouveaux*, t. V, p. 111. Le résumé du voyage en Hongrie de Quin : *ibid.*, pp. 111-114.

⁶⁰⁹ *Ibid.*, t. V, pp. 73-110 (la Hongrie : pp. 78-81). Notons que dans le cas de la présente collection, les cinq volumes sont consacrés chacun à un continent (*Voyages autour du monde, Australie, Océanie ; Afrique ; Asie ; Amérique ; Europe*) ; ainsi tout le cinquième porte sur l'Europe et contient douze voyages.

⁶¹⁰ Cf. à ce propos MONTEMONT, *op.cit.*, t. I, pp. III-IV. Le *Voyage* de Quin a été publié sous forme de livre à Paris en 1836.

⁶¹¹ MONTEMONT, t. I, pp. I-III.

⁶¹² *Ibid.*, p. IV.

Le tome quarante-six de la *Bibliothèque universelle des voyages* de Montémont résume en quelque treize pages l'œuvre de Marcel de Serres. *Voyage en Autriche*, publiée en 1814 en quatre volumes. La Hongrie est décrite tout au long de trois pages (dont une est en fait consacrée au peuple vagabond des Tziganes). Le résumé de Montémont reproduit exactement tous les stéréotypes énumérés par Marcel de Serres (qui, comme nous l'avons déjà mentionné, n'a d'ailleurs jamais mis le pied en Hongrie et, résidant à Vienne, recueillait ses informations de sources autrichiennes ou allemandes). Ainsi le Hongrois reste chez Montémont aussi « *naturellement fier* », « *plus vif que spirituel* », et « *ombrage ses lèvres par de longues et noires moustaches, qui donnent à sa figure un air plus belliqueux* »⁶¹³. L'éditeur a beau se cacher derrière la formule « *dit M. Marcel de Serres* » (citée un peu plus haut dans le texte)⁶¹⁴, on se demande où le fameux appareil critique est disparu.

La tâche de l'éditeur était sans doute plus facile lorsqu'il s'agissait de résumer un voyage réellement entrepris. Ainsi, dans le cas du voyage de Quin, il pouvait aisément retracer l'itinéraire et reprendre la brève description des choses vues. La prise de distance par rapport au texte du récit est aussi plus évidente, par l'emploi fréquent de la troisième personne du singulier. L'éditeur peut par conséquent raconter le voyage d'autrui :

« *Arrivé à Pesth, l'Anglais Quin songea tout aussitôt à descendre le Danube sur le bateau à vapeur dont le service venait d'être établi. Sa première halte fut à Mohacs pour embarquer de la houille et du bois. Ce lieu, dont nous avons déjà parlé dans l'analyse de M. Demidoff, n'est guère, dit M. Quin, qu'un grand village bâti avec la simplicité la plus rustique.* »⁶¹⁵

On peut constater que les détails rapportés sont arbitrairement choisis ; ni les circonstances du voyage de Quin en Hongrie, ni son séjour à Pest, ni ses rencontres ne figurent dans le résumé. C'est donc dans ce sens qu'on doit comprendre le travail de « nettoyage du texte ».

⁶¹³ MONTEMONT, *Bibliothèque universelle des voyages*, t. XLVI, p. 223-224. Cf. M. de SERRES, *Voyage en Autriche ou essai statistique et géographique sur cet empire. Avec une Carte physique, des Coupes de nivellement et divers Tableaux comparatifs sur l'étendue et la population de l'Autriche*, Tomes I-IV et tableaux, Paris, A. Bertrand, 1814. Voir également SZASZ, G., « La Hongrie et les Hongrois chez Marcel de SERRES », *Régions, Nations, Europe. Actes du colloque de Szeged (25-26 octobre 1999)*, Szeged, 2000, pp. 119-125.

⁶¹⁴ MONTEMONT, *op.cit.*, p. 222.

⁶¹⁵ MONTEMONT, *Voyages nouveaux*, t. V, p. 112.

Conclusion

Malgré leurs défauts, les collections de voyages offraient au grand public français la possibilité de connaître les pays étrangers et de tenir compte de leur évolution grâce aux récits des différentes périodes. Elles se considéraient en fait comme autant de moyens de connaître d'autres civilisations et de remarquer les progrès de l'esprit humain. Leurs mérites sont par ailleurs incontestables en ce qui concerne la vulgarisation des récits écrits en d'autres langues que le français. Ces collections ont ainsi joué un rôle très important dans l'élargissement de l'horizon des lecteurs français. On ne peut cependant oublier que leur contenu et que leur composition répondaient à des exigences bien précises, et que leur succès était en grande partie imputable aux difficultés du marché de l'édition.

Quatrième partie

L'image de la Hongrie dans la presse en France, 1837-1847

Introduction

Dans les parties précédentes de notre thèse, nous avons tenté de reconstituer l'image de la Hongrie représentée par les récits de voyage du milieu des années 1830 au milieu des années 1840. Nous avons également essayé d'analyser les méthodes et les manières dont les auteurs des récits avaient procédé à la représentation de la Hongrie et de la société hongroise.

Cependant, les récits publiés sous forme de livres n'ont constitué qu'une partie des moyens d'accès du public français aux informations sur la Hongrie de l'ère des réformes. De plus, comme on l'a vu, la publication des livres n'était pas le seul moyen utilisé par les auteurs des récits de voyage (et de leurs éditeurs). Certains voyageurs étaient, à l'image d'un Xavier Marmier par exemple, collaborateurs d'un titre de presse ; d'autres ont eu le soin des extraits de leurs ouvrages dans la presse. Parfois même les voyages de tel ou tel personnage connu (comme le maréchal Marmont) ont suscité l'attention des rédactions.

Ces traits ont déjà rapproché les récits de voyage de la presse. On peut cependant observer un autre facteur aussi, lié cette fois à l'information ; les deux étaient censés d'offrir au public des informations d'actualité, recueillies dans le pays en question.

En étudiant la presse française de la première moitié du XIX^e siècle, on voit encore, à partir des années 1830, un intérêt accru à l'égard de l'Europe centrale et la Hongrie. Cet intérêt (et c'est un nouveau trait commun avec les récits de voyage) avait une raison un peu extérieure à la Hongrie même. C'était l'époque où la question d'Orient et la sympathie naissante envers les peuples slaves d'Europe centrale (surtout les Polonais) ont commencé à attirer l'attention sur cette partie du monde.

Ces raisons nous ont poussés d'étendre le champ de notre investigation à la presse aussi, notamment aux « grandes revues » et la grande presse politique.

Afin de mieux placer les informations données sur la Hongrie par les organes de presse dans le contexte de l'époque, nous passerons rapidement en revue l'évolution générale de la presse française sous la Monarchie de Juillet. Cela sera suivi de la présentation de l'image de la Hongrie dans deux « grandes revues », la *Revue de Paris* et la *Revue des Deux Mondes* et dans un « magazine didactique », le *Magasin pittoresque*. Dans le cas de chacun de ces trois titres, l'analyse de l'image de la Hongrie sera précédée

du portrait du journal même. On va procéder de la même manière dans le cas de la grande presse politique, qui sera représentée par le *Journal des Débats*. A la fin de cette grande partie, l'examen de l'image de la Hongrie dans le *Précurseur de l'Ouest*, journal politique de province, servira à compléter le tableau général.

La presse française sous la Monarchie de Juillet

Le XIX^e siècle est généralement considéré comme l'époque où la presse est devenue le principal moyen de formation de l'esprit public⁶¹⁶. Mais c'est aussi la période de l'affermissement des liens entre la presse et le monde des lettres, notamment avec un grand nombre d'écrivains parmi les collaborateurs du journal⁶¹⁷. Après l'encadrement rigoureux sous l'Empire, le début de la Restauration a marqué un certain répit dans la situation des journalistes ; plus tard, le régime est devenu, de temps en temps, plus dur que jamais⁶¹⁸.

Libérée des entraves politiques et juridiques qui pesaient sur elle sous la Restauration, la presse française vivait sous la Monarchie de Juillet son premier « âge d'or ». Le régime « *constitutionnel bourgeois* »⁶¹⁹, qui devait son instauration en grande partie à la presse, a dû abolir la censure et alléger les conditions de la fondation et de distribution des titres (baisse du prix du timbre et du cautionnement)⁶²⁰. Cela ouvrait la

⁶¹⁶ Cf. par ex. MARTIN, Marc, « Journalistes parisiens et notoriété (vers 1830-1870). Pour une histoire sociale du journalisme », *Revue historique* 105 (1981), pp. 30-41.

⁶¹⁷ Voir à ce sujet DELPORTE, Christian, *Histoire du journalisme et des journalistes en France (du XVII^e siècle à nos jours)*, Paris, 1995, p. 10. Au sujet des grandes tendances de l'histoire du journalisme en France du XVII^e siècle au milieu du XIX^e, voir *ibid.*, p. 5-10. Sur les relations entre la presse et le public et l'Etat avant la Révolution, voir HABERMAS, pp. 31-33. Sur l'histoire des fonctions de la presse aussi que sur le changement du début du XIX^e siècle (intérêt au profit, séparation de la gestion et de la rédaction), voir *ibid.*, pp. 189-191.

⁶¹⁸ Sur l'histoire de la presse sous l'Empire (censure, suppressions, titres importants, héritage révolutionnaire, Idéologues), voir par ex. la rapide synthèse de DIDIER, pp. 12-55. Sur l'histoire de la presse et de ses relations avec le pouvoir sous la Restauration, voir le rapport instructif d'Henri Avenel. AVENEL, Henri, *Histoire de la presse française depuis 1789 jusqu'à nos jours*, Paris 1900, pp. 230-275, 280-300 ; LEDRE, Charles, « La Presse nationale sous la Restauration et la Monarchie de Juillet », in : BELLANGER, Claude – GODECHOT, Jacques – GUIRAL, Pierre (dir.), *Histoire générale de la presse française. Tome II : de 1815 à 1871*, Paris, 1969, pp. 29-146 (surtout pp. 33-87). Au sujet des moyens de contrôle administratifs sous la Restauration (censure, autorisation préalable, cautionnement, timbre...), voir FEYEL, Gilles, *La Presse en France des origines à 1944 : Histoire politique et matérielle*, Paris, 1999, pp. 74-78.

⁶¹⁹ HABERMAS, p. 192.

⁶²⁰ Sur l'évolution générale de presse en France sous la Restauration et la Monarchie de Juillet, voir par ex. BELLANGER – GODECHOT – GUIRAL, p. 29-32 ; FEYEL 1999, pp. 73-74, 76 ; GUILLAUMA, Yves, *La presse en France*, Paris, 1988, p. 13 ; ORECCHIONI 1974, pp. 38-40. Sur le changement du contexte juridique après la Révolution de 1830 (baisse des taux de cautionnement et du timbre, réglementation de la procédure en matière de délits de presse, etc.), voir AVENEL, pp. 308-310.

voie à ce que la presse devienne un jour un véritable « *instrument d'opinion* »⁶²¹. Les lois de septembre 1835, consécutives à l'attentat de Fieschi contre le roi Louis-Philippe I^{er}, ont eu beau durcir l'attitude du pouvoir envers la presse politique, ne pouvaient pas empêcher pas pour autant l'extension du public lecteur (et l'augmentation des tirages), ni la diversification des titres de presse. La *Revue des Deux Mondes* pouvait donc se réjouir en 1847 quand elle présentait l'évolution de la presse en France : en 1833, à Paris seul, on publiait 217 journaux ; en 1845, ce chiffre montait déjà à 428 (plus douze journaux publiés en langue étrangère). La province comptait cette année 560 titres. C'était un progrès spectaculaire, même si on devait se rendre compte que les journaux avaient souvent la vie éphémère⁶²². La presse commençait aussi à attirer les capitaux (déjà le cautionnement était transformé en capital) ; et le métier de journaliste était en train de devenir une source de revenus. Les contemporains n'ont pas toujours vu ce phénomène d'un bon œil ; ils y suspectaient une « ruse » du gouvernement, voulant abaisser le « quatrième pouvoir »⁶²³.

La « révolution industrielle de la presse » se réalisait aussi sous la Monarchie de Juillet. Les dernières inventions (de König par exemple), qui rendaient possible une production plus rapide et plus nombreuse (mais aussi l'agrandissement des formats), ont apparu à Paris dès les années 1820. Le véritable démarrage a pourtant eu lieu pendant les années 1830-1840, avec la généralisation des machines à vapeur et du papier préparé à partir du bois (au lieu du chiffon) et la production industrielle de l'encre. Le signe le plus évident de l'industrialisation de la presse était la montée des tirages. Alors qu'en 1830 les plus gros tirages étaient aux alentours de vingt mille, ce chiffre a presque doublé au début des années 1840. La relance de la construction des chemins de fer à partir de 1842 a

⁶²¹ AVENEL, p. 310.

⁶²² Nombre de journaux ayant cessé de paraître pendant l'année : 1833 : 251 ; 1834 : 180 ; 1835 : 165 ; 1836 : 151 ; 1837 : 158 ; 1838 : 184 ; 1840 : 146 ; 1841 : 166 ; 1842 : 214 ; 1845 : 185. *Revue des Deux Mondes*, 1847/20, pp. 442-443. On remarque que le durcissement de la législation en septembre 1835 n'a pas entraîné un chiffre de cessation d'activités particulièrement élevé. Le même article estime à 490 le nombre de journaux édités en France vers la fin de la Restauration. Sur les changements du contexte juridique sous la Monarchie de Juillet, voir LEDRE, Charles, *La presse à l'assaut de la monarchie 1815-1848*, Paris, 1960, pp. 167-168, mais aussi FEYEL 1999, 78. Sur les relations entre la presse et le pouvoir sous la Monarchie de Juillet, voir *ibid.*, pp. 125-132, 170-180, 238-241 ; AVENEL, pp. 304-307, 350-364, 378-383 ; FEYEL 1999, pp. 73-74, 114.

⁶²³ L'opinion de l'auteur d'une étude sur le « Mouvement de la presse française en 1835 », parue en 1836 dans la *Revue des Deux Mondes* est caractéristique à cet égard : « *Le plus grand obstacle à l'amélioration du journalisme est dans la législation qui pèse sur lui. Les gouvernements successifs de la France, n'osant pas attaquer en face un pouvoir rival du leur, ont imaginé de le ruiner par un système de taxes et de prohibitions.* » *Revue des Deux Mondes*, 1836/6, p. 110. Selon Habermas, l'ouverture de la presse à la commercialisation (par ex. financement par annonces) s'accompagnait de la dégradation de son indépendance. La presse serait devenue

apporté une autre révolution, celle de la diffusion des journaux (quotidiens politiques). Les progrès de la poste et l'apparition des premières agences de presse ont rendu possible une meilleure alimentation en information des journaux⁶²⁴.

En devenant un instrument d'opinion, la presse commence à remplir la fonction d'un véritable outil de communication – dans un sens, du rédacteur dans la direction des lecteurs. Il est, vrai, la presse ne reflète pas encore l'opinion publique (mais elle essaie déjà de l'influencer).

A côté des changements dans son statut juridique ou dans les procédés techniques, la presse de la Monarchie de Juillet se trouve, d'un certain point de vue, dans une situation inédite. Suite à la Révolution de Juillet, la baisse du cens a résulté le doublement des effectifs du corps électoral ; c'est-à-dire, le doublement du nombre de ceux qui avaient besoin, au moins en principe, d'informations politiques ou tenaient à être informés. Le chiffre de 250000 électeurs sur 30 millions de Français, n'était pas bien sûr élevé, mais a largement contribué aux progrès de la presse d'opinion. Cependant, les électeurs ne composaient pas seuls le public lecteur des journaux. Le développement de l'alphabétisation (dont la plus importante étape était la loi Guizot de 1833) conduisait automatiquement à la démocratisation de la lecture. Pourtant, à cause du type de l'action scolaire (et de la résistance de certaines municipalités), les effets de la réforme de l'enseignement ne pouvaient pas faire sentir leurs effets avant les années 1840. D'autres moyens (cours de soir pour ouvriers, œuvres pieuses) ont dû également aider la formation du public. Les abonnements des journaux étant élevés (nous sommes encore avant la réforme de Girardin et la toute-puissance des annonces publicitaires), des chaînes de co-abonnés, des cercles (bourgeois), des cabinets de lecture, des cafés et autres lieux de réunion abonnés aux principaux titres de presse ont permis une lecture plus large⁶²⁵.

Cette « révolution sociale » (le mot est de Guillauma), au cours de laquelle le public de la presse française s'étendait des seules élites à toutes les classes sociales, a presque automatiquement entraîné la modification du contenu de certains journaux

plus manipulable, et la liberté du rédacteur plus réduite sur le plan journalistique. HABERMAS, pp. 192-194. Sur le métier du journaliste sous la Restauration, voir DELPORTE, pp. 15-17.

⁶²⁴ Au sujet du progrès technique de la presse (mécanisation de la production, inventions techniques, diffusion), voir BELLANGER – GODECHOT – GUIRAL pp. 18-25 ; FEYEL 1999, pp. 86-92 ; CRUBELLIER, p. 170.

⁶²⁵ Emile de Girardin a lancé le 1^{er} juillet 1836 *La Presse*, dont l'abonnement annuel était quarante francs (donc la moitié du prix d'abonnement des quotidiens parisiens). *La Presse* est devenue bientôt le journal le plus vendu. Sur l'extension du public, voir encore FEYEL 1999, pp. 69-72 ; GUILLAUMA, pp. 11-13. Sur la réforme Girardin, voir par ex. DELPORTE, p. 13.

politiques (par exemple expansion du fait divers), l'apparition de nouvelles publications spécifiques (conquête de plusieurs petits publics) et la naissance de nouveaux types de presse (conquête du grand public). Parallèlement, les anciens journaux ont aussi pu se maintenir⁶²⁶.

A vrai dire, la diversification des titres et la spécialisation de la presse avait déjà commencé sous la Restauration. Ainsi, le premier numéro de l'*Echo du Soir* (juin 1826) pouvait rendre compte dans son classement de la presse française (parisienne), de l'existence, à côté des seize journaux politiques, de 16 « *feuilles spéciales* » de médecine, de sept titres de musicologie, de 9 « *feuilles quotidiennes de théâtre* », de deux journaux de voyages ou de neuf « *feuilles littéraires* » (comme *Le Courrier des Spectacles*, *Le Figaro* ou *Le Corsaire*)⁶²⁷. Plusieurs titres marquants de la Monarchie de Juillet ont aussi été fondés pendant les années 1820 (et surtout à la fin de la décennie) ; c'était aussi la période de naissance de la presse féminine (« *la presse de modes et de salons* »)⁶²⁸.

Les chercheurs de l'histoire de la presse ont déjà tenté de grouper les titres parus sous la Monarchie de Juillet, en fonction de certains critères⁶²⁹. Parmi les classements, nous avons suivi celui de Gilles Feyel, que nous avons trouvé le plus diversifié. D'après lui, les titres parus pendant la période étudiée peuvent être rangés dans quatre grands groupes. Le premier contient ceux de la grande et de la petite presse. Ces organes s'occupaient de l'actualité politique (et mondaine), soit « sérieusement » (grande presse : *Le Journal des Débats* ou *Le Constitutionnel*), soit d'un point de vue satyrique (petite presse : *La Silhouette* ou *Le Charivari*). Les « *journaux illustrés* » d'actualité (comme l'*Illustration*), ancêtres des magazines politiques d'aujourd'hui, appartenaient au deuxième groupe. Le troisième groupe, celui de la presse spécialisée, était évidemment le plus diversifié et comprenait le plus de titres. On doit mentionner parmi ses principales branches les revues littéraires (telle la *Revue des Deux Mondes* ou la *Revue de Paris*), la presse économique et financière, la presse technique et professionnelle, les journaux de mode, la presse artistique, la presse féminine et la presse enfantine, invention récente⁶³⁰.

⁶²⁶ Cf. Crubellier, p. 173. Sur le changement du contenu et de l'aspect des journaux sous la Monarchie de Juillet (surtout après 1836), voir aussi BELLANGER – GODECHOT – GUIRAL, pp. 121-125.

⁶²⁷ Cité par PICARD, Jean-François, « Tableaux des tirages de la presse nationale de 1803 à 1944 » in : ALBERT, Pierre – FEYEL, Gilles – PICARD, Jean-François, *Documents pour l'histoire de la presse nationale aux XIX^e et XX^e siècles*, Paris, s. d., p. 11.

⁶²⁸ Voir à ce sujet BELLANGER – GODECHOT – GUIRAL, pp. 89-90.

⁶²⁹ Cf. MARTIN 1981, pp. 30-41 ; CRUBELLIER, pp. 173-185; FEYEL 1999, pp. 108-122.

⁶³⁰ Le *Journal des enfants* a été fondé en 1832 et le *Journal des demoiselles* en 1833. (Ce dernier titre paraissait jusqu'en 1922.) FEYEL 1999, p. 118.

Le quatrième groupe, la « *presse populaire non politique* » comprenait plusieurs sous-groupes, les « magazines » didactiques de vulgarisation de connaissances (comme *Le Magasin Pittoresque* ou *Le Musée des familles*), les canards, le roman (feuilleton) et la presse de colportage⁶³¹.

On doit compléter ce tableau d'un cinquième groupe de publications, celui des périodiques du crime, qui étaient, comme la *Gazette des tribunaux*, de faible tirage, mais dont les articles ont été largement repris par la presse nationale et régionale aussi. La popularité indirecte de ces titres montre une fascination du crime dans la société française⁶³².

Outre l'alimentation en informations les plus différentes et le divertissement, la grande diversité des titres sous la Monarchie de Juillet a largement contribué à ce que la presse puisse remplir ses fonctions psychosociales moins évidentes, mais non moins importantes. Compte tenu de l'élargissement du public, elle pouvait servir de thérapie psychique et de facteur de sociabilité à une frange de plus en plus grande de la population. Ainsi, on ne peut pas assez souligner l'importance des périodiques du crime dans la purgation d'instincts profonds. En fournissant des sujets de conversation, la presse a aussi créé des possibilités de communication et des prétextes de sociabilité. Comme chacun des lecteurs pouvait désormais trouver des journaux convenant à son statut social, la lecture de ceux-ci pouvait les aider à identifier leur place dans la société ou confirmer leur identité sociale existante. Le journal commençait à signifier une véritable ouverture sur le monde et briser l'isolement de l'individu. Ce phénomène identitaire peut faciliter le travail du chercheur ; et le rend plus difficile aussi, puisqu'il se trouve désormais face à plusieurs publics, au lieu de l'unique public lecteur des périodes précédentes.

Les revues

L'étude de certaines revues, dont deux dans lesquelles les références hongroises se sont dotées d'importance, nous a montré qu'une chronologie précise, un contenu idéologique plus marqué et une influence plus directe sur le public soulignent les caractéristiques des récits de voyage d'une manière intéressante. Ainsi leur analyse

⁶³¹ Pour les catégories, les critères et le classement entier, voir FEYEL 1999, pp. 108-122.

devient importante pour nous. De plus, certains des textes illustrent la « fragmentation » du récit de voyage, mais aussi son évolution assez particulière.

On voudrait démontrer dans ce qui suit l'importance que des sujets présents dans les récits de voyage pouvaient obtenir dans les revues dépouillées ainsi que la diversité et la spécialisation évoquées déjà à propos de l'évolution du récit de voyage et de son public. On va présenter les articles à sujet hongrois de la *Revue de Paris* et de la *Revue des Deux Mondes*, en cherchant notamment les éléments ayant relation aux récits de voyage (expérience personnelle, narration, alimentation en informations). Dans le cas de ces deux revues, l'analyse des textes sera précédée d'une rapide présentation de l'organe de presse en question. On tentera d'examiner après l'image qu'elles donnaient de la Hongrie. Afin de diversifier un peu notre interprétation, on a ajouté au couple des revues un « magazine didactique », appartenant cette fois au groupe de la « presse populaire non politique » : le *Magasin pittoresque*.

Dans le nouveau contexte de la Monarchie de Juillet, un type de presse s'est particulièrement épanoui : les revues, notamment celles que l'on appelait les « grandes revues » (comme la *Revue des Deux Mondes*). S'adressant toujours principalement aux élites cultivées, elles n'ont pas dû subir beaucoup de changements pour s'adapter aux nouvelles conditions ; de plus, celles-ci ont encore confirmé leur fonction identitaire. Elles avaient à peu près le même public que les récits de voyages publiés sous forme de livre, donc assez coûteux.

Leur naissance datait en général de la fin de la Restauration, la plus ancienne étant la *Revue encyclopédique*. (Fondée en 1819, elle se maintenait jusqu'en 1835⁶³².) Les années 1820 ont vu la création du *Mercur du XIX^e siècle* (1823-1832), du *Globe* (1824, vendu aux saint-simoniens en 1831), de la *Revue britannique* (1825), de la *Revue française* (1828-1830), de la *Revue de Paris* (1829-1834) et de la *Revue des Deux Mondes* (1829). La création des revues a été favorisée par l'essor du romantisme littéraire qui, confronté à la résistance de l'esprit classique, avait besoin de nouveaux moyens d'expression. Cependant les revues ont largement dépassé les limites de la littérature ;

⁶³² Voir à ce sujet CRUBELLIER 173-175. Le tirage de la *Gazette des tribunaux*, fondée en 1825, oscillait entre 2500 et 3000 exemplaires. Sur l'obsession du crime dans la société de la Monarchie de Juillet, voir PETIT, Jacques-Guy, *Ces peines obscures. La prison pénale en France (1780-1875)*, Paris, 1990, pp. 225-229

⁶³³ La *Revue encyclopédique* était suivie en 1835 par l'*Encyclopédie nouvelle*. Son rédacteur, Pierre Leroux fondait en 1841 (avec George Sand) la *Revue indépendante*, qui traitait avec vivacité des questions religieuses et sociales. Le même P. Leroux a fondé en 1845 la *Revue sociale*. Cf. AVENEL, pp. 380-383.

elles publiaient des études sur les transformations socio-économiques, beaucoup d'informations étrangères, la traduction de textes parus à l'étranger (*Revue britannique*) et des articles à fond sur les pays étrangers (*Revue des Deux Mondes*)⁶³⁴.

⁶³⁴ René Rémond a trouvé dans les années de la *Revue des Deux Mondes* entre 1830 et 1852 cent textes sur les seuls Etats-Unis. Cf. REMOND, R., *Les Etats-Unis devant l'opinion française, 1815-1825*, t. 1, Paris, 1962, pp. 421-427 (surtout pp. 425-427). Pour l'histoire et les caractéristiques des revues littéraires sous la Restauration et la Monarchie de Juillet, voir FEYEL 1999, pp. 108-110.

La Revue de Paris et la Hongrie

Introduction

La création de la *Revue de Paris* datait, comme on l'a déjà dit, de la fin de la Restauration. Elle a été fondée en 1829 par le docteur Véron avec un capital de quarante mille francs. D'après la *Préface* du premier numéro, son objectif était de publier des œuvres de littérature ancienne, de littérature étrangère et de littérature moderne. Ses rubriques (ou chapitres) ont aussi été établies en fonction de ce programme. La « littérature ancienne » comprenait des études sur la littérature jusqu'aux auteurs du XVIII^e siècle. La « littérature étrangère » donnait des études écrites par d'auteurs étrangers ou sur des phénomènes littéraires étrangers. Dans le chapitre consacré à la « littérature moderne », on publiait des œuvres ou des études contemporaines. Ces chapitres ont parfois été complétés de statistiques descriptives et de récits de voyage⁶³⁵. Ce programme, déjà ambitieux s'accompagnait d'un autre : assurer un moyen de publication (rémunéré) aux jeunes talents et les écrivains célèbres de la France. Pour réaliser ces objectifs, L. Véron s'est entouré de collaborateurs illustres, comme Benjamin Constant, Eugène Scribe, Sainte-Beuve, Lamartine ou Balzac. (Ce dernier participait à la fondation et au travail d'autres revues aussi.) Le docteur Véron ayant quitté la direction de la revue en 1831, celle-ci a été vendue en 1834 à la société propriétaire de la *Revue des Deux Mondes*. La *Revue de Paris* pouvait conserver son identité en restant plutôt littéraire et artistique. Ce trait était d'ailleurs à l'origine de sa perte aussi : la revue ne pouvait plus tenir la concurrence de la presse à quarante francs, qui publiait aussi des romans (des collaborateurs de la *Revue de Paris*). La *Revue de Paris* a cessé de paraître en juin 1845⁶³⁶.

⁶³⁵ Cf. la *Revue de Paris*, 1829, t. I.

⁶³⁶ Cf. *Revue de Paris*, avril 1829 – juin 1845. Cf. encore HATIN, Eugène, *Bibliographie historique et critique de la presse périodique française*, Paris, 1866, p. 367 ; AVENEL, pp. 381-382 ; BELLANGER – GODECHOT – GUIRAL, p. 109 ;

Les « articles hongrois » de la *Revue de Paris*

La *Revue de Paris* n'est pas très loquace au sujet de la Hongrie. Nous n'avons en effet trouvé aucune étude s'occupant de la littérature hongroise (qui était pourtant une littérature étrangère) ; et on ne s'occupait de la Hongrie que dans deux articles.

Le premier a paru en 1840, dans le tome 24 (donc déjà à l'époque où la *Revue de Paris* et la *Revue des Deux Mondes* étaient sous la même direction) et portait le titre « *L'Allemagne du Nord et du Midi. La société allemande* ». Une mention rapide y a été faite de la Hongrie, comme partie d'un Etat germanique, l'Autriche. C'est un pays riche, mais arriéré. L'image simplifiée qu'on donne du pays colle en beaucoup à celle suggérée par les récits de Marmont et de Thouvenel. La scène presque poétique du Danube, dont les eaux sont sillonnées par des bateaux à vapeur (et qui assurerait l'avenir du pays), reflète surtout une influence de Thouvenel (n'oublions pas que le texte de son récit venait d'être publié dans la *Revue des Deux Mondes*). L'inventaire des richesses naturelles de la Hongrie est plus exhaustif chez Marcel de Serres, mais suit le même ordre. Le passage commence par une allusion aux progrès économiques. L'initiative dans la modernisation sociale sera finalement donnée au gouvernement autrichien :

« *La Hongrie, que ses mœurs féodales et sa population plus rare maintenaient dans un état de torpeur, s'est réveillée depuis quelques années d'une manière éclatante, et va s'enrichir par la navigation du Danube, que sillonnent les bateaux à vapeur ; le blé, le riz, le lin, le chanvre, le tabac, le pastel, la soie y abondent. Les vins y sont excellents, et les mines y produisent du fer, du cuivre, de l'argent et de l'or... l'esprit féodal est si puissant en Hongrie, que le gouvernement [autrichien] est obligé, pour lutter d'influence avec la noblesse, de caresser la classe moyenne, et de revêtir des formes quasi-démocratiques, aspirant à créer là un tiers-état dont il combat l'influence partout ailleurs.* »⁶³⁷

Le deuxième article, paru dans le dernier numéro de la revue (24 mai 1845) est plus généreux à l'égard de la Hongrie. On n'y consacre pas une étude entière, mais le texte traitant du commerce extérieur de l'Autriche (en fait de ses chances de rejoindre le

⁶³⁷ O., « *L'Allemagne du Nord et du Midi. La société allemande* », *Revue de Paris*, nouvelle série, 1840/24, pp. 6-7 (texte de l'article entier : 5-14).

Zollverein⁶³⁸) parle de l'intégration de la Hongrie dans le système économique de l'Empire d'Autriche, comme d'un problème des plus aigus⁶³⁹. Cet article anonyme se réfère explicitement à des Hongrois, lorsqu'il parle de leur pays. Ce n'est pourtant pas la lecture des récits de voyage, ni un voyage fait en Hongrie qui auraient renseigné l'auteur sur ce sujet ; il avoue que toute la partie hongroise était une citation prise d'un livre autrichien, paru sous le titre *De l'Autriche et de son avenir*.

L'image de la Hongrie sera ainsi celle d'un pays dont l'indocilité ne peut même pas être égalée et dont la composition disparate menace de dissolution tout l'empire. Heureusement, le cabinet de Vienne y veille depuis trente ans (donc depuis les traités de Vienne). La Hongrie serait incontestablement une province de l'Autriche, puisque ses affaires sont caractérisées comme les plus délicates des affaires *intérieures* de l'Autriche. La *question de douane* (l'existence d'un double système de douanes) est même qualifiée « brûlante »⁶⁴⁰, et mentionnée comme une des principales difficultés du commerce autrichien (qui empêchent son adhésion au Zollverein). Après la définition des « *pays hongrois* » (la Hongrie, la Croatie, « *l'Esclavonie* », la Transylvanie et les confins militaires), on explique au lecteur le système de tarifs douaniers entre l'Autriche et la Hongrie. Deux termes, inconnus des récits de voyage, apparaissent dans le texte quand il traite des relations économiques entre l'Autriche et la Hongrie. Le premier est celui de la *colonisation* : « *Ce régime colonial, comme on l'a appelé, est à quelques égards plus favorable aux provinces de l'ouest [Autriche] qu'à celles de l'est [Hongrie].* »⁶⁴¹ Même si l'auteur (et l'article) prenait ses distances en mentionnant qu'il s'agit de l'opinion d'autres personnes, le mot est là. Cette expression a été utilisée par l'opposition hongroise, et largement reprise depuis par l'historiographie, jusqu'aux manuels scolaires !

Le deuxième terme, *l'exploitation* (de la Hongrie par l'Autriche) est déjà clairement rapporté comme appartenant au vocabulaire des « *plus exaltés parmi les Magyars* ». Dans la suite, le caractère féodal de la Hongrie est de retour : on explique que

⁶³⁸ Union douanière (économique) allemande, réalisée progressivement sous la conduite de la Prusse, de 1828 à 1888. Comprenant l'écrasante majorité des Etats allemands, elle a fait de l'Allemagne une grande puissance économique, et était à l'origine de l'unité politique allemande. L'Autriche, qui s'y opposait d'abord (de peur d'une hégémonie prussienne), en a été écartée. En 1845, le Zollverein comprenait déjà, outre la Prusse, la Hesse-Darmstadt (adhérée en 1828), la Saxe-Weimar, la Hesse électorale, la Bavière et le Wurtemberg (1831), la Saxe et les Etats de Thuringe (1833), Bade et Nassau (1835), Francfort (1836), Luxembourg (1842) et Brunswick (1844).

⁶³⁹ « Commerce extérieur de l'Autriche », *Revue de Paris*, 1845, t. IV (24 mai 1845), pp. 125-128 (Hongrie : p. 128).

⁶⁴⁰ Cf. *ibid.*, p. 128.

les tarifs de douane doivent remplacer l'impôt dont le paiement est refusé par la noblesse hongroise⁶⁴².

Une institution politique hongroise sera aussi présentée : la diète qui débattait en vain la question de la douane, la divergence entre les opinions des deux chambres empêchant de formuler la demande au roi de supprimer la ligne de douane intérieure⁶⁴³. Le rapport conflictuel entre l'Autriche et la Hongrie est tout de même mentionné ; à cette « dernière diète » (celle de 1843-1844) a prévalu l'opinion « d'une séparation plus prononcée de l'Autriche »⁶⁴⁴. Apparemment le nationalisme hongrois poussait les députés à la demander. La situation était pareille à celle de la question linguistique, motivée également par des sentiments nationaux. (La loi II de 1844, consacrée par le Roi, rendait le hongrois la langue officielle de la Hongrie, au lieu du latin.) Les divisions intérieures de la noblesse hongroise sont clairement démontrées : alors que la majorité demande la protection de l'industrie hongroise contre la concurrence des produits manufacturés austro-tchèques, d'après l'avis un député, l'indépendance hongroise avait pu être conservée au cours des siècles justement grâce à la ligne de douane ! (Elle aurait empêché que la Hongrie perde son identité au sein de l'empire autrichien.)

Une des réalisations importantes de l'Opposition était la fondation de la *Société de protection* (de l'industrie hongroise) à l'issue de la diète, et faute de lois protectrices⁶⁴⁵. Les circonstances de la fondation de la société ainsi que le sens de ses activités sont aussi représentés, quoique les Hongrois aient de nouveau un caractère un peu exalté et prompt. Le conseil est prêt : au lieu de l'isolement, ils devraient s'activer pour la suppression de la ligne de douane intérieure qui serait le dénouement naturel du conflit économique austro-hongrois. L'auteur espère ce dénouement pour l'avenir prochain; cependant il ne pouvait même pas prévoir la solution radicale de 1848-1849.

⁶⁴¹ *Ibid.*

⁶⁴² *Ibid.*

⁶⁴³ A la diète, convoquée depuis celle de 1825-1827 tous les trois ans, la navette était assurée entre les deux Chambres (celles des Etats ou Comitats et celle des Magnats) sous forme d'adresses et de messages. Une correspondance du même type existait entre la diète et le Roi. Seules pouvaient entrer en vigueur les lois votées par les deux chambres et ratifiées (« consacrées ») par le Roi. Ce dernier s'opposa à beaucoup décisions. Cependant, pour empêcher que la Cour ait une image trop ternie, le cabinet de Vienne usait souvent de ses alliés à la Chambre des Magnats pour faire échouer tel ou tel projet. Voir à ce sujet BAN, t. 2, pp. 139-140.

⁶⁴⁴ *Revue de Paris*, 1845/4, p. 128.

⁶⁴⁵ La *Société de protection* a été fondé à Presbourg, le 6 octobre 1844. Ses membres ont juré sur l'honneur de n'acheter, pendant dix ans, que de produits hongrois (au cas où un choix s'imposerait). Voir à ce sujet

Conclusion

La *Revue de Paris*, périodique littéraire et politique éditée entre 1829 et 1845 (donc pendant la majeure partie du règne de Louis-Philippe) ne paraissait pas très intéressée par la littérature ou la situation politiques hongroises. Les deux articles (un en 1840 et un autre en 1845) qui font tout de même mention de ce pays, sont fondés sur des informations indirectes puisées plus ou moins ouvertement dans des sources germaniques. Alors que dans le premier on peut encore découvrir les traces de lectures françaises (peut-être même celles des récits de voyages), le deuxième reprend entièrement l'opinion d'un Autrichien. Les deux sont d'accord dans la présentation générale de la Hongrie. Ce serait un pays arriéré, où la noblesse tient encore les rênes du pouvoir, mais qui fait pourtant preuve de tentatives de modernisation. Les initiatives prises par les Hongrois seraient tout de même plus motivées par leur nationalisme que par leurs intérêts pratiques. La noblesse étant elle-même divisée, les décisions politiques sont toujours prises en fonction des manoeuvres du cabinet de Vienne. L'image globalement positive de l'action de la Cour n'empêche pourtant pas l'évocation du conflit austro-hongrois (plus effacé dans le premier texte, et plus évident dans le deuxième). Le rappel des termes comme *colonisation* ou *exploitation* (dans le deuxième texte) peut constituer une nouveauté au niveau des connaissances sur l'Europe centrale – le texte prend cependant très vite ses distances, en précisant qu'il s'agissait de l'opinion des « Magyars exaltés ». Il s'agit plus d'une crainte de l'avenir de l'Autriche comme grande puissance que d'une sympathie pour les tentatives d'indépendance hongroises.

La Revue des Deux Mondes et la Hongrie

Introduction

La *Revue des Deux Mondes*, la première revue française « de littérature, de critique philosophique, d'histoire et de haute politique »⁶⁴⁶ compte parmi nos sources les plus précieuses dans le domaine de la représentation de l'étranger sous la Monarchie de Juillet⁶⁴⁷. Les chercheurs hongrois s'en rendaient compte assez vite, et Lili Gombos a déjà recensé la liste des articles ayant un rapport avec la Hongrie entre 1829 et 1937⁶⁴⁸.

La *Revue des Deux Mondes* a été fondée en 1829, comme un « recueil de la politique, de l'administration et des mœurs », par Ségur-Dupeyron et Mauroy. Absorbant le *Journal des voyages*, elle se présentait comme son successeur⁶⁴⁹. Son objectif primitif consistait à faire l'étude comparée des systèmes politiques et administratifs. Les difficultés initiales l'ont obligée de réduire les parties consacrées aux questions d'administration et de politique.

Le succès de la revue tenait en grande partie à François Buloz, devenu son rédacteur en chef en 1831. Tout en gardant la correspondance étrangère, il transforma la *Revue des Deux Mondes* en une revue littéraire et philosophique « de haute culture », accueillant en son sein de talents jeunes mais déjà renommés du romantisme⁶⁵⁰. Sainte-Beuve, Victor Hugo, Alfred de Vigny, Alfred Musset, George Sand, Balzac collaboraient aux publications de la revue. Comprenant d'abord quatre chapitres (voyages, histoire et philosophie, littérature contemporaine, sciences et variétés), a rapidement changé de structure. Au fil du temps, une part de plus en plus large des publications s'occupait de la politique et de l'économie. En 1833, la *Revue des Deux Mondes* a versé le cautionnement nécessaire pour devenir *journal politique autorisé*. On trouve parmi les collaborateurs dès le milieu des années 1830 Edgar Quinet et Henry de Blaze de Bury (pour l'Allemagne) ou

⁶⁴⁶ AVENEL, p. 381.

⁶⁴⁷ Au sujet de la fondation de la *Revue des Deux Mondes* et son histoire sous la Monarchie de Juillet, voir avant tout les années 1829-1848 de la revue même ; HATIN, p. 367 ; AVENEL, p. 381 ; BELLANGER – GODECHOT – GUIRAL, pp. 108-109 ; FURMAN, Nelly, *La Revue des Deux Mondes et le Romantisme*, Genève, 1975, pp. 9-27.

⁶⁴⁸ Cf. E. BAJOMI LAZAR, *Franciai tükör*, p. 609.

⁶⁴⁹ Le *Journal des voyages* était fondée en 1818.

⁶⁵⁰ HATIN, p. 367 ; AVENEL, p. 381 ; BELLANGER – GODECHOT – GUIRAL, pp. 108-109

Xavier Marmier (pays nordiques)⁶⁵¹. On voit ici une nouvelle confirmation de la place occupée par Xavier Marmier dans les milieux littéraires contemporains.

Le nombre de ses abonnés montait rapidement. Alors que ceux-ci n'étaient que 350 en 1831 et on ne vendait plus de 360 exemplaires en 1832, on en comptait déjà 1000 en 1834 (année de l'acquisition de la *Revue de Paris*), et 1500 en 1838⁶⁵².

A la fin des années 1830, la *Revue des Deux Mondes* a été vigoureusement attaquée par Guizot, qui tentait même de l'acheter (sans succès). Aux années 1840, la revue, qui s'était située à ses débuts du côté de l'opposition de gauche monarchiste, passait dans le camp des conservateurs. Ce passage a été surtout marqué par l'exclusion de George Sand parmi les collaborateurs et le refus de Victor Hugo de collaborer⁶⁵³. Parallèlement (et le déclin de la *Revue de Paris* devait aussi y jouer son rôle), le nombre d'exemplaires vendus montait sans cesse, signalant la popularité de la revue dans les élites : 2000 en 1843, 2600 en 1846, 3000 en 1848.

Le cercle des lecteurs ne peut faire aucun doute : la *Revue des Deux Mondes*, représentante de la « haute culture », s'adressait aux élites cultivées.

La qualité de ses articles, de ses collaborateurs et de son public ainsi que la solidité de sa position dans le monde de la littérature ont conféré à la *Revue des Deux Mondes* un prestige incontestable. Sa valeur accroît encore pour nous si l'on tient compte du fait que la *Revue* était lue en Hongrie à l'ère des réformes⁶⁵⁴. Elle pouvait donc directement véhiculer au public de notre pays non seulement les « idées françaises », mais aussi l'image qu'on concevait de la Hongrie en France, dans le milieu des élites cultivées.

La *Revue des Deux Mondes*, dont l'esprit même exigeait des études politiques et l'ouverture à l'étranger, publiait, entre 1837 et 1847, onze articles présentant un rapport avec la Hongrie (entre autres, des comptes-rendus des récits de voyages en Hongrie)⁶⁵⁵.

⁶⁵¹ Pour la nouvelle composition de la revue et la liste complète des collaborateurs en 1834, voir FURMAN, pp. 17-18.

⁶⁵² Cf. BELLANGER – GODECHOT - GUIRAL, pp. 108-109 ; Furman, pp. 18-27.

⁶⁵³ FURMAN, pp. 18-24.

⁶⁵⁴ Cf. I. SZECHENYI, *Napló*, p. 882.

⁶⁵⁵ LERMINIER, « Voyage du duc de Raguse », *Revue des Deux Mondes*, 1837/11, pp. 729-761 ; THOUVENEL, E., « La Hongrie », *Revue des Deux Mondes*, 1839/17, pp. 769-801 ; Saint-René Taillandier, « Situation intellectuelle de l'Allemagne : Vienne. Munich. Berlin », *Revue des Deux Mondes*, 1843/4, pp. 92-132 ; ROBERT, C., « Le Monde Gréco-Slave. Le système constitutionnel et le régime despotique dans l'Europe orientale », *Revue des Deux Mondes*, 1845/9, pp. 409-450 ; id., « Le Monde gréco-slave. Les diètes de 1844 dans l'Europe orientale. Situation des partis, tendances nouvelles, réformes politiques en Hongrie, en Illyrie, en Grèce, en Bohême et en Pologne », *Revue des Deux Mondes*, 1845/11, pp. 647-681 ; id., « Les deux panslavismes. Situation actuelle des peuples slaves vis-à-vis de la Russie », *Revue des Deux Mondes*, 1846/16, pp. 452-483 ; DESPREZ, H., « Souvenirs de l'Europe orientale. La Grande Illyrie et le mouvement illyrien »,

Parmi ces textes traitant des sujets vraiment variés (questions sociales, culturelles, politiques, militaires ou historiques) plusieurs étaient même en relation avec un voyage fait en Hongrie. Le voyage en Hongrie pouvait y apparaître à trois titres. Le premier était la publication entière ou partielle du texte d'un récit de voyage. Edouard de Thouvenel a par exemple publié par cette voie les grandes parties de son récit en mars 1839, donc un an avant la parution de son ouvrage sous forme de livre. Le comte Széchenyi a ainsi pris connaissance des « *bêtises* » écrites par Thouvenel⁶⁵⁶.

Dans le cas du deuxième type de textes, le voyage en Hongrie servait de prétexte à l'auteur pour méditer sur la personne du voyageur ou l'utilité des voyages. C'est ce que fit en 1837 Lerminier (d'ailleurs spécialiste de questions d'ordre politique et social à la *Revue*⁶⁵⁷) à propos de la parution du *Voyage* du maréchal Marmont. L'article commence en effet par une dissertation philosophique sur la destinée et les mérites du duc de Raguse ; le résumé très sommaire du récit de voyage ne vient qu'après⁶⁵⁸. Quant à la partie consacrée à la Hongrie, la moitié des lignes est prise par la description des frontières militaires. On ne reçoit de la Hongrie que quelques notions très rapides et simples. L'auteur nous fait retenir d'abord la qualité de la poste des paysans, le contraste frappant entre Buda et Pest et la toute-puissance de l'héritage médiéval qu'était la « *loi des fiefs* ». Heureusement, tous ses obstacles moyenâgeux ne pouvaient pas empêcher quelques progrès. La Puszta est décrite comme la « véritable Hongrie » ; la vie des agriculteurs hongrois est celui des hommes faisant la navette hebdomadaire entre le village et les terres. Le haras de Mezőhegyes est rapidement mentionné. L'accent est mis sur le changement d'aspect du pays au-delà du Maros où la Hongrie est plus « civilisée ». On passe devant la forteresse de Temesvár, avant de plonger dans le monde des frontières militaires et la description de la fameuse défaite de Joseph II à Karánsebes, en 1788. L'avenir heureux de la navigation à vapeur sur le Danube (et la sagesse de l'empereur

Revue des Deux Mondes, 1847/17, pp. 1007-1029 ; « Revue de la Quinzaine. 14 mai 1847. », *Revue des Deux Mondes*, 1847/18, pp. 755-766 ; id., « De la colonisation militaire en Autriche et en Russie », *Revue des Deux Mondes*, 1847/19, pp. 722-735 ; id., « Les paysans de l'Autriche », *Revue des Deux Mondes*, 1847/20, pp. 332-349 ; id., « La Hongrie et le mouvement magyare », *Revue des Deux Mondes*, 1847/20, pp. 1068-1089.

⁶⁵⁶ Cf. THOUVENEL, « La Hongrie », *Revue des Deux Mondes*, 1839/17 (15 mars 1839), pp. 769-801 ; SZÉCHENYI, *Napló*, p. 882. Le comte recevait ce numéro des mains de György Károlyi dès le 13 avril 1839 !

⁶⁵⁷ Cf. FURMAN, p. 18.

⁶⁵⁸ Cf. LERMINIER. Le résumé du récit de voyage commence page 731. (Hongrie : pp. 732-734).

François) est présenté presque aussi longtemps (et avec les mêmes mots) que dans l'original⁶⁵⁹.

Consacrant presque la moitié des paragraphes aux frontières militaires, l'auteur de l'article (qui paraît d'ailleurs lu le texte original) ne respecte pas les proportions intérieures du récit des voyages du maréchal en Hongrie. L'existence d'un premier voyage ne mérite même pas un mot ; les sujets de prédilection du maréchal Marmont, les chevaux, les nobles et les mines manquent, les lieux ou phénomènes remarquables trahissent un choix arbitraire. La Hongrie demeure, dans cette interprétation encore plus que dans le récit du maréchal, un pays à l'écart de la civilisation européenne. Pourtant ce choix, aussi arbitraire qu'il soit, nous montre au moins, quelles caractéristiques de la Hongrie ont pu réellement compter sur l'intérêt du public français cultivé. (Cela n'empêche pas qu'il ne confirme certains préjugés par le manque de présentation nuancée.)

Le contenu du troisième type de textes était basé, au moins en partie, sur des souvenirs de voyage des auteurs. Deux auteurs écrivaient des textes de ce type : Cyprien Robert et Hyppolite Desprez.

Cyprien Robert et la Hongrie

La vie et les activités peu connues de Cyprien Robert (1807-1865) ont été effectivement découvertes pour le public par une étude de Leszek Kuk parue en 1993 dans les *Annales de Bretagne*⁶⁶⁰. Après des études et un début de carrière de professeur de collège, C. Robert fit son premier voyage en Europe centrale en 1831. (Il alla à Munich faire des études.) L'année suivante, il était déjà le précepteur d'une famille polonaise à Rome où il rencontra beaucoup de Polonais. Il a probablement fait des voyages en Europe centrale et aux Balkans dans la deuxième moitié des années 1830. De retour en France à la fin de l'été 1840, il fonda la *Société des voyageurs* et une revue éphémère, *L'Orient européen*. Il a commencé à publier ses articles dans la *Revue des Deux Mondes* en 1842 et maintenait cette activité jusqu'en 1854. En 1843-1844, il fit un nouveau voyage en Europe

⁶⁵⁹ *Ibid.*, pp. 732-733 (Hongrie), 733-734 (frontières militaires et défaite de Joseph II), 734 (navigation sur le Danube).

⁶⁶⁰ KUK, Leszek, « Cyprien Robert, slavisant angevin et la grande émigration polonaise », *Annales de Bretagne et des Pays de l'Ouest*, 99 (1993), pp. 505-514. Il s'agit du texte d'une communication donnée au colloque *Républiques et républicains en Anjou*, organisé à Angers-Cholet, les 14-16 octobre 1992. (C. Robert est né à Angers.)

centrale. Il a donné des cours de langue et de littérature slaves au Collège de France de 1845 à 1857. Républicain convaincu (mais modéré), se considérant comme le « porte-parole des peuples opprimés », il déployait en 1848 une activité plus intense. Il a créé la *Société d'émancipation des peuples slaves de Paris (Société slave)*, dont 80 % des membres étaient des Polonais, et a fondé un organe de presse, *La Pologne*, financé par le prince Czartoryski⁶⁶¹.

D'après Leszek Kuk, les activités slavophiles de C. Robert peuvent être divisées en deux grandes étapes. De 1840 à 1844, il était surtout fasciné par les peuples des Balkans, « berceau du peuple slave ». A partir de 1845, son intérêt tournait vers les problèmes de la Pologne et l'antagonisme polono-russe (sans doute sous l'influence de l'émigration polonaise de Paris)⁶⁶². Les articles publiés dans la *Revue des Deux Mondes* ont suivi de près cette évolution. Les sept textes publiés entre 1842 et 1844 s'occupaient exclusivement des peuples balkaniques, du « monde gréco-slave ». Les six articles parus en 1845-1846 marquent un changement : C. Robert se tourne vers les actualités. Il s'intéresse aux populations « opprimées » de l'Autriche et de la Russie ; et aux « deux panslavismes » (polonais et russe). Le troisième groupe des articles a été publié entre 1852 et 1854, donc après l'échec des révolutions d'Europe centrale et le déclin de l'intérêt à l'égard des « peuples opprimés » (et, en général, à l'égard de la solidarité internationale). Les trois derniers articles étudient tous la vie intellectuelle et la littérature des peuples slaves⁶⁶³.

Dans la série d'articles que Cyprien Robert publiait dans la *Revue des Deux Mondes* pendant les années 1840, trois s'occupent de la Hongrie et des Hongrois aussi. « *Le Monde Gréco-Slave. Le système constitutionnel et le régime despotique dans l'Europe orientale* » et « *Le Monde gréco-slave. Les diètes de 1844 dans l'Europe orientale. Situation des partis, tendances nouvelles, réformes politiques en Hongrie, en Illyrie, en Grèce, en Bohême et en Pologne* », ont paru en 1845, tandis que « *Les deux panslavismes. Situation actuelle des peuples slaves vis-à-vis de la Russie* » en 1846. Les trois sont donc les produits de la période où l'intérêt de C. Robert tournait déjà vers le sort des peuples slaves et notamment des Polonais. Ils suivent de peu son voyage en Europe centrale, effectué de l'été 1843 à la fin de l'été 1844. On peut donc supposer à juste titre

⁶⁶¹ KUK, pp. 505-513.

⁶⁶² *Ibid.*, pp. 509-513.

⁶⁶³ *Ibid.*, p. 507.

qu'ils se nourrissaient, outre les lectures et les informations reçus des Polonais de Paris, de l'expérience fraîchement vécue sur le terrain. Le moment du voyage montre d'ailleurs une curieuse coïncidence avec celui de la diète hongroise de 1843-1844⁶⁶⁴.

On s'attendrait ainsi à la présentation des dernières conquêtes de l'esprit national et de l'Opposition à la diète. Il n'en est point dans le premier article⁶⁶⁵. Les premières phrases consacrées aux Hongrois dans cette étude comparée des constitutions d'Europe orientale (les « chartes » grecque, serbe, hongroise et polonaise) leur assignent tout de suite une place parmi les « Gréco-Slaves ». On apprend alors que l'auteur utilisait cette expression pour définir ensemble toutes les peuples de l'Europe orientale. Dès ce moment, tout ce qui était dit de la Hongrie et des Hongrois, devait se rapporter à cette idée d'union de peuples. Déjà « *l'antique charte hongroise* » (la « constitution ») y est mentionnée à côté de celles de la Grèce, de la Serbie et de la Pologne, comme une preuve de la « *tendance libérale des Gréco-Slaves* »⁶⁶⁶.

C. Robert met l'accent dans cet article sur la pensée selon laquelle le clergé a conservé un grand pouvoir en Hongrie (comme en Pologne), mais par la nécessité de siéger à la diète pour garder son influence sur une noblesse « *fugueuse et superbe* », il a perdu de sa pureté, contrairement aux Eglises de « *l'Orient vraiment chrétien* »⁶⁶⁷.

La Hongrie serait un exemple parfait de la monarchie fédérale et parlementaire, où les contre-pouvoirs régionaux arrivent à équilibrer le pouvoir central :

« *Divisée en plusieurs royaumes et principautés sous une couronne unique, elle laisse chacune de ses provinces s'administrer par des lois et des magistrats de son choix, sans autre obligation que celle de se conformer pour la politique extérieure aux décisions de la diète générale, où siègent et votent avec la plus complète liberté les représentants des diverses nations associées.* »⁶⁶⁸

De plus, le pouvoir serait « *aux mains du peuple* » (comme en Grèce !), et le contrôle réalisé au niveau des « *provinces* » (sans doute les *comitats*) contribuerait à la « *prospérité publique* »⁶⁶⁹. La mention faite de l'Eglise catholique en tant qu'Eglise privilégiée en Hongrie rapproche les conclusions de C. Robert à celles de Thouvenel et de

⁶⁶⁴ La diète de 1843-1844 a été ouverte le 18 mai 1843 et close le 13 novembre 1844.

⁶⁶⁵ ROBERT, C., « Le Monde Gréco-Slave. Le système constitutionnel et le régime despotique dans l'Europe orientale », *Revue des Deux Mondes*, 1845/9, pp. 409-450 (Hongrie : pp. 411-440, passim).

⁶⁶⁶ *Ibid.*, p. 411.

⁶⁶⁷ *Ibid.*, p. 413.

⁶⁶⁸ *Ibid.*, p. 414.

⁶⁶⁹ *Ibid.*, p. 416.

Marmier⁶⁷⁰. Le grand adepte d'un système de contre-pouvoirs qu'était C. Robert, situe cependant la Hongrie au-dessous de la Serbie, en qualifiant cette dernière démocratique tandis que la Hongrie ait conservé un système aristocratique. L'explication de cette différence est très simple : alors que la Serbie pouvait garder ses institutions « *naturelles* », la Hongrie était soumise à une longue dominance allemande qui lui a octroyé la féodalité, même contre les « *instincts nationaux* »⁶⁷¹ ! Mais les mœurs de la Hongrie demeuraient orientales, la base de l'Etat hongrois était la religion (comme en Grèce) ; les Magyars se montraient cependant moins respectueux à l'égard du clergé que les habitants slaves du royaume. Nous voyons ici un phénomène nouveau, inséparable du phénomène de l'éveil des nationalités du XIXe siècle : sans doute sous l'effet de l'expérience vécue sur le terrain (mais aussi des milieux émigrés slaves ou roumains de Paris), l'auteur fait une nette distinction entre les notions *Hongrois* (habitants du royaume de Hongrie) et *Magyars* (ceux dont le hongrois était la langue maternelle)⁶⁷². La prise en conscience de cette différence a pu largement contribuer à confirmer l'image de la Hongrie en tant que pays pluriethnique (et multiconfessionnelle). Ce trait se manifestait déjà, de plus en plus clairement, dans les récits de voyage ; chez Marmier, donc en même temps que chez C. Robert, il est explicité. L'article consacre plusieurs pages à la description des moyens de conservation de la liberté en Hongrie par voie de la diète et des comitats (autrefois opposés à Joseph II). On a l'impression de relire certains propos de Thouvenel ; cette conviction devient encore plus forte lorsque C. Robert s'attaque au monopole néfaste de la noblesse hongroise et l'asservissement du « bas-peuple » ou de la « classe agricole ». Tout comme chez le maréchal Marmont, le comte Démidoff ou Thouvenel, la noblesse hongroise sent heureusement le mal, et fait des efforts pour y remédier. On arrive ainsi à la diète de 1832(-1836), généralement considéré comme une « grande diète de réformes »⁶⁷³. (L'évocation des réformes avortées de Joseph II était aussi, comme on l'a vu, un *topos* des récits de voyages en Hongrie.) La diète aurait beaucoup fait en matière de politique sociale (amélioration du statut des paysans et des bourgeois). La vision sociale de C. Robert est au moins aussi intéressante que l'image qu'il donne de la société hongroise. Il a pertinemment recours à une stratification de la société hongroise en classes ; il est curieux de voir, à côté de la noblesse et du clergé

⁶⁷⁰ Cf. *supra*.

⁶⁷¹ ROBERT, p. 429.

⁶⁷² *Ibid.*

dominants, les bourgeois et les paysans dans une situation opprimée. On est encore plus étonné quand on voit C. Robert d'entrer (sur les pages d'une revue déjà bien conservatrice !) à l'analyse comparée des systèmes électoraux hongrois et français, et surtout de conclure que le premier n'est pas forcément plus injuste que le deuxième. La critique du régime français situe clairement l'auteur dans le camp des opposants de la Monarchie de Juillet (en tout cas du système Guizot). C'est d'ailleurs la première occasion que le texte interprète l'opinion des Magyars :

« Mais, dira-t-on, qu'est-ce qu'un pays où tous les gentilshommes sont électeurs et éligibles, et où le plus vif scélérat, s'il est possesseur d'une terre noble, fût-elle de dix pieds carrés, peut devenir député de la nation ? Aux Français qui crieraient contre un tel système, les patriotes hongrois répondent qu'en France le droit ne repose pas plus qu'en Hongrie sur la capacité. D'un côté, c'est l'argent ou le cens qui donne les droits politiques, de l'autre c'est le hasard de la naissance. Entre les deux systèmes électoraux, il y a cette différence, que celui de la Hongrie reconnaît comme électeurs tous éligibles 500,000 hommes [nobles] sur 14 millions d'habitans, pendant que celui de la France, sur 33 millions de sujets, n'en admet pas 200,000 au droit électoral, et encore parmi ces privilégiés combien y a-t-il d'éligibles ? »⁶⁷⁴.

En restant dans la logique, il suit l'avis des Hongrois libéraux sur les réformes à accomplir. Nous avons vu les inquiétudes de Thouvenel au sujet d'une révolte paysanne. L'opinion citée par C. Robert prévoit déjà l'émancipation des paysans et du « tiers-état » sans créer un système démocratique, puisque celui-ci conduirait, comme à l'Occident, au paupérisme (et donc à une révolution). Sachant qu'on est déjà en 1845, cette opinion de « réformes au petits pas » devait être celle du comte István Széchenyi, opposé déjà à Lajos Kossuth désirant une émancipation nationale et sociale plus radicale⁶⁷⁵.

⁶⁷³ ROBERT, p. 430-432. Voir encore à ce sujet MARMONT, ; DEMIDOFF, ; THOUVENEL,

⁶⁷⁴ ROBERT, p. 432-433.

⁶⁷⁵ Les événements de 1848-1849 apportant la réalisation et l'échec de la « version Kossuth », I. Széchenyi apparut comme prophète visionnaire. Cependant, cette vision apocalyptique de l'avenir de la Hongrie l'a tellement perturbé que, après une courte participation au premier gouvernement hongrois de 1848, il a terminé sa vie dans une asile d'aliénés. Sur la querelle entre Széchenyi et Kossuth dans les années 1840, voir par ex. VÖRÖS, Károly, « A magyar reformellenzék harca a polgári átalakulásért (1840-1847) » (La lutte de l'opposition hongroise pour la modernisation, 1840-1847) in : Gy. Mérei (dir.), *Magyarország története tíz kötetben* (Histoire de la Hongrie en dix volumes), Tome 5/2 (dans la suite : *Mo. Tört. 5/2*), Budapest, 1980, p. 878-881 ; KOSARY, pp. 285-287.

L'opinion des Hongrois est encore une fois citée, lorsque l'auteur parle de l'image de la France en Hongrie : « *Bien qu'ils nous préfèrent à tous les autres peuples, eux exceptés, les Hongrois nous critiquent souvent, il faut l'avouer, et non sans justesse.* »⁶⁷⁶

Malgré cette estime à l'égard des Français, la référence la plus fréquente des Hongrois était le système parlementaire anglais. En fait, une grande partie de la noblesse hongroise a apparenté le rôle joué par les deux tables de la diète à ceux de la *Chambre des Communes* et la *Chambre des Lords*. A tort, selon C. Robert, puisque l'esprit des deux systèmes n'est pas le même⁶⁷⁷. (On retombe donc, dans un contexte différent bien sûr, dans la même erreur que les parlementaires français avant juillet 1789.)

Tout comme les récits de voyage, le texte de C. Robert donne aux Hongrois des conseils à suivre afin de s'assurer l'avenir heureux. Ces conseils reflètent une vue assez spéciale, remarquée déjà par Leszek Kuk. D'après C. Robert, la société hongroise, « *race orientale* » ne pourrait se renouveler (subsister) qu'en retrouvant sa place parmi les peuples gréco-slaves, et agir ensemble avec eux ; et surtout en concertation avec les Polonais. Au lieu des tentatives de modernisation (les réformes économiques, politiques et sociales), C. Robert conseille donc aux Hongrois une union motivée par des raisons spirituelles. Cependant, son idée ne demeure pas dans le domaine de l'irrationnel : vu les événements du XIX^e siècle, plusieurs penseurs politiques hongrois vont aussi proposer la recomposition de la Hongrie en une « monarchie fédérale du Danube ». L'idée de la « confédération des pays du Danube », approuvée plus tard par des hommes politiques hongrois, comme Lajos Kossuth (après 1849) ou d'Oszkár Jászi, apparaît donc dès 1845 chez C. Robert⁶⁷⁸.

Cependant, deux grandes questions sont passées sous silence dans cet article : la relation entre la Hongrie et l'Autriche (le nom de l'Autriche n'est même pas mentionnée dans la partie consacrée à la Hongrie) et le problème des nationalités. De plus, Cyprien

⁶⁷⁶ ROBERT, p. 433.

⁶⁷⁷ *Ibid.*, pp. 433-434.

⁶⁷⁸ *Ibid.*, pp. 434-435 et 440. Oszkár Jászi, homme politique et historien (1875-1957). Intellectuel de gauche, conseiller du premier ministre (puis président) Mihály Károlyi lors de la *Première République* hongroise (octobre 1918-mars 1919), il s'est exilé dès le 1^{er} mai 1919, n'acceptant pas que la dictature communiste de la *République des Conseils* (21 mars – 1^{er} août 1919) puisse remédier aux problèmes de la Hongrie (occupation étrangère, revendications territoriales des pays voisins, crise économique d'après-guerre). Emigré aux Etats-Unis, il usa de son influence pour obtenir des visas aux démocrates hongrois après l'instauration de la *Terreur blanche* en Hongrie (1919-1920). Son livre *A monarchia jövője* (L'avenir de la Monarchie [austro-hongroise]), chef-d'œuvre de la pensée fédéraliste, a paru en automne 1918, à la fin de la guerre.

Robert, ayant voyagé en Europe centrale en 1843-1844, n'y a fait aucune allusion aux événements politiques contemporains.

Il n'en est pas ainsi dans le deuxième texte, paru quelques mois plus tard, mais encore en 1845. Cette étude, destinée à donner un « *examen critique* » des transformations de la Pologne, de la Bohême, de la Hongrie et de la Grèce par l'analyse des « *diètes de 1844* », est effectivement concentrée sur les évolutions politiques depuis 1840⁶⁷⁹.

L'analyse des deux types de rapports domine ce texte. Le premier est celui de l'Autriche et de la Hongrie, ou, plutôt, entre le cabinet de Vienne (conservateur) et la diète hongroise (libérale). Le deuxième existait entre le « *parti magyaromane* » et le « *parti illyrien* » en Hongrie même. Les deux rapports étaient, C. Robert le constate d'emblée, conflictuels⁶⁸⁰.

L'auteur salue d'abord les progrès faits par le mouvement libéral hongrois en 1842, lorsqu'il obligeait le gouvernement autrichien à céder dans la question de l'aviticité. Il passe après en revue les projets de réforme proposés par la noblesse hongroise à la diète de 1843-1844, contemporaine à son voyage. Ces propositions étaient les mêmes que le public français pouvait déjà connaître des journaux : émancipation des « classes agricoles », réforme judiciaire (affaiblissement de la justice seigneuriale, publicité des plaidoiries, introduction d'un jury « à la française »), émancipation des communes et des villes royales, réforme des comitats. Le bilan de cette diète longue de dix-huit mois était très mince. Le hongrois est devenu la langue officielle de la Hongrie, on a simplifié la procédure des mariages mixtes (et le changement de religion), les roturiers et les étrangers ont reçu le droit d'acheter une terre et prendre ainsi des charges. Enfin, on a réglé la corvée due par les paysans à l'Etat⁶⁸¹.

L'Autriche n'a demandé qu'une seule chose : un impôt sur la noblesse. Lorsque la Chambre des Magnats l'a refusé à cause de doutes constitutionnels, l'Autriche a bloqué tout. L'archiduc Charles, oncle de l'empereur Ferdinand, devait encore faire une tentative de convaincre la diète, mais celle-ci repoussait la proposition. A ce propos, Cyprien

⁶⁷⁹ ROBERT, C., « Le Monde gréco-slave. Les diètes de 1844 dans l'Europe orientale. Situation des partis, tendances nouvelles, réformes politiques en Hongrie, en Illyrie, en Grèce, en Bohême et en Pologne », *Revue des Deux Mondes*, 1845/11, pp. 647-681 (Hongrie : pp. 648-660).

⁶⁸⁰ *Ibid.*, p. 648.

⁶⁸¹ Selon C. Robert, l'intention de Vienne était de maintenir la corvée. Il s'agissait de la corvée destinée à l'entretien des routes et autres voies de communication dont le comte Demidoff déplorait déjà les conséquences dans son récit. Cf. ROBERT, 1845/11, pp. 649-657 (corvée : pp. 656) ; DEMIDOFF, pp. 44-45.

Robert rompt le silence respectueux observé par les voyageurs par rapport aux manières du gouvernement autrichien en matière de propagande et manipulation politique :

« ...quand le vénérable archiduc eut soulevé de nouveau la question d'impôt, les discours salariés de quelques orateurs ministériels, qui brûlaient de se signaler sous les yeux de leur chef, ne furent accueillis que par des huées universelles, et la diète se contenta de voter dédaigneusement un subside provisoire. Le lendemain l'archiduc prononçait la dissolution de l'assemblée, qui, après avoir écouté un pieux discours et reçu la bénédiction du primat de la Hongrie, se dispersa en mille directions dans les steppes héréditaires. L'Autriche, malgré sa défaite, n'en a pas moins fait annoncer par les principaux journaux de l'Europe que l'archiduc avait reçu des Maghyars [sic] les témoignages d'un dévouement enthousiaste. »⁶⁸²

Cyprien Robert ne laisse planer aucun doute sur la raison de l'échec des réformes : c'était la résistance du gouvernement impérial. Il commence à prendre parti nettement pour les Hongrois, et le ton qu'il emploie est très critique à l'égard du gouvernement autrichien. Il le qualifie même despotique : « *De toutes les lois discutées et admises en 1844 pour soulager les classes opprimées, le gouvernement n'a ratifié que celles dont il espère tirer profit pour son despotisme.* »⁶⁸³

La Hongrie demeure encore un pays arriéré, figé dans son système féodal. Mais (et c'est une différence d'avec les récits de voyage des années 1830-1840), la faute n'est plus à la seule noblesse hongroise ; le gouvernement impérial y a sa part de responsabilité, chaque jour croissante. L'opposition entre l'Autriche et la Hongrie se fait jour dans le texte ; mais, selon C. Robert, le fond du conflit était une « *guerre des races* » (de peuples) à l'intérieur de l'Autriche.

Le domaine où la faute pourrait être imputable à l'aristocratie magyare, était celui des relations magyaro-illyriennes. La *guerre des langues*, donc l'imposition du hongrois comme seule langue officielle du « royaume uni de Hongrie » tournerait les sujets slaves contre les Hongrois. Et le parti magyaromane devrait regarder avec plus de prudence les fausses rumeurs qui font de tout Slave de Hongrie un agent du panslavisme russe.

La solution serait évidemment une réconciliation entre Hongrois et Croates, ces deux peuples ayant reçu leurs institutions « *des Hellènes* »⁶⁸⁴.

⁶⁸² ROBERT, 1845/11, p. 655.

⁶⁸³ ROBERT, 1845/11, p. 656.

⁶⁸⁴ *Ibid.*, p. 660.

Le troisième article de Cyprien Robert, ayant encore trait à la Hongrie, a paru fin 1846, donc plus de deux ans après son voyage. Le sujet de cette étude était déjà la lutte et la coexistence des deux panslavismes⁶⁸⁵. Il s'y occupait déjà peu de la Hongrie ; le nom du pays revient plutôt lorsqu'il fallait citer un exemple à l'illustration de telle ou telle thèse. La plus évidente des références se fait quand l'auteur parle des dangers d'une politique autrichienne de division sociale à l'intérieur des peuples slaves. La Hongrie est citée comme un pays où la condition défavorisée des paysans pourrait donner cause à l'inquiétude. On voit ici le retour de l'expression de la vieille critique antinobiliaire : « *Quant à la Hongrie, on sait trop à quel misérable rôle se trouve réduite toute la partie de la population qui n'est pas noble.* »⁶⁸⁶ Pourtant le contexte (caractère vicieux de la politique autrichienne) montre qu'il s'agit désormais moins d'accuser l'aristocratie hongroise que d'apprendre au public occidental quels dangers menacent les peuples slaves intégrés dans de vastes empires ignorant l'importance de la nationalité.

Hyppolite Desprez et la Hongrie

A côté de Cyprien Robert, un autre auteur a aussi publié dans la *Revue des Deux Mondes* des études nourries de l'expérience d'un voyage en Hongrie. Cet auteur-voyageur, Hippolyte Desprez, est plus connu pour les lecteurs hongrois que Cyprien Robert. Une de ses études écrites sur l'échec de la guerre d'indépendance hongroise de 1848-1849, parue dans la *Revue des Deux Mondes* dès septembre 1849, a même été publiée en hongrois dans le recueil *Franczia tükör*, en 1987⁶⁸⁷. Le rédacteur du même volume, Endre Bajomi Lázár a eu le soin d'y ajouter une notice bibliographique des plus détaillées. Félix-Hyppolite Desprez (1819-1898) a commencé sa carrière, après des études de droit, comme collaborateur d'annuaires politiques (1840-1843). En 1845, il a entrepris un voyage en Europe centrale et aux Balkans, et allait jusqu'à Constantinople. Influencé par les vues du Polonais Czartorisky et du Roumain Bălcescu, il prônait une alliance entre les peuples d'Europe centrale. Se consacrant à la publication des livres sur les Balkans sous la Deuxième République, il a parcouru une carrière diplomatique brillante sous le

⁶⁸⁵ ROBERT, « Les deux panslavismes. Situation actuelle des peuples slaves vis-à-vis de la Russie », *Revue des Deux Mondes*, 1846/16, pp. 452-483 (Hongrie : pp. 452-476, passim).

⁶⁸⁶ *Ibid.*, pp. 470-471.

⁶⁸⁷ DESPREZ, H., « A magyar szabadságharc vége » (La fin de la guerre d'indépendance hongroise), *Franczia tükör*, pp. 95-115

Second Empire et la Troisième République. Il a même participé au congrès de Berlin (1878). Son dernier poste était l'ambassade auprès du Saint-Siège (1880-1884)⁶⁸⁸.

Pendant l'année 1847, il a publié quatre articles dans la *Revue des Deux Mondes* où il était question de la Hongrie et de la société hongroise⁶⁸⁹. Comme chez Cyprien Robert, il pouvait être question chez lui aussi d'impressions cueillies et d'expériences vécues sur le terrain. Le voyage étant récent dans son cas aussi, il devait y laisser son empreinte. Et l'on peut repérer sans peine les traces du voyage. Il en va ainsi déjà pour le titre du premier article. Ces « *Souvenirs de l'Europe orientale* » sont effectivement ceux de la première partie d'un voyage effectué en Autriche (Tyrol, Carinthie, Carniole), en Croatie, en Hongrie, en Transylvanie et dans les principautés roumaines. (La deuxième partie du récit de voyage sera publiée un peu plus tard, à la fin de l'année 1847⁶⁹⁰.)

Le texte était écrit et se lit aussi comme un récit de voyage. Tous les traits caractéristiques du récit de voyage se rencontrent dans le texte. L'auteur devient le narrateur de son propre voyage. Le déroulement du voyage et l'expérience vécue se manifestent directement par l'utilisation du pronom personnel « je ». Une nette séparation s'effectue également par cette voie entre les choses vues (informations directes) et les choses apprises (informations indirectes). L'auteur commence son récit savant par préciser la date de son départ (entrée sur le territoire) et son itinéraire. Il s'agit dans cette première partie d'un voyage à Agram (aujourd'hui Zagreb, capitale de la Croatie), par les provinces autrichiennes de Tyrol, Carinthie et Carniole, effectué au début d'automne 1845⁶⁹¹. La plupart de la narration se passe en territoire croate, ou, comme le dit l'auteur, *illyrien*. La slavophilie de l'auteur ne fait aucun doute ; pour lui, déjà l'aspect physique du paysan illyrien est sympathique.⁶⁹²

⁶⁸⁸ Cf. *Franciai tükör*, pp. 608-610. Notons que la notice biographique publiée dans cet ouvrage ne pouvait pas encore préciser l'année du voyage de Desprez. Nous l'avons retrouvée au début d'une de ses études. Cf. DESPREZ, H., « Souvenirs de l'Europe orientale. La Grande Illyrie et le mouvement illyrien », *Revue des Deux Mondes*, 1847/17, p. 1009.

⁶⁸⁹ DESPREZ, H., « Souvenirs de l'Europe orientale. La Grande Illyrie et le mouvement illyrien », *Revue des Deux Mondes*, 1847/17, pp. 1007-1029 ; id., « De la colonisation militaire en Autriche et en Russie », *Revue des Deux Mondes*, 1847/19, pp. 722-735 ; id., « Les paysans de l'Autriche », *Revue des Deux Mondes*, 1847/20, pp. 332-349 ; id., « La Hongrie et le mouvement magyare », *Revue des Deux Mondes*, 1847/20, pp. 1068-1089.

⁶⁹⁰ DESPREZ, H. « La Hongrie et le mouvement magyare », *Revue des Deux Mondes*, 1847/20, pp. 1068-1089.

⁶⁹¹ « *J'entrai sur le territoire illyrien, au commencement de l'automne de 1845, par les routes granitiques et majestueuses du Tyrol.* » DESPREZ, H., « Souvenirs de l'Europe orientale. La Grande Illyrie et le mouvement illyrien », *Revue des Deux Mondes*, 1847/17, p. 1009.

⁶⁹² « *Je traversai lentement la Carinthie et la Carniole, prêtant une oreille attentive aux premiers sons de la langue illyrienne, mêlée encore, en ces deux provinces, aux sons moins harmonieux de la langue germanique. Les populations avaient changé, et, sous la race des maîtres du pays, je reconnaissais, déjà plus nombreux et plus vifs, les vrais enfants de la race illyrienne. Ici, c'était un paysan revenant de la ville sur son chariot, au*

L'objectif de ce voyage était la visite de la *congrégation* d'Agram, une sorte de diète provinciale⁶⁹³. Comme le voyageur se trouve (volontairement) au centre du mouvement national croate, la Hongrie et les Hongrois ne peuvent être évoqués que par opposition. Il y trouve deux prétextes. Le premier est l'agitation des Hongrois de Turopolie, désireux de prendre part directement aux délibérations de la congrégation⁶⁹⁴. Le deuxième étant les relations conflictuelles entre nationalismes croate et hongrois⁶⁹⁵. Dans les deux cas, les Hongrois apparaissent comme les ennemis de l'épanouissement du sentiment national croate. Pourtant, le rôle de l'Autriche est désormais clair : elle utiliserait les Croates pour réduire les Magyars⁶⁹⁶. Ce pressentiment se vérifiera malheureusement en 1848, où la première attaque armée contre la Hongrie révolutionnaire viendra du côté de la Croatie. Ce texte est intéressant d'un autre point de vue aussi : en désignant l'hospitalité comme une « *vertu orientale* », Desprez signale que « *l'Orient commence aux frontières occidentales de la Hongrie* »⁶⁹⁷. Bien que l'intention était sans doute de flatter un peu les peuples d'Europe centrale, cette définition coïncide de manière flagrante avec celle professée par le cabinet de Vienne⁶⁹⁸.

Le voyage de Desprez ne s'arrêta pas définitivement à Agram. Désireux de voir le « magyarisme », ce grand ennemi des nationalités du Danube dans son berceau, il s'est décidé à aller en Hongrie. La continuation de son récit était intégrée dans le texte de son deuxième grand article, qui a paru à la fin de l'année dans la *Revue des Deux Mondes*⁶⁹⁹. La date n'était pas peut-être choisie au hasard ; la dernière diète de l'ère des réformes a été ouverte le 11 novembre 1847.

Tout comme dans le texte précédent, les traces du voyage se relèvent ici et là dans cet article. A l'inverse de l'autre, on ne débute point par une description du voyage même. L'auteur se voit d'abord obligé de définir ce que C. Robert a déjà fait deux ans plus tôt, sur les pages de la même revue. Il s'agit de la distinction entre *Hongrois* et *Magyares*. Le

grand galop de ses chevaux ; plus loin, de jeunes montagnards, pieds nus et les cheveux flottants, descendaient au pas de course une cime escarpée, rivalisant de vitesse et de témérité. Cette vivacité, cette gaieté bruyante et impétueuse, me frappèrent encore davantage, sitôt que j'eus passé la ligne de douanes qui sépare les provinces autrichiennes de la Croatie et de la Hongrie. D'où venait cet air de contentement, cette joie plus expansive et plus ouverte ? » Ibid., p. 1010.

⁶⁹³ Ibid., pp. 1014-1016.

⁶⁹⁴ Ibid., pp. 1013-1014.

⁶⁹⁵ Ibid., pp. 1018-1021.

⁶⁹⁶ Ibid., p. 1025.

⁶⁹⁷ Ibid., p. 1016.

⁶⁹⁸ Cf. par ex. THOUVENEL, p. 112.

⁶⁹⁹ DESPREZ, H., « La Hongrie et le mouvement magyare », *Revue des Deux Mondes*, 1847/20, pp. 1068-1089.

premier souvenir du voyage ne vient qu'après une sorte d'introduction historique (origine des Magyars, la bataille de Mohács, la ruse de l'Autriche), passage obligé dans les récits de voyage⁷⁰⁰. Il dit avoir dû faire « *quatre-vingt-dix lieues de plaine* » avant d'atteindre sa destination, Presbourg⁷⁰¹. Il traversa en effet la Transdanubie, une région très accidentée, sans véritable plaine. Bien que le côté physique de son voyage soit secondaire dans le récit, on se doit d'expliquer ce phénomène curieux. Les conclusions d'un article d'Alexandre Eckhardt peuvent nous renseigner à ce point. Il s'agirait en effet d'un « préjugé géographique ». Le paysage le plus marquant de la Hongrie était la Grande Plaine, appelé aussi « *puszta* » ; et le pays a même été identifié à cette catégorie morphologique. Ceux qui ont réellement voyagé en Hongrie, auraient donc dû passer obligatoirement par la Grande Plaine ; l'absence d'allusion à cette région aurait provoqué des doutes sur la réalité du voyage⁷⁰². De Presbourg, Desprez se dirigea vers Esztergom et Pest. Il a continué sa route vers le sud-est, a traversé la Tisza et pénétré en Transylvanie pour passer dans les principautés roumaines de Moldavie et de Valachie. Il a apparemment passé l'automne en Hongrie⁷⁰³.

Le voyage en Hongrie de Desprez commence par le passage du Drave. En débarquant en Hongrie, il voit des hommes et une société tout à fait différents de ceux qu'il a rencontré en Croatie. Cela va jusqu'aux caractéristiques physiques et mentales des gens. Le portrait n'est pas très flatteur ; et les Hongrois sont nettement inférieurs aux Croates :

« Nous passâmes la Drave à une journée au nord d'Agram, et je me trouvai tout d'un coup, sans transition, au milieu d'une société nouvelle. Les villages offraient le même aspect de simplicité primitive et de misère qu'en Illyrie : des maisons recouvertes de chaume et souvent sans cheminée, des sièges de bois et rarement des lits. Cependant, à la place de ces grands corps bruns, de ces robustes Croates à la taille élancée, au visage ovale, à la physionomie ouverte et presque enfantine, nous avions devant nous une

⁷⁰⁰ Il s'y réfère à d'anciens auteurs hongrois et un historien contemporain, István Horváth. Cf. DESPREZ, *La Hongrie et le mouvement magyare*, pp. 1068-1069.

⁷⁰¹ *Ibid.*, p. 1071.

⁷⁰² ECKHARDT, Alexandre, « Les Hongrois vus par l'étranger », *Revue d'Histoire comparée*, 1944, pp. 46-48. Il cite aussi l'exemple des voyageurs belges qui, venus au Congrès eucharistique de Budapest en 1938, vont en train de la frontière occidentale de la Hongrie jusqu'à Székesfehérvár. Il traversent la Transdanubie la nuit et ne se réveillent qu'à leur arrivée. Dans leur récit, ils relatent cependant la traversée de la *puszta* et affirment l'avoir bien vue ! Eckhardt a publié son étude d'abord en hongrois. Voir ECKHARDT, Sándor, « A magyarság külföldi arcképe », in : SZEKFU, Gy. (dir.), *Mi a magyar ?*, Budapest, 1939, pp. 87-136.

⁷⁰³ DESPREZ, *La Hongrie et le mouvement magyare*, pp. 1089.

*population forte aussi, mais ramassée, au visage rond, à la physionomie orgueilleuse et rude. Cette population est hospitalière et bienveillante, mais non point, pour l'étranger du moins, avec cette sympathie empressée et fraternelle qui nous saluait au foyer illyrien. Cette réserve n'a pourtant rien qui déplaise, car elle ne cesse point d'être simple, et elle peut passer pour de la gravité orientale. »*⁷⁰⁴

Les premiers Hongrois que Desprez a rencontrés étaient des « *paysans gentilshommes* », c'est-à-dire des nobles appauvris, menant une vie d'agriculteur. Il s'agit de la même couche que le maréchal Marmont désignait dix ans plus tôt sous le nom de « *gentilshommes prolétaires* », à la différence que ceux-ci habitaient dans les villes⁷⁰⁵. Cette appartenance à la noblesse, seule « classe politique » en Hongrie, explique leur extrême agilité lorsqu'il est question de politique. Nobles pauvres, leur seul privilège était d'user de leurs prérogatives politiques. Leurs idées paraissent fort ridicules au voyageur, qui y voit l'irrationalité du *magyarisme*. Il s'en amuse tout de même, et va jusqu'à citer la célèbre anecdote sur l'impact du comte Rodolphe Apponyi sur Louis-Philippe :

« Si d'ailleurs... on sait diriger la conversation sur le terrain de la politique, on trouvera tout d'un coup ces hommes si contenus expansifs à l'excès, comme si, malgré leur indigence, ils vivaient principalement pour la chose publique. Quelles exagérations d'ailleurs dans ce langage hyperbolique ! Que de croyances bizarres ! Nous entendons, de la bouche de ces paysans drapés dans leurs peaux de mouton huileuses, que le peuple magyare est le plus grand des peuples, et que la langue nationale est la plus harmonieuse des langues... Nous saurons aussi (car le paysan n'est point sans songer à la gloire extérieure du pays), nous saurons que l'ambassadeur d'Autriche à Paris, très puissant par la vertu de sa nationalité sur le roi des Français, l'a déterminé ou contraint à étudier la langue héroïque, l'idiome magyare, tout comme la diète a fait pour sa majesté le roi de Hongrie. Et s'il est quelque paysan gentilhomme qui pense que la France n'est point

⁷⁰⁴ *Ibid.*, pp. 1071. Il est arrivé sans doute dans le comitat Zala (sud-ouest du Royaume de Hongrie). La rapidité de son trajet (plus de quatre-vingt kilomètres en un seul jour entre Zagreb [Zágráb] et le Drave) s'explique par ce qu'il avait emprunté une des meilleures routes de la Hongrie, reliant Vienne à Fiume (Rijeka, au sud-ouest de Zagreb). C'était aussi une des routes de poste les plus fréquentées. DESPREZ a dû passer par Varasd (passage du Drave), Csáktornya, Lendva, Lövvö, Körmend, Szombathely, Kőszeg, Sopron et (probablement) Vienne. L'autre possibilité était de quitter cette route à Körmend en direction de Győr, en louant une voiture privée. (Dans ce cas, il était possible de traverser des plaines marécageuses.) La section Győr-Presbourg faisait partie de la ligne Vienne-Buda. Voir à ce sujet ANTALFFY, pp. 122-125, 166-175 et hors-texte (carte) XVIII-XIX.

⁷⁰⁵ Voir *supra* et MARMONT, p. 30.

*convenablement gouvernée, nous le verrons, dans la prochaine assemblée de comitat, proposer que le rappel du comte Apponyi soit demandé par députation à Vienne. »*⁷⁰⁶

Cependant, l'existence de cette masse nobiliaire est dangereuse dans un pays comme la Hongrie où la noblesse détient seule les droits politiques. Les seigneurs riches, en corrompant les simples nobles, peuvent utiliser ceux-ci à leurs intérêts, surtout au moment de l'élection des députés à la diète. L'autre menace que représente cette masse manipulée est l'ignorance et l'indifférence à l'égard des autres peuples du royaume. La scène typique de la parade « orientale » de la noblesse hongroise, connue des descriptions de couronnements et des séances de la diète apparaît chez Desprez aussi. Il en est de même pour la richesse du prince Esterhazy, son armée privée et son arbre généalogique⁷⁰⁷.

Les conclusions de C. Robert sont aussi de retour : les jeunes nobles libéraux regardent peu la France et cherchent une parenté avec le régime britannique. Bien que d'une manière plus détaillée, H. Desprez reprend ici l'argumentation de son prédécesseur⁷⁰⁸.

Jusqu'à présent, H. Desprez n'a trouvé que des phénomènes à réfuter. Ce qui commence à lui plaire, c'est la « formation politique » des jeunes nobles hongrois. L'existence d'une opposition entre libéraux et conservateurs à la diète n'évitait non plus son attention⁷⁰⁹. Comme au moment de son voyage, il n'y avait point de diète, ce trait lui devait parvenir par ses lectures. Par exemple les journaux français des années 1840 relataient les combats entre les deux grands camps politiques.

La deuxième partie de l'article était destinée à retracer et expliquer « *l'histoire politique des Magyars* » ; c'est-à-dire les dernières décennies de leur histoire, et surtout le développement du sentiment national. Elle ferait cela même dans l'intérêt des Magyars, afin de dépouiller leur histoire des mythes et des légendes flatteurs, et leur tendre ainsi un miroir juste. La naissance du magyarisme aurait été provoquée par les réformes maladroites de Joseph II. L'enthousiasme national refoulé par les régimes oppressifs pendant plusieurs siècles était de retour à la diète, en 1825. Desprez fait cependant distinction entre sentiment national et désir d'indépendance. Pour illustrer sa thèse selon laquelle les Hongrois voulaient seulement se mettre en valeur sans rompre avec

⁷⁰⁶ Desprez ajoute encore dans une note de bas de page : « Cette proposition a été faite dans le comitat de Pesth il y a deux ans. » DESPREZ, *La Hongrie et le mouvement magyare*, p. 1071.

⁷⁰⁷ *Ibid.*, p. 1072.

⁷⁰⁸ *Ibid.*, p. 1073.

⁷⁰⁹ *Ibid.*, p. 1074.

l'Autriche, il cite (et il est le seul à le faire parmi tous nos auteurs) l'exemple de « l'offre napoléonienne »⁷¹⁰.

La leçon d'histoire du temps présent continue pour les lecteurs de la *Revue des Deux Mondes* par l'union du parti libéral et du parti national à la fin des années 1820. Les premiers « grands Hongrois » mentionnés sont le comte István Széchenyi et le baron Miklós Wesselényi (on a déjà vu plus haut que le prince Esterhazy ou Apponyi ne peuvent pas être rangés parmi les grands hommes). La présentation de leurs activités dans les différents domaines de la vie économique ou politique occupe plusieurs pages et semble être au cœur de l'étude⁷¹¹. Les résultats obtenus grâce à l'action de ces deux personnes (par exemple la fondation de l'Académie) sont cependant qualifiés des « conquêtes du magyarisme ». Mais on a commis une erreur : en valorisant le Magyare au détriment du Hongrois, on a privé la majeure partie de la population d'une vie nationale. Cela a empêché l'union des peuples contre l'Autriche et profitait même à celle-ci. En soutenant la division nationale, elle pouvait dominer sans grande peine. La réaction des peuples slaves était naturelle : pour s'opposer à la dominance hongroise, ils créèrent leurs propres mouvements nationaux, d'abord littéraires, puis linguistiques et déjà politiques. La présentation des activités des Slovaques, des Croates et des Roumains confirme même le lecteur sceptique que ces peuples, privés de droits politiques (ou n'en disposant que partiellement, à l'image des Croates) peuvent haïr à juste titre les Magyars⁷¹². Ceux-ci ont commis encore une grosse erreur en croyant que tous les mouvements slaves ont été agencés par la Russie alors qu'un simple constat des événements de Pologne aurait suffi de se convaincre du contraire⁷¹³.

La reprise du combat national est liée au nom de Jan Kollar, qui, en 1837, affirmait déjà la possibilité d'une langue slave et trouvait que le panslavisme serait le véritable porteur de la civilisation en Europe centrale. Ces thèses, autant d'attaques contre les Magyars, ont abouti à une conclusion : les peuples slaves pourraient rajeunir toute l'Europe⁷¹⁴.

⁷¹⁰ En 1809, Napoléon I^{er} a promis l'indépendance nationale aux Hongrois au cas où ils n'entreraient pas en guerre aux côtés de l'Autriche. La publicité de cette proclamation reste douteuse jusqu'à nos jours.

⁷¹¹ DESPREZ, *La Hongrie et le mouvement magyare*, pp. 1076-1077.

⁷¹² *Ibid.*, pp. 1078-1080.

⁷¹³ *Ibid.*, p. 1080.

⁷¹⁴ *Ibid.*, p. 1081.

Le conflit magyaro-slave a préparé le terrain à l'action de l'Autriche. Elle pu constituer un parti conservateur en Hongrie. Ce parti conservateur ne pourrait tout de même pas exister sans les votes des députés croates à la diète, puisque ceux-ci, indignés par la dominance absolue de la noblesse magyare dans toutes les institutions du pays, ont espéré d'obtenir ainsi des avantages. Le texte les déculpabilise tout de suite en disant qu'ils agissaient contre leurs passions (convictions, sans doute libérales)⁷¹⁵.

L'année 1837 était d'ailleurs une date charnière dans l'histoire du magyarisme. Avec le déclin de l'action de Széchenyi et de Wesselényi, une période d'incertitude et de découragement a commencé. Selon Desprez, l'issue aurait été le discours de Széchenyi à l'Académie de Pest en novembre 1842. Széchenyi aurait reconnu le danger de l'*ultramagyarisme* et appelé les Hongrois à se retenir⁷¹⁶. Cet appel n'étant pas entendu, les Magyares ont continué leurs « errements », notamment en adoptant, dans un contexte d'agitation des nationalités, le hongrois comme unique langue officielle du royaume⁷¹⁷.

On voit un peu plus tard le retour d'un autre *topos*. Comme les auteurs des récits de voyage ou Cyprien Robert, Hyppolite Desprez se félicite aussi de l'existence d'un parti progressiste en Hongrie, dont les revendications étaient le contrôle des affaires du pays par la diète, la suppression de l'aviticité, l'égalité répartition des charges et l'émancipation des paysans (serfs). Comme ces idées se répandaient dans tout l'empire, le magyarisme devrait délaissé ses prétentions injustes envers les autres peuples de la monarchie, et travailler sur la constitution d'un véritable parti libéral unificateur de toutes les nationalités⁷¹⁸. Mais à Pest, le voyageur rencontre des illusions magyaromanes. Ceci l'amène à visionner la fin de la « *race magyare* » face à la supériorité numérique des Slaves.

⁷¹⁵ *Ibid.*, p. 1082.

⁷¹⁶ *Ibid.*, p. 1083. Ce discours, qui a d'ailleurs sa place dans la querelle entre Széchenyi et Kossuth, a été particulièrement mal reçu par l'opinion hongroise qui y voyait une nouvelle attaque contre la politique de Lajos Kossuth, représentant de la voie démocratique dans la question de la modernisation de la Hongrie. Cet accueil froid a renforcé l'isolement de Széchenyi à l'intérieur de la classe politique hongroise et provoqué son rapprochement – humiliant – avec le cabinet de Metternich. D'après les adversaires de Széchenyi, le discours a justifié les attaques hungarophobes des nationalités. Déjà une note de bas de page de Desprez signale que Wesselényi, « *quoique retenu par une douloureuse cécité, a élevé la voix du fond de sa retraite pour condamner cette déclaration.* » *Ibid.* D'après l'opinion de l'historiographie contemporaine (proche de celle de Desprez), Széchenyi aurait eu justement peur des conséquences des excès nationaux (notamment au sein de la petite et moyenne noblesse hongroise, désireuse de redistribuer les postes politiques). Voir à ce sujet *Mo. Tört.* 5/2, pp. 878-881.

⁷¹⁷ *Ibid.*, p. 1084.

⁷¹⁸ *Ibid.*, pp. 1084-1086.

Devant le danger, il donne, lui aussi un conseil aux Hongrois magyares désireux de sauver la Hongrie. Ils devraient tirer la leçon de leur sympathie envers les Polonais, et se réconcilier avec les autres peuples slaves (et les Roumains). La solution des conflits serait donc selon lui aussi, l'amitié des peuples dans le bassin des Carpathes : « *Hors de cette union déjà tardive, il n'y a pour eux point de salut : la Hongrie marche à une dissolution inévitable, et le peuple magyare à des catastrophes certaines.* »⁷¹⁹ La prophétie de Desprez se justifiera à plusieurs reprises dans l'avenir. Le manque de compréhension de la classe politique hongroise à l'égard des problèmes des nationalités s'est montré lourd de conséquences d'abord pendant la guerre d'indépendance de 1848-1849, mais aussi à la fin de la Première guerre mondiale⁷²⁰.

Vers la fin du texte, on retrouve le cadre de la réflexion : le récit de voyage. Le voyageur entend réciter dans une auberge près de la Tisza, le poème de Mihály Vörösmarty, l'*Appel* (1836), dont il trouve la morale rétrospectivement fort à propos :

« Un poète fort populaire, M. Worosmarty, a entrevu le secret de cette crise dans un hymne national qui est regardé comme une sorte de Marseillaise : C'est la vie ou c'est la mort. Certes, le poète espère bien que ce sera la vie, et, en songeant à toutes les souffrances que la race magyare a traversées, il ne croit pas qu'elles puissent rester sans récompense ; il compte sur un temps meilleur. Cependant des doutes pleins d'angoisse se mêlent à cet acte de foi, et il parle aussi, à défaut de ce temps meilleur, d'une grande ruine qui serait consommée, du cadavre d'un royaume qui roulerait dans le sang, du tombeau d'une nation autour duquel les peuples en deuil viendraient un jour pleurer. J'ai entendu pour la première fois cette mâle poésie sous l'humble toit d'une auberge de la Theiss, au moment de quitter le pays magyare pour arriver chez les populations roumaines. Un voyageur la récitait, après des danses bruyantes dont nos hôtes nous égayaient pour abréger les heures d'une soirée d'hiver. Je ne saurais dire avec quel saisissement religieux nobles et paysans l'écoutaient, comme si ces paroles eussent répondu aux plus secrets instincts des cœurs. Pour moi, elles avaient plus que l'intérêt d'une nouvelle observation à recueillir ; elles résumaient tout ce que j'avais appris sur le magyarisme, elles déroulaient devant mes yeux les principaux traits du passé et sans doute aussi de l'avenir de la race magyare : un long enchaînement de victoires et de

⁷¹⁹ *Ibid.*, p. 1089.

⁷²⁰ La guerre d'indépendance de 1848-1849 a été marquée par des révoltes nationales chez toutes les populations, et une prise d'armes aux côtés de l'Autriche par des Croates et des Serbes.

défaites, beaucoup de gloire et beaucoup de malheurs, et, au bout de ces vicissitudes, l'alternative d'un nouveau triomphe à remporter par la prudence ou d'une chute qui serait la dernière. »⁷²¹

Le texte même de Desprez aurait pu être un appel à la prudence. Outre les qualités prophétiques, c'est la vision conflictuelle des réalités hongroises qui domine. Il était porté à la connaissance du public français que le Royaume de Hongrie était plein de conflits à la veille de la révolution de 1848. Opposition entre libéraux-progressistes et conservateurs, conflit austro-hongrois, antagonismes sociaux (problème de l'affranchissement des serfs) et problèmes nationaux. De tous, ce dernier paraît le plus important et le plus dangereux. A côté de ce trait dominant, les anciens « lieux communs » des récits de voyages en Hongrie sont aussi présents : noblesse appauvrie, faste des magnats, scènes des comitats, la *puszta*... La partialité des vues (l'auteur ne laisse même pas de doute sur sa slavophilie) contraste curieusement avec le fédéralisme et l'amitié des peuples que le texte conseille. Par cette proposition, Hyppolite Desprez rejoint une fois de plus les arguments de Cyprien Robert.

Les deux autres textes publiés par Desprez dans la *Revue des Deux Mondes* en 1847 sont des études basées sur la lecture d'ouvrages parus en allemand, en roumain ou en français. Le premier de ses deux a pour objectif de donner une étude comparée de l'histoire, de la fonction et du fonctionnement des frontières militaires de l'Autriche et de la Russie⁷²². L'auteur s'y appuie sur un ouvrage allemand paru à Vienne en 1847 et sur la *Statistique de la Hongrie* d'Elek Fényes (lu également en allemand)⁷²³. Dans ce texte, la Hongrie n'est mentionnée que rarement, et uniquement sous les rapports qu'elle pouvait avoir avec les frontières militaires⁷²⁴. Le deuxième traite de la situation des paysans dans l'Empire d'Autriche⁷²⁵, et se base également sur des livres étrangers⁷²⁶.

⁷²¹ DESPREZ, *La Hongrie et le mouvement magyare*, p. 1089.

⁷²² DESPREZ, H., « De la colonisation militaire en Autriche et en Russie », *Revue des Deux Mondes*, 1847/19, pp. 722-735 (Hongrie : pp. 723-729, passim).

⁷²³ Carl Freiherrn V. Pidoll zu Qunintenbach, *Einige Worte über die Russischen militär-Kolonien im vergleiche mit der K.-K. Österreichischen militär-Grenze und mit allgemeinem Betrachtungen darüber* ; E. Fényes, *Statistik des Koenigreichs Ungarn*, Pesth, 1844-1847.

⁷²⁴ Ainsi on précise que la population des frontières militaires comprend 100000 Hongrois (sur 1200000) ; et que les idées nationales hongroises se répandent aussi parmi cette population. Les autres occurrences sont toutes relatives à l'histoire. Cf. DESPREZ, *De la colonisation*, p. 728. On se rappelle que les frontières militaires ne faisaient pas partie de l'administration hongroise ; elles étaient dirigées directement de Vienne.

⁷²⁵ DESPREZ, H., « Les paysans de l'Autriche », *Revue des Deux Mondes*, 1847/20, pp. 332-349 (Hongrie : pp. 333-349, passim).

Conclusion

Le grand slaviste Cyprien Robert qui s'occupait des questions hongroises dans trois articles parus dans la *Revue des Deux Mondes* en 1845 et en 1846, se présentait déjà comme un champion de la cause slave.

Dans son premier article, consacré à l'étude des régimes politiques (les « constitutions ») de l'Europe de l'Est, les Hongrois apparaissent comme un peuple ayant sa place parmi les « Gréco-Slaves », donc les autres populations de l'Est. L'auteur contredit ainsi les tentatives des Hongrois de prouver leur appartenance à l'Occident. La Hongrie est aussi évoquée comme la terre d'une « liberté démocratique » conservée par la diète et les comitats. C. Robert relatait aussi la toute-puissance de la noblesse hongroise ; mais chez lui, celle-ci sentait déjà le besoin des réformes. Tous comme les auteurs des récits de voyage, C. Robert a aussi proposé une recette pour l'avenir. Ce serait l'union des peuples dans une « confédération des pays du Danube ».

Le deuxième texte présente déjà les relations conflictuelles des Hongrois et de l'Autriche. Bien que la Hongrie ait demeuré un pays féodal, la leçon de la diète de 1843-1844 a démontré que la Cour de Vienne y avait aussi sa part de responsabilité. Les expériences personnelles de l'auteur y apparaissent lorsqu'il contredit le communiqué officiel sur la clôture de la diète diffusé par la propagande autrichienne.

Le troisième article analysé attire l'attention sur le caractère pluriethnique de la monarchie habsbourgeoise, la politique antinationale du cabinet de Vienne.

Cyprien Robert, tout en restant un ami de l'union des peuples, arrive dans ses articles à démontrer l'existence des conflits nationaux à l'intérieur de l'empire et de la Hongrie aussi.

Hyppolite Desprez, dont le nom est connu des chercheurs hongrois aussi, a publié en 1847 dans la *Revue des Deux Mondes* quatre articles ayant trait à la Hongrie. Deux de ces quatre textes se basent sur le vécu d'un voyage en Europe centrale pendant l'année 1845. Nous avons analysé d'une manière plus détaillée ces deux textes.

⁷²⁶ *Galizien und die Robotfrage*, Leipzig, 1846 ; E. Fényes, *Statistik des Koenigreichs Ungarn*, Pesth, 1844-1847 ; Laurianu et Balcesco, *Magazinu istoricu pentru Dacia*, Bucharest, 1847 ; Schopf, *Organische Verwaltung der Provinz Boehmen*, Prague, 1847 ; *L'Autriche et son Avenir*, Paris, 1847.

Le premier, paru sous le titre de « *Souvenirs de l'Europe orientale. La Grande Illyrie et le mouvement illyrien* », se nourrit des impressions recueillies pendant le voyage de l'auteur en Croatie. Le texte ne cache pas sa sympathie enthousiaste à l'égard des Croates (même dans la description de l'aspect extérieur du paysan croate. L'éveil du sentiment national croate (« *illyrien* ») est présenté comme une juste réaction aux tentatives de magyarisation. On y retrouve non seulement la description du *sabor* de Záhgráb et des activités nationales, mais aussi une mention d'un problème hungaro-croate, apparemment ignoré des autres voyageurs. Il s'agit de l'existence d'un parti nobiliaire hongrois à Turopolje, donc en Croatie.

Le deuxième texte, « *La Hongrie et le mouvement magyare* », relate en principe d'un voyage fait en Hongrie. Nous avons pourtant relevé que le voyage n'est utilisé que pour donner un cadre à la présentation du problème national de Hongrie. Desprez y trace en effet une leçon d'histoire du temps présent pour le lecteur. Les activités des Hongrois et des nationalités (surtout les Slovaques, les Croates et les Roumains) constituent une image assez conflictuelle. Le caractère vicieux de la politique de Vienne, visant la division entre les nationalités afin de les dominer y est souligné. L'existence des progressistes au sein de la noblesse hongroise laisse tout de même espérer.

Ce deuxième texte donne des conseils pour l'avenir. Hyppolite Desprez, s'alignant par cela aux opinions de Cyprien Robert, recommande aux Hongrois de lier amitié avec les autres peuples de l'Europe centrale.

Nous avons trouvé que deux traits caractérisent les textes d'Hyppolite Desprez, une slavophilie inébranlable (mais non hungarophobe) et la conviction que seule l'amitié des peuples pourrait sauver les populations de l'Europe centrale des dangers que représentaient les empires russe et autrichien.

Le Magasin Pittoresque et la Hongrie

Introduction

Etant donné la spécificité des publics, les articles à sujet hongrois publiés dans les grandes revues n'aident à reconstituer des représentations de la Hongrie que l'image qui était offerte à l'élite intellectuelle et politique. Pour connaître, au moins en partie, la manière dont la Hongrie pouvait être représentée à un public plus large, on devait faire des recherches au niveau des titres moins exclusifs aussi. C'est pour cela le troisième périodique non politique dans les articles duquel nous tentons d'analyser l'image de la Hongrie, n'est pas une grande revue. *Le Magasin Pittoresque* est un *magazine didactique*, et appartient, selon la classification de Gilles Feyel, au groupe de la presse populaire non politique⁷²⁷.

Le genre du « magazine » didactique (le mot n'existe pas encore à l'époque) était une invention du développement de la presse sous la monarchie de Juillet. Né au début des années 1830, son principal objectif était la vulgarisation des connaissances, en vue de la conquête d'un nouveau lectorat, les « classes intermédiaires ». Malgré la lenteur de l'alphabétisation, le public lecteur ne cessait de s'élargir et de se diversifier ; dans le nouveau contexte économique, social et politique, il avait besoin des lectures qui pouvaient l'orienter dans la vie et le divertir aussi. Le premier magazine de nouveau type était le *Journal des connaissances utiles*, fondé en 1831 par le grand réformateur de la presse française, Emile de Girardin. Ce mensuel de 32 pages édité jusqu'en 1848 se destinait tout d'abord à l'éducation et à l'édification de son public, par ses articles sur la vie pratique, l'industrie ou l'économie. Il a été suivi en 1833 par deux autres périodiques d'abord hebdomadaires, puis mensuels, le *Magasin pittoresque* (fondé par Edouard Charton) et le *Musée des familles* (d'Emile de Girardin). En suivant le principe *enseigner en divertissant*, ils tentaient d'approcher la littérature et les arts du grand public, vulgariser les sciences et les techniques, mais aussi toucher l'imagination et la sensibilité des

⁷²⁷ Voir *supra*.

lecteurs. Pour mieux exécuter ce dernier but, ils commençaient à accorder une large place aux illustrations⁷²⁸.

Le Magasin pittoresque a été fondé en février 1833 (la première livraison date du 9 février 1833). D'après le prospectus que la rédaction a fait publier dans la première livraison, le magazine s'adressait tout d'abord à ceux qui n'avaient ni le loisir ni les moyens financiers pour se procurer des livres, rencontrer des écrivains ou des artistes. Le prix des livraisons, deux sous (le même que le prix des places dans les voitures publiques parisiennes) s'adapte aussi aux modestes moyens du public. Mais, contrairement au *Journal des connaissances utiles*, le rédacteur du *Magasin pittoresque* met le divertissement devant l'éducation parmi les objectifs. Le contenu des livraisons suit ces principes. On y trouve des *descriptions de monuments* (anciens, médiévaux, modernes), la *présentation des phénomènes de la vie* quotidienne (par exemple la *conversation*), la *vie des hommes illustres*, le *calendrier historique de la semaine* (ce chapitre se modifiera par la passage à la parution mensuelle) et des articles sur la *vie des animaux*. On voulait également parler de voyages – pour distraire. Un des principaux buts du périodique était de donner des informations sur des pays ou régions lointains, comme l'Afrique ou la Chine⁷²⁹. Cela nous amène à deux considérations. D'abord, un réel intérêt devait exister même le public moins instruit pour connaître le monde dans tous ses détails ; d'autre part, la lecture des récits de voyage dans les pays lointains semblait satisfaire un goût de plus en plus fort pour une littérature d'évasion.

Dans la *Préface* du premier tome du recueil (livraisons de l'année 1833) datée du 31 décembre 1833, la rédaction se félicite déjà de l'intérêt du public. C'est ici que nous trouvons la véritable raison d'être des publications de son type : à l'avis du rédacteur, malgré le développement de la presse, peu de connaissances utiles avaient été véhiculées par les journaux. On pourrait donc remplir le vide (tout en reconnaissant que l'idée originale venait des magazines anglais)⁷³⁰.

Le Magasin pittoresque paraissait dans ce but jusqu'au milieu du XX^e siècle⁷³¹. Cette longévité prouve déjà qu'il répondait à une exigence réelle du public tout au long du XIX^e siècle. Les « classes intermédiaires » avaient donc vraiment besoin de ce type de « bonne lecture ».

⁷²⁸ Voir encore à ce sujet FEYEL 1999, p. 119.

⁷²⁹ Cf. « A tout le monde », *Magasin pittoresque*, livraison du 9 février 1833, pp. 1-8.

⁷³⁰ Cf. *Magasin pittoresque*, t. I (1833), pp. I-II.

Et c'est justement la nature du public qui rend l'analyse particulièrement intéressante. Jusque-là nous avons eu affaire à des revues s'adressant à l'élite. *Le Magasin Pittoresque*, « populaire » pourrait nous renseigner sur des notions acheminées vers un public bien plus large, même si celui-ci était moins populaire que la classification ne laisse entendre⁷³².

Le Magasin pittoresque a donc paru pendant toute la période que nous analysons. En vertu de son programme, il donnait aussi à lire des extraits de récits de voyage (en nombre inégal en fonction des livraisons). Cependant, les récits de voyages en Hongrie n'y sont point représentés. Au cours de la décennie 1837-1847, quatre articles relatifs à la Hongrie ou aux Hongrois ont paru tout au plus dans le *Magasin pittoresque*.

Les « articles hongrois » du *Magasin pittoresque*

Le premier, publié en 1840, était un extrait du livre de L. Dussieux, *Invasions des Hongrois en France au dixième siècle*⁷³³. Cet ouvrage, couronné par l'Académie des inscriptions et belles-lettres en 1839, retraçait l'origine des Hongrois et l'histoire des expéditions militaires qu'ils menaient en Europe occidentale après la conquête du Bassin des Carpathes. L'extrait publié par le *Magasin pittoresque* reprend rapidement quelques phares sur l'origine des Hongrois, qui appartiendraient « à la grande famille des finnois, et au rameau Ougour. »⁷³⁴ Dans la suite, Dussieux (ou plutôt le rédacteur) cite les

⁷³¹ La publication s'arrêtait définitivement en 1952. *BN Cat. Périodiques*, t. III, p. 371.

⁷³² L'analyse des inventaires après décès de l'année 1847 à Angers (Maine-et-Loire) nous renseigne que le public vraiment populaire ne devait pas avoir accès, au moins en province, à ce périodique. Chacun des cas où l'on retrouve appartient aux milieux aisés. D'abord dans la bibliothèque de M. Cormilleau, propriétaire aisé à Angers. *Archives Départementales de Maine-et-Loire* (ADML), sous-série 5 E 36/686 (19 mars 1847). Le deuxième exemple est celui de la bibliothèque du couple nobiliaire de la Brosse de Flavigny. ADML, sous-série 5 E 71/75, n°91 (10 avril 1847). (La prisée de la bibliothèque date du 28 avril 1847.) La bibliothèque de Madame du Grand Launay est aussi celle d'une noble. ADML, sous-série 5 E 58/46, 12 août 1847, p. 77. Quant au « concurrent » du *Magasin pittoresque*, le *Musée des familles*, on rencontre parfois des lecteurs vraiment hors du commun. Ainsi le parricide Pierre Rivière, appartenant à un milieu campagnard défavorisé, y fait référence dans son autobiographie. Cf. Michel Foucault (éd.), *Moi, Pierre Rivière, ayant égorgé la mère, ma sœur et mon frère... un cas de parricide au XIX^e siècle*, Paris, 1973.

⁷³³ DUSSIEUX, L., « Invasions des Hongrois en France au dixième siècle », *Magasin pittoresque*, 1840, pp. 69-70.

⁷³⁴ *Magasin pittoresque*, 1840, p. 69. Il s'agit sans doute d'une mauvaise lecture de l'ethnonyme *Ougour* (*Onogour*), confondu avec les *Ougriens*, la branche des peuples ouraliens à laquelle appartiennent les *Hongrois*. D'après le témoignage des sources byzantines, les Ougours auraient réellement apparu aux confins de l'empire au V^e siècle. L'historiographie hongroise d'aujourd'hui reconnaît que les dénominations étrangères des *Magyars* (*Hungarus*, *Hongrois*, *Hungarian*, *Ungar*) proviennent toutes de l'ethnonyme onogour. (Le peuple *ouigour* est allé, lors de sa pérégrination, de Mongolie vers le nord-ouest de la Chine actuelle.) Voir à ce sujet CSERNUS, Sándor - KOROMPAY, Klára (dir.), *Les Hongrois et l'Europe : conquête et intégration*, Paris-Szeged, 1999, p. 453.

chroniqueurs médiévaux qui ne tarissaient sur la sauvagerie et la cruauté des Hongrois qui auraient mené une vie d'animaux, en mangeant de la viande crue (même de la chair humaine) et en buvant le sang de leurs ennemis.

Cela menait directement à ce que les auteurs des contes pour enfants reprennent à l'époque moderne, l'exemple des Hongrois pour construire les caractéristiques des ogres. Dussieux reprend ici l'étymologie du mot *ogre* proposée par le baron Walckenaer en 1823. (Selon cette conception, le mot *ogre* viendrait du mot *hongrois*)⁷³⁵.

Le deuxième article relatif aux Hongrois du *Magasin pittoresque* date de 1842⁷³⁶. Il est effectivement relatif aux Hongrois, mais pas aux Magyars. Il s'agit d'un texte expliquant une illustration, un dessin « *d'après nature* » représentant une famille du comté de « *Trentschine* »⁷³⁷. Déjà le titre, *Slaves hongrois*, en dit long sur le contenu. Il s'agit des Slovaques de la Haute-Hongrie. La description s'incline vers le pittoresque. On présente tout d'abord le costume de cette population et après leurs activités (ils étaient raccommodeurs de faïence et de souricières). Cependant deux traits dominant dans l'article : l'extrême misère et la résistance aux tentatives assimilatrices des Hongrois et des Allemands. Mais le texte ne semble montrer aucune parenté avec ceux de Cyprien Robert ou d'Hyppolite Desprez. Les Hongrois ne sont pas responsables de la misère des Slovaques ; au contraire, ceux-ci contribuent à déchoir tous ceux qui se mêlent à eux. Ainsi leur résistance nationale et sociale est parfaite :

« *Partout où le Slave s'est trouvé à côté des Hongrois et des Allemands, partout il est resté non seulement intact, mais il a absorbé ceux qui l'entouraient ; l'Allemand, ne pouvant l'obliger à parler sa langue, a fini par adopter la sienne ; le Hongrois a fait de même. Mais ce qu'il y a plus de singulier, c'est que cette assimilation s'étend à tout ; l'étranger qu'ils ont ainsi dénationalisé ne tarde pas à déchoir s'il prospère, et il finit même par s'éteindre.* »⁷³⁸

⁷³⁵ « *Cependant le nom d'ogre est bien une altération du nom ouïgour ou d'ogour. La botte de sept lieues qui permet à l'ogre de traverser montagnes et rivières, d'aller partout avec tant de rapidité, est bien un souvenir des innombrables et universelles invasions des Hongrois. Cet amour de l'ogre pour la chair fraîche est bien le reste de cette tradition que les Hongrois buvaient le sang de leurs ennemis, que les mères mordaient leurs enfants au visage. Enfin les yeux gris et ronds de l'ogre, son nez croché, sa grande bouche armée de longues dents, forment la charge du portrait des Hongrois.* » *Magasin pittoresque*, 1840, p. 70. Pour l'image des Hongrois en Occident au Moyen Âge et la réfutation de cette étymologie, voir ECKHARDT, A., *Les Hongrois vus par l'étranger*, pp. 7-8. Charles Athanase Walckenaer, érudit français (1771-1852) écrivait des ouvrages d'histoire naturelle et de critique littéraire. Il était un des fondateurs de la *Société de géographie de Paris* (1821).

⁷³⁶ « *Slaves hongrois* », *Magasin pittoresque*, mai 1842, pp. 175-176.

⁷³⁷ Trencsén, comté dans le nord-ouest du Royaume de Hongrie d'avant 1918, aujourd'hui en Slovaquie.

⁷³⁸ *Magasin pittoresque*, mai 1842, p. 176.

Ce texte ne contribue donc pas vraiment à former l'image des Hongrois en France ; à peine en apprend-on que les Slovaques et les Hongrois avaient des relations plutôt étroites. Cependant l'image du peuple slovaque n'est guère celle transmise quelques années plus tard par la *Revue des Deux Mondes* ; aucun aspect politique n'y apparaît. On voit au moins qu'au début des années 1840, les Hongrois n'étaient pas le seul peuple peu civilisé de l'Europe centrale.

Le troisième « texte hongrois » du *Magasin pittoresque* est un article anonyme long d'un peu plus de deux pages sur le Danube. Il décrit en effet les régions ou pays traversés par ce fleuve⁷³⁹. La présentation du Danube devait faire partie du programme de vulgarisation. La presse politique et les récits de voyage parlaient déjà de l'avenir heureux du fleuve dès les années 1830 ; il était donc temps qu'un public plus large connaisse ce cours d'eau destiné à jouer un rôle important dans la vie de l'Europe.

Deux paragraphes sont consacrés à la Hongrie, juste autant qu'à l'Autriche. On y parle en effet des villes traversées par le Danube. De temps en temps, la leçon de géographie se complète d'informations historiques. Cependant les villes sont arbitrairement choisies, même si la description de l'itinéraire reflète de loin l'influence des récits de voyage. La lecture de cet article pouvait aussi aider le lecteur à s'orienter géographiquement lorsqu'il devait suivre l'itinéraire des voyageurs. Ou bien elle aurait pu aider, si de graves erreurs de localisation (qu'une lecture plus attentive des récits aurait pu exclure) ne s'étaient pas immiscées dans le texte. Ainsi, dans le cas de la Hongrie, on place Visegrád au sud de Pest-Buda, alors que cette localité a été désignée par les voyageurs comme étant au nord de la ville jumelle. L'étape de Mohács manque, alors que tous ceux qui avaient emprunté la voie fluviale, en parlent comme de la plus importante halte entre Pest et Pétervárad. On doit encore mentionner que le texte se présente sous certains rapports comme un descendant lointain des récits de voyage « fantastiques » du XVI^e siècle. Ainsi l'île de Schütt (à l'est de Presbourg) serait « *toujours couverte de brouillards, et habitée par une population de goîtreux* »⁷⁴⁰.

Le dernier article, également anonyme, parle dans une colonne d'un des sujets de prédilection des différentes collections de voyage par rapport à la Hongrie. Il s'agit du vin de Tokaj⁷⁴¹. Dans ce cas, il s'agit également d'une aide à la lecture de la presse politique ;

⁷³⁹ « Le cours du Danube », *Magasin pittoresque*, août 1843, pp. 267-269.

⁷⁴⁰ *Ibid.*

⁷⁴¹ « Le vin de Tokai », *Magasin pittoresque*, février 1845, pp. 54-55.

celle-ci relatait, parmi les nouvelles politiques ou les faits divers, le résultat de la récolte des raisins de Tokaj. On peut supposer à juste titre que, l'intérêt économique ne pouvant pas entrer en jeu, ces articles étaient destinés à satisfaire la curiosité du public envers les « produits exotiques ». Un autre facteur de l'intérêt pouvait être le prix fabuleux de l'essence de raisins⁷⁴². Le *Magasin pittoresque* présente d'une manière détaillée la région viticole de *Hegyalja* (dans l'est de la Hongrie), les procédés de préparation des différents vins de Tokaj (même le terme *mézes málé* [rayon de miel] y figure !) aussi que les autres grands centres de la viticulture et du commerce des vins en Hongrie⁷⁴³.

Après cet article, plus d'information sur la Hongrie et les Hongrois dans le *Magasin pittoresque* jusqu'à 1848.

Conclusion

Le *Magasin pittoresque* représente dans notre corpus un élément nouveau et caractéristique de la Monarchie de Juillet. Ce *magazine didactique* s'adressait en principe à un public plus large que les grandes revues, et avait la vocation d'*enseigner en divertissant*. Les récits de voyage et les informations sur les pays et peuples étrangers auraient occupé une place importante dans sa thématique.

On peut trouver cependant que le bilan du périodique en matière d'informations sur la Hongrie est assez maigre. Quatre petits textes pour une dizaine d'années ; de plus, les informations données étaient partielles, voire fausses, bien au-dessous du niveau de ceux des récits de voyage contemporains. Le public large ne pouvait obtenir aucune notion des Hongrois à partir du *Magasin pittoresque*, sinon que c'était un peuple autrefois barbare (dont le nom était encore censé provoquer des frissons), dont le pays était traversé par le Danube et qui produisait le vin de Tokaj. Quant à la société hongroise, le seul trait remarqué était la co-existence des Hongrois, des Allemands et des Slaves. Cette image simplifiée ne pouvait évidemment pas refléter les conflits intérieurs et extérieurs de la société hongroise, comme la relation à l'Autriche et la question des nationalités.

⁷⁴² L'article du *Magasin pittoresque* remarque aussi ce trait : « ...ce n'est guère qu'un vin de curiosité, et il est hors de prix. » *Magasin pittoresque*, février 1845, p. 55.

⁷⁴³ *Ibid.*

La presse politique et la Hongrie

L'évolution générale de la grande presse sous la Monarchie de Juillet

Le rôle des récits de voyage et des articles publiés dans les revues était sans doute d'une importance primordiale dans la formation de l'image d'un pays étranger. Cependant, une nouvelle concurrence est apparue dans ce domaine au XIX^e siècle, et notamment sous la monarchie de Juillet. Cette concurrence était la *presse politique* qui a vécu, pendant les années 1830-1840, son premier âge d'or.

Le facteur de concurrence le plus puissant résidait évidemment dans le nombre de tirage. Etant donné les difficultés de l'édition (dus surtout à la cherté du livre)⁷⁴⁴, le tirage des récits de voyage ne dépassait pas avant le milieu des années 1840 les mille exemplaires, et le nombre d'abonnés de la plus prestigieuse des revues littéraires, la *Revue des Deux Mondes*, ne dépassait guère - malgré une évolution spectaculaire - les trois mille. Ainsi ces publications n'étaient accessibles, et cela malgré l'existence des cabinets de lecture et des collections de voyage, qu'à un public relativement restreint.

L'élargissement du camp des électeurs (donc des « personnes politiquement intéressées »), les nouveaux procédés de production et le contexte politico-judiciaire moins contraignant que sous la Restauration ont rendu possible une augmentation des tirages sous la Monarchie de Juillet dans le cas de la presse politique. Il s'agit d'un véritable « grand bon en avant » : alors qu'en 1825, le tirage des douze quotidiens parisiens réunis se situait autour de 59000 exemplaires, ce chiffre montait en 1846 (pour vingt-six titres) à 145000⁷⁴⁵. On peut observer une volonté de plus en plus déclarée de la part des rédactions et des éditeurs de gagner la plus large part du public. Cet objectif nécessitait une expansion verticale, c'est-à-dire vers les lecteurs potentiels moins aisés. C'est en ce sens qu'on a lancé, par la baisse du prix de l'abonnement annuel de 80 à 40 francs, les feuilles à bon marché ou la « presse à quarante francs » (*La Presse et Le Siècle*) en 1836.

⁷⁴⁴ Voir *supra*.

⁷⁴⁵ FEYEL 1999, p. 65. Les cinq plus grands quotidiens (le *Journal des Débats*, *L'Epoque*, *La Presse*, *Le Constitutionnel* et *Le Siècle*) ont représenté plus de deux tiers du tirage global. Pour la liste complète des titres et des tirages, voir AVENEL, pp. 370-371.

Phénomène caractéristique aussi de la période de la Monarchie de Juillet : la renaissance dans un contexte plus libéral, d'une véritable presse d'opinion après plus de 30 ans de silence. Le foisonnement des titres montre aussi la vivacité de cette nouvelle presse qui a créé ses titres au niveau national aussi bien que (parfois un peu tardivement) dans les départements⁷⁴⁶.

L'importance accrue de la presse politique nous a amené à considérer la presse politique comme une source à part entière dans une étude sur l'image d'un pays étranger. Etant donné son public relativement large, les informations qu'elle véhiculait sur un pays étranger pouvaient toucher plus rapidement un nombre de lecteurs plus grand que les récits de voyage ou les revues. De plus, le caractère instantané des nouvelles a pu conforter le lecteur dans son sentiment « d'être au courant des événements ». Pour ces raisons, nous avons trouvé utile d'examiner rapidement l'image de la Hongrie dans la presse politique française durant notre période, donc entre 1837 et 1847. Notre intérêt portait surtout sur les sujets communs avec les autres types de sources (notamment les récits de voyage) ou sur ceux qui se retrouvaient aux pages des journaux pendant plusieurs années.

Lors de l'étude des textes parus dans la presse politique, nous avons dû tenir compte de deux facteurs. Le premier relevait de la nature de la nouvelle ou de l'information en général dans la presse, l'objectif étant sa transmission et sa diffusion aussi rapide que possible. Le deuxième était le caractère spécial des textes sur la Hongrie, tirés directement des journaux allemands et incontrôlés. Le jeu de ces facteurs réduisait au minimum la possibilité d'intervention des rédacteurs sur le plan narratif. Celle-ci se limitait tout au plus à des phrases précédant la nouvelle du type « *On lit dans le...* », « *On écrit de...* ». Cependant, ce type de source n'est pas quantitatif, puisqu'à l'origine il y avait narration. De plus, déjà le type (ou le titre) du journal dans lequel était publié l'article (ou de celui duquel il avait été tiré) avait une fonction narrative. (Tel ou tel texte ne figure pas dans un journal puisqu'il n'est pas conforme à sa ligne politique, etc.)

Nous étions bien sûr conscients d'avoir affaire à un autre type de discours, le *discours journalistique*, discours de type documentaire, dépendant beaucoup plus de l'actualité que les sources précédentes. On devait aussi tenir compte de ce que la lecture

⁷⁴⁶ Voir à ce sujet AVENEL, pp. 304-383.

du journal était beaucoup plus sélective que celle des livres ; et les informations fragmentaires ne se sont pas toujours réunies pour donner une image complète⁷⁴⁷.

Avant d'entamer l'étude de la représentation de la Hongrie et de la société hongroise, nous voudrions esquisser en quelques lignes le portrait du journal politique à l'époque.

Sous la Monarchie de Juillet, les journaux politiques se composaient, pour des raisons techniques et financières, généralement de quatre pages de grand format⁷⁴⁸. Le deuxième trait caractéristique général était la *verticalité* : les articles (parfois très longs) s'ordonnaient en colonnes et contenaient des commentaires destinés aux lecteurs « qui avaient le temps de lire ». L'actualité du jour n'était pas toujours mise en valeur et se trouvait souvent reléguée à la troisième, voire à la quatrième page, dans la rubrique qui correspondait à son sujet⁷⁴⁹. Les *principales rubriques* utilisées par les journaux étaient les *actualités internationales* (par exemple sous le titre « *Nouvelles de l'Étranger* »), un « *Premier Paris* » pour les quotidiens parisiens, contenant le plus souvent un commentaire et des articles traitant la vie gouvernementale (mais aussi : « *Chronique du jour* »). Un *compte-rendu des sessions parlementaires* reproduisait mot à mot les discours prononcés aux deux chambres, satisfaisant par cela le goût artistique et politique du public formé dans l'école classique de rhétorique⁷⁵⁰. Il s'y trouvait encore la rubrique de plus en plus dense des « *Faits divers* », genre journalistique héritier des « canards » de la fin du XVIII^e et du début du XIX^e siècles, et en pleine expansion à ce moment⁷⁵¹. La dernière rubrique portait d'abord le titre de « Variétés » ; on pouvait y lire de courts textes destinés à distraire et à édifier les lecteurs. C'était d'ailleurs la rubrique des *Variétés* qui vécut le plus grand changement : elle devait céder de plus en plus d'espace au « *Feuilleton* », qui, n'étant pas (en principe) un nouveau-né du journalisme, loin de là, s'imposait comme le principal élément d'attrait et la garantie du succès pour tous les journaux après

⁷⁴⁷ Pour la définition du discours journalistique, voir par ex. ESCARPIT, Robert, « Le livre et le journal », *Revue française d'histoire du livre*, vol. 4, n°7 (1974), pp. 17-18. Sur les modalités de la lecture du journal, voir *ibid.*, pp. 14-17.

⁷⁴⁸ L'agrandissement du format est devenu nécessaire en 1828, lorsqu'on a augmenté la taxe postale calculée en fonction du nombre des pages. Cf. FEYEL 1999, pp. 65. Déjà les « feuilles d'annonces » du XVIII^e siècle, ancêtres de la presse politique régionale, avaient adopté le format de quatre pages. Voir à ce sujet MATHIEN, Michel, *La presse quotidienne régionale*, Paris, 1993, p. 3.

⁷⁴⁹ FEYEL, Gilles, « Les correspondances de presse parisiennes des journaux départementaux (1828-1856) » in : ALBERT – FEYEL – PICARD, pp. 116-117 et 170-171.

⁷⁵⁰ Cf. FEYEL, *Les correspondances de presse*, pp. 113-116.

⁷⁵¹ Cf. FEYEL, 1999, pp. 109-111. Pour les canards, voir par ex. SEGUIN, Jean-Pierre, *Nouvelles à sensation. Canards du XIX^e siècle*, Paris, 1959, 21-190 ; FEYEL 1999, pp. 119.

la « réforme de Girardin » de 1836⁷⁵². On pouvait voir encore la conquête de l'autonomie par une rubrique consacrée à la *Bourse* (dont les cours ont été jadis insérés parmi les *Annonces*), et la montée en puissance de la publicité⁷⁵³. Cette méthode de présentation des informations, adoptée d'abord par les quotidiens parisiens, était imitée en grandes lignes par les journaux politiques des départements aussi⁷⁵⁴.

Une remarque se fait faire en ce qui concerne le contenu de la rubrique des actualités internationales. Tout au long de la période en question, les nouvelles relatives à des événements d'Angleterre y sont très étoffées ; à côté de celles-ci on publie des informations plus ou moins régulièrement (mais d'une taille bien plus mince) sur l'Espagne, le Portugal, l'Orient (notamment l'Algérie, la Turquie et l'Égypte), l'Italie, l'Allemagne, la Russie, la Belgique et la Pologne⁷⁵⁵.

Comment alimentait-on ces journaux en informations ? En effet, presque tous les journaux étaient abonnés chez un ou plusieurs *offices de correspondance* parisiens (ancêtres des agences de presse) qui recueillaient les nouvelles parisiennes et étrangères pour leurs clients et assuraient le transfert des informations entre les journaux des différents départements aussi. (Les offices de correspondance ont reçu gratuitement les exemplaires des journaux départementaux qui étaient leurs abonnés et pouvaient ainsi transmettre des informations jugées importantes ou intéressantes de province à Paris ou d'un bout de la France à l'autre, sans obliger les rédacteurs à d'épuisantes entreprises de revue de presse⁷⁵⁶.) Pour les nouvelles internationales, la quasi-totalité des offices de correspondance, n'ayant pas, jusqu'à l'émergence de l'agence Havas, de correspondants à l'étranger, se référaient à des extraits de journaux étrangers, tels le *Courrier* et le *Globe* pour l'Angleterre, la *Gazette de Prusse* ou la *Gazette d'Augsbourg* pour l'Allemagne, l'Autriche-Hongrie comprise⁷⁵⁷. Ce phénomène a lourdement pesé sur la vitesse, la fiabilité et l'impartialité des informations. (La *Gazette d'Augsbourg*, censurée, était

⁷⁵² Pour les « Variétés », voir FEYEL 1999, p. 111 ; CARDOT, Michel, *Contribution à l'étude de la Presse en Maine-et-Loire de 1815 à 1851*, mémoire principal d'histoire, Nantes, 1967, p. 91. Pour le rôle et l'évolution du « Feuilleton », voir BARBIER, Frédéric – BERTHO LAVENIR, Catherine, *Histoire des médias : de Diderot à Internet*, Paris, 1996, pp. 107-108 ; FEYEL 1999, pp. 111-113 ; FEYEL, *Les correspondances de presse*, pp. 118-119 (réactions). Pour la « réforme de Girardin » et la création de *La Presse*, voir par ex. GUILLAUMA, pp. 11-13 ; FEYEL 1999, pp. 102-105.

⁷⁵³ FEYEL, *Les correspondances de presse*, pp. 117-118 ; CARDOT, p. 92. Pour la publicité, voir FEYEL 1999, pp. 105-107.

⁷⁵⁴ Voir *infra*.

⁷⁵⁵ Voir à ce sujet FEYEL, *Les correspondances de presse*, pp. 170-171.

⁷⁵⁶ *Ibid.*, pp. 115-116.

généralement considérée comme l'organe officiel du gouvernement de Vienne.) La quantité et la nature des informations provenant de l'étranger étaient donc déterminés par les choix des bureaux de correspondance (et plus rarement par les rédactions elles-mêmes), au lieu des faits politiques et sociaux du pays en question⁷⁵⁸. Ce caractère, presque imperceptible dans le cas de l'Angleterre, devenait de plus en plus dominant à mesure qu'on avançait vers l'est du continent européen.

⁷⁵⁷ *Ibid.*, pp. 170-171. Dans notre analyse, nous allons mentionner, le cas échéant, les journaux dont les titres français ont tiré les informations.

⁷⁵⁸ Cette thèse se voit confirmée si l'on tient compte du fait que la répartition et le contenu des rubriques étaient essentiellement les mêmes chez les offices de correspondance et les journaux. Cf. FEYEL, *Les correspondances de presse*, pp. 113-119.

Le Journal des Débats et la Hongrie

Introduction

Regardons maintenant les informations relatives à la Hongrie et leur présentation dans la presse. Le dépouillement total de tous les journaux politiques de la période analysée s'avérant impossible, nous étions obligés de choisir. Notre objectif de départ étant d'examiner l'image de la Hongrie à la disposition des élites sous la Monarchie de Juillet, notre choix tombait presque naturellement sur le *Journal des Débats*, un des plus influents défenseurs du régime de « l'ordre et de la liberté ». D'après les ouvrages d'autorité de l'histoire de la presse, ce quotidien était essentiellement lu par la bourgeoisie des villes et les notables, donc à peu près le même public qui aurait pu se permettre l'achat des livres contenant des récits de voyage⁷⁵⁹. Le fait que ce journal se retrouve, sans manques, à partir de l'année 1837 à la Bibliothèque Municipale d'Angers (donc une ville de province), montre que la bourgeoisie des villes y avait réellement accès⁷⁶⁰.

Il a appuyé notre choix d'approfondir l'étude de l'image de la Hongrie à l'aide du *Journal des Débats* le fait que ce journal était lu à l'époque non seulement en France, mais aussi en Autriche-Hongrie. Il pouvait donc informer directement les Hongrois de l'image de leur pays et société en France. Déjà le quotidien *Le Constitutionnel* fait mention de ce trait dans un article paru en décembre 1821, donc en pleine Restauration. Ce texte, retranscrit d'une « *lettre particulière* » datée de Vienne, le 28 novembre 1821, évoque le *Journal des Débats* parmi les rares titres français qu'on pouvait lire sur le territoire de l'Empire d'Autriche sans autorisation particulière⁷⁶¹. Et, même si on prévoyait d'interdire l'entrée de toute feuille étrangère en Autriche à partir du 1^{er} janvier 1822, quelques années plus tard, déjà sous la Monarchie de Juillet, le *Journal des Débats* semblait être encore lu dans la monarchie autrichienne. Le futur chef de l'opposition hongroise, Louis Kossuth, arrêté pour lèse-majesté en mai 1837, s'y réfère même dans ses écrits de prison. D'après les informations de Gábor Pajkossy, qui a publié les écrits de Kossuth, la censure autrichienne avait autorisé en Hongrie l'abonnement libre au

⁷⁵⁹ Cf. à propos par ex. AVENEL, pp. 310-315.

⁷⁶⁰ Seul le *Moniteur universel* (sans véritables valeurs journalistiques), envoyé gratuitement aux fonctionnaires, se retrouve dans la collection à côté du *Journal des Débats*. Sur le caractère du *Moniteur universel*, voir encore AVENEL, p. 371.

⁷⁶¹ *Le Constitutionnel*, 10 décembre 1821, p. 2.

Conservateur et au *Journal des Débats*⁷⁶². On en trouve des traces dans le journal même. Dans le numéro du 17 février 1839, une lettre écrite par le « célèbre orientaliste autrichien », le baron Hammer de Purgstall se plaint des erreurs d'un article des *Débats* sur le mariage de sa fille⁷⁶³ !

Le *Journal des Débats* devait sans doute ce caractère d'avoir été « universellement lu » à sa solidité et à sa valeur presque symbolique. L'ancêtre du journal avait été fondé en 1789 sous le titre du *Journal des Débats et décrets* (28 août 1789 – floréal an V). Le successeur de celui-ci (*Journal des Débats et lois du Corps législatif*), fondé en prairial an V par l'imprimeur-éditeur Baudouin peut être considéré comme la souche du *Journal des Débats* du XIX^e siècle. Acquis par les frères Bertin en 1799, le journal a vu changer son format et son contenu. Son titre changea aussi plusieurs fois sous l'Empire, avant d'être confisqué en 1811. Retrouvant ses propriétaires en 1814, à la première Restauration, il a continué à paraître sous le titre *Journal des Débats politiques et littéraires*⁷⁶⁴. S'engageant désormais dans la politique, acquis par la droite royaliste en 1819, il est rapidement devenu, grâce à une équipe de collaborateurs brillants (René Chateaubriand, Abel François Villemain, Narcisse Achille Salvandy, Charles Nodier, plus tard Silvestre de Sacy, Saint-Marc Girardin ou Jules Janin), une « véritable puissance »⁷⁶⁵. Après 1824, il luttait contre l'activisme du clergé et fut durement frappé par le rétablissement de la censure (1824, 1827)⁷⁶⁶.

Devenu vite partisan du nouveau régime installé après la révolution de juillet 1830, il le défendait avec éclat sous la direction de Silvestre de Sacy et de Saint-Marc Girardin. (Il existe des opinions selon lesquelles le journal a établi même la légitimité de la monarchie nouvelle⁷⁶⁷.) De fondation ancienne, le *Journal des Débats* a commencé à

⁷⁶² L'abonnement à d'autres journaux français était lié à une autorisation particulière. Voir à ce sujet PAJKOSSY, Gábor, *Kossuth Lajos összes munkái. 7. kötet. Kossuth Lajos iratai 1837-1840* (Œuvres complètes de Lajos Kossuth, tome 7 : les écrits de Lajos Kossuth de 1837 à 1840), Budapest, 1989, p. 411, note 6. Kossuth devait rester en prison jusqu'en 1841. La cause réelle de son arrestation était qu'il avait publié et distribué une feuille manuscrite, les *Informations municipales* (*Törvényhatósági Tudósítások*) destinées aux comitats, après la clôture de la diète de 1832-1836. Il a ainsi réussi à briser la censure pesant sur tout imprimé en Autriche-Hongrie. Voir à ce sujet HANAK, p. 100.

⁷⁶³ *Journal des Débats*, 17 février 1839, p. 3.

⁷⁶⁴ Sous les Cent-Jours, il a paru sous le titre du *Journal de l'Empire* (21 mars – 7 juillet 1815).

⁷⁶⁵ Cf. HATIN, pp. 130-131 ; AVENEL, pp. 236, 264. Plusieurs des rédacteurs vont aussi collaborer à la *Revue de deux Mondes*. Pour la liste des collaborateurs du *Journal des Débats* au début des années 1840, voir LEDRE 1960, pp. 246-247.

⁷⁶⁶ AVENEL, pp. 279-281, 288-291.

⁷⁶⁷ Voir à ce propos LEDRE 1960, p. 134. De toute façon, dans la période que nous avons examinée, la rubrique des *faits divers* commence toujours par les nouvelles relatives à la personne du roi et à la famille royale (et, d'un vocabulaire on ne peut plus respectueux, suggèrent l'image d'un monarque sérieusement préoccupé par les

devenir un symbole. Ses rédacteurs étaient des lettrés de premier ordre, d'esprit voltairien (sauf Silvestre de Sacy), souvent membres de la Chambre des Députés ou des Pairs. D'après le rapport d'Henri Avenel, publié en 1900, le *Journal des Débats* était, sous la Monarchie de Juillet, l'écho parfait de l'esprit de la bourgeoisie française, mais aussi de ses défauts, de son étroitesse d'esprit et de son égoïsme⁷⁶⁸. Eugène Hatin a utilisé un ton bien plus élogieux dans sa bibliographie de la presse publiée sous le Second Empire : « *Le Journal des Débats est surtout l'interprète du fait ; c'est le journal historique par excellence. Il a eu en tout temps, à ce point de vue, et par la supériorité de sa rédaction, une autorité qu'il conserve encore aujourd'hui, et qui lui assure le premier rang dans la presse française.* »⁷⁶⁹

De toute façon, la gestion des frères Bertin a assuré au *Journal des Débats* une solidité financière exceptionnelle pour l'époque ; ce qui peut expliquer les qualités du titre⁷⁷⁰. Une stabilité pareille peut être observée sur le plan des tirages aussi. Bien que les toutes premières années de la Monarchie de Juillet aient été la période des plus forts tirages (avec une pointe de 15000 exemplaires en janvier 1831), le *Journal des Débats* a su se maintenir autour d'une moyenne de 10000 exemplaires même après 1836, donc l'avènement de la presse « bon marché » et cela sans baisser le prix de son abonnement de 80 francs. A peu près la moitié des exemplaires ont été vendus en province⁷⁷¹. (Il existait une *Edition des départements*.) Le *Journal des Débats* a pu aussi décrocher la première place sur le marché des publicités.

Cette stabilité ne signifiait pourtant pas que le *Journal des Débats* ait pu échapper aux transformations générales qui touchaient toute la presse française sous la Monarchie de Juillet, notamment après 1836. Ainsi la rubrique du *Feuilleton* fit son entrée ; on a employé Frédéric Soulié comme feuilletoniste principal entre 1838 et 1846⁷⁷², et les *Débats* ont publié sous forme de feuilletons des romans très populaires, comme les *Mystères de Paris* d'Eugène Sue (1842), le *Comte de Monte-Cristo* d'A. Dumas (1844-

problèmes de son pays). Les déplacements des membres de la dynastie d'Orléans sont largement commentés et décrits dans le journal. Ainsi, quand le duc d'Orléans, fils de Louis-Philippe I^{er} (et héritier présomptif du trône jusqu'à sa mort prématurée en 1842), a entrepris un voyage à travers la France, ses discours et ceux de ses hôtes ont été intégralement publiés.

⁷⁶⁸ Voir AVENEL, pp. 310-315.

⁷⁶⁹ HATIN, p. 131.

⁷⁷⁰ Cf. à ce propos ORECCHIONI 1974, p. 39.

⁷⁷¹ Pour les tirages des quotidiens parisiens sous la Restauration et la Monarchie de Juillet, voir LEDRE 1960, pp. 242-245.

1845), et *François le Champi* de G. Sand (1847-1848). D'après nos connaissances sur les facteurs de popularité de la presse à l'époque, on peut croire à juste titre que ces romans ont largement contribué à maintenir l'intérêt du public pour le *Journal des Débats*. Ce phénomène signalait aussi en même temps qu'aucun organe de presse (même le plus prestigieux) ne pouvait plus se permettre de ne pas publier des romans-feuilletons.

Les « articles hongrois » du *Journal des Débats*

En dépouillant les différentes années du *Journal des Débats* entre 1837 et 1847, nous avons adopté, comme nous l'avons déjà mentionné dans l'introduction de notre thèse, une méthode de recherche très simple. Nous avons retenu les articles dans lesquels il était question de la Hongrie ou d'un ou plusieurs Hongrois ou de la société hongroise. Nous y avons ajouté un critère : le texte devait préciser le lien de l'information avec le pays ou ses habitants (notamment par l'utilisation des substantifs *Hongrie*, *Hongrois* ou de l'adjectif *hongrois*, *hongroise*).

Nous n'avons donc pas considéré comme « nouvelles hongroises » celles relatant uniquement des événements d'Autriche, même si les deux pays formaient à l'époque un ensemble. Ainsi nous n'avons pas retenu toute une multitude d'articles consacrés aux manœuvres diplomatiques du gouvernement autrichien (notamment dans la *question d'Orient*), à la Bourse de Vienne ou à l'état de santé des membres de la famille impériale (sauf dans le cas de l'archiduc palatin de Hongrie) ou du prince Metternich. Il ne pouvait être question non plus des chroniques mondaines où le comte Rodolphe Apponyi, aristocrate hongrois, était mentionné à maintes reprises, mais uniquement comme ambassadeur d'Autriche.

Nous avons opéré par sondage ; nous avons concentré nos recherches sur des années au cours desquelles des événements de grande importance (sessions de la Diète, procès politiques, insurrections, conflits de caractère ethnique ou social) avaient eu lieu en Hongrie.

Nous avons par conséquent repéré les années 1837 (procès politiques, notamment celui de Lajos Kossuth), 1839 et 1840 (diète), 1843 et 1844 (diète), 1847-début 1848

⁷⁷² Frédéric Soulié, romancier et auteur dramatique (1800-1847) était l'auteur d'un des premiers romans feuilletons, les *Mémoires du diable* (1837-1838).

(diète)⁷⁷³. Bien que cela dépasse légèrement le domaine de notre enquête, nous avons effectué le dépouillement de tout le premier semestre de 1848, à la recherche d'informations sur la révolution de Pest (15 mars 1848) et les débuts de la démocratisation en Hongrie⁷⁷⁴.

Les documents repérés ont confirmé notre choix ; surtout pendant les années des diètes. La représentation des activités de cette sorte d'Etats généraux qu'était la diète hongroise jusqu'en 1848 était d'une grande importance du point de vue de la méthode aussi. La diète figurait parmi les sujets dont tous les auteurs des récits de voyage (ou des textes apparentés à ce genre) ont parlé d'une manière ou d'une autre. De plus, les activités et surtout l'impact d'une diète ne se limitaient pas sur l'intervalle entre l'ouverture et la clôture. Des élections de députés ont précédé la diète de plusieurs mois, suscitant déjà l'intérêt général (des classes politiques) bien avant le commencement des travaux. Les lois votées par la diète devaient être confirmées (« *consacrées* ») par l'empereur-roi pour devenir exutoires sur le territoire du royaume. Or, le cabinet de Vienne résistait souvent à la volonté de la diète. Cette situation a assuré à chaque diète une sorte de postérité, jusqu'à ce que le roi accepte ou rejette définitivement la confirmation.

L'institution de la diète comptait parmi les plus anciennes de la Hongrie. Après quelques ébauches au XIII^e siècle, elle est devenue plus ou moins régulière au XV^e. D'abord théâtre de scènes tumultueuses (chaque noble avait le droit d'y assister), elle passait au XVI^e siècle, après 1526, au système de représentation par députations (pour la noblesse, le clergé et les villes libres royales). On a cessé en même temps de tenir les diètes en plein air⁷⁷⁵. A l'exception d'une douzaine, toutes les diètes entre 1526 et 1848 ont été convoquées à Presbourg. La diète tenait d'abord des sessions mixtes, les deux Chambres (Haute et Basse) ne se séparèrent qu'au début du XVII^e siècle. Les prérogatives

⁷⁷³ A partir de la diète de 1825-1827, le roi était tenu à convoquer une nouvelle diète trois ans après la clôture de la précédente. La diète de 1830 a été interrompue après trois mois de travaux (11 septembre – 20 décembre 1830), à cause de l'épidémie de choléra. La diète ouverte le 16 décembre 1832 est considérée comme la reprise de celle-ci. (Elle a duré jusqu'au 2 mai 1836.) Les autres diètes : 2 juin 1839 – 13 mai 1840 ; 18 mai 1843 – 13 novembre 1844 ; 11 novembre 1847 – printemps 1848. (La première session de l'Assemblée nationale, dont les députés ont été élus par les électeurs censitaires, a été ouverte le 5 juillet 1848.) Sur la diète entre le XVI^e siècle et 1848 (histoire, fonctionnement), voir P. Bán, t. 2 pp. 139-140. Sur le nouveau système représentatif, conçu dans l'esprit de la souveraineté populaire (loi V de 1848), voir KOSARY, pp. 332-333 (cens électoral, éligibilité...).

⁷⁷⁴ Cette « excursion » a été justifiée par ce que le seul ouvrage consacré à l'étude du reflet de la révolution et la guerre d'indépendance de 1848-1849, écrit par Endre Kovács, centre surtout sur la période « insurrectionnelle » et semble un peu négliger la presse conservatrice. Cf. KOVACS.

⁷⁷⁵ Le lieu traditionnel des diètes « tumultueuses », en plein air, était le champ de Rákos, à côté de Pest. P. Bán, t. 2, p. 139.

les plus importantes de la diète hongroise étaient le vote de l'impôt de guerre et des recrues. et la déclaration de « l'insurrection nobiliaire » (lutte armée des nobles contre l'ennemi menaçant le territoire). L'initiative des lois appartenait et au roi et aux Chambres. Toute diète devait commencer par la lecture des *propositions* de loi royales. Les deux chambres communiquaient entre elles par voie de messages écrits ; leurs résolutions communes ont été présentées au roi sous forme d'adresse (*representatio*). La réponse du roi (rescrit ou *resolutio*) pouvait signifier l'adoption, le refus ou la demande de modification des décisions de la diète.

Nos sondages ont donné des chiffres relativement élevés, bien que fort instables pour les années analysées. En 1837, *le Journal des Débats* consacrait à la Hongrie vingt-trois articles (de longueur très variée). En 1839, ce chiffre était déjà quarante. (C'est le record pour la période examinée.) En 1840 dix-sept, en 1843 seulement huit, en 1844 treize, mais en 1847 (donc la « dernière année de la paix ») trente-cinq textes s'occupaient de la Hongrie ou des Hongrois. Pendant les quatre premiers mois de 1848, dix articles parlaient encore de la Hongrie.

L'examen des sujets des articles peut encore être plus révélateur que le nombre global. On peut ainsi retrouver les sujets de prédilection, donc ceux qui revenaient le plus souvent. En règle générale, la présence fréquente de certains sujets pouvait contribuer prioritairement à la formation de l'image de la Hongrie en France. A côté du caractère répétitif, on peut relever d'autres facteurs d'influence aussi, comme la longueur des textes, la diversité des aspects dont on présentait tel ou tel sujet, la profondeur des analyses éventuelles d'événements ou de phénomènes.

L'analyse thématique des 146 textes a permis de repérer 23 groupes de sujets (un article pouvait s'occuper de plusieurs sujets aussi). La première place est obtenue par la diète : 57 articles s'occupent des États généraux : à l'exception de 1837, on en parlait chaque année. Ce constat ne doit être point étonnant puisque nous avons choisi des années de la diète. Cependant, de fortes inégalités se montrent au sujet de la diète. En 1839, on trouve vingt-trois textes relatifs à ce sujet ; en 1840, seulement deux ! Leur nombre ne dépasse guère trois en 1843, et cinq en 1844. Il faut attendre l'année de l'ouverture de la dernière diète, 1847, pour que le chiffre monte jusqu'à 16. Par contre, les quatre premiers mois de 1848 donnent plus que plusieurs années de diètes réunies : neuf occurrences.

Si l'on utilise une classification plus générale, la politique domine : quatre-vingt-cinq y sont plus ou moins directement. Outre les diètes, les procès politiques, les questions politiques hors la diète, la personne et la fonction du palatin et les différents conflits nécessitant une intervention politique figurent dans ce groupe.

Selon la classification de vingt-trois sujets, le score de la diète est suivi de très loin par les autres. Neuf textes s'occupent des voyages (en Hongrie), et de Hongrois curieux ou illustres ; huit de procès politiques. Le palatin, la politique hors la diète, et les chemins de fer sont traités par sept articles chacun. Six textes ont rapport à la criminalité (sauf réforme du code pénal), autant qu'à la question juive. Les catastrophes ou phénomènes naturels (incendies, inondations, orages), aussi bien que la religion, la culture et la société (sans les conflits) sont évoqués dans cinq articles chacun, tandis que les paysans ou les questions économiques et financières dans quatre. Les résultats de la botanique hongroise, la problématique des mariages mixtes (entre catholiques et protestants) et la question linguistique (promotion de la langue hongroise) figurent dans trois textes chacun. Seulement deux articles s'occupent de l'armée. Il y a aussi quatre sujets particuliers auxquels le *Journal des Débats* ne consacrait qu'un seul article (une émeute étudiante, le rôle du Danube, la découverte du trésor supposé de Mathias Corvin à Vienne, la mort d'un curé mordu par un chien enragé). Les sujets revenant le plus régulièrement sont ceux (et ce n'est pas une évidence) sur lesquels on trouve le plus d'article. La politique se retrouve chaque année, mais les voyages, les récits sur individus ne présentent guère beaucoup de lacunes⁷⁷⁶.

La dominance de la politique nous a poussés d'examiner surtout cet aspect de l'image de la Hongrie. Au sens large, la politique comprend ici, outre la diète, expression par excellence de « l'esprit public », tous les domaines où l'intervention d'un facteur politique est supposée ou nécessaire (et qui touchent, d'une manière ou d'un autre, au fondement du système politique hongrois). C'est pour cela nous avons considéré comme questions politiques les troubles paysannes, certains procès ou encore le mariage mixte.

D'après ce qu'on vient d'établir, il est incontestable que la diète était le sujet hongrois dont le lecteur français des années 1830-1840 pouvait disposer du plus d'informations. Le nombre élevé des articles a déjà assuré à ce type de nouvelle un rôle éminent dans la formation de l'image de la Hongrie à l'étranger. Outre la probabilité

(d'ailleurs assez limitée) d'un intérêt suscité par les récits de voyage récents, la forte présence de la diète hongroise dans un organe défenseur de la monarchie parlementaire peut illustrer des préoccupations bien réelles. Les deux monarchies (celle de Juillet et le Royaume de Hongrie) étant des régimes « constitutionnelles » (bien que ce terme ait été utilisé dans un autre sens dans les deux pays), on cherchait à toute évidence, les institutions similaires aux siennes.

L'importance de l'analyse de l'image de la diète hongroise accroît encore si l'on considère que celle-ci était toujours considérée par l'historiographie hongroise depuis l'ère des réformes comme le principal théâtre des tentatives de modernisation des années 1830-1840 (mais aussi l'expression de certains conflits politiques)⁷⁷⁷.

Au début de notre période, en 1837, la diète était finie depuis un an (ce qui explique que nous n'avons pas trouvé d'articles relatifs à elle). Cependant ses répercussions se faisaient encore sentir ; notamment dans les procès politiques, qui faisaient partie de la dernière grande tentative de répression physique de la part du cabinet de Vienne avant 1848. Les accusés procès de Wesselényi, de Kossuth et des Jeunes de la Diète (Lovassy) avaient tous joué un rôle important dans l'opposition libérale lors la diète de 1832-1836. Le *Journal des Débats* consacrait à ces procès 8 articles en 1837 ; donc plus d'un tiers des vingt-trois « textes hongrois » de l'année s'occupaient de ce sujet.

La première diète de la période examinée était celle qui durait du 2 juin 1839 au 13 mai 1840. Contrairement à une règle qui deviendrait plus tard générale, les élections des députés ou les autres préparatifs de la diète ne faisaient objet d'aucun article, et il fallait attendre le numéro du 7 juillet 1839 pour que les lecteurs du journal français prennent connaissance du travail de l'institution politique hongroise. Dans un texte en tête de numéro (parmi les nouvelles étrangères, avec « *Hongrie* » pour titre), on peut lire la traduction d'un article de la *Gazette d'Augsbourg*. La nouvelle datée du 22 juin, à Presbourg (donc le lieu même de la diète) présente l'image d'un « parlement fainéant », occupé par des questions de forme et – surtout – divisé. La cause de la division serait l'élection du comte Ráday comme député du comitat Pest. En fait, le gouvernement ne voulait pas valider l'élection de Ráday, élu par le comitat Pest, principal bastion de

⁷⁷⁶ Comme on a pu le voir, malgré que plus de la moitié des textes relatifs à un voyage en Hongrie se soient groupés en 1837, dans la suite, le sujet ne manque qu'en 1843 (et pendant les quatre premiers mois de 1848).

⁷⁷⁷ Cf. KOSÁRY, , p. 236-305.

l'opposition libérale⁷⁷⁸ ; la Chambre Basse y voyait une atteinte au droit des comitats d'élire leurs représentants. On rencontre dans ce texte des « termes techniques » spéciaux, comme les *grieffs* ou les *propositions royales* de grande importance pour quiconque voulait s'intéresser aux événements politiques de la Hongrie⁷⁷⁹. Le conflit austro-hongrois et les progrès du sentiment national hongrois apparaissent aussi :

*« Il règne une grande divergence d'opinions entre les deux Chambres des Etats au sujet de l'affaire du comte Raday. La Chambre des Députés a déclaré qu'elle ne se livrerait à l'examen des propositions du gouvernement qu'après que ce dernier aurait validé l'élection du comte. Les magnats, au contraire, soutiennent que les grieffs des Etats ne peuvent être pris en considération qu'après l'examen des propositions royales. Dans cet état des choses, il est probable qu'il y aura un échange très actif de notes entre les deux chambres formant les Etats. – Pendant que l'Empereur prononçait son discours d'ouverture, on prétend avoir entendu le cri : Pas en latin, mais en hongrois. »*⁷⁸⁰

Après cette première nouvelle, les informations sur la diète abondent jusqu'à la fin de l'année : sur les 32 textes relatifs à la Hongrie, 22 s'en occupent exclusivement. La fréquence des articles est encore plus impressionnante que leur nombre. (On sait que la répétitivité pouvait beaucoup aider le maintien d'un sujet au cœur de l'intérêt.) Parfois il ne passe que deux ou trois jours entre deux informations ; il arrive même des périodes où on en trouve jour après jour (même à l'intérieur du même numéro)⁷⁸¹. En s'approchant de la fin de l'année, les informations commencent à s'espacer de plus en plus ; mais un article paraît au moins tous les quinze jours.

Au début, les nouvelles retransmettent la même image que la première : la diète n'avance pas, l'attitude irresponsable de l'opposition libérale que (la sagesse du

⁷⁷⁸ Pour les prises de position et les activités du comitat Pest, voir les articles du *Journal des Débats*, relatifs au procès de Louis Kossuth pendant l'année 1837 ; 22 mai, 11 juin, 24 juillet, 23 août, 25 août, 23 décembre. Sur l'origine de « l'affaire Ráday », voir KONYI, Manó, *Deák Ferencz beszédei 1829-1841* (Les discours de Ferenc Deák), Budapest, 1903, p. 318.

⁷⁷⁹ Les *grieffs* (lat. *gravamen* dans le vocabulaire politique et juridique hongrois avant 1844) étaient en fait les mesures gouvernementales considérées comme portant atteinte aux intérêts de la noblesse hongroise (« la nation »). Selon le protocole classique (depuis le Moyen Age), la diète devait passer à leur étude après les propositions royales. Les grieffs figuraient dans les instructions données par les comitats à leurs députés à la diète. Voir à ce sujet P. Bán, t. 1, p. 273 et t. 2, p. 140. A la fin du XVIII^e siècle et à partir de 1825, la « politique des grieffs » (la réclamation de l'amélioration de la situation de la Hongrie) est devenue un des instruments utilisés pour contraindre le cabinet à des concessions. Le roi, père de la nation, devait « redresser », en principe, les « grieffs de la nation ». Alors, la « présentation des grieffs » est devenue un des actes principaux de la diète. Pour les *propositions royales*, voir plus haut, dans le texte.

⁷⁸⁰ *Journal des Débats*, 7 juillet 1839, p. 1 (nouvelles étrangères).

⁷⁸¹ Pour l'espacement de 2-3 jours, voir par ex. les numéros du 21, 23, 25, 26 et 29-30 juillet 1839. Pour les numéros contenant deux articles sur la diète hongroise, voir 24 septembre, 26 septembre et 8 octobre 1839.

gouvernement n'arrive pas à surmonter) empêche le travail. Les articles abondent dans la description des excès politiques ou physiques attribués à l'opposition. On peut y percevoir l'influence toute-puissante du cabinet de Vienne sur la presse (par la voie de la censure), destinée à ternir l'image des libéraux. On relate ainsi le 11 juillet (parmi les nouvelles étrangères) encore des « suites » de l'affaire Ráday, mais aussi d'un véritable bain de sang dans le sud du pays et des mesures prises par le gouvernement pour prévenir les événements semblables. On va jusqu'à préfigurer une rupture de la bourgeoisie avec le système parlementaire :

« Les travaux de la Diète n'avancent pas. Les séances sont presque exclusivement consacrées à l'affaire du comte Raday et à quelques autres griefs qui se renouvellent toujours. La seconde Chambre a déjà envoyé aux Magnats sa décision relativement à ce député qui n'a pas été agréé par le gouvernement ; mais elle n'a pas été accueillie parce qu'on l'a considérée comme illégale. Demain, la décision sera de nouveau communiquée aux magnats ; mais elle n'aura sans doute pas un meilleur sort. On demande aussi que la liberté de parler et d'écrire soit accordée avant que les propositions royales soient prises en considération. L'Opposition a commis les plus graves excès dans les comitats à l'occasion des élections. Dans celui de Tolna, les ennemis du candidat du gouvernement ont, après sa nomination, provoqué une rixe dans laquelle trente individus sont restés morts sur place. Dans le comitat de Barsch [Bars], on a mis le feu au château et à la ville de Maroch [Aranyosmarót ?], parce que l'administration avait, disait-on, favorisé l'élection du candidat du gouvernement. Des commissaires royaux ont été envoyés dans ces comitats pour procéder à une enquête. Pour éviter à l'avenir le retour de semblables excès, on a réuni des forces militaires imposantes, et hier et aujourd'hui un bataillon d'infanterie, deux escadrons de cavalerie et des canons sont portés par terre et par eau pour Szekszard, dans le comté de Tolna. Le corps des bourgeois de la ville de Pesth doit se réunir pour délibérer sur des mesures à prendre, dans le cas où l'on refuserait aux députés le droit de voter à la Diète. On croit que toutes les villes rappelleront leurs députés si on ne leur accorde pas voix délibérative. »⁷⁸²

⁷⁸² *Journal des Débats*, 11 juillet 1839, p. 1 (nouvelles étrangères). La nouvelle originelle datait de Presbourg, le 30 juin et a été publiée dans le *Correspondant de Nuremberg*. Tolna, comitat de Transdanubie, au sud de Buda ; Bars, comitat de la Haute-Hongrie, au nord-ouest de Buda (aujourd'hui en Slovaquie). Aranyosmarót était le chef-lieu du comitat Bars. Une autre lecture possible de Maroch serait Maros ; mais les villes dont le nom aurait pu commencer par Maros, se trouvaient en Transylvanie, alors que cette province avait une diète à part. Les localités dont le nom finit par Maros, n'étaient pas des villes. La troisième possibilité (peu probable) serait Máramarosziget, chef-lieu du comitat Máramaros (à l'est de la Hongrie, aujourd'hui à cheval entre la Roumanie

La suite des événements apparaît cinq jours plus tard, en tête de numéro. Il s'agit plutôt du rappel, avec un peu plus de détails, des « excès de Tolna ». La responsabilité de l'opposition est encore une fois mise en évidence. Toutefois le bilan est bien moins triste que d'après le texte précédent :

*« Les délibérations de la Diète roulent toujours sur la vérification des pouvoirs. On sait aussi que dans le comitat de Tolna une réélection a donné lieu, dans l'Hôtel de Ville, à des scènes de la plus haute gravité ; et l'Opposition a recours aux moyens les plus violents. Il y a un certain nombre de blessés. Le chef du comitat, comte Charles Esterhazy, a été obligé de prendre la fuite. Le comte Vay vient de se rendre à Tolna pour faire une enquête. »*⁷⁸³

Avant d'accuser précipitamment la propagande autrichienne, on ne doit pas exclure la possibilité selon laquelle le premier bilan était donné par le comte Esterházy, afin de justifier sa fuite.

Les travaux de la diète et les nouvelles continuent pendant plusieurs mois dans le sens et sur le ton qu'on vient de caractériser. Progressivement, l'évocation de la dissolution de la diète se fait place dans les textes ; à peine un mois après l'ouverture⁷⁸⁴. Impossible de trancher dans l'affaire Ráday, ni l'une ni l'autre des parties ne veut céder. Le 27 septembre, un article de huit lignes, traduit cette fois de la *Gazette d'Etat des Postes*, après avoir rendu compte des positions figées, remarque même malicieusement que « depuis trois mois on n'avait pas encore vu une séance favorable au gouvernement »⁷⁸⁵. Un seul événement, relevant entièrement du domaine du fait divers, mais relaté parmi les nouvelles politiques étrangères, réussit à interrompre la monotonie des articles sur la Hongrie. Le 3 août, pendant une séance où l'on discutait justement de l'affaire Ráday, une partie de la salle de la Chambre Basse (fréquemment visitée, on le

et l'Ukraine). *Le projet des bourgeois* : comme on se rappelle, les villes libres royales disposaient d'une seule voix délibérative à la diète. On peut voir dans cette allusion une tentative de démontrer que les villes, dont la population était majoritairement d'origine allemande, ne voulaient pas se joindre à la direction choisie par la noblesse hongroise libérale.

⁷⁸³ *Journal des Débats*, 16 juillet 1839, p. 1 (nouvelles étrangères). L'information originelle date de Presbourg, le 1^{er} juillet. La source n'est pas précisée. Les scènes devaient se dérouler dans l'Hôtel de Ville de Szekszárd, chef-lieu du comitat. Le « comte Vay » était sans doute le baron Miklós Vay (1802-1894), administrateur fidèle au cabinet de Vienne. Il occupait des postes de haute administration avant et après 1848-1849.

⁷⁸⁴ *Journal des Débats*, 21, 25, 26, 29-30 juillet, 13 et 27 août, 10, 24, 26 et 27 septembre 1839. Pour le contexte de la Diète, sa composition et les orientations politiques, voir *Mo. Tört.* 5/2, pp. 770-774.

⁷⁸⁵ *Journal des Débats*, 27 septembre 1839.

sait, par les voyageurs) s'est effondrée⁷⁸⁶. On ne revient guère sur cet événement après août 1839.

On doit noter que l'acharnement de l'opposition hongroise (que l'historiographie hongroise considère jusqu'à nos jours comme un des grands moments de l'histoire des diètes) avait un but précis que les journaux autrichiens avaient tout droit de taire. Les journaux font mention, il est vrai (mais d'une manière un peu confuse), de l'évocation des griefs et de la liberté de la parole, « droit ancestral » des nobles hongrois. Or, tous les accusés des procès politiques de 1837-1839 ont été arrêtés, jugés et emprisonnés (pas toujours dans cet ordre) pour leurs activités verbales ou d'écrivain pendant la diète de 1832-1836 et les diétines des comitats qui la suivaient. Ils étaient tous nobles : Lajos Kossuth, László Lovassy, Miklós Wesselényi... L'objectif de l'opposition était donc le « redressement » de ce grief, c'est-à-dire la reconnaissance par le gouvernement de l'injustice faite à Kossuth et les autres et leur libération. L'affaire Ráday (donc le blocage des activités de la diète) était un bon prétexte pour évoquer le principe de la liberté de la parole et revendiquer les libérations. Le conflit a fini par un compromis : Ráday a rendu de lui-même son mandat⁷⁸⁷.

La démission de Ráday a été relatée d'une manière indirecte par le *Journal des Débats* ; on ne précisait surtout pas le contexte. Dans l'article du 10 octobre, il s'agissait déjà de l'élection de son remplaçant. Tout s'est déroulé tranquillement, et le résultat devait être réconfortant pour le cabinet qui voyait dans tous les protestants hongrois autant de rebelles :

*« Par suite de la démission du comte Raday, député du comitat de Pesth, on a procédé hier à une nouvelle élection. Deux candidats étaient sur les rangs, un catholique et un protestant ; le premier l'a emporté. Aucun excès n'a été commis. »*⁷⁸⁸

Après ce moment (donc « le redressement des griefs ») on est témoin d'une véritable métamorphose. La diète semble changer de vitesse et s'occupe « enfin » de l'essentiel de son travail : la discussion des projets et propositions visant l'amélioration de la situation du pays. Ainsi on apprend dès le 8 octobre (deux textes ont paru sur la Hongrie dans le même numéro) qu'on discute sur la liberté de la presse, notamment

⁷⁸⁶ *Journal des Débats*, 18 et 23 août 1839.

⁷⁸⁷ Voir à ce sujet *Mo. Tört.* 5/2, pp. 775-777. Pour la question de la liberté de la parole à la diète de 1839-1840, voir *Deák Ferencz beszédei*, pp. 313-386.

⁷⁸⁸ *Journal des Débats*, 8 octobre 1839, p. 1 (nouvelles étrangères). La nouvelle était du 25 septembre 1839 (Pest) ; elle était d'abord publiée par la *Gazette d'Augsbourg*.

l'établissement d'un journal de la diète non censuré⁷⁸⁹. Dans la suite, les tentatives de modernisation sont déjà mises à l'avant de la scène. Tous les aspects de la modernisation sont sommairement évoqués ; l'accent paraît cependant être mis sur le juridique :

« Une lettre de Presbourg, publiée par la Gazette universelle de Leipsick, mande que la Chambre des Nonces a fait au gouvernement les propositions les plus favorables à l'industrie, la culture et le commerce de la Hongrie, et entre autres celles que les Hongrois qui ne sont pas nobles, jouissent désormais de l'habeas-corpus, privilège accordé jusqu'à présent seulement à la noblesse. »⁷⁹⁰

Outre sa valeur d'actualité, ce texte a fait aussi savoir aux lecteurs que la Hongrie était encore la terre d'une profonde inégalité devant la loi et que la société était dominée par la noblesse. Il transparaît en même temps la volonté de réaliser l'égalité devant la loi sans révolution.

Alors que vers la fin du mois d'octobre et en début de novembre on informait de nouveau les lecteurs des dissensions entre les deux chambres de la diète (la dissolution était de nouveau évoquée)⁷⁹¹, les réformes sont de retour le 21 novembre, en tête de numéro. Le roi se montre consentant en ce qui concerne l'usage officiel de la langue hongroise, les magnats dresseront désormais un procès-verbal de leurs séances (jusque-là, seules quelques lettres particulières gardèrent la trace des débats) ; et on peut déjà mentionner trois sujets destinés à un grand avenir. La sécurité du droit de propriété des paysans (des serfs), la solution du problème des mariages mixtes et la création d'une banque nationale ont été considérées comme autant de gages de la modernisation nationale. On pouvait donc attendre calmement la continuation des débats :

⁷⁸⁹ *Journal des Débats*, 8 octobre 1839, p. 1 (nouvelles étrangères). Cette nouvelle est aussi datée du 25 septembre, mais à Presbourg ; la source était le *Correspondant de Nuremberg*.)

⁷⁹⁰ *Journal des Débats*, 17 octobre 1839, p. 2 (faits divers). La date de l'information n'était pas précisée. *Leipsick*=Leipzig, ville d'Allemagne (Saxe). L'*habeas corpus* (cf. la loi anglaise de 1769) doit être aussi rapporté aux privilèges nobiliaires. Le noble hongrois devait être laissé en liberté jusqu'à sa condamnation par un tribunal, sauf en cas d'accusation de lèse-majesté. Lajos Kossuth a été par exemple arrêté en violant l'*habeas-corpus* nobiliaire ; ceci lui a rendu possible de discuter, pendant son procès, le caractère légal de celui-ci. (Il a prouvé que les chefs d'accusation évoqués contre lui ne répondaient pas aux critères du crime de lèse-majesté.) Cf. PAJKOSSY (ce volume contient toute la documentation du procès de Kossuth) ; POMPERY, Aurél, *Kossuth Lajos 1837/39-iki hűtlenségi perének története kapcsolatban Wesselényi Miklós báró hűtlenségi és az ifjak felségsértési perének történetével* (L'histoire du procès de haute trahison de Lajos Kossuth en 1837-1839, en rapport avec le procès de haute trahison du baron Miklós Wesselényi et avec le procès de lèse-majesté des Jeunes de la Diète), Budapest, 1913 ; *Mo. Tört* 5/2, pp. 764-765. L'initiative de la Chambre Basse pouvait aussi être un avertissement adressé à la Cour, en souvenir de la répression qui suivit la diète de 1832-1836. Elle s'inscrit d'autre part dans le programme de modernisation politique et sociale de l'opposition.

⁷⁹¹ *Journal des Débats*, 30 octobre et 6 novembre 1839.

« *La Diète marche rapidement. S. M. le roi a annoncé aux deux Chambres qu'elle ne ferait aucune difficulté de recevoir les messages qui lui seront adressés dans la langue nationale (hongroise), si les Chambres en font la demande par la voie de la représentation. La Chambre des Magnats a adopté, il y a quelques jours, le 5^e article de la loi urbariale (la loi qui concerne le droit de propriété des paysans) avec quelques modifications ; elle a de plus résolu de tenir un procès-verbal régulier imprimé de toutes les discussions, ce qui n'avait jamais eu lieu. Les Etats ont examiné récemment les questions religieuses dans le sens le plus libéral, entre autres celle des mariages mixtes. Prochainement ils s'occuperont de l'établissement d'une banque nationale.* »⁷⁹²

Quelques jours plus tard, une nouvelle crise parlementaire débutait. La diète arrivait en effet à la discussion d'une des principales demandes royales, le vote d'un nouveau contingent de recrues pour dix ans. L'opposition trouvait le moment propice à évoquer de nouveau les griefs, notamment les atteintes au privilège de la liberté de la parole :

« *Une nouvelle crise est survenue à la Diète de Hongrie au sujet de la discussion de la motion concernant le recrutement : l'Opposition a déclaré qu'elle ne passerait outre qu'après qu'on aurait accordé la liberté de la parole. Cette déclaration a passé à une majorité de 28 voix contre 23. Ainsi les travaux de la Diète se trouvent de nouveau interrompus.* »⁷⁹³

Derrière la question de la liberté de la parole, il se cachait de nouveau celle des prisonniers politiques. Alors Ferenc (François) Deák, le véritable chef de l'opposition a cherché un compromis « derrière les coulisses ». Finalement, contre un vote favorable en matière de recrues, le gouvernement a promis la mise en liberté des prisonniers politiques. La promesse a été tenue⁷⁹⁴.

Après ces problèmes d'ordre de politique intérieure, la diète s'occupait d'un sujet cher au public français contemporain : la Pologne⁷⁹⁵. On ne doit donc point s'étonner de ce que le *Journal des Débats* y consacre le seul article hongrois de décembre 1839. La

⁷⁹² *Journal des Débats*, 21 novembre 1839, p. 1. La date de l'information : Presbourg, 1^{er} novembre. La source n'est pas précisée. La Chambre des Magnats (à majorité conservatrice) va empêcher l'adoption de la loi sur la création de la banque nationale.

⁷⁹³ *Journal des Débats*, 26 novembre 1839, p. 1 (nouvelles étrangères ; tête de numéro). L'information est donnée sous le titre « *Autriche* », et sa source était la *Gazette d'Augsbourg*.

⁷⁹⁴ Voir *Mo. Tört.* 5/2, pp. 775-777. Sur le caractère et les activités politiques de Deák avant 1848, voir *ibid.*, pp. 777-779.

⁷⁹⁵ Voir à ce sujet KUK ; KOVACS, *passim*.

traditionnelle amitié entre Hongrois et Polonais, aussi qu'une volonté de se démarquer de « l'Autriche colonisatrice » s'y manifestent :

*« La Chambre des Députés commence à s'occuper des questions politiques qui intéressent l'étranger. Le député du comitat de Bihar a fait la motion de mettre la Pologne au rang des nations. Mais l'honorable membre n'a pas indiqué le moyen qu'il faudrait employer pour réaliser cette idée. Un autre député a proposé à la Chambre d'adresser une pétition à S. M. l'Empereur, pour le prier d'accorder un asile dans ce pays aux Polonais malheureux pour qu'ils puissent y exercer un métier. On a fait ensuite la motion de présenter cette affaire sous forme d'un grief ; mais la Chambre a préféré la soumettre au Roi sous forme de demande. »*⁷⁹⁶

Ainsi finit la chronique de la diète en 1839 selon le *Journal des Débats*. L'année suivante contraste avec elle ; seuls trois textes s'occupaient (sur huit pour l'ensemble des sujets hongrois) de la diète qui siégeait tout de même jusqu'à la mi-mai. Il est vrai, les deux premiers, parus le 1^{er} et le 10 avril (donc après plus de trois mois de silence à ce sujet), rendent compte d'un des chapitres des réformes hongroises : la tant attendue émancipation des Juifs. Une émancipation totale a été proposée par la Chambre Basse ; la noblesse libérale voulait d'une part rompre avec « l'héritage médiéval » (de la ségrégation des Juifs) et, reconnaissant leur importance dans la modernisation du pays, voulait leur assurer l'égalité des droits dans l'économie et dans la vie civile. Cette version figure dans le premier texte consacré par le *Journal des Débats* à la diète hongroise en 1840 :

« L'émancipation des juifs de la Hongrie, adoptée à l'unanimité par la Chambre des Etats et par celle des magnats de ce pays, est pleine et entière, et met ces israélites tout à fait sur le même pied que les chrétiens. Le projet de loi sur cette mesure est actuellement soumis à la sanction de l'Empereur, en sa qualité de Roi de Hongrie, et se compose de quatre articles dont voici la substance :

Art. 1^{er}. La religion judaïque est mise au nombre et au rang des autres cultes légalement reconnus en Hongrie ;

Art. 2. Les israélites hongrois jouiront de tous les droits qu'ont les chrétiens non nobles. Par conséquent, ils sont admissibles aux mêmes emplois que ceux-ci, sans en excepter les emplois et les grades militaires ;

⁷⁹⁶ *Journal des Débats*, 15 décembre 1839, p. 1 (nouvelles étrangères). L'information est datée du 30 novembre, à Presbourg ; elle a été d'abord donnée par le *Correspondant de Nuremberg*.

Art. 3. Les israélites hongrois, s'ils se distinguent par de grands mérites, pourront être anoblis ; et, dans ce cas, ils auront le même rang et les mêmes droits, privilèges et prérogatives que les nobles chrétiens ;

*Art. 4. Les avantages accordés par la présente loi aux israélites de la Hongrie sont étendus à ceux des pays dépendants de ce royaume, savoir : la Croatie, l'Esclavonie et la Dalmatie. »*⁷⁹⁷

Le deuxième article relate déjà uniquement de la seconde étape du vote de l'émancipation, lorsque la question était devant la chambre haute, qui a tout de même « modéré » l'émancipation :

*« La Chambre des Magnats vient d'adopter la proposition de la seconde Chambre d'émanciper les israélites, en la modifiant de la manière suivante : 1° la taxe de tolérance est supprimée ; 2° les israélites pourront à l'avenir exercer toute espèce d'industrie, acquérir des maisons, entrer dans des corporations ; ils ne pourront être exclus d'aucune ville. »*⁷⁹⁸

L'esprit libéral du texte ne peut point voiler la situation défavorable qu'avaient les Juifs de Hongrie avant 1840. Cela présentait un retard d'au moins un demi-siècle par rapport à l'Occident. La question juive a fait en 1840 son entrée sur la scène politique moderne en Hongrie ; elle y restera au long des années 1840 (jusqu'à 1848-1849), surtout en raison de l'opposition de la Cour.

Le troisième article informe d'une curieuse tentative « européenne » de la diète. Depuis le XVI^e siècle, des recrues hongroises ont été enrôlées dans l'armée impériale. La concours de la Hongrie est devenue indispensable pour l'armée à partir du XVIII^e siècle (notamment la Guerre de Successions d'Autriche, 1740-1748). Au XIX^e siècle, à côté du recrutement, les différents impôts militaires et le cantonnement des soldats dans les villages et les villes ont pesé lourdement sur la population civile, tandis que le rôle

⁷⁹⁷ *Journal des Débats*, 1^{er} avril 1840, p. 1 (nouvelles politiques). L'information est datée de Vienne, le 20 mars. La source n'était pas précisée.

⁷⁹⁸ *Journal des Débats*, 10 avril 1840, p. 1 (nouvelles politiques, tête de numéro). Date : Presbourg, 31 mars ; la source était la *Gazette des Postes de Francfort*. La taxe de tolérance devait être payée par les Juifs de Hongrie aux seigneurs pour l'exercice du culte, à partir du XVI^e siècle (début de l'intégration de la Hongrie dans l'Empire des Habsbourg). Le libre exercice de la religion juive a été autorisé par la loi VII de 1849. Pour l'histoire et le statut juridique des Juifs de Hongrie jusqu'à la fin de la Deuxième Guerre mondiale, voir P. Bán, t. 2, pp. 264-265. Sur les tentatives de la diète de 1839-1840, voir par ex. *Mo. Tört.* 5/2, pp. 779-781.

international de l'Autriche ne justifiait plus le maintien d'une armée nombreuse⁷⁹⁹. L'enrôlement des jeunes pour de longues années empêchait aussi la modernisation économique du pays, en le privant de travailleurs et de consommateurs. L'idée philanthropique d'un désarmement général a fourni un prétexte parfait à la diète hongrois – elle aurait pu ainsi justifier ses réticences devant le recrutement :

« Les Etats de Hongrie ont adressé à S. M. diverses représentations. On remarque le passage suivant dans celles concernant la levée de recrues demandée par S. M. :

'Les puissances européennes entretiennent, même au sein de la paix, des armées considérables, et chaque Etat est obligé de faire des efforts pénibles pour les imiter. Cet état de choses nous inspire des inquiétudes. Ce système est dangereux, en ce qu'il enlève chaque année des milliers de bras à l'industrie, absorbe les revenus publics, augmente les contributions et paralyse ainsi les bienfaits de la paix. Nous déclarons hautement que la Hongrie veut rester sur la défensive et jouir des douceurs de la paix. Nous prions en conséquence Votre Majesté de faire les démarches auprès des puissances européennes pour qu'un système général de désarmement soit introduit. ' »⁸⁰⁰

Dans le contexte de l'alourdissement de la crise d'Orient, ces phrases ont pu communiquer au public français le message selon lequel le pacifisme gagnant du terrain en Autriche-Hongrie, ce dernier empire ne serait pas à la hauteur des grandes puissances dans un conflit armé. Mais elles pouvaient aussi, la *Gazette d'Augsbourg* étant l'organe du cabinet de Vienne, être destinées à brouiller un peu les cartes dans le conflit.

Comme nous l'avons mentionné, la diète de 1839-1840 a fini par un compromis entre la Cour et l'opposition, compromis réalisé par l'entremise des « jeunes conservateurs », dont le chef était Aurél Dessewffy (1808-1842) fils du « vieux comte Dessewffy » évoqué par Thouvenel⁸⁰¹. La diète a voté l'impôt et les recrues, la Cour a adopté certaines réformes et libéré les prisonniers politiques. Une commission était encore élue par la diète afin d'élaborer les principes de la réforme juridique⁸⁰². De fait, cette réforme était déjà une exigence ancienne de la noblesse libérale ; elle la jugeait

⁷⁹⁹ Curieusement (mais, vu les difficultés budgétaires du gouvernement autrichien, d'une manière tout à fait justifié), les banquiers autrichiens et italiens ne prêtaient plus d'argent à Vienne pendant les années 1830-1840 que sous condition de ne pas participer aux conflits armés. Cf. *Mo. Tört.* 5/2, pp. 772-773.

⁸⁰⁰ *Journal des Débats*, 26 avril, p. 1 (nouvelles étrangères). Source : *Gazette d'Augsbourg*.

⁸⁰¹ Cf. *supra*.

⁸⁰² Deux autres commissions ont aussi été désignées, pour élaborer des projets sur la question militaire (cantonement) et la régulation du cours du Danube. Pour le bilan de la diète de 1839-1840, voir *Mo. Tört.* 5/2, pp. 779-784.

indispensable du point de la modernisation du pays. Pour cette raison, les voyageurs qui partaient à l'étranger après 1836, ont été aussi chargés, à l'image d'un Pulszky ou d'un Szemere⁸⁰³, de se renseigner sur les systèmes juridiques des différents pays. Le voyage de Bertalan Szemere, futur ministre de l'Intérieur et premier ministre en 1848-1849, était un véritable « tour européen des prisons », un peu à l'image de ceux réalisés par John Howard au XVIII^e siècle. Les récits de ces voyages ont été publiés au début des années 1840 ; mais leur contenu devait être connu pour les libéraux avant la parution. Entre les deux diètes, l'assemblée du comitat Szatmár a élaboré lui aussi douze points d'un programme libéral. Plusieurs de ces douze points étaient relatifs à la réforme juridique, et l'ont élevée au niveau du programme politique. Le dixième point réclamait par exemple une réforme des codes civil et pénal, l'égalité devant la loi et la création des jurys auprès des tribunaux. (Le onzième point exigeait la séparation des pouvoirs exécutif et judiciaire au niveau des comitats aussi.) Parallèlement, la commission spéciale, dominée par Ferenc Deák, a aussi terminé son travail. Elle a pris position contre la peine de mort, les punitions corporelles (notamment les coups de bâton), l'imposition d'une peine minimale et la justice seigneuriale. Les autres innovations seraient l'égalité devant la loi, la création des jurys et la réforme du système d'appels⁸⁰⁴.

Les travaux de la diète de 1843-1844 ont eu lieu en ce sens. Szemere a rédigé un nouveau *Code pénal* de 546 paragraphes, que la chambre basse ait déjà voté fin septembre 1843⁸⁰⁵. Le *Journal des Débats* tenait ses lecteurs au courant de ces événements qui avait déjà fait « bouger » l'opinion publique hongroise. Ainsi, les trois articles consacrés en 1843 à la Diète (sur un total de huit) s'occupent tous de la réforme de la justice. Le premier s'occupe d'un sujet « traditionnel », la censure dont la commission propose le maintien partiel⁸⁰⁶.

⁸⁰³ Cf. PULSZKY, Ferenc, *Életem és korom* (Ma vie et mon époque), 2 vol., Budapest, 1958 (surtout t. 1, pp. 121-143) ; SZEMERE, Bertalan, *Utazás külföldön* (Voyage à l'étranger), 2 vol., Buda, 1840.

⁸⁰⁴ Sur les douze points de Szatmár, voir *Mo. Tört.* 5/2, p. 858. Le comitat de Szatmár se trouvait dans l'est de la Hongrie. Aujourd'hui sa majorité appartient à la Roumanie. Pour le travail et les propositions de la commission de la réforme juridique, voir *Mo. Tört.* 5/2, pp. 883-886. Un des points du projet aurait exigé un rapport sur les conditions de détention (par le gouvernement) tous les trois ans. L'égalité devant la loi figurait parmi les propositions du comitat Pest aussi. Voir *ibid.*

⁸⁰⁵ La Chambre des Magnats va discuter le projet pendant un an, et le renverra le 18 septembre 1844 à la chambre basse en exigeant l'instauration des juridictions composées uniquement de juges au lieu des jurés. Cela aurait exigé la refonte totale du projet de réforme et signifiait son échec total. Voir à ce sujet *Mo. Tört.* 5/2, pp. 917-918.

⁸⁰⁶ *Journal des Débats*, 22 mars 1843, p. 1 (nouvelles étrangères, tête de numéro). L'information est datée du 8 mars, à Pest ; sa source était la *Gazette de Presbourg*. On se rappelle que la Diète commençait le 18 mai 1843.

Le deuxième texte, publié le 4 septembre 1843, nous apprend déjà que la diète ait pris la chose « au sérieux ». La généralisation de la justice séculière (et, avec elle, la destruction d'un des derniers privilèges féodaux) et « l'humanisation des peines », sujet cher aux philanthropes surtout au XVIII^e siècle (en Europe) et au XIX^e (en Hongrie), marqueraient un nouveau pas vers la réforme :

*« Notre diète générale continue à s'occuper de l'examen du nouveau Code pénal. Ses deux dernières séances, qui sont la 41^e et la 42^e de la session, ont été marquées par deux votes d'une haute importance. La Diète a adopté, à la presque unanimité des voix, un amendement qui, en matière criminelle, soumet les ecclésiastiques de toutes les communions chrétiennes aux tribunaux ordinaires, et elle a rejeté, à une très grande majorité, la peine de mort. Une commission a été chargée de lui proposer les pénalités qui pourraient la remplacer efficacement. »*⁸⁰⁷

Un mois et demi plus tard, le *Journal des Débats* publie, dans un long article (23 lignes) le projet de la nouvelle législation criminelle, plein « d'innovations ». Le texte met particulièrement l'accent sur six points : le caractère oral et public de la procédure, la nomination des juges d'instruction, la création des chambres de mises en accusation, le travail des accusateurs publics nommés par le gouvernement, l'inviolabilité du domicile et l'instauration de la mise en liberté sous caution. S'appuyant cette fois sur des « feuilles hongroises », il ne manque pourtant pas de remarquer que la composition des chambres de mises en accusation était l'objet d'un débat orageux menant jusqu'à deux duels ; ce qui en dit long sur l'importance du sujet⁸⁰⁸.

La nouvelle suivante était aussi relative à la réforme du système juridique. En février 1844, on s'occupait déjà de la question du jury, qu'on avait prévu d'installer en s'inspirant justement du « modèle français » :

« La discussion concernant l'introduction du jugement par jurés a continué dans la seconde Chambre des Etats. Une majorité de sept voix s'est prononcée en faveur de

Pour le contexte de politique intérieure (action gouvernementale, excès, question des nationalités, rôle de Kossuth), voir *Mo. Tört.* 5/2, pp. 887-900.

⁸⁰⁷ *Journal des Débats*, 4 septembre 1843, p. 3 (faits divers). L'information est datée du 21 août, à Presbourg. La source n'était pas précisée.

⁸⁰⁸ *Journal des Débats*, 17 octobre 1843, p. 1 (nouvelles étrangères, tête de numéro). Date de l'information : Presbourg, 4 octobre. Jusque-là, les procès des nobles se déroulaient sans séance orale ; les parties correspondaient entre elles. Le procès de Lajos Kossuth était un bon exemple de ce type de procédure. Voir par ex. POMPERY.

*l'institution du jury. La question de savoir si les personnes non nobles pourraient remplir les fonctions du juré a été résolue affirmativement. »*⁸⁰⁹

L'intérêt relativement soutenu du *Journal des Débats* à l'égard de la réforme du système pénal hongrois nous paraît inséparable des facteurs intérieurs à la France. Les recherches de Jacques-Guy Petit ont notamment démontré que la question de la réforme juridique (surtout au sujet des prisons) avait agité les esprits en France dès la fin des années 1810. Philanthropes et administrateurs restaient encore éveillés le long de la Restauration et de la Monarchie de Juillet, et des initiatives d'origines diverses se succédaient⁸¹⁰.

L'adoption, même partielle, de la réforme juridique aurait été un nouveau pas vers l'égalité devant la loi (ou même « dans la loi », si l'on regarde l'accès libre à la « fonction » du juré). Un nouveau pas a été aussi franchi sur le chemin menant à l'émancipation totale des Juifs de Hongrie. On apprend du numéro du 6 mars 1844 que la Diète leur accordait l'émancipation politique et le droit de bourgeoisie. Le comportement patriotique des Juifs expliquerait cette faveur. Le vote ne se passait pas sans difficultés ; les intérêts féodaux de certains groupes sociaux s'y faisaient encore sentir, démontrant les contrastes de cette Hongrie vivant à la fois dans le passé et l'avenir :

« Dans sa dernière séance, la Diète générale de la Hongrie a adopté presque sans discussion, et à la majorité de quarante-une voix contre huit, l'émancipation politique des juifs.

La Diète s'est ensuite occupée de la proposition d'accorder aux israélites le droit de bourgeoisie dans les villes, droit dont la jouissance est indispensable pour pouvoir être admis comme membre des corporations des arts et métiers. Plusieurs députés de villes s'y sont fortement opposés, en se fondant sur le préjudice qu'une telle mesure causerait aux artisans, qui ont formé des établissements sans compter sur la concurrence des israélites, parce que les lois actuellement en vigueur interdisent formellement à ceux-ci l'exercice de tout métier proprement dit ; mais l'assemblée, par vingt-sept voix contre vingt-deux, a adopté la proposition.

Ainsi, si les deux votes obtiennent la sanction royale, les juifs hongrois se trouveront complètement émancipés.

⁸⁰⁹ *Journal des Débats*, 7 février 1844. Sur les sources d'inspiration de la réforme, voir Mo. Tört 5/2, p. 883.

⁸¹⁰ Voir PETIT, pp. 183-248.

Ce qui a disposé la majorité de la Diète en faveur des israélites, ce sont les renseignements qui ont été pris par plusieurs députés sur l'état des juifs de notre pays, et qui ont constaté de la manière la plus évidente que les israélites hongrois se conduisent sous tous les rapports en bons patriotes, et qu'ils donnent à leurs enfants une éducation dirigée spécialement dans le but d'en faire d'utiles citoyens. »⁸¹¹

Le même sujet reviendra en début d'automne, dans le numéro du 23 septembre, où un entrefilet recense les séances des 5, 6, 7 et 9 septembre. La proposition précédente sur l'état des Israélites étant rejeté par le gouvernement (tout comme celle de 1840), la Diète se voyait obligée de la rejeter de sa part aussi. Le principal argument de l'explication, qui avait déjà été présent lors de la première discussion, était de retour. On ne voulait pas encore mettre les Juifs au « *même pied que les chrétiens non nobles* ». On a voté cependant (de nouveau) la suppression de l'impôt de tolérance et de protection. Les Juifs auraient acquis le droit de s'établir près des villes des mines (interdites jusque-là) et celui de posséder et de transférer des immeubles dans les villes royales. La Diète leur donnait accès à tous les métiers (même s'ils se faisaient aider d'ouvriers chrétiens) et aux professions libérales⁸¹². Faut-il dire que la proposition n'est pas devenue loi ? Ceci malgré la reprise de la question que le *Journal des Débats* apprenait aux lecteurs le 7 novembre 1844. D'après un nouveau texte, inséré cette fois parmi les faits divers, les Juifs de Hongrie ont même envoyé une délégation à Vienne pour appuyer la demande faite par la Diète dans sa proposition. L'article résumait en quelque sorte les initiatives de la diète par rapport au sujet. La responsabilité de la décision devait être désormais assumée par Vienne :

« Dans leur précédente session, les deux Chambres de la Diète générale du royaume de Hongrie adoptèrent un projet de loi qui accordait aux israélites la plupart des droits dont jouissent les indigènes non nobles, projet qui, comme on le sait, n'obtint pas la sanction royale.

⁸¹¹ *Journal des Débats*, 6 mars 1844, p. 2 (faits divers). L'information est datée de Presbourg, le 16 février. La source n'était pas précisée. Le comportement patriotique des Israélites de Hongrie s'est aussi manifesté en 1848-1849. Comme ils se sont distingués aux côtés des révolutionnaires hongrois, on leur imposa une taxe spéciale après l'échec de la guerre d'indépendance. Voir à ce sujet P. Bán, t. 2, pp. 264-265.

⁸¹² *Journal des Débats*, 23 septembre 1844, p. 2 (fait divers). L'information est datée de Presbourg, le 11 septembre. La source n'était pas précisée. L'*impôt de protection* était la somme due par les Israélites au seigneur sur les terres duquel ils s'établissaient. Sur les activités de la diète relatives à la « question juive » (mais aussi sur les autres sujets), voir *Mo. Tört.* 5/2, pp. 894-913.

Les Chambres hongroises venant maintenant de voter un autre projet de loi ayant pour objet : 1° de conférer aux juifs le droit d'habiter toutes les villes du royaume indistinctement et d'y exercer tous les métiers, et même quelques-unes des professions savantes ; 2° d'abolir la capitation spéciale qui leur est imposée en raison de leur culte ; les israélites hongrois ont envoyé une députation chargée de supplier l'Empereur, Roi de Hongrie, d'accorder sa sanction à cette mesure.

La députation, qui est composée du grand-rabbin de la Hongrie et de six honorables négociants de Presbourg, a déjà été reçue par le ministre de l'intérieur, M. le comte de Kollowrath, qui lui a promis de solliciter pour elle une audience particulière de S. M. I. »⁸¹³

Curieusement, l'émancipation des Juifs était la seule question suivie par le *Journal des Débats* de manière que les actions rétrogrades et la responsabilité de la Cour de Vienne y deviennent évidentes avec le temps.

Un mot mérite encore une attention particulière. La diète (et le journal) utilisait le terme « *indigène* » pour désigner les habitants chrétiens du Royaume de Hongrie. Cette expression, empruntée au vocabulaire juridique hongrois devait être appropriée à l'usage à l'époque, puisqu'une forte immigration juive a commencé au XIX^e siècle de Galicie (Pologne autrichienne) en direction de la Hongrie. Les personnes originaires de cette immigration donnaient déjà la majorité de la population juive de la Hongrie à la veille de la Révolution de 1848⁸¹⁴. Donc, pour le législateur hongrois de l'ère des réformes, les Juifs étaient des « immigrés », qu'il fallait assimiler (selon la doctrine libérale de l'époque), mais qu'il était aussi facile de distinguer de ceux qui habitaient le pays « depuis longtemps »).

Les articles publiés sur la diète de 1843-1844 dans le *Journal des Débats* correspondaient en grandes lignes à l'image d'une diète importante et « travailleuse », qui vit dans l'historiographie hongroise. La réunion des Orientaux ne pouvait cependant pas passer sans scandale. C'est du moins l'impression qu'on éprouve après la lecture d'un entrefilet attirant l'attention de nouveau aux conditions peu démocratiques dans lesquelles

⁸¹³ *Journal des Débats*, 7 novembre 1844, p. 2. L'information est datée de Vienne (Autriche), le 25 octobre. La source n'était pas précisée (« on écrit de Vienne... »).

⁸¹⁴ Une communauté juive existait en Hongrie dès la fin de l'Antiquité. D'ailleurs, les Hongrois, pendant leur migration vers l'ouest, étaient en contact avec la religion juive, puisque l'Empire khazar de la région du Caucase, dont ils étaient les vassaux, suivait cette confession pendant longtemps. Voir à ce sujet CSERNUS - KOROMPAY, pp. 442-443.

se déroulent les élections en Hongrie. La scène relatée n'est pas sans rappeler celles publiées dans les journaux allemands en 1839 :

*« La veille de l'élection d'un député le sang a coulé dans notre ville [Presbourg]. Une société composée de plusieurs gentilshommes de Szalonta s'est précipitée sur les nobles de Burod, qui présentaient pour candidat M. Michel de Dobozy ; ces derniers subirent les mauvais traitements de ces forcenés. Plusieurs personnes furent blessées et transportées à l'hôpital. Il a fallu avoir recours à l'intervention de la force armée pour rétablir l'ordre. Le lendemain, plus de quatre mille électeurs se trouvaient réunis devant la maison du comitat. Cette foule ne se dispersa que lorsque les scrutateurs eurent commencé leurs opérations. Deux personnes sont déjà mortes des suites de leurs blessures. »*⁸¹⁵

Un seul élément change cependant par rapport à 1839 : l'opposition libérale n'est plus culpabilisée du nouveau bain de sang.

Selon un autre texte figurant parmi les faits divers le 29 août 1844. « *Jozipovich, landgrave de Turopolya* » (comitat de Zágráb, en Croatie) appelait, en pleine discussion sur « un objet d'assez peu d'importance », à l'insurrection, en jugeant que le gouvernement ne voulait pas les aider. Cette scène scandaleuse devait remplir d'horreur tous les partisans de l'ordre. Heureusement, le président de la séance agissait vite et fort opportunément. Il a envoyé à Vienne le procès verbal dressé sur-le-champ ; et on pouvait déjà s'attendre à l'arrestation du rebelle⁸¹⁶. (La liberté de la parole à la diète n'était pas appliquée au cas où l'on appelait à commettre des crimes.) Ce texte, qui ne présente aucun lien avec les autres relatant les activités de la diète pouvait suggérer deux idées. D'abord celle d'une assemblée parlementaire désordonnée avec des Hongrois un peu trop véhéments, donnant accès à tous les excès ; puis celle d'une forte contradiction entre le gouvernement de Vienne et la chambre basse de la diète. Dans le premier cas, il satisfaisait le goût de l'horreur ; dans le deuxième, un appétit de connaître les autres pays. Cependant, sa publication parmi les faits divers nous pousse à accepter la première version.

⁸¹⁵ *Journal des Débats*, 7 juin 1844, p. 2 (faits divers). L'information est datée de Presbourg, le 24 mai. La source n'était pas précisée (« on écrit de... »). La diète était déjà ouverte depuis plus d'un an (le 18 mai 1843). La ville de (Nagy)szalonta se trouvait à l'époque à une distance de quatre jours de Presbourg, dans le comitat Arad (est de la Hongrie). On n' a pas retrouvé le toponyme *Burod* dans les dictionnaires hongrois.

⁸¹⁶ *Journal des Débats*, 29 août 1844, p. 2. Date de l'information : Presbourg, le 14 août. La source n'était pas précisée (« on écrit de... »).

Le troisième scandale qui aurait pu être lié à la diète se passait, à vrai dire, à sa marge. Un duel avait eu lieu entre deux aristocrates de la Chambre des Magnats, les comtes Batthyány et Zichy. La raison aurait été une objection faite au sujet de l'*Association de la Jeune-Hongrie* (mentionnée déjà par Cyprien Robert), qui avait été créée justement à cause de la résistance du gouvernement aux propositions d'une réforme douanière⁸¹⁷. L'article, traduit de la *Gazette d'Augsbourg*, essaie de ridiculiser l'association, à la manière de Metternich (condamnation unilatérale en évoquant d'autres possibilités, sans jamais les préciser). Ce « duel politique » serait aussi voué à condamner ses moyens. Ainsi, le fait divers même donne seulement le cadre de l'article – l'essentiel est la critique de l'initiative hongroise. Les dernières phrases rapprochent un peu l'action politique des actes criminels :

« On nous écrit de Presbourg qu'un duel a eu lieu récemment entre le comte Bathiany et le comte Zichy, dans lequel le premier a reçu un coup de sabre sur le nez. Le comte Zichy avait fait au comte Bathiany des objections sur les mesures adoptées par l'Association de la Jeune-Hongrie pour assurer la consommation exclusive des produits hongrois. Le comte, irrité de ces objections, a provoqué son adversaire en duel. Nous croyons que les intentions de l'Association peuvent être louables, mais il y a au fond de son projet une exagération qui le rend complètement ridicule. Il est certain que le devoir de tout patriote hongrois est de travailler au développement de l'industrie de son pays ; mais il est des moyens d'atteindre ce but qui sont plus praticables et plus raisonnables que ceux que prétend employer l'Association de la Jeune-Hongrie.

*Par suite de sa rencontre avec le comte Bathiany, le comte Zichy a reçu deux nouvelles provocations des comtes Telek et Pannandi. On espère que la police saura adopter les mesures nécessaires pour empêcher ces rencontres. »*⁸¹⁸

⁸¹⁷ C. Robert a désigné cette association protectionniste sous le nom de *Société de protection*, traduction littérale du terme hongrois *Védégylet*. Voir *supra*.

⁸¹⁸ *Journal des Débats*, 1^{er} novembre 1844, p. 2. L'information n'était pas datée. Le « comte Bathiany » : Lajos Batthyány. Homme d'Etat hongrois (1806-1849). Grand aristocrate, il était le chef de l'opposition libérale à la Chambre des Magnats lors des diètes de 1843-1844 et 1847-1848. En mars 1848, il est devenu le chef du premier gouvernement hongrois responsable. Il a démissionné en automne 1848, à la nouvelle de l'invasion militaire contre la Hongrie. Emprisonné par les Autrichiens dès le 1^{er} janvier 1849, il a été condamné à mort et fusillé le 6 octobre 1849. Sa femme était une comtesse Zichy. Le « comte Zichy » : Ödön Zichy. Administrateur hongrois (1809-1848). Aristocrate aulique. Responsable du comitat Fejér, il restait fidèle à la Cour après la révolution de mars 1848. Arrêté par l'armée hongroise en début d'automne, il a été exécuté le 30 septembre 1848. Le « comte Telek » : László Teleki. Homme politique et écrivain hongrois (1809-1861). Un des chefs de l'opposition à la Chambre des Magnats lors de la diète de 1843-1844, il a été élu en 1844 vice-président de la Société de protection. Député à l'Assemblée nationale en 1848, il été envoyé à Paris comme ambassadeur. Resté en France après la défaite, il déployait une importante activité journalistique pour la cause hongroise. Arrêté à Dresde en

La rapidité de l'information confirme aussi la thèse selon laquelle il s'agissait d'une pure opération de propagande autrichienne. L'association n'était fondée que le 6 octobre. En tenant compte d'un délai général de quinze-vingt jours entre la naissance d'une information et sa publication dans le *Journal des Débats*, la *Gazette d'Augsbourg* a condamné les moyens employés par l'association tout au plus huit jours après la fondation de celle-ci (alors que la nouvelle venait d'arriver dans les villes de l'est de la Hongrie).

Le dernier article publié sur la diète de 1843-1844 relève aussi, on le sait bien, de la propagande impériale. Cyprien Robert en a déjà fait mention en 1845. Il s'agit bien de la clôture de la diète, lorsque l'archiduc Charles, venu prier les Etats hongrois de voter l'impôt, a été accueilli par les huées de l'opposition, et un refus. Sur ce, il a rapidement clos la diète. Les organes officieux du cabinet ont pu cependant (au prix de mensonges) transformer la défaite en victoire. L'image qui parvenait aux lecteurs du *Journal des Débats* était celle d'un pays féodal entièrement dévoué à son souverain. Le message était clair ; Vienne voulait de nouveau manifester à l'étranger la solidité du pouvoir :

*« Le 10 novembre, l'archiduc Charles a prononcé au nom de l'Empereur d'Autriche la clôture de la Diète de Hongrie suivant les formalités d'usage. A son entrée dans la salle, le commissaire royal a été accueilli par d'unanimes applaudissements, et le palatin lui a adressé un discours. L'archiduc, après avoir remis au palatin les lois sanctionnées par l'Empereur, a quitté la salle. Il a ensuite été donné lecture des lois sanctionnées par l'Empereur. Les nouveaux gardiens de la Couronne ont prêté serment. »*⁸¹⁹

Cette image ne pouvait plus au cours de la prochaine année de diète, en 1847. La diète de 1847-1848, dernière avant la révolution, compte déjà parmi les plus relatées. Pour la seule année de 1847, seize articles (sur trente-cinq) en parlent, alors qu'elle n'était ouverte que le 11 novembre. C'était aussi la diète la plus préparée du point de vue journalistique. Des articles ont commencé à paraître dans le *Journal des Débats* à son sujet dès la fin de l'été ; et ils allaient de plus en plus à fond. Le 29 août 1847 les obstacles d'un véritable commerce des terres en Hongrie sont évoqués parmi les faits divers. On y

1860, il a été condamné à mort, puis gracié et libéré sous condition de ne pas quitter le territoire de l'Empire et de rompre tout contact avec les ennemis étrangers de l'Autriche. Une des figures de proue de la diète de 1861, des rumeurs sur sa trahison (répandues par le cabinet de Vienne) ont provoqué son suicide.

⁸¹⁹ *Journal des Débats*, 22 novembre 1844, p. 1 (faits divers). L'information n'était pas datée. La source était la *Gazette d'Augsbourg*. Au sujet des treize lois sanctionnées par le roi en 1843-1844, voir *Mo. Tört.* 5/2, pp. 913-914.

fait mention de la date de l'ouverture de la diète et – surtout - de son devoir. L'abolition d'une ancienne loi sur l'achat des terres qui les dévalorise. Une personne pouvait toujours reprendre une terre pour le même prix que son ancêtre l'avait vendue autrefois. L'explication de cette mesure est proche de celles qu'utilisait le maréchal Marmont dans ses démonstrations sociologiques : les guerres turques ont tellement dévalorisé les terres, qu'elles n'avaient plus de prix à l'époque. (Il était aussi inimaginable que leur prix monte un jour.) Et, en vertu de la « constitution » hongroise, on devait respecter les plus anciennes lois aussi⁸²⁰. Une telle proposition ne pouvait venir que de l'opposition libérale qui, ayant déjà réalisé le droit de propriété des non nobles, voulait aussi créer un marché de l'immobilier. L'origine de l'information confirme cette supposition - et en même temps un changement. Elle était écrite de Pest, le centre économique du pays ; mais aussi le centre des libéraux.

La prochaine information concernant la diète venait aussi de Pest. Et le grand journal conservateur de la France relatait les instructions que le comitat de Pest, centre de l'opposition libérale, donnait à ses députés à la diète. Les instructions contiennent en effet tout un programme de modernisation politique, juridique et économique ; elles visent, en fait, la création d'un Etat de droit et d'un système économique capitaliste. Le public du journal pouvait se rendre compte qu'en Hongrie les forces progressistes exigent des droits et institutions qui existent déjà en France. Cette fois la référence française était aussi clairement mentionnée :

« Les instructions que l'assemblée du comitat de Pesth vient de donner à ses députés à la prochaine Diète générale ont été publiées. On y remarque que ce comitat demande, entre autres choses, 1° la complète égalité de tous les citoyens devant la loi, la publicité et l'oralité des débats judiciaires, et le jugement par jury dans toutes les affaires criminelles, sans en excepter celles des délits politiques ; 2° la création d'une Cour de cassation à l'instar de celle de la France ; 3° l'abolition des corvées et de tous les impôts en nature, lesquels seraient remplacés par des contributions en numéraire ; l'établissement d'une Banque générale destinée à venir en aide au commerce et à l'industrie ; 5° le droit pour chaque commune de paysans de se faire représenter par deux députés dans l'assemblée du comitat dont elle fait partie. »

⁸²⁰ *Journal des Débats*, 29 août 1847, p. 2. L'information est datée de Pest, le 15 août. La source n'était pas précisée (« on écrit de... »).

*La proposition de cette dernière demande a été d'abord fortement combattue par les prélats du comitat de Pesth ; mais sur les observations énergiques du célèbre écrivain M. le baron Joseph de Coetvoer [Eötvös], ils ont fini par y accéder. »*⁸²¹

Les nouvelles suivantes sont toutes relatives à l'ouverture de la diète. Prévues pour le 7 novembre, elle serait liée à un événement très important : l'inauguration du chemin de fer de Vienne à Presbourg⁸²². Cinq jours plus tard, on relate déjà de l'ajournement de la diète au 12 novembre. On ne précise pourtant pas s'il s'agissait du retard de la construction de la ligne ou d'une « légère indisposition » de Ferdinand V⁸²³. Le 20 novembre, un article assez long relate les détails de l'ouverture, avec l'élection (par acclamation) de l'archiduc Etienne à la fonction du palatin⁸²⁴. Le lendemain, on pouvait lire de nouveau de l'ouverture - et des traditions propositions royales ; assez proches, en apparence, des exigences traditionnelles de l'opposition :

*« Les propositions du gouvernement présentées aux délibérations de la Diète qui vient de s'ouvrir sont au nombre de onze. De ce nombre il y en a qui sont d'une grande importance ; ce sont : la suppression de la ligne de douane entre la Hongrie et les Etats héréditaires autrichiens ; le rachat des charges qui grèvent les propriétés rurales ; la modification du droit de suffrage pour les élections à la Diète ; le projet d'un Code pénal et une loi sur l'administration des villes. »*⁸²⁵

On ne doit pas oublier que la présentation de l'autre programme a précédé de deux mois celle-ci. Ceux qui lisaient le *Journal des Débats* depuis des années, pouvaient aussi se rendre compte que le cabinet de Vienne reprenait justement les sujets qu'il avait rejetés en 1844.

⁸²¹ *Journal des Débats*, 24 septembre 1847, p. 2 (faits divers). L'information est datée de Pest, le 11 septembre. La source n'était pas précisée (« on écrit de... »). József Eötvös, homme d'Etat et écrivain (1813-1871). Participant à toutes les diètes à partir de 1832, il est devenu un des chefs de l'opposition à la Chambre des Magnats. Après des voyages en Europe, il a collaboré aussi à l'élaboration de la réforme juridique (émancipation des Juifs, amélioration des conditions de détention, nouveau Code pénal). En mars 1848, il a été nommé ministre des Cultes et de l'Instruction publique. Démissionnaire en septembre 1848, il s'est enfui à l'étranger. De retour en Hongrie après la défaite de 1849, il est devenu de nouveau ministre des Cultes et de l'Instruction publique en 1867.

⁸²² *Journal des Débats*, 6 novembre 1847, p. 2 (faits divers). L'information est datée de Vienne, le 30 octobre. La source n'était pas précisée (« on écrit de... »).

⁸²³ *Journal des Débats*, 11 novembre 1847, p. 3 (faits divers). L'information est datée de Vienne, le 5 novembre. La source n'était pas précisée (« on écrit de... »).

⁸²⁴ *Journal des Débats*, 20 novembre 1847, pp. 1-2 (faits divers). L'information était datée de Presbourg, le 12 novembre. La source était *Gazette universelle de Prusse*. L'archiduc Etienne de Habsbourg était le fils de l'archiduc Joseph, ancien palatin. Il a été déjà élu *comes* du comitat Pest. Voir à ce propos le *Journal des Débats*, 27 octobre 1847, pp. 1-2.

⁸²⁵ *Journal des Débats*, 21 novembre 1847, p. 3 (faits divers). L'information est datée de Presbourg, le 12 novembre. La source n'était pas précisée (« on écrit de... »).

La première véritable nouvelle sur les débats est cependant relative à un autre sujet, qui était aussi une vieille revendication de l'opposition. La question de la censure était réconfortante pour les partisans de « l'ordre et liberté », puisque la censure préalable était depuis longtemps abolie en France. Apparemment, tous les Hongrois étaient conscients de ce « déficit démocratique », et d'accord (pour la première fois) de supprimer la censure impériale :

*« A la Diète de Hongrie, la Chambre des Etats a résolu de former une commission pour s'occuper de l'élaboration d'un projet de loi sur la presse. Tous les orateurs, y compris ceux des rangs conservateurs, de même que les députés ecclésiastiques, se sont prononcés en faveur du système répressif et de l'abolition de la censure. »*⁸²⁶

Mais, dans la suite, la Diète a passé de nouveau à la discussion des propositions... du comitat Pest. Un des points cruciaux de ce programme était l'égalité devant le fisc, c'est-à-dire l'abolition du plus important privilège de la noblesse, tant maudit déjà par les voyageurs. La première institution de l'autonomie hongroise étant le système des comitats (nobiliaires), leur subvention devait être la première affaire commune. L'*impôt domestical*, payé jusqu-là uniquement par les non nobles a percé le deuxième trou sur le mur des privilèges, après le péage à payer sur le pont fixe de Pest-Buda. Il était peu probable que l'impôt de guerre, servant à financer l'armée autrichienne puisse avoir le même sort. Par contre, l'établissement du trésor public, autre revendication des comitats libéraux, a rencontré un accueil unanime :

*« Aujourd'hui, dans la Chambre des Magnats, une grande majorité s'est prononcée pour une participation égale de la noblesse à l'impôt domestical (consacré aux dépenses intérieures [du comitat]). La même proposition, pour l'impôt de guerre, est restée en minorité. D'un autre côté, on a résolu presque à l'unanimité d'établir une caisse générale pour couvrir les dépenses publiques auxquelles tous les habitants de la Hongrie devront contribuer. »*⁸²⁷

Nous sommes à peine trois semaines après la nouvelle de l'ouverture de la Diète. Les nouvelles relatives au travail de législateur de la Diète affluent ; rien à voir avec les casse-tête de 1839-1840 ou de 1843-1844.

⁸²⁶ *Journal des Débats*, 25 novembre 1847, p. 3 (faits divers). Date de l'information : 20 novembre. (!) La source était la *Gazette d'Augsbourg*.

⁸²⁷ *Journal des Débats*, 9 décembre 1847, p. 2 (faits divers). L'information était datée de Presbourg, le 30 novembre. La source n'était pas précisée (« on écrit de... »).

Même au cas où les « griefs » revenaient sur le devant de la scène (en début décembre sur les pages du *Journal des Débats*), leur mention était déjà liée à de luttes politiques menées pour des buts bien précis. Pour la première fois, on évoque le caractère nuisant de la politique de la Cour de Vienne, et le nom de Lajos Kossuth comme principal orateur de l'opposition. Si on rappelle les textes relatifs aux griefs de 1839-1840 par exemple, on aura l'impression que les libéraux ne les évoquaient que pour freiner le travail. Cette fois, ce n'est plus le cas – la tenue annuelle d'une diète à Pest figure par exemple dans le programme de l'opposition. L'apparition tardive de Kossuth à la diète est due à des raisons tout à fait pratiques. En 1839-1840, il était en prison, et en 1843-1844 la noblesse moyenne pouvait encore empêcher son élection. (Il était considéré par certains comme « parvenu ».) Face à Kossuth, l'ancien grand réformateur, le comte István Széchenyi apparaît comme « chef des rétrogrades » (avec les mots du *Journal des Débats*)⁸²⁸. Leur « duel » à la chambre basse peut être considérée comme le point culminant du débat Széchenyi-Kossuth durant le long des années 1840⁸²⁹.

Le numéro du 12 décembre va jusqu'à publier dans son intégralité (une centaine de lignes !) l'adresse envoyée par la chambre basse au roi par l'intermédiaire de la Chambre des Magnats. On y rappelle au roi que son gouvernement ait violé les lois sur l'autonomie hongroise, les intérêts du pays étaient subordonnés à ceux des provinces héréditaires (l'actuelle Autriche) ; et on insiste que la solution serait une diète régulière à Pest⁸³⁰. Ce message, rédigé par Lajos Kossuth, a signifié la victoire de son aile. Celle-ci obtenait encore un résultat, sous les yeux des lecteurs français. Le même numéro relate l'adoption du projet de Kossuth relatif à l'impôt foncier et la caisse nationale (le trésor). Il y apparaît déjà le principe selon lequel la gestion des revenus serait le premier pas sur le chemin menant à la rupture avec l'Autriche :

⁸²⁸ *Journal des Débats*, 2 décembre 1847, p 2 (faits divers). L'information était datée de Presbourg, le 21 novembre. La source était la *Gazette de Breslau*.

⁸²⁹ « Duel parlementaire » : *Journal des Débats*, 2 décembre, 6 décembre et 7 décembre 1847. Le débat Széchenyi-Kossuth était en fait l'opposition de deux conceptions de modernisation ; l'une par la conservation de la dominance économique et politique des grands propriétaires (Széchenyi), l'autre par la redistribution des rôles économiques et politiques. L'isolement de Széchenyi parmi les réformateurs le rapprochait finalement au gouvernement. En 1847, il était déjà un haut fonctionnaire gouvernemental. Grand aristocrate, à l'origine membre de la chambre haute, il s'est d'abord présenté aux élections du comitat Sopron, afin de pouvoir combattre Kossuth à la chambre basse comme député. Battu, il s'est fait finalement élire dans le comitat Moson. (Les deux dans le nord-ouest de la Hongrie). Voir *Mo. Tört.* 5/2, pp. 878-881 (débat Széchenyi-Kossuth), 881-883 (rapprochement de Széchenyi du gouvernement), 1204-1208 (préparatifs de la diète de 1847-1848).

⁸³⁰ *Journal des Débats*, 12 décembre 1847, p. 1 (nouvelles étrangères). L'information est datée de Presbourg, le 1^{er} décembre. La source était la *Gazette de Presbourg*.

« *La Chambre des Députés a repris la question concernant l'impôt. M. Kossuth a développé dans un discours remarquable le principe de l'égalité répartition afin d'unir les intérêts du peuple à ceux de la noblesse. L'orateur a proposé à la Chambre de décider que la noblesse paierait la moitié de l'impôt foncier (1 million 500,000 florins), et en outre annuellement une somme égale à la caisse nationale qui doit être établie pour les besoins généraux du pays. Il désire que les autres ressources de la caisse nationale soient assignées sur des contributions indirectes ; il engage la commission de la Chambre à examiner les deux points, et à ne pas perdre de vue que la Diète seule aura le contrôle et l'administration de la caisse nationale. Cette motion du comitat de Pesth a été adoptée à l'unanimité par la Chambre des Députés. Aujourd'hui la Chambre des Magnats a tenu sa première séance pour s'occuper des affaires politiques. La séance a été de courte durée.* »⁸³¹

L'offensive de l'opposition continuait. Le 3 décembre Gabriel (Gábor) Lónyai a procédé à présenter la proposition sur le rachat des corvées, donc la fin du servage, un des piliers du système féodal et obstacle énorme devant la modernisation. Ce sujet est aussi longuement relaté par le *Journal des Débats*, sous forme d'un résumé des interventions. Tous les intervenants dans le débat (Gábor Lónyai, Menyhért Lónyai, Lajos Kossuth, Szentiványi se seraient prononcés pour le rachat immédiat des corvées⁸³².

Le *Journal des Débats* a eu beau relater les victoires de l'opposition à la Diète, quelques jours plus tard il devait communiquer une nouvelle du sens opposé, en matière de présentation des griefs. Entre temps, le message de la chambre basse est arrivé à celle des Magnats. Ici, les partisans du gouvernement ont réussi à faire renvoyer les griefs aux députés :

« *Après une discussion qui a duré six jours, la Chambre des Magnats a décidé, à la majorité de 96 voix contre 50, qu'on retrancherait de l'Adresse votée par la Chambre des Etats (députés) tous les paragraphes relatifs aux griefs qui n'auraient pas encore été*

⁸³¹ *Journal des Débats*, 12 décembre 1847, p. 2 (faits divers). L'information est datée de Presbourg, le 2 décembre. La source n'était pas précisée (« on écrit de... »). Voir à sujet (et au sujet du message) *Mo. Tört.* 5/2, pp. 1210-1212.

⁸³² *Journal des Débats*, 15 décembre 1847, p. 1 (nouvelles étrangères). L'information est datée de Presbourg, le 3 décembre. La source était la *Gazette d'Augsbourg*. Menyhért Lónyai, comte, homme d'Etat (1822-1884). Député du comitat Bereg (est de la Hongrie) à la diète de 1843-1844, il était des centralistes pendant les années 1840. En 1847, il rallia les opinions de Széchenyi, et critiqua les conceptions financières de Kossuth. Secrétaire d'Etat aux Finances dans le gouvernement Szemere (1849), il a dû quitter la Hongrie après la défaite. Gracié dès 1850, il est rentré et se consacrait à des activités d'économiste. Conseiller de Deák et d'Andrássy pendant les années 1860, il

soumis à la discussion et sur lesquels, par conséquent, la Diète n'a pas encore pu formuler une décision dûment motivée. »⁸³³

De quel grief s'agissait-il en effet ? Nous rencontrons ici le même problème qu'en 1839. Se contentant de la traduction des articles parus dans les journaux allemands, le *Journal des Débats* n'avance pas jusqu'au fond des choses – l'insistance sur les griefs peut donc apparaître comme un signe de l'immobilisme « à la hongroise ». Pour cette raison, il fallait attendre jusqu'au 11 février (donc presque deux mois) pour en apprendre le contenu - d'une résolution royale publiée par la *Gazette universelle de Prusse*. Il s'agissait bien du *système des administrateurs*, ces hauts fonctionnaires placés à la tête des comitats à l'époque de la contre-attaque du cabinet après la diète de 1843-1844. Ce système, réalisé dans l'esprit d'un absolutisme centralisateur tardif, a empêché le fonctionnement des comitats comme institutions de l'autonomie hongroise. Donc ces griefs concernaient justement les rapports entre la Hongrie et l'Autriche.⁸³⁴

Entre temps, la machine législative hongroise marchait à plein. Le 27 décembre 1847, on pouvait lire du débat sur la censure qui ait eu lieu devant la Chambre des Magnats, et où l'on a recommandé aux prélats de suivre l'exemple du pape. La réponse de l'évêque Lonovics a été entièrement reproduite, sans qu'on ait pu connaître le résultat du débat. Nous croyons avoir affaire ici à une tentative de valoriser les talents oratoires, dont on a déjà parlé à propos de la reproduction des débats parlementaires dans les journaux⁸³⁵.

Deux résultats de la diète hongroise figurent encore dans le *Journal des Débats* avant la révolution de février 1848. La Chambre des Magnats a adopté aussi l'égalité devant l'impôt⁸³⁶, tandis que les députés ont voté une loi sur la naturalisation, tant attendue pour les importations des capitaux⁸³⁷. Après cela, on devait attendre plus d'un mois pour une nouvelle information sur la Hongrie. Cet intervalle, par rapport à la fréquence générale pendant les dernières années s'explique par une raison très simple : le

est devenu ministre des Finances en 1867 et premier ministre en 1871-1872. Le rachat obligatoire des corvées sera adopté par la chambre basse le 6 décembre 1847. Cf. *Mo. Tört.* 5/2, p. 1212.

⁸³³ *Journal des Débats*, 23 décembre 1847, p. 2 (faits divers). L'information est datée de Presbourg, le 11 décembre. La source n'était pas précisée (« on écrit de... »).

⁸³⁴ *Journal des Débats*, 11 février 1848, p. 1 (nouvelles étrangères). L'information est datée de Presbourg, le 2 janvier.

⁸³⁵ *Journal des Débats*, 27 décembre 1847, p. 1 (nouvelles étrangères). L'information est datée de Presbourg, le 16 décembre. La source n'était pas précisée.

⁸³⁶ *Journal des Débats*, 26 janvier 1848, p. 1 (faits divers). L'information est datée de Presbourg, le 17 janvier. La source n'était pas précisée (« on écrit de... »).

⁸³⁷ *Journal des Débats*, 14 février 1848, p. 1 (nouvelles internationales). L'information est datée de Presbourg, le 31 janvier. La source n'était pas précisée.

Journal des Débats devait être préoccupé par les événements nationaux. Dans le nouveau contexte des révolutions en Europe, avec le déclin de l'Autriche, la diète hongroise semblait aussi perdre de son importance. Après la mi-mars, on était cependant témoin d'une ranimation de l'intérêt envers l'Europe centrale. Déjà cinq textes ont paru en trois semaines sur la Hongrie, et chacun en relation avec la diète. Dans un *Journal des Débats* transformé, d'un aspect et d'un ton différents, les nouvelles hongroises se perdent tout de même parmi les très nombreux articles sur les pays étrangers.

Un signe des changements ne pouvait pas passer inaperçu. C'était la baisse du décalage entre la date de l'information et sa publication dans le *Journal des Débats*. On peut y voir le résultat du découragement de la censure et de l'amélioration des réseaux de communication en Europe. Ainsi, au lieu des quinze jours habituels, le public pouvait lire certaines nouvelles de Hongrie cinq-dix jours après que l'événement ait eu lieu.

Ainsi, le 18 mars, on apprenait d'un article tiré de la *Gazette d'Augsbourg* que la diète était de nouveau mise en question à Vienne. Cependant, le ton se permettant un peu de critique à l'égard du gouvernement marque déjà une modification dans la perception des « problèmes hongrois » :

*« Hier soir, dans une conférence des grands dignitaires hongrois, tenue ici sous la présidence du chancelier aulique hongrois, on a, dit-on, décidé à l'unanimité que, vu la nouvelle position prise par l'Opposition dans la Chambre des Députés de Hongrie, il y avait lieu de faire un appel constitutionnel aux électeurs. Ainsi l'on s'attend à une dissolution prochaine de la Chambre des Députés de Hongrie. Aujourd'hui l'archiduc palatin retourne à Presbourg, et demain la Chambre des Magnats délibérera sur l'Adresse de la Chambre des Députés. Le sort de la Hongrie dépend de la résolution des magnats, car les suites d'une dissolution dans ce temps si agité, seraient incalculables, et il y a des réformes qu'on ne peut différer. »*⁸³⁸

Le véritable changement se produit par l'article du 23 mars. En ce temps-là, le *Journal des Débats* a modifié la présentation des nouvelles politiques. Les nouvelles venues de l'étranger ont reçu une rubrique portant le titre « *Nouvelles étrangères* » ; mais elle n'était pas placée en tête de numéro (plutôt à la page 2). Le journal devait déjà rendre compte de la révolution de Vienne du 13 mars, qui a créé une nouvelle donne en Europe centrale pour une longue période. Alors, une députation de la diète hongroise est arrivée à

⁸³⁸ *Journal des Débats*, 18 mars 1848, p. 3 (nouvelles politiques). L'information est datée de Vienne, le 10 mars.

Vienne et demandait directement une constitution à l'empereur Ferdinand V. Le souverain, encore plus bouleversé que d'habitude, a promis de l'accorder⁸³⁹. C'était le point final de l'histoire de la présentation traditionnelle de la diète hongroise dans le *Journal des Débats*. A partir de ce moment, la Diète a apparue en tant qu'institution indépendante ; elle ne demande plus rien au roi, mais le somme d'accepter ses décisions⁸⁴⁰. L'expression concrète de la nouvelle situation se trouvait dans l'article publié le 7 avril. Ce texte porte les premières véritables mentions sur la double révolution hongroise (la diète et la rue), et évoque la perspective d'une rupture entre la Hongrie et l'Autriche :

« Le rescrit royal concernant le ministère hongrois a été brûlé hier soir en présence d'une foule innombrable. La Chambre des Députés était très agitée. M. de Kossuth a attaqué vivement l'archiduc Louis. C'est un bonheur que le roi n'ait pas signé lui-même le rescrit, mais que l'ancien chancelier Zsedengi [Zsedényi] l'ait signé. On a fait la proposition de mettre ce dernier en accusation, mais elle est écartée pour le moment. La Chambre a rédigé une Adresse au roi pour le sommer de donner aussi promptement que possible sa sanction à la loi concernant le ministère responsable. La Chambre des Magnats et l'archiduc sont partis hier pour Vienne, où l'ancienne camarilla semble reprendre son influence passée. On ne se soumettra qu'à la nécessité ; car si l'archiduc-palatin revient de nouveau sans avoir rien obtenu, la Hongrie sera perdue pour l'Autriche.

Le ministre de la guerre hongrois, le colonel de Messaras [Mészáros], se retire, dit-on déjà, avec ses troupes en Hongrie. Cette dernière nouvelle semble mériter confiance. A Pesth, les militaires ne peuvent pas se prêter à une rencontre avec les bourgeois. On attend avec impatience le courrier de Pesth, car le rescrit royal y a sans doute produit une impression extraordinaire. Puisse le fameux il est trop tard ne pas jouer aussi son rôle dans les destinées de l'Autriche. Dans la Chambre des Députés, on a proposé de déclarer le prince de Metternich, qui depuis 1826 avait obtenu l'indigénat hongrois, traître à la patrie, et de rayer son nom des registres. Un député du comitat de

⁸³⁹ *Journal des Débats*, 23 mars 1848, p. 2 (nouvelles étrangères). L'information est datée de Vienne, le 18 mars. La source était « un journal du soir ».

⁸⁴⁰ *Journal des Débats*, 24 mars 1848, p. 2 ; 27 mars 1848, p. 2.

*Pesth a fait rejeter cette proposition. La chute de M. de Metternich lui paraît être le terme de l'absolutisme. »*⁸⁴¹

A côté de cette dominance de la diète (sur les dix-sept textes parus dans le *Journal des Débats* sur la Hongrie entre novembre 1847 et avril 1848, quatorze étaient relatifs à la diète), quelle place pouvaient obtenir les autres sujets ?

Nous avons déjà mentionné que certains sujets ont fait preuve de constance pendant la période étudiée. On pouvait trouver chaque année des articles relatifs à des voyages en Hongrie (à l'exception de 1843 et du début de 1848) ; mais le nombre relativement élevé des articles est dû à ce qu'en 1837, Saint-Marc Girardin a publié deux articles du voyage du duc de Raguse, y insérant ses propres impressions⁸⁴². On a des difficultés à séparer dans ces articles la tendance critique de la représentation de la Hongrie. Les autres nouvelles de voyages font tout simplement mention de ce que telle ou telle personne prévoyait ou terminait un voyage en Hongrie⁸⁴³.

Les Hongroises et Hongrois curieux ou illustres se font aussi souvent remarquer. Nous devons souligner ici aussi la distinction entre grands hommes et hommes illustres. Les premiers figurent uniquement dans les articles à sujets politiques, tandis que les derniers sont présents dans les textes appartenant aux faits divers.

Un domaine très important de la modernisation de la Hongrie était la construction des chemins de fer. L'Autriche était, sur un plan général, dans un état arriéré par rapport aux pays de l'Europe occidentale ; la Hongrie était dans un état encore plus déplorable.

⁸⁴¹ *Journal des Débats*, 7 avril 1848, p. 2 (nouvelles étrangères). L'information est datée de Presbourg, le 30 mars. La source était la *Gazette de Breslau*. La révolution a éclaté à Pest le 15 mars. Les jeunes et la foule ont proclamé la liberté de la presse et libéré le radical Mihály Táncsics, prisonnier politique. On a aussi adopté un programme national de douze points. Ede Zsedényi, homme politique hongrois (1804-1879). Chef du parti gouvernemental à la diète de 1839-1840, conservateur zélé, il restera fidèle à Vienne même après 1848. Lázár Mészáros, soldat et homme politique (1796-1848). Colonel du cinquième régiment des hussards (Italie) en 1845, il a été nommé ministre de la Guerre du premier gouvernement hongrois (1848). Ses activités militaires et politiques (organisation de l'armée hongroise) ne connurent pas beaucoup de succès. Chef de l'état-major de l'armée du Sud, il a émigré en 1849. Il a terminé ses jours en Angleterre.

⁸⁴² *Journal des Débats*, 2 août et août 1837. A part cela, il y a deux annonces publicitaires (des livres du maréchal Marmont et du baron d'Haussez) et la mention d'un projet de voyage de la famille impériale à Pest. Voir *Journal des Débats*, 17 avril 1837 (Marmont), 28 juin 1837 (D'Haussez), 17 septembre 1837 (famille impériale). Ainsi, cinq des neuf articles sur les voyages ont été publiés en 1837.

⁸⁴³ *Journal des Débats*, 13 octobre 1839 (arrivée du prince Puckler-Muskau à Pest), 18 juin 1840 (annonce de la parution du récit de Thouvenel), 4 juillet 1844 (arrivée de Salomon Rotschild à Pest), 15 août 1847 (voyage en Hongrie de Clémentine, fille de Louis-Philippe).

Ainsi, les sept articles publiés sur les chemins de fer de Hongrie à partir de 1839, ne peuvent relater de travaux de construction et d'inauguration qu'à partir de 1844⁸⁴⁴.

Un sujet de caractère à la fois social, politique et religieux a aussi laissé son empreinte sur l'époque, d'après les articles du *Journal des Débats*. C'était la question des mariages mixtes, c'est-à-dire entre des personnes appartenant à des confessions différentes. Certes, le mariage mixte n'était guère évoqué par les voyageurs, mais ils rendaient en général compte du caractère pluriconfessionnel de la Hongrie. Le problème des mariages mixtes préoccupait depuis longtemps l'attention de l'opinion. Dans un pays comme la Hongrie, où la coexistence de nombreux protestants avec l'Eglise catholique fortement liée au gouvernement impérial n'était pas toujours pacifique, ce problème se trouvait au devant de la scène pendant les diètes des réformes aussi. Une loi a été censée régler cette question dès 1790 ; pourtant le langage un peu obscur de cette loi a donné lieu à de multiples dissensions. Selon le texte de la loi, tous les mariages devaient être célébrés par un prêtre catholique. On concédait tout de même aux parents la liberté de décider de la religion de leurs futurs enfants au cas où le père était protestant. En même temps, le prêtre catholique a pu exiger, avant le mariage, une *lettre réversible* (consentement du conjoint non catholique à élever les enfants à naître dans la religion catholique). Quelques années plus tard, une ordonnance de 1799 de l'empereur-roi François a obligé les prêtres à célébrer le mariage même au cas où le conjoint non catholique refuserait la lettre réversible⁸⁴⁵. Le problème devait encore être loin d'une véritable solution, puisqu'il resurgissait au début des années 1830. Mais pas seulement en Hongrie. De grandes dissensions éclataient à ce sujet en Prusse, à dominante protestante. C'est à ce moment que les protestants hongrois, voulant éviter un conflit qui aurait pu les mettre en échec, ont mis ce problème à l'ordre du jour dès la première véritable diète des réformes (celle de 1832-1836)⁸⁴⁶. Il y resta longtemps, comme en témoignent les articles du *Journal des Débats*. Parmi les nouvelles hongroises parues pendant la période étudiée, nous en avons trouvé quatre qui s'occupaient directement de la question du mariage religieux. En se référant au *Mercure de Souabe*, le journal remarque en août 1839 que « le clergé

⁸⁴⁴ *Journal des Débats*, 4 juillet 1844, 18 septembre 1844. Les premiers articles sur les chemins de fer : 16 mars 1839 (projet de la prolongation jusqu'à Buda de la ligne Vienne-Raab), 17 juin 1839 (ligne Vienne-Presbourg) et 16 juin 1840 (plans de la ligne Presbourg-Pest-Debrecen), Voir encore 13 septembre 1847 (inauguration de la ligne Pest-Szolnok par l'archiduc Etienne) et 6 novembre 1847 (inauguration de la ligne Vienne-Presbourg par l'empereur). En 1846, on a déjà ouvert la ligne Pest-Vác (34 kilomètres).

⁸⁴⁵ Voir à ce sujet *Mo. Tört.* 5/2, pp. 855-975, plus spécialement pp. 856-857.

⁸⁴⁶ *Ibid.*, p. 856.

catholique persiste dans son refus de suivre la législation de l'empereur Joseph [Joseph II] en ce qui concerne le mariage mixte. Il n'accorde la bénédiction nuptiale que sous condition que tous les enfants seront élevés dans la religion catholique. » L'Eglise catholique allait donc jusqu'à s'opposer à la volonté du trône, en exigeant la lettre réversale. D'après l'article, ce comportement mettait en question les liens entre l'Etat et l'Eglise dans les autres pays aussi ; il remarque en même temps le manque de régulation dans ce domaine : « *D'après cela, les gouvernements européens sont tous intéressés à s'entendre sur le rapports du pouvoir temporel avec le pouvoir spirituel, attendu que l'acte du Congrès de Vienne de 1814-15, garde le silence sur ce point.* »⁸⁴⁷

Presque deux mois plus tard, on relate l'aggravation de la situation. La source étant cette fois aussi le *Mercur de Souabe*, on a l'impression que tout le conflit ne serait venu que d'une « initiative privée » de l'Eglise catholique, tandis que la cour de Vienne, respectant les « règles », se serait efforcé de maintenir l'égalité des droits des différentes confessions.

*« Les mariages mixtes commencent à produire des différends sérieux. De même qu'en Prusse, beaucoup de prêtres catholiques refusent de bénir ces mariages lorsque les parents ne veulent pas s'engager à élever leurs enfants dans la religion catholique. Comme notre gouvernement [le cabinet de Vienne] ne peut procéder aussi vigoureusement que le gouvernement prussien, cet abus deviendra ici plus grave qu'en Prusse. D'ailleurs l'église protestante est en minorité. Toutefois le gouvernement ne néglige rien pour arrêter les empiétements du clergé. »*⁸⁴⁸

D'après l'opinion des historiens hongrois, le gouvernement a essayé de « geler » ce problème qui dépassait d'ailleurs les cadres religieux et ecclésiastiques. Cependant la Diète conservait son attitude réformiste, ce qui prouve le caractère sérieux du problème⁸⁴⁹.

Le différend persiste jusqu'à ce qui paraît être sa solution. Dans son numéro du 23 juillet 1843, le *Journal des Débats* publie un article long de 24 lignes, qui nous apprend, après un résumé de la problématique des mariages mixtes, la « *résolution de l'Empereur* ». Après que le pape ait déjà opté pour l'abandon de la lettre réversale en 1841, le souverain a en effet concédé aux époux la liberté de choisir la religion de leurs enfants. Pour souligner l'importance de cette décision, on mentionne qu'elle a été

⁸⁴⁷ *Journal des Débats*, 3 août 1839, p. 1 (nouvelles étrangères). L'information est datée de Pest, le 23 juillet.

⁸⁴⁸ *Journal des Débats*, 29 septembre 1839, p. 1 (nouvelles étrangères). L'information est datée de Presbourg, le 15 septembre.

promulguée et reçue en circonstances solennelles (à la Diète) et suivie d'une « *illumination spontanée* » de la ville de Presbourg⁸⁵⁰. Il est vrai, entre temps l'évêque de Nagyvárad (« *Grosswardein* »), Lajcsák (« *Leitschak* ») a aussi démissionné. Il était déjà devenu la figure de proue de l'opposition du clergé aux libertés concédées par la loi de 1790-1791. Son départ était relaté par le *Journal des Débats*, bien qu'on ait mis l'accent sur ses activités d'historien⁸⁵¹.

Les sujets relatifs à la stratification de la société et aux conflits sociaux sont présents dans dix textes pour l'ensemble de la période étudiée. Trois (tous en 1847) peuvent être rapportés au fait divers. Dans les sept qui restent, la dominance de la paysannerie se dessine. C'est pourtant trompeur, puisque trois des quatre « nouvelles paysannes » datent de 1837, et la quatrième de mars 1848⁸⁵². La question paysanne est donc un sujet qui n'est présente ni au long de la période (hormis quelques mentions à propos des diètes), ni en fonction de son poids social réel. A ce point-là, les textes du *Journal des Débats* sont en contradiction avec les récits de voyage (sauf Démidoff).

Les trois textes tournent en effet autour du mécontentement des paysans. La série débute par la présentation d'un conflit social concret et ouvert, opposant les paysans de Kalocsa, serfs de l'archevêque de la même ville à leurs supérieurs :

*« Des troubles ont éclaté dans l'archevêché de Kalotcza, entre les paysans et les employés ecclésiastiques. Il s'agissait de l'élection d'un juge de village ; les paysans voulaient agir dans cette circonstance, avec l'indépendance qu'ils se croyaient le droit de réclamer d'après les dernières lois, et ce point leur était contesté par les employés de l'archevêché. Les paysans se sont livrés à des violences et ont eu le dessus. Aussi trois ou quatre cents hommes de troupes ont été dirigés d'ici [de Pest] vers Kalotcza, village éloigné d'environ 16 milles, pour rétablir l'ordre. L'archevêque est un vieillard de quatre vingts ans, toute sa vie témoigne de ses hautes vertus ; mais on se plaint de la trop grande prépondérance qu'il a laissé prendre à des subalternes ambitieux, dans l'administration de l'évêché, qui rapporte annuellement 200,000 florins (500,000 fr. environ). »*⁸⁵³

⁸⁴⁹ Cf. *supra*, *Journal des Débats*, 21 novembre 1839.

⁸⁵⁰ *Journal des Débats*, 23 juillet 1843, p. 2 (faits divers). L'information est datée de Presbourg, le 7 juillet. La source n'était pas précisée (« *on écrit de...* »).

⁸⁵¹ *Journal des Débats*, 6 mars 1843.

⁸⁵² Pour les articles de 1837, voir *infra*. Le 31 mars 1848, le *Journal des Débats* a fait mention des violences antijuives du peuple hongrois. Les Israélites se seraient enfui à Vienne.

⁸⁵³ *Journal des Débats*, 9 mars 1837, p. 1 (nouvelles étrangères). L'information est datée de Pest, le 21 février. La source n'était pas précisée.

Cinq jours plus tard, tout semblait rentrer dans l'ordre à Kalocsa ; les lecteurs pouvaient en même temps se rendre compte d'un mouvement social étendu :

« La tranquillité est rétablie dans l'archevêché de Kalorsá, mais dans d'autres provinces de la Hongrie, les paysans laissent apercevoir des symptômes de mécontentement contre leurs seigneurs. Ces braves gens ont peine à comprendre la nouvelle loi sur l'économie rurale ; ils demandent plus que la loi ne leur accorde. »⁸⁵⁴

Les bruits sur le mécontentement des paysans de Hongrie devaient inquiéter le gouvernement autrichien, extrêmement soucieux de l'image du pays à l'étranger. C'est ce qui explique, selon nous, la publication d'un article rassurant dans le *Mercure de Souabe*, au sujet de la question paysanne. Comme dans le premier article, l'auteur essayait d'expliquer les troubles par un malentendu, et de ramener les troubles sociaux à des caractères ethniques :

« Plusieurs feuilles allemandes répandent des bruits, qui n'ont aucun fondement, sur le mauvais esprit qui règne parmi les paysans de la Hongrie et sur les désordres qui auraient eu lieu déjà dans plusieurs districts. Pendant la session de la diète de l'année dernière et qui se sépara vers le commencement de mai, on présenta plusieurs propositions qui avaient pour objet de diminuer les charges qui pesaient sur les paysans et qui ne s'accordaient plus avec les progrès de la civilisation actuelle. Le peuple est pénétré de reconnaissance pour ces mesures bienveillantes, mais comme cela est arrivé en Prusse en 1810, il crut qu'on voulut arrêter l'exécution de telle ou telle partie des résolutions prises en sa faveur et devint plus exigeant. Mais ce qui prouve que la tranquillité du pays n'a pas été troublée, c'est que le nombre de mécontents est peu considérable vue la différence des peuplades qui habitent en Hongrie. La race slave est plus difficile à contenir, quoique disposée à obéir aveuglément à ses anciens seigneurs. Les troubles qui eurent lieu en 1830 et 1821, furent plus sérieux dans les comitats habités par les Slovaques. Les Magyars ont un sens droit et sont dévoués aux seigneurs de leur propre race. Les habitants d'origine allemande qui, lors de leur établissement en Hongrie, ont été traités avec faveur et jouissent de plusieurs privilèges, n'ont aucune

⁸⁵⁴ *Journal des Débats*, 14 mars 1837, p. (nouvelles étrangères, tête de numéro). L'information est datée de Pest, le 28 février. La source était le *Courrier de Nuremberg*.

*raison de se plaindre de l'autorité. Il n'y a donc aucune raison de craindre des troubles sérieux dans le royaume. »*⁸⁵⁵

Le fait divers occupe une place intéressante parmi les nouvelles hongroises du *Journal des Débats*. Le nombre des textes appartenant en principe à cette rubrique n'est pas très élevé (une quarantaine), mais dans certains cas, les articles (ou plutôt entrefilets) relatent d'événements ou phénomènes ayant une forte connotation sociale.

C'est le cas par exemple des phénomènes et catastrophes naturels et autres fléaux. Les éléments de la nature et les ravages causés par eux sont présents tout au long de la période ; on voit cependant une forte concentration en 1847, donc pendant une année de crise en Europe. Il y avait donc sept textes pour une seule année⁸⁵⁶. En considérant le contenu, quatre relèvent vraiment des catastrophes naturels (incendies, ouragan, écroulement d'un pont)⁸⁵⁷, mais trois relatent des hommes (ou plutôt de groupes d'hommes) souffrants.

Le texte paru le 26 janvier 1847 rend compte du danger d'une famine dans le nord-est de la Hongrie. L'incurie de la noblesse n'a fait apparemment qu'augmenter les risques. On ne précisait pourtant pas la raison du fléau (mauvaise récolte, réserves pourries, pauvreté) :

*« D'après un rapport fait à l'assemblée du comitat de Zemplin [Zemplén], plusieurs milliers de personnes sont exposées à mourir de faim le printemps prochain. Cependant la noblesse du comitat a rejeté la proposition d'un impôt extraordinaire de 50,000 florins, et n'a accordé que 8,000 florins (20,000 fr.), qui est le reliquat dans le trésor de la noblesse pour soulager les malheureux. »*⁸⁵⁸

Un peu plus tard, la famine se faisait remarquer dans le comitat Nógrád, déjà proche de Pest, malgré l'action philanthropique de la noblesse locale :

« La misère augmente dans notre pays d'une manière effrayante. Le comitat de Néograde seul, qui est cependant un des plus florissants, a 50,000 pauvres à nourrir. Les

⁸⁵⁵ *Journal des Débats*, 21 mars 1837, p. 1 (nouvelles étrangères). L'information est datée de Presbourg, le 3 mars.

⁸⁵⁶ Le nombre total de ce type de faits divers était dix ; le nombre total de « textes hongrois » pendant l'année 1847 était trente-cinq. Pour l'année 1847, voir *infra*. Pour les autres années, voir *Journal des Débats*, 20 septembre 1837 (colonne de feu) ; 18 janvier 1840 (incendie) ; 10 février 1840 (inondation).

⁸⁵⁷ *Journal des Débats*, 14 février et 28 février 1847 (incendie) ; 16-17 août 1847 (ouragan) ; 18 octobre 1847 (écroulement du pont de Komárom).

⁸⁵⁸ *Journal des Débats*, 26 janvier 1847, p. 2 (fait divers). L'information est datée de Pest, le 15 janvier. La source n'était pas précisé (« on écrit de... »).

*seigneurs viennent au secours des malheureux : cependant déjà les pauvres mêlent du son à leur pain. »*⁸⁵⁹

Le même mois, un autre texte apprenait aux lecteurs l'extension de la misère et des problèmes en Hongrie. Un nouveau comitat (limitrophe avec les deux précédents) a aussi été touché :

*« Dans le nord de la Hongrie, la disette augmente plutôt qu'elle ne diminue. Le comitat de Gomor [Gömör] a déclaré qu'il était impossible de percevoir cette année les droits et les contributions. »*⁸⁶⁰

Après cette disette géographiquement bien circonscrite, il n'y plus de nouvelle de ce type de problème ; et l'amélioration du sort du peuple ne figure guère parmi les instructions du comitat Pest.

On trouve aussi des sujets qui ne sont présents que pendant une courte période, ou même au cours d'une seule année. Ainsi les crimes commis en Hongrie sont relatés tous en 1840, 1843 et 1844 (parmi les années de diètes). Cela nous laisse penser que l'entrée de la Hongrie dans la conscience collective devait se faire du côté du crime aussi. Les types de crimes relatés étaient des sujets de prédilection de l'époque : mère infanticide (24 février 1840), vengeance entre familles nobles du comitat Zala (5 octobre 1843), attentat contre un banquier à Pest (24 décembre 1843), meurtre d'un maître par ses serviteurs (20 octobre 1844). Comme le journal les a mis en rapport avec des activités de la police, nous sommes obligés d'y ajouter encore le bain de sang électoral de Presbourg (7 juin 1844) et le duel Batthyány-Zichy (1^{er} novembre 1844).

Cependant la présence relativement courte d'un sujet n'était pas le privilège des faits divers. Les procès politiques ne se rencontrent qu'en 1837 (cinq articles en un an) ; et l'explication ne pourra être qu'ils ont perdu leur actualité en 1839. Kossuth et les autres étaient encore en prison (Thouvenel a même évoqué le sujet dans son récit), et derrière la principale revendication de la diète (l'inscription des griefs dans le message) se cachait également, comme on l'a vu, le problème des détenus politiques. La raison de l'omission se fait expliquer tout simplement par le caractère de l'interprétation des nouvelles hongroises du *Journal des Débats* aussi bien que par une conception pré-moderne de l'événement de presse. En effet, la lecture et l'analyse de plusieurs années nous ont

⁸⁵⁹ *Journal des Débats*, 11 mars 1847, p. 2 (faits divers). L'information est datée de Pest, le 20 février. La source n'était pas précisée (« on écrit de... »).

convaincu que le *Journal des Débats* publiait des textes « de seconde main » sur la Hongrie ; il a été donc obligé de suivre la presse allemande. En deuxième lieu, la situation de la Hongrie ne figurant pas parmi les sujets de première importance entre 1837 et 1848, le journal ne prit jamais le soin d'ajouter un commentaire, et a ainsi privé la nouvelle (et le lecteur) d'une réflexion et d'une vision à fond. Par conséquent, tout rapport avec les années précédentes était exclu (sauf pour les lecteurs ayant une bonne mémoire).

Conclusion

Les nouvelles publiées dans la presse politique appartiennent à un nouveau type des sources, les sources semi-narratives. Le discours journalistique est différent de celui qu'on pouvait rencontrer dans les récits de voyage. Cependant le principal problème se posait à l'époque de la Monarchie de Juillet sur le plan de l'alimentation des journaux en informations. Les nouvelles étrangères ont empruntées à des journaux d'autres pays, ce qui a lourdement pesé sur leur authenticité, mais aussi sur l'image véhiculée.

Nous avons rencontré ces problèmes lors de l'analyse des « nouvelles hongroises » parues entre 1837 et 1847 dans le *Journal des Débats*, quotidien prestigieux, défenseur du régime de « l'ordre et liberté », lu en Autriche et en Hongrie aussi.

La méthode choisie (examen des années des diètes) a impliqué en quelque sorte le sujet le plus fréquemment cité. On a trouvé le plus d'informations relatives aux diètes. Cette fréquence s'explique d'une part par le fait que le seul moyen d'expression des idées politiques était en Hongrie la participation à la diète. Nous devons cependant tenir compte d'une recherche d'analogies : la Monarchie de Juillet étant un régime constitutionnel et parlementaire, on cherchait sans doute dans les autres pays aussi les institutions politiques similaires. Les textes, d'un nombre inégal d'année en année reflètent les grands combats de la diète, les tentatives de modernisation, et la présence d'une opposition à la politique du cabinet de Vienne. Les nouvelles de 1839-1840 reflètent encore une certaine incompréhension à l'égard de « l'immobilisme de la diète » et la réprobation des « excès » commis par l'opposition. Le ton est nettement plus sympathique en 1843-1844, mais les nouvelles reflètent encore parfois l'image officielle diffusée par la propagande autrichienne. La relation de la clôture de la diète,

⁸⁶⁰ *Journal des Débats*, 28 mars 1847, p. 1 (faits divers). L'information est datée de Vienne, le 20 mars. La

« démasquée » par Cyprien Robert aussi, illustre à merveille l'influence des journaux censurés par Vienne sur l'image de la Hongrie. C'était justement ce facteur qui empêchait le *Journal des Débats* d'avancer au fond des choses et de ne pas voir par exemple la question des prisonniers politiques derrière le débat sur les griefs en 1839-1840.

A propos des diètes, on commence à parler de plus en plus des sujets débattus, et le ton devient presque enthousiaste lorsqu'on parle de l'émancipation des Juifs et de la réforme juridique. (Toutes les deux ont été avortées par la résistance de la Cour.)

La diète de 1847-1848 était déjà très bien relatée – au moins pendant les derniers mois de 1847. On peut être témoin d'une tentative de représenter une image plus équilibrée. Après les propositions royales, les instructions du comitat Pest sont aussi détaillées. Cet équilibre conflictuel perdure pendant la diète aussi par le « duel » Széchenyi-Kossuth. La résistance vaine de la Cour et la conquête du terrain par l'opposition libérale et nationale préfigurent déjà les événements de l'année 1848.

A côté des diètes, les sujets les plus fréquemment cités étaient les voyages (de personnes illustres en Hongrie) et le mariage mixte (à cause de l'attitude du clergé catholique). Les conflits sociaux ne sont présents qu'au début de la période analysée, en 1837 (mécontentement des paysans).

Les faits divers occupent une place importante parmi les nouvelles de Hongrie. Certains d'entre eux sont pourtant d'une forte connotation sociale, comme ceux relatant la disette et la famine dans quelques comitats du Nord. Le nombre de crimes relatés est relativement bas.

A part les sujets mentionnés, tous les autres ne sont présents que pendant une courte période.

On peut dire en résumé que les lecteurs du *Journal des Débats* (les classes moyennes et supérieures) ont pu se formuler l'image d'un pays encore dominé par les clivages de caractère féodal (voir par exemple la problématique de l'*habeas corpus* ou les privilèges ecclésiastiques), dont l'élite (la diète) était désireuse de rattraper l'Occident par la voie de la modernisation dans tous les domaines de la vie. Notons que cela a résulté également l'image d'un pays peu développé par rapport à la France. Et le fait que les mêmes tentatives de modernisation réapparaissent lors de plusieurs diètes, au long d'une décennie, suggérait au lecteur connaissant un peu l'histoire que, vaines et irrésolues, elles

contribueraient aux tensions entre le gouvernement (de Vienne) et la société hongroise. Par conséquent, ceux qui avaient lu ces articles et les gardaient en leur mémoire, n'ont pas dû s'étonner en apprenant la nouvelle de la révolution de mars 1848 de Pest. Malheureusement cette nouvelle ne pouvait pas leur parvenir par le *Journal des Débats*.

La Hongrie dans la presse départementale

Introduction

La grande presse politique a eu la vocation d'élargir les vues de ses lecteurs et de les orienter sur le plan national et dans la politique internationale aussi. A côté des intérêts bien réels du public, c'était cette fonction qui a finalement exigé la présence d'un certain nombre de nouvelles sur de pays étrangers, dont la Hongrie. Cette thèse s'est confirmée dans le cas du *Journal des Débats*.

La presse nationale diffusée de Paris n'a pourtant été qu'une des sources de l'information pour la majorité des Français qui vivaient en province (« dans les départements »). Pour une meilleure présentation de l'image de la Hongrie, nous avons trouvé utile d'examiner rapidement les nouvelles hongroises dans un journal local. A Angers, lieu de nos recherches, il a paru sous la Monarchie de Juillet deux quotidiens influents, de tendances opposées. Le *Journal de Maine-et-Loire* peut être considéré comme ministériel, proche du pouvoir (conservateur) ; le *Précurseur de l'Ouest* était progressiste-républicain (même ce dernier adjectif était pratiquement interdit d'usage depuis septembre 1835). Le *Journal de Maine-et-Loire* suivant *grosso modo* la ligne du *Journal des Débats*, l'image offerte par le *Précurseur de l'Ouest* promettait de connaître des vues différentes.

Avant de commencer la présentation des articles sur la Hongrie publiés dans le *Précurseur de l'Ouest*, il n'est peut-être pas sans utilité d'esquisser cette fois le portrait du journal local, notamment ses moyens de traiter l'information, mais aussi de présenter l'organe de presse analysé.

Sous la Monarchie de Juillet, la liberté plus grande accordée à la presse a entraîné le foisonnement des titres et la naissance d'une véritable presse d'opinion dans les départements aussi⁸⁶¹.

⁸⁶¹ Pour l'évolution générale de la presse sous la Monarchie de Juillet, voir *supra*. Pour l'étude de la presse départementale, nous avons pu principalement utiliser FEYEL 1999, pp. 69-72 et 114-119 (surtout pour le traitement de l'information) ; Delporte, 10-17 ; AVENEL, pp. 304-383, passim ; TUDESQ, André-Jean, « La Presse provinciale de 1814 à 1848 » in : BELLANGER – GODECHOT – GUIRAL, pp. 147-203. Pour l'histoire de la presse dans le département de Maine-et-Loire, voir surtout GUICHARD, Catherine, *Bibliographie de la presse française politique et d'information générale des origines à 1944. Tome 49 : Maine-et-Loire*, Paris,

La méthode de la présentation de l'information adoptée par les journaux parisiens était imitée dans les départements aussi. Ici, la « *Chronique du jour* » portait parfois le titre « *Correspondance particulière* »⁸⁶². Autre différence, cette fois essentielle (et évidente) : la présence d'une grande quantité de textes traitant de la vie locale ou régionale, rassurant ainsi le lecteur dans son appartenance à une communauté bien circonscrite (mais aussi délimitée). La répartition et le contenu des rubriques étaient (tout comme dans le cas des quotidiens nationaux) essentiellement les mêmes que chez les offices de correspondance – et les informations aussi. Cela ne pouvait pas passer inaperçu devant les contemporains ; par conséquent, l'opinion générale sur la presse départementale n'était pas très favorable. L'abbé de Pradt a déjà exprimé en 1832 son mécontentement à l'égard de l'attitude sans critique des rédacteurs provinciaux :

« *Les rédacteurs [de province] sont dépourvus des moyens directs d'information. Ceux-ci coûtent beaucoup, surtout pour l'étranger. Ces journaux sont donc réduits à copier ce qui leur vient de Paris ; ils le font servilement ; on les voit répéter les contes ridicules que souvent les premiers leur transmettent.* »⁸⁶³

Nous admettons cependant avec Michel Cardot que d'importantes transformations se sont opérées pendant les années 1830-1840, en vue de la modernisation du métier de rédacteur⁸⁶⁴.

Le Précurseur de l'Ouest

Le *Précurseur de l'Ouest* a été fondé en 1840 par un groupe de six personnes, provenant de l'opposition républicaine et démocratique du conseil municipal angevin, de professions libérales et appartenant à la moyenne bourgeoisie angevine. Dans le contexte politique national et régional elles ont jugé que l'opposition ne disposait pas d'organe de presse, dont les « *amis de la révolution* » auraient pourtant eu besoin. Par conséquent, le *Précurseur* se réclamait dès le début des acquis des révolutions de 1789 et de 1830,

1980 ; Cardot, Sur le *Précurseur de l'Ouest* (fondation, histoire, contexte politique, conditions économiques, juridiques et techniques, collaborateurs, sensibilité politique, analysé des sujets traités) il a été écrit un ouvrage de valeur monographique. VITTORI, Fabienne, *Le Précurseur de L'Ouest 1840-1843*, mémoire de maîtrise, Angers, 1992.

⁸⁶² FEYEL, *Les correspondances de presse*, pp. 120-121. Voir aussi l'annonce du lancement d'une « *Correspondance particulière* » dans le *Journal du Maine-et-Loire* du 4 janvier 1833.

⁸⁶³ Cité par FEYEL, p. 88.

⁸⁶⁴ Voir à ce sujet Cardot, pp. 60-64 et 94-97.

trouvant que la vie en Anjou était dominée par les forces contre-révolutionnaires⁸⁶⁵. Il a apparemment visé un public composé essentiellement des sympathisants des idées de la gauche d'opposition démocratique et des « gens du peuple ». Le public atteint était sans doute l'ancien et le nouveau pays légal (les électeurs angevins et notables locaux) et des Angevins de l'opposition de gauche ; mais le peuple restait hors d'atteinte⁸⁶⁶.

Le premier numéro du *Précurseur de l'Ouest* a paru le 1^{er} juillet 1840⁸⁶⁷. La mise en page était plus aérée que chez le *Journal de Maine-et-Loire*, ce qui a rendu possible une meilleure lisibilité. S'agissant d'un journal local à vocation régionale, il y avait une rubrique « Angers » et une autre intitulée « Ouest » aussi. Les autres rubriques étaient les mêmes que pour la majorité des quotidiens politiques. Le format du journal était aussi de quatre pages. Dans tous les numéros, il y avait plusieurs articles sur l'étranger. D'après les calculs de Vittori, les faits politiques ont représenté un taux constant du contenu avec 43-45 %. Le taux des faits non politiques était d'abord assez élevé (39,5 %) ; puis il baissait à 30 %. Les annonces ont déjà pris un quart de la surface lisible en 1842. Si l'on examine l'origine des textes, la proportion des textes rédactionnels n'a jamais dépassé les 23 %⁸⁶⁸. Arsène Peauger était le rédacteur en chef du *Précurseur de l'Ouest* entre juillet 1840 et juin 1846. Il était secondé d'un seul rédacteur, Edmond Adam⁸⁶⁹. En 1845-1846, le journal figurait parmi les clients de la *Correspondance Degouve-Denuncques* (réformiste)⁸⁷⁰.

Les collaborateurs du *Précurseur de l'Ouest* ont tous rallié la République en 1848. Plusieurs sont devenus même des hauts fonctionnaires du nouveau régime, ou assumaient des responsabilités politiques⁸⁷¹. Partisans engagés de la République, ils se sont tous

⁸⁶⁵ Au sujet de la fondation du *Précurseur de l'Ouest*, voir encore CARDOT, p. 14 ; VITTORI, p. 11 et 14-22. Pour la vie et les activités des fondateurs (Grégoire Bordillon, Alexandre Freslon, Lefrançois, Merlaud, Henry Delaâge, François Berger-Lointier) et de Mars-Larivière, premier imprimeur du *Précurseur*, voir VITTORI, pp. 23-40 et 47-48. Bordillon et Freslon étaient d'anciens rédacteurs du *Journal de Maine-et-Loire*, dominé par Giraud, maire d'Angers. VITTORI, p. 23.

⁸⁶⁶ Cf. VITTORI, p. 70-76. On doit cependant mentionner que les inventaires après décès dressés par les notaires angevins en 1847, ne font aucune mention des numéros (reliés) du *Précurseur de l'Ouest* trouvés dans les bibliothèques. (Il est vrai que seuls quelques magazines y figurent parmi les produits de la presse.) Cf. ADML 5 E 110/95-96 ; 5 E 10/341-342 ; 5 E 58/43-47 ; 5 E 36/686 ; 5 E 18/147-148 ; 5 E 71/75-78 ; 5 E 70/339-341.

⁸⁶⁷ C'était le numéro du « Mercredi 1^{er} et Jeudi 2 Juillet 1840 ».

⁸⁶⁸ Le taux des non rédactionnels a baissé de 85,5 % à 51,2 %, tandis que celui des annonces est monté de 7 % à 26 %. Au sujet du contenu et de la présentation, voir VITTORI, pp. 56-59.

⁸⁶⁹ Sur A. Peauger et E. Adam, voir *ibid.*, pp. 66-69.

⁸⁷⁰ Cf. FEYEL, *Les correspondances de presse*, pp. 242-243.

⁸⁷¹ Edmond Adam était nommé adjoint au maire de Paris, Grégoire Bordillon commissaire de la République en Maine-et-Loire, puis préfet de l'Isère, Alexandre Freslon ministre des Cultes. Jean Lefrançois a été élu député de Maine-et-Loire à l'Assemblée nationale. Mars-Larivière a été nommé sous-préfet à Saumur, tandis qu'Arsène Peauger d'abord préfet, puis directeur de l'Imprimerie nationale. Voir VITTORI, pp. 23-47 ; CARDOT, p. 8.

retirés ou ont été destitués avant le 2 décembre 1851. Le coup-d'Etat de Louis Napoléon Bonaparte a aussi signifié la fin du *Précurseur de l'Ouest* : le dernier numéro du journal a été publié le 3 décembre 1851.

Le Précurseur de l'Ouest et la Hongrie

En guise d'introduction à l'analyse des nouvelles hongroises du *Précurseur de l'Ouest*, nous devons mentionner que notre méthode et les critères choisis étaient les mêmes que dans le cas de la presse nationale (le *Journal des Débats*). La seule différence consiste dans le dépouillement complet de tous les numéros disponibles pour les années 1840-1848 aux Archives Départementales de Maine-et-Loire et à la Bibliothèque Toussaint de la Ville d'Angers.

En huit ans (de juillet 1840 à mai 1848), le *Précurseur de l'Ouest* a publié quarante-deux textes relatifs à une « nouvelle hongroise ». La répartition des articles est très inégale dans le temps et du point de vue des sujets aussi. Un seul article sur la Hongrie figure pendant les six derniers mois de 1840 ; on en trouve six en 1841, dix en 1842, cinq en 1843, sept en 1844, trois en 1845, huit en 1846 et deux pendant les cinq premiers mois de 1848. En 1847, aucun texte n'a été publié sur la Hongrie ou sur les Hongrois. Le nombre des articles traitant un sujet hongrois n'a donc jamais dépassé dix par an. On est vraiment loin de l'abondance des nouvelles anglaises, ou d'autre relatives par exemple à Don Pedro, empereur déchu du Brésil, ou bien aux mouvements d'indépendance polonais.

L'inventaire des *sujets traités* donne des résultats fort différents de ceux du *Journal des Débats*. Seuls dix textes sont en relation avec un événement politique⁸⁷². Leur moitié se groupe autour de la diète de 1843-1844, mais tous les textes ne sont pas en relation directe avec elle. Ainsi le premier, publié en août 1843, mentionne tout simplement (à propos de la réunion des Etats de Bohême) le réveil du sentiment national en Hongrie et en Bohême, tout en rappelant qu'il s'agissait des « *droits oubliés* » des peuples. Cette prise de position rentrait parfaitement dans la ligne politique représentée par le *Précurseur*⁸⁷³. Huit mois plus tard, on pouvait lire déjà d'une « scène hongroise

⁸⁷² *Précurseur de l'Ouest*, 19 août 1843 ; 14 avril, 18 septembre, 29 septembre, 30 novembre et 2-3 décembre 1844 ; 27 novembre 1845 ; 18 mars 1846 ; 16 mars et 15 mai 1848.

⁸⁷³ *Précurseur de l'Ouest*, 18 août 1843, p. 2 (nouvelles politiques).

typique » : des violences pendant les élections dans un comitat. Le ton et la représentation de l'événement rappellent les premiers articles sur les « excès de l'opposition » publiés dans le *Journal des Débats* :

*« Des désordres graves ont eu lieu à Komorn (Hongrie), à l'occasion de l'élection de plusieurs fonctionnaires de comités [comitats ?]. On en est venu aux mains. 30 personnes ont été blessées, quelques-unes tuées ; et si la force armée ne fût pas intervenue, de plus grands malheurs seraient infailliblement arrivés. »*⁸⁷⁴

Il fallait attendre septembre 1844, pour que les lecteurs puissent apprendre du *Précurseur* quelque chose sur la diète hongroise. La nouvelle est dominée cette fois aussi par le côté scandaleux ; les décisions de l'assemblée passent presque inaperçu :

*« Les deux chambres n'ont pu encore s'accorder. Il y a eu une nouvelle scène scandaleuse dans la chambre des magnats. Un membre de cette chambre ayant rappelé à l'ordre d'une manière inconvenante, une personne qui assistait à la séance, l'opposition en a été choquée. Il en est résulté un tumulte qui a duré plus d'un quart d'heure. Les magnats ne veulent pas abandonner leur amendement au projet de loi concernant la franchise des villes. La question concernant la langue hongroise, forme toujours un des principaux vœux des magnats. »*⁸⁷⁵

Après cette première évocation de la question linguistique, un aperçu beaucoup plus conflictuel est donné dans l'article à sujet politique suivant. Ce serait le triomphe violent du magyarisme et l'oppression des autres peuples du pays. Tout de même, une certaine prise des distances par rapport aux sources apparaît aussi. On est en fait quelques semaines avant l'adoption du hongrois comme seule langue officielle du pays :

*« La Hongrie serait au moment d'une crise, s'il faut en croire la presse allemande. Tout prend une couleur hongroise ; dans les municipalités on feint de ne comprendre que la langue magyare ; le latin, l'allemand et l'esclavon sont à l'index. Enseignes, annonces dans les journaux, tout ce qui adresse [sic] au public est en langue hongroise ; les Allemands et les Slaves qui ignorent le magyare sont obligés de se servir d'interprètes. »*⁸⁷⁶

Cependant le *Précurseur de l'Ouest*, nourri sans doute d'autres sources aussi que le seul *Journal des Débats*, donne signe d'une grande indépendance d'esprit, lorsqu'il parle

⁸⁷⁴ *Précurseur de l'Ouest*, 14 avril 1844, p. 2 (faits divers).

⁸⁷⁵ *Précurseur de l'Ouest*, 18 septembre 1844, p. 2 (« *Nouvelles de l'Etranger* »).

⁸⁷⁶ *Précurseur de l'Ouest*, 29 septembre 1844, p. 2 (« *Nouvelles de l'Etranger* »).

de la clôture de la diète de 1843-1844. On se souvient bien, Cyprien Robert a dévoilé en 1845 le mensonge autrichien concernant la fin « triomphale » des travaux. Le *Journal des Débats* reproduisait encore en 1844 le communiqué autrichien, conservant ainsi l'image d'un cabinet aimé. Le *Précurseur* relatait justement la version opposée. On voit ici une fois de plus l'expression claire de sa position républicaine :

*« Un grand scandale a été donné aux adorateurs de la monarchie. Le jour de la clôture de la diète, lorsque l'archiduc Charles est entré dans la salle, les députés de la seconde chambre sont restés la tête couverte, et quand l'archiduc a voulu prendre la parole, des murmures sortis des bancs de ces mêmes députés ont couvert sa voix et l'ont forcé à se retirer. »*⁸⁷⁷

Un an plus tard, un nouveau type de conflit apparaît sur les pages du *Précurseur*. Dépassant de loin les cadres d'une querelle linguistique, le conflit hungaro-croate se transpose sur le plan politique. Un an après une nouvelle sur l'éveil des nationalités, c'est désormais la guerre ; et les Hongrois ne sont pas forcément du bon côté :

« Des troubles très graves ont éclaté à Agram, en Croatie, à l'occasion [de l'élection] du lieutenant-gouverneur du comté [comitat]. Le choix que devait faire le vice-roi [ban] était disputé entre le candidat slave et libéral et le candidat hongrois et aristocratique. Les partisans de ce dernier ayant voulu s'emparer de l'urne électorale, il en résulta un conflit. Des troupes avaient été placées dans les rues pour tenir les deux partis séparés. Les Hongrois se concentrèrent dans le haut de la ville, et les slaves dans le bas. »

La fin de l'histoire ne colle pas pourtant avec son développement. Suite à une tentative d'assaut de Slaves contre le « palais », la troupe les a chargés ; il y avait des morts⁸⁷⁸.

La proximité entre la Hongrie et la Pologne a été rendue évidente aux lecteurs du *Précurseur* à l'occasion de l'insurrection polonaise de 1846. (On sait bien que le sort de la Pologne était un des sujets de prédilection de la presse en matière de politique internationale.) Une nouvelle du 18 mars 1846 relatait que les « insurgés de la Gallicie

⁸⁷⁷ *Précurseur de l'Ouest*, 30 novembre 1844, p. 2 (« Nouvelles de l'Etranger »). Le numéro du 2-3 décembre, p. 3, répète la nouvelle (dans la même rubrique) en se référant à la *Gazette de Berlin*.

⁸⁷⁸ *Précurseur de l'Ouest*, 27 novembre 1845, p. 2 (« Nouvelles de l'Etranger »).

*sont entrés sur le territoire hongrois. Ils se seraient emparés, dit-on, des caisses publiques de plusieurs administrations des salines. »*⁸⁷⁹

Malheureusement, ce texte rejoint les autres nouvelles politiques du *Précurseur de l'Ouest* (en ce qui concerne la Hongrie) : on ne suit point les événements, aucun sujet n'est démontré dans son évolution, dans plusieurs articles. Ainsi, la diète de 1847-1848 et, avec elle, le mouvement des réformes en Hongrie, semblaient ne pas mériter l'attention du rédacteur du *Précurseur*. Ainsi, quand la situation politique hongroise revenait sur les pages du journal, c'était déjà dans un contexte tout nouveau, après la révolution de février 1848. Alors un texte inhabituellement long (contenant même un commentaire) met en valeur les effets des événements de la France en Autriche-Hongrie. La représentation de la diète est encore celle du couple traditionnel Roi-noblesse :

« En Autriche l'impression produite par les événements en France est loin de se calmer. La Hongrie est en ce moment la pierre d'achoppement de la monarchie autrichienne. On lit dans une lettre de Presbourg :

*'La plus grande agitation règne ici. Le sort de la Hongrie et de la monarchie dépend des résolutions que le roi adoptera prochainement. L'échange des courriers est très actif. La noblesse hongroise, seule, compte 150,000 hommes en état de porter les armes. L'archiduc palatin est parti hier pour Vienne, pour ne pas être obligé de présider la chambre des magnats et de proclamer l'adoption de l'adresse de la seconde chambre. L'adresse a été lue, mais l'adoption en a été différée jusqu'au retour de l'archiduc palatin. Le comte L. Batthiany, chef de l'opposition, a contesté à l'archiduc palatin le droit d'ajourner les délibérations et résolutions de la chambre par son départ. La chambre s'est séparée dans une grande agitation. Ce soir l'archiduc revient. Demain la chambre des magnats adoptera l'adresse. Le moindre retard pourrait tout compromettre. Il faut que le roi fasse des concessions pour écarter des prétentions immodérées.' »*⁸⁸⁰

Le 16 mars 1848, lorsqu'on publiait ce dernier article, la rédaction du *Précurseur* ne pouvait pas encore connaître la nouvelle de la révolution du 15 mars. Il semble l'ignorer dans la suite aussi, alors que la révolution de Vienne (13 mars) est relatée dès le 20 mars, la révolution de Berlin (18 mars) le 21 mars et les révolutions de l'Italie à partir du 24 mars (et dans tous les numéros de début avril). Cela contredit la thèse selon laquelle

⁸⁷⁹ *Précurseur de l'Ouest*, 18 mars 1846, p. 3 (« *Bulletin du Soir* »). L'information est datée de Pest, le 4 mars. La source était la *Gazette d'Augsbourg*.

⁸⁸⁰ *Précurseur de l'Ouest*, 16 mars 1848, p. 2 (nouvelles politiques).

les rédacteurs du *Précurseur* auraient eu des préoccupations plus importantes que les révolutions de l'étranger. L'explication de « l'oubli » peut être plutôt le manque d'importance aux yeux des contemporains de la révolution de Pest, ville lointaine, et même pas capitale politique. Quand on parlera de révolution à propos de la Hongrie, ce sera un éloge des mouvements d'affranchissement serbes (antimagyares) dans les « provinces hongro-serbes »⁸⁸¹.

En poursuivant la revue rapide des articles à sujet hongrois du *Précurseur de l'Ouest*, on voit que huit parlent d'incendies⁸⁸², huit de la justice (procédure, jugements, caractères particuliers)⁸⁸³. Cinq nouvelles s'occupent de l'armée ou des opérations militaires effectuées sur le territoire de la Hongrie (on rencontre dans ces cas une étonnante précision)⁸⁸⁴. Trois textes relatent des faits sociaux⁸⁸⁵, et encore trois des tremblements de terre⁸⁸⁶. Six sujets ne sont mentionnés que par un seul texte chacun : religion, chemins de fer, économie, éclipse du soleil, famine et maladie du palatin⁸⁸⁷.

La situation de la justice était déjà un des « sujets hongrois » préférés du *Journal des Débats* ; surtout la réforme du système juridique, une des grandes directions des tentatives de modernisation⁸⁸⁸. La représentation de la justice hongroise est bien différente dans le cas du *Précurseur* ; l'accent est plutôt mis sur les particularités ou le caractère arriéré. Ainsi faisait-on le 13 février 1842 aussi ; mais le sujet prépare très bien, sans le savoir, certains débats sur la réforme de la justice en Hongrie. C'est en fait la première mention de l'existence de la contrainte par corps ; et il s'agit de nouveau d'une opposition entre chrétiens et juifs. Le caractère moyenâgeux de la Hongrie est souligné une fois de plus :

« On lit dans le journal hongrois Jelenkor qu'une juive qui devait 28 florins à un avocat, lui a été adjugée comme esclave pour 15 jours parce qu'elle ne pouvait pas lui

⁸⁸¹ *Précurseur de l'Ouest*, 15 mai 1848, p. 1.

⁸⁸² *Précurseur de l'Ouest*, 15-16 juin 1841 ; 2 juin, 15-16-17 août, 23 septembre 1842 ; 18-19 septembre et 27 septembre 1843 ; 10 mai et 4 juillet 1846.

⁸⁸³ *Précurseur de l'Ouest*, 13 février et 31 août 1842 ; 7 octobre 1843 ; 1^{er} mai, 24 octobre, 16 novembre 1844 ; 5 novembre 1845 ; 4 juillet 1846.

⁸⁸⁴ *Précurseur de l'Ouest*, 8 août 1840 ; 17 décembre 1842 ; 4 mars 1843 ; 26 juin 1846 ; 18 décembre 1846. Notons qu'il n'existait pas à cette époque d'armée hongroise autonome ; les recrues hongroises devaient faire leur service (parfois pendant dix ans) dans l'armée impériale.

⁸⁸⁵ *Précurseur de l'Ouest*, 24 juin et 27-28 juin 1842 ; 10 juillet 1846.

⁸⁸⁶ *Précurseur de l'Ouest*, 17 novembre et 18 novembre 1841 ; 7 octobre 1842.

⁸⁸⁷ *Précurseur de l'Ouest*, 22 janvier 1841 (religion) ; 28-29 juin 1841 (chemins de fer) ; 19 août 1841 (économie) ; 27-28 juin 1842 (éclipse du soleil) ; 8 mai 1845 (famine) ; 20 octobre 1846 (maladie du palatin).

⁸⁸⁸ Voir *supra*.

payer cette somme. Les juges ont appliqué, dans cette circonstance, une loi qui date du moyen-âge. »⁸⁸⁹

Ce caractère moyenâgeux est souligné dans le prochain texte aussi qui, en présentant la richesse du prince Esterhazy, mentionne que le prince était le seul homme en Hongrie à posséder encore le *jus gladii*, c'est-à-dire le droit de vie et de mort⁸⁹⁰. La seule véritable référence à la réforme de la justice en Hongrie figure dans un article emprunté à la *Gazette des Tribunaux*. Il n'y s'agit point d'un crime : l'article résume les principes de la réforme du système judiciaire et du *Code pénal* hongrois, proposée à la diète de 1843-1844⁸⁹¹. Même si le sort de cette réforme n'était pas relaté par le journal, les lecteurs du *Précurseur* pouvaient se rendre compte de son avortement en lisant les autres nouvelles judiciaires. Encore en 1844, à propos des meurtres commis par un magnat hongrois sur son propre territoire, on évoque de nouveau le droit de vie et de mort des magnats hongrois sur leurs terres⁸⁹².

Les deux textes qui suivent, avaient figuré dans le *Journal des Débats* aussi. Le premier, un peu plus long relate d'un assassinat et de ses suites. Le problème se posait en effet lorsque les deux coupables, condamnés à mort, se préparaient à l'exécution. Celui qui était noble, voulait passer le premier, faisant valoir son origine sociale (« *les droits de la noblesse sont sacrés et imprescriptibles en Hongrie* »), mais le bourreau a décidé de respecter l'ordre établi par le jugement. Le noble hongrois ne voulait donc pas accepter cette curieuse « égalité devant la loi »⁸⁹³.

La lecture de l'autre texte nous révèle la dernière étape du transfert des nouvelles de Hongrie, de l'Europe centrale jusqu'au *Précurseur de l'Ouest*. Ce dernier a copié, presque mot à mot, le texte d'un entrefilet du *Journal des Débats* du 14 novembre 1844. Il donnait un nouvel exemple, assez curieux, de la contrainte par corps en Hongrie. Contrairement à l'image suggérée par les récits de voyage (Thouvenel et Marmier), un Juif a dû subir les conséquences d'une lettre de change non payée ; Voici d'abord la version du *Journal des Débats* :

⁸⁸⁹ *Précurseur de l'Ouest*, 13 février 1842

⁸⁹⁰ *Précurseur de l'Ouest*, 31 août 1842, p. 4 (faits divers).

⁸⁹¹ *Précurseur de l'Ouest*, 7 octobre 1843, p. 4 (faits divers). Cf. encore PETIT, pp. 183-248.

⁸⁹² *Précurseur de l'Ouest*, 1^{er} mai 1844, p. 3 (faits divers). Le magnat hongrois a tué un des chasseurs du prince Maurice de Nassau (égaré sur le territoire), puis son valet. Le prince a réagi en tuant le magnat hongrois même. Il a été arrêté.

⁸⁹³ *Précurseur de l'Ouest*, 24 octobre 1844, p. 3 (faits divers) ; *Journal des Débats*, 10 octobre 1844, p. 2-3 (faits divers).

« - Voici un singulier exemple d'application d'une loi ancienne à un débiteur insolvable. On écrit de Saint-Nickolau (Hongrie) :

*Un israélite ayant été condamné à payer une lettre de change qu'il avait souscrite au profit d'un gentilhomme, celui-ci voulut faire saisir les biens de son débiteur ; mais comme celui-ci n'avait rien, le tribunal adjugea pour quinze jours, comme serf, le débiteur au créancier. Aussitôt le malheureux fut conduit au son de trompette au domaine du gentilhomme ; la foule se pressait sur ses pas, poussant des cris et des huées. »*⁸⁹⁴

La même nouvelle dans le *Précurseur de l'Ouest*, deux jours plus tard :

« On écrit de Saint-Hickolace (Hongrie) :

*Un israélite ayant été condamné à payer une lettre de change qu'il avait souscrite au profit d'un gentilhomme, celui-ci voulut faire saisir les biens du débiteur. Mais comme le débiteur n'avait rien, le tribunal adjugea pour quinze jours, comme serf, le débiteur lui-même au créancier. Aussitôt le malheureux fut conduit au son de trompette au domaine du gentilhomme ; la foule se pressait sur ses pas, poussant des cris et des huées. »*⁸⁹⁵

Cette méthode du traitement de l'information rentrait sans doute parfaitement dans les règles. Le *Journal des Débats* du 14 novembre devait arriver à Angers le 15 ; on a donc respecté les plus courts délais avec une publication le 16 novembre. Cet exemple montre encore une fois le caractère raisonné des propos de l'abbé de Pradt. Tout cela rend en même temps tout à fait théorique toute réflexion sur les sources probables de telle ou telle information de l'étranger dans le *Précurseur de l'Ouest*. Mais cela explique aisément le décalage d'environ quinze jours qui subsistait pendant toute la période entre l'événement relaté (ou la datation de la source) et sa publication dans le *Précurseur*. Ce retard est dû non seulement au mauvais état des transports en Europe centrale, mais aussi à un trait spécifique au journal de province : il fallait attendre l'arrivée des journaux parisiens pour trouver des nouvelles à copier. Ceci a augmenté de deux jours le décalage.

La relation d'un « crime fortuit » commis par un aristocrate au détriment de son ami figure dans le numéro du 5 novembre 1845. Relevant plutôt du fait divers, ce texte rentre pourtant dans la catégorie des nouvelles juridiques, puisque l'événement est raconté à propos d'un procès devant « *la chambre criminelle du tribunal de première instance de*

⁸⁹⁴ *Journal des Débats*, 14 novembre 1844, p. 3 (faits divers). Il s'agit d'une des localités hongroises dont le nom porte l'élément *Szentmiklós* (Saint-Nicolas).

⁸⁹⁵ *Précurseur de l'Ouest*, 16 novembre 1844, p. 3 (faits divers). Les caractères normaux marquent les modifications effectuées par le *Précurseur de l'Ouest* par rapport au texte du *Journal des Débats*.

Pesth ». La jurisprudence hongroise étant socialement sélective, il est curieux de voir l'apparition d'une analogie française dans ce contexte⁸⁹⁶.

La huitième nouvelle juridique pouvait aussi effrayer le lecteur français. L'exercice de la justice en Hongrie était encore présenté comme celui des époques barbares, surtout en matière de peines infligées :

*« La justice, en Hongrie, s'exerce d'une façon assez sommaire. En voici un exemple. Une association de vingt-deux jeunes qui se réunissaient en secret pour se livrer à des jeux de hasard, ayant été découverte, le tribunal criminel de Pesth les a condamnés chacun à une amende de 100 florins d'or (1,600 francs) ; puis ayant à déterminer la peine qui remplacerait cette amende au cas où l'on n'en pourrait pas obtenir le paiement, le tribunal l'a fixée à un emprisonnement de six mois, pendant toute la durée duquel les condamnés recevraient tous les lundis trente coups de fouet sur le dos nu, et seraient privés de toute nourriture durant deux fois vingt-quatre heures par semaine, mais de manière que les deux jours de jeûne soient séparés entre eux par un intervalle d'un jour au moins. »*⁸⁹⁷

Le sujet des conflits sociaux est un peu plus développé dans le *Précurseur de l'Ouest* que dans le *Journal des Débats*. L'orientation et la sensibilité politiques du titre en étaient sans doute les principales raisons. Cette attitude se fait observer même dans le cas de la Hongrie, pays pourtant si lointain. Contrairement au *Journal des Débats*, où la seule nouvelle qu'on pourrait apparenter à un conflit relève plutôt du fait divers (émeute des étudiants de Kassa contre leur recteur⁸⁹⁸), le *Précurseur* présente la « lutte des classes » entre ouvriers et « capitalistes ». Etant donné le caractère médiéval de la Hongrie, il ne pouvait pas encore être question de revendications modernes et on devait rester dans les cadres du système corporatif (jusqu'en 1848). Cela n'empêche que c'est la première nouvelle d'une grève de Hongrie. La réaction du pouvoir n'est pas sans rappeler les premières années de la Monarchie de Juillet :

« Hier [le 17 juin 1842] nous avons eu [à Pest] une émeute assez sérieuse de garçons tailleurs, à l'occasion d'une difficulté qui s'est élevée entre eux et les chefs de corporation, relativement à une caisse d'épargne qu'ils ont fondée. Ils voulaient qu'on leur rendît compte des fonds par eux déposés. Cette demande ayant été repoussée, les

⁸⁹⁶ *Précurseur de l'Ouest*, 5 novembre 1845, p. 3 (faits divers).

⁸⁹⁷ *Précurseur de l'Ouest*, 4 juillet 1846, p. 3 (faits divers).

⁸⁹⁸ Voir *supra*.

garçons tailleurs, au nombre de seize cents, suspendirent immédiatement leurs travaux et quittèrent en masse la ville. On envoya contre eux un détachement de cavalerie, et quarante furent arrêtés et conduits à l'Hôtel-de-Ville.

Aussitôt que l'arrestation fut connue, des groupes nombreux, composés en grande partie d'ouvriers tailleurs et de jeunes gens, se formèrent devant l'Hôtel-de-Ville et demandèrent à grand cris la mise en liberté des détenus. On ne voulut pas obtempérer à une pareille injonction. Alors les chefs de l'émeute proposèrent d'enfoncer les portes ; une tentative eut lieu à cet effet, et tous les réverbères ainsi que les vitres de l'Hôtel-de-Ville furent brisés. La force armée intervint, une lutte s'engagea ; il y eut des blessés de part et d'autre.

Aujourd'hui on remarque encore des groupes nombreux sur la place de l'Hôtel-de-Ville ; et comme le bruit s'est répandu que trois mille ouvriers cordonniers avaient l'intention de se joindre au mouvement, on craint de nouveaux désordres. »⁸⁹⁹

L'intérêt des rédacteurs du *Précurseur* s'exprimait aussi à travers un fait exceptionnel. Seul parmi tous les textes sur la Hongrie, cet article avait une suite. Le numéro du 27-28 juin 1842 signalait que émeute était terminée. Il n'y était plus question de la caisse d'épargne, mais seulement de la libération des personnes arrêtées et de la reprise du travail⁹⁰⁰.

La troisième nouvelle relatait un conflit social de type « classique ». En décembre 1846, l'armée devait intervenir contre des paysans pillant les réserves de grains des aristocrates⁹⁰¹. La lecture de ce texte pouvait compléter (ou plutôt préparer) dans l'esprit des lecteurs ceux du *Journal des Débats* qui parlaient au début de l'année de 1847 de famine et de disette dans trois comitats hongrois⁹⁰².

La majorité des articles relatifs à la Hongrie a été publiée dans la rubrique « *Faits divers* » (vingt-cinq textes) ; neuf parmi les nouvelles étrangères, quatre parmi les nouvelles politiques, deux dans le « *Bulletin du soir* », et encore deux dans la « *Chronique*

⁸⁹⁹ *Précurseur de l'Ouest*, 24 juin 1842, p. 2 (nouvelles politiques). L'information est datée de Pest, le 18 juin. La source était la *Gazette d'Augsbourg*.

⁹⁰⁰ *Précurseur de l'Ouest*, 27-28 juin 1842, p. 3 (faits divers). L'information est datée de Pest, le 12 juin. La source n'était pas précisé (« on écrit de »).

⁹⁰¹ « Le 2 décembre, un bataillon s'est mis en marche de Teste (Hongrie) pour les environs de Zonbor [Zombor], afin de prêter aide et assistance aux autorités contre les paysans qui pillaient les magasins de grains des seigneurs. » *Précurseur de l'Ouest*, 15 décembre 1846, p. 2 (« Nouvelles et faits politiques »). Zombor, ville du sud de la Hongrie, près du canal François et du Danube, actuellement en Yougoslavie (Sombor). Ville libre depuis 1747, elle est devenue le chef-lieu du comitat Bács-Bodrog.

⁹⁰² Voir *supra*.

politique ». Malheureusement, les rubriques n'étaient pas constantes et leur contenu variait aussi. Cela nous empêche de conclure à des méthodes de rédaction claires et définies. Toutefois, la dominance des faits divers marque que la place assignée à la Hongrie dans la vision du monde des rédacteurs (et par conséquent dans celle des lecteurs) était plutôt parmi les curiosités qu'au rang des pays dont il était nécessaire d'avoir des informations positives.

Parmi les « sujets hongrois », un constat pourrait étonner : le nombre élevé des textes relatant d'incendies (huit sur quarante deux, presque le cinquième). Ainsi en juin 1841, on pouvait apprendre des « *lettres de Kaschau [Kassa]* » que « *cette belle et florissante ville de Hongrie est devenue la proie des flammes* »⁹⁰³. Un an plus tard, le journal relatait qu'à « *Modern [Modor ?], en Hongrie, 200 maisons sont devenues la proie des flammes le 23 avril [1842], et 120 maisons à Wainor.[?]; sur ce dernier point quatre personnes ont perdu la vie.* »⁹⁰⁴ Les incendies hongrois se multiplient pendant l'année 1842. En août, on pouvait lire que les flammes avaient dévoré bon nombre d'édifices publics et des maisons à Lugos (dans le sud, actuellement en Roumanie)⁹⁰⁵, et en septembre « *un sinistre de ce genre... a réduit en cendres neuf maisons* » à Presbourg⁹⁰⁶. Un an plus tard, en septembre 1843, deux nouvelles parlent encore d'incendies de Hongrie. D'abord « *à Sthulweissenbourg [Székesfehérvár] (Hongrie), un incendie a dévoré de 7 à 800 maisons* »⁹⁰⁷. L'autre nouvelle relate du même fait huit jours plus tard ; malheureusement, une grossière erreur d'orthographe (d'un copieur parisien ?) a empêché le rédacteur de l'identifier : « *Les incendies se multiplient dans la monarchie autrichienne : à Stahlweissen, bourg en Hongrie, 700 maisons sont devenues la proie des flammes.* »⁹⁰⁸ Evidemment, un rédacteur de province n'était pas censé connaître les noms de toutes les localités d'Europe centrale ; mais le peu de soin qu'Edmond Adam prêtait cette fois à cette nouvelle, montre que les remarques acerbes de l'abbé de Pradt n'étaient pas sans tout fondement.

⁹⁰³ *Précurseur de l'Ouest*, 15-16 juin 1841, p. 2 (faits divers).

⁹⁰⁴ *Précurseur de l'Ouest*, 2 juin 1842, p. 3 (faits divers). Modor (slovaque Modra) était une ville dans le comitat de Presbourg (actuellement en Slovaquie).

⁹⁰⁵ *Précurseur de l'Ouest*, 15-16-17 août 1842, p. 3 (faits divers). L'incendie a eu lieu le 21 juillet. La source de l'information était la *Gazette des Postes* (de Francfort).

⁹⁰⁶ *Précurseur de l'Ouest*, 23 septembre 1842, p. 3 (faits divers). L'information est datée de Vienne, le 10 septembre. La source n'était pas précisée (« *on écrit de...* »).

⁹⁰⁷ *Précurseur de l'Ouest*, 18-19 septembre 1843, p. 3 (faits divers).

⁹⁰⁸ *Précurseur de l'Ouest*, 27 septembre 1843, p. 4 (faits divers).

Après cette première série de nouvelles incendiaires de Hongrie, un intervalle de presque trois ans passait jusqu'aux prochaines. Le numéro du 10 mai 1846 signalait, qu'un « *incendie terrible a réduit en cendres, le 20 avril, plusieurs rues de la ville de Kaskau [Kassa] (Hongrie), ainsi que l'église du couvent des dominicains* »⁹⁰⁹.

Le dernier article relatif à ce sujet date du 4 juillet de la même année. Son ton est plus angoissé que celui des précédents, et il n'hésite pas beaucoup sur l'origine criminelle des incendies :

« *Sur tous les points de la Hongrie, des incendies éclatent. En une seule nuit, deux villes, Leibitz [?] et Durandt [?], dans les Carpathes, ont été ravagées par les flammes. Dans la première, vingt-deux maisons, et dans la seconde, cent une maisons et l'église luthérienne, ont été réduites en cendres. Il y a toute apparence que ces incendies sont le résultat de tentatives criminelles.* »⁹¹⁰

Les incendies auraient été une particularité hongroise pendant les années 1840 ? L'explication réside dans les faits sociaux de la France de l'époque. Comme l'a remarqué Jean-Claude Farcy dans une de ses études, le monde rural de la première moitié du XIX^e siècle vivait en France dans la crainte du feu que l'on commençait à peine à maîtriser⁹¹¹. Outre le goût de l'horreur, ce trait nous aide à comprendre pourquoi on attribuait une place aussi importante aux nouvelles relatives aux incendies, même si ceux-ci s'étaient produits à l'étranger⁹¹².

De quelles sources venaient les nouvelles hongroises du *Précurseur de l'Ouest* ? La réponse paraît simple : des bureaux de correspondance parisiens. Pourtant, tout comme le *Journal des Débats*, le *Précurseur* pouvait parfois faire état de la source primitive de ses informations. Ainsi, sur les quarante-deux articles, 17 mentionnent plus ou moins clairement leur origine (d'ailleurs très variée). Quatre commencent par la phrase « *On écrit de Vienne [date]* »⁹¹³, trois par un « *On écrit de Pesth [date]* »⁹¹⁴. Une nouvelle est « *apprise d'Allemagne* »⁹¹⁵. Un texte est basé sur ce qu'on « *écrit de Saint-Hickolace*

⁹⁰⁹ *Précurseur de l'Ouest*, 10 mai 1846, p. 3 (faits divers).

⁹¹⁰ *Précurseur de l'Ouest*, 4 juillet 1846, p. 2 (faits divers).

⁹¹¹ Cf. J.-C. Farcy, pp. 17-29 (surtout pp. 17-20).

⁹¹² D'après Jean-Pierre Seguin, on peut conclure que les nouvelles fréquentes sur les incendies et explosions pouvaient avoir parfois une autre raison aussi. Par ce moyen, les rédacteurs ont en fait inséré de la publicité indirecte pour les compagnies d'assurances (qui ont soutenu les journaux locaux par les annonces payées). Cf. SEGUIN, p. 187.

⁹¹³ *Précurseur de l'Ouest*, 7 novembre 1841 ; 23 septembre et 7 octobre 1842 ; 20 octobre 1846.

⁹¹⁴ *Précurseur de l'Ouest*, 24 juin, 27-28 juin et 17 décembre 1842.

⁹¹⁵ *Ibid.*, 2 juin 1842.

(Hongrie) [date] »⁹¹⁶ ; mais dans ce dernier cas, on a démontré que la source devait être le *Journal des Débats*.

On voit un peu plus clair quand le journal mentionne d'autres organes de presse en tant que sources de l'information. Cela rendait possible aux lecteurs de prendre une certaine distance sinon par rapport à l'authenticité de la nouvelle, du moins sur le plan de l'honnêteté de l'interprétation des faits. Cela pouvait être par exemple le cas des deux articles qui se référaient à la *Gazette d'Augsbourg*⁹¹⁷. (Ce journal était payé et censuré, comme on l'a déjà dit, par le cabinet de Vienne.) Un seul texte se rapporte à la *Gazette de Düsseldorf*⁹¹⁸ ; encore un à la *Gazette des Postes [de Francfort]*⁹¹⁹. Quant aux références françaises, un texte renvoie à la *Gazette des tribunaux*⁹²⁰. Parmi les trois qui restent, le premier s'appuie sur « des lettres »⁹²¹, et le second mentionne tout simplement que le texte a été envoyé de *Petersbourg* (sans doute *Presbourg*, siège de la diète)⁹²². Le dernier donne comme source... le journal hongrois *Jelenkor*. Nous avons déjà parlé de l'article, et il n'y a aucune raison de croire que le rédacteur ait jamais vu la publication hongroise.

Conclusion

Le journal de province tenait compte sous la Monarchie de Juillet de l'existence de la Hongrie. Il n'offrait cependant pas un véritable moyen de pénétrer ses réalités politiques et socio-économiques, et pérennisait l'image d'un pays périphérique et, d'après le contenu de ses articles, pratiquement demi-sauvage. Les possibilités de la représentation de la Hongrie étaient de plus aggravées par un manque d'intérêt et par une rédaction peu soignée, mais aussi par l'énorme décalage entre la genèse et la publication des nouvelles.

L'étude des articles publiés sur la Hongrie peut tout de même fournir de précieux renseignements concernant les différentes sources et l'acheminement de l'information de la Hongrie jusqu'aux bureaux de rédaction de province. La nature et le contenu des textes nous offrent l'image que concevait de la Hongrie le public lecteur de la presse sous la

⁹¹⁶ Voir *supra*.

⁹¹⁷ *Précurseur de l'Ouest*, 18 mars 1846 et 24 juin 1842.

⁹¹⁸ *Précurseur de l'Ouest*, 1^{er} mai 1844.

⁹¹⁹ *Précurseur de l'Ouest*, 15-16-17 août 1842.

⁹²⁰ *Précurseur de l'Ouest*, 7 octobre 1843, p. 4 (faits divers).

⁹²¹ *Précurseur de l'Ouest*, 15-16 juin 1841.

⁹²² *Précurseur de l'Ouest*, 18 septembre 1844.

Monarchie de Juillet. Image dominée, dans la presse de province par « le sensationnel », le fait divers. En plus, comme on l'a vu au sujet des incendies et de la réforme juridique, les préoccupations intérieures pesaient beaucoup lors du choix des nouvelles provenant d'un pays situé, pour la pensée occidentale de l'époque, « aux confins de l'Europe ».

Cinquième partie

Conclusion générale

Avant d'esquisser l'image de la Hongrie et de la société hongroise telle que la suggéraient les récits de voyage et la presse en France entre 1837 et 1847, on doit mentionner que cette période était sans doute un « âge d'or » du point de vue de ces deux principaux types de sources.

Les récits de voyage

Le récit de voyage, genre existant depuis l'Antiquité, a été considérablement renouvelé et même remodelé en France au XVIII^e siècle et au début du XIX^e. D'une part, avec le déclin des circumnavigations et l'imitation du Grand Tour européen (importé d'Angleterre), l'attention des voyageurs et du public commençait à se tourner vers les pays du continent européen. D'autre part, devant la multiplication des destinations et des récits, un travail de réflexion méthodologique a été entrepris. Son objectif consistait à donner aux voyageurs des méthodes d'après lesquelles ils pourraient mener à bien leur investigation dans le pays visité et décrire les résultats de leur enquête d'une manière ordonnée. Ce phénomène était issu d'une nouvelle conception du voyage, bien développée par les articles de l'*Encyclopédie* et le *Voyage en Hollande* de Diderot. Le récit de nouveau type devait être plus qu'un recueil des choses vues et d'impressions ressenties au cours du voyage. Il devait présenter et représenter les réalités sociales du pays étranger.

L'adoption d'une méthode signifiait aussi l'adoption d'un type de discours. Dans la deuxième moitié du XVIII^e siècle, le discours philosophique (Diderot) s'est complétée des discours naturaliste (Saussure), statistique (Volney) et ethnographique (de Gérando). Par conséquent, les voyageurs français du XIX^e siècle disposaient déjà de tout un éventail de méthodes d'analyse et de description, ce qui leur pouvait servir d'appui théorique. Ainsi, on a pu constater dans le cas du *Voyage en Autriche* de Marcel de Serres l'influence des règles établies par Volney.

Parallèlement à l'élaboration des méthodes, le public des récits de voyage commençait aussi à se diversifier. Tout en maintenant leur place dans la littérature d'évasion, les récits de voyage trouvaient accès à de nouveaux types de public, et rendaient possibles de nouveaux types de lectures. Il apparaissait une lecture intéressée.

Volney signalait dans les *Leçons d'histoire* que les récits de voyage pourraient être utiles, comme moyens de connaissance mutuelle, à l'établissement des relations équilibrées entre les différents pays. Chez Talleyrand, la lecture des récits de voyage servait déjà ouvertement des fins politiques – elle pouvait par exemple renseigner les dirigeants d'un pays sur les régions à coloniser. L'ouvrage de Marcel de Serres, qui représente en quelque sorte la continuation de l'enquête statistique lancée dans les départements de la France par Chaptal en 1801, a été déjà écrit à la demande de l'Administration.

Au XIX^e siècle les voyages et leurs récits sont revenus à la mode, en raison du goût du romantisme pour l'évasion mais aussi à cause d'une circulation plus facile (rétablissement de la paix en Europe, chemins de fer, navigation à vapeur). Le nombre des voyageurs a accru, et de nouveaux types ont apparu ou réapparu comme les exilés ou les premiers touristes.

Ces facteurs ont abouti à un nouvel âge d'or des voyages. En même temps, l'Orient a su se maintenir parmi les destinations privilégiées.

La Hongrie a pu profiter du nouveau contexte. Contrairement au XVIII^e siècle où même le retour de la paix après 1711 ne pouvait pas inciter les Français à voyager en Hongrie, les décennies précédant les révolutions de 1848 ont vu l'essor spectaculaire des voyages exécutés en Hongrie. En moins de trente ans (entre 1818 et 1846), on a publié en France plus de récits de voyages de Hongrie que pendant tout le XVIII^e siècle. Le véritable démarrage date des années 1830, lorsque la mise en service des bateaux à vapeur a commencé à faciliter la navigation sur le Danube. La distance s'est raccourcie entre l'Orient et l'Occident. La publication assez rapide des récits illustre aussi l'essor de l'intérêt. Cependant, au cours des années 1830 et 1840, la Hongrie restait encore un fragment de l'espace parcouru par les voyageurs. Ceux-ci, intéressés par la question d'Orient et le sort des peuples slaves de l'Europe centrale (surtout les Polonais), ont donc toujours traversé la Hongrie afin de la quitter à l'est ou au sud.

Le maréchal Marmont, le comte Démidoff, Edouard Thouvenel et Xavier Marmier étaient aussi fidèles à cette méthode. Ils sont venus pendant les années 1830 et 1840, et leurs récits ont aussi été publiés entre 1837 et 1846, peu de temps après la fin de leurs voyages. Chacun appartenait aux élites, mais ils représentaient des types de voyageurs différents. Le maréchal Marmont, ancien soldat, était un exilé volontaire. Anatole de Démidoff, aristocrate d'origine russe représentait le type du dandy voyageur déguisé en

explorateur. Edouard Thouvenel a apparemment entrepris un voyage d'études. Xavier Marmier était déjà proche du type du touriste ; mais son récit était loin d'un recueil des plaisirs du voyage. Tous étant des personnages connus en France sous la Monarchie de Juillet, leurs récits étaient *a priori* censés exercer une influence considérable sur l'image de la Hongrie en France.

L'image de la Hongrie et de la société hongroise suggérée par leurs récits est moins hétérogène que l'on n'aurait pensé. En divisant leurs descriptions en deux grandes parties (pays et société), on a pu constater que la perception du pays « physique » dépendait principalement de deux facteurs, l'itinéraire et le moyen de transport choisis. Le maréchal Marmont, le seul à avoir emprunté uniquement des moyens de transport terrestres, diffère des autres par son parcours aussi. Effectuant un premier voyage en 1831 dans la partie occidentale du pays, il a traversé en 1834 le nord de la Transdanubie et la Grande Plaine. Il pouvait ainsi relater aux lecteurs français des réalités géographiques et sociales invisibles pour les autres, comme le lac Balaton ou les agglomérations d'agriculteurs de la Grande Plaine. Cela résultait dans son récit un certain équilibre entre paysages urbains, ruraux et désertiques. Les trois autres voyageurs ayant tous suivi l'itinéraire Vienne-Presbourg-Pest-Mohács-Pétervárad, et utilisant presque exclusivement des bateaux à vapeur, se limitaient surtout à la représentation des étapes urbaines du parcours et des rives du Danube. Ce facteur devait contribuer à l'émergence du paysage urbain en thème, dominant la description des paysages. Les villes de Presbourg, Komárom, Esztergom, Pest-Buda et Mohács paraissent des étapes obligatoires dans les parcours et dans les récits aussi. L'aspect monumental des villes domine les descriptions ; c'était un trait caractéristique général des récits de voyage de la première moitié du XIX^e siècle. Chacune des villes hongroises est représentée relativement à une fonction. Presbourg, siège de la diète et lieu du couronnement des rois de Hongrie, est politique. Komárom, par sa forteresse, reçoit un caractère militaire. La présence du prince-primat et la construction de la nouvelle cathédrale rendent Esztergom ecclésiastique. La place centrale est sans doute détenue par le couple contrasté de Pest et de Buda. Tout le monde remarque l'opposition entre Buda, plus liée au passé, et Pest, centre effervescent d'un premier capitalisme hongrois. La description des villes jumelles aboutit dans la plupart des récits à une méditation sur le présent de la Hongrie et les entraves politiques et sociales qui empêchent

son développement économique. Dans le cas de Mohács, le souvenir de la bataille de 1526 est évoqué par tous ceux que passaient par là.

La dominance des paysages urbains dans les récits (alors que 90 % de la population de la Hongrie habitaient à la campagne) ne s'explique pourtant pas uniquement par l'itinéraire et le moyen de transport choisis. Le principal facteur de cette vision déséquilibrée était que tous les voyageurs venaient d'une civilisation occidentale nettement plus urbanisée que la Hongrie – ils ont donc cherché des structures analogues. D'autre part, le récit de voyage avait commencé à privilégier la description de l'espace urbain à partir du XVIII^e siècle. Ainsi, les voyageurs ont observé la règle générale.

D'ailleurs la recherche d'analogies, phénomène caractéristique des voyages d'exploration où le connu doit aider à expliquer l'inconnu, est encore fréquente dans le récit du maréchal Marmont. Il s'affaiblit au cours de la décennie suivante, pour disparaître presque entièrement chez Marmier. Ce trait montre que la Hongrie commençait à devenir de *terra incognita* un pays de plus en plus connu.

La description de la société hongroise est dans tous les récits dominée par la noblesse. Omniprésent et tout-puissant (du moins en principe), ce groupe constituait la « seule classe politique ». Son image est très contradictoire dans tous les récits. Bien qu'on évoque toujours l'existence d'un parti « libéral » ou « de réformes », les nobles hongrois restent les principaux opposants au développement du pays, notamment par leur attachement aux privilèges (surtout à celui de ne pas payer d'impôt) et par le maintien des paysans dans un état de servitude humiliante. La représentation des autres couches de la société (bourgeoisie, paysans) est beaucoup plus fragmentaire ; la description des paysans tend vers le pittoresque, sauf dans le cas de Marmier.

L'examen des réalités hongroises et des perspectives de l'avenir poussaient tous les voyageurs à donner des conseils ou même des leçons. Ils ont tous recommandé l'abolition des privilèges nobiliaires et l'émancipation de serfs, comme clés de l'avenir. Les motivations étaient cependant différentes par exemple entre les leçons de libéralisme données par le maréchal Marmont et la crainte d'une explosion sociale d'Edouard Thouvenel. Ces conseils ont pu encore confirmer l'image d'un pays arriéré, dont les tentatives de modernisation ont été discréditées par la subsistance des vestiges féodaux (et la résistance de Vienne).

Un trait manque presque entièrement des récits de voyage ; les conflits entre les différents groupes ethniques de la Hongrie. A peine mentionne-t-on l'existence d'autres populations que les Hongrois. Cependant le problème de l'émancipation des Juifs apparaît sous une lumière curieuse chez Thouvenel et Marmier. Les Juifs de Hongrie, maintenus dans une situation sociale inférieure se vengeraient des abus par la mise en dépendance financière des nobles hongrois. Cette interprétation tendancieuse (qui poussait Marmier jusqu'à parler d'un holocauste exécuté par les Juifs) est due à la source de l'information, un membre de la noblesse.

La présence des Hongrois dans les récits était due en grande partie aux rencontres. Cependant celles-ci ne pouvaient pas toujours aboutir à une communication, en raison du manque de langue commune. Au cas des rares rencontres où une communication s'est réalisée, il s'agissait en général de rencontres prévues et bien organisées, avec des personnages illustres. Le maréchal Marmont représentait à merveille le type du voyageur ne croisant que des personnages illustres. Connaissant au moins l'allemand, Xavier Marmier était déjà capable d'aborder n'importe qui, même des « simples » Hongrois.

La deuxième manière de représenter des individus était la description des activités ou des pensées des grands hommes. A l'exception du maréchal Marmont, qui l'omettait de son récit pour des raisons personnelles (mais citait ses pensées), le comte István Széchenyi apparaît comme la figure centrale du renouveau de la Hongrie. La représentation des autres grands hommes (comme Joseph II) était déjà beaucoup plus contradictoire.

Les analogies entre les différents récits sont en grande partie dues au fait que les voyageurs ont consulté à peu près les mêmes ouvrages sur la Hongrie, bien que Xavier Marmier soit le seul à en donner une bibliographie. Parmi ces sources figuraient des récits de voyage antérieurs ; et déjà le comte Démidoff parlait des idées du maréchal Marmont relatives à la Hongrie. La thématique a cependant évolué entre 1837 et 1846. Les mines et les haras du maréchal ont cédé leur place aux débats à la diète ou à la problématique du pont fixe à réaliser sur le Danube, entre Buda et Pest. Outre la représentation des villes et de la noblesse, cinq sujets figuraient dans tous les récits : le couronnement des rois, la question de l'impôt, la nouvelle cathédrale d'Esztergom, les bains et l'histoire de la Hongrie. Cela a aussi contribué à la fixation de l'image du pays. Une nette évolution est tout de même perceptible au sujet de la représentation de l'histoire de la Hongrie. Bien

que dominée par les souvenirs de l'occupation turque (servant aussi à expliquer le retard du pays par rapport à l'Occident), elle devient de plus en plus organisée, et les relations conflictuelles avec l'Autriche font aussi leur apparition.

L'effet du phénomène le plus important de l'évolution du récit de voyage au XVIII^e siècle se fait sentir jusqu'à la veille des révolutions de 1848. La pensée, développée pour la première fois dans le *Voyage en Hollande* de Diderot, selon laquelle la description du voyage doit être organisée d'avance, assure même un dénominateur commun aux différents textes et à leur analyse.

L'examen des structures et des possibilités de la lecture sous la Monarchie de Juillet nous a démontré que les récits de voyage devaient (surtout pour des raisons économiques) s'adresser à l'élite. Ils ne pouvaient pas encore exercer une influence considérable auprès du grand public. Quant aux collections de voyage, censées combler cette lacune, l'image de la Hongrie n'y pouvait pas être vraiment nuancée. D'une part, les collections, s'intéressant avant tout aux voyages en dehors de l'Europe, consacraient peu d'espace à la Hongrie. D'autre part, en publiant surtout des extraits et des résumés, elles suggéraient une image fortement stéréotypée, sans aucune possibilité de connaître les réalités sociales représentées dans les récits.

La presse

Le miroir tendu par les récits de voyage à la Hongrie et la société hongroise se brise en quelque sens par la représentation beaucoup plus idéologisée que l'on retrouve dans la presse française contemporaine. Comme le récit de voyage, la presse française a aussi vécu un âge d'or sous la Monarchie de Juillet. Libérée des entraves juridiques et financières qui caractérisaient sa situation sous la Restauration, elle pouvait se diversifier en fonction des opinions et des besoins aussi. Cela a également entraîné l'apparition de nouveaux types de presse.

Les articles trouvés dans les titres analysés se font tout d'abord remarquer par l'absence presque totale des références à l'entourage géographique (comme l'emplacement de la Hongrie, mais aussi l'environnement naturel ou bâti).

La *Revue de Paris* a fondé ses deux articles relatifs à la Hongrie sur des informations puisés à de sources germaniques. L'image de la Hongrie y est celle d'un

pays arriéré, dominé par la noblesse, où les rares tentatives de modernisation seraient aussi entreprises pour des raisons nationalistes. Même si l'on voit l'évocation des termes proches du vocabulaire politique hongrois (*colonisation, exploitation*), les problèmes hongrois n'y sont évoqués que pour mieux fonder les craintes concernant l'avenir de l'Autriche comme grande puissance.

La *Revue des Deux Mondes* a publié plusieurs textes liés plus ou moins étroitement aux voyages faits en Hongrie. Outre les résumés et les extraits de certains récits de voyage édités aussi sous forme de livre avant 1848, on y trouve des études nourries directement des expériences de voyages faits en Europe centrale. Il s'agit de deux textes de Cyprien Robert et d'autant d'Hyppolite Desprez. Cependant, dans les deux cas, la présence des souvenirs de voyage est très limitée ; elle donne tout au plus le cadre des textes. Les deux auteurs étant des slavistes slavophiles, la Hongrie et les Hongrois sont considérés sous un angle particulier. Le problème central des quatre textes est le conflit national entre les peuples de l'Europe centrale, sujet presque totalement absent des récits de voyage « classiques ».

Les interprétations sont cependant différentes. Cyprien Robert met les Hongrois au même pied que les autres peuples « gréco-slaves » de l'Europe de l'Est, et représente clairement les relations conflictuelles entre la noblesse libérale et le cabinet de Vienne, à travers les débats de la diète de 1843-1844. Chez Hippolyte Desprez, les Hongrois « magyares » apparaissent déjà comme les oppresseurs des populations slaves du pays.

Les conseils pour l'avenir, traits caractéristiques indispensables des récits de voyages de Hongrie, reviennent dans ces textes aussi. Conformément à leur vision plus globale des problèmes d'Europe centrale, les deux auteurs recommandent aux Hongrois de se réconcilier avec les autres populations, en vue d'une « confédération danubienne ».

Le *Magasin pittoresque*, choisi pour sa nouveauté parmi les organes de presse en tant que « magazine didactique » censé faire connaître à ses lecteurs le monde, n'a donné de la Hongrie que très peu d'informations, déjà fragmentaires. On a donc pu formuler à juste titre des doutes concernant la contribution de ce type de source à l'image de la Hongrie en France sous la Monarchie de Juillet.

Quant à la grande presse politique, nous avons examiné les « articles hongrois » du *Journal des Débats*, défenseur prestigieux du régime de la Monarchie de Juillet. Ce titre offre, fidèlement à son type, une image de la Hongrie nettement dominée par les aspects

politiques. L'institution la plus relatée (même au sens absolu) était aussi politique, la diète de Presbourg, principal théâtre de l'expression des velléités de réformes. L'image représentée est aussi nettement plus conflictuelle que dans les récits de voyage. A côté de l'opposition « traditionnelle » entre les deux chambres de la diète, il apparaît la lutte entre libéraux (réformistes) et conservateurs ou entre l'opposition nationale et le cabinet de Vienne.

Après une incompréhension devant « l'immobilisme » de la diète et d'une certaine condescendance, perceptibles encore en 1839-1840, les sujets débattus à la diète font aussi progressivement apparition. La question de la réforme du système juridique et l'émancipation des Juifs étaient des sujets présents tout au long de la période étudiée. A la marge de la diète, on pouvait observer des problèmes liés au moins en partie à des conflits sociaux comme les mariages mixtes ou le mécontentement des paysans. A l'approche de l'année cruciale de 1848, les nouvelles politiques devenaient plus équilibrées, les opinions des opposants libéraux recevant autant de place que celles des conservateurs auliques. Les textes rendent cependant évidente la conquête du terrain politique par l'Opposition (dirigée par Lajos Kossuth) dès novembre 1847. Le fait que les sujets des débats restaient effectivement les mêmes pendant toute la décennie montre que des tensions insolubles entre les deux parties ont empêché la modernisation.

On a pu remarquer que les nouvelles relatées par le *Journal des Débats* étaient souvent superficielles. Cela était surtout perceptible dans le cas des années 1839 et 1840. D'autres fois, elles étaient contredites même par les contemporains français (comme Cyprien Robert). L'explication de ce phénomène est à rechercher dans le système d'alimentation en informations des journaux politiques. Faute d'agences de presse et d'envoyés spéciaux en Hongrie, les rédacteurs étaient obligés de copier et de traduire (souvent par l'entremise des offices de correspondance) les textes parus dans les journaux germaniques, souvent contrôlés par la censure autrichienne.

A côté de la politique, les autres sujets ne jouaient qu'un rôle secondaire (malgré l'importance des faits divers) et leur présence était très limitée dans le temps. Somme toute, les textes publiés dans le *Journal des Débats* ont représenté au public français l'image d'un pays pluriethnique et multiconfessionnelle, dominé par des clivages de caractère féodal, où une élite représentée par l'opposition à la diète était pourtant désireuse de rattraper l'Occident et proposait sans cesse des réformes d'inspiration

libérale ou philanthropique, rejetées jusqu'en 1848 par la Cour. En même temps, plusieurs des sujets relatés se trouvaient, à l'image de la réforme juridique, au cœur de l'intérêt en France – en raison des préoccupations intérieures.

Le journal de province, représenté dans notre cas par le *Précurseur de l'Ouest*, titre angevin, a eu beau tenir compte sous la Monarchie de Juillet de l'existence de la Hongrie, il n'offrait pas un véritable moyen de pénétrer ses réalités politiques et socio-économiques. Il paraît que les nouvelles publiées déjà très irrégulièrement ont été choisies accidentellement. La seule règle qu'on a pu retrouver dans leur publication était la dominance du « sensationnel », du fait divers. De plus, comme on l'a vu au sujet des incendies, les préoccupations françaises et même régionales pesaient beaucoup ici aussi lors du choix des nouvelles. L'existence de la Hongrie ne devait pas être ignorée, loin de là ; mais ce pays restait aussi périphérique pour les lecteurs de l'Ouest.

Directions de recherches

Comme nous l'avons signalé au début de cette thèse, nous sommes conscients que l'image de la Hongrie en France sous la Monarchie de Juillet restera encore incomplète.

Le dépouillement d'autres titres de presse que ceux que nous avons choisis pourrait bien sûr donner encore plus d'autorité aux conclusions. L'analyse d'autres types de sources, inexploités ou très peu exploités, comme les livres d'histoire, de géographie, les dictionnaires, pourrait aider à compléter et nuancer l'image de la Hongrie. Ainsi l'étude de la correspondance diplomatique de l'Ambassade de France de Vienne offrirait la possibilité de voir les différences entre la perception des diplomates et du grand public.

D'autre part, des études comparées de la représentation d'autres pays de l'Europe durant le même période pourrait déterminer la place relative de la Hongrie dans la conscience collective.

Du côté hongrois, l'analyse des récits des voyages effectués par des Hongrois en France pendant notre période rendrait également possible la constitution d'un « miroir commun ».

Vu la quantité de sources probables, ce sont autant de sujets qui nous intéressent et qui se proposent comme autant de directions de recherches devant les historiens et les chercheurs littéraires.

Sources et bibliographie

I. Sources manuscrites

A. Classements pas fonds d'Archives

Archives Départementales de Maine-et-Loire (Angers) :

sous-série 83 T 2 : 1811. *Catalogue d'ouvrages en lecture chez les libraires d'Angers, Baugé, Saumur. Listes d'ouvrages saisis. Correspondance.*

sous-série 5 E (dossiers des notaires), 10/341-342 ; 18/147-148 ; 36/686 ; 58/43-47 ; 70/339-341 ; 71/75-78 ; 110/95-96.

Centre d'Archives Diplomatiques de Nantes :

série Vienne : *Correspondance politique* de l'Ambassade de France à Vienne, année 1837

II. Instruments de travail et sources imprimées

A. Répertoires analytiques des sources :

GUICHARD, Catherine, *Bibliographie de la presse française politique et d'information générale des origines à 1944. Tome 49 : Maine-et-Loire*, Paris, 1980

HANUS, Erzsébet – TOULOUZE, Henri, *Bibliographie de la Hongrie en langue française*, Budapest-Paris-Szeged, 2002

HATIN, Eugène, *Bibliographie historique et critique de la presse périodique française*, Paris, 1866

KONT, Ignace, *Bibliographie française de la Hongrie (1521-1910), avec inventaire sommaire des documents manuscrits*, Paris, 1913

LEVAL, André, *Supplément à la Bibliographie française de la Hongrie d'I. Kont*, Budapest, 1914

LORENZ, Otto, *Catalogue général de la librairie française pendant 25 ans (1840-1865)*, 4 vol. Paris, s.d.

B. Documents publiés

BAJOMI LÁZÁR, Endre, *Francia tükör. Válogatás a 19. század magyar vonatkozású francia irodalmából* (Miroir français : choix de littérature française du XIX^e siècle en rapport avec la Hongrie), Budapest, 1987

BERTIER DE SAUVIGNY, Guillaume, *La Révolution de 1830 en France*, Paris, 1970

COPANS, Jean – JANIN, Jean, *Aux origines de l'anthropologie française. Les Mémoires de la Société des Observateurs de l'homme en l'an VIII*, Paris, Sycomore, s. d.

FOUCAULT, Michel, *Moi, Pierre Rivière, ayant égorgé la mère, ma sœur et mon frère... un cas de parricide au XIX^e siècle*, Paris, 1973

GODECHOT, Jacques, *La pensée révolutionnaire de 1780 à 1799*, Paris, 1964

KECSKEMÉTI, Károly, *Sources relatives à l'histoire de la Hongrie 1. Témoignages français sur la Hongrie à l'époque de Napoléon, 1802-1809*, Bruxelles, 1960.

KECSKEMÉTI, Károly, *Sources françaises relatives à l'histoire de la Hongrie 2. Notes et rapports français sur la Hongrie au XVIII^e siècle*, Bruxelles, 1963.

KÓNYI, Manó, *Deák Ferencz beszédei 1829-1841* (Discours de Ferenc Deák), Budapest, 1903

PAJKOSSY, Gábor, *Kossuth Lajos összes munkái. 7. kötet. Kossuth Lajos iratai 1837-1840* (Œuvres complètes de Lajos Kossuth, tome 7 : les écrits de Lajos Kossuth de 1837 à 1840), Budapest, 1989

PICARD, Jean-François, « Tableaux des tirages de la presse nationale de 1803 à 1944 » in : ALBERT, Pierre – FEYEL, Gilles – PICARD, Jean-François, *Documents pour l'histoire de la presse nationale aux XIX^e et XX^e siècles*, Paris, s. d.

C. Récits de voyage

1. Voyages en Europe ou dans le monde

ADANSON, Michel, *Voyage au Sénégal*. Présenté et annoté par Denis Reynaud et Jean Schmidt, Saint-Etienne, 1996.

BOUGAINVILLE, Louis-Antoine de, *Voyage de la frégate La Boudeuse et de la flûte L'Etoile autour du monde*, Paris, 1771 (1992)

John HOWARD, *L'état des prisons, des hôpitaux et des maisons de force en Europe au XVIII^e siècle*, édition critique en français par Christian Carlier et Jacques-Guy Petit, Paris, 1994

LERY, Jean de, *Histoire d'un voyage faict en la terre du Bresil (1578)*, Paris, 1994.

SZEMERE, Bertalan, *Utazás külföldön (Voyage à l'étranger)*, 2 vol., Buda, 1840

YOUNG, Arthur, *Voyages en France dans les années 1787, 1788 et 1789*, Paris, 1988

2. Voyages en Hongrie

BELLANGER, Stanislas, *Trois ans de promenades en Europe et en Asie*, 2 tomes en 1 vol. Paris, A. Bertrand, 1843

BEUDANT, François-Sulpice, *Voyage minéralogique et géologique en Hongrie pendant l'année 1818*, 4 vol., Paris, 1822

DEMIDOFF, Anatole de, *Voyage dans la Russie méridionale et la Crimée par la Hongrie, la Valachie et la Moldavie exécuté en 1837*, Paris, 1840

DURAND, Hyppolite, *Le Danube allemand et l'Allemagne du Sud. Voyage dans la Forêt-Noire, la Bavière, l'Autriche, la Bohême, la Hongrie, l'Istrie, la Vénétie et le Tyrol*, Tours, Mame, 1863

HAUSSEZ, Charles Lemercier de Longpré, baron d', *Alpes et Danube, ou Voyage en Suisse, Styrie, Hongrie et Transylvanie, par le baron d'Haussez, pour faire suite au « Voyage d'un exilé »*, 2 vol., Paris, A. Dupont, 1837

MARMIER, Xavier, *Du Rhin au Nil. Tyrol, Hongrie, provinces danubiennes, Syrie, Palestine, Egypte. Souvenirs de voyages par...* 2 vol., Paris, Arthus Bertrand, s.d. [1846]

QUIN, Michel J., *Voyage sur le Danube de Pesth à Roustcouk par navire à vapeur, et notices de la Hongrie. Trad. de l'anglais par Eyriès*, 2 vol., Paris, 1836

RAGUSE, duc de, *Voyage du maréchal duc de Raguse en Hongrie, en Transylvanie, dans la Russie méridionale, en Crimée, et sur les bords de la mer d'Azoff, à Constantinople, dans quelques parties de l'Asie-Mineure, en Syrie, en Palestine et en Egypte*, 4 vols., Paris, Ladvocat, 1837

SALABERRY, comte de, *Voyage à Constantinople, en Italie et aux Iles de l'Archipel par l'Allemagne et la Hongrie*, Paris, An VII [1799]

THOUVENEL, Edouard, *La Hongrie et la Valachie. Souvenirs de voyage et notices historiques*, Paris, 1840

D. Mémoires et journaux contemporains

ANDIGNÉ, *Les Mémoires du général d'Andigné*, t. 2 (1800-1857), Paris, 1901 (reprint : Mayenne, 1990)

HUGO, Victor, *Journal 1830-1848*, Paris, 1954

PULSZKY, Ferenc, *Életem és korom* (Ma vie et mon époque), 2 vol., Budapest, 1958

SZÉCHENYI, István, *Napló* (Journal), Budapest, 1978

SZÉCHENYI, István, *Néhány szó a lóverseny körül* (Quelques mots sur les courses des chevaux), Pest, 1838

E. Historiographie de l'image de la Hongrie à l'étranger

BALOGH, József – ILLYES, Gyula – KERESZTURY, Dezső, *Hirünk a világban* (La renommée des Hongrois dans le monde), Budapest, 1985

ECKHARDT, Alexandre, « Les Hongrois vus par l'étranger », *Revue d'Histoire comparée*, 1944, tome I-II, pp. 3-53

GYORY, Jean, « Le rempart de la chrétienté. Etude sur la mission de la Hongrie », *Nouvelle Revue de Hongrie*, 1934/10, pp. 468-474

HANKISS, János, « Franciák Magyarországon, magyarok Párizsban » (Des Français à Budapest, des Hongrois à Paris), *Budapesti Szemle*, 1932/658, pp. 296-331

KERESZTURY, Dezső, « Magyarország a német közvéleményben » (La Hongrie et l'opinion publique allemande), *Magyar Szemle*, 1932/XVI, pp. 18-29

KERESZTURY, Dezső, « Kelet és Nyugat között. A magyar lét kettős szemlélete » (Entre Orient et Occident : la double vision de l'existence magyare), *Magyar Szemle*, 1934/XXI, pp. 142-154

KOVACS, Endre, *Szabadságharcunk és a francia közvélemény* (Notre guerre d'indépendance et l'opinion publique française), Budapest, 1976

TERBE, Louis, « Le rôle historique de la Hongrie dans la défense de l'Occident », *Nouvelle Revue de Hongrie*, 1938/6, pp. 536-544

F. Littérature méthodologique contemporaine

DIDEROT, Denis, *Voyage en Hollande*, Paris, 1982

SAUSSURE, Horace Bénédict de, *Voyages dans les Alpes. Discours préliminaire*. Genève, 1998

SERRES, Marcel de, *Voyage en Autriche ou essai statistique et géographique sur cet empire*, 4 vol. Paris, Arthus Bertrand, 1814

TALLEYRAND-PERIGORD, Charles-Maurice de, « Essai sur les avantages à retirer de colonies nouvelles dans les circonstances présentes » in : *Mémoires de morale et de politique*, Paris, Baudouin, 1797, pp. 288-301

VOLNEY, Constantin-François, Volney, « Leçons d'histoire prononcées à l'Ecole Normale, augmentées d'une leçon inédite » in : id., *Œuvres*, t. 1, Paris, 1989, pp. 501-622

VOLNEY, Constantin-François, « Questions de statistique à l'usage des voyageurs » in : id., *Œuvres*, t. 1, Paris, 1989, pp. 661-679

« Voyage » in : *Encyclopédie ou Dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers*, t. 17, Neuchâtel, 1765 (reprint : New York, Pergamon Press, 1969), pp. 477

G. Collections de voyages

1. Titres dépouillés

MONTEMONT, Albert, *Bibliothèque universelle des voyages effectués par mer ou par terre dans les diverses parties du monde, depuis les premières découvertes jusqu'à nos jours*, 46 vol. Paris, chez Armand-Aubrée, 1833-1836

MONTEMONT, Albert, *Voyages nouveaux par mer et par terre effectués ou publiés de 1837 à 1847 dans les diverses parties du monde*, 5 vol. Paris, A. René, 1847

SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE (éd.), *Recueil de voyages et de mémoires*, 6 vol. Paris, A. Bertrand, 1830-1840

VERNEUR, Jacques-Thomas, *Journal des voyages, découvertes et navigations modernes, ou Archives géographiques du XIX^e siècle, contenant l'analyse des voyages nouveaux les plus remarquables imprimés en Europe... publié par MM. Verneur et Friéville*, 44 vol. Paris, 1821-1829

2. Résumés ou extraits de récits de voyage

SESTINI, Abbé Dom., « Viaggio curioso, scientifico, antiquario per la Valachia, Transilvania e Ungheria sino a Vienna etc. - Voyage dans la Valachie, la Transylvanie et la Hongrie, etc. », in : VERNEUR, Jacques-Thomas, *Journal des voyages, découvertes et navigations modernes, ou Archives géographiques du XIX^e siècle, contenant l'analyse des voyages nouveaux les plus remarquables imprimés en Europe...*, t. 16. (octobre-décembre 1822), p. 101-117, t. 17 (janvier-mars 1822), pp. 342-356

LAGARDE, comte de, *Voyage de Moscou à Vienne* in : VERNEUR, Jacques-Thomas, *Journal des voyages, découvertes et navigations modernes, ou Archives géographiques du XIX^e siècle, contenant l'analyse des voyages nouveaux les plus remarquables imprimés en Europe...*, t. 26 (avril-juin 1825), pp. 92-106.

QUIN, « Voyage sur le Danube (1834) », in : MONTEMONT, Albert, *Bibliothèque universelle des voyages effectués par mer ou par terre dans les diverses parties du monde, depuis les premières découvertes jusqu'à nos jours*, t. 44 (1836), pp. 133-198

WALSH, « Voyage de Constantinople en Angleterre (1821-1825) » in : MONTEMONT, Albert, *Bibliothèque universelle des voyages effectués par mer ou par terre dans les diverses parties du monde, depuis les premières découvertes jusqu'à nos jours*, t. 44 (1836), pp. 1-132

H. Presse contemporaine

1. Titres dépouillés

Le Constitutionnel, années 1820-1822

Journal des Débats, années 1837, 1839, 1840, 1843, 1844, 1847, 1848

Magasin pittoresque, années 1837-1847

Précurseur de l'Ouest, années de 1840 à 1848

Revue de Paris, années de 1837 à 1845

Revue des Deux Mondes, années de 1837 à 1848

2. Articles des revues

« Commerce extérieur de l'Autriche », *Revue de Paris*, 1845, t. IV (24 mai 1845), pp. 125-128

CONSTANT, Benjamin, *Recueil d'articles. Le Mercure, La Minerve et La Renommée*, Genève, 1972

DESPREZ, Hyppolite, « Souvenirs de l'Europe orientale. La Grande Illyrie et le mouvement illyrien », *Revue des Deux Mondes*, 1847/17, pp. 1007-1029

DESPREZ, Hyppolite, « De la colonisation militaire en Autriche et en Russie », *Revue des Deux Mondes*, 1847/19, pp. 722-735

DESPREZ, Hyppolite, « Les paysans de l'Autriche », *Revue des Deux Mondes*, 1847/20, pp. 332-349

DESPREZ, Hyppolite, « La Hongrie et le mouvement magyare », *Revue des Deux Mondes*, 1847/20, pp. 1068-1089.

DESPREZ, Hyppolite, « La Moldo-Valachie et le mouvement roumain », *Revue des Deux Mondes*, 1848/21, pp. 105-133.

DUSSIEUX, L., « Invasions des Hongrois en France au dixième siècle », *Magasin pittoresque*, 1840, pp. 69-70

LANGSDORFF, Emile de, « La Hongrie en 1848 I. L'ancien palatin archiduc Joseph. Le nouveau palatin archiduc Etienne », *Revue des Deux Mondes*, 1848/22 (1^{er} juin 1848), pp. 657-673.

« Le cours du Danube », *Magasin pittoresque*, août 1843, pp. 267-269

LERMINIER, « Voyage du duc de Raguse », *Revue des Deux Mondes*, 1837/11, pp. 729-761

« Le vin de Tokai », *Magasin pittoresque*, février 1845, pp. 54-55

O., « L'Allemagne du Nord et du Midi. La société allemande », *Revue de Paris*, 1840, t. 24, pp. 5-14

Rapport de Fourcroy, *Le Moniteur*, 9 vendémiaire an III, p. 38

ROBERT, Cyprien, « Le Monde Gréco-Slave. Le système constitutionnel et le régime despotique dans l'Europe orientale », *Revue des Deux Mondes*, 1845/9, pp. 409-450

ROBERT, Cyprien, « Le Monde gréco-slave. Les diètes de 1844 dans l'Europe orientale. Situation des partis, tendances nouvelles, réformes politiques en Hongrie, en Illyrie, en Grèce, en Bohême et en Pologne », *Revue des Deux Mondes*, 1845/11, pp. 647-681

ROBERT, Cyprien, « Les deux panslavismes. Situation actuelle des peuples slaves vis-à-vis de la Russie », *Revue des Deux Mondes*, 1846/16, pp. 452-483

SAINT-RENE TAILLANDIER, « Situation intellectuelle de l'Allemagne : Vienne. Munich. Berlin », *Revue des Deux Mondes*, 1843/4, pp. 92-132

« Slaves hongrois », *Magasin pittoresque*, mai 1842, pp. 175-176

THOUVENEL, Edouard de, « La Hongrie », *Revue des Deux Mondes*, 1839/17 (15 mars 1839), pp. 769-801

« Voyages. Le duc de Raguse, le prince Puckler-Muskau, M. V. Cousin », *Revue de Paris*, 1838/54, pp. 52-69.

III. Bibliographie

A. Faits sociaux de la France sous la Monarchie de Juillet

- ANTONETTI, Guy, *Histoire contemporaine politique et sociale*, Paris, 1993
- BARJOT, Dominique – CHALINE, Jean-Pierre – ENCREVE, André, *La France au XIX^e siècle*, Paris, 1995
- BOURILLON, Florence, *Les villes en France au XIX^e siècle*, Paris-Gap, 1992
- CHARLE, Christophe, *Histoire sociale de la France au XIX^e siècle*, Paris, 1991
- DEMIER, Francis, *La France du XIX^e siècle, 1814-1914*, Paris, 2000
- FARCY, Jean-Claude, « Incendies et incendiaires en Eure-et-Loir au XIX^e siècle », *Revue d'histoire du XIX^e siècle*, n°12 (1996), pp. 17-29
- FRECHET, Hélène – PICY, Pascal, *Lexique de l'histoire politique de la France de 1789 à 1914*, Paris, 1998
- PETIT, Jacques-Guy, *Ces peines obscures. La prison pénale en France (1780-1875)*, Paris, 1990
- TULARD, Jean, *Les révolutions de 1789 à 1851*, Paris, 1985

B. Histoire de la Hongrie

- ALMASI, Tibor, « Záh Felicián ítéletlevele » (La lettre de jugement de Z. F.), *Aetas*, 2000/1-2, pp. 191-197.
- BÁN, Péter, *Magyar történelmi fogalomtár* (Lexique historique de la Hongrie), Budapest, 1989
- BARTA, István, « Réformes et Révolution », in : PAMLENYI, Ervin (dir.), *Histoire de la Hongrie des origines à nos jours*, Roanne-Budapest, 1974, pp. 235-312
- BERENGER, Jean, *L'Autriche-Hongrie 1815-1918*, Paris, 1994
- EMBER, Győző – HECKENAST, Gusztáv (dir.), *Magyarország története tíz kötetben* (Histoire de la Hongrie en dix volumes), t. 4/1-2 (1686-1790), Budapest, 1989
- HOREL, Catherine, *Histoire de Budapest*, Paris, 1999
- KECSKEMETI, Károly, *La Hongrie et le réformisme libéral (1790-1848)*, Rome, 1989
- Képes Krónika* (Chronique illustrée), Budapest, 1986
- KOSARY, Domokos, *Újjáépítés és polgárosodás* (Reconstruction et modernisation), 1711-1867, Budapest, 1990
- MCCAGG, William O. Jr., *Les Juifs des Habsbourg 1670-1918*, Paris, 1996
- MEREI, Gyula (dir.), *Magyarország története tíz kötetben* (Histoire de la Hongrie en dix volumes), Tome 5/1-2 (1790-1848), Budapest, 1980

MOLNAR, Miklós, *Histoire de la Hongrie*, 1996

POMPÉRY, Aurél, *Kossuth Lajos 1837/39-iki hűtlenségi perének története kapcsolatban Wesselényi Miklós báró hűtlenségi és az ifjak felségsértési perének történetével* (L'histoire du procès de haute trahison de Lajos Kossuth en 1837-1839, en rapport avec le procès de haute trahison du baron Miklós Wesselényi et avec le procès de lèse-majesté des Jeunes de la Diète), Budapest, 1913

R. VARKONYI, Ágnes, *Magyarország visszafoglalása 1683-1699* (La Libération de la Hongrie, 1683-1699), Budapest, 1987

R. VARKONYI, Ágnes (dir.), *Magyarország története tíz kötetben* (Histoire de la Hongrie en dix volumes), t. 3/1-2 (1526-1686), Budapest, 1987

RENOUVIN, Pierre, *Histoire des relations internationales. Tome cinquième : le XIX^e siècle I. De 1815 à 1871 : L'Europe des nationalités et l'éveil de nouveaux mondes*, Paris, 1954

SPIRA, György, « La révolution bourgeoise », in : HANAK, Péter (dir.), *Mille ans d'histoire de la Hongrie*, Budapest, 1986, pp. 109-114

C. Le récit de voyage

ATKINSON, Geoffrey, *Les Relations de voyages du XVII^e siècle et l'évolution des idées. Contribution à l'étude de la formation de l'esprit du XVIII^e siècle*, New York, 1971

BEZIAU, Roger « Chateaubriand, les montagnes et les Pyrénées » in: *La Montagne et l'homme. Aspects littéraires – aspects pyrénéens. Actes du 4^e Colloque de littérature régionale, Pau, 29 et 30 novembre 1985*, Bordeaux, 1986, pp. 49-62

BOURGUET, Marie-Noelle, « Voyages et voyageurs » in : Michel Delon (dir.), *Dictionnaire européen des Lumières*, Paris, 1997, pp. 1092-1095

BUTOR, Michel, « Le voyage et l'écriture », *Romantisme*, 1972/4, pp. 4-19

CHADEFAUD, Michel, « Récits, guides de voyage et distinction spatiale pyrénéenne » in: *La Montagne et l'homme. Aspects littéraires – aspects pyrénéens. Actes du 4^e Colloque de littérature régionale, Pau, 29 et 30 novembre 1985*, Bordeaux, 1986, pp. 127-136

COUPRIE, Alain, *Voyage et exotisme*, Paris, 1986

DIDIER, Béatrice, *La littérature française sous le Consulat et l'Empire*, Paris, 1992

GYÖMREI, Sándor, *Az utazási kedv története* (Histoire du goût de voyager), Budapest, s. d. [1934]

IACHELLO, Enrico, « La représentation des villes siciliennes dans les récits des voyageurs français, XVIII^e-XIX^e siècles », *Revue d'Histoire Moderne et Contemporaine*, 1993/4, pp. 557-577

JEANNIN, Pierre, « Guides de voyage et manuels pour marchands » in : MARGOLIN, Jean-Claude – CEARD, Jean, *Voyager à la Renaissance*, Paris, 1987, pp. 159-169

JULLIEN, Dominique, *Récits du Nouveau Monde. Les voyageurs français en Amérique de Chateaubriand à nos jours*, Paris, 1992

LACOSTE-VEYSSERRE, Claudine, *Les Alpes romantiques. Le thème des Alpes dans la littérature française de 1800 à 1850*, 2 vol., Genève, 1981

LASSERRE, Anne, « L'histoire pyrénéenne et les voyageurs » in : *Béarn et Gascogne, de la réalité historique à la fiction romanesque. 3^e Colloque de littérature régionale tenu à Pau, les 27-28 Mai 1983*, Pau, 1985, pp. 145-153

LASSERRE, Anne, « Les voyageurs-écrivains et l'évolution du sentiment de la montagne », in: *La Montagne et l'homme. Aspects littéraires – aspects pyrénéens. Actes du 4^e Colloque de littérature régionale, Pau, 29 et 30 novembre 1985*, Bordeaux, 1986, pp. 79-84

MORNET, Daniel – POMEAU, René « Les lettres de 1750 à 1789 » in : BEDIER, Joseph – HAZARD, Paul – MARTINO, Pierre (dir.), *Littérature française*, t. 2, Paris, 1949, pp. 66-164

PETIT, Jacques-Guy, « Obscurité des Lumières : Les prisons d'Europe d'après John Howard, autour de 1780 », *Criminologie*, 1995, pp. 5-22

RONDAUT, Jean, « Quelques variables du récit de voyage », *La Nouvelle Revue Française*, n°377 (1^{er} juin 1984), pp. 58-70

RONDAUT, Jean, « Récit de voyage » in : *Dictionnaire des genres et notions littéraires*, Paris, 1997, pp. 587-598.

Jean VIVIES, *Le récit de voyage en Angleterre*, Toulouse, 1999

WALTER, François, « Perception des paysages, action sur l'espace : la Suisse au XVIII^e siècle », *Annales* 39 (1984), pp. 3-29.

WOLFZETTEL, Friedrich, *Le discours du voyageur. Le récit de voyage en France, du Moyen Age au XVIII^e siècle*. Paris, 1996

D. Histoire et théorie du voyage

BITTERLI, Urs, „*Vadak*” és „*civilizáltak*”. *Az európai-tengerentúli érintkezés szellem és kultúrtörténete* (Histoire culturelle et idéologique des relations entre l'Europe et le Nouveau Monde), Budapest, 1982

BOWMAN, Paul, « Les Idéologues » in : HOLLIER, Denis (dir.), *De la littérature française*, Paris, 1993, pp. 563-569

BOURGUET, Marie-Noëlle, *Déchiffrer la France. La statistique départementale à l'époque napoléonienne*. Paris, 1989

BURGUIERE, André, « La centralisation monarchique et la naissance des sciences sociales. Voyageurs et statisticiens à la recherche de la France à la fin du 18^e siècle », *Annales* 55 (2000), pp. 199-218

CLAUDON, François, *Le Voyage romantique*, Paris, 1986

DUCHET, Michèle, *Le partage des savoirs : discours historique, discours ethnologique*, Paris, 1985

GAULMIER, Jean, *L'Idéologue Volney (1757-1820). Contribution à l'histoire de l'Orientalisme en France*, Paris-Genève, 1951 (reprint : 1980)

GERBOD, Paul, « Parisiens et Parisiennes hors de France au milieu du XIX^e siècle (1846-1860) », *Revue Historique* 604 (octobre-décembre 1997), pp. 287-295

HORVÁTH, Róbert A., *Le Développement de l'Ecole de Statistique Descriptive Allemande : une synthèse de l'histoire scientifique en statistique (Acta Universitatis Szegediensis de Attila József Nominatae. Acta Juridica et Politica, Tomus XXVIII, fasciculus. 7)*, Szeged, 1981

KOVACS, Eszter, « Diderot : Voyage en Hollande », *Acta Romanica, Tomus XX. Etudes doctorales IV*, Szeged, 2000, pp. 47-56.

LECLERC, Gérard, *L'observation de l'homme. Une histoire des enquêtes sociales*, Paris, 1979,

MARGOLIN, Jean-Claude, « Voyager à la Renaissance » in : MARGOLIN, Jean-Claude – CEARD, Jean (dir.), *Voyager à la Renaissance*, Paris, 1987, pp. 9-34

MEDAM, Alain, *L'esprit au long cours : pour une sociologie du voyage*, Paris, 1982

PENKE, Olga, *Filozofikus világtörténetek és történetfilozófiák (Histoires philosophiques et philosophies de l'histoire)*, Budapest, 2000

POIRIER, Manuel, *Histoire de l'ethnologie*, Paris, 1969

REBOUL-SCHERRER, Fabienne, *L'art de vivre au temps de George Sand*, Paris, 1998

REMOND, René, *Les Etats-Unis devant l'opinion française, 1815-1825*, t. 1, Paris, 1962

RODDIER, Henri, « De quelques voyageurs observateurs des mœurs. Naissance d'une forme et d'une mode littéraires » in : *Connaissance de l'étranger. Mélanges offerts à la mémoire de Jean-Marie Carré*, Paris, 1964, pp. 440-451

ROSSI, Paul Louis, *L'Ouest surnaturel. Les écrivains du bout des terres vers les îles*, Paris, 1993

SAÏD, Edward, *L'Orientalisme. L'Orient créé par l'Occident*, Paris, 1980

TODOROV, Tzvetan, *Nous et les autres. La réflexion française sur la diversité humaine*, Paris, 1989

E. Les voyages en Hongrie

1. Ouvrages généraux

ANTALFFY, Gyula, *A honi utazás históriája (Histoire du voyage en Hongrie)*, Budapest, 1943

BIRKÁS, Géza, *Francia utazók Magyarországon (Voyageurs français en Hongrie)*, Szeged, 1948.

MULLER, Henri-Léon, « La Hongrie dans les récits de voyage et d'aventure en langue française, esquisse d'une anthologie commentée (1646-1846) » in: ROHR, Jean – VIGH, Árpád (dir.), *L'image de la Hongrie en France 2: Guides et récits de voyage*, Paris, 1996, pp. 15-25.

2. Moyen Age et XVIII^e siècle

BIRKÁS, Géza, « Egy belga jezsuita Magyarországon a XVIII. században » (Un jésuite belge en Hongrie au XVIII^e siècle), *Katholikus Szemle*, 37 (1923)/VIII, pp. 461-468.

BIRKÁS, Géza, « Egy elzászi nemes dunántúli utazása a 18. század második felében » (Le voyage d'un noble alsacien dans la Transdanubie dans la deuxième moitié du XVIII^e siècle), *Győri Szemle*, III (1932)/7-9, pp. 147-159.

CSERNUS, Sándor, « Voyages, récits de voyages et la Hongrie dans la littérature historique française des 14^e et 15^e siècles », in: TVERDOTA, György (dir.), *Ecrire le voyage*, Paris, 1994, pp. 125-143

CSERNUS, Sándor, « La Hongrie, les Français et les premières croisades » in: CSERNUS, Sándor – KOROMPAY, Klára (dir.), *Les Hongrois et l'Europe: conquête et intégration*, Paris-Szeged, 1999, pp. 411-426.

ECKHARDT, Alexandre, « Les Français en Hongrie pendant la Révolution », *Revue des Etudes Hongroises et Finno-Ougriennes*, III/3-4 (1925), pp. 231-242

HUMBERT, Jean, « La Hongrie du XVIII^e siècle vue par des voyageurs », *Nouvelle Revue de Hongrie*, 1938/3, pp. 234-240.

KÖVER, Lajos, « Le témoignage des prisonniers de guerre français sur leur vie quotidienne en Hongrie (1793-1794) », *Acta Universitatis Szegediensis de Attila József Nominatae. Acta Historica (Studia Historiae Universalis Recentis et Recentissimi Aevi)*, Tomus LXXXIX, Szeged, 1989, pp. 7-18.

LENKEFI, Ferenc, *Kakas a kasban: francia hadifoglyok Magyarországon az első koalíciós háború idején, 1793-1797* (Du coq dans le panier: les prisonniers de guerre français en Hongrie pendant les guerres de la Première coalition, 1793-1797), Budapest, Petit Real, 2000

RÁCZ, Lajos, « Montesquieu Magyarországon » (Montesquieu en Hongrie), *Akadémiai Értesítő*, 1914, pp. 168-177.

SZAMOTA, István, *Régi utazók Magyarországon és a Balkán-félszigeten* (Voyageurs anciens en Hongrie et dans les Balkans), Budapest, 1891

3. XIX^e siècle

BRADY, Gilles, « De Paris à Odessa à travers les pays roumains. Un journal de voyage inédit de 1837 » in: *Voyager au XIX^e et XX^e siècles. Actes du colloque organisé par l'Equipe d'Accueil Etudes Romanes (1-3 décembre 1994)*, ouvrage collectif, Aix-en-Provence, 1998, pp. 321-340

HOREL, Catherine, « De l'exotisme à la modernité : un siècle de voyage français en Hongrie (1818-1910) », in : *Mille ans de contacts. Relations franco-hongroises de l'an mil à nos jours. Textes réunis par Marie Payet et Ferenc Tóth*. Szombathely, 2001, pp. 97-117

KÖPECZI, Béla, « Les voyageurs français en Hongrie à l'Ere des Réformes » in : ROHR, Jean – VIGH, Árpád (dir.), *L'image de la Hongrie en France 2: Guides et récits de voyage*, Paris, 1996, pp. 27-36

KÖVER, Lajos, « La Hongrie de l'ère des réformes (1825-1848) dans les relations de voyage françaises contemporaines », *Etudes sur la région méditerranéenne V*, Szeged, 1992, pp. 157-164

MIHUT, Silvia – GOÏA, Vistian, « Un voyageur français sur le Danube : Saint-Marc Girardin », in : *Le voyage sur le fleuve*, ouvrage collectif, Grenoble, 1986, pp. 21-30

PRIBELSZKI, Annamária, *Francia feljegyzések és útleírások a reformkori Magyarországról* (Notes et relations de voyage françaises de la Hongrie de l'ère des réformes), mémoire de maîtrise, Szeged, 1997

SAMIC, Midhat *Les voyageurs français en Bosnie. A la fin du XVIII^e siècle et au début du XIX^e et le pays tel qu'ils l'ont vu*, Paris, 1960

SÁRVÁRY, Dezső, *Francia útleírások Budáról és Pestről, 1838-1884*, (Récits et descriptions de voyages à Buda et à Pest en langue française, 1838-1884), Budapest, 1940

TRONCHON, Henri, « Les débuts de la littérature hongroise en France », *Revue des Etudes Hongroises et Finno-Ougriennes*, 1925/3-4, pp. 165-221

4. Détails biographiques

KUK, Leszek, « Cyprien Robert, slavisant angevin et la grande émigration polonaise », *Annales de Bretagne et des Pays de l'Ouest*, 99 (1993), pp. 505-514.

MONCHOUX, André, « Un romantique français ami de l'Allemagne : Xavier Marmier » in : *Connaissance de l'étranger. Mélanges offerts à la mémoire de Jean Marie Carré*, ouvrage collectif, Paris, 1964, pp. 85-97

PREVOST, John C., *Le dandysme en France (1817-1839)*, Genève-Paris, 1957 (reprint: 1982)

RUBIN, Péter, *Francia barátunk, Auguste de Gérando* (Notre ami français, Auguste de Gérando), Budapest, 1982

TÓTH, Ferenc, « Le duc de Raguse à Szombathely » in : id., *Le département de Vas et la France dans l'histoire*, Szombathely, 2000, pp. 67-73

F. La lecture à l'époque de la Monarchie de Juillet

AGULHON, Maurice, « Le problème de la culture populaire en France autour de 1848 », *Romantisme* 9 (1975), pp. 50-64

- CRUBELLIER, Maurice, *Histoire culturelle de la France. XIX^e-XX^e siècle*, Paris, 1974
- FURET, François – OZOUF, Jacques (dir.), *Lire et écrire : l'alphabétisation des Français de Calvin à Jules Ferry*, 2 vol. Paris, 1977
- FURET, François – SACHS, Wladimir, « La croissance de l'alphabétisation en France. XVIII^e-XIX^e siècle », *Annales* 29 (1974), pp. 714-734
- GOHIER, Claudie, *La lecture publique à Angers au XIX^e siècle*, mémoire D.E.A., Angers, 1993
- HABERMAS, Jürgen, *L'espace public*, Paris, 1978
- OLIVERO, Isabelle, *L'invention de la collection. De la diffusion de la littérature et des savoirs à la formation du citoyen au XIX^e siècle*, Paris, 1999
- ORECCHIONI, Pierre, « Presse, livre et littérature au XIX^e siècle », *Le livre et la presse, Revue française d'histoire du livre*, t. IV (1974), n° 7, pp. 33-44
- PARENT, Françoise, « Les cabinets de lecture dans Paris : pratiques culturelles et espace social sous la Restauration », *Annales* 34 (1979), pp. 1016-1021
- PARENT-LARDEUR, Françoise, *Lire à Paris au temps de Balzac. Les cabinets de lecture à Paris, 1815-1830*, Paris, 1981.
- PICHOIS, Claude, « Pour une sociologie des faits littéraires : Les cabinets de lecture à Paris durant la première moitié du XIX^e siècle », *Annales* 14 (1959), pp. 521-534
- RICHTER, Noë, *La lecture et ses institutions. Tome I : La lecture populaire 1700-1918*, Le Mans, 1987

G. La presse

1. Ouvrages généraux

- AVENEL, Henri, *Histoire de la presse française depuis 1789 jusqu'à nos jours*, Paris 1900
- BARBIER, Frédéric Barbier – BERTHO LAVENIR, Catherine, *Histoire des médias : de Diderot à Internet*, Paris, 1996
- DELPORTE, Christian, *Histoire du journalisme et des journalistes en France (du XVII^e siècle à nos jours)*, Paris, 1995
- ESCARPIT, Robert, « Le livre et le journal », *Revue française d'histoire du livre*, vol. 4, n°7 (1974), pp. 7-18
- FEYEL, Gilles, *La Presse en France des origines à 1944 : Histoire politique et matérielle*, Paris, 1999
- GUILLAUMA, Yves, *La presse en France*, Paris, 1988
- LEDRE, Charles, *La presse à l'assaut de la monarchie 1815-1848*, Paris, 1960
- MARTIN, Marc, « Journalistes parisiens et notoriété (vers 1830-1870). Pour une histoire sociale du journalisme », *Revue historique* 105 (1981), pp. 30-41

SEGUIN, Jean-Pierre, *Nouvelles à sensation. Canards du XIX^e siècle*, Paris, 1959

2. La presse nationale

FURMAN, Nelly, *La Revue des Deux Mondes et le Romantisme*, Genève, 1975

HARPAZ, Ephraïm, *L'école libérale sous la Restauration. Le « Mercure » et la « Minerve » 1817-1820*, Genève, 1968

LEDRE, Charles, « La Presse nationale sous la Restauration et la Monarchie de Juillet », in : BELLANGER, Claude – GODECHOT, Jacques – GUIRAL, Pierre (dir.), *Histoire générale de la presse française. Tome II : de 1815 à 1871*, Paris, 1969, pp. 29-146

3. La presse départementale

CARDOT, Michel, *Contribution à l'étude de la Presse en Maine-et-Loire de 1815 à 1851*, mémoire principal d'histoire, 2 vol. Nantes, 1967

FEYEL, Gilles, « Les correspondances de presse parisiennes des journaux départementaux (1828-1856) » in : ALBERT, Pierre – FEYEL, Gilles – PICARD, Jean-François, *Documents pour l'histoire de la presse nationale aux XIX^e et XX^e siècles*, Paris, s. d., pp. 87-339

MATHIEN, Michel, *La presse quotidienne régionale*, Paris, 1993

TUDESQ, André-Jean, « La Presse provinciale de 1814 à 1848 » in : BELLANGER, Claude – GODECHOT, Jacques – GUIRAL, Pierre, *Histoire générale de la presse française. Tome II : de 1815 à 1871*, Paris, 1969, pp. 147-203

VITTORI, Fabienne, *Le Précurseur de L'Ouest 1840-1843*, mémoire de maîtrise, Angers, 1992.

H. Relations franco-hongroises

BAJOMI LÁZÁR, Endre, *Arpadine. Kalandozások a magyar-francia kapcsolatok múltjában* (Arpadine : promenades dans l'histoire des relations franco-hongroises), Budapest, 1980

BÁRDOS, Joseph, *La Hongrie dans les Encyclopédies françaises (XVII^e et XVIII^e siècles)*, Szeged, 1939 (*Études françaises*, t. 20)

BÁRDOS, Joseph, « La Hongrie du XVIII^e siècle vue de France », *Nouvelle Revue de Hongrie*, 1938/3, pp. 241-250

ECKHARDT, Sándor, *A magyarság külföldi arcképe* (L'image des Hongrois à l'étranger), Budapest, 1939

GESMEY, Borbála, *Les débuts des études françaises en Hongrie (1789-1830). Essai de bibliographie*, Szeged, 1938 (*Études françaises*, t. 18)

HANUS, Erzsébet, « Le premier article en français sur la littérature hongroise : le Mercure Etranger en 1813 », *Cahiers d'Etudes Hongroises* 5 (1993), pp. 111-120

KÖPECZI, Béla, « Illyés és Franciaország » (Illyés et la France), *Kortárs*, 1983/7, pp. 1004-1010

PENKE, Olga, *Illyés Gyula és a francia irodalom* (Gyula Illyés et la littérature française), thèse de doctorat de 3^e cycle, Szeged, 1978

PENKE Olga, « La réception polémique des Pensées philosophiques au XVIII^e siècle en Hongrie » in : Anne-Marie Chouillet (dir.), *Les Ennemis de Diderot*, Paris, 1993, pp. 132-133

SÖTÉR, István, *Magyar-francia kapcsolatok* (Relations franco-hongroises), Budapest, 1946.

TÓTH, Ferenc, *Ascension sociale et identité nationale. Intégration de l'immigration hongroise dans la société française au cours du XVIII^e siècle (1692-1815)*, Budapest, 2000

Magyar nyelvű összefoglalás

Értekezésünk témája a magyar-francia kapcsolatok mindeddig kevésbé kutatott területe: a Magyarországról és a magyar társadalomról alkotott kép bemutatása és elemzése két adott forrástípus, egy irodalmi műfaj (az útleírás) és egy nem tisztán narratív jellegű forrás, a sajtóban megjelent híradások vizsgálata alapján. Dolgozatunk időkeretét a magyar reformkor azon periódusa adja, amelyről már a nyugati olvasó is rendelkezett értesüléssel (1837-1847). 1837-re már véget ért az első igazi reformországgyűlés (1832-1836), s a Bécs által indított politikai perek (például a Kossuth-per) nyilvánosságot kaptak a francia sajtóban, s hazánkra irányították a figyelmet. Emellett a jelzett időszak mindkét országban a politikai, gazdasági, illetve társadalmi reformokra tett kísérletek kora. 1847 a merőben új helyzetet teremtő 1848-as forradalmak előtti utolsó „békeév”.

Az elemzésre kerülő forráscsoportok az 1837 és 1847 között megjelent, Magyarországról szóló útleírások, a Júliusi Monarchia (1830-1848) idején a francia folyóiratokban megjelent, útleírásokat, illetve azok rezüméit tartalmazó cikkek, az utazási gyűjteményekben Magyarországról megjelent útleírások, illetve azok rezüméi, valamint a politikai sajtóban megjelent, Magyarországgal kapcsolatos cikkek.

Természetesen tudatában vagyunk annak, hogy lehetetlen feladat lenne a teljes Magyarország-kép bemutatása, hiszen egy adott kornak egy adott kérdésben kialakított véleményét az egyéb írásos forrásokon kívül (pl. történeti-geográfiai munkák, szépirodalmi művek) a hagyományok, illetve az érdekek is alakítják.

A dolgozat szükségszerűen áttekinti a témával foglalkozó korábbi magyar és francia nyelvű szakirodalmat, és értékeli is azt.

Az értekezés útleírásokkal foglalkozó első része felvázolja a műfaj történetét, jellegzetességeit, az utazás keretek közé szorítására a francia szerzők által a 18. században kísérleteket Diderot-tól De Gérando-ig, illetve a közönség átalakulásának főbb jellemzőit a 18-19. század fordulóján.

Az útleírás egyébként igen régóta létező műfaja jelentős megújuláson és átalakuláson ment keresztül Franciaországban a 18. század végén és a 19. század elején. A földközi utak jelentőségének csökkenésével és az angol nemesség által divatossá tett kontinentális Grand Tour szokásával az utazók és a közönség figyelve is Európa országai felé fordult. Az útirányok és az útleírások megsokszorozódása pedig arra készítette a kor gondolkodóit, hogy módszertani fogódzókat dolgozzanak ki. Ezek célja az volt, hogy az utazók olyan módszerek (például kérdőívek) birtokában induljanak útnak, melyek

egyazon szabályrendszer alkalmazásával lehetővé teszik a célországban folytatott vizsgálódást, illetve az eredmények pontos leírását. Ez a jelenség az utazásról alkotott elgondolás megváltozásában gyökerezett. Ezt a folyamatot az *Enciklopédia* utazással kapcsolatos szócikkei mellett Denis Diderot *Voyage en Hollande* („Utazás Hollandiában”) című műve jelzi elsőként. Az új típusú útleírás célja már több mint az út során látott dolgok, illetve a szerzett benyomások egyszerű írásba foglalása; immár az adott ország társadalmi valóságát is reprezentálnia kellett.

Egy adott módszer alkalmazása egy adott leírási vagy beszédmódot is maga után vont. A 18. század második felében a Diderot által meghonosított filozófiai-politikai írásmód mellett az útleírás műfaján belül megjelent az Horace-Bénédict de Saussure (1740-1799) által képviselt természettudományos írásmód, a Constantin-François Volney (1757-1820) nevével fémjelzett statisztikai, illetve a Joseph-Marie de Gérando által (1772-1842) bevezetett etnoszociológiai diskurzus. Marcel de Serres *Voyage en Autriche* („Utazás Ausztriában”) című, részben Magyarországgal is foglalkozó, a 19. század első évtizedének végén készült műve esetében ki is tudtuk mutatni Volney statisztikai módszerének és kérdőívének közvetlen hatását.

Az „utazási módszerek” kidolgozásával párhuzamosan az útleírások olvasóközönsége is átalakuláson ment keresztül. Miközben megtartották a kikapcsolódást szolgáló szerepüket, az útleírások immár új típusú olvasóközönséget is meghódítottak; ez pedig újfajta olvasatot tett lehetővé. Megjelent az „érdekből olvasás”. *Leçons d'histoire* („Történeti előadások”) című művében Volney már jelezte, hogy az útleírások a kölcsönös megismerést segítve az egyes országok közötti kiegyensúlyozott kapcsolatok megteremtését mozdíthatják elő. A később külügyminiszteri posztra jutó Talleyrand értelmezésében az útleírások olvasása nyílt politikai célokat is szolgálhat; például annak feltérképezését, hol lehetne új gyarmatokat létesíteni. A francia *département*-okban még Jean-Antoine Chaptal belügyminisztersége idején, 1801-ben megindított statisztikai leírás sajátos, külföldön történő folytatásaként értékelhető Marcel de Serres műve, melyet már kifejezetten a közigazgatási szakemberek igényeinek kielégítése végett írt.

I. A Magyarországról szóló, a 18. században, illetve a 19. század első felében közzétett útleírások áttekintése, az utazás és a megjelenés körülményeinek elemzése után az értekezésben részletesen megvizsgáltuk a tárgyalt korszakban született négy jelentősebb művet (Marmont, Thouvenel, Démidoff, Marmier). Vizsgálódásunk a

következő szempontok szerint zajlik: a/ a bejárt útvonal(ak), tájak, városok; b/ a magyar emberek és a magyar társadalom. Társadalmi ellentétek, modernizációs kísérletek. Nemzet és nemzetiségi kérdés. Személyes találkozások híres emberekkel; c/ az útleírás, mint szöveg. Milyen forrásokat használ, hogyan írható meg, melyek a visszatérő témák? Az elemzés alapján a következő eredményekre jutottunk:

1. A 19. században az utazás – és vele az útleírás műfaja – ismét „divatba jött”; egyrészt a romantikának, másrészt az Európán belül egyre könnyebbé és gyorsabbá váló közlekedésnek köszönhetően. Az utazók száma gyorsan emelkedett; emellett régi-új utazótípusok is megjelentek (például az emigránsok vagy az első turisták). Mindezen tényezők az utazások új aranykorához vezettek az 1830-as és 1840-es években. Az újonnan megjelenő útirányok mellett a Keletre történő utazás is megőrizte népszerűségét.

2. Magyarország számára ezek a változások kifejezetten hasznosak voltak. A 18. századdal ellentétben, amikor az 1711-es szatmári béke után kialakult nyugalmi állapot sem eredményezte a franciák magyarországi útjainak (vagy legalábbis az ismert útleírásokkal bizonyítható utak) számbeli növekedését, az 1848-as forradalmat közvetlenül megelőző évtizedek során ezen a téren is fejlődés indult meg. Megállapítást nyert, hogy az 1818 és 1846 között eltelt nem egészen három évtized alatt több magyarországi útról szóló beszámolót adtak ki nyomtatásban Franciaországban, mint a 18. század folyamán összesen. A fejlődés igazi lendületet az 1830-as évek elején vett, amikor a gőzhajók szolgálatba állítása jelentősen megkönnyítette a Dunán történő hajózást. Ezzel a Keletet Nyugattól elválasztó távolság is csökkenni kezdett. Az útleírások mind sietősebb megjelentetése is az érdeklődés növekedését tükrözi. Mindezzel együtt azonban Magyarország az 1830-40-es években sem vált elsődleges úticéllá, továbbra is csak az utazás egyik „résztete” maradt. A „keleti kérdés”, vagyis a török birodalom jelene és jövője, valamint a Közép-Európa szláv népeinek – elsősorban a lengyelek – sorsa iránt érdeklődő utazók általában nyugat felől érkezve délkeleti irányban hagyták el az országot.

3. Marmont tábornagy, Démidoff gróf, Edouard de Thouvenel és Xavier Marmier mindannyian ezt az utazási módszert követték. Az 1830-as, illetve az 1840-es években utaztak át Magyarországon; beszámolóik 1837 és 1846 között jelentek meg, kevéssel az utak végét követően. Valamennyien a korabeli elithez tartoztak, ám mindegyikük az utazók egy-egy külön típusát képviselte. Marmont tábornagy több évtizedes katonai és politikai karrier után az önkéntes emigrációt választotta. Az orosz származású Anatole de

Démidoff (Anatolij Démidov) a felfedezővé lett költekező dandyt testesítette meg. Edouard de Thouvenel a jelek szerint egyfajta tanulmányúton tartózkodott Közép-Európában. Xavier Marmier állt a legközelebb a turista mai fogalmához; ám útleírása még korántsem az út során átélt testi-lelki élvezetekről szóló beszámoló. Mivel valamennyien széles körben ismertek voltak a júliusi monarchia korabeli Franciaországban, joggal feltételezhettük, hogy útleírásaik jelentős mértékben befolyásolhatták a reformkori Magyarországról a kortárs francia olvasóban kialakuló képet.

4. Az útleírások által sugallt Magyarország-kép kevésbé heterogén, mint azt az időbeli eltérések és az írásmódok különbözősége sejtetni engedné. A leírásokat két részre osztva (környezet és társadalom) megállapítást nyert, hogy a földrajzi környezet, a „táj” érzékelése alapvetően két tényezőtől, a választott útvonaltól és közlekedési eszköztől függött.

Marmont tábornagy – aki egyedülként kizárólag szárazföldön utazott – a választott útvonal tekintetében is eltér a többiektől. Először 1831-ben tett nyugat-magyarországi körutat, majd 1834-ben az Észak-Dunántúlon és az Alföldön haladt keresztül. Így viszont alkalma nyílt olyan földrajzi és társadalmi jelenségekről tudósítani, melyek a többiek számára láthatatlanok maradtak (mint például a Balaton vagy az alföldi óriásfalvak). Ennek eredményeként az ő útleírásában gyakorlatilag megvalósult a városi, a falusi és a lakatlan tájak ábrázolásának egyensúlya.

A másik három utazó – más-más időben – a Bécs-Pozsony-Pest-Mohács-Pétersvárad útvonalat követte, s jórészt gőzhajón közlekedett az országon belül. Leírásaik így szükségszerűen a megállóhelyek, illetve a Duna partvidékének bemutatására szorítkoztak. Mivel a kikötők általában városokban voltak, ez a körülmény is hozzájárult ahhoz, hogy a beszámolóikban domináns – és témává emelkedik – a városi táj. Pozsony, Komárom, Esztergom, Pest-Buda és Mohács szinte kötelező etapnak számított az utazás során és a leírásban is.

5. A városi táj ábrázolásában a külső, építészeti jegyek vannak többségben; ez általánosságban is jellemző volt a 19. század első felének útleírásaira. A leírásokban mindegyik magyar város mellé egy-egy – szinte kizárólagos érvénnyel bíró – funkció rendelődött. A koronázás és az országgyűlések helyszínéül szolgáló Pozsony politikai jelleget kap, az erődjéről ismert Komárom katonait. A hercegprímás otléte, illetve az új bazilika építése egyházi várossá tette Esztergomot az útleírások szerzői számára.

Valamennyi útleírásban központi szerepet kap Pest és Buda kettőse. Az összes szerző megemlíti a múltból élő Buda és a jövőt jelentő kapitalista fejlődés bölcsőjeként állandóan mozgásban lévő Pest ellentétes jellegét. A két város leírása kivétel nélkül az ország jelenéről és a gazdasági fejlődést akadályozó politikai és társadalmi akadályokról való eszmefuttatásba torkollik. Mohács esetében az 1526-os ütközet emlékét valamennyi a városban járt utazó feleleveníti.

A városi tájak túlsúlya az útleírásokban (miközben Magyarország lakosságának kilencven százaléka falun vagy tanyán élt) az útvonalon és a választott közlekedési eszköz természetén kívül azzal is magyarázható, hogy az utazók a magyarországinál jóval urbanizáltabb környezetből indultak útnak, s párhuzamokat kerestek. Másrészt a városi táj leírása több ok miatt is egyre inkább előtérbe került a 18. századtól az utazásokról szóló beszámolókból.

6. A párhuzamok, analógiák keresése, vagyis az ismeretlenek az ismert által történő megmagyarázása egyébként még viszonylag sűrűn előfordul Marmont tábornagy útleírásában; a következőkben azonban ez a jelenség egyre inkább gyengül, s Marmier-nál már szinte teljesen eltűnik. Ez a jel arra utal, hogy Magyarország *terra incognita*ból az idő múlásával ismert vidékké vált.

7. A magyar társadalom domináns eleme valamennyi útleírás alapján a nemesség. Szinte mindenható hatalommal felruházva ez a rend alkotta az egyetlen politikailag nagykorú réteget. A magyar arisztokrácia képe igen ellentmondásos a francia beszámolókból. Jóllehet ezek említést tesznek egy „liberális” avagy „reformpárt” létezéséről is, a magyar nemesek jobbára a fejlődés kerékkötői; főleg a kiváltságokhoz való értelmetlen ragaszkodásuk folytán, illetve amiért a parasztokat megalázó szolgáskorban tartják. A többi társadalmi réteg ábrázolása sokkal töredékesebb; a parasztok leírása a festőiség irányába hajlik.

8. A magyar valóság és a jövőbeli távlat szemrevételezése kivétel nélkül minden utazót arra készítetett, hogy tanácsokat – néha még leckét is – adjon. Valamennyien a nemesi kiváltságok eltörlését és a jobbágyfelszabadítást javasolták, és ezeket tekintették a jövő zálogának. A motivációk azonban eltérhettek egymástól. Így például Marmont tábornagy „önzetlenül” kioktatást tart liberalizmusból; Thouvenel pedig egy közelgő társadalmi katasztrófa elkerülése végett javasolja a kiigazítást. Mindezen tanácsok adott esetben csak még inkább erősítették azt a képet, mely szerint Magyarország elmaradott

ország, ahol a feudális örökség (és a bécsi kabinet ellenállása) zátonyra futtat minden modernizációs kísérletet.

9. Az útleírásokból gyakorlatilag teljes mértékben hiányzik az etnikai csoportok közti konfliktusok felemlítése. Az utazók éppen csak megemlítik, hogy Magyarország területén már nemzetiségek is élnek. A zsidók egyenjogúsításának kérdése azonban sajátos fényben jelenik meg Thouvenel és Marmier beszámolójában. Az alacsonyabb társadalmi helyzetű zsidók ugyanis szerintük úgy állnak bosszút, hogy pénzügyi függésbe kényszerítik a nekik kiszolgáltató magyar nemeseket. Ez az eléggé tendenciózus tudósítás (Marmier már a *zsidók által véghezvitt holocaustról* beszél) nyilvánvalóan a részrehajló magyar nemesi információforrásnak köszönhető.

10. A magyarok személyes jelenléte az egyes útleírásokban a találkozások eredménye. Ez utóbbiak azonban nem mindig teremtettek lehetőséget igazi kommunikációra, hiszen sokszor hiányzott a közös nyelv. Amikor pedig létrejött a kommunikáció, szinte mindig előre betervezett és megszervezett találkozásról volt szó, illusztris személyekkel. A kizárólag kiválóságokkal találkozó utazó típusát Marmont tábornagy testesítette meg. Xavier Marmier viszont már az „utcán” is képes volt ismeretségeket kötni.

Az egyes emberek ábrázolásának másik módja a nagy emberek tevékenységének vagy gondolatainak leírása volt. Marmont tábornagy kivételével valamennyi szerzőnél Széchenyi István gróf testesíti meg Magyarország megújulásának reményét. A többi jelentős történelmi személyiségről alkotott kép már jóval ellentmondásosabb (így II. Józsefé is).

11. Az egyes útleírások közti párhuzam jórészt annak köszönhető, hogy az utazók általában ugyanazokat a műveket olvasták Magyarországgal kapcsolatban, jóllehet egyedül Xavier Marmier csatolta könyvéhez olvasmányai jegyzékét. A források között találunk korábbi útleírásokat is, s már Démidoff gróf is megemlítette Marmont gondolatait a magyar parasztpostáról. Az útleírások témaválasztása ennek ellenére több változást mutat 1837 és 1846 között. Marmont tábornagy még a ménesbirtokok és a bányák iránt érdeklődött; a többieket az országgyűlési viták, illetve a Lánchíd kérdésköre foglalkoztatta.

12. A városok és a nemesség ábrázolása mellett öt téma volt még jelen valamennyi útleírásban: a koronázás, az adóügy, az új esztergomi bazilika, a fürdők és Magyarország

történelme. Mindez szintén hozzájárult ahhoz, hogy az ország képe állandó jegyeket kapott. Mindazonáltal Magyarország történelmének ábrázolását tekintve szintén tapasztalható némi fejlődés. Jóllehet a török hódoltság kora továbbra is domináns módon van jelen (s egyúttal magyarázatot kínál a Nyugattól való lemaradás okaira is), a kép egyre szervezettebb, s lassan megjelennek az Ausztriához fűződő ellentmondásos viszonyról szóló híradások is.

13. A franciaországi olvasási szokások vizsgálata arra hívta fel a figyelmet, hogy az útleírások célközönsége – elsősorban gazdasági okok miatt – a kor elitje volt; így viszont az útleírások maguk nem tudtak jelentős hatást kifejteni a szélesebb rétegek körében. A hiány pótlására kiadott útleírás-gyűjtemények viszont természetüknél fogva képtelenek bizonyultak Magyarország képének árnyaltabb bemutatására. Mivel nem Európa volt a fő területük, a Magyarországról szóló írások csak rendkívül kevés helyet kaptak bennük. Emellett – főként részleteket és kivonatokat közölve – erősen tipizált képet közvetítettek; így lehetetlenné vált az egyes útleírások által ábrázolt társadalmi jegyek és jelenségek megismerése.

II. Az értekezés második nagy gondolati egysége a sajtó által közvetített Magyarország-kép elemzésével foglalkozik. A vizsgálat tárgyát képező sajtótermékek (pl. *Revue des Deux Mondes*, *Revue de Paris*, *Magasin pittoresque*, *Journal des Débats*) bemutatása és fejlődésük áttekintése után értékeltük az explicit módon Magyarországról, illetve magyarokról szóló cikkeket és híradásokat. Arra kerestünk választ, hogy milyen típusú és milyen eredetű információkat használ fel? Milyen körülmények között (pl. mekkora késéssel) adja közre ezeket? Milyen hatások tükröződnek a cikkekben? Mekkora jelentőséggel bír Magyarország a korabeli francia sajtó számára? Milyen témák kerülnek elő Magyarország kapcsán? Hogyan ábrázolja az országgyűléseket, a bűnözést, a politikai pereket és a társadalmi konfliktusokat, valamint Magyarország helyét az osztrák birodalmon belül?

1. Az útleírások által a magyar társadalomról alkotott képet bizonyos értelemben összetörő a korabeli francia sajtóban található, az előzőnél jóval ideologizáltabb ábrázolási mód. Az útleíráshoz hasonlóan a francia sajtó is egyik virágkorát élte a júliusi monarchia idején, miután megszabadult a fejlődését a Bourbon-restauráció idején (1814-1830) gátló jogi, adminisztratív és pénzügyi béklyóktól. A politikai nézetek és szükségletek mentén

diverzifikálódva kialakult a szabad politikai sajtó. Egyúttal új típusú sajtóorgánumok is létrejöttek.

2. Az elemzett cikkek egyik legfontosabb közös jellemzője az, hogy szinte teljesen hiányzik belőlük a földrajzi környezetre vagy feltételekre való utalás.

3. A *Revue de Paris* Magyarországgal kapcsolatos írásait német forrásokra alapozta. Az ezekből kibontakozó Magyarország kép egy elmaradott, a nemesség által uralt országot mutat, ahol a csekély számú reformkísérlet is elbukik a nacionalizmus által támasztott akadályokon. Jóllehet többször is a magyar politikai szóhasználatához közel álló szavakkal („gyarmatosítás”, „kiszipolyozás”) találkozhatunk, a magyarországi problémák említése pusztán arra szolgál, hogy még megalapozottabbak legyenek az Ausztria nagyhatalmi státusának jövőjével kapcsolatos aggodalmak.

4. A *Revue des Deux Mondes* több olyan cikket is megjelentetett, amelyek közéről vagy távolról kapcsolódnak magyarországi utazásokhoz. Az egyébként könyv alakban is megjelent útleírások kivonatain és egyes fejezeteinek közlésén kívül előfordulnak olyan tanulmányok is, melyek közvetlenül egy közép-európai utazás során szerzett tapasztalatokból táplálkoznak. Cyprien Robert és Hyppolite Desprez közzétett két-két ilyen típusú szöveget. Az úti élmények azonban mindkét szerzőnél csak korlátozott jelentőséggel bírnak; tulajdonképpen csak a tanulmányok keretét adják. Mivel mindkét szerző szlávbarát szlavista volt, a Magyarországot és a magyar kérdést sajátos nézőpontból tanulmányozták. Mind a négy szöveg központi kérdésköre a közép-európai nemzetiségek közti konfrontálódás volt; ez a téma szinte teljesen hiányzott a „hagyományos” útleírások anyagából.

5. A két szerző azonban eltérő módon értékelte a tapasztalt dolgokat. Cyprien Robert szinte egyenlőségjelet tesz a magyarok és Kelet-Európa többi „grékoszláv” népe között, és kendőzetlenül bemutatja, milyen konfliktus alakult ki a magyar liberálisok, illetve a bécsi kabinet maradisága között az 1843-44-es országgyűlésen. Hyppolite Desprez ábrázolásában a magyar nemesek már az ország területén élő többi nép nacionalista „elnyomóiként” jelennek meg. A jövőre való tekintettel adott tanácsok ezekben a szövegekben is megtalálhatók. Mivel Közép-Európa problémáit mindkét szerző a maguk globalitásában értékelte, a magyaroknak azt javasolták, hogy béküljenek ki a többi néppel, s hozzák létre a Duna-menti népek konföderációját.

6. Az ismeretterjesztő magazinként új sajtótípust képviselő *Magasin pittoresque*, amely az előző folyóiratoknál jóval szélesebb közönséget célzott meg, Magyarországról csak kevés és töredékes információt adott. Így jogos az a megállapítás, hogy több mint kétséges, hogy e forrástípus hozzá tudott volna járulni az országról kialakult kép formálásához a júliusi monarchia idején.

7. Az országos politikai napilapok közül az ekkor már konzervatív szemléletű *Journal des Débats* magyar vonatkozású cikkeit elemeztük. Természeténél fogva ez a sajtóorgánium erőteljesen átpolitizált Magyarország-képet ad. Így a legtöbb tudósítás is egy politikai intézmény – a magyar országgyűlés – működésével kapcsolatos. Az országképet illetően itt túlsúlyban vannak a konfliktusokra utaló vonások. Az országgyűlés két táblája közötti „hagyományos” szembenállás mellett megjelenik a liberális-konzervatív ellentét, illetve nemzeti-liberális ellenzék és a bécsi kabinet között folyó küzdelem is.

Az országgyűlés „tétlenségével” szemben kezdetben mutatott értetlenség, illetve egyfajta kissé lenéző beszédmód mellett (melyet elsősorban 1839-40-ben figyelhetünk meg) fokozatosan az országgyűlési viták során tárgyalt témák is bekerültek a francia sajtóba. A jogi reform, illetve a zsidó népesség egyenjogúsítása a vizsgált korszak egészén átnyúló kérdések voltak. Az országgyűléshez közelebről vagy távolabbról kapcsolódó témák közül is megfigyelhető például a katolikus-protestáns vegyesházasságok, illetve – 1837-ben – a parasztmozgalmak problémaköre. 1848-hoz közeledve a tudósítások kiegyensúlyozottabbak, a liberális ellenzék véleménye gyakorlatilag ugyanakkora teret kap, mint az aulikus irányzaté. Emellett a cikkek egyértelműen jelzik, hogy a Kossuth Lajos által vezetett ellenzék az 1847 novemberében kezdődő országgyűlésen mind meghatározóbb szerepet játszik. Az a tény, hogy az országgyűlési viták témái gyakorlatilag ugyanazok voltak a vizsgált évtized során, arra utal, hogy a két oldal között feszülő, forradalom nélkül feloldhatatlannak bizonyuló ellentétek megakadályozták az ország átfogó modernizálását.

8. A *Journal des Débats* által közölt magyarországi hírek az esetek többségében felszíneseek voltak. Ez a jelenség különösen az 1839-es és az 1840-es év folyamán volt különösen szembetűnő. Más esetekben éppen a francia kortársak – például Cyprien Robert – által leírtak álltak szöges ellentétben az újság egyes cikkeinek tartalmával. Ennek magyarázata a korabeli francia politikai sajtó információszerzési módszereiben rejlik.

Hírügynökségek, illetve különtudósítók híján a szerkesztők a német földön megjelenő – gyakran éppen a bécsi kormány által ellenőrzött – lapokban írtakra voltak utalva.

9. A politikán kívül a többi téma csak másodlagos – és általában rövid – szerepet kapott az általunk vizsgált időszakban. Összefoglalásul megállapítható, hogy a *Journal des Débats*-ban megjelent tudósítások egy soknemzetiségű és vallású ország képét közvetítették a francia olvasó felé, melyet még a feudális korban kialakult társadalmi törésvonalak uralnak, s ahol az országgyűlési ellenzék által folyamatosan javasolt liberális, illetve emberbaráti indíttatású reformokat a bécsi udvar 1848-ig állandóan elveti. Ugyanakkor viszont egyes témák – miként az igazságszolgáltatás reformja is – Franciaországban is nagy érdeklődésre tarthattak számot; de immár belpolitikai okok miatt.

10. Az általunk elemzett angers-i *Précurseur de l'Ouest* példájából ítélve a vidéki sajtó Magyarország iránti figyelme arra korlátozódott, hogy időről időre – rendszertelenül és gyakran töredékesen – közölt egyes hazánkban lezajlott eseményekkel kapcsolatos tudósításokat. Ezek azonban – éppen rendszertelenségük és töredékességük okán – elégtelennek bizonyultak ahhoz, hogy az olvasó bármennyire is összetett képet kialakíthasson magának Magyarországról. Az egyetlen felfedezhető szabály ebben az esetben a „szenzációhajhászás”, vagyis a kivételes – elsősorban rémisztő – esetek táralására való törekvés volt. Emellett egyes témák gyakorisága (például a tűzvészek) azt mutatja, hogy a helyi vagy belföldi érdeklődés erővonalai határozták meg a Magyarországgal kapcsolatos hírek tartalmát, nem pedig a Közép-Európában történtek. Igaz, Magyarország ebben a sajtóban is jelen van legalább; ám ez a jelenlét erősen marginális jellegű.